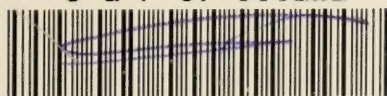


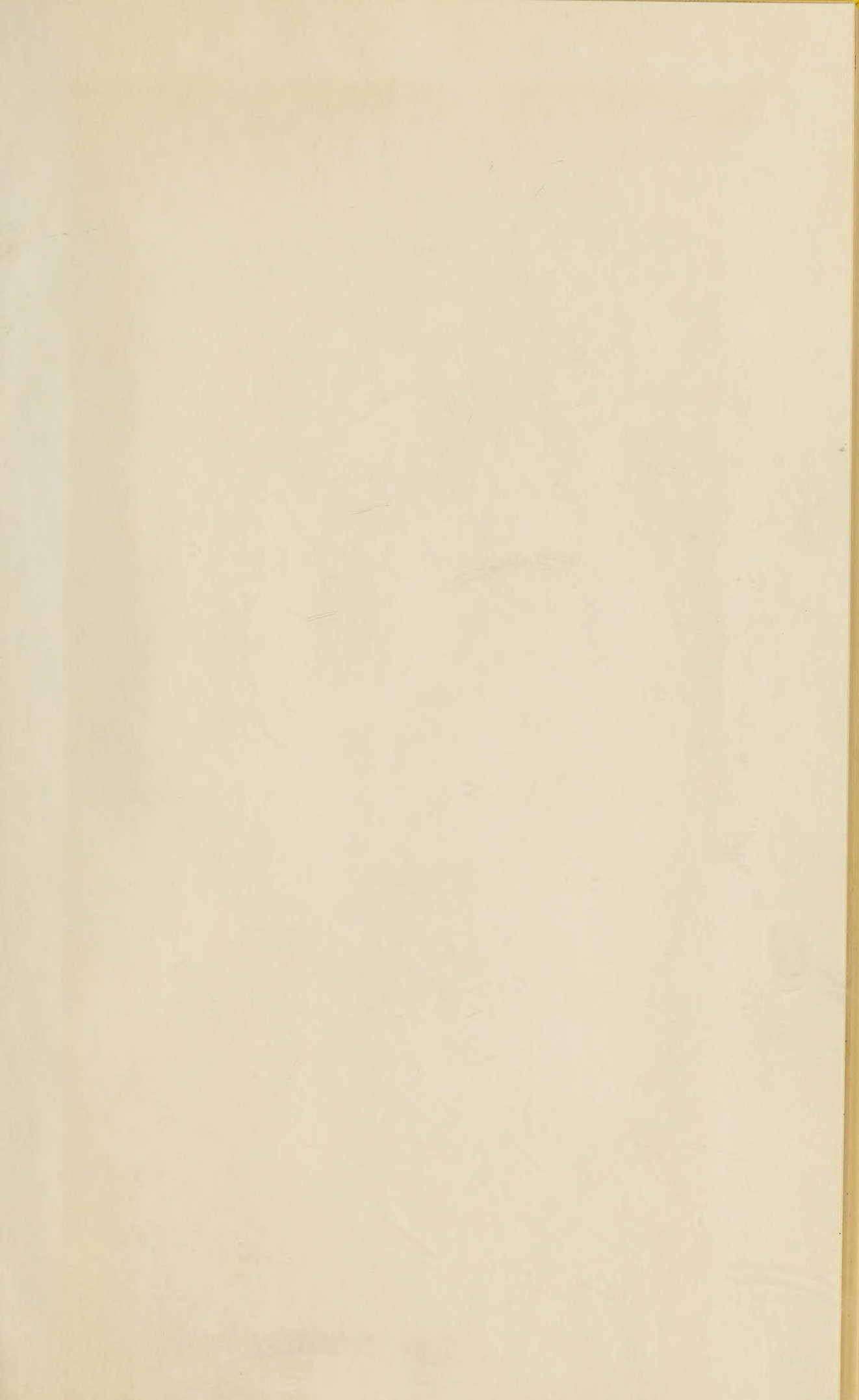
U d' / of Ottawa



39003007085243



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



CINQUANTENAIRE

DE L'ÉCOLE PRATIQUE

DES HAUTES ÉTUDES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

CINQUANTENAIRE

DE L'ÉCOLE PRATIQUE

DES HAUTES ÉTUDES

MÉLANGES PUBLIÉS PAR LES DIRECTEURS D'ÉTUDES

DE LA SECTION

DES SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1921

Téléphone Gobelins 28-20

Cet ouvrage forme le fascicule n° 230 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

P
25
• P14
1921

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT TRENTIÈME FASCICULE

CINQUANTENAIRE

DE

L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1921

Tous droits réservés.

LA NUIT DE L'ENLÈVEMENT

DANS

L'ORIGINAL GREC DES *ADELPHES*

Térence est un traducteur qui opère à la fois en artiste et en enfant. Il est artiste quant à la forme; tout kabyle qu'il est, il manie excellemment la langue latine et le style latin, et de cela il se vante à juste titre. Il est enfant quant au fond, et de ce côté n'a rien de bon que ce qu'il emprunte à ses modèles. Aussi n'a-t-il été, au jugement très exact de César, qu'un « Ménandre tronqué », parce qu'il lui manquait l'énergie. Combien en effet paraissent débiles certains passages du *Phormion*, quand on les compare à ce qu'ils sont devenus dans les *Fourberies de Scapin* !

Cette faiblesse flagrante de Térence était peut-être dans son tempérament même. Peut-être aussi l'expérience et la maturité y auraient-elles apporté remède ; Térence n'était encore qu'un écolier, qui mourut vers vingt-cinq ans, et qui n'a pas donné sa mesure. Sa faiblesse n'a peut-être été, en somme, qu'une ignorance et une inconscience, destinées à disparaître avec l'âge, et méritant de la réflexion moins de sévérité que ne le suggère un premier mouvement de l'instinct.

Quoi qu'il en soit, le jeune Térence n'a pas su ce qu'est l'art du dramaturge ; on peut même dire qu'il n'a pas seulement soupçonné qu'un tel art existât.

Dans celles de ses six comédies qui me paraissent être les plus anciennes, l'*Andrienne*, les *Adelphes* et l'*Eunuque*, il a eu l'idée bizarre, absurde, extravagante, de combiner ensemble deux modèles grecs. C'est ce que son vieil adversaire Luscius appelait aigrement *contaminare fabulas*, avec malveillance et d'un mot choisi pour être désobligeant, mais malheureusement avec justesse et justice. De là de grossiers placages, qui sont parfois d'une candeur déconcertante. Dans l'*Eunuque* (vers 234), un homme qui n'a pas voyagé nous dit

qui il a rencontré en débarquant (*hodie adueniens*). Dans les *Adelphes*, nous entendons d'abord l'écho d'une rumeur publique (acte I^{er}) ; ensuite (acte II) nous assistons à l'événement même qui a suscité cette rumeur, après quoi seulement, malgré sa hâte (305), survient en retardataire un témoin oculaire (329) du début de l'événement (sur ce prétendu témoin oculaire, voir ci-dessous p. 6).

Dans les trois pièces postérieures, la combinaison de deux originaux grecs a disparu, ce qui semble prouver que le vieux Luscius avait été un utile ennemi. Térence était donc capable d'apprendre son métier, s'il eût vécu. Son assagissement, par une coïncidence qui pourrait n'être pas toute fortuite, est accompagné d'une modification dans sa technique de versificateur ; en effet après l'*Eunuque*, qui contient encore deux vers choriambiques d'ailleurs altérés (560-561), le poète n'a plus admis dans ses *cantica* que des vers ou iambiques ou trochaïques. — Quoi qu'il en puisse être d'un rapport de cette petite question métrique avec ce que j'appelle l'assagissement, c'est sciemment, semble-t-il bien, que Térence a évité qu'un grincheux pût désormais l'accuser de *contaminare* des drames grecs ; le prologue de l'*Héautontimorouménos* fait remarquer de façon expresse que la pièce est à double intrigue, mais à donnée une. Ce qui est exact, l'essentiel de cette donnée une étant que chacun des deux amoureux assume le rôle de l'autre.

Térence pourtant n'avait pas encore compris cette vérité générale que composer un drame est un art, et il a continué à se conduire en adaptateur-saboteur.

Dans l'*Hécyre* (voir Donat sur 825), il a remplacé par un récit expéditif (830-832), aussi froid qu'écourté, un dialogue dont la conception même était bien originale, et dont l'exécution pouvait être dramatique au plus haut point, dialogue où les personnages étaient la mère de la femme légitime et l'ancienne maîtresse. Et si dans le texte latin le drame tout entier est languissant, si d'ailleurs il est d'une brièveté tellement exceptionnelle qu'en elle-même elle paraît suspecte, si enfin le caractère de l'héroïne véritable (la *Belle-mère*, à en croire le titre) y est très insuffisamment dessiné, cela ne serait-il pas attribuable à une série d'autres remaniements inconsiderés ? L'original grec est en effet du même auteur que l'original du *Phormion* ; ce n'est pas à lui qu'on sera tenté d'attribuer une telle médiocrité de fond. Car ce même *Phormion*, qui, comme je l'ai dit, pâlit quand on l'approche de Molière, est un chef-d'œuvre de verve pour qui le confronte avec l'*Hécyre* latine.

Des deux pièces, le *Phormion* est à coup sûr celle que le malencontreux adaptateur a le mieux respectée ; là pourtant un témoignage de Donat nous fait connaître une retouche nécessaire sans doute dans son principe, mais dont l'exécution a été bien maladroite. Dans la comédie grecque, c'était un barbier qui révélait au futur amoureux et mari l'existence de l'orpheline, si belle et si touchante, à qui ledit barbier, en sa qualité de professionnel, avait dû couper les cheveux en signe de deuil. Ce trait de mœurs des cheveux coupés était trop grec ; Térence, non sans raison, a craint qu'il ne déroutât le public romain et l'a éliminé, de quoi on ne peut lui faire un grief ; seulement, et ceci est fâcheux, il ne s'est pas rendu compte que, si les cheveux n'étaient plus coupés, le barbier devenait inutile, et aussi les séances fréquentes des auditeurs chez ce barbier qui n'a plus rien à raconter. Au lieu donc d'imaginer, entre la charmante orpheline et le jeune homme, une rencontre fortuite et directe, ce qui était tout simple, l'arrangeur trop novice a recouru à l'invention la plus saugrenue. Il conserve le barbier qui n'a pas tondu la jolie tête, et chez le barbier les visiteurs assidus dont il n'est pas dit qu'ils se fassent jamais raser. Il conserve aussi le récit qui n'a plus d'objet, comme si à toute force, en matière d'amour, un « coup de foudre » avait besoin d'être préparé par un discours d'un tiers. Et il a créé, pour prononcer le discours superflu, le personnage encore plus superflu d'un amoureux honoraire, qui aurait été peu dangereux comme rival. Ce personnage à la fois sensible et avisé entre chez l'inutile barbier en pleurant de tendresse, mais n'épouse pas faute de dot. (Inutile de dire que, dans l'imitation de Molière, l'amoureux pour rire a disparu.)

Revenons aux plus anciennes pièces. Francisque Sarcey, dans ses feuilletons relatifs au théâtre, a défini un type de faute technique, le *fusil qui ne part pas*. Térence offre, de cette faute, un magnifique spécimen dans l'*Andrienne*, quand un personnage par lui inventé, ayant reçu et accepté la triple consigne de simuler les apprêts d'un mariage, d'épouvanter un esclave suspect et de surveiller un jeune homme (168-170), disparaît pour ne réapparaître dans aucun des trois rôles qu'il a ainsi assumés à la fois.

Ce n'est pas cette faute que notre poète a commise, dans les *Adelphes*, mais bien la faute exactement inverse, celle du *fusil qui part sans qu'on l'ait chargé*. La faute inverse en question est l'objet propre de la présente étude. Elle exige un exposé détaillé et patient.

J'ai pu traiter plus sommairement des autres questions, d'abord parce qu'en elles-mêmes elles étaient assez simples, ensuite parce que, toutes ensemble, elles ne constituaient qu'une préface, destinée à familiariser l'esprit du lecteur avec l'idée du défaut capital de Térence, son invraisemblable incapacité de dramaturge. Le *fusil qui part sans qu'on l'ait chargé*, c'est l'inintelligible enlèvement fait par le jeune Eschine en faveur de son frère, tout jeune homme élevé à la campagne sous une surveillance qui lui interdit toute fredaine. Jamais auteur comique n'a si peu ou si mal préparé un si capital incident.

Les deux premiers vers des *Adelphes* nous font connaître qu'Eschine est allé à un souper, qu'il n'est pas rentré de la nuit et que des esclaves envoyés au-devant de lui ne sont pas rentrés non plus. S'agit-il d'une banale invitation chez un ami ? l'occasion du souper est-elle un anniversaire de naissance (cf. Plaute, *Capt.* 174) ; un mariage (cf. *Andr.* 453) ; un jour de fête publique (cf. *Ht.* 170, où le souper a lieu le jour des Dionysies) ? y a-t-il eu un pique-nique de camarades (cf. *Eun.* 540) ? Là-dessus, silence complet, et il n'est plus question du souper, dont l'invention ne sert à rien, du moins dans Térence. La suite fait voir qu'au cours de la nuit Eschine a enlevé une fille, esclave chez un marchand de femmes, et qu'il a opéré par la force, employant contre le marchand de femmes et ses gens l'escorte envoyée à sa rencontre, mais cela ne donne aucun renseignement sur le rapport entre l'enlèvement et le souper même. Et, dans l'incertitude où le drame latin laisse le lecteur, celui-ci se demande si le jeune homme a profité d'une invitation préexistante pour improviser un enlèvement, ou bien s'il n'a pas prémédité l'enlèvement et provoqué en vue de l'enlèvement une invitation de complaisance. Mais soudain nous est révélée la complication qui est le nœud de toute l'intrigue ; ce n'est pas pour lui-même qu'Eschine a enlevé la fille, c'est pour son jeune frère. Alors, quel est le lien entre les amours du cadet et le souper de l'aîné ? L'aîné se souvient que le cadet, par désespoir d'amour, avait parlé de s'expatrier (vers 275), ou même, dans l'original grec, de se suicider (Donat ; v. p. 11) ; quand a-t-il reçu cette confidence, l'avant-veille ? huit jours plus tôt, ou même un mois ? ou bien lui aurait-elle été faite au souper même, et son frère était-il donc du souper ? Il est impossible, quand on lit en critique et non en dilettante, de ne pas se poser toutes ces questions. Et, dans un drame, il est inad-

missible qu'il n'y soit pas répondu ; or le drame latin ne contient rien qui nous renseigne.

Plus on cherche à voir clair et plus on découvre de motifs d'embarras. Le jeune frère est apparu sur la scène comme s'il sortait d'une trappe, et sans que rien le fît attendre des spectateurs. Il sait déjà que sa belle a été enlevée à son profit ; où et quand l'a-t-il appris, lui qui habite la banlieue ? Lui et son aîné se revoient sans se dire bonjour (266) ; ils se sont donc déjà vus le jour même ; comment cela ? le cadet était donc en ville avant que le drame commençât, c'est-à-dire avant le lever du jour ; qu'y faisait-il, ou plutôt comment avait-il pu y passer la nuit, lui que son père, le vieux rural encroûté, tient sous sa police étroite ? Autre problème encore ; le jeune frère n'a pas été lui-même mêlé à l'enlèvement (263, 628), et pourtant (355) des voisins ont pu croire qu'il y avait participé ; comment résoudre la contradiction ? En tout cas, l'erreur des voisins suppose que les deux frères ont été vus ensemble, ce qui confirme que leur *bonjour* réciproque a été antérieur au début de la pièce.

Rien n'est expliqué dans la pièce latine, mais les questions mêmes qui viennent d'être posées permettent de deviner ce qui devait être dit dans l'original grec, si l'auteur était digne du nom de dramaturge. Et, ici, l'auteur est Ménandre.

Puisque le jeune frère a passé la nuit en ville et qu'il a vu son aîné, lequel soupait hors de chez lui, c'est probablement que le jeune a pris part au même souper que l'aîné.

Puisque le jeune a obtenu de son terrible père la permission de ne pas coucher à la campagne, c'est qu'il ne s'agissait pas d'un souper quelconque. Il fallait que le vieillard, qui ailleurs est dépeint comme plein de *civisme*, zélé pour le bien public, respectueux des traditions nationales (441-445), se sentît lié par un devoir, devoir nécessairement religieux. Donc le souper des deux jeunes gens devait être un repas rituel de quelque confrérie ; ils devaient faire partie d'un même *θίασος*. — De là résulte peut-être, pour le dire en passant, que Ménandre avait placé l'action des *Adelphes* à un jour déterminé ; c'est ainsi que la première journée de l'*Héautontimoréménos* est le jour des Dionysies.

L'idée du banquet rituel une fois admise, l'enchaînement des faits se laisse reconstituer avec une chronologie claire. Avec permission paternelle, le jeune frère est arrivé de la campagne la veille,

avant la fin du jour. Comme il est naturel, il a passé prendre son aîné Eschine à domicile pour se rendre avec lui au banquet. Il a pu ainsi lui faire confidence de son amour et lui avouer ses projets désespérés (je rappelle que dans la pièce grecque il avait songé au suicide). Mis aussitôt au courant par Eschine, l'esclave Syrus avait conçu l'idée (368) d'un enlèvement qui aurait lieu au bénéfice du frère cadet, mais serait exécuté par l'aîné, de façon que la vérité restât cachée au père campagnard. C'est Syrus, par conséquent, qui avait dû armer convenablement l'escorte envoyée au-devant d'Eschine, l'outiller pour briser une porte, et, suivant toute apparence, la renforcer en nombre ; car la tâche véritable de l'escorte n'était plus d'éclairer et de ramener des convives pacifiques, mais bien d'enlever de vive force l'esclave du marchand de femmes.

Le maître de la maison, père adoptif d'Eschine, est probablement sorti (je reviendrai là-dessus, p. 10) ; il n'est pas mis au courant du complot (368) ; il ne connaît que l'envoi de l'escorte (27), probablement pour l'avoir ordonné lui-même ; il sait aussi le nom d'un des esclaves qui en font partie (26). Quant au jeune frère, pour qui s'accomplira l'enlèvement, il y a chance qu'on ne le tienne pas en dehors de la combinaison qui va assurer son bonheur ; il y a chance aussi qu'on lui en réserve la surprise ; sur ce point incertain, la pièce ne fournit aucun renseignement.

Les jeunes gens ayant banqueté le soir, la pièce commence le lendemain matin. L'enlèvement a eu lieu dans l'intervalle, et depuis assez longtemps, car le père campagnard, arrivant de la banlieue (92), a eu le temps de l'apprendre (90) par la rumeur publique (92-93). La rumeur publique, naturellement, a aussi porté l'événement jusqu'à la Place, où tous les valets de la ville se rencontrent et échangent des commérages en venant faire leur marché, soit pour le *prandium*, soit pour les deux repas de la journée. C'est là que l'esclave Géta, qui d'après l'adaptation latine se prétend témoin oculaire (voir plus haut, p. 2), a appris par des bouches tierces ce qu'il prend pour une infidélité à sa jeune maîtresse. Pour être sûr de la nouvelle, il a forcément dû faire une petite enquête, ce qui explique qu'il rentre de la Place à domicile avec un certain retard (291), bien qu'il fasse toute diligence pour aviser la mère au plus tôt (305, 319). Il est en effet représenté comme un serviteur dévoué et consciencieux (480). Au lieu du stupide *bisce oculis ego met nidi* que Térence lui prête, il devait, dans l'original, dire comment il s'était assuré qu'il n'y avait pas erreur.

A la représentation de la pièce latine, le spectateur devait s'imaginer que l'enlèvement était tout récent et qu'il en voyait même le dernier épisode, car le marchand de femmes arrive sur la scène avec la fille qui lui a été prise ; il continue de la disputer à ses ravisseurs en appelant au secours (155), et même en essayant la force (158, 168) ; le lecteur moderne, lui aussi, s'y trompe nécessairement s'il ne réfléchit pas, et se perd en incertitudes s'il veut réfléchir. En réalité, rien n'est plus absurde ; si fille, maître et ravisseurs arrivent directement de la maison où l'enlèvement a eu lieu, le bruit de l'aventure n'a pas encore eu le temps de se répandre ni à la Place, ni dans un quartier excentrique, comme celui où le père campagnard a été renseigné en arrivant en ville (*aduenienti* 92). Les badauds devraient faire cortège aux arrivants, afin de voir la suite, et non pas rester en arrière pour narrer à des tiers les incidents passés.

La scène des *Adelphes* latins, telle qu'elle est, serait pour nous d'une obscurité inextricable, si Térence lui-même ne nous révélait pas, dans le prologue, que c'est une scène des *Συναποθνήσκοντες* de Diphile, plaquée dans les *Ἀδελφοί* de Ménandre. Je rappelle qu'à mes yeux les *Adelphes* sont une des plus anciennes pièces de Térence. Non assagi encore par les critiques de Luscius, il s'imaginait qu'un drame peut se mêler à un autre comme l'eau se mêle au vin.

Dans la scène grecque, on peut tenir pour sûr que les arrivants étaient les mêmes, Eschine avec son escorte, la fille, le marchand de femmes (le vers 199, dit par celui-ci, est bien de Ménandre et non plus de Diphile ; voir Donat) ; mais on peut être assuré aussi qu'ils arrivaient sans lutte et sans bruit, et que par conséquent il n'y avait pas à songer à ce cortège de badauds dont il a été question tout à l'heure. Le marchand de femmes, ayant épuisé depuis longtemps ses moyens de résistance matérielle, accompagnait l'esclave enlevée avec une résignation forcée, à seule fin de réclamer sans violence la réparation pécuniaire qui lui est due et qu'on reconnaît l'être. L'essence d'une lutte violente est en effet de ne pouvoir se prolonger ; le vaincu sent vite qu'il est vaincu, et cède à moins qu'il ne meure. « *Eschine a enfoncé une porte*, disait le père, à l'acte précédent et d'après la voix publique, *il a fait invasion dans la maison d'autrui, il a rossé le maître et ses gens jusqu'à la mort* » (88-90). Et le père s'est bien gardé d'ajouter, toujours d'après la

voix publique, ou plutôt n'a pu songer à ajouter : « Son adversaire a reçu de la Providence des renforts bien inattendus, mais sérieux ; il continue de batailler avec espoir, et après l'entr'acte vous le verrez vous-mêmes tenter encore la chance des combats. »

L'enlèvement proprement dit de la fille, il faut le bien comprendre en dépit du placage pris à Diphile, est tout autre chose que sa survenue sur la scène. Ce n'est pas de chez son maître que les ravisseurs l'amènent ; ils ont nécessairement commencé par l'em-mener ailleurs et la mettre en sûreté ailleurs, en attendant que le lever du jour permît de la conduire enfin à destination. Avant de pouvoir apparaître aux yeux des spectateurs, elle a fait un stage de plusieurs heures dans un lieu que Térence ne nous désigne pas, et qu'il nous faut deviner, puisque sur tous les points il nous réduit à la divination.

Ce lieu, évidemment, c'est le local du banquet rituel auquel ont participé les deux jeunes gens. La jeune femme aussi a dû prendre part, sinon au banquet, du moins à la buverie qui l'a suivi. Au banquet même, sa présence paraît improbable. Qui sait, d'abord, si les affiliés avaient le droit d'introduire parmi eux une personne étrangère ? En tout cas, Eschine n'a pu entreprendre l'enlèvement qu'après l'arrivée de l'escorte sur laquelle il comptait. Les plats du banquet rituel desservis et les formalités religieuses accomplies, les convives sont redevenus de libres individus, ayant le droit de rester ou de se retirer, de rire et de boire à discrétion, d'amener des amis ou, à l'occasion, des maîtresses. Voilà le moment qu'Eschine a dû choisir pour exécuter son coup de main. Une fois dans la salle du συμπόσιον, la jeune femme s'est sentie en pleine sécurité, gardée contre son maître non seulement par son amant et la troupe de ses ravisseurs, mais par un groupe nombreux de jeunes convives, animés tous par la haine des marchands de femmes, par la gaieté de la fête et par la chaleur du vin. L'amant a peut-être demandé les dés, et, jetant les dés, tous deux peut-être ont, suivant l'usage, bu à leurs amours. En tout cas les valets les ont vus ensemble, les valets ont jase avec les gens du quartier. Et, la vérité s'étant vite déformée, des voisins ont pu raconter au père campagnard, ou lui laisser imaginer, une prétendue intervention de son jeune fils dans l'acte de violence accompli par l'ainé seul. — Le jeune, quand tous ont quitté le local du banquet, s'est par prudence séparé de sa maîtresse ; c'est ainsi qu'il rejoint son frère après un court délai, l'ayant suivi à distance.

A quelle heure l'imagination situera-t-elle l'enlèvement, lequel est nécessairement postérieur à l'arrivée de l'escorte et, semble-t-il, à l'achèvement du banquet proprement dit ? De préférence à la nuit noire. La porte du marchand de femmes était barricadée, et on l'aura enfoncée, soit aux dernières lueurs du crépuscule, soit à la lumière des torches.

A la lumière des torches aussi on eût pu rentrer sans bruit à la maison ; c'est ce qu'eût fait Eschine après un banquet sans incidents. C'était manifestement plus simple, mais alors l'action dramatique se fût déroulée la nuit, le marchand de femmes suivant les torches dans les rues et venant éveiller le père adoptif d'Eschine pour lui réclamer son dû. Une telle donnée était peu admissible pour le dramaturge ; Ménandre en a donc choisi une autre. La jeune femme est d'abord, comme cela a été exposé, conduite auprès de son amant ; si celui-ci ne se doute encore de rien, ce qui est possible, son bonheur est doublé par la surprise. — Ainsi disjointe de l'événement brutal, que Ménandre avait conçu comme extérieur à la pièce, l'action proprement dramatique, l'action psychologique va commencer avec la matinée. Par là le dramaturge devient maître de ses combinaisons ; par exemple, le père adoptif d'Eschine se trouvera être sorti quand entrera chez lui la jeune femme, et avant de sortir il aura eu tout un acte pour mettre les spectateurs au courant de la situation de famille.

On voit comme quoi Ménandre avait dérobé ce que j'appelle l'*acte brutal* aux yeux des spectateurs, et comme quoi Térence a été bien mal inspiré de leur faire voir la fin d'un autre acte brutal d'après Diphile. Mais ici une réflexion s'impose : Pourquoi un acte brutal ? Eschine, qui bientôt se rendra à la Place pour désintéresser le marchand de femmes, et qui à aucun moment n'a manifesté la moindre intention de le frustrer, n'aurait-il pas dû lui acheter à l'amiable la fille désirée par son jeune frère ? C'eût été simple et c'eût été prudent, car, sans le scandale nocturne, rien n'aurait pu revenir aux oreilles du terrible père rural. Et non seulement le jeune frère pourrait jouir de ses amours avec sécurité, mais Eschine n'eût pas, en se donnant l'air d'aimer lui-même une courtisane, couru le grand danger de jeter l'alarme dans la maison d'une jeune femme qu'il a rendue mère, et qu'il aime de la plus extrême tendresse. En oubliant de rassurer d'avance sa future belle-mère, Eschine a commis envers lui-même une imprudence caractérisée,

qu'il comprend d'ailleurs plus loin et qu'il essaie de réparer après coup, mais une fois le mal fait (632). Un achat d'esclave fait à l'amiable était d'ailleurs facile à réaliser, pour peu que le père adoptif fût à la maison et pût soit payer le marchand de femmes le jour même, soit lui promettre l'argent pour le lendemain. L'achat à l'amiable aurait tout arrangé, sauf qu'il n'y aurait plus eu de sujet de drame, et que Ménandre, par conséquent, était tenu d'écarter une telle donnée à tout prix et de substituer un enlèvement par la force. Ménandre, donc, était logiquement conduit à supposer l'absence du père adoptif. Celui-ci, de toute nécessité, devait être censé sorti (cela a déjà été dit plus haut), quand le frère aîné a reçu du jeune la confiance de sa passion et de ses idées sinistres, et que l'esclave a proposé le projet d'enlèvement avec effraction. Eschine est parti pour le banquet sans revoir son père adoptif; celui-ci donc ignore si le jeune homme annonçait l'intention de ne rentrer qu'au jour.

Ainsi devaient se présenter les choses au moins dans la pensée intime du dramaturge; peut-être, d'un mot, le dramaturge l'avait-il dit clairement ou laissé du moins entendre aux spectateurs; cela valait certainement mieux, quoique la précaution ne fût pas rigoureusement indispensable. Il n'y a aucune trace d'une telle indication dans l'adaptation latine; je crains bien qu'il n'y ait là un grief de plus contre le sans-gêne de Térence à l'égard de son modèle.

Grief et incertain et en soi plutôt léger; mais il est grave d'avoir fait disparaître, sans le remplacer par une équivalence quelconque, tout ce qui était un élément d'enchaînement, de logique et d'ordre. Au lecteur de Térence (c'était pis encore pour le spectateur romain, qui ne pouvait ni prendre le temps de réfléchir ni se reporter en arrière), toute chronologie est interdite.

Bien mieux, il n'y a plus de chronologie même pour le comique latin, qui, en ôtant tous les jalons, s'est voué à se perdre lui-même dans son propre drame. On a vu qu'il s'accommode de situer les événements à rebours. Tel le cinéma, quand il fait voir un baigneur dépiquant une tête. Seulement l'opérateur du cinéma plaisante; Térence est un naïf qui a renoncé à la pensée. Jamais sa réflexion ne s'emploie à comprendre les faits qu'il met en scène; jamais son imagination ne s'exerce à regarder au delà du théâtre pour y coordonner l'invisible.

C'est à notre imagination à nous, — à elle seule, puisqu'il le

faut, — de revivre ce qu'avait dû vivre l'imagination de Ménandre, la nuit de l'enlèvement.

Louis HAVET.

Le présent article serait incomplet si l'on n'y joignait une petite remarque accessoire. — Au v. 154, le père adoptif d'Eschine se propose de le joindre à la Place, où Eschine pourrait être (*homine n conuenire, si apud forum est*). C'est là une hypothèse gratuitement déraisonnable ; l'escorte d'Eschine n'étant pas rentrée, on doit présumer que lui-même et l'escorte sont retenus en un lieu tiers pour une même cause. Ce qui était sensé était ceci : Je ne puis attendre Eschine et je pars pour la Place ; *je compte qu'il finira toujours par m'y rejoindre*. Et c'est ainsi que les choses ont pu être présentées dans Ménandre.

P.-S. — Téréncé a modifié le projet de suicide du jeune Ctésiphon (p. 4 et 6) ; il ne s'est pas aperçu qu'une allusion à ce projet subsiste au vers 261 : *illius opera* (ou plutôt *ope*) *nunc uiuo*.

SYNONYMES LATINS

Les études de synonymie offrent un intérêt particulier dans une langue qui comme le latin a accumulé pendant des siècles de littérature un matériel composite de formes et de mots ; la définition et la répartition des doublets sémantiques peuvent aider à mettre de l'ordre dans le chaos de ce vocabulaire surchargé, à mieux apprécier les ressources de la langue et le style des écrivains.

I

Le principal défaut des études de ce genre, c'est de prétendre dans chaque cas particulier donner une définition adéquate du sens d'un mot, en prenant le mot comme un bloc, comme une unité d'expression répondant à une unité de concept. Peut-on définir le sens d'un mot ? Les dictionnaires, qui la tentent, sont obligés, pour être exacts et complets, de multiplier les définitions, de les restreindre, de les étendre, de les corriger jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus rien de la définition initiale.

Établir le sens fondamental d'un mot et s'en servir comme d'une commune mesure pour définir les sens accessoires, entraîne le plus souvent à méconnaître l'évolution sémantique et la psychologie du sujet parlant, et conduit en tout cas à des subtilités inextricables ; ainsi quand pour départager *quisquam* et *quispiam*, on en vient à dire que le premier « convient aux cas où l'énoncé s'accompagne d'un doute, tandis que le second s'emploie quand il s'agit d'un objet non réel, imaginé à titre d'exemple » ! (B. Linderbauer, *Blätter für Bayer. Gymn.*, L, p. 4.)

Cette erreur ne fait que s'aggraver si l'on prétend fonder le sens du mot sur l'étymologie vraie ou fausse ; ainsi lorsqu'on veut voir dans *flumen* l'idée d'« écoulement » et dans *amnis*, rapporté à *agere*,

l'idée d'« entraînement » (Barrault, *Traité des synonymes de la langue latine*) ; *gelidus* signifie « frais » et répond pour le sens à *frigus* = « la fraîcheur », tandis que c'est *frigidus* = « froid, glacé » qui répond à *gelu*. Le sens étymologique agit peu, sauf dans la langue littéraire et savante, pour fixer le sens du mot.

Sans doute il n'est pas exclu qu'une notion fondamentale soit attachée à un mot donné : « frapper » signifie, comme l'indique le Dictionnaire de Hatzfeld et Darmsteter, « donner un ou plusieurs coups isolés » (frapper quelqu'un au visage), et « battre » = « donner des coups répétés, un ensemble de coups » (battre un enfant). Mais le plus souvent le mot s'évade de cette signification fondamentale pour prendre des acceptions nouvelles (des yeux « battus », une boisson « frappée »...), sans qu'il y ait, du moins dans la conscience du sujet parlant, un rapport, un lien entre ces acceptions diverses, et chacune d'elles peut servir de point de départ à une extension nouvelle sans que jamais l'esprit songe à se référer à un sens premier, fondamental. Un mot peut s'étendre ainsi sur des aires de signification multiples ; il y a synonymie lorsque, partis de deux significations différentes, deux mots se rencontrent sur une même aire.

Ainsi, le sens courant de *appellare* est « interpellier », celui de *uocare* « appeler pour faire venir », celui de *nominare* « désigner, mentionner » ; trois sens nettement distincts, trois aires de signification. Mais voici que les trois mots se rencontrent sur une aire commune : César *B.G. V, 21 oppidum... Britanni uocant cum siluas... uallo atque fossa munierunt* ; *I, 16 qui summo magistratui pracerat, quem uergobretum appellant* Haedui ; *VII, 73 taleae... infodiebantur, ... quas stimulos nominabant*. Ici il serait vain de chercher à établir des différences de sens, si nuancées soient-elles ; sur un point du domaine de chacun de ces trois mots, il y a synonymie parfaite, et dans les trois phrases citées les verbes sont exactement interchangeable.

C'est là un cas simple. Mais souvent la synonymie se résout en un enchevêtrement extraordinaire de sens, de valeurs, d'emplois.

Soient les synonymes approximatifs *timeo*, *metuo*, *uerveor*. La méthode qui consiste à définir le sens propre de chacun d'eux conduit à distinguer péniblement des nuances (*metuere* = le fait de craindre, *timere* = le sentiment de peur qui en résulte, *uereri* = la crainte fondée sur un scrupule moral) qu'il faut négliger l'instant

d'après pour rendre compte de certains emplois (cf. B. Linderbauer, *Studien zur lateinischen Synonymik*, Progr. Metten 1903, p. 35 et suiv.). Dans un lexique comme celui de César, les faits se présentent de la manière suivante :

1° *metuo* n'est pas attesté, *timeo* et *uereor* le sont chacun une quarantaine de fois ; donc, pour César *metuo* ne répond pas à l'expression d'une nuance indispensable.

2° à *timeo* est réservé l'emploi absolu sans complément ($\frac{1}{4}$ environ des exemples).

3° à *uereor* est réservée la construction avec *ne* ; un seul exemple pour *timeo* : B.C. III, 44 ; $\frac{3}{5}$ des exemples pour *uereor*.

4° à *uereor* est réservée presque exclusivement la construction participiale. Le nominatif du participe étant usuel pour les déponents, rare pour les verbes actifs (cf. J. Marouzeau, *Le participe présent latin à l'époque républicaine*), *ueritus* apparaît comme le substitut commode de *timens*. Sur un total d'exemples à peu près équivalent, *timens* n'est attesté que 8 fois, tandis que *ueritus* l'est 24 fois, et ces 24 exemples entrent pour $\frac{2}{3}$ dans le chiffre total des exemples de *uereor*.

Ainsi les considérations d'emploi, de syntaxe, de forme, jouent un rôle prépondérant dans la répartition des synonymes. Il est bon d'y appliquer d'abord son attention et de déblayer ainsi le terrain pour ainsi dire, afin de pouvoir ensuite délimiter avec précision les aires de signification, et définir proprement le sens du mot.

II

Mais ce ne sont pas les seules considérations à retenir. Une des différences les plus notables entre synonymes est la différence d'âge. De trois termes synonymes, l'un peut être vieilli (fr. *encore que*), l'autre usuel (*bien que*), un troisième en formation (*malgré que*). Une distinction de ce genre, évidente quand il s'agit de notre langue maternelle, est presque toujours obscurcie dans une langue morte. Si nous pouvons établir une chronologie entre *oppido* vieilli, *ualde* usuel, et *uehementer* récent, c'est que Quintilien déclare expressément le premier désuet, que Cicéron adopte le second, tandis que le troisième est propre au vulgarisant Vitruve. Les relevés lexicographiques nous font entrevoir que si César préfère *circum* à *circa*, *propterea quod* à *ideo quod*, *fortasse* à *forsan*, c'est qu'il voit dans les

termes de la seconde série des néologismes (*circa* date de Cicéron, *ideo quod* de la Rhétorique à Herennius; *forsan* de Lucrèce...).

Mais souvent la différence d'âge ne se révèle pas immédiatement comme telle. Elle se traduit aussi par des différences d'emploi et de ton.

Les deux négations *haud* et *non* semblent au premier abord exactement contemporaines : Virgile dit indifféremment *Aen.* I, 630 *non ignara* mali, et IV, 508 *haud ignara* futuri. Mais la comparaison de tous les exemples attestés montre que *non* est la négation vivante, et que *haud* n'est qu'une survivance.

Certains auteurs ignorent *haud* (Varron, l'auteur de la *Rhétorique* à Herennius, Vitruve); Cicéron ne l'admet pas dans ses ouvrages de jeunesse, ni Horace dans les Odes, ni Ovide hors des Métamorphoses; la plupart ne l'emploient que sporadiquement : César, Nepos, Catulle, Tibulle, Quintilien, n'en ont chacun que un ou deux exemples; il n'est un peu fréquent que d'une part chez les auteurs anciens, d'autre part chez les archaïsants, Salluste, Lucrèce, Virgile, et à l'époque impériale chez les rénovateurs de la langue, Tite-Live, Tacite et leurs imitateurs. On peut donc dire que *haud* tend à sortir de l'usage à la fin de l'époque républicaine.

En second lieu, *haud* est exclu de certains emplois; très rare comme négation de phrase, il entre surtout dans la composition de formules fixées : *haud dubie*, *haud facile*, *haud aliter*, *haud multum*, *haud procul*, *haud ita*, *haudquaquam*, *haud secus*..., et surtout *haud scio an*, qui fournit à lui seul une part notable des exemples attestés.

Emploi limité à certains auteurs, à certains textes, à certaines constructions, ce sont les traits qui signalent d'ordinaire les mots désuets : *haud* est un synonyme vieilli de *non*.

C'est là un principe de répartition plus fréquent peut-être en latin qu'en aucune autre langue, car il en est peu où les écrivains aient mis autant de soin et d'obstination à faire durer les formes moribondes et à ne rien perdre du matériel de leurs devanciers. Un mot comme *absque*, caduc dès l'époque de Plaute et conservé seulement dans des formules, a beau disparaître de l'usage à l'époque classique (il n'est attesté que par deux exemples peu sûrs de Cicéron et de Quintilien); les écrivains du II^e siècle le feront pourtant revivre à côté de son synonyme *sine*. Si *absque*, mot inexpressif, a pu se maintenir ainsi, à plus forte raison *haud* devait-il survivre, grâce à une valeur spéciale que lui donnent les meilleurs écrivains : *haud*, comme on va le voir, a servi de doublet intensif à *non*.

III

On sait que pour certaines catégories de mots le renouvellement du vocabulaire se fait par la recherche du terme expressif (cf. A. Meillet, *Le renouvellement des conjonctions*, *Annuaire de l'École des Hautes Études*, 1915 ; J. Marouzeau, *Notes sur la fixation du latin littéraire*, III, *Mém. de la Soc. de Ling.*, XX). C'est à cette tendance qu'il faut attribuer la surabondance de synonymes pour exprimer des notions intensives : lat. *oppido*, *impendio*, *multum*, *bene*, *sane*, *ualde* ; — *modo*, *solum*, *tantum*, *tantummodo*, *solummodo* ; — *saepe*, *frequenter*, *saepe numero* ; — *eo*, *ideo*, *idcirco*... ; Cicéron (*De Orat.* III, 101) donne *belle* et *festive* comme les doublets intensifs de *bene* et *praeclare*. La recherche de l'expressivité est sans doute pour beaucoup dans la concurrence que se font entre eux des mots tels que *beatus*, *felix*, *fortunatus*¹ ; *uetus*, *antiquus*, *priscus*, *pristinus*...² Quand Cicéron dans sa correspondance invoque l'ancienneté de ses relations d'hospitalité, il se sert habituellement du qualificatif *uetus* : *Ad fam.* XIII, 19, 1 cum Lyone... est mihi hospitium *uetus*. S'il veut insister, il a recours à une formation de superlatif : XIII, 59 cum eo... *familiaritas est peruetus*, mais plus volontiers encore à des synonymes moins usuels dans cette acception : XIII, 35 C. Anianus... *antiquus* est hospes meus ; 34 *auitum* mihi hospitium est cum Lyone. Même si les significations ne se recouvrent pas exactement, l'écrivain se plaît à substituer au mot propre un équivalent approximatif qui a l'avantage de renouveler l'expression.

Mais comme il faut admettre cependant que la préférence donnée à tel synonyme, quand il s'agit de notions complexes, peut être due au désir d'exprimer une nuance subtile qui nous échappe, il est recommandable de considérer d'abord des mots élémentaires, peu susceptibles d'exprimer des nuances. C'est le cas pour *haud* et *non*, dont le premier apparaît nettement comme un doublet intensif du second.

Le fait est particulièrement clair en latin ancien, à une époque où

1. Cf. Virgile : *Georg.* II, 458 O *fortunatos* nimium, sua si bona norint... *Aen.* I, 94 O terque quaterque *beati*, quis ante ora patrum... *Georg.* II, 490 *Felix* qui potuit rerum cognoscere causas !

2. Cf. Cicéron : *Ep. ad Fam.* V, 20, 1 si *ius uetus* et *mos antiquus*..., si consuetudo *pristina* maneret.

haud a encore toute sa vitalité. Chez les comiques, *haud* est souvent joint à des adverbes intensifs comme *sane* : Pl., *Trin.* 625 *hau sane* euscheme astiterunt ; Tér., *Ad.* 783 commissatorem *haud sane* commodum (près de 70 ex. dans les relevés de H. Planer, *De haud et haudquaquam negationum usu apud scriptores latinos*, Diss. Iena, p. 63) ; comme *hercle* : *Pseud.* 1222 *hercle te hau* sinam moriri, *Most.* 798 *hercle haut opinor* ; *quidem* : *Pseud.* 654 *huc quidem hercle* haut ibis intro, *Merc.* 512, *Hec.* 232 *haud equidem* dico... Il renforce une négation antérieure : *Bacch.* 1037 *neque ego haut* committam ut... ; il est accompagné d'une formule de serment : *Hec.* 258 *ita me di ament, haut* tibi hoc concedo. Il traduit une mise en demeure, un défi : *Hec.* 590 *haud* facies ! une protestation : *Heaut.* 416 *baud* faciam ! Enfin il exprime presque toujours une dénégation, avec la valeur de « je vous assure, je prétends que... ne pas ; ne croyez pas que je... » ; ainsi dans les formules *haud uereor*, *haud ignoro*, *haud dubito*, etc. C'est le cas, en particulier, lorsqu'on le joint à un mot de sens négatif pour constituer une litote : *haud difficilis*, *dispar*, *dissimilis*, *ignarus*, *ignotus*, *ignobilis*, *ignauus*, *immeritus*, *impar*, *indignus*, *ingratus*, *iniustus*, *inscius*, etc. (cf. W. Pfeiffer, *Quibus legibus non et haud particularae apud poetas Romanos... positae sint*, Diss. Marburg 1908, p. 8).

IV

Outre cette différence d'intensité, il peut y avoir encore entre doublets sémantiques une différence de « qualité ». M. Ch. Bally a montré (*Traité de stylistique française* et *La vie du langage*) que le mot a un contenu affectif autant qu'intellectuel. Quand nous disons d'une part « la muse tragique », d'autre part « un tragique accident », l'épithète est dans le premier cas un terme technique, d'ordre intellectuel, dans le second cas elle est d'ordre émotif. Cette distinction peut être un principe de répartition des synonymes.

Le concept de « noir » s'accompagne assez naturellement d'une impression défavorable, qui est seule retenue dans les emplois figurés : une humeur *noire*, de *noirs* desseins. A cette acception répond le latin *ater*, tandis que *niger* est réservé à l'emploi physique et désigne, sans plus, la couleur noire. La distinction n'est pas ancienne, ainsi qu'en témoignent des mots comme *olusatrum*, *atra-*

mentum, l'expression proverbiale « *albus an ater* », et nombre d'exemples plautiniens. Mais à l'époque classique elle s'affirme ; Cicéron emploie *niger* quand il oppose le noir au blanc : *De Div.* II, 3, 9 *quae alba sint, quae nigra dicere* ; Virgile appelle *niger* le Galaesus (*Georg.* IV, 127), mais *ater* le Styx (I, 243) ; l'épithète est descriptive dans un cas, expressive dans l'autre ; il dit *nigra amurca* (I, 194), *limus niger* (IV, 478), *nigra terra* (II, 203), *nigra harena* (IV, 291), quand il s'agit d'une description physique ; mais dans un récit pathétique le sang répandu est appelé *ater sanguis* (III, 221, 507).

Il y a un rapport analogue entre *albus* et *candidus* ; *albus* ne désigne que la couleur, *candidus* rend l'impression agréable qu'elle fait sur nous ; *rotundus* n'indique que la forme arrondie, *teres* suggère l'idée de perfection qui s'y attache ; *gelidus*, par rapport à *frigidus*, signifie « agréablement froid », *lumen*, par rapport à *lux*, « la bien-faisante lumière », etc.

V

Il peut y avoir enfin entre synonymes une différence de « ton ».

On est habitué à opposer dans le vocabulaire latin les mots d'allure littéraire aux mots de la langue courante. La distinction est essentielle, mais en l'appliquant le plus souvent à des termes de sens complexe, à des mots intéressants (abstraits, composés, diminutifs, itératifs...), on risque d'attribuer au mot la qualité qui appartient à l'idée. Ici encore il est recommandable de s'en tenir d'abord à l'examen de mots peu significatifs, termes de rapport, mots accessoires, qui, tout comme les termes les plus expressifs, peuvent avoir une qualité, une couleur, une valeur stylistique : en français *quand*, *quoique*, *à côté de*, *du côté de*... sont moins « distingués » que leurs synonymes *lorsque*, *bien que*, *près de*, *vers*... On peut faire des distinctions analogues en latin : *quia* est plus vulgaire que *quod*, *quoad* que *donec*, etc. (cf. *Notes sur la fixation du latin littéraire*, III, p. 86 et suiv.).

César dit toujours *non modo* (ou *solum*)... *sed etiam*, et jamais *non tantum*, tandis que ses continuateurs préfèrent la dernière formule aux deux autres. Il ignore *satius*, *quomodo* et *quanquam*, qui est 4 fois dans le seul livre VIII du *De Bello Gallico* ; il emploie exclusivement *fortasse*, et ses continuateurs *forsan* ou *forsitan* ; il ne

connaît ni *idcirco quod* ni *ideo quod*, qui est 6 fois dans le seul *Bellum Alexandrinum*; il préfère *priusquam* à *antequam* et *posteaquam* à *postquam*, tandis que ses continuateurs marquent une préférence inverse; il sacrifie *quia* à *quod*, *uersum* à *uersus*, etc.

C'est qu'il y a entre ces synonymes une différence de ton. Cicéron non plus n'emploie pas *satius* dans ses ouvrages de style soutenu; *quomodo* est de la langue de la conversation (Pétr., *Sat.* 38 *solebat sic cenare quomodo rex*); *quia* est la conjonction causale favorite des comiques, et de Plaute (proportion de *quia* à *quod*: $22 > 1$) bien plus que de Térence ($3 > 1$); *non tantum* est très rare chez Cicéron, et n'est pas dans Salluste, *uersum* n'est pas cicéronien...

Plus peut-être que des mots de signification notable, ce sont ces mots peu significatifs et souvent répétés qui finissent par donner à la langue son aspect, sa physionomie, et sont susceptibles de révéler au lecteur averti de la valeur des synonymes la qualité du style.

VI

Il est un autre principe de répartition des synonymes qu'on néglige encore plus souvent en latin.

La langue littéraire que nous étudions est un composé artificiel, élaboré au cours des deux derniers siècles de la République par des écrivains qui parlaient une même langue commune, mais qui, rarement Romains de naissance, apportaient à Rome des habitudes de parler provinciales, des mots de chez eux, des éléments de leur *peregrinitas*. C'est un défaut que Cicéron signale expressément (*Brut.* 74, 258 : *confluxerunt... in hanc urbem multi inquinate loquentes ex diuersis locis*), en particulier chez des écrivains comme Accius et Pacuvius, tandis qu'il loue chez César la qualité inverse, le purisme qui distingue un citoyen de Rome, « *hanc elegantiam uerborum latinorum, quae etiamsi orator non sis et sis ingenuus ciuis Romanus tamen necessaria est* » (*ibid.* 261), ce qui s'appelle proprement *urbanitas* : « *illa... urbanitas in qua nihil... agreste... nihil peregrinum neque sensu neque uerbis... possit deprehendi* » (Quintil. VI, 3, 107).

Quelle est dans le vocabulaire d'un écrivain la part de cet appoint personnel ? Dans quelle mesure peut-on dire par exemple que le vocabulaire de César est un vocabulaire romain ?

Cicéron cherchait déjà l'explication du purisme césarien (*mira ele-*

gantia sermonis) dans ce qu'il appelle « *domestica consuetudo* » (*Brut.* 252). Ne serait-ce pas un moyen d'expliquer le caractère étrangement exclusif de ce vocabulaire ? Nous savons par exemple que *quando*, que César n'emploie pas comme conjonction, est un provincialisme : « *quando... pro cum* ponere Formianos et Fundanos ait Varro » (Charisius, p. 111, 23 K.); *quamuis, igitur*, qu'il ignore, ne sont pas non plus chez Térence, qui écrivait aussi la langue des lettrés de la capitale. Si César emploie comme postposition *causa* (150 ex.) et non *gratia* (2 ex.), tandis que l'auteur du *Bellum Africanum* ne connaît guère que *gratia* (16 ex. pour 1 de *causa*), ce n'est pas qu'il y ait entre les deux synonymes une différence de ton, car *gratia* ne se trouve pas chez un vulgarisant comme Vitruve ; il faut recourir à une autre explication. Et si César préfère *inquit* à *ait*, *possum* et *non possum* à *queo* et *nequeo*, *timeo* ou *uereor* à *metuo*, *uoco* ou *appello* à *nomino*, *flumen* à *fluuius*, au point que la seconde série de ces synonymes est presque sans exemple chez lui, on peut se demander si ceux de la première série ne sont pas représentatifs du parler de Rome.

Encore faut-il tenir compte, dans l'explication de faits de ce genre, d'habitudes personnelles de l'écrivain ; chacun de nous a en parlant ses préférences, ses manies : tel dit « ainsi » qui ne dit pas « par exemple » ; certains préfèrent « en raison de » à « à cause de », « afin de » à « pour », ou inversement, sans avoir conscience des motifs qui ont une fois pour toutes déterminé son choix ; sans doute les particularités que nous révèlent les lexiques des auteurs latins ne comportent souvent pas d'autre explication ; il est bon d'en être averti pour ne pas se croire obligé d'avoir recours dans tous les cas à une interprétation sémantique.

Du reste en multipliant ainsi les possibilités d'interprétation il ne saurait être question dans chaque cas donné de substituer une explication aux autres et de s'en contenter. En général plusieurs sont valables à la fois : « point » est en français par rapport à « pas » une négation vieillesse, mais c'est aussi un synonyme intensif, qui dans certains cas sert à nier plus fortement ; c'est en même temps un substitut littéraire, qu'on emploie en écrivant plus qu'en parlant ; c'est enfin la forme que certains emploient, que d'autres ignorent, par simple habitude, et sans raison apparente. « Sembler » est un substitut tant soi peu littéraire de « paraître », mais il s'en distingue

aussi par l'emploi (paraître est fixé dans la formule : il paraît que), par la construction (on peut dire : il m'a paru, mais on ne dit que : il me semble), etc.

La différence entre deux synonymes n'est pas une chose simple, réductible à une formule, c'est une résultante à peine définissable de toutes sortes de différences particulières qu'on peut à la rigueur saisir et isoler par l'analyse, mais sans perdre de vue qu'en réalité elles se trouvent d'ordinaire réunies et confondues.

En tout cas la plus grave faute de méthode qu'on puisse commettre, c'est de négliger au profit d'une seule considération, celle du sens, les principes d'explication qui viennent d'être invoqués ici. Si l'on doit songer, surtout dans une langue littéraire et dans une langue morte, à distinguer les synonymes d'après leur sens, c'est en dernier lieu seulement, et après qu'on a reconnu leurs autres qualités : âge, origine, particularités de construction, valeur intensive ou expressive, intellectuelle ou affective, degré de distinction ou de vulgarité... La méthode traditionnelle nous habitue à ne voir dans le vocabulaire latin qu'une collection de termes sans relief, sans couleur, sans physionomie, intellectualisés si l'on peut dire ; il faut élargir et renouveler cette méthode si nous voulons rendre aux mots avec leur personnalité un peu de la vie dont ils nous paraissent privés dans les textes.

J. MAROUZEAU.

UN ÉLOGE LATIN
DE
MELLIN DE SAINT-GELAIS

Le document qu'on va trouver ici n'est pas seulement un bon exemple de prose humaniste; c'est une contribution toute nouvelle à la biographie de Mellin de Saint-Gelais. Mais son intérêt principal me paraît être ce qu'il ajoute au dossier d'une petite question d'histoire littéraire, récemment débattue et qui se rapporte aux débuts de la Pléiade ¹.

L'auteur de cet éloge, dans la manière de Paul Jove, qu'on peut dater de la fin de 1558 (le poète favori du roi Henri II étant mort au mois d'octobre), n'est autre que ce Pierre de Paschal, « gentilhomme du bas païs de Languedoc », à qui Ronsard a dédié le *Bocage* et tant de vers de ses premiers recueils, que Du Bellay honore de six sonnets des *Regrets* et qui, mêlé au mouvement poétique du temps, recueillant les louanges et les hommages de tous les rimeurs, leur a dû une notoriété qui nous étonne aujourd'hui. Cette renommée éphémère et l'appui donné par les poètes à ses prétentions d'écrivain cicéronien lui valurent même des fonctions honorables et bien rétribuées, celles d'historiographe de France. Une fois nanti et bien en cour, Paschal ne se pressa pas de s'acquitter des devoirs de sa charge : « Il en tiroit, dit Brantôme, une bonne pension tous les ans, de douze à quinze cens livres par an, et promettoit un' histoire de nostre temps la nompareille du monde; si bien que j'ay veu noz roys et noz princes, et M. le Cardinal [de Lorraine], pour cela faire grand cas de luy; et luy faisoit la bonne mine². » Brantôme suppose qu'on n'aurait jamais rien vu paraître de lui. A la vérité, ses manuscrits,

1. Voir l'étude sur *Un humaniste ami de Ronsard. Pierre de Paschal, historiographe de France*, dans la *Revue d'hist. litt. de la France*, t. XXV, p. 33, 243 et 362.

2. Brantôme, éd. Lalanne, t. II, p. 283.

qui nous restent, témoignent qu'il avait composé une bonne partie de l'histoire du règne de Henri II; et il l'eût achevée sans doute, si la mort de son maître et une brouille retentissante avec ses anciens amis ne lui avaient procuré une sorte de disgrâce, qui lui fit quitter Paris pour Toulouse, où il mourut le 15 février 1565.

Paschal s'était introduit dans le cercle de la Brigade et dans l'intimité de Ronsard et de ses compagnons, en promettant à tous de travailler à leur gloire, comme ils travailleraient à la sienne. Il leur offrait de mettre à leur service sa plume cicéronienne, formée par les meilleurs modèles de l'Italie, où il avait séjourné. Il devait se faire ainsi l'introducteur de la jeune école auprès de l'Europe lettrée, et ce fut une grande déception, lorsqu'on s'aperçut que le trop subtil personnage n'avait aucune intention de tenir ses promesses. Il y eut, parmi les poètes, une levée de boucliers contre « ce bel abuseur de Paschal ». Leur ami Adrien Turnèbe se chargea de conduire la bande, et la satire en vers qu'il publia à cette occasion (*De noua captandae utilitatis e litteris ratione epistola*) fut aussitôt traduite par Du Bellay. Ronsard, frustré de l'éloge attendu depuis si longtemps et que tant de dédicaces payaient d'avance, eut l'idée d'une vengeance raffinée : il composa dans la langue habituelle au coupable un éloge satirique extrêmement vif et amusant, qui circula en manuscrit, fut traduit en français par Estienne Pasquier, et contribua fortement à discréditer le trompeur. Ce curieux ouvrage, ainsi que la traduction de Pasquier, étaient perdus; j'ai eu la fortune d'en retrouver l'original à la bibliothèque de Munich et on en lira le texte commenté dans *Ronsard et l'Humanisme*.

Comment Pierre de Paschal avait-il conçu l'ouvrage laudatif où nos jeunes poètes de Paris attendaient une large place, et quel titre devait-il lui donner? Nous l'apprenons assez bien de Ronsard lui-même dans l'ouvrage inédit qui vient d'être mentionné : « Sic Paschasius, cum ab historia scribenda, ne incepta quidem, manum reuocasset, Illustrium Virorum (quos sua imperitia obscuros reddit) Imagines et Elogia non tam scribere aggressus est, quam de Pauli illius Iouii Elogiis sibi elogiorum centones istos conficere; et ad hanc fraudem non furiose profecto sed ingeniose commentatur, quam si libet paucis detegam. » On peut tirer de ce texte, contrairement à ce que laissait croire la correspondance de Pasquier¹, que Paschal

1. *Les Œuvres d'Est. Pasquier*, Amsterdam, 1723, t. II, col. 23 et 238.

avait fini par mettre sous les yeux de ses familiers quelque spécimen de ces fameux *Elogia* si souvent annoncés. L'éloge de Mellin de Saint-Gelais atteste, en effet, que le travail fut commencé. L'imitation de Paul Jove y est assez frappante pour justifier les appréciations de Ronsard ; mais aussi plus d'un détail a pu choquer le poète, dont l'orgueil fut si ombrageux, notamment la façon dont l'humaniste languedocien fait allusion à sa querelle fameuse avec Mellin.

Le manuscrit de l'opuscule a été recueilli par les frères Dupuy, parmi de nombreuses notices biographiques de divers genres ; il figure au volume 348 de leur collection, fol. 8-9. Ces quatre pages sont de la belle écriture de Paschal lui-même qui nous est connue par d'autres manuscrits¹. J'en respecte donc les détails orthographiques, en mettant en italique les mots qui paraissent soulignés de première main.

MELLINUS Sangelasius Octauii Sangelasii, antiqua familia orti, satu et mulieris item nobilis conceptu generatus editusque fuit. In Gallia prima aetate liberaliter educatus in Italiam, ut ibi ius ciuile perdisceret, annos vndeuginti natus, est perfectus. Quod cum diffusum et dissipatum animaduerneret eiusque interpretes interpretibus egere videret, politulus adolescens tanta vel scientiae illius confusione vel interpretum insulsiatate deterritus, ad Musas mansuetiores (quarum in sinum eius voluntas atque studium a primo tempore aetatis eum contulerat) sese retulit et ad philosophos totum conuertit. Praedicta natalitia, homo in omnibus Astrologiae partibus versatus, ut probauit, sic alia praedicendi omnia genera repudiauit.

Libellum *de fato* soluta oratione composuit, quem postea quispiam *sine nomine* edendum curauit inuitoque autore in manus hominum libellus ille, sicuti permulta alia eius scripta, peruenit. Omnes Latinos poetas diligenter euoluit, versusque quamplurimos variis modis atque numeris illorum imitatione *latine scripsit*. Gallice omnium in Gallia *primus* amatorios et omnis generis innumeros, ornatissimos et optimos fudit, *ac poetae melici* nomen, summa omnium approbatione, obtinuit. Fidibus praeclare homo musicorum perstudiosus, cecinit idque, ut caetera omnia singulari quadam cum dignitate ac venustate fecit.

Quibus virtutibus magnus ille *Franciscus* Rex, Musarum pater, permotus eum ad se vocari iussit, Fontibleianae illius amplissimae bibliothecae *magistrum* praefecit, et multum breui non solum apud Regem, sed apud omnes etiam principes, gratia valuit, quae plus plusque aliis (qua erat naturae bonitate) quam sibi ipsi profuit.

Mortuo Francisco, optimo eum loco *Henricus* habuit, et magnis eundem semper, virtutis gratia, honoribus affecit. Si qui erant in Regia ludi paratissimi magnificentissimique apparandi, si quid amatorie, si quid facete et urbane, si quid acute

1. Pierre Dupuy a noté sur le ms. : *P. Paschalis manu*. Cf. Léon Dorez, *Cat. de la coll. Dupuy*, t. I, p. 326.

arguteque erat scribendum, si quid tractandum ingeniose, ad Sangelasium tanquam ad Apollinem concurrebatur. Erant enim in eo celeres animi atque ingenii motus ad excogitandum sane acuti, ad explicandum et ornandum vberimi. Eius etiam erat *acumen in reprehendis* aliorum scriptis (qua ex re aliquam habuit aliquando inuidiam) plane solers.

In arido eiusdem et exangui corpore summum fuit robur. Ac cum esset extremo spiritu pene confectus eumque suspirantem *Lancilotus Carlaeus* Rhegiensis Antistes, singularis eius amicus, consolaretur moneretque ut aequo animo ex hac miserrima vita cederet, mortem migrationem in coelum esse, naturae necessitatem, laborum omnium ac miseriarum finem; respondit se illud tantum in vita didicisse ex eoque uno maxime, maximum tum fructum capere, sperare sese et plane confidere, morte obita, in perpetua securitate fore. Hoc item scire hic nihil stabile et firmum, sed rursus fragilia omnia et caduca relinquere. Neque tam suae quam communis omnium hominum conditionis misereri. Se apud Diuinum numen cum multis aliis de rebus, tum quod inania tam multa, tamque mollia condiderit poëmata, grauitè offendisse ac eius rei recordatione non mortis appropinquantis et iam iam impendentis terrore ingemuisse. Illum ut omnia huius generis comburenda curaret, si se Manesque suos amaret etiam atque etiam rogare.

Eodem hoc die cum febris ipse iactaretur, veteris suae consuetudinis obliuisci non potuit, suam sibi fidiculam afferri iussit, et sequentia carmina, quae in ipso horrore fecerat, ad eam voce et digitis trementibus cecinit :

Barbite qui varios lenisti pectoris aestus,
Dum iuuenem nunc sors, nunc agitabat amor,
Perfice ad extremum, rapidaeque incendia febris,
Qua potes infirmo fac leuiores seni.
Certe ego te faciam superas euectus ad auras,
Insignem ad Citharae sydus habere locum.

Atque cum febris paululum decessisset et lac asinae, quo de medicorum consilio utebatur, sitiens bibisset, haec duo statim fudit carmina :

Troiam euertit equus, Persas genus auxit equorum,
Nolo ego equos, fatis sat sit asella meis.

Una aut altera hora, antequam animam ageret, medicis etiam tum de vrina disputantibus, leniter arridens dixit, se reipsa breui qualem eam iudicare debuerint, eos edocturum ¹.

1. Les détails de la mort de Saint-Gelais, moins l'entretien avec Lancelot de Carle, évêque de Riez, sont connus par d'autres sources. Guillaume Colletet (cité par P. Blanchemain, *Oeuvres de Melin de Saint-Gelais*, t. I, p. 26) fait ce récit : « Il se fit apporter un luth, ou selon d'autres sa harpe, et comme du commun consentement de tous les auteurs de son siècle, il excelloit dans la connoissance de la musique, tant vocale qu'instrumentale, il commença à chanter d'une mourante voix, jointe aux doux accords de ses mains tremblantes, ces vers lugubres qu'il venoit de composer : *Barbite, qui varios...* » Colletet paraphrase ces distiques en un sonnet, et mentionne aussi la réponse aux médecins : « Je vais vous mettre

Ita constans philosophus, poeta suavis, in infirmissima valetudine, affectaque aetate vim morbi et pene naturam ipsam singulari animi firmitate superavit, et extremum vitae spiritum quasi ludens et plane humana omnia despiciens prid. Idus Octobris edidit, et ingenii sui, industriae, suavitatis triste apud omnes desiderium reliquit.

Mediocri erat statura, summa corporis gracilitate, molli et raro capillo, fronte patenti, sublato paulum supercilio, caesiis oculis, naso eminentiori, ore suaviter sparso, facie longula, procero et tenui collo, vultu modesto, singulari suaviloquentia, valetudine et natura imbecilla ¹.

Vixit annos LXVII, menses decem, dies xv.

Pierre DE NOLHAC.

d'accord ». Il ajoute que les distiques furent chantés aux funérailles solennelles célébrées à l'église Saint-Thomas du Louvre ; le chant fut accompagné sur la propre harpe du poète.

1. A ce portrait physique manquent des traits essentiels. Ils sont fournis par une autre pièce inédite, qui devra s'ajouter aux sources à consulter sur Saint-Gelais, c'est une églogue de Jean Dorat composée après sa mort (Bibl. nat., *Lat.* 10327, f. 60), où se lisent les vers suivants :

Flauus ut ipse color mellis, sic flauus et illi
Semper in ore color, flauiper tempora crines,
Flauaque lanugo lanugo dum fuit, at dum
Barba fuit barbam pennas apis esse putares.

JEAN-FRÉDÉRIC SIMON

UN PÉDAGOGUE STRASBOURGEOIS DU TEMPS DE LA RÉVOLUTION

Parmi les personnages de second et de troisième plan qui jouèrent un rôle en Alsace, pendant la période révolutionnaire, il en est peu dont la carrière ait présenté d'aussi singulières vicissitudes que celle de l'homme dont le nom se trouve inscrit en tête de cette étude. A peu près oublié de nos jours, J.-F. Simon n'en a pas moins joui d'une influence considérable, pendant quelques années, comme pédagogue, comme journaliste et comme homme politique dans le milieu qui l'a vu naître, et comme il fut l'un des premiers, en France, à essayer de créer une École normale d'instituteurs et le premier, en Alsace, qui voulût y former des instituteurs enseignant le français et en français, il est permis de demander pour lui une petite place dans un recueil d'ailleurs exclusivement scientifique. Je voudrais d'autant plus contribuer à rappeler en France son souvenir que le seul biographe qu'ait rencontré jusqu'ici Simon (en dehors de notices écourtées et partiellement fautives dans quelques dictionnaires biographiques), le conseiller scolaire allemand, M. Théodore Renaud, s'empêtrant dans d'innombrables confusions, causées par l'existence de nombreux homonymes de notre pédagogue, ses contemporains en Alsace, lui attribue des paroles dites et des actes commis par d'autres, et a donné par suite une idée tout à fait erronée du personnage et de son activité littéraire et politique¹. Grâce à nos recherches dans les archives strasbourgeoises et à quelques papiers de famille que nous devons à la bienveillante communication de son arrière-petit-fils, M. Henri Simon, ancien maire de Versailles, nous sommes à même de retracer aujourd'hui de ce nova-

1. *Johann Friedrich Simon, ein Strassburger Paedagog und Demagog (1751-1829)* von Th. Renaud, *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins. Neue Folge*, Heidelberg, Winter, vol. XXIII, p. 449 ss.

teur pédagogique et de ce révolutionnaire, un portrait plus ressemblant, tout en respectant mieux la vérité historique.

I

Jean-Frédéric Simon naquit à Strasbourg, le 23 mai 1751, comme fils du perruquier Mathieu Simon et de Marie-Élisabeth Hoellbein, et fut baptisé le lendemain, au Temple Neuf, par le pasteur Hermann. Après avoir traversé les classes du Gymnase de sa ville natale, il fut immatriculé à l'Université, le 30 septembre 1766¹, et ayant terminé ses études préparatoires à la faculté de philosophie, en janvier 1771 il passait comme étudiant à la faculté de théologie². Mais il ne semble pas avoir pris goût aux doctrines luthériennes orthodoxes qui dominaient encore à ce moment dans les milieux théologiques strasbourgeois, car il interrompit brusquement ces études avant de passer ses examens. Il partit, en 1775, avec un de ses amis, nommé Jean Schweighaeuser (qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre philologue de ce nom) pour Dessau, la petite capitale des princes d'Anhalt. C'est dans cette ville que le novateur Basedow, alors à l'apogée de sa réputation, avait créé son Institut pédagogique, le *Philanthropinum*, pour y répandre les doctrines qui devaient régénérer l'éducation populaire. Les deux disciples furent bien accueillis par le directeur qui, pratiquant l'adage : *docendo discitur*, les employa sur-le-champ comme professeurs dans l'établissement. Ils y restèrent deux ans, mais finirent par se brouiller avec leur chef, d'humeur assez cassante, et, en octobre 1777, ils revenaient à Strasbourg, parés du titre de professeur que le prince d'Anhalt leur avait conféré à leur départ, ce qui prouve qu'après tout, ils avaient su se rendre utiles à Dessau. Après avoir essayé de fonder une succursale du *Philanthropinum* à Bade, sous les auspices du margrave Charles-Frédéric, projet qui ne se réalisa pas³, Simon et Schweighaeuser acceptèrent les fonctions plus modestes d'instituteurs à l'Hospice des orphelins de Strasbourg. Ils les occupaient depuis quelque temps, quand l'ammeistre Jean de Turckheim, le futur député aux

1. Knod, *Die alten Matrikeln der Universitaet Strassburg*, I, p. 59.

2. Knod, I, p. 579 et 692.

3. Ils y gagnèrent cependant le titre de *conseiller de légation badois* qui figure sur quelques-uns de leurs premiers ouvrages, publiés en commun.

États-Généraux, eut l'idée de fonder une Institution d'éducation féminine en ville et entra en pourparlers à ce sujet avec les deux amis. Comme il demandait, assez naturellement, que l'un au moins des directeurs fût marié, Simon, qui s'était fiancé à Dessau avec une cousine de l'éditeur brunswickois, J. H. Campe, l'auteur du *Robinson* allemand¹, Jeanne-Marie Pfalholz, alla chercher sa promise. Mais quand les jeunes mariés revinrent, M. de Turckheim avait, je ne sais pour quels motifs, abandonné son projet et force fut aux deux pédagogues de le reprendre à leurs risques et périls. Schweighaeuser ayant quelque fortune, ils ouvrirent, en 1780, une *Maison d'éducation pour jeunes personnes protestantes de bonne famille* dans le quartier tranquille de la Krutenau². Cette entreprise aurait dû réussir, car tandis que la bonne société catholique de Strasbourg avait à sa disposition d'assez nombreux couvents de religieuses vouées à l'enseignement, les familles luthériennes ne possédaient aucun établissement d'enseignement secondaire pour la jeunesse féminine et, tout d'abord, il semble qu'il eut quelque succès³. C'est en 1781 que, dans un manuel d'instruction publié sans doute avant tout à l'usage de leurs élèves, Schweighaeuser et Simon expriment le souhait de voir Louis XVI « créer un corps de génie pour fournir des instituteurs capables de donner à l'État des hommes vigoureux et éclairés et des citoyens vertueux, comme Louis XIV a établi un corps du génie pour rendre le canon français respectable à ses ennemis⁴ ».

Mais Schweighaeuser se retirait, dès 1782, pour des raisons de santé et malgré que l'établissement fût placé « sous la protection du Magistrat de Strasbourg », Simon ne disposa plus des capitaux nécessaires pour le faire marcher. Pour comble de malheur, sa jeune femme qui dirigeait l'internat, tomba gravement malade, et bientôt la *Maison d'éducation* dut être fermée. Bien des années plus tard, un

1. Campe fut, plus tard, un des grands admirateurs de la Révolution à ses débuts.

2. La pétition adressée au magistrat par Simon et Schweighaeuser pour obtenir la permission d'ouvrir leur pensionnat, se trouve aux Archives municipales, AA. 2244.

3. Le programme de l'institut est détaillé dans le *Magazin für Frauenzimmer* (I, p. 456 ss.) publié alors par le professeur Seybold, de Bouxwiller.

4. Connaissances les plus nécessaires, tirées de l'étude de la nature et des arts et métiers, destinées à la jeunesse du moyen âge par MM. Schweighaeuser et Simon, conseillers de légation et directeurs d'une maison d'éducation, etc. Bâle, Thurneysen, 1781, 12°. Il y eut aussi une édition allemande.

émigré alsacien, fort hostile aux idées nouvelles et à Simon, qui en était le défenseur, insinuait dans un pamphlet anonyme fort curieux ¹ qu'une des raisons de cet échec était « la permission accordée par le directeur à ses pensionnaires de fréquenter des officiers », ce qui avait indisposé les parents. C'est là sans doute une de ces innombrables calomnies comme la haine des partis en inventa tant à cette époque et qui ont été indéfiniment répétées dans la suite.

Ce qui est certain, c'est que Simon quittait Strasbourg en 1783, pour se rendre à Neuwied, petite résidence sur les bords du Rhin moyen, et pour y créer, sous le patronage du prince de Wied, une institution analogue à celle qui venait de sombrer ². Il parut y réussir d'abord, mais la mort de sa femme, en août 1784, vint ruiner, une fois de plus, ses espérances et fermer son pensionnat. Sa réputation pédagogique était néanmoins si bien établie déjà que le comte de Metternich, ambassadeur impérial auprès des Électeurs ecclésiastiques rhénans, le pria d'entreprendre l'éducation de son second fils, le futur grand-chancelier de l'empereur d'Autriche, Richard de Metternich, qui avait alors treize ans. Simon surveilla d'abord ses études au gymnase de Neuwied pendant quelques années, puis il l'accompagna, en 1788, à Strasbourg quand le jeune homme y devint étudiant et y suivit les cours de droit public de G.-Christophe Koch et d'autres professeurs alors célèbres ³.

II

J.-F. Simon se trouvait donc à Strasbourg au moment où éclatait la Révolution dont il embrassa les idées avec toute l'ardeur des hommes de sa génération. Il résolut de les propager dans sa ville natale après que les journées du 14 juillet et du 4 août eurent rendu la presse libre et en décembre 1789 il entreprenait la publica-

1. *Die Fränkenrepublik*, sine loco, 1794, 12°, p. 66.

2. Il y était très apprécié, car les parrain et marraine de sa fille née à Neuwied en juillet 1784, furent le comte Paul de Solms et la comtesse Béatrice de Metternich.

3. Dans sa vieillesse, le prince de Metternich, élève peu reconnaissant, a contribué pour sa part, à noircir la mémoire de Simon, en racontant sur lui les choses les plus fausses, comme d'avoir été maudit de tous les Alsaciens, ayant été l'un des juges du tribunal révolutionnaire d'Euloge Schneider, etc. (Voy. *Aus Metternich's hinterlassenen Papieren*, p. p. Klinkowstroem, Vienne, 1880-1884, t. I, p. 7 et IV, p. 157).

tion de la *Feuille hebdomadaire patriotique* (*Patriotisches Wochenblatt*), dont les deux premiers numéros parurent avec un texte français et un allemand parallèles ¹ ; à partir du troisième, Simon publia deux éditions séparées, l'une française, l'autre allemande, mais il se voyait obligé d'annoncer, dès le 20 janvier 1790, que vu le nombre trop restreint d'abonnés à l'édition française, il continuerait son journal en allemand seulement, comme toutes les gazettes alsaciennes d'alors. Ce n'est qu'en janvier 1792 que C.-Th. Laveaux commença le *Courrier de Strasbourg* qui visait d'ailleurs des abonnés de l'intérieur plutôt que de l'Alsace. Dans son petit journal (il avait huit pages petit in-4°) et de temps à autre un supplément, Simon réclamait surtout l'abolition de toute l'organisation surannée de la ville libre royale et sa fusion plus intime avec le reste du royaume. Cette attitude devait lui créer et lui créa de nombreux adversaires parmi ceux de ses concitoyens — et ils étaient encore influents — qui tenaient aux institutions du passé, et il eut à soutenir contre eux de violentes polémiques, tandis que les applaudissements ne lui manquaient pas du côté des partisans des idées nouvelles. En janvier 1790, au plus fort des élections municipales et départementales, il se voyait pris à partie, tant comme mauvais pédagogue que comme mauvais patriote, par un écrit anonyme allemand : *Lettre de Maître Franc-parleur au rédacteur de la Feuille patriotique* ² et il y répondait d'une façon très énergique, avec preuves à l'appui. Mais dans le supplément de son journal, daté du 12 mai, il prenait assez subitement congé de son public et annonçait qu'il quittait Strasbourg. Simon n'indiquait pas le but de son voyage ; mais il nous paraît certain qu'il partait pour Paris, afin d'y exposer, soit dans la presse, soit au Comité de l'instruction de la Constituante, ses idées sur les réformes nécessaires dans l'instruction publique. Nous ignorons ce qu'il fit alors dans la capitale ; ce qui est certain, c'est que ce séjour fut assez peu pro-

1. Le premier numéro du journal parut le 6 décembre 1789.

2. *Brief von Meister Gradheraus an den Schreiber des patriotischen Wochenblats*. Strassburg, 1790, 8°. — On y répétait les vieux ragots sur la mauvaise discipline de son pensionnat, déjà mentionnés plus haut. — Dans le n° du 17 mars 1790, Simon annonce qu'il va traduire en justice le pamphlétaire ; « il le doit, dit-il, à sa famille, aux anciennes élèves de son pensionnat, à la famille illustre qu'il a le bonheur de servir actuellement ». Cela semble indiquer, qu'à ce moment il n'avait pas encore cessé entièrement ses fonctions comme compagnon et surveillant d'études du jeune Metternich.

longé, car Simon était à Strasbourg dès le mois d'août, préparant la mise au jour d'un nouveau journal, quotidien cette fois, qui devait s'appeler *l'Histoire du temps présent*¹, et dont le premier numéro parut en effet le 1^{er} octobre 1790. Simon s'était associé pour la direction et la rédaction de sa feuille, un ami plus jeune de quelques années, André Meyer fils, qui avait étudié le droit à Strasbourg et à Göttingue. *L'Histoire du temps présent* dirigée par les deux « citoyens de Strasbourg » était de nuance infiniment plus prononcée que la *Feuille patriotique* et à mesure que le mouvement révolutionnaire s'accroissait à Paris, elle allait professer aussi des opinions plus radicales. Les deux collaborateurs² cherchaient surtout à gagner des adhérents aux idées novatrices en Suisse et en Allemagne. Cependant Simon, qui venait de se faire inscrire, le 17 août 1790, à la *Société des Amis de la Constitution* de Strasbourg, ne sortait pas encore du cadre libéral mais monarchique du parti constitutionnel. S'il défend avec énergie tous les votes de la majorité de l'Assemblée Nationale, et en particulier ceux sur les biens ecclésiastiques, sur l'abolition de la noblesse, sur la Constitution civile du clergé³, il ne songeait pas encore à attaquer la royauté. Mais il était détesté des réactionnaires locaux comme un de leurs plus rudes adversaires, et dans un pamphlet clérical de janvier 1791, il était dit : « Si l'on avait quelques troubles à essuyer, on ne pourrait les attribuer qu'à Simon, véritable brigand, que, depuis six mois, les luthériens sages auraient dû faire eux-mêmes périr par le bâton⁴. » On prétend aussi — mais je n'ai rien pu trouver à ce sujet — qu'au cours de l'année 1791, notre pédagogue aurait remplacé comme président de la *Société des jeunes Amis de la Constitution*, composée d'adolescents patriotes de quinze à dix-huit ans, le professeur au Gymnase, Bey-

1. Le titre du journal, rédigé en allemand, était *Geschichte der gegenwaertigen Zeit*. L'abonnement était de six livres par trimestre.

2. Simon y écrivait beaucoup lui-même ; ses articles sont signés : S.

3. Il y eut surtout une polémique des plus vives, et qui fit scandale à Strasbourg, contre M. Bernard de Turekheim, administrateur des fondations charitables de la ville et ancien patron de Simon, qui n'avait pas puni les Sœurs chargées de la surveillance de l'Hospice des orphelins, qui avaient envoyé les enfants à la messe des prêtres non-conformistes. Un soi-disant « ami d'enfance » adjura, dans une feuille volante, Simon d'être honnête et de rétracter ses accusations contre un homme de bien.

4. Lettre de Pont-à-Mousson, 21 janvier 1791, feuille volante in-4°.

ckert, élu officier municipal et chef de bataillon de la garde nationale ¹.

III

C'est après la fuite de Varennes et le retour forcé du roi que Simon quitte décidément le parti constitutionnel modéré pour se ranger du côté des radicaux. Dégoûté de la fausseté du faible monarque, en faveur duquel on pouvait alléguer pourtant bien des circonstances atténuantes, il demande dans son journal, qu'on fasse le procès à Louis XVI parjure et lui refuse même le titre de roi. Le ton de plus en plus révolutionnaire de *l'Histoire du temps présent* émeut les autorités allemandes et le maître de postes général du Saint-Empire, le prince de Thurn et Taxis, lui fait signifier la défense d'expédier dorénavant sa feuille en Allemagne. Les rédacteurs répondent, le 31 août 1791, en insérant un *Appel à l'insurrection des peuples contre leurs tyrans* dans le corps du journal et en faisant répandre deux mille exemplaires sur la rive droite du Rhin. Quelques mois plus tard, nous voyons Simon installé comme traducteur-juré près du directoire du département du Bas-Rhin, en même temps que son ancien collègue et ami J. Schweighaeuser, et jouissant comme tel d'un traitement de 1.200 livres ². Il n'a donc pas encore rompu toutes attaches avec le parti gouvernemental. Mais quand le désaccord s'aggrave entre modérés et radicaux, quand les partisans du maire Dietrich quittent la *Société des Amis de la Constitution* du *Miroir*, où dominent désormais les exaltés, pour se reconstituer à l'Auditoire du Temple Neuf (7 février 1792) Simon reste parmi les 286 membres de la majorité qui, groupés autour de Laveaux et Schneider, prennent le nom de *Société des Jacobins* (8 février). Pendant quelques mois, il reste dans le mouvement ; il applaudit à la guerre contre les tyrans qui se prépare ; il est parmi les plus véhéments au club dans ses attaques contre les autorités et s'y exprime avec une telle violence que la municipalité modérée, désireuse de préserver la paix publique, lui défend de continuer ses conférences politiques et le fait citer comme perturbateur devant le juge de paix ³. Simon, à son tour, dénonce Dietrich et ses

1. Strobel-Engelhardt, *Geschichte des Elsasses*, t. V, p. 384.

2. Procès-verbaux du département du Bas-Rhin, 12 décembre 1791.

3. *Strassburgische Zeitung*, 2 juillet 1792.

collègues au club, aux autorités supérieures, à l'opinion publique et réclame, à grands cris, des juges.

Puis, soudain, se produit une péripétie assez inattendue. Dans le numéro du 11 juillet 1792 de son journal, Simon annonce qu'il a, pendant une quinzaine, attendu fort inutilement la convocation de la justice ; maintenant, au moment où tous les préparatifs sont faits pour son voyage à Paris, il reçoit un ordre de comparaître le 12 ! « Les affaires qui m'appellent dans la capitale ne peuvent être remises. Je dois partir ; dès que je serai de retour, je me présenterai devant le juge de paix pour être réintégré dans tous mes droits de citoyen dont m'a privé l'acte arbitraire de la municipalité ¹. »

Peu de jours auparavant, il avait donné sa démission comme traducteur-juré du département, démission qui fut acceptée le 4 juillet et qui semble être la conséquence du vote de blâme que ce corps administratif avait émis la veille, 3 juillet, contre l'invasion des Tuileries au 20 juin précédent. Aussi le directoire, tout en lui allouant une indemnité de 300 livres, déclara « qu'il n'y avait pas lieu de délibérer sur le reste de sa pétition ² ».

Cette fois ce n'étaient assurément pas les préoccupations pédagogiques qui amenaient Simon à Paris. Il semble tout absorbé par la politique et par une politique très active et très révolutionnaire ; parmi les organisateurs secrets de la journée du 10 août, ce journaliste influent est l'un des représentants des radicaux de Strasbourg. « C'est en juillet, dit le plus récent historien de la chute de la royauté, que fut établi, au club des Jacobins, rue Saint-Honoré, le Comité central des fédérés. Comment fut-il nommé ? On ne sait ³. » Ce qui est certain, c'est que ce comité avait choisi un directoire secret, composé d'abord de cinq personnes, et qui fut augmenté ensuite : Vaugeois, grand vicaire de Blois ; Debessé, de la Drôme ; Guillaume, professeur à Caen ; Simon, journaliste de Strasbourg ; Galissot, de Langres ⁴. Plus tard on y voit des personnages moins

1. *Geschichte der gegenwärtigen Zeit*, 11 juillet 1792.

2. P. V. du département, 4 juillet 1792. En vue de l'avenir Simon demandait qu'on lui réservât ses fonctions. Mais le directoire, évidemment mécontent de son attitude politique, déclara que Schweighaeuser et son aide suffiraient dorénavant à la besogne.

3. Sagnac, *La chute de la Royauté*, Paris, 1919, 18^e, p. 41.

4. Voy. Girtanner, *Historische Nachrichten über die französische Revolution*, IX, p. 6-7. Le conseiller intime aulique de Goettingue cite dans son volumineux recueil, trop

obscur, Gorsas, Carra, Chabot, Santerre, Westermann, etc. Nous savons que Simon assistait, avec un de ses concitoyens d'origine, nommé Kienlin, ardent jacobin, à la séance de ce directoire secret, rue Saint-Antoine, au cabaret du *Soleil d'or*, quand le 26 juillet, au soir, y fut arrêté le programme de l'insurrection prochaine. Fut-il plus directement acteur dans la lutte armée du 10 août ? Cela nous semble plutôt douteux et sans doute il laissa son compatriote alsacien, Westermann, marcher seul à l'assaut des Tuileries.

Un instant, Simon semble avoir eu l'intention de se fixer à Paris et même d'y transférer son journal. C'est du moins ce qu'il dit dans une lettre du 25 septembre 1792 adressée à *l'Histoire du temps présent* et signée : « Simon, fédéré du 10 août et chef du Bureau de traduction à Paris ». Mais soit que ces fonctions n'aient été que momentanées, soit qu'elles ne lui aient pas convenu, il ne séjourna pas longtemps dans la capitale et nous le retrouvons, dès le mois d'octobre, à Strasbourg, réclamant une diminution de sa *contribution patriotique*, non encore soldée et qu'il offre de liquider en versant 162 livres. Le directoire du département, quoique modifié dans un sens très radical par les commissaires de la Législative, venus en Alsace, vers la fin d'août, trouve que, vu la pension touchée jusqu'en 1791 (payée par les Metternich ?) et le traitement officiel dont il a joui plus tard, « il n'y a pas lieu à délibérer sur sa demande ¹ ». Bientôt après, une première récompense lui est accordée pour son zèle révolutionnaire. La Convention (ou plutôt le pouvoir exécutif) envoie Simon avec Gabriel Grégoire, de Thionville, à Mayence, en qualité de commissaires nationaux, pour chauffer l'enthousiasme des populations de la rive gauche du Rhin et surveiller les élections prochaines à la Constituante rhénane ². Ils y arrivent le 31 janvier seulement et au bout de quelques jours déjà Grégoire, malade, donnait sa démission et quittait Mayence ³, remplacé par Georges Forster. Ils avaient trouvé les esprits très froids et même irrités. Dans son rapport général du 13 août 1793, Simon disait que « la gaucherie, l'imprudence, la malveillance semblaient s'être réunies pour indisposer la population ». Il s'y plaint surtout de la

peu connu en France, comme source les *Annales patriotiques et littéraires* de Carra et Mercier, du 30 novembre 1792, et Carra, qui était du Comité, devait le savoir.

1. P. V. du département, 2 novembre 1792.

2. Leur nomination date du 15 décembre 1792.

3. Chuquet, *Mayence*, p. 60.

conduite de son compatriote alsacien, Daniel Stamm, aide de camp du général Custine, arrogant et brutal et des « manières dures et parfois despotiques » du général lui-même ¹. Au témoignage de M. Chuquet, Simon se montra « énergique et déterminé » mais, autant que possible, hostile aux mesures violentes ². Il est certain qu'une pression très forte fut exercée sur les populations des territoires occupés par nos troupes et que la Convention rhénane sortit du vote d'une assez faible minorité de votants, les masses restant indifférentes ou même hostiles ³. Après la séance de cette « représentation nationale », plus ou moins truquée, du 18 mars 1793, Simon écrivait au ministre Lebrun qu'il croyait pouvoir annoncer le décret de réunion dans sa dépêche prochaine ⁴. En effet, le 30 mars, les députés « des peuples libres de la Germanie » venaient saluer la Convention, le président Jean Debry leur donnait l'accolade et l'assemblée votait le décret qui déclarait Mayence partie intégrante de la République française.

Survint le blocus, puis le siège de la ville par l'armée prussienne. Simon s'y trouva enfermé avec Reubell et Merlin (de Thionville) et siégea même au conseil de guerre organisé par les défenseurs de la forteresse; mais il se plaint qu'on ne lui a jamais demandé son avis ⁵, ce qui semble assez naturel, puisqu'il n'était pas militaire et que, pour les questions politiques, c'était aux délégués directs de la Convention de les trancher. Son rôle se borna, paraît-il, à surveiller la fabrication de la monnaie obsidionale créée par les assiégés ⁶.

Après la capitulation de Mayence (23 juillet 1793) l'ex-commis-saire du pouvoir exécutif revient à Strasbourg, assez peu rassuré sur l'avenir. Après son départ, son ami, André Meyer, co-directeur de *l'Histoire du temps présent*, s'était engagé dans un bataillon de volontaires et le journal avait cessé de paraître en janvier 1793, après avoir été, dans les derniers mois, rédigé par ses amis politiques

1. Chuquet, *op. cit.*, p. 77.

2. Simon y signe, le 16 février, l'*Appel aux peuples contre les despotes*, analysé par Girtanner, XII, p. 304-35. Voy. aussi Bockenheimer, *Die Mainzer Klubisten*, *passim*, où l'on cite divers détails, de peu d'importance d'ailleurs, sur son activité à Mayence.

3. Chuquet, *op. cit.*, p. 91-99.

4. Chuquet, *op. cit.*, p. 123.

5. Chuquet, *op. cit.*, p. 160.

6. Une seule fois, vers la fin de mai, il a une entrevue, sans résultat d'ailleurs, avec le général de Kalkreuth (Chuquet, p. 183).

au nombre desquels Euloge Schneider se vante d'avoir été, jusqu'au moment où il fut envoyé lui-même comme commissaire municipal à Haguenau ¹. Sans doute il avait caressé l'espoir de reprendre son journal, mais d'autres feuilles, plus radicales encore que la sienne, avaient surgi, l'*Argos* de Schneider, le *Weltbote* de Butenschoen et il dut renoncer à ressusciter l'*Histoire du temps présent*. Il avait aussi fait, durant son séjour à Mayence, une nouvelle tentative pour reprendre sa place de secrétaire interprète au bureau de traduction des actes officiels pour le Bas-Rhin ; mais le directoire repoussa derechef sa demande ². Pendant son absence, les représentants Couturier et Dentzel, en mission dans le département, après avoir cassé la dernière municipalité élue de Strasbourg, comme trop feuillantiste, avaient désigné Simon « commissaire du pouvoir exécutif à l'armée du Rhin, » comme notable de la commune ³. Il ne put siéger au Conseil général de sa ville natale qu'après son retour et figure encore sur la liste des membres, modifiée le 17 vendémiaire II (8 octobre 1793) avec la qualification de « chargé d'affaires de la République ⁴ ». Nous le trouvons derechef sur la liste, après de nouvelles modifications opérées le 15 brumaire (5 novembre 1793), mais il disparaît définitivement après un remaniement ultra-jacobin, le 11 pluviôse (30 janvier 1794) ⁵. Peut-être cette disparition peut-elle s'expliquer par le fait que J.-F. Simon se trouvait, en janvier 1794, à Paris, occupé à la délivrance des Français malades et blessés retenus à Mayence et à celle des démocrates allemands captifs dans cette ville et fort maltraités par les réactionnaires vainqueurs et les autorités prussiennes ⁶. Mais il est plus probable que sa radiation de la liste du Conseil général de la commune fut motivée par le fait que lui aussi était devenu, aux yeux des jacobins locaux très purs, un modéré et par suite un suspect.

1. *Argos oder der Mann mit hundert Augen*, n° du 1^{er} février 1793, p. 71-72.

2. P. V. du département, 25 avril 1793.

3. Livre Bleu, I, p. 195.

4. Livre Bleu, I, p. 105.

5. C'est à ce moment que commencent les confusions perpétuelles de M. Renaud, qui mélange continuellement les faits et gestes de notre Simon avec ceux d'un cafetier, Nicolas Simon, son collègue au conseil municipal, et d'un orfèvre Simon, espion de bas étage au service du maire Monet.

6. Lettre de Simon, datée de Paris, 11 pluviôse (31 janvier 1794), adressée à la citoyenne G. Boehmer, réfugiée à Nancy, imprimée par Horstmann, *Die Franzosen in Saarbrücken* (1890), II, p. 290.

IV

Au milieu de toutes ces agitations politiques Simon n'avait d'ailleurs jamais perdu de vue les réformes pédagogiques, que d'autres encore que lui, préconisaient alors en Alsace, où l'idée de créer des Écoles normales était assez répandue. Le procureur général-syndic du Bas-Rhin, Jacques Mathieu, avait soumis à la Constituante un *Plan d'éducation* qui comprenait l'établissement de séminaires « chargés d'instruire les futurs maîtres dans l'art si difficile de former des hommes ¹ ». Une fois nommé député à la Législative, en automne 1791, il représentait son projet à ses collègues du Comité d'instruction publique et celui-ci décidait, à sa troisième séance, « de faire venir d'Allemagne des ouvrages sur l'organisation des écoles normales, universités et gymnases ² ». En mars 1792, l'un des vicaires de Brendel, l'évêque constitutionnel du Bas-Rhin, l'abbé Dorsch, de Mayence, envoyait également au Comité un *Projet d'établissement de collèges pour l'instruction des maîtres d'école dans chaque département du royaume* ³. C'était donc un sujet d'actualité courante, et quand Simon vint à Paris, en juillet 1792, tout en complotant le 10 août, il est permis de croire qu'il songeait parfois à ses projets pédagogiques. En tout cas, il en a conféré, plus tard, avant son départ pour Mayence, avec certains spécialistes de la troisième Assemblée nationale. « Lié avec quelques membres du Comité d'instruction publique de la Convention, a-t-il écrit plus tard, j'essayai de lui faire sentir... la nécessité d'établir des écoles normales pour former des instituteurs et créer un mode d'enseignement uniforme ⁴. » Mais, ajoute-t-il, non sans une certaine ironie, « j'eus le bonheur de persuader sans avoir celui d'être suffisamment compris ».

Revenu à Strasbourg, après la capitulation de Mayence et ne trouvant point d'occupation stable ni dans l'administration ni dans

1. P. Dupuy, *L'École Normale de l'an III*, p. 27.

2. Guillaume, *Procès-Verbaux du Comité d'instruction publique*, I, séance du 3 novembre 1791.

3. P. Dupuy, *op. cit.*, p. 28-30.

4. *Observations sur l'organisation des premiers degrés de l'instruction publique* par Simon, ex-professeur d'allemand au Prytanée de Saint-Cyr. Paris, Levrault, 1801, 80.

le journalisme, il reprend la correspondance avec le Comité d'instruction publique. Son ami et collègue Schweighaeuser et lui adressent audit Comité leurs ouvrages écrits en allemand, « s'en remettant au citoyen Arbogast, qui connaît cette langue, du soin de leur en expliquer l'intérêt et la valeur ¹ ». Malheureusement pour Simon — car Schweighaeuser ne joua jamais aucun rôle politique — l'atmosphère révolutionnaire locale s'était singulièrement chargée d'orages pendant son absence en Allemagne. Les modérés et les feuillants ayant disparu de la scène, les radicaux vainqueurs du 10 août avaient commencé par se déchirer entre eux ; déjà la tête des Girondins était tombée sur l'échafaud, la Terreur commençait ou continuait son règne et le patriote républicain qui naguère avait été si fort applaudi au club des Jacobins de Strasbourg, y était l'objet des attaques les plus vives de la part de ses anciens amis plus exaltés et plus intransigeants que jamais. Dans la séance du 16 frimaire an II (6 décembre 1793), lors d'une des épurations du club, si fréquentes alors, les « frères et amis » rayaient de la liste des membres l'ami de Simon, son ancien corédacteur, André Meyer, comme traître et « intrigailleur ambitieux » et lui-même est inculpé comme « journaliste rolandiste intrigant ; il s'est toujours assis dans la Société dans le côté destiné aux partisans de Roland ; il n'a pas eu le courage de faire ses dépositions avec la fermeté qu'inspire la vérité, dans le procès de Custine ; il a désavoué un écrit où l'on tournait en ridicule Dietrich et ses complices ». Un des membres présents prend bien sa défense et rappelle que, « journaliste patriote, il a sacrifié sa fortune à la diffusion de ses opinions », mais la majorité ajourne sa réadmission ². Les motifs de cet ostracisme sont des plus honorables pour lui, puisqu'on lui reproche de n'avoir pas accablé d'accusations ineptes, devant le tribunal révolutionnaire, un général qui avait des défauts, qui avait commis des fautes mais qu'il était absurde de condamner comme traître, et d'avoir refusé d'applaudir aux attaques grossières dirigées contre le malheureux maire de Strasbourg qui attendait à ce moment à l'Abbaye l'heure prochaine où sa tête

1. Guillaume, *Procès-verbaux*, etc. IV, p. 690. Arbogast était professeur de mathématiques à l'École royale d'artillerie de Strasbourg. Il siégea successivement à la Législative et à la Convention, et fut un des premiers associés du nouvel Institut de France.

2. Livre Bleu, I, p. 207-208.

tomberait sur l'échafaud ; mais il n'en était pas moins bien dangereux d'être traité de rolandiste au moment où M^{me} Roland venait de monter à la guillotine et où son mari n'avait échappé que par le suicide à une fin pareille.

Guéri pour un temps de toute ambition politique, Simon résolut de se confiner exclusivement dans sa spécialité pédagogique. Il se remit à rédiger des livres d'école (manuels, grammaires et dictionnaires, comme nous le verrons plus tard) qu'il comptait placer chez des éditeurs de Strasbourg, de Paris et de Bâle¹. En même temps il fit une dernière tentative pour réaliser son idée favorite. Les représentants du peuple Saint-Just et Lebas, envoyés dans le Bas-Rhin, lors de la grande crise de l'invasion du territoire par les coalisés, avaient, durant leur séjour, à Strasbourg lancé toute une série de décrets révolutionnaires, dont quelques-uns tout simplement odieux, comme celui qui ordonnait « d'abattre dans la huitaine toutes les statues de pierre qui sont autour du Temple de la Raison », c'est-à-dire de mutiler la cathédrale. Un de ces arrêtés des proconsuls de la Terreur, daté du 9 nivôse (29 décembre 1793), prescrivait la création dans chaque commune du Bas-Rhin, d'une école *française* et *gratuite*. Sur l'impôt forcé de neuf millions frappé par eux sur les riches du département, les deux représentants prélevaient une somme de 600.000 livres pour la réalisation de ce projet, tout à fait irréalisable pour l'époque, puisque tout manquait, les maîtres, les élèves et, comme on va le voir, aussi l'argent. Naturellement Simon ne pouvait espérer voir sa requête d'un subside personnel agréée par l'administration départementale d'un jacobinisme plus extrême que jamais. Mais il s'adressa au conventionnel Jean-Étienne Bar, ancien avocat à Thionville, qui vint un peu plus tard en mission dans le Bas-Rhin, en se recommandant peut-être de Merlin, avec lequel il avait été enfermé, comme nous l'avons vu, dans Mayence. Il obtint du représentant un arrêté du 29 ventôse (19 mars 1794) qui le chargeait de créer une *École normale* pour la formation de maîtres de langue française et d'y enseigner lui-même cette langue. Bar lui alloua en même

1. En avril 1795 nous voyons Simon demander au département un passeport pour la Suisse « où il se propose de vendre des manuscrits allemands aux libraires bâlois avec lesquels il se trouve en relations depuis longtemps ». Ce passeport lui est accordé. (P.V. du 18 germinal III.)

temps un traitement de 4.000 livres (à prélever sur la contribution forcée des riches) et lui concédait, pour y établir son école, l'hôtel du général de Klinglin, émigré après la fuite de Varennes, maison spacieuse, située au faubourg de Pierres, qui s'appelait alors rue de la Montagne.

Simon s'empessa d'aller occuper l'immeuble ; mais il ne réussit pas à organiser l'école, non certes par simple paresse, comme on l'en accusa bientôt, mais pour la raison topique que les autorités révolutionnaires n'avaient pas songé à y créer des bourses, et qu'il ne pouvait se trouver des élèves payants dans la crise générale, surtout parce que les communes rurales du Bas-Rhin ne se souciaient nullement d'avoir des maîtres d'école parlant une langue qu'elles ne comprenaient pas elles-mêmes et ne jugeaient pas nécessaire pour leurs enfants. Le directeur *in partibus* ne devait pas rester longtemps tranquille dans sa maison solitaire. Les jacobins, jaloux de voir le « rolandiste » en possession d'une sinécure de fait, s'acharnèrent contre lui et dans une lettre adressée aux administrateurs du département, le 6 prairial (25 mai 1794), ils exposèrent que l'établissement de Simon était « contraire à la loi » et « ne pourrait subsister sans détruire l'égalité et la liberté » car, disait la requête, « si l'école est uniquement faite pour former des sujets propres aux instituts des campagnes, il nous semble qu'elle doit rentrer dans la classe de celles des études de langues que la nation ne peut se charger de salarier et que les citoyens qui veulent la suivre pour se faire un état, doivent supporter les frais de cette partie de leur éducation ». D'ailleurs, ajoutaient les pétitionnaires, le directoire ne saurait payer ce traitement « sur un fonds qui n'existe plus, puisqu'il a été déjà versé au trésor public ¹ ». Les mêmes plaintes étaient portées au représentant en mission Lacoste et quand Simon vint, le 26 mai, demander qu'on lui avançât une partie du traitement promis, les administrateurs du Bas-Rhin lui répondaient brutalement que « vu la loi générale sur l'enseignement, du 8 ventôse, l'arrêté de Saint-Just et Lebas, comme celui de Bar, restait sans objet ² ».

1. P. V. du département, 6 prairial II.

2. P. V. du département, 7 prairial II.

V

La Terreur battait son plein, à Strasbourg comme à Paris, et Simon ne put que se terrer dans son cabinet de travail, ... mais sans quitter l'hôtel des Klinglin ¹. Après le 9 thermidor et la chute de Robespierre, il fut un des premiers à prendre part à la révolte locale contre les partisans des « triumvirs », contre Monet, Téterel, etc. Le commissaire de police Gérold (le même qui s'était opposé à la mutilation de la Cathédrale), et lui, osèrent demander au maire Monet l'autorisation de réunir les citoyens pour féliciter la Convention de sa victoire sur les tyrans abattus. Payant d'audace, le maire fit venir les signataires de la demande à l'Hôtel de Ville, le 6 fructidor, les accusant de menées fédéralistes et de troubler la tranquillité publique ; il incriminait surtout Simon qui avait rédigé le texte français de l'adresse ². Dix jours plus tard, le 16 fructidor (3 septembre 1794), les Strasbourgeois voyaient arriver avec joie le représentant Foussedoire, d'opinions jacobines très prononcées, mais intègre et intelligent, et sur les plaintes qui affluaient de toutes parts, il destitua Monet de ses fonctions.

Auparavant déjà, Simon avait dénoncé au Comité de salut public l'attitude des administrateurs du Bas-Rhin et spécialement celle de leur président Mougeat, chirurgien à l'hôpital militaire ; il l'avait signalé, non sans raison, comme « agent des conspirateurs Robespierre et Saint-Just ». Mais les collègues de Mougeat écrivirent à leur tour, au Comité, pour affirmer que le chirurgien était « un des patriotes les plus purs et les plus prononcés » tandis que Simon était « un monstre perfide, un de ces vils intrigants qui calcule froidement les chances de la Révolution pour assassiner les patriotes ³ ». Quelques semaines après, le Département avait à s'occuper, une fois de plus, de cet antagoniste incommode. Un nommé François-Joseph Christe, qui avait été antérieurement locataire d'une partie de l'immeuble Klinglin, s'était adressé à ce corps

1. C'est à ce moment que M. Renaud fait tenir à *notre* Simon les discours les plus extravagants et même couper des têtes en le confondant avec un employé de la mairie, Daniel Simond, et un Simon, officier du 27^e d'infanterie de ligne.

2. Simon a raconté toute cette entrevue dans une brochure : *Getreue Darstellung des ganzen Betragens der zehn Bürger, etc. von J.-F. Simon, Erzieher, Strassburg*, 32 p. 8^o.

3. P.V. du 14 fructidor II.

administratif pour se plaindre de l'occupation de la maison par notre pédagogue ¹. Dans leur séance du 3 vendémiaire an III (24 septembre 1794), les administrateurs arrêterent que « Christe étant père de famille, il serait inhumain de le faire déguerpir avant qu'il ait trouvé un autre logis » et invitèrent Simon à lui en laisser encore l'usage pendant une décade et demie ². On voit aussi par une annonce, insérée dans le *Strassburgische Zeitung* du 13 vendémiaire an III, que Simon faisait à ce moment, pour vivre, la commission en ouvrages scolaires. On lit dans cet *Avis aux parents et aux instituteurs du Bas-Rhin* : « Vous avez soupiré depuis longtemps après de bons manuels pour notre jeunesse républicaine. Je viens d'en recevoir deux, approuvés par les comités de la Convention. Le premier, les *Éléments* (sic) *du jeune républicain*, coûte deux livres ; le second, *Instructions*... quinze sols. Si on prend à la fois cent exemplaires, le treizième est donné chaque fois gratis. Je m'en vais soigner immédiatement des dictionnaires français-allemands afin que ces livres puissent être d'autant plus facilement utilisés dans les départements où la langue allemande est encore en usage. Prière d'affranchir les lettres et les envois d'argent. »

Pendant tout le mois de septembre et d'octobre 1794 la correspondance relative à la maison Klinglin ne cesse pas entre le représentant Foussedoire, le Département et Simon, et je dois renoncer à l'analyser en détail. Le 9 brumaire an III (30 octobre 1794) les administrateurs du Bas-Rhin pressent Foussedoire de faire déguerpir enfin notre homme de la maison qu'il occupe seul et gratuitement depuis plus de six mois et qui pourrait être avantageusement utilisée dans l'intérêt de la République ³. Mais déjà les « modérés » regagnent du terrain. Simon, rentré dans la Société populaire, est chargé par elle de traduire en allemand une harangue du citoyen Massé, relâché des prisons de Besançon ⁴ et, sur la liste imprimée des membres de la Société, son nom est suivi de l'indication « journaliste à Strasbourg », qui semble indiquer que notre pédagogue collaborait alors à l'une des cinq ou six feuilles républicaines

1. C'est évidemment par des sous-locations de l'immeuble que Simon s'efforçait de végéter, comme aussi par le commerce de livres, car de leçons payantes il ne devait guère en trouver alors.

2. P. V. du 3 vendémiaire III.

3. P. V. du 9 brumaire III.

4. Heitz, *Sociétés politiques de Strasbourg*, p. 379.

allemandes qui paraissaient dans cette ville ¹. Aussi le Département n'osait-il plus trop le brusquer et lui avait accordé jusqu'au 26 brumaire (16 novembre 1794) pour quitter la place. Mais trois semaines plus tard, les administrateurs avisaient le Comité des finances de la Convention que non seulement Simon « refuse audacieusement de se soumettre aux ordres supérieurs, mais que, parmi plusieurs expressions d'une ridicule vanité, il traite de scélérate l'administration qui avait provoqué votre arrêté ² ».

Un instant Simon avait caressé l'espoir de revenir à Paris, non plus comme agitateur révolutionnaire, mais comme élève de la nouvelle École Normale, créée par décret du 9 brumaire an III (30 octobre 1794), à laquelle chaque district de la République devait envoyer un certain nombre d'hommes d'un âge déjà mûr, afin de s'y initier, sous des maîtres d'élite, aux meilleures méthodes pédagogiques. Idée fort belle en principe, mais très imparfaitement réalisée et qui aboutit, après quelques mois d'une existence tourmentée, à un échec complet, amené surtout par l'absence de ressources financières ³. Mais la réaction avait encore accentué sa marche quand les choix des *élèves* ou des *délégués* se firent à Strasbourg et ce furent des *modérés*, incarcérés ou exilés à l'intérieur pendant la Terreur qui furent choisis ⁴, tandis que le *radical* Simon échouait ⁵. Ce lui fut certainement une épreuve très douloureuse que de ne pas figurer au nombre de ce millier de gens de tout âge et des professions les plus diverses qui accouraient à Paris, espérant y puiser la science pour la répandre ensuite largement autour d'eux, à leur retour dans leurs foyers.

1. Liste des membres de la Société populaire de Strasbourg, p. 25. — Comme ces journaux (de format petit in-4°) ont presque entièrement disparu, même dans nos bibliothèques publiques, il est fort difficile de préciser quoi que ce soit, à ce sujet. Peut-être était-ce celui de Butenschoen, peut-être celui de Cotta; d'après une note de l'espion Demougé que nous citerons tantôt, c'est sans doute de ce dernier qu'il s'agit.

2. P. V. du 21 frimaire III.

3. On en trouve l'histoire dans le livre si intéressant de M. P. Dupuy, *L'École Normale de l'an III*, déjà cité.

4. Parmi eux se trouvait mon arrière-grand-père maternel, Jean-Daniel Brunner, professeur ou — comme on disait alors — régent au Gymnase.

5. « Le District n'a pas même voulu l'envoyer à l'École normale de Paris », écrivaient ses ennemis, les administrateurs du département, le 11 décembre 1794.

VI

Pendant que Simon se morfondait ainsi à Strasbourg, la République française avait changé de gouvernement ; le Directoire exécutif avait pris la direction des affaires et l'un des plus influents de ses membres était le représentant du peuple Reubell avec lequel le journaliste-commissaire s'était trouvé renfermé, quelques années auparavant, à Mayence. Songea-t-il spontanément à cet ancien agent, son compatriote d'Alsace, ou Simon fit-il des démarches plus ou moins pressantes pour se rappeler à son souvenir ? Je ne sais ; mais ce qui est certain c'est qu'une note de l'espion royaliste secret Demougé, de Strasbourg, datée du 19 mars 1796, et adressée au libraire Fauche-Borel, de Neuchâtel, l'agent de « Louis XVIII », lui annonçait que Simon venait d'être nommé envoyé de la République auprès du landgrave de Hesse-Cassel et qu'il « a touché hier les fonds en numéraire pour son voyage et ses besoins ultérieurs ¹ ». Il ajoutait méchamment : « Cette légation prétendue n'est qu'un prétexte à l'espionnage et le gas ne séjournera guère à Cassel. Il serait bien important de découvrir la route qu'il va suivre. Ce Simon est le gazetier d'ici, associé de Cotta ; il est de taille de cinq pieds, trois pouces, visage très blanc et agréable, cheveux et yeux noirs, barbe bleuie, visage rond, cheveux courts en jacobin, col blanc, parce qu'il est toujours décolté (*sic*), le nez un peu aquillain. »

Dans une autre note, adressée au même, le 21 mars, Demougé revient sur l'homme et sa mission. « C'est, dit-il, un des plus dangereux gueux qui existent ; faites-le gober à tout prix. On présume qu'il partira dans trois jours et passera par Bâle et Wurzburg ou par Dusseldorf. . . Simon, ci-devant précepteur luthérien à Strasbourg, gazetier incendiaire au commencement de la Révolution, salarié par le maire Dietrich et puis par les jacobins, envoyé comme apôtre de la liberté à Mayence, président de l'administration qui y siégeait. Il est celui qui a perdu Custine ². Il fut depuis employé par le gouvernement à la correspondance secrète de la République. Agé d'environ quarante-deux ans. . . front plat, nez

1. *Correspondance* trouvée le 2 floréal an V à Offenbourg dans les papiers du général Klinglin. Paris, à l'Imprimerie de la République, an VI, 80, t. I, p. 289.

2. Ai-je besoin de rappeler que les jacobins reprochaient précisément à Simon de s'être refusé à incriminer le général devant le tribunal révolutionnaire ?

long et très pointu, bouche grande, menton long, d'une figure maigre, habillé en bleu et portant ordinairement une houppelande grise, garnie de velours cramoisi, chapeau rond ¹. » On voit avec quel soin l'espion royaliste donne à deux reprises le signalement de Simon, afin de faciliter sa capture par les Autrichiens entre Strasbourg et Cassel.

Nous avons en effet relevé dans les procès-verbaux de l'administration centrale du Bas-Rhin, à la date du 19 mars 1796, la demande par Simon, qualifié de « secrétaire de la légation française près le landgrave de Hesse-Cassel », d'un passeport pour son fils qui s'appelle Jean-Frédéric comme lui, âgé de seize ans, et qui doit l'accompagner dans la capitale du landgrave Guillaume IX. Lui-même a déjà reçu un passeport du Ministère des relations extérieures, daté du 23 ventôse. Nous apprenons également par cette demande que c'est le chef de la légation, le citoyen Rivals ², qui l'a engagé à emmener le jeune homme, pour l'employer dans les bureaux de la légation ³.

Je n'ai pu me faire une idée bien nette des occupations de Simon dans cette sphère d'activité nouvelle, n'ayant trouvé sur ce sujet qu'une note assez défavorable (si elle est exacte) dans la correspondance du général Hoche avec le Directoire exécutif. Le chef de l'armée du Rhin écrit de Friedberg, le 11 floréal an V (30 avril 1797) : « S'il fallait en croire tout le monde en ce pays, chacun serait neutre; un prince de (Solms-) Braunfels, un prince de (Solms-) Lich, la ville de Wetzlar et beaucoup d'autres veulent être neutres. Je pense que c'est au ministre des relations extérieures à m'instruire de la vérité et non à certain M. Simon, se disant secrétaire de la légation française à Hesse-Cassel, lequel je soupçonne d'accorder des neutralités pour quelques louis et qui, en tout cas, m'a paru un ignorant et assez mauvais garnement. En attendant votre décision sur ces prétendues neutralités, je n'en reconnaitrai d'autres que celles de Prusse et de Hesse-Cassel ⁴. » Aucun historien impartial ne se risquerait, je pense, à baser une accusation de corruption

1. *Correspondance secrète*, t. I, p. 295.

2. Ce Rivals avait été autrefois à Mayence où Simon a pu faire sa connaissance. (Chuquet, *Mayence*, p. 51.)

3. P. V. du département (29 ventôse IV).

4. A. Chuquet, *Quatre généraux de la Révolution*, 2^e série, p. 182.

contre Simon, sur ce soupçon jeté là en passant, et qui peut n'être qu'une boutade du jeune et très susceptible général ¹.

Le seul fait que je sois à même d'affirmer, c'est que J.-F. Simon était encore en fonctions à Cassel, en décembre 1797, comme le prouve une lettre écrite à son fils le 12 décembre et qui est adressée « à M. Simon fils, chez le citoyen Simon chargé d'affaires de la République française à Cassel ² ».

Fut-il rappelé à la suite d'une des crises intérieures successives qui marquèrent si lamentablement la période du Directoire ? Se dégoûta-t-il du métier de diplomate pour revenir spontanément à la pédagogie ? Je ne saurais le dire. Il semble certain toutefois qu'il ne revint pas à Strasbourg, où je n'ai plus retrouvé trace, dans la suite, d'un séjour, même temporaire, dans sa ville natale. Nous le rencontrons, vers la dernière année du siècle, comme professeur d'allemand à l'un des collèges du *Prytanée français*, d'abord simple pensionnat de boursiers, que les arrêtés du 1 et 8 germinal an VIII (22 et 29 mars 1800) avaient répartis en six maisons à Paris, Versailles, Saint-Germain, Compiègne, etc. C'est à celui de Versailles que Simon fut attaché ; mais il ne peut y avoir enseigné que peu de temps. C'est comme tel qu'il publia des *Notions élémentaires de grammaire allemande à l'usage des élèves du Prytanée ainsi que des Français qui ont fait quelques études et veulent apprendre l'allemand* (Paris, Levrault (1800?), in-8°). — Dès 1801, il se dit « ex-professeur au Prytanée de Saint-Cyr » sur le titre d'un autre travail : *Observations sur l'organisation des premiers degrés de l'instruction publique* (Paris, Levrault, an IX, 8°). C'est par les *Mémoires* de Metternich que nous savons qu'il fut ensuite professeur au lycée Louis-le-Grand à Paris, mais qu'il aurait été congédié brusquement plus tard, étant mal noté par l'empereur « comme jacobin ». Or nul n'ignore que

1. Simon n'était assurément pas un *ignorant* ; il avait alors quarante-six ans, avait vécu pendant des années dans des sphères aristocratiques assez exclusives pour ne pas tolérer la présence d'un « mauvais garnement ». Il y a eu sans doute chez Hoche un accès de mauvaise humeur, du fait qu'un simple *civil* voulait empêcher le chef *militaire* de frapper de réquisitions sur des États d'Empire ayant obtenu des certificats de neutralité de la légation de Cassel. Je rappelle qu'un Solms avait été le parrain de l'enfant de Simon né à Neuwied ; il n'était donc pas nécessaire de le corrompre avec « quelques louis » pour obtenir ce service d'ami.

2. Ce fils n'était pas resté longtemps à Cassel ; il était entré comme volontaire dans la librairie de ses cousins Campe, à Brunswick, et y travailla quelque temps.

Napoléon savait fort bien s'accommoder des pires jacobins, pourvu, bien entendu, qu'ils fussent intelligents, souples et dociles. Je n'ai qu'à rappeler Fouché, Merlin (de Douai), Réal; les exemples topiques surabondent. Si le fait relaté par Metternich est vrai, ce serait une preuve — l'intelligence de Simon ne pouvant être mise en doute — qu'il a su conserver alors une attitude digne de son passé, ce qui serait tout à fait à son honneur. Mais peut-être n'est-ce là qu'une de ces erreurs plus ou moins involontaires, échappées au vieux prince-chancelier quand il rédigeait ou dictait ses souvenirs. Car dans l'acte de mariage de son fils ¹, daté du 11 novembre 1810, Simon est mentionné comme professeur au lycée Napoléon ²; il n'aurait donc fait que changer d'établissement. Peut-être aussi cette disgrâce ne s'est-elle produite qu'après 1810. En tout cas Simon a continué à publier des livres de classe, des *Notions de grammaire allemande* (Paris, Levrault, 1807, 8°) qui eurent au moins deux éditions, et une édition des *Fables* de Lessing (1814). Ce qui est tout aussi certain c'est qu'il n'a jamais été, comme le raconte M. Renaud, conseiller de légation à la cour du roi Jérôme de Westphalie; c'est là une des plus bizarres confusions du *Schulrat* allemand; qui, trompé par une indication vague de la *Biographie Michaud*, a transporté de dix ans l'apparition de Simon à la cour du landgrave de Hesse à celle du frère de l'empereur à Cassel, sans se demander un instant comment, disgracié par le maître de l'Europe, — ainsi qu'il le raconte auparavant, — ce professeur de lycée destitué aurait pu figurer ensuite dans la diplomatie impériale!

Qu'il ait été encore ou non, fonctionnaire de l'Université impériale lors de la chute du régime, il fut, après 1815, professeur d'allemand des enfants du duc Louis-Philippe d'Orléans ³. On sait que le futur roi des Français affichait volontiers un certain libéralisme dans l'éducation de ses fils et qu'il avait choisi pour leur précepteur le fils du « terroriste » Lebas, de l'ami de Robespierre et de Saint-Just, savant très distingué d'ailleurs et parfaitement digne de la confiance

1. Simon fils, après avoir suivi la carrière militaire jusqu'au grade de capitaine, fut appelé comme professeur d'allemand à l'École militaire de Saint-Cyr, où il professa de 1821 à 1833. Il est mort à Versailles en 1843.

2. Devenu plus tard lycée Henri IV.

3. C'est à cette occasion qu'il publia le dernier ouvrage que je connaisse de lui, *Grammaire allemande où l'auteur s'efforce de développer le mécanisme de cette langue dans son ensemble, à l'usage de S. A. S. Mgr le duc de Chartres*. Paris, 1819, 8°.

que lui témoignait le duc. Si Louis-Philippe a choisi Simon, comme professeur pour ses fils, c'est assurément parce qu'il le savait capable et qu'il ne doutait pas de son honorabilité parfaite. Il est donc absurde, de la part de M. Renaud, de traiter à l'occasion de ces leçons, notre pédagogue comme une espèce de renégat, et de nous montrer « le vieux jacobin allant faire la cour aux tyrans restaurés ». Dans un des chapitres de ses *Vieux Souvenirs*, le prince de Joinville a retracé un croquis rapide mais très vivant de son vieux professeur, que je reproduirais si cette notice n'était déjà trop longue ¹.

Nous ignorons combien dura cet enseignement, mais nous savons que les leçons données aux fils d'un prince connu comme économe, n'enrichirent pas Simon, qui peinait toujours pour faire vivre les siens ; il s'était remarié, en effet, à une date à nous inconnue, et de cette union nouvelle étaient nées deux filles. En 1821, il publiait une nouvelle *Grammaire allemande*, qui fut « approuvée par l'Académie germanique de Berlin ² ». Il consacrait surtout ses dernières forces à la rédaction d'un grand *Dictionnaire français-allemand et allemand-français* dont il espérait tirer gloire et profit. Mais le pauvre Simon ne parvint pas à trouver à Paris l'éditeur qu'il cherchait, et c'est alors qu'il conçut le projet bien naïf de partir pour Vienne, afin d'y solliciter le patronage de son élève d'autrefois, devenu prince archi-chancelier d'Autriche, en faveur de sa dernière œuvre pédagogique. C'était se montrer singulièrement optimiste pour un homme de son âge et qui avait côtoyé tout au moins le monde diplomatique, à un moment donné de sa vie. En avril 1829 il arrivait donc dans la capitale de François II avec sa femme, ses filles et son manuscrit, et le 14 du mois il se présentait à la Chancellerie, pour prier Metternich de lui procurer un éditeur. « Jugez de ma surprise, écrivait le prince, deux jours plus tard à son fils, de voir M. Simon, mon vieux jacobin, débarquer ici avec armes et bagages. Il prétend que ce n'est qu'à Vienne qu'il est possible d'apprécier à sa juste valeur les charmes de son Dictionnaire. Il veut que je le fasse imprimer ou — ce qui revient au même — il veut que je fasse vivre son auteur. Je les ai tous remis à Pilat ³, le

1. Prince de Joinville, *Vieux souvenirs* (1818-1848). Paris, 1894, 12.

2. Il ne s'agit certainement pas de l'Académie Royale de Berlin, mais de quelque Société scientifique plus modeste de la capitale prussienne.

3. Joseph-Antoine de Pilat était l'un des secrétaires de la Chancellerie impériale.

père, la mère et les filles ¹. » Il n'aurait sans doute coûté que quelques lignes de recommandation, adressées à un éditeur viennois, par le tout-puissant ministre, pour réaliser le vœu de son maître d'autrefois, qui n'était plus guère jacobin et dont l'ouvrage, en tout cas, n'avait rien de révolutionnaire. Mais l'égoïste frivole, au cœur sec, n'eut qu'une seule préoccupation, celle de se débarrasser, au plus vite, de ses hôtes imprévus. Ce fut une petite vilénie, commise par l'ancien étudiant de Strasbourg, après tant d'autres, plus nuisibles à l'humanité, qu'il avait perpétrées et devait perpétrer encore jusqu'au moment où l'homme d'État trop vanté se voyait chassé de Vienne à son tour par la révolution de 1848.

Déçu dans ses dernières espérances, le vieillard presque octogénaire, retourna tristement à Paris, où il est mort bientôt après, dans le cours de l'année 1829, sans que nous ayons pu fixer la date précise de sa fin ².

Jean-Frédéric Simon a eu la malchance de trouver chez les rares contemporains qui se sont occupés de lui, comme dans les générations suivantes, des juges inexactement informés ou très partiaux et par suite trop sévères. Les vieux conservateurs luthériens de Strasbourg l'ont traité de « démocrate enragé » ; les ultramontains alsaciens d'alors ont déclaré, par la plume du chanoine Rumpler, de belliqueuse mémoire, « qu'il ne pouvait écrire deux lignes sans qu'il y ait trois mensonges » ; les jacobins de la Société populaire le qualifiaient, dès 1793, de « rolandiste intrigant » et les administrateurs terroristes imposés au Bas-Rhin en 1794, le dépeignaient comme un être « vaniteux et méprisable ». Et pour comble de disgrâce, un pédagogue allemand, n'ayant d'ailleurs aucune intention préconçue de calomnier son collègue alsacien, a eu le malheur de fondre en une seule individualité, hideuse et difforme en effet, les cinq ou six homonymes qui, par un fâcheux hasard, ont paru, en même temps que notre personnage, sur la scène révolutionnaire en Alsace, et de lui attribuer, à lui seul, leurs paroles et leurs actes.

1. Klinkowstroem, *Aus Metternich's hinterlassenen Papieren*, t. IV, p. 747.

2. Elle n'est donnée ni dans l'article de la *Biographie universelle* de Michaud, ni dans celui du frère Sitzmann (*Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, Rixheim, 1910), ni dans la notice d'Étienne Barth (*Notices biographiques sur les hommes de la Révolution à Strasbourg* (Strasbourg, 1883), ni par M. Renaud. Dans chacune de ces notices, il y a d'ailleurs de nombreuses confusions, des lacunes et des erreurs graves.

C'est un sentiment de stricte équité à l'égard d'un compatriote du temps jadis, qui m'a poussé à rétablir sa véritable physionomie. L'homme intelligent et hardi qui embrassa de bonne heure les principes de 1789, qui les défendit avec énergie, avec âpreté même, sans cependant verser dans les exagérations et les crimes de la Terreur et qui fut, jusqu'aux dernières limites de l'existence, un travailleur acharné dans le domaine pédagogique qu'il avait choisi de bonne heure, avait droit à une réparation posthume après les travestissements multiples dont sa vie avait été l'objet. Car si l'on peut lui reprocher quelques exagérations d'attitude et quelques violences de langage au plus fort de la crise révolutionnaire, on peut affirmer aussi, sans craindre un démenti, qu'il n'a jamais participé à ces excès dont l'ont accusé tour à tour des contemporains haineux et des historiens plus récents, trop superficiels ou très mal informés.

Rod. REUSS.

LES
CONSÉQUENCES D'UNE COLLISION LEXICALE
ET LA
LATINISATION DES MOTS FRANÇAIS

S'il est vrai que l'étymologie populaire française ait une action sur le sort sémantique d'un mot, cette action doit nécessairement se répercuter dans les dérivés et les composés de ce mot, doit se répercuter dans sa famille, à la condition toutefois que celle-ci lui soit restée attachée par des liens susceptibles d'être perçus par l'étymologie populaire.

Comme l'action s'exerce en raison directe du degré de parenté sémantique des membres constituant la famille, et que ceux-ci ont acquis une individualité sémantique qui, comparée à celle de leur chef étymologique et considérée du point de vue où se place l'étymologie populaire, peut varier de la simple nuance à un état de divorce définitif, ils seront affectés diversement, subiront des transformations allant du simple glissement, qui ne se manifeste pas par une nouvelle forme (*enfermer* = « **in** + **firmare** » > *enfermer* = « **in** + clore avec un fer ») à la modification de leur état formel (*confermer* > *confirmer*), à une immunité complète (*affermer* « louer »).

A cette diversité dans la parenté, vient s'ajouter encore un autre élément, qui contrarie et complique une marche parallèle de l'évolution des membres de la famille et de celle de leur chef : ces membres ont pu contracter, dans leur dérivation ou leur composition, des accointances particulières qui compliquent leur adaptation aux conditions sémantiques nouvelles que leur impose le chef de famille (*enfermer* = « enfermer » et « tomber malade »).

Nous nous proposons ici — et le lecteur a dû s'en douter par le contenu des parenthèses qui précèdent — d'examiner l'action qu'a eue sur ses composés, *affermer*, *confermer*, *enfermer*, la substitution de *fermer* « clore avec un fer » à *fermer* « rendre ferme », substitu-

tion que nous avons étudiée dans notre brochure *La faillite de l'étymologie phonétique*.

I. — ANC. FR. *affermer*, FR. MOD. *affermir*, *affirmer*.

Le triple aspect sous lequel se présente de nos jours la descendance de la vieille forme *affermer* nous autorise à décomposer sa sémantique, telle qu'elle s'offrait à nous au début du xvi^e s., en trois sens, à savoir :

- 1) *affermer* « louer », qui nous est resté ;
- 2) *affermer* « affermir », qui, depuis, est devenu *affermir* ;
- 3) *affermer* « affirmer », qui, depuis, est devenu *affirmer*.

Quoiqu'improprement, mais pour plus de commodité, nous appellerons, dans la suite, *sens propre* celui d'« affermir » et *sens figuré* celui d'« affirmer » — quoiqu'improprement, disons-nous, puisque *affermir* est apte à s'employer au figuré, mais à la condition de ne pas empiéter sur le domaine réservé à *affirmer*.

1) *Affermer* « louer ».

Cet *affermer*, sur lequel les trois dictionnaires que nous consultons ¹ ne nous donnent que des renseignements bien incomplets, est évidemment le plus jeune des trois *affermer*, si l'origine qu'on lui attribue et ses rapports qu'on établit avec les membres de sa famille sont conformes à la réalité. Aussi bien, les membres de sa famille ne semblent-ils avoir occupé que les places laissées vides par ses aînés (*ferme* s. f., *fermier*, *fermage*), si l'on excepte certaines immixtions, accidentelles et inévitables, qui se sont produites dans l'ancienne langue jusqu'au moment où elle fut soumise à une épuration efficace, depuis longtemps rendue nécessaire, depuis longtemps diversement tentée ².

1. Le dictionnaire de Littré (abr. L.), le dict. gén. de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas (abr. D. G.), le dict. de Godefroy (abr. G.). Ce sont — hâtons-nous de l'avouer — les seules sources auxquelles nous ayons puisé.

2. Voir la *Note complémentaire* faisant suite à notre article. Des ambiguïtés telles que *affermement*, qui signifie « bail à ferme », en même temps que « soutien », en même temps que « affirmation, confirmation », et réunit ainsi en un corps toutes les possibilités sémantiques du radical *ferm*, ne sont que des conséquences

Quoi qu'il en soit — la question de l'origine d'*affermer*, *ferme* s. f., etc. est, sinon étrangère au problème que nous cherchons à résoudre ici, du moins distinct de ce problème — *affermer* « louer » est actuellement l'unique représentant de « **firmare**-rendre ferme », le seul des trois *affermer* qui nous soit resté.

Il en est l'unique, non pas parce qu'il est seul à être rattaché à *ferme* « **firmum** » par l'étymologie populaire actuelle — le lien qui l'y rattache n'est perceptible que pour l'historien de la langue, et, s'il était perceptible pour le peuple, il serait *affermir* — mais parce que sa famille (*ferme* s. f., *fermier*, *fermage*, à côté d'expressions encore existantes, telles que *donner à ferme*), plus éloignée encore que lui-même de « **firmum** », lui fournit non seulement des états solides, mais des directives l'écartant de tout glissement à *affermir*, et fait de lui un élément immuable par rapport à *fermer* « **firmare** » et à ses évolutions possibles.

C'est à ce titre seulement que *affermer* « louer » s'est trouvé le plus apte des *affermer* à survivre à l'évolution sémantique de *fermer*. L'action de « clore avec un fer » ne l'a pas effleuré.

Supposé qu'une transparence étymologique révélât en *affermer* « louer » une inaptitude à continuer à vivre, supposé que *fermer* « clore avec un fer » en fît un mot intolérable — comme il l'a fait des deux autres *affermer*, alors que l'ancienne langue en tolérait parfaitement l'union (*affermer* = « affermir » et « affirmer ») — est-il vraisemblable que, mue par un besoin aussi caractérisé, aussi impérieux que le montre la bifurcation d'*affermer* en *affermir* et *affirmer*, d'écarter les postes ambigus, la langue n'ait pas reculé devant une transformation du tout sémantique constitué par *affermer* « louer » et sa famille ?

Appliquer à *affermer* « louer » l'une ou l'autre des deux seules médications que nous lui connaissions, en faire *affermir* ou *affirmer*, ce qui le rejetait dans l'ancienne ambiguïté ¹ ?

D'ailleurs, si *affermer* « louer » avait eu des velléités de transformation, il était seul à pouvoir les subir. Pouvait-il, en effet, entraîner avec lui dans une modification *ferme*, *fermier*, *fermage* qui, for-

inévitables de l'imbroglia où se trouvait l'ancienne langue tiraillée et désœuvrée par l'existence d'un radical *firm* à sémantiques multiples.

1. On verra dans la *Note complémentaire* qu'un étymologiste maladroit du xiv^e s. l'y a rejeté, comme d'autres en ont fait des dérivés s'enchevêtrant dans ceux d'*affermer* « affermir » et « affirmer ».

mellement, sont affranchis de lui et qui, d'autre part, sont avec lui dans des rapports de dépendance tout autres que ceux, intimes, où se trouvent les dérivés verbaux d'*affermer* « affermir » et « affirmer » (*..ation*, *..atif*, etc.) ? *Affermer* « louer » est le prisonnier de sa famille, n'y commande pas, comme le font dans la leur *affermer*, *confermer*.

Alors, il y aurait désolidarisation, divorce ! Essayez d'en voir les suites !

La sémantique « louer » est bien la seule qui puisse aujourd'hui s'abriter sous *affermer*. Et cependant *fermer*, dans ce mot, n'est pas l'héritier de **firmare**. **Firmare** est totalement éteint dans les formes *affermer*.

L'individualité d'*affermer* « louer » à côté d'*affermer* « affermir » et « affirmer » est signifiée dans le D. G., qui est un dictionnaire de la langue « du commencement du XVII^e s. jusqu'à nos jours » par la présence de deux articles *affermer*, distincts, *affermer* « affirmer » appartenant encore à la langue de Malherbe.

Littré, conformément à son objet, qui est la langue française actuelle, n'a qu'*affermer* « louer » ; mais son sentiment de l'individualité d'*affermer* « louer », à côté d'*affermer* « assurer » se manifeste à l'article *affirmer*, où nous lisons : « Ce n'est qu'au XVII^e s. qu'*affirmer* a supplanté *affermer*, sans doute pour établir une distinction entre *affermer*, donner à ferme, et *affermer*, assurer. »

[Littré oublie *affermir*, qui n'est pas de 100 ans antérieur à *affirmer*, et à l'adoption duquel il pouvait donner la même raison — d'ailleurs fort improbable. Il est vrai qu'il assigne expressément à *affermir* une existence plus reculée que celle dont témoignent ses propres citations — d'ailleurs pour une mauvaise raison.]

2), 3) *Affermer* > *affermir* et *affirmer*

Confermer > *confirmer*.

Affirmare signifiait « affermir » et « affirmer ». Il est devenu *affermer* qui signifia jusqu'au XVI^e s. « affermir » et « affirmer ». À partir du XVI^e s. ces deux sémantiques réunies se dissocient, et elles sont actuellement représentées par deux mots distincts qui sont *affermir* et *affirmer*.

— Pourquoi *affermer* prend-il une nouvelle forme à partir du XVI^e s. ?

— Parce que, rattaché instinctivement et forcément à son verbe simple, il ne s'accommode plus avec *fermer* qui signifie « clore avec un fer », parce que la tradition sémantique de **firmare** « rendre ferme », à laquelle il se rattachait, est perdue (sauf dans *affermer* « louer »), parce qu'il est dénaturalisé de **firmare** et qu'il doit se renaturaliser, se rallier à « **firmum** ».

— Mais pourquoi se renaturalise-t-il de deux façons différentes, par *affermir*, d'une part, qui est une formation essentiellement populaire, par *affirmer*, d'autre part, que l'on dit et qui paraît bien être « emprunté du latin » ? L'une ou l'autre de ces deux renaturalisations ne suffisait-elle pas ? *Affermir* est un retour à « **affirmare** » primitif, *affirmer* est un retour à « **affirmare** » primitif. L'un et l'autre continuent donc la tradition sémantique incluse dans *affermer*, l'un et l'autre obéissent aux exigences, que leur impose *fermer* « clore avec un fer », d'avoir à se rallier à « **firmum** ».

— Si *affermer* se renaturalise de deux façons différentes, c'est parce que l'élément perturbateur qui l'oblige à changer de forme est, en même temps, un élément dislocateur de sa sémantique, qui sépare le sens propre du sens figuré. Cet élément qui oblige *affermer* à se modifier, en même temps qu'il disjoint en lui ce qui était joint en latin, et ce qui, de longs siècles durant, depuis la naissance du français jusqu'au xvi^e s. continue à être joint, agit, à la vérité, sur « affirmer » aussi bien que sur « affermir » ; mais il n'agit pas sur ces deux emplois avec la même spontanéité. Il agit plus spontanément sur « affermir » que sur « affirmer ».

— Cette attaque d'*affermer* par « clore avec un fer », qui se produit à deux reprises et fait d'un seul *affermer* deux parts successivement, non simultanément, attaquables par un ennemi qui est le même pour toutes deux, est-elle naturelle ?

— Elle est naturelle : c'est la sémantique concrète d'*affermer* qui est le plus exposée à être aux prises avec la sémantique concrète de « clore avec un fer ». C'est la première atteinte qui donne conscience, ou contribue à donner conscience à *affermer* de sa double sémantique. A la suite de cette première atteinte, *affermer* se trouve constitué avec une individualité sémantique nouvelle : il n'est plus le même qu'autrefois, il est susceptible d'entrer dans de nouveaux rapports, avec d'autres mots. Ces attaques successives sont absolument conformes à celles de *clore* « **claudere** » par *fermer* « clore avec un fer », qui se prend d'abord à *clore* une porte, puis à *clore*

la bouche et échoue lorsqu'il est aux prises avec *clore* une discussion... comme nous allons voir *affermir* échouer.

— *Affermir* et *affirmer* sont-ils vraiment de deux âges différents ?

— Ils sont de deux âges différents. *Affermir* est né le premier. Nos lexicographes s'accordent sur ce point, et les textes, sur lesquels ils appuient leurs dires, ne laissent aucun doute à cet égard.

Affermir « ne paraît qu'au xvi^e s. dans le langage écrit... » (L.).
« Ce n'est qu'au xvii^e s. qu'*affirmer* a supplanté *affermer*... » (L.).

La première apparition d'*affermir* date de « 1539 » (D. G.).
**Affermer* « remplacé depuis le xvii^e s. par le mot de formation savante *affirmer* » (D. G.).

— Et la forme que revêtait « affirmer », lorsque *affermir* se fut détaché d'*affermer*, resta *affermer* ?

— « Affirmer » resta attaché à *affermer*. Un auteur du xvi^e s., Amyot, disait : « La mère *afferma* qu'elle avoit conçu les deux enfants du dieu Mars », et, d'autre part : « Tout ce que le cours d'eau emmene aval s'y attache et s'y lie si bien, que l'un par le moyen de l'autre s'y *affermit* et prend une fermeté assurée » (L.).

— Mais alors, pourquoi « affirmer », qui, dites-vous, s'est détaché d'*affermer* pour la même raison que « affermir », quoique plus tard, puisque les textes le disent expressément, n'a-t-il pas rejoint *affermir* et revêt-il la forme *affirmer* ? *Affermir* était-il donc incapable de se déployer sémantiquement et d'atteindre l'idée d' « affirmer », laquelle est cependant un déploiement naturel, un déploiement que ses ancêtres **affirmare** et *affermer* ont eu ? *Affermir* est capable d'ascension au figuré, et Littré a trouvé bon de nous dire par quoi se distinguent les synonymes *affermir*, *raffermir*, *confirmer*, alors que ce dernier n'est jamais employé qu'au figuré.

— *Affermir* n'a jamais fait l'office d' « affirmer » : les textes n'en présentent pas trace. « Affirmer » n'a pu rejoindre *affermir*, parce que, durant l'époque où il était encore *affermer*, alors que « affermir » s'est détaché d'*affermer*, il a été désorienté.

— Désorienté ? !

— Désorienté (à défaut de : *désorbé*), du fait même qu'*affermer* s'était défait d' « affermir », du fait qu'il n'était plus le même mot qu'*affermer* d'autrefois et qu'il avait une individualité nouvelle. *Affermer* n'était plus qu' « affirmer », et cet « affirmer » entre dans l'orbe d'un autre astre, vers lequel il se sent plus attiré que par *affermir*.

— Alors *affirmer* n'est pas le latin **affirmare**, il n'est pas « emprunté du latin ».

— *Affirmer* n'est pas « emprunté du latin ». Il ne peut l'être, car sa latinisation en aurait fait nécessairement un « affermir » en même temps qu'un « affirmer ». A lui seul *affermer* aurait fait la tâche que « clore avec un fer » imposait à *affermer* ; à lui seul *affirmer* aurait fait la tâche que « clore avec un fer » imposait à *affermer*. *Affirmer* équivaut à un **affirmare** dépouillé d'« affermir », et cet **affirmare**-là n'est pas latin : il est français.

— Français ?

— Il est aussi français qu'*affermer*. « Affirmer », qui est un « **firmare** » employé au figuré seulement, est, en devenant *affirmer*, entré dans l'orbe de *confermer*, qui est employé au figuré seulement, qui, lui, est un **confirmare** latin dépouillé de « confermir », dépouillé de *confermir*, lequel n'a jamais existé en français. Et c'est l'état d'*affermer* dépouillé d'« affermir » qui l'a mis à la merci du sort de *confermer*.

— Mais **confirmare**, en latin, était employé aussi au sens propre, et en quoi le sort de *confermer* allait-il différer de celui d'*affermer* ?

— **Confirmare**, comme **affirmare**, avait le sens propre et le sens figuré ; mais, à la différence d'« **affirmare** », il n'a pas pénétré en français avec son sens propre, il n'y a que le sens figuré. Et c'est cette circonstance qui fait toute la puissance d'attraction de *confermer* vis-à-vis d'*affermer* qui, dépouillé du sens « affermir », outre qu'il a une affinité sémantique étroite avec *confermer*, est grammaticalement sur pied d'égalité avec *confermer*.

— Mais, *confermer* signifiant « confirmer », et *affermer* ne signifiant plus que « affirmer » sont exactement dans le même rapport avec *fermer*, devenu « clore avec un fer ». *Confermer* doit nécessairement être tout aussi récalcitrant qu'*affermer* à obéir à l'injonction qui lui vient de *fermer* « clore avec un fer ».

— Non ! *Confermer* était devenu *confirmer* alors que « affirmer » et même « affermir » étaient encore *affermer*. *Confirmer* est bien antérieur à *affirmer*.

— Alors *confirmer* a une autre origine qu'*affirmer* ?

— Certainement ! **Confirmare** n'a été usité, en français, qu'au figuré, ce qui le qualifie déjà comme un mot d'origine moins populaire qu'**affirmare**, qui a été usité au sens propre et au sens figuré. Il était notamment un terme courant dans la langue du droit et de

la religion, et cette langue s'exprimait autrefois aussi bien en latin qu'en français. On pourrait même dire que le *confirmer* d'un notaire était dans l'esprit de son client un *confermer*. *Fermer* II survenant, il disqualifie *confermer*, et c'est ainsi que triomphe *confirmer* sur *confermer*, sous la pression la plus légère qu'imprime *fermer* II, sans heurt aucun, sans le heurt que suppose un *affermer* « affirmer » contraint à devenir directement un *affirmer* par l'intermédiaire d'un procédé savant, contraire à toute conception saine des opérations linguistiques, qui consisterait à dépecer **affirmare** — dépecé, selon nous, par la défection d'« affermir » — pour n'en prendre que ce dont on avait besoin.

— Alors vous admettez qu'*affermir*, tardant à se développer sémantiquement et à s'élever à la valeur d'« affirmer », à laquelle il était apte, s'est laissé prévenir par la naissance d'un *affirmer* venant d'un *confirmer* qui, déjà sous la forme *confermer*, lui était parent sémantiquement, et qui, après le détachement d'*affermir*, lui est encore plus intimement lié, tous deux étant uniquement employés au figuré ?

= *Affermer* restant « affirmer », alors qu'il était déjà devenu *affermir* « affermir », prouve qu'il est récalcitrant à une évolution d'*affermir* vers « affirmer ». Nous ne saurons jamais jusqu'à quel moment cet état d'hostilité envers « affermir » aurait duré, puisqu'*affermer* « affirmer » échappe par une tangente à *affermir* très peu de temps après qu'*affermir* fut sorti d'*affermer*. *Affermer*, pour devenir *affirmer*, n'avait, en quelque sorte, qu'à attendre le départ d'*affermir*, l'associé qui le tenait à l'écart de *confermer*, pour n'avoir plus qu'à entrer dans l'orbe de *confermer*. Sous la pression de *fermer* II, *confermer* = **confirmare** moins « confirmer », qu'il n'a jamais été, agit sur *affermer* = **affirmare** moins « affermir », qu'il est devenu, pour lui faire emboîter le pas dans la seule voie d'émancipation phonétique possible qui s'ouvrait à lui-même.

Une comparaison de l'action de *fermer* II sur *clore* avec celle de *fermer* II sur *affermer* « affirmer » va faire comprendre comment *affermir* n'a pu parvenir à « affirmer », malgré son aptitude à le devenir.

Le trajet qu'a à parcourir *fermer* II, de « clore une porte avec un fer » à « clore une discussion » — et que, nous le savons par *La faillite de l'étym. phon.*, il a franchi par étapes successives (*fermer* une porte >... la bouche, etc.) — paraît bien avoir été plus long que

celui qu'*affermir* aurait eu à parcourir pour arriver à « affirmer ». Cela n'est pas, de notre part, une appréciation purement théorique, cela est démontré — unilatéralement, puisque la distance qui sépare « affermir » d'« affirmer » échappe à notre appréciation — par l'existence encore actuelle de *clore* au figuré, par la nature de *clôturer*, formation plus habile que naturelle, forme bien lointaine de *clore* et témoignant d'un grand effort. Tout autre est la condition d'*affermir* vis-à-vis de « affirmer » : à peine est-il séparé d'*affirmer* « affirmer » que celui-ci, libéré d'une association qui lui était une tutelle, trouve une voie toute ouverte pour lui, toute ouverte par un confrère, *confermer*, qui n'avait jamais été lié par une association semblable à celle dont il vient lui-même d'être défait. Cette heureuse rencontre permet à *affermer* « affirmer » d'obéir à l'injonction de *fermer* II d'avoir à se défaire de sa forme, et, en même temps, le dispense d'avoir à subir la contrainte que veut lui imposer *affermir*, et à laquelle il s'est montré récalcitrant lors d'une première tentative de *affermir*, c'est-à-dire au moment où celui-ci se détacha d'*affermer*. *Clore* n'avait pas de port à proximité où se réfugier — *clôturer* montre combien ce port, cherché et enfin trouvé, était lointain. *Affermer* en avait un tout proche, celui où *confermer* s'était réfugié. *Confermer* émancipe *affermer* de la pente naturelle qui devait le faire aboutir à « affirmer ».

— Alors, il est né un *firmer* français qui est l'équivalent de **fir-mare** latin pris au figuré...

— et qui a créé un *infirmer* « infirmer », ou plutôt a réduit le latin **infirmare**, qui était employé au propre et au figuré, à ne plus être en français qu'un verbe employé au figuré, à être un composé de *firmer* français, dont la dérivation essentiellement verbale en *..ation*, *..atif*, etc. serait parallèle à celle de *confermer* et d'*affirmer*.

— Comme d'*affermer* « affermir » est né, par la forme *affermir*, un *fermir* français, qui, sémantiquement, est l'équivalent de **fir-mare** pris au sens propre ?

— Parfaitement !

II. — *Fermir* ET *firmer*

— Si *affermir* témoigne du procédé suivi par la langue pour rattacher à *ferme* le verbe *affermer* « affermir », dénaturisé par l'évolution sémantique de « rendre ferme » à « clore avec un fer »,

pourquoi *fermer* lui-même n'a-t-il pas subi la même métamorphose ? pourquoi n'est-il pas devenu *fermir* ? Il impose la métamorphose à *affermir* et ne la subit pas lui-même ? Nous entendons un écho de voix sans percevoir la voix elle-même ?

= Nous n'entendons pas la voix, parce que l'écho se produit si proche qu'elle se confond avec lui : *affermir*, né en même temps que devrait naître *fermir*, prédomine, et il supprime comme inutile *fermir*, *affermir* est sémantiquement *fermir* lui-même, comme *arrondir*, par exemple, supprime *rondir*, dont il est le synonyme. D'ailleurs, *fermir* a existé, mais d'une vie plus éphémère que *rondir*, d'une vie plus éphémère sans doute, parce que, à l'époque de sa naissance, qui est postérieure à celle de *rondir*, l'état de la langue, quant à la formation verbale, le favorisait.

En effet, le triomphe d'*arrondir* sur *rondir* (qui existait antérieurement à *affermir*) est probablement (G. *rondir*) contemporain de la naissance d'*affermir* ; donc la préférence donnée à *affermir* est naturelle : elle tient à un régime de formation verbale particulière à l'époque. La raison de cette préférence est d'ailleurs corroborée par la présence d'un *enfermir* ancien, né d'*enfermer* pour la même cause qu'*affermir* d'*affermir*, né d'*enfermer* pour la même cause que *fermir* de *fermer*, et qui est venu se ranger à *affermir*.

On signale l'existence actuelle de *rondir* dans les patois (G.), nous ne savons si ce *rondir* patois est le *rondir* ancien, ou s'il est une formation nouvelle faite sur *rond*. Mais la solution de cette question n'altère en rien la valeur de notre parallélisme ; car *fermir* a, lui aussi, existé, et, si l'on constatait son existence à l'heure actuelle, dans quelque parler populaire, voire personnel, il n'y aurait rien là qui nous étonnerait, vu que sa formation est actuellement encore en gestation dans notre esprit. Ce caractère de *fermir* en gestation dans notre esprit est bien celui qui convient le mieux à l'interprétation du fait que, si nous en croyons G., *fermir* appartient exclusivement au langage de Montaigne — G. donne 7 exemples de *fermir* « consolider », et ces 7 exemples sont tous tirés d'œuvres de Montaigne.

La présence de *fermir* dans Montaigne nous a obligé à ne pas nous contenter de répondre à la question pourquoi *fermir* n'est pas né : d'autres mots (*fixer*, *ficher*, *consolider*, etc., tous mots à étudier dans les rapports qu'ils ont pu avoir avec *fermer* II) ont dispensé *fermir* d'entrer en fonctions, et nous a obligé à considérer *fermir* comme

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, PARIS-VI^e

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

REVUE DES ÉTUDES SLAVES

PUBLIÉE PAR

L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

DIRECTEURS : A. MEILLET et Paul BOYER

SECRÉTAIRE : André MAZON

Publiée par l'Institut d'Études slaves, dont la fondation est due à l'initiative du regretté Ernest DENIS, l'historien de la Bohême, la *Revue des Études slaves* se propose de présenter en français, et sous une forme brève, aussi accessible que possible à l'ensemble des slavistes, les résultats généraux du travail scientifique concernant les langues, les littératures, les antiquités des Slaves.

La *Revue des Études slaves* vise de la sorte un double but : d'une part, permettre au lecteur occidental de suivre aisément les progrès de la slavistique, et, d'autre part, faciliter le rapprochement et la collaboration de tous les slavistes de toutes disciplines, linguistes, philologues, historiens de la littérature et de l'art, archéologues, etc.

- T. III. **Un maître du roman russe : Ivan Gontcharov** (1812-1891),
p. A. MAZON, 1914, avec portrait et fac-simile. 15 fr.
- T. IV. **Emploi des aspects du verbe russe**, par A. MAZON,
1914 (Épuisé.)
- T. V. **Le Stoglav ou les cent chapitres**. Recueil des décisions de
l'Assemblée ecclésiastique de Moscou, 1551. Traduction,
avec introduction et commentaire, par E. DUCHESNE,
1920..... 18 fr.
- T. VI. **Lexique de la guerre et de la révolution en Russie**
(1914-1918), par A. MAZON, 1920..... 8 fr.
- T. VII. **Correspondance de Falconet avec l'impératrice Catherine II**, par Louis RÉAU..... (Sous presse.)



Collection linguistique, publiée par la Société de linguistique de
Paris, in-8°.

- T. I. A. MEILLET, **Les dialectes indo-européens**, 1907. (Epuisé.)
- T. II. **Mélanges linguistiques offerts à M. F. de Saussure**,
1908..... 15 fr. 75
- T. III. A. ERNOUT, **Les éléments dialectaux du vocabulaire latin**,
1909..... 11 fr. 25
- T. IV. Marcel COHEN, **Le parler arabe des Juifs d'Alger**,
1912..... 37 fr. 50
- T. V. M. GRAMMONT, **Le vers français, ses moyens d'expression,
son harmonie**, 2^e édit. augm., 1913..... (Épuisé.)
- T. VI. DRZEWIECKI, **Le genre personnel dans la déclinaison polo-
naise**, 1919..... 12 fr.
- T. VII. SETÄLÄ, **La lutte des langues en Finlande**, 1920. 4 fr.
- T. VIII. A. MEILLET, **Linguistique générale et linguistique histo-
rique**, 1921..... 40 fr.
- T. IX. CAHEN (Maurice), **Études sur le vocabulaire religieux du
vieux scandinave. La libation**. In-8..... 30 fr.
- T. X. **Le mot " dieu " en vieux scandinave**. In-8. 12 fr.
- T. XI. GULLIÉRON (Jules). **Pathologie et Thérapeutique ver-
bales**. IV..... (Sous presse.)

étant, sinon l'héritier unique, du moins un des héritiers certains de *fermer* I, détrôné, déshérité par *fermer* II.

La question qui se pose à propos de *fermir* et qui est justifiée par l'existence d'un *fermir*, ne se pose pas pour *firmer*, qui n'a jamais eu pour ascendant *fermer*, et qui l'aurait eu, s'il remontait, comme le veulent nos dictionnaires, à *fermer* I et non, comme nous le disons, à *confirmer* triomphant de *confermer* sous la pression de *fermer* II. Pour naître, ce *firmer* aurait dû « s'abstraire » d'*affirmer*, *confirmer*, *infirmier*, abstraction absolument inutile, si elle avait été possible, puisque *affirmer* et *confirmer* remplissent, mieux que lui, les fonctions qu'il eût pu remplir, même sans considérer que ce procédé d'abstraction eût été en flagrante opposition avec *affermir* faisant fonction de « *fermir* ».

Firmer reste un verbe fictif : les composés qui naissent, *con..af..in..*, ont une empreinte indélébile, et font des fonctions plus positives, plus précises que ne le ferait *firmer*, s'il pouvait s'abstraire d'eux.

Je vous *firme* est = je vous *affirme*, comme je *fermis* est = j'*affermis*.

III. — *Enfermer*

Pour la même raison que nous avons décomposé la sémantique d'*affirmer* en trois sens principaux, nous décomposons celle d'*enfermer* également en trois sens :

- 1) en un *enfermer*, qui nous est resté et qui a gardé son sens primitif ;
- 2) en un *enfermer*, identique au précédent, et qui s'en est détaché pour la même raison, et s'est renaturalisé par la même voie qu'*affirmer* (> *affermir*) ; il est devenu *enfermir* (G.), mot plus ou moins éphémère, semblablement à *fermir*. *Affermir* a suppléé sans inconvénient et *enfermir* et *fermir*.
- 3) en un *enfermer*, qui signifiait « tomber malade », et qui a disparu du français.

Nous n'avons à parler que du premier et du troisième, ayant tout dit ce que nous savons du deuxième, en tant qu'il intéresse notre sujet.

Tandis qu'*affirmer*, seul représentant actuel de « **firmum** » dans

la famille de l'ancien *affermer*, est parvenu jusqu'à nous grâce à des circonstances conservatrices, qui le mettaient à l'abri de l'action de *fermer* II, *enfermer* I, délesté d'*enfermer* 2, c'est-à-dire de la part sémantique qui se rattachait à « **firmum** » et que *fermer* II lui interdit de représenter, obéit docilement, par glissement, et sans que sa forme en soit affectée, à la nouvelle étymologie que lui impose *fermer*.

« Un homme enfermé », qui était un homme « fixé en un lieu, mis en sûreté, détenu, etc. » devient dans notre esprit un homme « mis en un lieu clos, sous les verrous, sous clef, etc. », un homme « bouclé » — pour nous servir d'une expression marquant une image semblable à celle de *fermer* II.

« Enfermer une vérité » ou « renfermer une vérité »¹ n'est pas plus lointain d'« enfermer (mettre sous clef) un trésor » que « fermer les yeux » ne l'est de « fermer une porte ».

Nos dictionnaires de la langue moderne — L. distingue 9 sens ou emplois différents, D. G. en distingue 3 — ne renferment que des sens se rattachant à *enfermer* II à toutes les étapes de son déploiement figuré, ils n'en renferment aucun qui, de près ou de loin, se rattache à l'*enfermer* qu'*enfermir* a emporté et transmis à *affermir*.

Le troisième de nos *enfermer* était si malencontreux par son homonymie avec les autres que nos aïeux en ont été fort encombrés.

Sa famille actuelle se compose de : *infirm*, *infirm*ité, *infirm*ier (« empruntés du latin » D. G.), *infirm*erie (« dérivé de *infirm*ier » D. G.), et cette famille était, lorsque *fermer* II naquit de *fermer* I : *enferme*, *enfermeté*, *enfermier*, *enfermerie*, auxquels il faut ajouter le verbe *enfermer* « tomber malade, devenir infirme », qui s'est perdu.

Qu'allait devenir ce dernier, si toutefois son maintien était sémantiquement nécessaire, dans une langue épurée et dans un milieu lexical soumis à une révision complète ? *Enfermer* ? Impossible, car il n'a aucun rapport avec *firmer*, lequel a rompu avec « ferme » au sens propre ; d'autre part il ne pourrait être qu'un doublet inutile d'*affirmer* ou de *confirmer*. et sous quel jour apparaîtrait notamment l'adjectif « infirme » ? Alors : *infermir* ? Soit ! Mais sa famille ! Nous n'osons la lui constituer, tellement elle

1. Pas plus que de *raffermir* (à côté de *affirmer*), nous ne parlerons de *renfermer* (à côté de *enfermer*). Ces deux verbes sont trop intimement liés à la sémantique de *re* pour que nous puissions en parler utilement, en les traitant isolément.

serait monstrueuse, dérivée d'un verbe en *..ir*, ou simplement démantelée par son existence, et reproduisant d'intolérables homonymies, dont il importait précisément de se débarrasser.

Et c'est bien toute la famille que la langue veut reconstituer, sans en éparpiller les membres, dont — on va le voir tout à l'heure — le verbe ne contre-balançait pas l'importance, puisqu'il va être sacrifié. C'est la famille entière qu'il importait de déménager ; elle n'était pas débandée, allait se ressouder par les mêmes liens au delà de la ligne à franchir qui marquerait l'aire où elle pourrait vivre à l'abri d'immixtions de la part de congénères formels, et qui ne marque pas — bien au contraire — un arrêt dans la vitalité de l'un quelconque des membres de la famille.

Aux grands maux, les grands remèdes ! Il fallait la latiniser de pied en cap. Cette formule, inapplicable aux autres familles de composés de *fermer*, allait être applicable à la nôtre : elle consistait en un « bain de virage » renforcé, d'où sortent, latinisés de pied en cap, *infirm*, *infirmé*, *infirmier*, *infirmierie* et... d'où ne sort pas *infirmier*.

S'il n'en sort pas, c'est qu'il avait déjà sa destination : il était, de par sa nature formelle, un composé de *firmer*, de notre *firmer* « **fir-mare** » pris au sens figuré, l'opposé de *confirmer*, d'où il est réellement sorti.

Enfermer « tomber malade » a-t-il trouvé, s'opposant à la création d'*infirmier* « tomber malade » une « place occupée », ou seulement une « place réservée » ? « Réservée » ou « occupée », peu nous importe, et nous ne chercherons pas à liquider cette question, de détail pour nous. Aussi bien n'aurions-nous pas confiance dans la solution qui résulterait des quelques textes que nous trouvons dans nos trois dictionnaires, et nous ne voudrions pas nous exposer à être la dupe de latinisations toutes personnelles et inopérantes sur la marche de la langue, trompeuses, telles qu'elles fourmillent dans les articles de G. consacrés aux composés de *fermer* (voir *note complémentaire*).

— Mais, cette latinisation de pied en cap est contradictoire à la valeur que vous attribuez précédemment à *firmer*, valeur spéciale de « **fir-mare** » pris au figuré, puisque *infirm*, *infirmé*, *infirmier*, *infirmierie* remontent tous à la valeur de « **fir-mum** » pris au sens propre, à la valeur de *ferme* français.

= Cela est indubitable ; mais il y avait cas de force majeure :

ou périr, ou se latiniser indûment, quitte à sacrifier *infirmier*. Les quatre membres de la famille latinisés, qui étaient et restent absolument distincts des dérivés de *fermer*, ont disposé d'*infirmier* en maîtres de leur sort. On considérera sans doute, comme nous, leur consentement à un sacrifice qui se présente dans de pareilles conditions, comme bien plus significatif que l'infraction qu'ils ont commise à l'emploi du radical *firm* tel que nous croyons l'avoir établi.

— Alors, le français a « emprunté du latin » un **infirmus**, pris au sens propre (*infirmé*), et il a « emprunté du latin », sinon un **infirmare** au sens figuré (*infirmier*), du moins un « **firmare** », pris au sens figuré (*in*)*firmier* < (*con*)*firmier*, (*af*)*firmier*). Le latin littéraire est donc un vestiaire où le français vient échanger les vêtements fripés de sa garde-robe ?

— C'est ce qu'il est très souvent. Les mots que le latin littéraire prête au français sont des poupées, auxquelles le français insuffle une vie conforme à ses besoins. Le latin littéraire, dans *infirmé*, *infirmier*, etc., et *infirmier*, *infirmation*, etc. se révèle dans toute la plénitude de sa puissance régénératrice des formes du français, en même temps que dans toute son élasticité sémantique, que le français exploite selon ses convenances.

— Et l'étymologie phonétique des mots « empruntés du latin »...

— vaut l'autre, vaut l'étymologie des mots « du latin ».

C'est à la lumière des faits signalés ici qu'il faut examiner une étymologie, contre laquelle s'élèvera et s'est déjà élevé un tollé unanime, celle qui fait remonter *préparer* à une fiction intermédiaire entre *pré* ..**are** et *prêt* ..**are**, fiction dont **praeparare** serait la personification, fiction sans laquelle **praeparare** serait resté confiné dans le *Thesaurus linguae latinae*.

IV. — DANS LE MIDI ¹.

L'étymologie nouvelle de *fermer* (*fermer* II) étant la cause directe de toutes les modifications que nous venons d'étudier, et *fermer* II étant la conséquence de la collision de « clouer » avec « clore » (je clos, nous clouons), les parlers du midi de la France ne doivent

1. Sources : Lévy, *Petit dict. prov.-fr.*, Heidelberg, 1909. — Mistral, *Dict. prov.-fr.*

présenter aucune de ces modifications, puisque « clouer » (*clavelar*) n'y a jamais été en collision avec « clore » (*claure*).

En effet, les parlers anciens, tels que nous les connaissons par le dictionnaire de Lévy, ne les présentent pas, et nous voyons, notamment, que *confermar* signifie aussi « conférer le sacrement de la confirmation », ce qui prouve que l'origine du triomphe de *confirmer* sur *confermer*, au nord de la Loire, ne peut être attribué, contrairement à notre explication, à la prépondérance d'un emploi plus particulièrement savant ou latin, sur un emploi plus populaire (*confirmer* le baptême influençant *confermer* une donation, p. ex.). Conclure autrement que nous le faisons serait établir une coïncidence géographique de deux faits d'ordre totalement différent.

Si, pour l'époque actuelle, le dictionnaire de Mistral nous offre de nombreuses traces de ces modifications, c'est qu'il s'agit de mots calqués sur le français, et témoignant en langue d'oc d'une raison d'être et d'une manœuvre qui n'ont existé qu'en langue d'oïl. Ces mots révèlent, avec *fermer* « clore », qui parsème déjà tout le Midi, où il n'est pas moins étranger qu'eux, l'état de dépendance inerte, incapable de réaction raisonnée, où se trouve actuellement le Midi (tel que Mistral nous en présente la langue) vis-à-vis de la langue littéraire de la France.

Un examen attentif de l'état de *fermer* dans les parlers actuels va nous permettre d'établir, avec une complète assurance, que les deux familles *fermir* et *firmer* que l'on y trouve, y sont d'origine française, et que, dans ses composés, le *fermar* provençal avait une valeur sémantique absolument identique à celle de *fermir* et *firmer*, autrement dit, que les composés provençaux se présentaient sémantiquement sous le même jour que, au début du xvi^e s., les composés au nord de la Loire.

Confirmare « confirmer » doit être, dans le Midi, *counfermā*. Cette forme régulière n'est plus représentée, dans Mistral, que par le gascon *courrema*, que vous trouverez à l'article *counfierma*, et venant après *counfirma*, qui est la forme provençalisée du français *confirmer*. Nous trouvons — à tout seigneur, tout honneur ! — le même ordre de succession dans les articles suivants :

afirma, *afirma* (l.), *aferma* (d.) « affirmer » ;
infierme, *enfierme* (rh.), *infirme*, etc. « infirme »¹,

1. On voit que, selon Mistral, toute trace du traitement populaire d'**infirmus**

et nous faisons grâce au lecteur de tous les dérivés, qui sont à l'avenant. Notons cependant que *inferma* (*infirma*, *enfirma*, *enfierma*) « infirmer » manque dans Mistral, ainsi que sa famille qui aurait pu le suivre à la queue leu leu. Il est évident que le Félibrige doit incorporer *inferma* et sa famille, facile à imaginer, dans le « Tresor dou Felibrige », si celui-ci doit faire concurrence, dans le Midi, au dictionnaire de l'Académie.

Or, ces mots à radical *fierm* sont, on le voit, nos mots français à radical *firm*, lequel, nous le répétons, n'a aucune raison d'être en provençal. Et jamais, quand il a plu au français de n'avoir pas le radical *firm*, on n'a en provençal félibréen le radical *fierm*.

Ainsi, « affermir » et « affermer-louer » y sont *aferma*, « fermer » y est *ferma* (français), aucun des emprunts de « *fermir* » français n'a le radical *fierm*¹.

Que sont donc ces formes *counferma*, *aferma*, *inferme* par rapport à *counfirma*, *afirma*, *infirm* et *counferma*, *aferma* (*inferme*) ?

Ce sont des formes « binaires », ou géminées », ou « androgynes », bref des pièces dignes de figurer dans le musée Dupuytren de la langue. Ce sont des formes qui comprennent, agglomérées en un seul mot, deux formes concurrentes, des formes neutres qui

« infirme » a disparu du provençal moderne, alors que l'ancien en avait toute la famille aussi développée qu'en ancien français (*enfermar* inclus, en lequel culmine — avec *enfermetat* « infirmité », homonyme de « manque de fermeté, de sûreté » — l'inopportunité d'une rencontre de l'idée « infirme » avec celle de « infirmation »).

L'absence dans Mistral d'un héritier populaire de *enfermar* « tomber malade » suppose nécessairement le même problème que celui qui s'est présenté en français.

L'espace nous manque pour en développer les termes et la solution. Nous résumons notre solution ainsi : Le français a pu sauver tout le patrimoine sémantique d'« infirme », empêtré dans *enfermer*, homonyme à délester, et, en même temps, donner accès à celui de « infirmer », à la seule condition de renoncer à *infirm* « tomber malade ». Le provençal moderne, selon Mistral, a dû abandonner, bilatéralement, et *enfermar* « tomber malade » et *enfermar* « infirmer », qu'avait, tous deux, l'ancien provençal, par manque de contact avec le latin littéraire (comme l'étaient, à cette époque, les parlers du nord de la France), ou — si l'on veut admettre un contact — par inhabileté à l'exploiter, sans tomber dans des homonymies intolérables.

1. Inutile de dire que Lévy n'a ni *afermir*, ni *rafermir*, ni, à plus forte raison, *renfermir*, formes dont Mistral a les formes modernes. Cependant Lévy a *fermir*, *fremir*, le mot de Montaigne, et ce mot pourrait donner lieu à d'intéressantes déductions, que, vu notre ignorance de la langue de Montaigne et de la localisation de *fermir* prov., nous ne pouvons aborder.

donnent satisfaction à l'une et à l'autre des formes concurrentes, des formes symbolisant l'essence même des patois actuels, qu'ils soient du Midi, qu'ils soient du Nord. Nous avons déjà eu l'occasion de faire connaître l'un de ces mots dans notre travail sur les noms de l'abeille : *urlo* « olla latin » est géographiquement intermédiaire entre *uro* et *ulo* « marmite », qui sont des produits phonétiques réguliers.

Counfierma est à *counfirma* et à *counferma* ce que les frères siamois étaient l'un à l'autre : pas plus qu'il n'était possible d'admettre entre les deux frères siamois une tierce personnalité, il n'est possible d'établir un intermédiaire entre *counfierma* et *counfirma*, entre *counfierma* et *counferma*. *Counfierma* est aux deux autres formes ce que XI est à XI et à II. *Counfierma* « confirmer » ne peut reposer que sur une équivalence sémantique complète de *counfirma* provençalisé et de *counferma* provençal, et témoigne que *counferma* n'avait rien en lui qui le distinguât de *counfirma*.

Et s'il était quelqu'un qui s'inscrivît en faux contre cette assertion que nous considérons comme une vérité mathématiquement démontrée, il aurait à expliquer comment il se fait que des mots provençaux, totalement étrangers au radical *ferm* de *fermer*, ou à une distance sémantique telle qu'aucune étymologie populaire n'ait pu en apercevoir le lien avec ce radical, subissent également l'humiliation de la bâtardise, alors que le français oppose à leur radical son radical *firm*.

Tel est, par exemple, *fermamen* « firmament » qui devient *fermamen* (chef de file de l'article), alors que le français dit firmament (*fermamen* « fermement » ne devient pas *fiermamen*, naturellement) ; tel est *Fermin* « Firmin » qui devient *Fiermin* (en seconde ligne, malgré que cette forme soit « rhodanienne »), alors que le français dit Firmin. Tandis que *fermer* « fermer », *affermer* « louer », *affermir* « affermir », etc. ne subissent pas l'humiliation de cette bâtardise !

Il faut savoir à fond le français pour savoir parler la langue de Mistral.

Counfierma, de par sa forme, ne désigne pas plus un autre *counfirma*, ni un autre *counferma*, que *urlo*, de par sa forme, ne désigne un pot d'autre nature que *ulo*, ni *uro* ¹.

1. Voir notre article *La phon. artificielle* dans la *Revue de phil. fr. et de litt.*, 1920, article postérieur à celui-ci.

V. — NOTE COMPLÉMENTAIRE.

Nous ne nous dissimulons pas que toutes nos interprétations puissent être infirmées par quelque attestation contradictoire, puisée dans les mêmes dictionnaires que ceux que nous avons consultés ; mais est-il téméraire d'affirmer qu'une foi aveugle dans la valeur des textes, quels qu'ils soient, est mal fondée, mal fondée surtout, lorsque, comme ici, il s'agit de mots à sens très divers, s'enchevêtrant les uns dans les autres, se bousculant, et causant à ceux qui en faisaient usage de continuelles hésitations, qui avaient pour résultat des tentatives, infiniment variées, faites pour échapper à un imbroglio inextricable ?

Ce serait folie de vouloir accorder aveuglément à toutes les attestations qui se trouvent dans le dictionnaire de Godefroy une confiance égale ; ce serait s'interdire ainsi tout espoir de débrouiller l'histoire d'un mot, quelque peu embrouillée.

En cherchant, par le moyen critique que nous offre le langage actuel — seule arme que nous ayons à notre disposition pour distinguer les formes normales de celles qui sont individuelles, ou fautives, ou en marge de la voie rectiligne suivie par la langue —, à discerner ce qui a vraiment appartenu à la langue courante de toutes les scories, qui obstruent toute investigation raisonnée, nous n'inaugurons nullement une méthode protestataire. Nous ne faisons que suivre les traces des lexicographes de L. et de D. G. Et si nous nous rangeons à leurs conclusions d'ordre chronologique dans la question qui nous occupe ici, alors qu'eux cependant n'avaient pas à faire une sélection basée sur la distinction des deux *fermer*, distinction qu'ils n'ont pas établie, nous serons assuré qu'il n'y a eu, de notre part, aucune démarche résultant d'une idée préconçue, assuré aussi qu'ils ne se sont pas trompés, puisque les termes de leur problème sont aussi ceux du nôtre.

Si Littré assigne au ^{xvii}e s. la naissance d'*affirmer* « affirmer », il sait, d'autre part, et fait savoir qu'*affirmement* « affirmation » est attesté au ^{xiii}e s. Il n'en tire pas la conclusion qu'*affirmer* « affirmer » a existé à cette époque dans la langue courante, quoique l'auteur d'*affirmement* puisse être un créateur d'*affirmer*. D'où nous aurions pu conclure qu'*affirmer* « affirmer » existait avant *affermir*

« affermir » ¹, et que cet *affirmer* a empêché *affermir*, en en limitant la portée, de se déployer jusqu'à « affirmer ». Solution bien plus aisée que celle que nous avons dû admettre, et qui, si on en renversait les termes, — renversement qui est une réalité, mais une réalité qui a réclamé une solution d'une autre espèce — est contre nature, car une limitation d'*affermir* « affirmer » par *affirmer* « affirmer », qui supposerait, d'ailleurs, une existence éphémère de *affermir* « affirmer » non attestée, est plus qu'une invraisemblance.

Si l'auteur de l'article *affirmer* « affirmer » du D. G. assigne, comme L., à la même époque, au xvii^e s., la naissance d'*affirmer* il sait, d'autre part, et fait savoir que, bien avant le xvii^e s., au xiv^e s., on trouve *affirmacion*, et au xiii^e *affirmatif*. Ces mots des xiii^e et xiv^e s., qui impliquent l'existence latente d'*affirmer* n'infirmant pas son jugement sur la date de l'apparition d'*affirmer* dans la langue courante ; en effet, ces deux mots sont accolés à *negacion* et *negatif*, sont des termes techniques délatinisés, qui ne projettent aucun reflet sur la langue courante.

Le système suivi dans ce dictionnaire, système d'après lequel figure seule la première apparition d'un mot, est donc susceptible d'induire en erreur. Mais il implique aussi la possibilité d'erreurs plus graves.

Selon le D. G., *affirmation* est un mot « emprunté du latin ». Cela est absolument certain par l'exemple donné de sa première apparition. Faisant abstraction de la forme *affermation* du xii^e s., forme dont le radical porte la bonne marque de l'époque, et qui répond sans doute à une forme *affermement*, plus usuelle, mais impliquant une équivoque que l'auteur évitait en employant sa forme exceptionnelle et créée d'après le latin, nous nous en tenons à la première apparition d'*affirmation* en sa forme actuelle. « *Affirmacion et negacion* » (xiv^e s.) témoigne évidemment de l'étymologie latine **affirmatio**, comme, antérieurement (xiii^e s.) *affirmatif* témoigne de **affirmativus** (« la preuve chiet sur la parole affirmative et non pas sur la négative »). Ces formes pourraient être bien antérieures, qu'elles ne seraient pas davantage des anachronismes linguistiques. Mais, le D. G. n'entend pas donner l'étymologie de l'ancien français *affirmation* représenté par l'emploi qu'en ont fait

1. Littré voulait faire remonter *affermir* à une date plus reculée que celle des textes qu'il cite.

des auteurs isolés, il entend donner l'étymologie de notre moderne *affirmation*, et son étymologie est alors inexacte, selon nous, puisque celui-ci repose sur une dérivation de *firmer*, né de confirmer, sur une dérivation d'*affirmer* qui, selon le D. G. lui-même, ne date que du xvii^e s.

Donc, *affirmation*, tel que le D. G. nous présente ce mot, a deux étymologies : 1) il est le latin **affirmatio**, 2) il est un dérivé de *firmer*, né de *confermer*. Il en a, d'ailleurs, en ancien français une troisième. Cet *affirmation*-là n'est pas plus un ancêtre de notre moderne que ne l'est le premier du D. G. Il est encore plus éphémère, si possible, et plus anormal : il a été formé (une fois selon G.) sur le français *affermer* « louer » et, par conséquent, a signifié « ferme, affermage ». C'est une fantaisie étymologique d'autant plus excusable qu'elle repose sur une vérité relative. Nous serions étonné que des dépouillements postérieurs à ceux qui ont été faits pour nos trois dictionnaires, n'en révélassent pas une quatrième : *affirmation* « affermisement », qui pourrait, d'ailleurs, se cacher dans certains emplois de *affirmation* « affirmation » — songeons combien la tentation d'une nouvelle confusion d'*affirmer* avec *affermer* nous est proche par l'acception que nous donnons à *s'affirmer* (D. G.).

Les mêmes faits, susceptibles de fausses interprétations, se présentent dans toutes les familles de l'ancien radical *ferm*. Telle la famille d'*infirmier* (D. G.), tel *confermer* (G., 1 ou 2 ex.), en flagrante contradiction avec l'article *confermement* et qui, si on lui donnait une valeur documentaire égale à mille autres *confermer*, non représentés dans G., nous ferait entrevoir dans la langue actuelle *confermir* « confirmer », *affermer* « affirmer », *infermer* « infirmer », sinon « tomber malade ». Le *confermer*, dont la valeur sémantique est seule agissante dans l'histoire du mot, est écarté de ce dictionnaire, sous le prétexte qu'il n'est qu'une variante phonétique de *confirmer* et en a le sens actuel. C'est au hasard, qui a voulu que *confermement* n'eût pas de successeur formel dans la langue actuelle, que nous devons à ce dictionnaire quelques renseignements sur *confermer* « confirmer ».



1



5



3

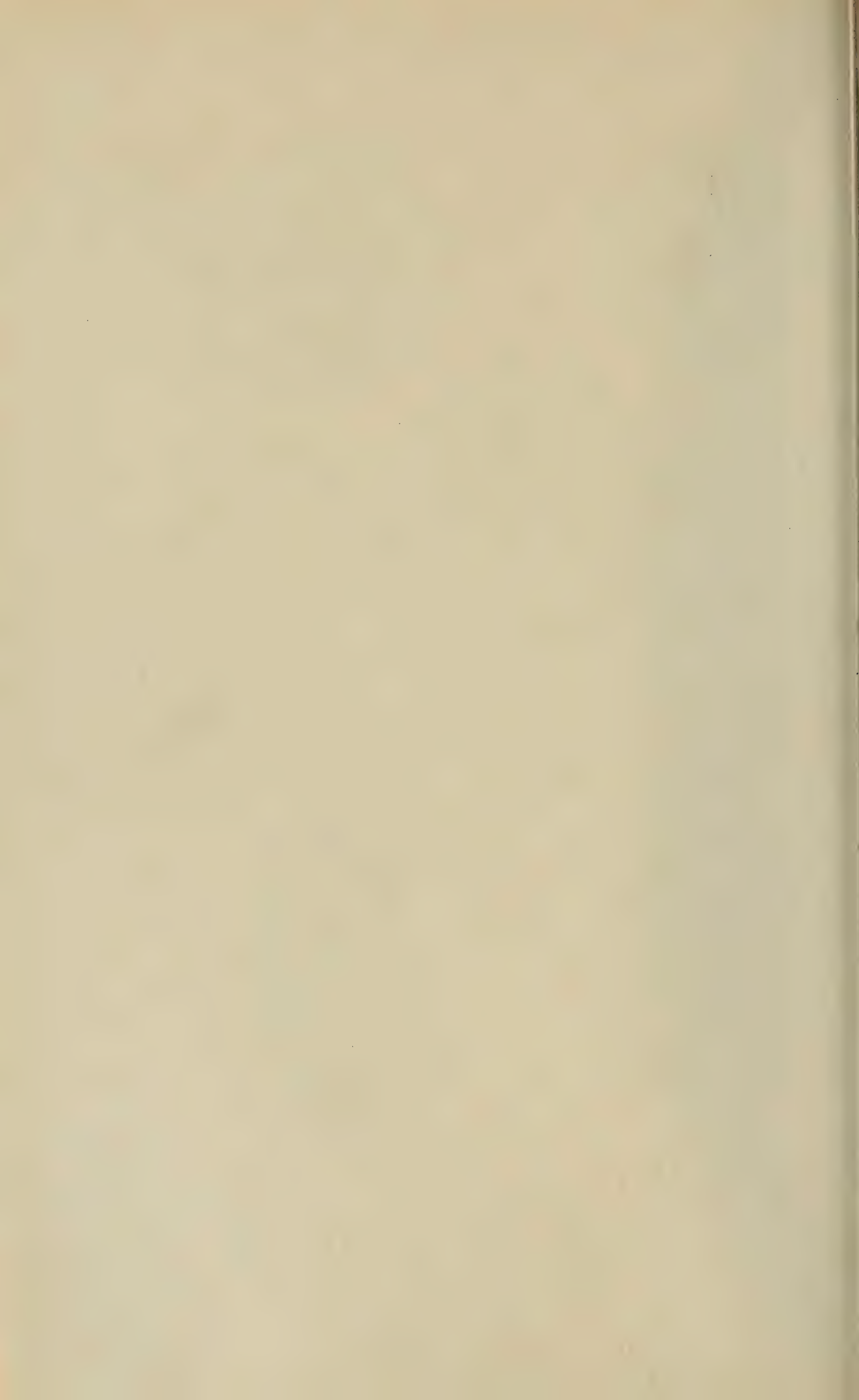


2



4

1. Contre-sceau de Jean de Courtenay, archevêque de Reims, 1271. — 2. Sceau de Guy d'Auvergne, évêque de Tournai, 1319. — 3. Sceau d'Elie Guy, évêque d'Autun, 1309. — 4. Sceau de Guy d'Auvergne, évêque de Cambrai, 1330. — 5. Sceau de Charles de Poitiers, évêque de Langres, 1433.



ARMOIRIES COMBINÉES

D'ÉVÊQUES ET D'ÉVÊCHÉS FRANÇAIS

C'est un fait bien connu que certains évêchés français ont eu des armoiries. La signification de ces emblèmes est généralement assez claire. Mais les circonstances dans lesquelles ils ont été adoptés n'ont pas été déterminées jusqu'ici. L'époque où ils ont commencé à apparaître est restée incertaine.

Quelques-unes de ces armoiries sont fort anciennes : elles décorent des monuments contemporains des premiers sceaux ecclésiastiques où nous constatons la présence des armoiries de famille ¹. Sur des monnaies de Guillaume de Joinville, évêque de Langres (1209-1219), on voit le sautoir et les fleurs de lis ² qui ont constitué le blason du siège épiscopal de Langres (*d'azur semé de fleurs de lis d'or, au sautoir de gueules brochant sur le tout*). Un écu aux armes de l'évêché de Beauvais (*d'argent à la croix de gueules cantonnée de quatre clefs du même*) décore les contre-sceaux des évêques de Beauvais, Miles de Nanteuil, en 1222 ³, Robert de Cressonsart, en 1240 ⁴, Guillaume de Gretz, en 1261 ⁵. Les deux crosses sur fond fleurdelisé de l'évêché

1. M. Prinet, *Les armoiries familiales dans la décoration des sceaux des évêques français, au XIII^e siècle*, dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1916, 2^e livraison, p. 110-117.

2. Poey d'Avant, *Monnaies féodales de France*, t. III, p. 223, pl. CXXXV, fig. 14-16.

On a cité comme le plus ancien monument armorié du blason de l'évêché de Langres, la tombe de l'évêque Josserand de Brancion (1110-1126), qui se trouvait autrefois en l'église Saint-Etienne de Dijon (Daguin, *Les évêques de Langres*, p. 59). Ce monument avait été, selon toute apparence, érigé à une époque bien postérieure au décès du prélat.

3. Collection des Archives nationales, n° 6512.

4. *Ibid.*, n° 6514. Le village d'où cet évêque tirait son nom, est aujourd'hui appelé Cressonsacq.

5. Sceaux de la Picardie, aux Archives nationales, n° 1083.

de Noyon (*d'azur semé de fleurs de lis d'or, à deux crosses adossées du même brochant sur le tout*) figurent dans le champ du contre-sceau de l'évêque Vermond de la Boissière, en 1259¹ et 1271²; elles sont inscrites dans un écu sur les contre-sceaux de ses successeurs, Simon de Nesle, en 1279³, et Florent de la Boissière, en 1315⁴. Le contre-sceau de Jean de Courtenay, archevêque de Reims, présente, en 1271, une croix cantonnée de quatre fleurs de lis (fig. 1)⁵. Le siège archiépiscopal de Reims portait *d'azur à la croix d'argent cantonnée de quatre fleurs de lis d'or*.

*
* * *

Dès le début du xiv^e siècle, certains évêques ont fait représenter, à la fois, sur la face principale de leurs sceaux, et les armes de leur siège et celles de leur famille. Sur le sceau de Guy d'Auvergne (ou de Boulogne), évêque de Tournai, en 1319 (fig. 2), les emblèmes héraldiques sont gravés sur le champ même, de chaque côté de l'effigie du prélat : une tour d'où sortent deux crosses, d'une part (évêché de Tournai⁶), un gonfanon, d'autre part (Auvergne⁷). Mais, en 1309, le sceau d'Élie Guy, évêque d'Autun (fig. 3), porte déjà deux écus, l'un aux armes de la famille Guy de Brillac (trois fleurs de lis), l'autre aux armes du siège épiscopal (une crosse et une épée⁸). De même les écus héraldiques de l'évêché d'Autun et de chaque prélat se voient à droite et à gauche de l'effigie des successeurs d'Élie Guy : Renaud Maubernard (1360) et Geoffroy David (1365⁹).

1. Collect. des Arch. nat., n° 6748.

2. Sceaux de la Picardie, n° 1102.

3. A. de Marsy, *Sceaux des évêques de Noyon*, dans les *Comptes rendus et mémoires du Comité archéologique de Noyon*, 1867, p. 314.

4. *Ibid.*, p. 325.

5. Collect. des Arch. nat., n° 6348.

6. M. J. Grellet (*Archives héraldiques et sigillographiques*, 1912, p. 202) a cru, bien à tort, que, seuls parmi les évêchés français, les évêchés-pairies avaient des armes.

7. Sceaux de la Flandre, aux Archives nationales, n° 5954.

8. Sceaux de la Bourgogne, n° 910.

9. *Ibid.*, nos 912, 913. H. de Fontenay, *Essai sur les sceaux et les armoiries des évêques d'Autun*, p. 8. Sur le sceau de l'évêque d'Autun Jean d'Arcy (1329), figurent deux écus, l'un, qui portait probablement les armes de l'évêché, est maintenant fruste ; l'autre semble coupé ou chargé d'un chef (Sceaux de la Bourgogne, n° 911). Cf. Daguin, *ouvr. cité*, p. 132.

Un usage identique était pratiqué à Sens, comme on le constate en examinant les sceaux des archevêques Philippe de Marigny (1314)¹, Guillaume de Melun (1320)² et Philippe de Melun (1337)³. On trouve de même l'écu de la famille de l'évêque et celui du siège épiscopal, formant pendants, sur les sceaux de Jean de Marigny, évêque de Beauvais (1323)⁴, de Simon de Gonsans, évêque d'Amiens (1324)⁵, de Robert de Choigny (1324), Jean Pasté (1328) et Guillaume Amic (1344), évêques de Chartres⁶, de Guillaume de Trie, archevêque de Reims (1326)⁷, de Pierre Barrière, évêque de Senlis (1328)⁸, d'André Ghini (1339) et Jean des Prés (1348), évêques de Tournai⁹, et de Fouques de Chanac, évêque de Paris (1345)¹⁰. Les évêques de Langres, Guillaume de Durfort, en 1317, Pierre de Rochefort, en 1326, et Jean de Chalon, en 1331¹¹, réunissent trois écus sur la face principale de leurs grands sceaux : celui de Langres, celui de leur famille paternelle et un autre qui doit être un blason d'alliance. Leurs successeurs, Jean des Prés, en 1341, et Guillaume de Poitiers, en 1346¹², n'ont que deux écus : l'un aux armes du siège épiscopal, l'autre aux armes de leur famille.

Ce mode de réunion de deux blasons sur les sceaux épiscopaux a été employé très fréquemment dans la seconde moitié du xiv^e siècle et au xv^e ; on le constate encore au commencement du xvi^e¹³.

1. Collect. des Arch. nat., n° 6398.

2. *Ibid.*, n° 6399.

3. *Ibid.*, n° 6401.

4. *Ibid.*, n° 6516.

5. Sceaux de la Picardie, n° 1071. Sur la face principale du sceau, en partie détruite, on ne voit plus qu'un écu ; au contre-sceau, les deux blasons sont encore visibles. — Demay, dans son *Inventaire des sceaux de la Picardie*, a nommé, par erreur, cet évêque Simon de « Goucans ».

6. Collect. des Arch. nat., nos 6573-6575.

7. Labande, *Trésor des chartes du comté de Reims*, Sceaux, p. 6, pl. II, fig. 8. Cet auteur a pris la croix de Reims pour une fasce.

8. Collect. des Arch. nat., n° 6863.

9. Sceaux de la Flandre, nos 5956, 5957.

10. Collect. des Arch. nat., n° 6797.

11. Daguin, *ouvr. cité*, p. 121, 124, 126.

12. *Ibid.*, p. 128, 135.

13. Sceau du cardinal Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, en 1505 (Collect. des Arch. nat., n° 6217). Sceau du vicariat général de François de Hallwin, évêque d'Amiens, en 1514 (*ibid.*, n° 7068).

D'ailleurs, les armes des évêques et celles de leur évêché se trouvent juxtaposées sur d'autres monuments que les sceaux, ainsi sur les tombeaux, où, souvent, les unes et les autres sont figurées plusieurs fois ¹.

*
* *

L'usage s'est introduit, au ^{xiv}^e siècle, semble-t-il, de réunir dans un seul écu les deux blasons dont l'évêque pouvait faire usage : celui de son siège et celui de sa famille.

Quelquefois l'écu est parti. L'une des sections porte les armes du siège, l'autre celles de la famille. Il en est ainsi sur le sceau du vicaire de Guy d'Auvergne, évêque de Cambrai, en 1330 (fig. 4 ²), sur le sceau de la régale d'Antoine de Chalon, évêque d'Autun et administrateur de l'archevêché de Lyon, en 1489 ³. L'*Armorial général*, rédigé en vertu de l'édit de novembre 1696, donne encore sous cette forme les armes de l'évêché de Laon ⁴.

Ailleurs, nous trouvons l'écu du siège brochant sur les armes de la famille. Les exemples français que j'ai relevés de ce procédé de combinaison, sont très rares et peu anciens ⁵. Je puis citer ceux que fournissent le sceau de l'évêque de Tournai, Pierre Pintaflour, en 1576 ⁶, et plusieurs sceaux d'archevêques de Cambrai, au ^{xviii}^e siècle ⁷.

Le mode de combinaison le plus fréquemment employé, en France, consiste à écarteler les armes propres de l'évêque de celles de l'évêché. Le plus souvent le blason du siège occupe la première place ; mais l'ordre des quartiers est parfois inverse.

Les plus anciens monuments de date certaine où j'ai pu constater la présence d'armoiries épiscopales ainsi formées, sont les petits sceaux de Guillaume de Melun, archevêque de Sens, apposés à des

1. Par exemple, sur les tombeaux de Guillaume de Brosse, archevêque de Sens, mort en 1333, et de Hugues de Pommard, évêque de Langres, mort en 1345 (Bibl. nat., manuscrits latins 17035, fol. 169 ; 17046, fol. 137).

2. Sceaux de la Flandre, n° 6006.

3. Sceaux de la Bourgogne, n° 1161 (parti Autun et Chalon).

4. Bibl. nat., ms. français 32225, p. 441 (armes de la maison de Clermont et du siège de Laon). Demarsy, *Armorial des évêques de Laon*, p. 8.

5. Cet usage était, au contraire, fréquent et très ancien en Allemagne.

6. Sceaux de la Flandre, n° 5961.

7. *Ibid.*, nos 5880-5882. Collect. des Arch. nat., n° 6314.

chartes de 1356, 1361 et 1366 ¹. Celui qui date de 1361 mérite une attention particulière, en ce qu'il est décoré à la façon du sceau d'un chevalier. L'écu y est penché, supporté par deux lions et timbré d'un heaume cimé d'une tête de bœuf. Notons que ce Guillaume, tout archevêque qu'il fût, était, en dépit des règles ecclésiastiques, un homme de guerre : il fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers ². Il avait donné à la cathédrale de Paris une image de la Vierge que l'on avait fixée à la muraille, derrière le maître-autel, et auprès de laquelle on avait sculpté les armes du donateur, écartelées de Melun et de l'archevêché de Sens ³. Sans doute, c'était lui, ou son prédécesseur Philippe de Melun, qui avait fait don à la cathédrale Saint-Étienne de Sens, d'une tapisserie représentant la vie du premier martyr ; les bordures étaient décorées d'armoiries écartelées aux 1^{er} et 4^e de Melun, à la croix archiépiscopale sur le tout, aux 2^e et 3^e de l'archevêché de Sens, timbrées d'un heaume cimé d'une tête de bœuf, et supportées par deux oiseaux tenant chacun une bannière aux armes de Melun et à la croix archiépiscopale sur le tout ⁴.

Le sceau de la châtellenie de Bray-sur-Seine, apposé, en 1440, au nom de Louis de Melun, archevêque de Sens, porte les blasons de Sens et de Melun écartelés ⁵.

Sur la tombe de laiton d'Étienne Poncher, archevêque de Sens, mort en 1525, figuraient cinq écus héraldiques. Quatre portaient les armoiries des Poncher ; le cinquième, placé aux pieds de l'effigie du prélat, était écartelé de Sens et de Poncher ⁶.

On voyait autrefois, dans le chœur de l'église des Dominicains de

1. Collect. des Arch. nat., n° 6403. Sceaux de la collection Clairambault, aux Arch. nat., nos 8564, 8565.

2. Continuateur de Guillaume de Nangis (*Chronique latine* de Guillaume de Nangis, édit. Géraud, t. II, p. 241). — Le 25 juin 1356, fut passée, à Mantes, la revue de sa compagnie à la tête de laquelle l'archevêque se trouvait en personne, monté sur un cheval roux (Bibl. nat., ms. latin 17046, fol. 201).

3. *Ibid.*, fol. 259.

4. *Ibid.*, fol. 142 v°. — Certains prélats, pourvus d'importants domaines féodaux, — entre autres les évêques-comtes de Cahors et de Dol, — ont aussi timbré leur écu d'un heaume, à la manière des seigneurs laïques.

5. Bibl. nat., Pièces originales 894, p. 450. M. J. Roman (*Inventaire des sceaux des Pièces originales*, t. I, p. 243) a décrit ce contre-sceau d'une façon incomplète, comme s'il ne portait qu'un seul blason.

6. Bibl. nat., ms. latin 17046, fol. 385.

la rue Saint-Jacques, à Paris, une tombe de laiton qui marquait l'emplacement de la sépulture du Dauphin Humbert, archevêque de Reims et patriarche d'Alexandrie, décédé le 22 mai 1355. Elle était décorée de deux écus timbrés d'un chapeau et accolés d'une croix ; l'un offrait les armes des Dauphins de Viennois, l'autre était écartelé du blason de l'archevêché de Reims et de celui des Dauphins ¹.

L'écu de Renaud de Chartres, archevêque de Reims, sur ses sceaux de 1418, 1420 et 1432, est écartelé aux 1^{er} et 4^e, de l'archevêché de Reims, aux 2^e et 3^e, contre-écartelé de Chartres et de Nesle ². Les archevêques Jacques Jouvenel des Ursins, en 1446 et 1447 ³, Guillaume Briçonnet, en 1504 ⁴, Robert de Lénoncourt, en 1523 ⁵, Charles de Guise, en 1549 ⁶, portent sur leurs sceaux les armes écartelées de leur siège archiépiscopal et de leur maison. Sur les célèbres tapisseries de la Vie de la Vierge, appartenant à la cathédrale de Reims, se trouvent, figurées de la même façon, les armoiries de Robert de Lénoncourt, qui fit faire ces tentures en 1530 ⁷.

Le héraut Gelre a peint, dans son *Wapenboeck*, les armes de l'évêque de Beauvais ⁸. C'est un écu écartelé aux 1^{er} et 4^e, d'argent à la croix de gueules cantonnée de quatre clefs du même, aux 2^e et 3^e, d'azur à trois têtes de léopard d'or lampassées de gueules. Deux des quartiers reproduisent le blason de l'évêché ; les deux autres, le blason des Dormans. L'évêque était Jean de Dormans, qui occupa le siège de Beauvais de 1359 à 1368 ⁹. Sur son tombeau, placé à la cathédrale de Beauvais, l'évêque Pierre de Savoisy, mort en 1412, était figuré vêtu d'une chape à orfrois dont le décor héraldique était

1. Bibl. nat., ms. latin 17043, fol. 65. — Ce monument a été probablement exécuté plusieurs années après la mort du prélat.

2. Sceaux de la Champagne, aux Arch. nat., n° provisoire 29. Bibl. nat., ms. latin 17043, fol. 87, 89. — Renaud de Chartres était fils d'Hector de Chartres et de Blanche de Nesle.

3. J. Roman, *Inventaire des sceaux des Pièces originales*, n° 6056. Bibl. nat., ms. latin 17043, fol. 95.

4. *Ibid.*, fol. 115.

5. *Ibid.*, fol. 119.

6. Sceau de vicariat (Sceaux de la Champagne, cote provisoire M. 77).

7. Loriquet, *Tapisseries de la cathédrale de Reims*, p. 59 et s.

8. Edit. V. Bouton, t. III**, pl. XLIII et p. 279-283.

9. Ce pourrait être aussi Miles de Dormans qui occupa le siège épiscopal de Beauvais de 1375 à 1387. Mais la date que l'on assigne à la rédaction de l'armorial de Gelre : 1334-1372, nous porte à croire qu'il s'agit de Jean.

formé du blason de Beauvais, de celui de Savoisy, et d'un écartelé de Savoisy et de Beauvais ¹.

Un missel, conservé à la Bibliothèque Mazarine ², est orné de trois écus juxtaposés. Celui de dextre, accolé d'une crosse, porte les armes de l'évêché de Paris (*d'azur semé de fleurs de lis d'or*) ; celui de senestre est aux armes de la maison d'Orgemont : *d'azur à trois épis d'orge rangés d'or* ; celui qui occupe la place centrale est écartelé des deux blasons précédents. Ce triple emblème forme la marque de propriété de Pierre d'Orgemont, évêque de Paris (1384-1409). Le sceau du vicariat de l'évêque de Paris, Gérard de Montaigu, présente, en 1412, un écu écartelé : aux 1^{er} et 4^e, d'un semé de fleurs de lis (Paris) ; aux 2^e et 3^e, d'une croix cantonnée de quatre aiglettes (Montaigu) ³. Sur le sceau de Denis du Moulin (ou de Moulins), évêque de Paris, en 1445, l'écu est écartelé des armes du siège et de celles de l'évêque ⁴. Les mêmes blasons, combinés de la même manière, décoraient la tombe de ce prélat, mort en 1447 et inhumé dans sa cathédrale ⁵. Ils ornaient encore les orfrois de la chappe de Denis du Moulin sur la statue qui lui avait été érigée à Notre-Dame de Paris ⁶. Deux pièces de tapisserie du commencement du xvi^e siècle, dont la reproduction nous a été conservée par Gaignières, portaient un écu écartelé aux 1^{er} et 4^e, *d'azur semé de fleurs de lis d'or, à la crosse brochant sur le tout ; aux 2^e et 3^e d'or au chevron de gueules chargé d'une tête de maure de sable liée d'argent, et accompagné de trois coquilles de sable* ⁷. Il faut y voir les armes de l'évêché de Paris ⁸ jointes à celles de la famille Poncher et en conclure que ces tentures ont été exécutées pour l'un des deux Poncher qui se sont succédé sur le siège épiscopal de Paris : Étienne (1503-1519) ou François (1519-1532).

Le sceau de l'évêque de Laon, Pierre Aycelin de Montaigu, est

1. Bibl. nat., ms. latin 17031, fol. 175.

2. Ms. 407 (736), fol. 1.

3. Collect. des Arch. nat., n° 7069. — Douët d'Arcq, en décrivant ce sceau, a pris les aiglettes pour des trèfles.

4. *Ibid.*, n° 6279.

5. Bibl. nat., Cabinet des Estampes, Pe 11 a, fol. 195.

6. Bibl. nat., ms. latin 17040, fol. 241.

7. Cab. des Estampes, Pc 18, fol. 77, 78, Ad 10.

8. H. Bouchot (*Inventaire des dessins exécutés pour Roger de Gaignières*, t. I, p. 193) les a prises pour celles de l'archevêché de Sens.

armorié, en 1378, d'un écu écartelé de Laon et d'Aycelin ¹ ; ceux de Jean de Roucy, son successeur, portent, en 1386 et 1407, le blason de l'évêché écartelé de Roucy ².

Sur le tombeau de l'illustre cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, mort en 1400, étaient représentées séparément les armes de l'évêché-comté de Cambrai et celles du défunt ; les unes et les autres s'y trouvaient, en outre, réunies dans un même écu écartelé, timbré du chapeau cardinalice ³. Le blason de Cambrai et celui de Bourgogne, brisé d'un filet en barre, étaient écartelés sur la pierre tombale de l'évêque de Cambrai, Jean de Bourgogne, mort en 1479 ⁴ ; ils sont encore combinés de semblable façon sur un manuscrit qui a appartenu à ce prélat ⁵. Les sceaux des évêques de Cambrai Henri de Berghes, en 1480 et 1489, Robert de Croy, en 1529, Maximilien de Berghes, en 1579 et 1580 ⁶, et le tombeau de ce dernier ⁷ sont armoriés d'écus écartelés de la même manière.

Le tombeau de Philippe du Moulin (ou de Moulins), évêque de Noyon, inhumé en 1409 dans l'église des Célestins de Paris, était orné de six écus : deux aux armes de l'évêché de Noyon, deux à celles de l'évêque, les deux autres écartelés de Noyon et du Moulin ; sur le parement de l'aube du défunt, étaient reproduites les mêmes armoiries écartelées ⁸.

A l'église de Moulins-Engilbert, petite ville d'où ce prélat était originaire, on a placé, au xvi^e siècle, ses armoiries représentées par un écu écartelé des mêmes quartiers ⁹. Sur les tombeaux des évêques Raoul de Coucy (mort en 1425) et Jean de Mailly (mort en 1473) ¹⁰, érigés à Notre-Dame de Noyon, les armes familiales des défunts étaient également écartelées du blason de leur siège épiscopal.

Chez les évêques de Langres, l'usage d'écarteler les armoiries de la famille des armoiries du siège est pratiqué d'une manière constante depuis le premier tiers du xv^e siècle, comme le montrent les

1. Bibl. nat., ms. français 20883, p. 64, 66.

2. Sceaux de la collection Clairambault, nos 5079, 5080.

3. Bibl. nat., ms. latin 17025, fol. 34.

4. *Ibid.*, fol. 37.

5. *Musée des archives départementales*, pl. XLIV, fig. 131.

6. Sceaux de la Flandre, nos 5857-5860.

7. Bibl. nat., ms. latin 17025, fol. 38.

8. E. Raunié, *Epitaphier du vieux Paris*, t. II, p. 324.

9. C^{te} de Soultrait, *Armorial du Nivernais*, t. II, p. 107.

10. Bibl. nat., ms. latin 17039, fol. 151, 159.

sceaux et contre-sceaux dont se servaient Charles de Poitiers, en 1429 et 1433 (fig. 5), Guy Bernard, en 1455, Jean d'Amboise, en 1498, 1502 et 1504, Michel Boudet, en 1511 et 1528, Claude de Longvy, en 1530, Charles des Cars, en 1597, Sébastien Zamet, en 1617 et 1650 ¹. Le palé d'Amboise se retrouve, dans un écu écartelé, avec le sautoir et les fleurs de lis de Langres, sur le bréviaire de Jean d'Amboise, conservé à la bibliothèque de Chaumont ². L'enfeu qui enfermait le tombeau de Philippe de Vienne, évêque de Langres, inhumé, en 1456, dans l'église des Cordeliers de Dijon, était décoré d'un écu écartelé de l'évêché de Langres et de Vienne ³; cet écu, autant que l'on en peut juger par l'image qui nous a été conservée du monument, n'avait pas été sculpté avant le ^{xvii}^e siècle. Le tombeau de l'évêque Jean d'Amboise, mort en 1498, qui se trouvait dans la même église, portait les armes écartelées de Langres et d'Amboise ⁴, ainsi qu'un autre monument érigé à la mémoire du même prélat en la cathédrale de Langres ⁵. Sébastien Zamet, évêque de Langres, fit élever, vers 1635, en l'église des Célestins de Paris, un tombeau monumental à son père et à son frère; on y a représenté les armoiries des Zamet, écartelées de celles de l'évêché de Langres ⁶. Nous avons un portrait de l'évêque Charles des Cars, qui est armorié des mêmes blasons écartelés que nous avons trouvés sur son sceau ⁷.

Les armes de Jean Tudert, évêque de Châlons-sur-Marne, mort en 1439, étaient formées d'un écu écartelé du blason de l'évêché et de celui des Tudert, sur le tombeau de ce prélat qui se trouvait à Notre-Dame de Paris ⁸.

Les évêques de Tournai, Jean de Vendeville ⁹, en 1589, et Michel d'Esnes, en 1610, ont, sur leurs sceaux, les armoiries de leur siège et celles de leur famille, réunies dans un écu écartelé ¹⁰.

1. Daguin, *ouvr. cité*, p. 142, 153, 155, 157, 165, 166. Sceaux de la Bourgogne, n° 960. Bibl. nat., Clairambault 942, p. 28.

2. Daguin, *ouvr. cité*, p. 140.

3. Bibl. nat., ms. latin 17035, fol. 209.

4. *Ibid.*, fol. 225.

5. *Ibid.*, fol. 223.

6. Raunié, *ouvr. cité*, t. II, p. 354.

7. Bibl. nat., ms. latin 17035, fol. 251.

8. Cab. des Estampes, Pe 10, fol. 77.

9. Ou Venduille.

10. Sceaux de la Flandre, nos 5962, 5963.

Les exemples que je viens de citer sont assez nets et assez nombreux, je pense, pour que l'on puisse constater que l'usage de joindre les armes de l'évêché à celles de la famille de l'évêque, dans un même écu, le plus souvent écartelé, n'est pas propre, comme on l'a cru, aux pays germaniques. Il a été fréquemment pratiqué en France. Le procédé est analogue à celui qu'ont employé les princes et seigneurs laïques lorsqu'ils ont écartelé les armes de leur famille de celles de leurs domaines.

Max PRINET.

1. J. Grellet, *loc. cit.*

LA VOIE SACRÉE

DE MILET A DIDYMES

Nos renseignements sur la Voie Sacrée qui de Milet conduisait au sanctuaire d'Apollon Didyméen sont puisés à deux sources :

1° les rapports des savants qui ont fait des fouilles sur différents points de la Voie ;

2° les inscriptions découvertes sur la Voie même ou aux deux points extrêmes, Didymes et Milet.

Dans le tableau d'ensemble que je place en tête de cet article, je ne tiendrai pas compte de l'ordre chronologique des fouilles : j'utiliserai les résultats en suivant la Voie de Milet à Didymes. Je prie le lecteur de se reporter à l'excellente carte que M. Paul Wilski a dressée en 1900 de la péninsule milésienne. Publiée en 1906, elle a pu s'aider des recherches faites en 1903 par les savants allemands ; nous avons profité de celles qui ont suivi ¹.

Longueur de la Voie Sacrée : 11 milles romains = 16 kil. 263. La borne milliaire qui portait ce chiffre a été découverte à 250 m. environ du temple d'Apollon Didyméen, auprès de la Porte de Didymes : elle était bien la dernière (Th. Wiegand, *VII^e Rapport*, 1911, p. 36, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin).

Point de départ : la Porte Sacrée de Milet, où l'on a retrouvé en place une dédicace datée de l'empereur Trajan et de l'année

1. Si précieuse que soit la carte de Wilski, elle ne rend pas inutiles les deux cartes dressées en 1874 et 1877 par Olivier Rayet (*Milet et le golfe Latmique*, Planches I et II). La carte de Wilski forme le premier fascicule du grand ouvrage publié par les Musées de Berlin : *Milet*, I, 1906. *Karte der milesischen Halbinsel* (1 : 50.000) mit erläuterndem Text. En l'annonçant dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1906, p. 635 et suiv., M. von Wilamowitz-Moellendorff a rendu hommage à l'œuvre de Rayet (p. 640, note 1). Dans un carnet de notes de celui-ci je trouve l'indication suivante : « Τὸ πρὸς τοῦ ξένου, près d'Ak-Keui, tombeaux. » Le nom manque à la carte de Wilski.

(inscription de la Porte Sacrée de Didymes, *Milet et le Didymeion*, p. 286), mais *instituit* et ἐνεχέειρησεν correspondent exactement à *fecit* et κατεσκεύασεν. Or l'existence de la Voie Sacrée de Milet à Didymes nous est certifiée dès le VI^e siècle par un récit de Nicolas de Damas, au V^e par une inscription milésienne qui sera citée plus loin, et c'est de travaux entrepris à cette ancienne Voie qu'il sera question dans le présent article où je publie deux comptes inédits provenant des fouilles françaises de Didymes.

Quand le moment sera venu d'écrire une monographie de la Voie Sacrée, il faudra reprendre l'étude des inscriptions impériales qui n'ont même pas été toutes publiées¹. Je ne veux aujourd'hui qu'enrichir le dossier de deux documents nouveaux.

N° I (*Inv.* 38).

Inédit. Fragment de plaque en marbre blanchâtre teinté de bleu, brisé de tous côtés sauf à droite. Découvert en avant du temple en juillet 1896. Hauteur max. de la partie inscrite : 0.282. — Largeur max. : 0.36. — Épaisseur : 0.17. — Hauteur des lettres : de 0.008 à 0.01. L'omicron, le thêta avec un point au milieu sont plus petits. La barre horizontale du pi fait saillie sur les deux barres verticales; la barre verticale de droite est d'ordinaire un peu plus courte que l'autre. Les trois barres du xi sont réunies par une barre verticale. Gravure plutôt serrée. — Copie. Estampage.

[Ἐπὶ στεφανηφοροῦντος κτλ.

[προφητεύοντος δὲ κτλ.

I. [ταμειούντων δὲ καὶ παρεδρευόντων ἐν τῷ ἱερῷ] Πολίτου τοῦ
..... οἰ τοῦ...κ]λείους. *Vac.*

Vac.

[N..... τοῦ N..... ἀπολογισμὸς τῶ]ν γεγονότων ἔργων ὑπὸ τῶν
[ἱερῶν

5. [παίδων καθότι τέθεικται οἱ ἐγ] λογιστὰι τὰς τιμογραφίας ἐκάστου
[τῶν ἔργων κατὰ τὸν ἀνενηνεγμ]ένον ὑπ' αὐτῶν ἐπὶ τὸ νεωποιεῖον
[ἐγλο-

[γισμὸν· ἡργασμένοι οἱ λατό]μοι οἱ ὑπὸ ἡγούμενον Ἀπολλῶν τὸν
[Δωρι-

[έως ὄντες, σὺν ὑπηρέταις 5, τὸν ἀρι]θμὸν 29· τῆς μὲν ὁδοποιίας τῆς
[ἱερᾶς

[δραχμᾶς. τῆς δὲ οἰκοδο]μίας τῶν αἰμασιῶν, ἀναβαινόντων τὸ Ἀ-

1. Les savants allemands n'ont pas encore publié les nos 111, 137, 244, 258, 286 de leur Inventaire. *VII^e Rapport*, p. 37.

10. [χρον, τῆς μὲν ἐν δεξιᾷ ἐούσης μῆκ]ος ποδῶν 990, ὕψος ποδῶν
[2 1/2, πλά-
τος ποδῶν 3, καὶ καταβαινόντ]ων μῆκος ποδῶν 100, πλάτος
[ποδῶν
3, ὕψος ποδῶν 4, ὁμοῦ ποδῶν ε]ὑθυμετρικῶν 2875, ὡς τοῦ π[ο-
δὸς 6^{ch}, δραχμᾶς 359 2^{ob} 2^{ch}. Καὶ τῆς ἀ]νακαθάρσεως τοῦ ἐν
[Ἰωνία πόλ]ε[ι
| τοῦ μῆκος ποδ]ῶν 67, βάθος ποδῶν 20 δρα-
15. [χμᾶς Καὶ τῶν 13
..... 0

L. 5 : καθότι τέθεικαν, cf. n° II (Inv. 40), l. 2 et *Revue de Philologie*, 1919, p. 213, l. 36. — L. 6 : ἀνενηνεγμένον, cf. *Rev. Phil.*, 1919, p. 213, l. 57. — L. 7-8, cf. *ibid.*, p. 213, l. 51-52, où le nom d'Apollas n'est pas suivi du patronymique. Δωριέως est incertain et aussi le nombre des valets ou ὑπηρέται. J'ai choisi le nom propre le plus court. — L. 13-14. L'existence du port d'Ἰωνία πόλις nous a été révélée par deux inscriptions du Delphinion : *Milet*, III, n° 149, l. 44-45, p. 350 (traité de συμπολιτεία entre Milet et Pidasa) et n° 150, l. 99 et suiv., p. 357 (traité entre Milet et Héraclée du Latmos), où se trouve aussi nommé ὁ Ἰωνοπολιτικός κόλπος. Le territoire d'Ἰωνία πόλις était contigu à celui d'Héraclée du Latmos : les Milésiens, à qui appartenait Ἰωνία πόλις et les Héracléotes se disputaient en effet un terrain sur lequel s'élevait une briqueterie (πλινθούλκιον), l. 81 et suiv. Voy. la carte dressée par A. Rehm, *Milet*, III, p. 353. Je ne suis pas d'accord avec M. Rehm pour la date de ces deux traités et j'ai proposé les années 170/69 pour le premier, 167/66 pour le second (*Rev. Phil.*, 1920, p. 50-54). — L. 14-15. Pour la coupure δραχμᾶς, cf. n° II (Inv. 40), l. 12 et 14, et le compte inédit n° 39, l. 19, 28, 34, 41, 60.

N° II (Inv. 40).

Inédit. Fragment de plaque en marbre blanchâtre teinté de bleu, brisé de tous côtés sauf à gauche. Découvert au même endroit que le n° I en juillet 1896. Haut. max. : 0.445. — Larg. max. : 0.35. — Ép. max. : 0.153. — Haut. des lettres : de 0.012 dans les premières lignes à 0.007. Même type graphique que dans le n° I. Gravure plus serrée surtout à partir de la l. 20. — Copie. Estampage.

- . . . ε Κο[. . . ἀπολογισμὸς τῶν γεγονότων ἔργων ὑπὸ τῶν ἱερῶν
[π]αίδων καθότι τέθεικαν οἱ ἐγλογισταὶ τὰς τιμογραφίας ἐκάστου
τῶν ἔργων κατὰ [τὸν ἀνενηνεγμένον ὑπ' αὐτῶν ἐπὶ τὸ νεωποιεῖον ἐγλο-
γισμόν] ἡργασμένο[ι οἱ λατόμοι οἱ ὑπὸ ἡγούμενον Ν τὸν
5. κλειούς ὄντες σὺν αὐτ[ῶν ὑπηρέταις. τὸν ἀριθμὸν . . . τῆς μὲν ἱερᾶς
ὁδοῦ δραχμᾶς 400 τῆς δὲ [οἰκοδομίας τῶν αἵμασιῶν, ἀναβαινόντων
[τὸ "Α-

- χρον, τῆς μὲν ἐν δεξιᾷ ἐούσης μῆ[κος ποδῶν..., ὕψος ποδῶν., πλά-
τος ποδῶν 3, τῆς δὲ ἐξ εὐωνύμ[ου ἐούσης, μῆκος ποδῶν..., πλάτος ποδῶν
3, ὕψος ποδῶν 4, ὁμοῦ ποδῶν εἰς ὕθυμετρικῶν 1917, ὡς τοῦ πο-
10. δὲ 6^{ch}, δραχμὰς 239 3^{ob} 6^{ch} τῆς δὲ ὁδ[οποιίας τῆς ἐκ
[τοῦ ἐμ. Μαράθη
λατομίου, μῆκος ποδῶν 87, πλάτος [ποδῶν..., ὡς τοῦ ποδὸς...,
[δρα-
χμὰς 650 τῆς δὲ τομῆς καὶ πελεκήσεω[ς..... σὺν
σπειρίτηι, ποδῶν 1553 1/2 1/18, καὶ δορ[..... ὡς τοῦ ποδὸς
[δρα-
χμῶν 5 3^{ob}, δραχμὰς 9529 3^{ob} 1/2^{ch} στυλ[οβατῶν.....
[καὶ κρη-
15. πιδίων 8, ποδῶν 159, ὡς τοῦ ποδὸ[ς....., δραχμὰς..... Καὶ ἀν-
τηριδίων, τῶν μὲν διπλῶν 8, τῶν δὲ ἀπ[λῶν 344, ὡς τῶν μὲν δρα-
χμῶν 6, τῶν δὲ
δραχμῶν 3, δραχμὰς 1080. Καὶ τῆς οἰκ[οδομίας τοῦ μέρους τοῦ 3
[καὶ τοῦ
4 καὶ τοῦ 5, ἐποικοδομίας καὶ στεγὰς[εως τ....., καταβαινόντων
ἐξ Ἡρακλείας, καὶ μοχλείας ἐπὶ τὴν ἀνα[γωγὴν..... ἐπὶ πόδας
20. 1312 1/4, καὶ ὁδοποιίας τῆς ἐκ τοῦ λατομίου, [καὶ ἀγωγῆς σφονδύ-
λων 10, ὧν τοῦ ἐνὸς ἕως τοῦ ἡμίσεος τῆς ὁδ[οῦ τῆς ἱερᾶς καὶ κατα-
[γωγῆς ἐ-
πὶ τὸ χῶμα σφονδύλων ἐκβόλων 2 καὶ τῆς [λατύπης, καὶ.....
ἐπὶ πόδας 15, καὶ συνλιθηγίας σπειρίτου ἐκ Π[ανόρμου εἰς τὸ ἱερὸν
[καὶ ἀμφιπρύ-
μνων 2, κοινῶς πάντων δραχμὰς 2178 4^{ob} 1^{ch}. [Ὁμοῦ ἡργασ-
[μένοι οἱ λευκουργοὶ δραχμὰς
25. 4354 3^{ob} 1/2^{ch}. Ἀνήλwται δὲ εἰς αὐτοὺς εἰς μὲν τὰ ὀψώνια
[δραχμαί..., εἰς τιμὴν σί-
[τ]ου μεδίμνων 232, ἡμιέκτεων 11, χοίνικο[ς.....
18 καὶ εἰς τιμὴν τύχων 15 ὀλκῆς ταλάντο[υ, [δραχμαί... καὶ στο-
[μώσεως καὶ εἰς ὄξυν-
τρα δραχμαί 586 1^{ob} καὶ εἰς μισθίους καὶ τὰ βοι[κὰ ζεύγη, δραχμαί
[... καὶ
....., ... δρα]χμαί 276 καὶ εἰς τιμὴν σφ
30. εἰ]ς δέσιν πλιν[θ]εῖω[ν

L. 1 : peut-être [φύ|σει δ]ὲ Ko... Nous aurions à la ligne précédente le nom du fonctionnaire qui rend le compte. — L. 5 : σὺν αὐτ[ῶν] ὑπηρέταις, cf. n° 39 inédit,

l. 4-5 : [τόν ἀρ[ι]θμ[όν] σὺν αὐ[τ]οῖς τοῖς ὑπηρέταις donnerait une ligne un peu longue. — L. 10. J'emprunte la restitution de la fin, qui est incertaine, au n° 39, l. 28-29 : [καὶ ὁδ]οπορίας τῆς ἐκ τοῦ ἐμ. Μαράθη λατομίου ἐπὶ πόδας... — L. 14-15 : στυλ[οβατῶν, cf. les comptes de la Tholos d'Épidaure, IG., IV, 1485, l. 86 : τῶν στ[υ]λοβα[τ]ῶν... τῶμ μελάνων. Pour les κρηπίδια, le prix de la taille et de l'abatage varie dans un autre compte de Didymes (*Rev. Phil.*, 1919, p. 213, l. 33-34 et 54-55) de 1 dr. 1/2 à 1 dr. 2/3. — L. 15-16 : même prix pour les ἀντηρίδια simples dans *Rev. Phil.*, p. 213, l. 55-56. — A la l. 18 commence un long chapitre où les prix ne sont pas indiqués pour chaque travail, mais seulement en bloc à la fin, l. 24 : κοινῶς πάντων... ensemble pour tous ces travaux. Les restitutions se fondent en grande partie sur le compte inédit n° 39. — L. 19 : Ἡρακλείας. Cf. le traité cité plus haut. — L. 22 : τὸ γῶμα. Le môle de Panormos nous est déjà connu, *Rev. Phil.*, 1919, p. 213, l. 38. — L. 25. Le chiffre des mille n'est pas net et l'on peut hésiter entre 1000 (Α) ou 4000 (Δ) ; j'ai choisi le plus fort. J'ai transcrit aussi : 1/2 chalque, mais le signe diffère de celui que nous avons rencontré plus haut, l. 14. A la l. 25 le signe est placé au-dessus du X et l'angle tourné vers la droite > ; à la l. 14 le signe est accolé à la gauche du X et l'angle tourné vers la gauche <. Ce dernier signe est constamment employé à Didymes pour le demi-pied. — L. 25-30, à rapprocher de la fin du n° 39. — L. 29 : σφ. La lettre qui suit est probablement un éta, dont il reste environ la moitié : σφη, peut-être σφη[γῶν] suivi d'un chiffre et du prix. Cf. Délos, IG. XI, n° 161, l. 87. — L. 30 : πλιν[θ]είω[ν] est incertain.

De ces deux comptes où les travaux de voirie tiennent une assez grande place, je ne retiendrai dans le présent article que ce qui a trait à la Voie Sacrée, sans m'arrêter aux routes des carrières.

*
* *

La Voie Sacrée porte dans nos deux textes le nom de ἱερὰ ὁδός¹ qui lui est encore donné dans le milliaire de Trajan. Dans la partie la plus ancienne du règlement des μολτοί, qui remonte à l'année 479/78, elle est appelée ἡ ὁδὸς ἡ πλατεῖα². Il est vrai qu'on désigne ainsi la première section de la Voie, celle qui va du temple d'Hécate

1. N° I, l. 8 ; n° II, l. 5-6.

2. Le texte est cité plus loin, p. 99, l. 27. — Sur le terme de πλατεῖα pour désigner les Voies Sacrées, voy. E. Curtius, *Zur Geschichte des Wegebaus bei den Griechen*, dans *Gesammelte Abhandlungen*, I, p. 27, note 1. Il y a toujours profit à consulter le mémoire de Curtius, bien qu'il remonte à l'année 1854. En le republiant en 1894 l'auteur n'a pas suffisamment tenu compte des textes nouveaux, mais l'information reste si abondante et l'exposé si lumineux que le mémoire est toujours instructif. On peut lui reprocher de faire usage des textes épigraphiques sans en indiquer la date, et le reproche s'adresse entre autres à la note 1 de la page 27. C'est au lecteur de classer tous les témoignages cités.

sis en avant de la Porte de Milet jusqu'à la hauteur appelée τὸ "Ἀχρον.

L'entretien des voies sacrées était à la charge des temples qu'elles desservait. Ici les dépenses sont inscrites dans les comptes de la construction du Didymeion. Mais, s'il est dit dans le n° I comme dans le n° II que les travaux ont été exécutés par les *ἱεροὶ παῖδες* ou esclaves sacrés, l'étude d'un compte plus complet de la même série nous a appris qu'en fait les frais des travaux étaient à la charge de la cité, le temple se réservant seulement les frais de nourriture, habillement et outillage de ses carriers et de ses marbriers ¹.

Les travaux exécutés sur la Voie Sacrée sont l'œuvre des *λατόμοι* ou carriers, dont l'équipe dans le n° I compte 29 esclaves, y compris plusieurs valets dont le chiffre n'est pas conservé. Dans un autre compte de Didymes (*Rev. Phil.*, 1919, p. 213, l. 51) nous trouvons 3 valets pour 12 carriers, soit 1 pour 4. Voulant garder un nombre pair pour l'équipe des carriers, j'admets ici 5 *ὑπηρέται* pour 24 *λατόμοι*, plutôt que 6 pour 23.

On travaille à la Voie même, c'est-à-dire à la chaussée, et aux murs de clôture qui la bordent de part et d'autre.

*
* *

Nous ne sommes pas directement renseignés sur les travaux faits à la Voie même. Le n° I les désigne simplement par le mot *ἐδοποίη* et nous savons qu'en l'année du compte n° II ils ont atteint la somme de 400 drachmes (l. 6).

D'autre part les rapports allemands sont très sommaires. A la sortie de Milet, la Voie mesurait de 4 m. 20 à 4 m. 30 de largeur, avec — à droite et à gauche — un trottoir d'environ 0.60. La chaussée était dallée (*I^{er} Rapport*, 1900, p. 5. Le *IV^e Rapport*, 1905, p. 14, donne 5 m. de large).

A la sortie de Didymes « la largeur de la Voie Sacrée est d'environ 5 m. Des pierres la bordent des deux côtés. La chaussée proprement dite est formée de cailloutis sous lequel se trouvent de nombreux éclats de marbre qui manifestement ont été apportés des chantiers du temple ». (*VI^e Rapport*, 1908, p. 46.)

Au delà de la Porte Sacrée de Didymes, à l'intérieur du bourg

1. *Rev. Phil.*, 1919, p. 223.

par conséquent, en un point plus voisin du temple et où la construction était plus soignée, la chaussée a 4 m. 80 de large. Elle est dallée et les dalles, en pierre calcaire, mesurent 1 m. 10, plus rarement 1 m. 25 de côté (*VII^e Rapport*, 1911, p. 37).

En somme, comme on l'a déjà reconnu¹, l'étroitesse relative de l'ὁδὸς πλατεῖα témoigne en faveur de sa haute antiquité. Très ancienne et maintes fois refaite, la Voie Sacrée avait été de bonne heure — surtout aux abords de Milet et de Didymes — encombrée de monuments funéraires ou autres qui furent respectés à travers les siècles, et la voie impériale elle-même fut resserrée dans les mêmes limites.

Pour la structure de la Voie, il ne faut pas oublier que les fouilles de 1907 et de 1908 n'ont pu nous renseigner que sur les travaux de Trajan, exactement datés de la première et de la seconde année du deuxième siècle de notre ère. Encore un texte inédit mentionne-t-il des réparations postérieures². On nous concédera sans peine que, même au temps de Trajan, la chaussée n'était pas dallée sur toute la longueur des 11 milles. Une inscription de Trézène, beaucoup plus ancienne puisqu'elle remonte au IV^e siècle av. J.-Chr., nous fournit quelque précision sur le genre des travaux exécutés par nos λατόμοι dans les deux années des comptes I et II³. On y lit aux l. 35 et suivantes :

ὁδοῦ ἐργασίας ἀπὸ Ψίφας Θεσσαλίωνι 2^{dr}. 4^{ob}. 1/4. ὑποδ-
[ομᾶς οἰκοδομήσιος 'Εκε]σθέ[νε]ι 453^{dr}. χρεύσαντι τὰ ὑπὲρ τᾶς ὑποδομᾶς
[Κλ-
εισ[θένει x^{dr}. κρᾶ]νας ἐπεξορυχθείσας ὑποικοδομήσαντι τὰ θεμέλια
['Εκε-
σθέν[ει x^{dr}. . . τᾶς ὁδοῦ τᾶς ἀ]πὸ τῶν Θεογνήτου πᾶρ τὸ Θεοσάνδρου ἐργασίας
['Εκεσθένει
36^{dr}. [κεράμου τοῖς αὐλοῖς] τοῖς πᾶρ τὰν ὁδὸν τιμᾶ 36^{dr}.

1. R. Kekule von Stradonitz, dans le *I^{er} Rapport*, p. 5.

2. Le n° 111 de l'Inv. allemand, *VII^e Rapport*, p. 37.

3. IG., IV, n° 823. L'inscription de Trézène mériterait d'être soumise à un nouvel examen, surtout si — comme le souhaitait Max. Fränkel — le fragment B a été transporté à Athènes. Aug. Choisy, qui ne connaissait que le fragment A, l'a résumé dans l'Appendice de ses *Études épigraphiques sur l'architecture grecque*, 1884, p. 224. Il y reconnaît les derniers articles d'un compte pour l'achèvement d'un temple, se fondant notamment sur la l. 8 où est mentionné « le ravalement du

J'ai restitué : L. 36 οἰκοδομήσιος ou ἐποικοδομήσιος d'après la l. 30 et d'après un compte de Délos du commencement du troisième siècle, IG., XI, n° 156 A, l. 35 : [τ]ήν ὑποδ[ο]μὴν τοῦ προστάγιου τῶν ἀνδρῶνων οἰκοδομήσαντι. — L. 38 τᾶς ὁδοῦ τᾶς ἀ[πὸ] d'après la l. 28. — L. 39 κεράμου τοῖς αὐλοῖς d'après la l. 42, mais cette dernière restitution est fort incertaine.

L'ὁδοποιία ou ἐργασία ὁδοῦ consiste d'abord à refaire les fondations. Quand une route a été défoncée (ἐρῥάγη ou ἐξερῥάγη) soit par la pluie, soit par les charrois, il faut, pour la remettre en état, rétablir les substructions (τὴν ὑποδομὴν οἰκοδομεῖν). S'il s'agit d'une réfection, il n'y a pas d'ordinaire à niveler le sol, à moins que le lit de pose n'ait été endommagé : on se contente d'y replacer des moellons (λίθοι πέτρινοι) ou des débris de pierre taillée (λατύπη). Au-dessus de ces fondations, on met un remblai : on rapporte des terres et on les bat (χοεῦσαι τὰ ὑπὲρ τᾶς ὑποδομᾶς). Toutes ces façons nous sont bien connues par de nombreux comptes de construction ¹.

stylobate, qui se faisait en dernier lieu ». Mais les mots ἐπὶ ταῖς τομαῖς τοῦ στυλοβάτα ne peuvent s'entendre du ravalement. Ἄ τομά, c'est la taille des carreaux destinés au stylobate, et ces travaux de taille se font sur des terrains voisins du temple, les terrains de Pythodoros, par exemple, qu'il faut remettre en état quand la taille est terminée et que les carreaux ont été enlevés. Nous restituons en effet à la l. 33 : [ἀφομοιώσιος τ]ῷ [γ] [χ]ωρ[ί]ων τῷ Πυθοδώρου, ὅτι οἱ λίθοι ἔτμηθεν... J'emprunte le mot ἀφομοιώσις dont le sens n'est pas douteux (= la remise en état) à la l. 66 où il faut corriger et restituer : ἀφομοιώσιος τοῦ χωρίου ὧ(ι) οἱ λίθοι [ε] ἔτμηθεν]. La copie de M. Legrand — et peut-être la pierre — porte ωτοι que garde Fränkel en écrivant ὦτοι λίθοι, mais le paragraphe n'a plus de sens. Les l. 33 et 66 s'éclairent l'une l'autre. Il fallait remettre les lieux en état, remplacer par exemple les oliviers abattus (l. 64).

Pareillement le mot στρώμα, qui revient souvent surtout dans le fragment B ne peut s'entendre, comme le veut Choisy, de « la chaussée proprement dite ». Il s'agit d'une part de la terrasse du temple (l. 51) et de l'autre de travaux de dallage dans le temple même (l. 54).

J'accepte par contre la restitution proposée par Fränkel pour les l. 32-33 : ὁδοῦ ἐργασίας ἐκ Κι[θαιρῶνος]. Le Cithéron est en effet nommé à la l. 56 : ἀμαξήας ἐκ Κιθα[ιρῶνος]... et, à la l. 57 le bourg attique d'Ēnoé (ἐξ Οἰνόας) situé dans la région du Cithéron. Admettons en même temps avec M. Legrand (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1893, p. 118) que du Cithéron et d'Ēnoé ces pierres étaient transportées au port de Mégare (l. 74, 76) et de là par mer à Trézène. L'entretien des routes des carrières était à la charge de ceux qui en usaient. A Trézène comme à Milet ces dépenses étaient portées au compte de la construction du temple et dans les deux cités elles tenaient une grande place.

1. Pour ne pas multiplier les renvois je groupe dans une seule note les références essentielles.

La loi des Amphictions de Delphes de l'année 380 av. J.-Chr. (Ch. Michel,

Les inscriptions d'Éleusis et de Trézène nous apprennent que la réfection d'une chaussée pouvait entraîner des travaux plus compliqués, quand, par exemple, les conduites d'eau (ὕπονομοι) avaient été défoncées en même temps que la route, ou bien quand il fallait refaire l'aménagement d'une source déterrée et défoncée elle aussi, en reprendre les fondations en sous-œuvre ¹.

Comme aucun détail n'est donné dans les deux comptes de Didymes, nous admettons qu'on s'est borné, en ces deux années, à de simples travaux d'entretien : réparations courantes qu'on ne prend même pas la peine de localiser.

Le chapitre des dépenses pour murs de clôture est plus détaillé et plus instructif.

*
**

Nous avons vu qu'aux alentours de Milet et de Didymes la Voie

n° 702) emploie pour désigner les réparations faites aux Voies Sacrées et aux ponts le verbe ἐφακε(ῖ)σθαι (l. 40-41).

Sur le sens de ὑποδομή, voy. G. Glotz, *Revue des études grecques*, 1913, p. 30-31 et l'heureuse correction introduite dans IG., II, II, 834^b col. I, l. 8 ὑποδομ[ῆ]ς au lieu de ὑπολογ[ῆ]ς). Cf. trois inscriptions de Délos, dont l'une a été déjà citée (IG., XI, 156 A l. 35) : *ibid.*, n° 146 A, l. 72 : τὴν ὑποδομὴν ἐξέδομεν. C'est pour ces fondations et les travaux de maçonnerie qui suivront qu'on achète 12 médimnes de κονία (l. 71), 6 médimnes de λατύπη et qu'on apporte du sable (l. 74). — *Ibid.*, n° 161 A, l. 58 : τῆς ὑποδομῆς τῆς ἐν τῇ νήσῳ τῇ ἱερᾷ τῆς Ἀρτέμιδος ἀνοικοδομησάι καὶ συγγῶσαι ὀργυὰς πεντήκοντα. Peut-être s'agit-il de travaux faits à une route conduisant à un Artémision. Le mot ὑποδομή doit être restitué deux fois dans un compte de Didymes (*Rev. Phil.*, 1919, p. 212, l. 29-30), ainsi que l'a proposé M. Glotz (*Rev. Phil.*, 1920, p. 31, note 1) : [καὶ ὁμαλ]ῆς εἰς τὴν [ὑπο]δομήν. Avant de procéder au nivellement du sol pour la pose des substructions, on avait travaillé et cassé 50 moellons de pierre : l. 27-28 καὶ ἡργάσαντο κα[ὶ] ἔκοψαν πετρίνων λίθους 50, [ὧν εἰς τὴν ὑπο]δομήν πόδες στ[ερε]οὶ 9032, à raison de 10^b 6^{ch} par pied. Nous ne savons pas à quelle construction se rapportent ces travaux.

Pour le remblai, voy. encore le compte de Trézène : l. 30 [τὰν π]αλαιὰν ὁδὸν ἃ συνεχώθη. L. 45-46 τὰ γ γὰν ἀποφορήσαντι ἐς τὰν ὁδόν. Cf. l. 44-45 ἀποφορήσεις γὰς. Voy. aussi l'inscription de Délos n° 161 A citée plus haut et celle d'Éleusis IG., II, II, 834^c, l. 27 : τὰ κατὰ τὰς εἰσόδους γῶσαι. Dans le compte de Trézène à la l. 51 la restitution τοῦ γ[ῶ] est très incertaine ; peut-être τοῦ γ[ωρίου]. Le mot γῶ, très heureusement restitué dans une inscription d'Anaphé (IG., XII, III, n° 248, l. 10), désigne une sorte de mortier fait avec de la terre. L'inscription d'Anaphé ne semble pas antérieure au 1^{er} siècle av. J.-Chr.

1. Éleusis : IG., II, II, 834^c l. 4 ἐξέβαλεν ἡ ὁδὸς καὶ οἱ ὑπόνομοι. La restitution [ἐξ]εβαλεν est possible ; cf. *Iliade*, 23, 421 : ὁδὸς ἐξέβαλεν ὁδόν. — Trézène [κρά]να : ἐπεξοργήσεας. Le texte a été cité plus haut, p. 92.

Sacrée était bordée, à droite et à gauche, de trottoirs, de pierres ou même de murs en maçonnerie ¹ qui en marquaient les limites et la défendaient contre les empiétements. Que la plupart de ces constructions soient romaines, il n'en faut pas douter, mais dès l'époque grecque les mêmes défenses étaient nécessaires, et nos deux comptes, que nous chercherons plus loin à dater, nous montrent des carriers occupés à construire des murs en pierres sèches des deux côtés de la Voie, en pleine campagne, en pleine montagne même.

Les travaux se font à la montée de la hauteur appelée dans l'antiquité τὸ Ἀκρον. Ce plateau que la Voie Sacrée traversait dans toute sa largeur nous est déjà connu par une inscription que j'aurai à citer dans la suite. Entendons la montée pour qui vient de Milet, pour qui prend part aux processions. Elle commençait à environ 5 kil. de la ville, non loin du tronçon que les Allemands ont fouillé en 1903.

Les deux chapitres sont rédigés avec beaucoup d'ordre et se complètent l'un l'autre :

Pour la construction des murs de clôture :

à la montée de l'Acron, à droite, sur une longueur de 990 pieds, une hauteur de 2 1/2, une largeur de [3] ;

à la descente de l'Acron (dans le n° II : à gauche), sur une longueur de 100 pieds, une largeur de [3], une hauteur de...

Total en pieds carrés : 2875 (dans le n° II : [1917]).

Dépense, à 6 chalques le pied, [359^{dr} 2^{ob} 6^{ch}](dans le n° II : 239^{dr} 3^{ob} 6^{ch}).

J'ai restitué dans les deux chapitres le mot οἰκοδομία. Il y aurait à la rigueur place pour ἐποικοδομία que nous rencontrons à la l. 17 du n° II, mais οἰκοδομία peut également s'entendre de travaux de réfection, de même que ὁδοποιία s'applique à des travaux de réparation.

Αἶμασιά désigne un mur en pierres sèches. Le mot se trouve déjà dans Homère et la chose existe encore en Grèce, comme partout ailleurs ². La modicité du prix (6 chalques par pied) trahit la rapidité et la fragilité de la construction. Dans la solitude de l'Acron

1. Sur ces murs en maçonnerie, voy. le *IV^e Rapport*, p. 14.

2. *Odyssée*, 18, 359 : αἶμασιός τε λέγων... cf. 24, 224. Un scholiaste donne l'explication suivante : οἰκοδομῶν ἐκ συλλέκτων λίθων. Cf. les définitions d'Hésychius : τὸ ἐκ πολλῶν λίθων λογάδων ἄθροισμα et des *Anecdota graeca* de Bekker, p. 356 : τὸ ἐκ γαλίκων οἰκοδομημένον τείχιον. — L. Ross a encore noté l'emploi du mot dans son voyage en Morée (*Archaeologische Aufsätze*, II, p. 500).

milésien, ces clôtures n'avaient guère à redouter que les pluies. Les passants étaient rares ; peut-être les bergers s'y asseyaient-ils pour surveiller leurs troupeaux, comme le fait le jeune garçon qui dans la première idylle de Théocrite garde un monceau de grappes de raisin déposées sur une aire close ¹.

Les dimensions des αἰμασθαί milésiennes se laissent aisément restituer bien qu'il nous manque quelques chiffres. On remarquera d'abord l'ordre dans lequel elles sont indiquées. Il n'est pas le même à la montée et à la descente : en montant, longueur, hauteur, largeur ; en descendant, longueur, largeur, hauteur. J'ai admis de part et d'autre une largeur uniforme : 3 pieds = 0 m. 885. La hauteur variait ; les deux seuls chiffres conservés donnent l'un : 2 pieds 1/2 = 0.7375, l'autre 4 pieds = 1 m. 18. Les calculs vont nous prouver qu'il faut restituer ce dernier chiffre à la l. 12 du n° I.

Le total des pieds est indiqué en πόδες εὐθυμετρικοί et non en pieds cubes (πόδες στερεοί). Nous avons déjà rencontré deux fois un total en πόδες εὐθυμετρικοί dans un compte didyméen publié précédemment (*Rev. Phil.*, 1919, p. 212) et voici les deux passages :

L. 9-11 : Κα[τεξέσαμεν δὲ καὶ] τοὺς τοίχους τοὺς [ἐ]ν τῷ προδόμῳ τοῦ δωδεκαστύλου ὧν πόδες εὐθυμετρικοί 9459 1/2, ὡς τὸν πόδα 1 3^{ob.} γίνον[ται δραχμαὶ] 14189 1^{ob.} 6^{ch.}

L. 12-14 : Καὶ κα[τεξέσαμεν βραχμίδας] δύο ἐν τῇ ἀναβάσει τῇ ἐν τῷ ἀδύτῳ πόδας εὐθυμε[τρικοὺς 100, ὡς] τὸν πόδα 1 δραχμὰ 100.

Les comptes nouveaux permettent une traduction du mot εὐθυμετρικός que je n'avais pas donnée dans la *Revue de Philologie* et elle résulte d'un simple calcul.

Dans le n° I le total général : 2875 pieds est formé de deux totaux particuliers :

A droite : 990 p. long. $\times$ 2 1/2 p. haut... = 2.475 p.

A gauche : 100 p. long. $\times$ x p. haut..... = $\frac{[400] \text{ p.}}{2.875 \text{ p.}}$

Il faut donc restituer 4 p. de hauteur dans le mur de gauche, c'est-à-dire exactement le même chiffre que donne le n° II (l. 9) au mur de gauche.

Donc dans les deux textes nouveaux les πόδες εὐθυμετρικοί sont

1. Théocrite, I, 47. Cf. Platon, *Lois*, 681 A : περιβόλους αἰμασθαῖας τινάς.

des pieds carrés, et le même sens vaut pour les deux passages du compte publié en 1919, où il s'agit de travaux de ravalement, c'est-à-dire de travaux de surface, faits dans le temple de Didymes aux murs du Dodécastylon et à deux degrés de l'escalier de l'adyton. Nous noterons en passant que ce sens, qui résulte du contexte et du calcul, ne s'accorde pas avec le témoignage des *Scriptores metrologici* dont les fragments ont été publiés par Hultsch ¹. En aucun de ces fragments le sens de pied carré n'est attribué au πούς εὐθυμετρικός. Héron, par exemple, distingue le πούς εὐθυμετρικός du πούς τετράγωνος : le premier mesure 16 doigts, le second 256 (= 16×16) ². Dans un autre fragment le πούς εὐθυμετρικός de 16 doigts est opposé au πούς ἐπίπεδος de 256 ³. Enfin, dans le fragment qui porte le nom d'Euclide et où sont distingués trois sortes de pieds : εὐθυμετρικός, ἐπίπεδος, στερεός, la seule définition qui convienne à nos deux comptes de Didymes est celle du πούς ἐπίπεδος ὁ ἔχων μῆκος ποδὸς α', πλάτος ποδὸς α' τούτῳ μὲν τὰ ἐπίπεδα σχήματα καταμετρεῖται ⁴. L'ἀίμασις est considérée et mesurée comme une surface plane. Les comptes de Didymes enrichissent une fois de plus nos lexiques grecs.

Des trois dimensions indiquées pour les murs de clôture, deux seulement entrent en ligne de compte : la longueur et la hauteur. La largeur n'est mentionnée que pour mémoire, pour montrer que l'on s'est conformé au devis. C'est que le mur est formé de matériaux sans valeur, de λίθοι λογάδες. Pour un muren marbre (τοιχος λίθινος) on eût certainement compté par pieds cubes.

Enfin nos deux comptes de Didymes donnent encore lieu à un rapprochement avec l'inscription souvent citée de Trézène, où on lit aux l. 25-27 :

Ἀποστεγάσσιος τῶν τοίχων τῶν λιθίνων
[IIp.-

1. *Metrologicorum scriptorum reliquiae*, I, *Scriptores graeci*, 1864.

2. Hultsch, I, fr. 5, 6 et 18, p. 184 et 185.

3. *Ibid.*, fr. 12, p. 196 : Εὐθυμετρικά, ἐμβαδομετρικά καὶ στερεομετρικά. Cf. le fragment métrologique découvert à Oxyrhynchus (*Oxyrh. Papyri*, IV, 1904, n° 669), où se lit la définition suivante de la coudée linéaire : [ὁ εὐθυμετρι]κὸς πηγεῖς ἐστὶν ὁ κατὰ [μῆκος μόνον] μετρούμενος. La restitution est certaine : cf. Hultsch, fr. 4, 3p. 181 : Εὐθυμετρικὸν μὲν οὖν ἐστὶ πᾶν τὸ κατὰ μῆκος μόνον μετρούμενον.

4. Hultsch, fr. 14, 13, p. 198. Une nouvelle édition de tous ces fragments serait la bienvenue.

[...chiffre · ὁδοῦ ἐργασίας]· Ἐκκεσθέναι 3^{dr}· τοῦ ῥόου τοῦ ἐπὶ τὰν ἱμασσιὰν
[Παντ-
[...chiffre.

Il y avait autour du temple de Trézène des jardins, dont plusieurs, semble-t-il, étaient clos de murs de pierre et ces murs étaient abrités par une toiture en tuiles. Mais on rencontrait aussi des clôtures en pierres sèches. M. Foucart avait déjà proposé de reconnaître dans ἱμασσιὰ « une forme locale du mot αἱμασιὰ » ¹. Max. Fränkel y verrait plutôt un dérivé du mot ἱμάς qui nous est connu par un compte déjà cité d'Éleusis, et il entendrait : *constructio ex asseribus facta* ². Que viennent faire ici des voliges, des lattes ? Pour comprendre les derniers mots de la l. 26, il faut d'abord en restituer le commencement. Le génitif τοῦ ῥόου dépend d'un substantif exprimé dans la phrase qui précède et, me fondant sur les l. 34-35 où une réparation à une route est également payée 3^{dr}, j'ai proposé ὁδοῦ ἐργασίας. J'entends pour la suite : (ἐργασίας) τοῦ ῥόου. Ne s'agit-il pas simplement de l'enlèvement d'un tas de gravier, cailloux, ordures qui fait obstacle à l'écoulement des eaux dans le lit du ruisseau et menace ainsi l'ἱμασσιὰ, c'est-à-dire le mur de clôture qui borde le dit ῥόος ? Si le lecteur tient à se représenter exactement les choses, qu'il relise le très vivant plaidoyer du fils de Tisias contre Calliclès et particulièrement les § 12 et suivants ³. Tisias a construit une αἱμασιὰ le long d'un ravin (χράδρα) que les pluies convertissaient en torrent. L'ἱμασσιὰ de Trézène défend également un terrain contre l'envahissement des eaux.

*
* *

Les deux chapitres que nous venons d'étudier ne nous ont fait connaître qu'un nom de lieu : l'Ἄκρον. Ce nom se rencontre deux fois dans le Règlement des μολποί avec plusieurs autres qu'il importe de relever, car ils désignaient des stations où s'arrêtaient les processions. Je citerai d'abord le Règlement et dresserai un tableau qui complètera celui du début.

1. Le Bas et Foucart, *Inscriptions du Péloponnèse*, p. 71.

2. Ad IG. IV, n° 823, p. 166.

3. Démosthène. I.V.

- Milet*, III, n° 133, p. 278, l. 18¹:..... Ὅταν στεφανηφόροι ἴωσιν ἐς
 19. Δίδυμα...
 25. Καὶ γυλλοὶ φέρονται δύο, καὶ τίθεται παρ' Ἑκάτην τὴν πρόσθεν
 πυλέων ἐστεμμένος καὶ ἀκρήτω κατασπένδετε, ὁ δ' ἕτερος ἐς Δίδυμα
 [ἐπὶ
 θύρας τίθεται· ταῦτα δὲ ποιήσαντες ἔρχονται τὴν ὁδὸν τὴν πλατεῖαν
 [μέχρι
 Ἄκρο, ἅπ' Ἄκρο δὲ διὰ δρυμοῦ). καὶ παιωνίζεται πρῶτον παρ'
 [Ἑκάτῃ τῇ πρόσθεν πυ-
 λέων, παρὰ Δυνάμει, εἵτεν ἐπὶ λειμῶνι ἐπ' Ἄκρο παρὰ Νυμφαῖς',
 [εἵτεν παρ' Ἑρμῇ Ἐν-
 30. κελᾶδο, παρὰ Φυλίῳ, κατὰ Κεραιίτην, παρὰ Χαρέω ἀνδριᾶσιν, ἔρδε-
 [ται δὲ τῷ παν-
 θύῳ ἔτει παρὰ Κεραιίτῃ θαρτόν, παρὰ Φυλίῳ δὲ θύα θύεται πάντ'
 [ἔτεα.

I. — Ἑκάτῃ ἢ πρόσθεν πυλέων. Statue ou sanctuaire sis en avant de la Porte Sacrée de Milet et où commence la procession. On y dépose le premier des deux γυλλοί, on y fait une libation de vin et on chante le premier péan².

La procession s'engage dans la Voie Sacrée jusqu'à la hauteur appelée τὸ Ἄκρον. Il faut vraisemblablement placer dans cette section la seconde station.

II. — Δύναμις. Second péan³.

Puis commence l'ascension de l'Ἄκρον à travers les buissons de chênes-verts et d'arbousiers (διὰ δρυμοῦ). Sur l'Acron, plateau de 150 à 200 m. d'altitude qui s'adosse dans la direction du N.-E. au S.-O. à l'extrémité du mont Grion, voy. O. Rayet qui l'a admirablement décrit (*Milet et le golfe Latmique*, I, 1877, p. 16 ; II, 1885, p. 27).

1. Cf. G. Vollgraff, *de lege collegii cantorum milesii*, dans *Mnemosyne*, 46 (1918), p. 415-427.

2. M. v. Wilamowitz, qui a donné la première édition de cette inscription dans les *Sitzungsber.* de Berlin, 1904, p. 619 et suiv., se fonde sur une glose d'Hésychius (γυλλός· κύβος τετράγωνος ἢ λίθος) pour reconnaître dans les deux γυλλοί — solennellement déposés l'un au départ, l'autre à l'arrivée de la procession — deux cubes de pierre « symboles de l'Ἀγυεύς » (p. 629). Il semble pourtant qu'à Milet l'offrande de deux γυλλοί n'était pas limitée au culte d'Apollon. On en a, semble-t-il, un exemple dans le culte de Dionysos, d'après le calendrier religieux retrouvé au Delphinion (*Milet*, III, n° 31, l. 1 et 2, p. 163 et 164).

3. Sur Δύναμις, voy. Vollgraff, *art. cité*, p. 423.

III. — 'Επὶ λειμῶνι ἐπ' Ἀκρο παρὰ Νύμφαις'. Il y encore aujourd'hui dans cette région quelques vallons verdoyants et, au pied de l'Acron, quelques jardins. Voy. la Carte de Wilski.

IV. — 'Ερμῆς Ἐνκελάδο? Péan ¹.

V. — Φύλιος. On chante un péan et on brûle des parfums. Le personnage ou héros nous est inconnu.

VI. — Κεραιίτης. Péan. M. von Wilamowitz a su identifier ce lieu dit en s'aidant d'un article de l'*Etymologicum Magnum*, s. v. Κεραιιστής. O. Schneider (*Callimachea*, II, 1873, p. 269, fr. 98^e) avait fait au mot une première correction (Κεραιίτης), que le Règlement des μολποί permet de compléter. On remarquera les deux prépositions : l. 30 κατὰ Κεραιίτην (παιωνίζεται); le péan est chanté à la hauteur de « l'Encorné », sans que la procession, semble-t-il, se détourne de la Voie; l. 31 παρὰ Κεραιίτην ἄρπτον (ἔρδεται). Le sacrifice avec arrachement de la peau est célébré sur le lieu même, auprès de l'Encorné. Les mots τῷ πανθύωι ἔτει opposés à πάντ' ἔτεα font allusion à la grande fête des Διδυμεῖα qui n'était célébrée que tous les quatre ans.

VII. — Χαρῆω ἀνδριάντες. Péan. Le groupe des « statues de Charès » est bien connu. Newton les a retrouvées en 1858 dans les fouilles faites aux abords de Didymes et elles sont aujourd'hui conservées au Musée britannique. Charès s'intitulait lui-même le souverain de Teichioussa (Ch. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, n° 1208).

VIII. — On dépose enfin ἐς Δίδυμα ἐπὶ θύρας le second des γυλλοί. Sur la Porte Sacrée de Didymes, voy. plus haut, p. 86. On notera l'emploi du mot θύρα pour désigner la porte de l'enceinte sacrée. Cette partie du Règlement remonte à l'année 479/78. Le temple de Didymes est alors en ruines et c'est bien plus tard que se formera une κόμη que nous pouvons nous représenter comme une petite ville.

Le Règlement des μολποί rend un peu d'animation à la Voie Sacrée, mais le moment n'est pas venu d'étudier les processions qui s'y déroulaient. Je n'en citerai que deux : la première, du vi^e siècle, où le roi de Milet Léodamas trouva la mort dans un guet-apens. Il fut frappé κατὰ τὴν ὁδόν, sur la Voie même où il menait une hécatombe au dieu de Didymes ². L'autre est une procession scolaire

1. Vollgraff, *ibid.*, propose avec hésitation : παρ' Ἐρμῆν ἐν Κελάδ(ω)?

2. Nicolas de Damas, dans les *Fragmenta historicorum graecorum*, III, p. 388,

fondée en l'année 200/199 par le peuple de Milet sur l'excédent des revenus de la donation d'Eudèmos. Ce n'était pas à vrai dire une procession nouvelle, mais un accroissement des pompes anciennes. Le décret en l'honneur d'Eudèmos ordonne que tous les quatre ans — si les revenus de la fondation le permettent — un choix d'enfants des écoles prendra part à la procession solennelle des Didymeia; les autres années à celle des Βοήγια ¹. Détail pittoresque dont s'enrichira un tableau d'ensemble.

Nos deux comptes de Didymes sont également du deuxième siècle avant notre ère. La mention d'Héraclée du Latmos dans le n° II (l. 19) me donne à penser qu'il est postérieur au traité de l'année 167/66 qui, tout en maintenant les apparences de l'indépendance, consacrait l'assujettissement d'Héraclée à Milet. Quand il fut conclu, la vie politique d'Héraclée était depuis longtemps réduite à rien : depuis quatorze ans la cité n'avait d'autre éponyme que le dieu ! Milet pouvait sans danger lui accorder un traité d'alliance et même accepter l'arbitrage pour certaines parcelles de territoire contestées ². En fait, elle avait à sa disposition les ressources d'Héraclée, particulièrement ses carrières : elle en usa. Admettons donc que nos deux comptes se placent aux environs de l'année 166/65.

De la fin du II^e siècle — au plus tard du début du I^{er} — date la copie qui nous est parvenue du Règlement des μολποί. Puisqu'on le gravait de nouveau, c'est qu'il était encore respecté et appliqué, c'est que la procession subsistait avec toutes ses stations : de fait on travaillait vers 166/65 à réparer la Voie Sacrée. Tous ces textes sont concordants.

Bernard HAUSSOULLIER.

n° 54 = *Excerpta de insidiis*, 19, éd. C. de Boor, III, 1905, p. 18. L'hécatombe offerte par Léodamas se réduira dans la première partie du ve siècle à trois victimes adultes ! Cf. Règlement des μολποί, l. 19 : ἡ πόλις διδοῖ ἑκατόνβην τρία ἱερήμια τέλεια, « la cité donne à titre d'hécatombe trois victimes adultes ». Sur la détresse de Milet après les guerres médiques, voy. G. Glotz, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1906, p. 524 et suiv.

1. Milet, III, n° 145, l. 69-77. Cf. E. Ziebarth, *Aus dem griechischen Schulwesen*, 1914, p. 1 et suiv.

2. Milet, III, n° 150.

SUR UN POINT
DE GÉOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE ANCIENNE
LE
PRÉTENDU ÉVÊCHÉ DANUBIEN DE COMEA

Parmi les signatures qui nous sont parvenues des évêques ayant assisté au concile de Nicée en 325 ou ayant souscrit à ses décisions, il en est une qui soulève un petit problème de géographie ecclésiastique ancienne sur lequel le dernier mot n'est peut-être pas dit.

On trouve, dans deux des listes latines¹ des souscriptions du concile, la mention d'un évêque *Marcus Comeensis* ou *Comeonsis* : dans l'une et l'autre de ces listes, ce personnage est inscrit parmi les évêques de la province dite d'Europe, dont la métropole était Héraclée. On ne retrouve cet évêché balkanique dans aucune des autres listes conciliaires, et, comme la ville de Comea est par ailleurs entièrement inconnue, on ne peut qu'être étonné de voir un auteur tel que Le Quien accueillir dans son *Oriens christianus*² un Marius (à tort au lieu de Marcus) de Comea, qu'il place d'ailleurs en Mésie (Inférieure) et non en *Europe*. Oui ou non, un évêché, et par conséquent une ville de Comea, a-t-elle existé au iv^e siècle et où aurait-elle été située ?

La solution géographique même qu'a adoptée Le Quien, en réponse à la deuxième question, va nous incliner tout d'abord, contrairement à lui, à une réponse négative à la première. La localisation qu'il donne à l'évêché de Comea serait, semble-t-il, à elle seule, une preuve de sa non-existence.

Pourquoi en effet le met-il en Mésie ? Il le met en Mésie à la suite de Labbe, qui a, lui aussi, inscrit déjà un *Marcus Comeensis*

1. *Patrum Nicaenorum nomina*, ed. H. Gelzer, H. Hilgenfeld et O. Cuntz, p. 50 et 51.

2. I, p. 1225.

à la rubrique *Mysiae*, mais en observant lui-même que *Comeensis* est une leçon corrompue pour *Euboensis*¹. Et en effet, dans une des listes, on retrouve, un peu plus loin, un Marcus, placé en Mésie, mais cette fois avec la mention non plus *Comeensis*, mais *Euboensis*. Mention incontestablement et grossièrement fautive quant au rapport de la ville et de la province, puisque l'Eubée n'appartenait pas plus à la province de Mésie qu'à celle d'Europe, mais qui paraît révélatrice : *Comeensis* serait simplement un doublet corrompu d'*Euboensis*.

En réalité le problème est peut-être plus compliqué. Si l'on examine de plus près les diverses listes des signatures conciliaires, on constate que, dans la famille des manuscrits latins que l'édition Gelzer groupe sous le numéro III, *Marcus Comeensis*, inscrit à la province d'Europe, précède de deux rangs *Marcus Euboensis*, inscrit, par l'erreur trop visible signalée tout à l'heure, à celle de Mésie, tandis que, dans les manuscrits de la famille II, où se rencontre aussi *Marcus Comeensis* sous la même rubrique, il est plus éloigné de *Marcus Boeae*, placé cette fois correctement en Achaïe, mais il précède d'un seul rang *Marcus Calabriensis*, dont le voisinage paraît bien ainsi avoir contribué à la faute². Bref, il y avait dans les listes deux Marcus relativement voisins, l'un de Calabre, l'autre d'Eubée : c'est une contamination de ces deux données exactes qui a fait apparaître dans deux groupes de manuscrits la mention induite d'un personnage et d'un lieu inexistants, Marcus de Comea.

Cette explication paraît satisfaisante, et peut-être n'en devrait-on pas chercher d'autre. Le nom de *Comeensis* et la place qu'il occupe dans la liste en suggèrent cependant une nouvelle, qu'il convient d'exposer, sans qu'on veuille pour cela conclure à son adoption.

Marcus Comeensis, là où il est appelé ainsi, figure parmi les évêques de la région balkanique : on le place dans la province d'Europe et il vient immédiatement avant Protogène de Sardique en Dacie ; *Marcus Euboensis* a été rangé, contre tout bon sens, dans la province de Mésie, tandis que, dans une autre liste, on trouve un Marcus de Sardique. Ne serait-ce pas qu'il y aurait réellement eu, dans cette partie de la liste nicéenne, un Marcus qui ne serait

1. LABBE ET COSSART, *Conciliarum amplissima collectio*, II, 696.

2. *Patr. Nicaenor. nomina*, éd. cit., p. 50, 51, 52, 53 et 54.

ni le Calabrais ni l'Eubéen, mais un évêque des pays danubiens ? Si oui, à qui pourrait-on songer ?

La réponse à la question posée de la sorte va nous être fournie par les Martyrologes et les Passionnaires. La Passion de sainte Suzanne¹, sur laquelle a paru il y a quatre ans une très intéressante étude de Mgr Duchesne², fait mourir les compagnons de martyr de la sainte *in civitate Chomos* ou *Comos*, dans laquelle ils ont été déportés. Quelle est cette *civitas Chomos*, dont le nom étonne autant que le *Comeensis* des *indices* de Nicée ? On pourrait sans doute songer à Côme ou à Cumes. Mais on s'aperçoit, à y regarder de plus près, que l'auteur de la légende de sainte Suzanne, ayant puisé les éléments de son récit dans le Martyrologe hiéronymien, « déjà bien maléficié par les copistes »³, ce n'est pas de Côme ni de Cumes qu'il s'agit ici, mais, par suite d'une faute de transcription, de la ville de Tomi, dont l'accusatif est *Tomos*⁴. Tomi, métropole de la Scythie, province formée du démembrement de la Mésie Inférieure, était, depuis Ovide, un lieu de relégation. Il n'est pas douteux que c'est *Thomos* qui, dans les *Acta sanctae Suzannae*, a été déformé en *Chomos*. Notre *Marcus Comeensis*, voisin dans nos listes d'évêques mésiens, ne serait-il pas un *Marcus Tomensis* ?

Le rapprochement avec la Passion de sainte Suzanne, où nous rencontrons cette déformation onomastique, ne suffirait certes pas à faire prendre en considération cette explication, si une autre source ne venait nous apporter au moins un commencement de confirmation, indirect sans doute, mais qui ne laisse pas que d'être assez impressionnant. Eusèbe écrit, dans sa *Vie de Constantin*⁵, que la Scythie était représentée au concile de Nicée. Or il n'y a jamais eu en Scythie d'autre évêché que celui de Tomi, cela est surabondamment démontré⁶. Mais que nous disent les listes de signa-

1. *Acta Sanctorum*, 18 février et 11 août.

2. *Les légendes de l'Alta Semita et le tombeau de saint Cyriaque sur la voie d'Ostie* (*Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, t. XXXVI [1916], p. 27 sq.).

3. DUCHESNE, *loc. cit.*, p. 38.

4. Cf. *Martyr. hieron.*, 1^{er} octobre.

5. III, 7.

6. Je me permets de renvoyer ici à ce que j'ai dit sur cette question dans mon volume *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, p. 169-171 et 202. C'est en s'appuyant sur des documents mal interprétés qu'on a pu conclure parfois à l'existence dans la province de Scythie d'autres sièges épiscopaux que celui de Tomi.

tures de Nicée ? On n'y trouve nulle mention soit de Tomi, soit de la Scythie. Est-ce à dire qu'Eusèbe a commis ici une pure et simple erreur matérielle ? Non. Son assertion, en présence du silence apparent des listes conciliaires, est susceptible de deux interprétations. L'une, que j'ai déjà présentée ailleurs ¹, est qu'Eusèbe ait entendu désigner par ce terme de Scythie non la province romaine de ce nom, mais un pays extérieur à l'Empire, la région de l'actuelle Russie méridionale, et plus spécialement la Crimée, alors en partie occupée par les Goths, que les historiens chrétiens appellent souvent des Scythes ², et dont deux évêques étaient effectivement présents à Nicée ³. L'autre serait que la province romaine de Scythie eût bien été représentée à Nicée par son unique évêque, celui de Tomi, dont le nom, omis dans certaines listes, déformé dans les autres, apparaîtrait dans celles-ci sous la forme *Comeensis*. On pourra objecter que le nom officiel de la ville de Tomi était *civitas* (ou *respublica*) *Tomitanorum* et que son évêque, dans les pièces où il figure, y est le plus souvent dénommé *episcopus Tomitanus* ⁴ ou *Tomitanorum* ou *Tomorum civitatis*. Mais il suffit de répondre que les mentions de l'*episcopus Tomensis* ne manquent pas ⁵.

Si cette explication était admise, elle nous apprendrait donc le nom d'un membre de plus du concile de Nicée, Marcus de Tomi. Il y a longtemps que, contrairement à Le Quien, on a renoncé à enrichir la nomenclature géographique de l'Empire romain d'une ville mésienne de Comea, qui n'a, trop visiblement, jamais existé. On enrichirait en revanche d'un nom nouveau le catalogue épiscopal fourni par les signatures de Nicée.

Il faut bien dire pourtant que l'absence de la mention correspondant à *Marcus Comeensis* dans les listes autres que les listes latines n'est pas favorable à l'hypothèse exposée, mais non préconisée, ici. Le voisinage de trois Marcus dans une même région de la liste n'est pas non plus d'une très haute vraisemblance. H. Gel-

1. *Op. cit.*, p. 171-172.

2. Cf. THÉODORET, *Hist. eccl.*, VI, 32 ; PHILOSTORGE, *Hist. eccl.*, II, 5 ; peut-être AMBROISE, *Contra Auxentium*, 22.

3. *Theophilus Gothiae et Cadmus Bosphori* (*Patr. Nicaen. nomina*, ed. cit., p. 56, 57).

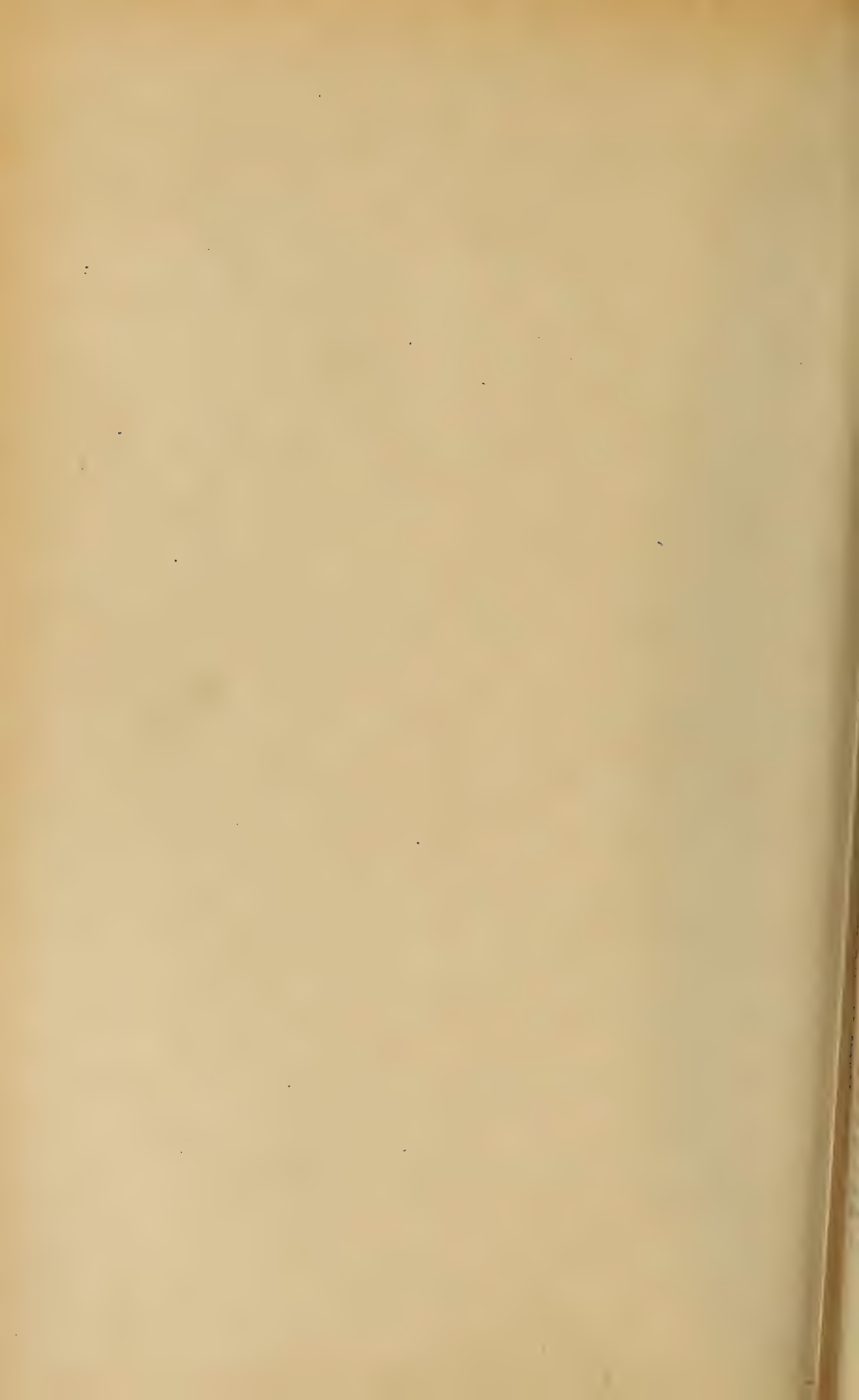
4. Par exemple, LABBE, IV, 233 ; MANSI, IV, 1368 ; VII, 359 ; MARIUS MERCATOR (*Patr. lat.*, XLVIII, 1088).

5. MANSI, III, 526.

zer, dans l'*Index Patrum Nicaenorum restitutus* qu'il a placé en tête de son édition des *Patrum Nicaenorum nomina*¹, n'y a laissé que Μάρκος Καλαβρίας, à la rubrique de cette province, et Μάρκος Βοίας, à la rubrique Ἀρχίας ; il exclut un troisième Marcus illyrien, et l'on n'oserait dire qu'il n'ait pas raison. Enfin la façon même dont Eusèbe introduit le représentant de la Scythie dans sa relation du concile de Nicée : « Οὐδὲ Σκύθης ἀπελιμπάνετο τῆς χορείας, le Scythe ne manquait pas à ce chœur », immédiatement avant de rappeler la présence d'un évêque de Perse, étranger à l'Empire, comme l'était le Goth, et après avoir mentionné celui de la province du Pont, qui touchait presque, par l'Est de la Mer Noire, aux parages du Palus Moeotis où s'étaient établis les premiers Goths chrétiens, tout cela est fait pour incliner vers une interprétation de ce passage de la *Vie de Constantin* qui ne ferait pas de l'évêque scythe d'Eusèbe l'évêque de Tomi. Néanmoins l'autre conjecture, que suggère le double rapprochement de ce passage, du texte de la Passion de sainte Suzanne et de certaines listes conciliaires, valait peut-être d'être signalée : on n'a pas voulu ici faire autre chose.

Jacques ZEILLER.

1. Introduction, ch. XI, p. LX-LXIV.



UN GRAND DOMAINE A L'ÉPOQUE FRANQUE

ARDIN EN POITOU,

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE L'IMPOT

Les *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*, rédigés entre 832 et 835¹, nous ont transmis, entre autres actes curieux, une série de diplômes qui permettent de suivre pendant près de deux siècles les vicissitudes d'une villa à l'époque franque. Au milieu du dossier se rencontre une pièce, d'un caractère tout particulier, unique en son genre, susceptible de jeter quelque lumière sur l'administration d'un grand domaine et sur les destinées de l'impôt royal². Avant d'y arriver, il convient de passer en revue d'autres documents : encadrée par eux elle sera d'une compréhension moins difficile.

La série des actes royaux débute par deux diplômes émanés du roi Childéric II³. Ces actes soulèvent des difficultés de critique externe et interne. Il convient de les aborder tout de suite.

Le premier, daté des kalendes de mars et de la septième année du règne de Childéric II, est adressé par ce roi à Didon, évêque de Poitiers. Le souverain fait savoir au prélat qu'il a accordé à la basilique de Saint-Gervais, c'est-à-dire à l'église cathédrale du Mans, en l'affectant au luminaire, le tribut que le fisc tirait de la *curtis* d'Ardin au *pagus* de Poitou. En conséquence, il donne ordre « d'im-

1. J'adopte la date proposée par les abbés G. Busson et A. Ledru dans l'introduction de leur édition (Le Mans, 1902, p. XXIX-XLIII), contrairement à l'opinion de J. Havet (*Œuvres*, I, 328, 353), qui, estimant les *Actus* postérieurs aux *Gesta domni Aldrici*, en plaçait la composition après 840 et avant 857, plus précisément dans les années 850 à 856.

2. Julien Havet avait l'intention de l'étudier mais, chose des plus regrettables, « la partie du mémoire où il devait être question d'Ardin n'a pu être rédigée » (*Œuvres*, I, 393, note 1).

3. *Actus...*, p. 219 et 220.

muniser » (*emunire*) ce domaine de manière qu'aucun comte (*judex*) n'y fasse lever le susdit tribut.

Le texte du second acte ne nous est parvenu que privé de la suscription et de l'adresse; de plus le préambule est altéré. Le roi semble dire que la *villa* d'Ardin avait été donnée par des préceptes de ses prédécesseurs et que lui-même a accordé l'immunité à la susdite villa. S'adressant au destinataire inconnu (par suite de la suppression de l'adresse) du diplôme, le roi lui rappelle qu'il lui a déjà communiqué ce précepte d'immunité par l'entremise du feu évêque Berarius. Maintenant le présent évêque du Mans, Aiglibert, a présenté au souverain copie (?) de ce premier précepte, mais, pour plus ample sûreté (*pro firmitatis studio*), il a demandé de le renouveler. Le roi y consent et fait défense au destinataire, à ses subordonnés (*juniores*), à ses successeurs, de rien exiger de la susdite villa: « gardez par devers vous le présent diplôme pour le consulter (?) au cas où on lèverait notre *inferenda* (?) »¹.

Comme le précédent, l'acte est accompagné de nombreuses souscriptions d'ecclésiastiques. Cette circonstance, et aussi l'extrême incorrection de la teneur, ont fait mauvaise impression sur la critique et l'ont déterminée à rejeter ces deux diplômes comme apocryphes. On a fait valoir particulièrement: 1° qu'Aiglibert n'a été évêque que sept ans après la mort de Childéric II; 2° que la signature du roi est précédée du pronom *ego*, ce qui est contraire à l'usage du temps²; 3° que Childéric II n'exerçait aucune autorité sur l'Aquitaine, région où est située Ardin³.

1. « Et vos de praesente praeceptione pro adducendam post vos reciperet (recipite ?) et quando eum quae (*lis. quancumque*) *inferenda* nostra nobis praesentatis ipsa apud vos (nos ?) exhibeatis. » Cette phrase se comprendrait mieux si elle concernait les *juniores* de l'évêque chargés de lever l'*inferenda*: on leur recommanderait de n'opérer que le diplôme en main. N'y trouve-t-on pas une allusion dans la charte de *cautio* de 721 où on lit: « unde apud Hadingo vicedomino rationes exinde fecimus et nobis (vobis ?) de annunciata carta quod (quae) fuit regnante Chilperico (*lis. Childerico*) rege de ipsa [*in*]ferenda in integrum nobis [*in*]junxit quod ipsi pagenses nostri hoc reddebant etc. » ? A mon avis la phrase en question n'appartient pas au diplôme; c'est une altération marginale ou interlinéaire de la copie conforme du 17 octobre, dont nous allons parler, addition que l'auteur des *Actus* fit passer dans le texte en 832-835.

2. Ces deux objections ont été émises par Bréquigny. La seconde est réfutée (?) par Pardessus (II, 156).

3. P. Roth, *Geschichte des Beneficialwesens* (1850), p. 459-460.

Aucun de ces motifs de suspicion ne résiste à l'examen. D'abord Aiglibert était bien évêque sous le règne de Childéric II ¹. La deuxième objection n'est pas sans réplique : la transcription du ix^e siècle a pu interpréter les *notae* qui précédaient la signature du roi ². Enfin la découverte d'un acte d'Ansoald, évêque de Poitiers ³, daté du 1^{er} juillet, an II de Dagobert II, prouve que les rois d'Austrasie continuèrent à exercer leur autorité en Poitou, même à une époque avancée du vii^e siècle ⁴.

Bien plus grave serait la liste des souscriptions qui figurent au bas des actes royaux. Sans doute dans un original de Clovis II du 22 juin 654, confirmant le privilège par lequel l'évêque de Paris, Landry, soustrait à l'ordinaire l'abbaye de Saint-Denis, on trouve une longue liste de souscripteurs ⁵. Mais les personnages qui, par une disposition tout exceptionnelle, ont apposé leur nom au bas du diplôme, sont les gens de la cour, évêques et grands, qui composent le « palais ». Rien de pareil dans nos deux actes. Exception faite d'un évêque, les autres souscripteurs sont des abbés, de simples clercs même. Il n'est point douteux qu'ils appartiennent au clergé local du Mans. Dans la deuxième de ces pièces c'est au Mans qu'ils apposent leurs souscriptions et à une date postérieure (17 octobre) à celle du diplôme lui-même (27 août). Cette particularité, et aussi la formule « autentico vidi exemplar et subscripsi » qui accompagne chaque souscription, va nous donner la clef du problème : les *Actus* nous offrent la transcription, non point de l'original, demeuré entre les mains du *judex*, mais d'une copie de cet original certifiée conforme par l'apposition des souscriptions d'un évêque ⁶, de quatre abbés, de deux prêtres et de sept personnes non qualifiées, copie exécutée au Mans près de deux mois après l'expédition du précepte en une localité (d'Austrasie) dont le nom n'a pas été reproduit. Le

1. Cf. L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, II, 84.

2. Voy. les planches du recueil de Lauer et Samaran, *Les diplômes originaux des Mérovingiens* (Paris, 1908).

3. Par Léon Maître dans son mémoire, *Cunauld, son prieuré et ses archives* dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LIX (1898), p. 233-261, avec fac-similé.

4. Voy. E.-J. Tardif, *Les chartes mérovingiennes de l'abbaye de Noirmoutier avec une étude sur la chronologie du règne de Dagobert II* (Paris, 1899), p. 44-45.

5. Lauer et Samaran, pl. 6 et 6 bis ; texte, p. 6 et 7. Cf. J. Tardif, *Cartons des rois*, n° 11, p. 10 ; J. Havet, *Œuvres*, I, 236-241.

6. Son nom est écrit *Athmon*, erreur évidente de transcription (pour Athamund ou Hathamund ?).

dernier des personnages nommés, Siggolenus, après avoir exécuté sa copie, y apposa son *signum* et la *data*.

La même explication vaut pour l'acte du 1^{er} mars 669. Il est souscrit par quatre abbés et trois personnages non qualifiés. Le copiste est un clerc, Tētsindus. C'est peut-être sur lui, plutôt que sur le transcritteur de 832-835, qu'il faut rejeter la responsabilité des erreurs qui ont fait soupçonner l'authenticité de l'acte : ainsi, le titre de *vir illuster* dans la suscription ¹, l'expression *adfirmare rogavimus* dans l'annonce des signes de validation, enfin la qualification de *signum* donnée à la signature du roi, toutes choses inadmissibles dans un original. Mais ces anomalies sont sans portée si elles sont le fait d'un copiste.

Cet acte de 669 n'est pas, remarquons-le, un diplôme ; c'est une lettre du roi à Didon, informé de la décision royale parce que Ardin est un ancien et important domaine du fisc situé dans le diocèse que dirige Didon, Poitiers ². En raison de l'intérêt que cette lettre présentait elle a dû être copiée à Poitiers et transmise à l'évêque du Mans qui la fit déposer dans les archives de son église ³.

Quant au premier acte d'immunité, concédé à la requête de l'évêque Berarius, il est perdu ⁴ et n'est connu que par le second, que nous venons d'analyser, et par des confirmations postérieures.

L'évêché de Mans eut soin, en effet, de faire renouveler le privilège d'immunité d'Ardin, à chaque mutation de roi et de prélat :

En 698 ou 699, le 1^{er} mars, Childebert III, à la requête de

1. Elle est de style si le destinataire est laïque (*viro illustri*), non s'il est ecclésiastique.

2. Ajoutons que Didon devait exercer une influence prédominante dans l'Ouest. Oncle maternel de saint Léger, qu'il « nourrit », il fut chargé, comme on sait, par le maire du palais d'Austrasie, Grimaud, d'emmener en Irlande le jeune Dagobert II, à la mort de son père Sigebert III d'Austrasie (1^{er} février 656). Voy. E.-J. Tardif, *op. cit.*, p. 7 et 11, note 1. L'objection de Pardessus (II, 141, note 3) que le destinataire devrait être l'évêque du Mans et non l'évêque de Poitiers, prouve en faveur de l'authenticité de l'acte : un faussaire, au IX^e siècle, aurait eu certainement cette idée et n'aurait pas songé à Didon, dont la réputation devait être fort obscurcie deux siècles après. Surtout il aurait refait, et sans grande difficulté, le premier diplôme, accordé à Berarius, lequel ne nous est point parvenu.

3. C'est pour moi un véritable réconfort que de savoir que J. Havet, lequel avait étudié ces actes mais n'avait pas pu rédiger ses observations, a laissé en regard de la mention de chacun d'eux ce simple mais précieux jugement : *genuinum* (*Œuvres*, I, 271).

4. Cf. note 2.

l'évêque Herlemond, renouvelait les préceptes concédés par son oncle Childéric II aux évêques Berarius et Aiglibertus ¹. Ici la concession d'immunité est revêtue des formes qui sont familières à quiconque s'est occupé de cette institution ². Le souverain interdit au comte (*judex*) non seulement la levée de l'impôt, mais l'administration de la justice sous la double forme de l'assise (*causas audire*) et de la perception des amendes (*freda*), et, en outre, l'exercice du droit de gîte (*mansiones facere*) et de procuration (*parata*).

A partir de cette époque le formulaire est fixé. La concession est renouvelée en des termes semblables. Le même Herlemond l'obtient de Dagobert III, le 10 mars 713 ³, puis de Thierry IV son fils, le 5 mars 723 ⁴. Le dernier Mérovingien, Childéric III, la renouvelle enfin, en faveur de l'évêque Gauziolenus, le 2 mars 743 ou 744 ⁵.

La nouvelle dynastie devait être fatale à la fortune territoriale de l'évêché du Mans. Ardin fut au nombre des domaines poitevins, saintongeais et bordelais, dont l'évêché fut dépouillé par le roi Pepin pour constituer des bénéfices à ses vassaux. Deux de ceux-ci, Adalbert et Haganon, pour sauver les apparences, consentirent à tenir Ardin de l'évêque Gauziolenus, à titre de précaire, moyennant un cens recognitif de douze sous par an (mars 756) ⁶.

Ardin était, de fait, perdu pour l'évêché du Mans. Mais celui-ci ne voulut jamais reconnaître l'usurpation. Sous Charlemagne et Louis le Pieux il revendiqua encore ce domaine comme sa propriété et inscrivit son nom dans la liste des villas dont la possession, au moins théorique, lui fut reconnue par deux préceptes du 23 avril 802 ⁷.

1. *Actus*, p. 237.

2. Sur l'immunité, voy. Fustel de Coulanges, *Le Bénéfice et le patronat*, p. 336-430, et surtout Maurice Kroell, *L'Immunité franque* (Paris, 1910).

3. *Actus*, p. 238. La chronologie des derniers Mérovingiens, telle qu'elle a été constituée par J. Havet, A. Giry et J. Depoin, doit être rectifiée grâce au mémoire de W. Levison, *Das Nekrologium von Dom Racine*, paru dans le *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XXXV, 1909.

4. *Actus*, p. 242. Noter que l'acte royal, quoique impétré par l'évêque Herlemond, est adressé, comme l'ont bien vu Busson et Ledru à Charivius, alors détenteur de l'évêché du Mans. Havet, qui se proposait de parler de l'usurpation de Charivius, n'eut pas le temps de rédiger ses observations (*Œuvres*, I, 413, note 3).

5. *Actus*, p. 253.

6. *Actus*, p. 255.

7. *Actus*, p. 282-286.

et du 31 décembre 832¹. Ardin comptait, en effet, au nombre des domaines les plus importants : nous le voyons qualifié de *pagus*² et, renseignement très rare, on nous donne un chiffre de population : *mille manentes*³.

L'authenticité de ces diplômes est, il est vrai, contestée. L'acte de Charlemagne est rejeté par les diplomatistes⁴. Ceux-ci se divisent seulement pour l'acte de Louis le Pieux. Th. von Sickel a allégué⁵ contre lui (et trois autres datant du pontificat d'Aldric) l'emploi d'expressions inusitées dans la chancellerie de Louis le Pieux mais, au contraire, conformes au style des *Gesta domni Aldrici* ou des *Actus pontificum*. L'argumentation de Sickel, adoptée par B. von Simson⁶ et Mühlbacher dans la première édition de ses *Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*⁷, n'avait pas entièrement convaincu Georg Waitz⁸, qui n'eut pas, d'ailleurs, l'occasion de les discuter à fond. Julien Havet fit la réplique suivante :

1. *Gesta domni Aldrici*, p. 34-44.

2. Cette qualification de *pagus* se trouve dans les deux diplômes de Charlemagne et de Louis le Pieux et dans le titre de la « caution » de 721 (p. 240). La superficie de la commune est assez considérable : 3.000 hectares. Le domaine de Solignac est aussi qualifié *pagus* dans un texte du VIII^e siècle (plus loin p. 127, note 3). On sait que chez les gens de la campagne, encore aujourd'hui, *pays* veut dire souvent *village*. Ardin est dit *vicus* sur des monnaies mérovingiennes (*Areduno vico*). Il fut, en effet, un centre de fabrication monétaire. Voy. B. Fillon, *Attributions de quelques tiers de sols d'or au Poitou* (*Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, année 1843, p. 377-387).

3. Ce terme de *manentes* est rare en Gaule. Du Cange ne cite guère que des exemples puisés dans des textes latins de pays allemands et anglo-saxons. On le retrouve dans un acte d'Aldric du 1^{er} avril 837 (*Gesta*, p. 60 et 90). Grégoire de Tours cependant l'emploie dans sa « Vie de saint Lupicien » : « verum ubi relinquentes hoc habitaculum quod expetierant, ad villas manentium sunt regressi, domum cujusdam pauperis ingrediuntur » (*Script. rerum merov.*, I, 2, p. 664, l. 16).

4. Th. von Sickel, *Acta regum et imperatorum Karolinorum*, t. II (1867), p. 289 et p. 67; Engelbert Mühlbacher, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, 1^{re} éd., n° 379, 2^e éd. (1908), n° 386. B. von Simson, *Die Entstehung der Pseudo-Isidorischen Fälschungen in Le Mans* (1886), p. 91; J. Havet, *Œuvres*, I, 305, note 3. Voy. enfin l'édition des *Diplomata Karolinorum* parue sous la direction de Mühlbacher, I (1906), p. 385, n° 265.

5. *Op. cit.*, II, 345-346.

6. *Op. cit.*, p. 91-92.

7. Innsbrück, 1889, n° 883.

8. Voir son édition partielle des *Gesta Aldrici* dans les *Mon. Germ., Scriptores*, t. XV, p. 314, note 4.

« Ces tournures, ainsi que bien d'autres, étaient habituelles à Aldric et par suite à la mode dans son entourage et l'usage ou l'abus qui en est fait est un des traits caractéristiques des textes écrits ou inspirés par lui ou par les clercs manceaux de son temps. Mais, de ce qu'une charte impériale rendue en faveur d'Aldric paraît avoir été inspirée par Aldric, il n'en résulte pas qu'elle soit fausse, bien au contraire : rien n'était plus naturel de la part de la chancellerie de l'empereur que de demander au bénéficiaire d'une charte les matériaux qui devaient servir à la libeller. Comment, en particulier, les bureaux auraient-ils été en état de rédiger une énumération de propriétés rurales, situées pour la plupart dans le diocèse du Mans et dont les noms ne pouvaient être connus ailleurs ? Force leur était de se borner à copier la liste qui leur était fournie par l'impétrant, et c'est ce qu'ils ont fait ¹. »

J. Havet terminait en exprimant l'espoir que le lecteur concluerait, comme lui, que les soupçons sont mal fondés et que le diplôme de Louis le Pieux du 31 décembre 832 (ainsi que trois autres) est authentique. Ce souhait n'a pas été exaucé. Dans sa deuxième édition, Mühlbacher a maintenu plus rigoureusement que jamais la condamnation que son maître Sickel, B. von Simson et lui-même avaient portée sur ce groupe d'actes ². Nous n'avons pas à prendre nettement parti dans ce débat ³. Authentiques ou remaniés ⁴, les

1. *Œuvres*, I, 305.

2. Innsbrück, 1908, n° 912 (p. 361).

3. Il est lié à l'affaire de la dispute de l'évêché du Mans et de l'abbaye de Saint-Calais qu'il serait trop long, et peut-être sans profit, de reprendre. Disons seulement que, s'il est vrai que l'on retrouve incontestablement, non seulement dans la liste des biens réclamés par l'évêché, mais dans le protocole même (ce que Havet ne remarque pas assez) des tournures familières à Aldric, ou plutôt aux clercs manceaux auteurs des *Actus* et des *Gesta Aldrici*, il ne s'ensuit pas absolument que nous soyons en présence d'actes fabriqués de toutes pièces (cf. note suiv.) ; il en faudrait peut-être conclure que, dès le ix^e siècle, dans des circonstances exceptionnelles, l'acte pouvait être rédigé par l'impétrant lui-même, la chancellerie se bornant à apposer la date, le monogramme et le sceau du souverain. Les exemples de cette pratique sont fréquents pour le x^e et surtout le xi^e siècle. Il serait étrange, en effet, de voir l'église du Mans, dont l'évêque était si bien en cour, se rendre coupable de faux du vivant même de Louis le Pieux, alors qu'il n'eût pas été difficile d'obtenir de l'empereur des actes en bonne et due forme (cf. Havet, I, 297). Le fait que nous ne possédons plus les originaux et que ces actes ne sont connus que par les mss. des *Actus* (xiii^e et xvii^e siècles) et des *Gesta* (xi^e siècle) invite enfin à la prudence.

4. Sickel et Mühlbacher reconnaissent que, à la base, il y a eu des diplômes

diplômes de Charlemagne et de Louis le Pieux, prouvent que sous ces règnes le domaine d'Ardin n'était pas recouvré par l'évêché du Mans.

Les troubles qui agitèrent la fin du règne de Louis, les guerres qui suivirent sa mort, furent peu favorables aux revendications de l'église du Mans. Partisan de Louis, puis de son plus jeune fils, Charles ¹, Aldric ne pouvait qu'être en butte à la haine de Pepin d'Aquitaine et de son fils Pepin II. L'occupation de la basse Loire, à partir de 843, par les bandes normandes qui infestèrent bientôt le Poitou et la Saintonge ² achevèrent la ruine de la fortune territoriale de l'évêché du Mans au sud de la Loire ³.

Après ce coup d'œil d'ensemble, abordons le document dont l'intérêt a été signalé plus haut.

C'est une sorte de rapport ou plutôt d'engagement, adressé à Herlemond, évêque du Mans, en date du Mans du mois de juin,

authentiques. Nous sommes donc, de leur consentement, en présence d'actes retouchés, mais non entièrement supposés. Havet se trompe complètement en prétendant (I, 305, note 3) que l'acte de Charlemagne a dû être fabriqué « plus tard » et imité de celui de Louis le Pieux. En effet, les *Actus*, où il se trouve, ont été rédigés entre 832 et 835 ; le diplôme de 802, s'il a été fabriqué ou refait, est donc contemporain de l'acte du 31 décembre 832 avec lequel il présente des similitudes incontestables. A signaler que la fin du dispositif est rendue obscure par suite d'une lacune. On lit (*Actus*, p. 287) : « usquedum illi qui jamdictae aecclesiae res vel beneficia nostra largitione habebant in nostram veniant praesentiam. Qui negligit censum perdat agrum. » Le diplôme de Louis le Pieux (*Gesta Aldrici*, p. 44) porte : « usquedum illi qui jamdictae aecclesiae res vel beneficia nostra largitione habebant in nostram veniant praesentiam pro eadem negligentia atque contemptu rationes reddere, et hoc praevideat unusquisque ne illam ibi audiat sententiam : qui negligit censum perdat agrum. » Il y a eu un bourdon occasionné par la ressemblance des mots *praesentiam* et *sententiam*. De même le § *Divitis enim canonicis... praecepimus* (*Gesta Aldrici*, p. 37, l. 17-22) a été sauté par suite d'un bourdon : *divitis* (sic) ressemble à *de vicis* du § suivant. L'édition des *Diplomata Karolinorum*, donnée par la société des *Mon. Germaniae historica*, ne signale pas ces lacunes (p. 386, 388).

1. *Gesta Aldrici*, p. 158. Voy. aussi F. Lot et L. Halphen, *Le règne de Charles le Chauve*, I (1909), p. 22.

2. V. Walther Vogel, *Die Normannen und das fränkische Reich bis zur Gründung der Normandie* (Heidelberg, 1906).

3. Dans la suite Ardin devint, on ne sait comment, un prieuré de l'abbaye de Maillezaïs. Ses anciens rapports avec l'évêché du Mans sont encore attestés par la découverte de deniers manceaux. Voy. B. Fillon, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, année 1843, p. 381.

première année du règne de Thierry IV, soit de juin 721¹. Il est d'une intelligence difficile, à la fois parce que nous ne possédons pas d'autre spécimen de ce genre et parce que le texte se présente sous forme d'une copie postérieure de près d'un siècle à l'original et très défectueuse, soit que l'original, en écriture mérovingienne, fût difficile à déchiffrer, soit enfin que le copiste ne comprît déjà plus la teneur de l'acte.

Chose curieuse, il ne semble pas avoir attiré l'attention des érudits qui, depuis la publication des *Actus Pontificum Cenomannensium*, par Mabillon², ont utilisé les renseignements abondants qu'ils renferment. C'est que les chartes qu'ils reproduisent jouissent d'une très mauvaise réputation. Notre texte a partagé sans qu'on tentât de le mettre à part, la réprobation générale qui frappe les diplômes mérovingiens et carolingiens en faveur de l'église du Mans³. Reproduisant cette pièce dans son recueil des *Diplomata, chartae*, etc., Bréquigny la juge cependant authentique : « Nihil est in hoc instrumento quod falsum sapiat » ; au milieu du XIX^e siècle son intérêt n'échappe pas au second éditeur de la collection, Pardessus : « Eo attentius perpendenda est haec charta quod nulla similis argumenti reperiatur qua debitores reddituum recognoscunt quid unusquisque pro sua parte debeat, seque reos promittendi constituentes, singuli pro omnibus integrum redditum se persoluturos spondent⁴. » Il est

1. *Actus*, p. 240. Voy. le texte de cette pièce à la fin du présent mémoire.

2. Les *Actus* n'ont été accessibles jusqu'en 1902 que par l'édition donnée par Mabillon dans ses *Vetera analecta*, éd. in-8, t. III (1688), p. 50-397 ; éd. in-folio (1723), p. 239-338. Sur cette édition et ses défauts, voy. J. Havet, *Œuvres*, I, 318 et suiv. En confrontant le texte des diplômes avec l'édition Busson et Ledru, on s'aperçoit que Mabillon l'a modifié quelquefois par des corrections heureuses, mais sans avertir le lecteur.

3. Bréquigny au XVIII^e siècle, au XIX^e Pardessus, en France, Roth, Waitz, Sickel, Mühlbacher, Simson, etc. en Allemagne, ont prononcé des réquisitoires sévères contre les diplômes contenus dans les *Actus* et aussi dans sa suite les *Gesta Aldrici*. La réhabilitation des documents des *Gesta* et, en partie, des *Actus*, a été la dernière tâche de Julien Havet. Son mémoire, *Les Actes des évêques du Mans*, malheureusement inachevé, a paru en 1893 et 1894 dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes* (t. LIV, 597-692 ; t. LV, 5-60, 306-336). Il a été réimprimé dans ses *Œuvres*, t. I^{er} (1896), p. 271-445. Voy. aussi le mémoire antérieur sur les *Chartes de Saint-Calais*, *ibid.*, I, 103-190 ; cf. *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, t. XLVIII, 1887, p. 5-58 et 209-247.

4. *Diplomata, Chartae*..., t. II, 531, n^o DXVII.

vrai qu'il ajoute cette remarque : « hic deprehendimus prima vestigia usuum sequioris aetatis de solvendo censu feudali. » Elle montre que Pardessus ne comprenait rien au texte qu'il reproduit. Avouons qu'il est plein d'obscurités ¹.

En gros cependant on peut saisir ce qui suit :

Huit personnages, qui se qualifient de subordonnés (*juniores*) de l'intendant (*agens*) de la villa d'Ardin en Poitou, propriété de Saint-Gervais, — entendez l'église cathédrale du Mans ², — se portent garants du paiement de l'*inferenda* et de tout ce qui est dû par leurs *pagenses* ³. Il y a une étroite solidarité entre ces *pagenses* et les *juniores*. Pour chacun de ces derniers on indique avec précision la somme pour laquelle il se porte caution. Le délai imparti pour le versement du tout, la mi-juillet, est fort rapproché, puisque l'acte, passé au Mans, est en date de juin.

Extérieurement l'acte présente quelque analogie avec les *Cautiones* dont les formulaires nous ont transmis plusieurs modèles ⁴. Mais, le fonds est tout différent ⁵ et, sans le secours des diplômes royaux, le texte serait d'une interprétation presque impossible.

L'*inferenda*, nous le savons, a été concédée par Childéric II, et notre pièce, au surplus, nous le dit à la fois expressément et obscurément ⁶.

Qu'est-ce que l'*inferenda* ?

A coup sûr c'est un impôt puisque la série des diplômes passés

1. L'auteur des *Actus*, écrivant un siècle plus tard (832-835), n'y comprenait peut-être déjà plus grand'chose.

2. C'est seulement au XII^e siècle que saint Julien l'emporta comme patron dans l'église cathédrale du Mans. Voy. l'Introduction des abbés Busson et Ledru à leur édition des *Actus*.

3. Ceux-ci ont en effet pris des engagements de paiement : « Similiter et de illis *fidefactis* quod *nostri* *pagenses* qui hoc contempserunt, etc. »

4. Voy. le *Recueil* de Rozière, t. I, p. 463-469.

5. Les *Cautiones* sont des engagements de rembourser, généralement à longue échéance, une somme d'argent prêtée au bénéficiaire, lequel consigne en garantie une pièce de terre.

6. « ...de annunciata carta quod fuit regnante Chilperico rege de ipsa ferenda in integrum nobis junxit etc. » Corriger *Chilperico* en *Childerico*. Les noms des rois sont plus d'une fois maltraités dans les *Actus* : le diplôme de Dagobert III du 10 mars 713 porte comme titre « exemplar... a *Childeberto* rege » (p. 238) ; celui de Childéric III débute ainsi : « Chilpericus, rex Francorum » (p. 246) ; celui de Thierry III : « exemplar... quod fecit Dagobertus » (p. 186).

en revue plus haut, la qualifie de *tributum, census, lucrum terrenum* ¹. Le terme se retrouve dans quelques autres diplômes mérovingiens concernant plus spécialement la région de l'Ouest de la Gaule :

Dans une confirmation générale d'immunité pour l'évêché du Mans de Dagobert III, du 2 mars 713, on lit : « Sed ipse pontifex [Herlemundus] aut agentes sui ill[os solidos] CC. inferendales et ill[os] ² solidos alios ducentos auri pagins[is] quod ad fiscum nostrum de ipsa villa vel de ipsis curtis suis vel aecclesiis suis et monasteriis suis reddebantur et in sacello publico fuit consuetudo reddendi, ipse pontifex aut successores sui per missos suos hoc debeant reddere et quae (*lis. atque*) transsolvere... »

Acte des plus curieux pour l'histoire de l'immunité qui nous montre que l'immuniste n'est pas nécessairement affranchi du paiement de l'impôt, mais qu'il jouit simplement de la faveur de le faire percevoir par ses propres agents, sauf à l'amener jusqu'au trésor royal (*sacellum publicum*) ³. Mais il ne nous renseigne pas avec grande précision sur la nature de l'*inferenda* ; on voit seulement qu'elle diffère de l'*aurum pagense*, d'ailleurs aussi mal connu. Cependant l'opposition des deux termes tend à faire croire que l'*inferenda* n'est pas un impôt en espèces monétaires.

Laissant de côté un diplôme d'un roi Thierry ⁴ dont la teneur est

1. « ...qualemcumque censum aut lucrum terrenum quod ad fiscum nostrum potuerit sperare » (p. 238) ; « nec ullum lucrum terrenum requirere et exactare praesumeret » et « nec qualemcumque censum aut lucrum terrenum » (p. 239). La « caution » de 721 porte comme titre dans les *Actus* : « sequitur exemplar de censibus de pago Arduno ».

2. Le ms. des *Actus* porte simplement *ill.* avec un signe d'abréviation. Les éditeurs ont d'abord lu *illatio*, puis proposé *illatos* dans leurs *Errata* (p. 606). La comparaison avec l'acte correspondant du roi Thierry (p. 188) impose *illos*.

3. Au contraire, dans la concession de Solignac en Limousin, le roi Dagobert cède l'impôt (voy. plus bas, p. 127, note 3). C'est, du reste, la mesure la plus ordinaire, à ce qu'il semble. Voy. Fustel de Coulanges, *op. cit.*, p. 394 ; Kroell, *op. cit.*, p. 116-121.

4. *Actus*, p. 186-189. Le diplôme est concédé à la demande de l'évêque *Berarius*, contemporain de Thierry III. Mais la mention de Childebert comme prédécesseur du roi, de Dagobert comme son « père », de Chilpéric comme son « parent », prouvent qu'il s'agit de Thierry IV. Le nom de *Berarius* est sans doute un *lapsus* ; cette étourderie n'est pas le fait du copiste du IX^e siècle, car celui-ci a reproduit le diplôme à une place chronologique qui montre qu'il le considérait comme contemporain de l'épiscopat de ce prélat. Des erreurs de ce genre ne sont pas sans exemples : un diplôme original de Charles le Chauve porte « *piae memoriae Hludowicus abba* », au lieu de « *piae memoriae Hilduinus abba* » (J. Tardif, *Cartons des rois*, p. 118, col. 1).

à peu près identique, nous retrouvons, vers 705, ces impôts mentionnés dans un diplôme de Childeberr III en faveur de Saint-Serge d'Angers ¹. Le roi renouvelle les diplômes d'immunité accordés à ce monastère par son aïeul Clovis II et son père Thierry III, diplômes en vertu desquels l'abbé, affranchi de tout droit de justice, procuration, etc., devait chaque année porter au trésor, en personne ou par représentant, l'*inferenda*, soit douze sous ². Tel était le produit de l'impôt de six domaines (*curtes*) de l'abbaye. Cette somme de douze sous se divisait en six sous d'*inferenda* (proprement dite) et six sous de *remissaria auri pagensis* ³.

Sans nous attarder sur cette dernière expression, qui est embarrassante ⁴, on voit que *inferenda* peut s'entendre d'une double

1. Cet acte est connu par sa transcription dans un cartulaire de Saint-Serge d'Angers, aujourd'hui perdu, mais copié par Gaignières (Bibl. Nat., lat. 5446, fol. 237-299) et Dom Housseau (Bibl. Nat., *Coll. de Touraine et d'Anjou*, t. I). Voy. A. Giry, *Notices bibliographiques sur les archives des églises et des monastères de l'époque carolingienne*, 1901, p. 93, n° 83 (Bibl. de l'école des Hautes Etudes, fasc. 132). Il a été publié, entre autres, par Pardessus (*Diplomata, Chartae*, II, 267) et K. Pertz, *Mon. Germ., Dipl.*, p. 65, n° 74.

2. « ... et clementiae regni nostri suggestit quod de curtibus praedictae sanctae basilicae quae nominantur (6 noms), annis singulis inferendam, solidos sex inferendales et alios sex de remissaria auri pagensis, inferendo in fisci ditiones redderent... ut nullus iudex publicus... ullam redhibitionem penitus exinde requireret nisi quod ipsam inferendam idem abbas per se ipsum aut per missos suos annis singulis in sacellum publicum reddere deberet. ; sed quodcumque pars fisci nostri exinde percipere aut exactare potuerat nullus vestrum hoc penitus requirere praesumat, nisi tantum annis singulis ipsi solidi duodecim per ipsum abbatem aut per missum suum nostris aerariis inferri debeant, ut dictum est, nostris et futuris, Deo auxiliante, temporibus. »

3. Il y a bien *sex* dans le texte et non *seu*, comme l'imprime Pardessus (II, 267) en s'autorisant de la copie de dom Housseau. En se reportant à la *Coll. de Touraine et d'Anjou* (t. I, p. II), on s'aperçoit que dans l'écriture de dom Housseau la lettre *x* est tracée avec négligence de ressembler à un *u*. Au surplus, on trouve « solidos VI. inferendales et alios VI. et remissaria auri pagensis » dans l'excellente copie de Gaignières (Bibl. Nat., ms. lat., 5466, fol. 237) exécutée « ex cartulario... XI. saeculo scripto, n. marginalis 12 », copie qui reproduit scrupuleusement toutes les particularités de son modèle, y compris le christmon et la ruche qui encadrent la signature du roi Childeberr.

4. Sur la *remissaria auri pagensis* voy. Lehuërou, *Instit. Merov.*, I, 286-287 ; G. Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, II, 2, 269 ; F. Thibault dans la *Nouvelle revue hist. de droit*, 1907, 226, note 5 ; Kroell, *Immunité*, p. 117. F. Dahn semble y voir une sorte d'abonnement avec le fisc (dans *Germanist. Abhandlungen... K. von Maurer*, p. 348 et 365).

manière : au sens large c'est le produit total de l'impôt ¹, au sens étroit c'est un impôt d'une nature spéciale, sur laquelle l'acte en faveur de Saint-Serge ne jette point de lumière.

Au contraire, un diplôme de Chilpéric II, de mars 716 ², confirme et précise l'interprétation suggérée par les deux actes de Dagobert III et Thierry en faveur de l'évêché du Mans. Renouvelant les préceptes de son père Childéric II, de son aïeul Clovis II, de son oncle Thierry III, de ses cousins Clovis III, Childebert III, Dagobert II, eux-mêmes confirmatifs d'un « bienfait » de leur commun ancêtre Dagobert I^{er}, il accorde à l'abbaye de Saint-Denis les cent vaches d'*inferenda* qui étaient dues annuellement au fisc par le pays du Maine ³. Ce diplôme de Dagobert I^{er} ne nous est pas parvenu, mais les *Gesta Dagoberti* nous en ont conservé une analyse, faite certainement d'après l'original : elle prouve que le texte de la confirmation est identique à celui de la première concession ⁴.

Ainsi l'*inferenda* est un tribut de bétail ⁵. A cela rien d'étonnant.

1. Verser l'impôt foncier se dit *inferre* dans quantité de constitutions du Bas-Empire, ainsi que chez Cassiodore. Cf. un texte de Grégoire de Tours cité plus loin, p. 123, note 4, et de la *Vita Eligii* (plus loin, p. 127, note 3).

2. L'original, encore conservé, est reproduit dans le recueil de Lauer et Samaran, pl. 37 ; il est transcrit p. 26.

3. « ... bone memorius proavus noster Dagobercthus, quondam rex, per sua auctoretate, mano sua roborata, vaccas cento soldaris, quod in inferenda de pago Cinomaneco in fisce dicionebus sperabatur ad ipsa sancta basileca annis singolis concessissit... Precipientes enim jobinus ut, sicut constat antedictus princeps Dagobercthus, quondam rex, ipsas vaccas cento inferendalis de supraescripto pago Cinomaneco, quod annis singolis in fisce dictionibus sperabatur per sua auctoretate ad ipsa baselica concessit et hoc a judiciaria potestate, annis singolis conservare vel adimplere vedintur etc. »

4. « Centum vaccas inferendales quae ei de ducatu Cenomanico annis singulis solvebantur fratribus inibi Deo servientibus per proprii praecepti praeceptionis subscriptum visum est omni futuro tempore annuatim concessisse » (*Scriptores rerum Merovingicarum*, II, 415).

5. Le terme se retrouve encore dans d'autres textes, mais qui ne nous éclairent pas sur la nature de cet impôt :

1^o Testament de l'évêque Berarius (2 oct. 710) : « dum cognitum est quod vir illuster Grodegario dux de inferendis vel undicumque juvamen nobis praestare non cessat... » (*Actus*, p. 226 ; J. Havet, I, 441) ; — 2^o Diplôme de Pepin le Bref, du 10 juin 760, accordant l'immunité au monastère manceau de Saint-Calais : « ... ut nullus quislibet de judiciaria potestate per vicos aut in villas ipsius monasterii ad causas audiendum vel inferenda exactanda sive freda exigenda etc. » (*Mon. Germ., Diplomata Karolinorum*, t. I, p. 20, n^o 14 ; Havet, I, 168) ;

Même sous l'Empire romain, l'impôt en nature n'a jamais été entièrement remplacé par l'impôt en espèces métalliques ¹. L'*annone*, selon la théorie courante, accompagne même partout l'impôt en argent ². Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que dans l'économie régressive qui se manifeste à l'époque mérovingienne, et très antérieurement ³, un impôt de cette sorte poursuive son existence.

Seulement cette constatation ne s'accorde pas avec le texte de la *cautio* de 721. Celle-ci montre à l'évidence que l'*inferenda* est un impôt payé en espèces métalliques. Elle fournit même un critère précieux pour déterminer la réduction de la valeur du sou mérovingien. Totalisons en effet les sommes pour lesquelles s'engagent les huit *juniores*. Nous voyons que :

Domnolenus se porte caution pour 72 sous

Bodoharius	—	73	—
Rigobertus	—	34	—
Bosolenus	—	43	—
Audobertus	—	38	—
Gembertus	—	82	— + 2 deniers
Gondoaldus	—	36	— 1/2
Adobertus	—	21	1/3

3^o Diplôme de Charlemagne du 29 mars 786 pour le monastère d'Ansbach en Franconie : « nec mansiones vel paratas faciendum nec inferendas aut pensiones exactandum » (*Dipl. Karol.*, I, 206, n^o 152); 4^o un fragment très corrompu du polyptique de l'église du Mans (vers 838) : « de inferenda et de postiuerno sive de suisatico (ou sensatico) solidos CLXXX et denarius I » (*Gesta d. Aldrici*, éd. Charles et Froger, p. 162-163; cf. Guérard, II, 922-923).

1. La question a été exposée à maintes reprises. Voy. entre autres, Marquardt, *Rom. Staats Verfassung*, II, 231; trad. français, X, 261; — Otto Seeck dans Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, IV (1901), 508-509; — Bouchard, *Admin. financière de l'Empire romain*, 505; Dureau de la Malle, *Économie politique des Romains*, I, 177; II, 438; — G. Humbert, *Essai sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains*, I, 485; — Waltzing, *Corporations*, II, 10-12, 92; — H. Monnier, *Λ'ἐπιβολή* (*Nouvelle revue hist. de droit*, 1892, 138), etc.

2. Selon Fabien Thibault (*Les impôts directs sous le Bas-Empire romain*, 1900, p. 47-48, — ext. de la *Revue générale de droit*) l'*annone* n'est pas un impôt mais le service de l'intendance militaire et de l'approvisionnement des capitales. Cette opinion est isolée.

3. La régression économique du monde romain, indéniable à partir du milieu du III^e siècle, s'accuse dès la fin du II^e siècle déjà. J'espère revenir un jour sur ce sujet.

Soit, en tout 399 sous plus une fraction. Le total réel était évidemment de 400 sous ; il est inadmissible que les cautions ne s'engagent pas pour une somme ronde. Or nous obtenons 399 sous plus $1/2$, plus $1/3$ de sous, soit 399 sous + $5/6$. Que faut-il pour parfaire la somme ? Il faut un sixième de sou. Les 2 deniers de Gembertus vont nous les donner, *mais à condition que le sou se divise en 12 deniers*. La réforme qui ramenait de 40 à 12 le nombre des deniers que devait renfermer chaque sou ne nous est pas attestée avant 743 ¹. Notre *cautio* permet de la faire remonter vingt ans plus haut. Elle prouve par là même que l'*inferenda* se payait en espèces métalliques.

Comment s'expliquer cette contradiction ?

La solution n'est pas impossible à trouver. L'impôt en nature a toujours pu se transformer en impôt monétaire, tantôt à la demande des contribuables, tantôt sur l'injonction du pouvoir. Nous savons que sous l'Empire romain cette opération s'appelait *adhaeratio* ². Même à une époque d'économie régressive, cette opération pouvait être avantageuse aux contribuables, car le paiement de l'impôt en nature occasionnait des pertes à la fois de temps et de fournitures et exigeait des transports pénibles, ruineux même, qui étaient à la charge des habitants des campagnes ³. Aussi Grégoire de Tours considère-t-il comme une faveur que la cité d'Auvergne ait obtenu de l'empereur (Maximin), grâce à un miracle de saint Allyre, la transformation en or de l'impôt en nature (céréales et vin) qu'elle devait amener à grand'peine jusqu'aux magasins publics ⁴. Ce procédé n'est

1. *Karlmanni principis capitulare Liptinense kal. mart. anni 743 vel paullo posterioris* : c. 2 : « ... solidus id est duodecim denarii » (*Capitularia*, ed. Boretius, I, 28). Cf. M. Prou, *Catalogue des monnaies Mérovingiennes de la Bibl. Nationale, Introduction* (1892), p. VIII.

2. Voy. Lehuërou, I, 305 ; F. Thibault, *op. cit.*, p. 98 (cf. p. 45, 58).

3. Les inconvénients de l'impôt en nature sont déjà décrits par Tacite (*Agric.*, c. 23). Les mêmes abus se sont reproduits à toutes les époques et dans toutes les régions. Voy. pour la Turquie et la Perse les remarques de V. Bérard, *Les révolutions de la Perse*, p. 316 et 326.

4. Greg. Tur., *V. patrum*, c. 2 : « hoc obtinuit ut Arverna civitas, quæ tributa in specie triticea ac vinaria dependebat, in auro dissolveret, quia cum gravi labore penuri inferebantur imperiali » (éd. Bordier, t. I, p. 156). Par *penus*, il faut, je crois, entendre les magasins de l'État où s'entassaient pour les besoins de l'armée et de l'administration des fournitures en nature.

Les inconvénients se faisaient sentir également, la chose va de soi, pour les redevances privées. En 822 Adalard, abbé de Corbie, autorise ceux de ses vassaux dont le bénéfice est « paulo longius positum » à convertir en argent, en les ven-

pas moins désavantageux à l'Etat : le coulage est effrayant, une bonne partie des fournitures se perd en cours de route. Il est probable que souvent le tribut en nature fut transformé en tribut en or et joint à l'*aurum pagense* dont le produit était fondu en lingot dans chaque pagus avant d'être envoyé au trésor royal ¹. Le fait est certain pour le domaine d'Ardin. La charte de *cautio* nous dit en effet que les huit *juniores* s'engagent à avancer le produit de l'*inferenda* et tout l'*exactum* dû par les *pagenses* (et aussi les *fidefacta* ²). La somme de 400 sous est, du reste, tellement élevée, qu'elle doit comprendre, non seulement l'*inferenda*, mais l'ensemble des impôts et redevances dus par la *villa* ou plutôt la circonscription (*pagus*) d'Ardin ³.

L'*inferenda* s'est continuée, sous forme coutumière, à l'époque carolingienne. Elle était alors transformée en redevance en argent. Le capitulaire de Worms de 829 nous en fait même connaître l'estimation : la vache d'*inferenda* était cotée 2 sous et ce tarif avait été fixé par les *missi* de Charlemagne ⁴. Ainsi transformée l'*inferenda*

dant, les produits des dîmes dont ils sont redevables au monastère. Voy. l'édition des *Statuts d'Adalard* procurée par L. Levillain dans le *Moyen Age*, année 1900, p. 385. En 1178, des paysans anglais se plaignent d'être obligés de s'éloigner de leurs terres pour charroyer leurs récoltes et obtiennent du roi Henri II l'estimation en argent de leurs redevances en nature. Voy. un passage du *Dialogus de scaccario*, cité par W. J. Ashley, *Hist. des Doctrines économiques de l'Angleterre*, trad. Bon-
dois, I (1900), I, 81. On sait que l'Angleterre, en avance sur le continent, effectuera dès le XIII^e siècle la transformation en argent même des corvées sur place (*ibid.*, p. 55 et suiv.). Sur le même phénomène en France, voy. H. Sée, *Les classes rurales et le régime domanial en France au moyen âge* (1901), p. 384.

1. Cf. plus loin, p. 127, notes 3 et 4.

2. Cf. plus haut, p. 118, note 3.

3. « Illas inferendas vel omne exactum (Voy. p. 128).

Un des derniers exemples d'*adhaeratio* dans l'Empire d'Occident se trouve dans un novelle de Valentinien III, du 21 juin 445, par laquelle il autorise les derniers « provinciales » de Numidie et de Maurétanie Sétifiennne demeurés sous son autorité à payer « in adaeratione » leurs annones militaires « pro longinqua difficultate itineris » (*Novellae constitutiones Theodosii II, Valentiniani III, etc.*, éd. G. Haenel, 1842, col. 182 ; éd. Mommesen et P. Meyer, 1905, p. 95).

4. *Capitulaire missorum Wormatiense*, c. 15 : « quicumque vicarii vel alii ministri comitum tributum quod inferenda vocatur majoris pretii a populo exigere praesumpsit, quam a missis bonae memoriae genitoris nostri constitutum fuit, hoc est duos solidos pro una vacca, hoc quod injuste superposuit atque abstulit sibi que retinuit, his quibus hoc tulit cum sua lege restituat, et insuper fredum nostrum componat et ministerium amittat » (Boretius, II, 17).

cesse d'être un impôt *sui generis* et se perd dans l'océan des « coutumes » de toutes provenances, qu'on rencontre à partir de la fin de l'ère carolingienne.

Revenons à notre charte de caution de 721.

Nous n'avons pas encore épuisé la somme de renseignements qu'on en peut tirer pour l'histoire des institutions.

Le système de la ferme de l'impôt, attestée à l'époque mérovingienne ¹, pour l'impôt public, se poursuit sous l'autorité de l'évêque. Il est visible, en effet, que les « cautions » sont en même temps des fermiers de l'impôt. Ils opèrent en vertu du diplôme même d'immunité et ils le rappellent ².

Les fonctions de ces *juniores* ³ n'ont pas changé de nature parce qu'ils sont passés de l'autorité du comte ou du centenier (ou viguier) sous celle de l'évêque, ou plutôt du vidame auquel ils doivent, semble-t-il, rendre compte de leurs opérations ⁴. Le *Capitulaire de villis*, qu'il soit ou non de Charlemagne ⁵, nous apprend qui étaient ces subordonnés de l'intendant (appelé ici *judex*) désignés sous le nom de *juniores* : c'étaient les maires, doyens et celleriers ⁶.

1. Lehuërou (I, 309, 328) passe en revue les textes. Le plus important est un chapitre bien connu de Grégoire de Tours (lib. VII, cap. 23) racontant l'assassinat en 585 du juif Armentarius et de trois de ses « satellites », venus à Tours pour se faire restituer le montant (ad exigendas cautionas) des « tributa publica » qu'ils avaient avancés à Injurious, ancien « vicarius » et à Eonomius, ancien comte. Les corps des victimes furent retirés d'un puits où ils avaient été précipités : « verumtamen neque pecunia neque cautiones Judei defuncti repertæ sunt ». — Sur le fermage à l'époque byzantine voy. H. Monnier, *Études de droit byzantin*, II (1900), 140-142 (extr. de la *Nouvelle revue hist. de droit*, t. XIV).

2. Voy. plus haut, p. 118, note 6 et p. 110, note 1.

3. Le sens général est « subordonné », pour le monde laïque (voir les *Capitulaires*), aussi bien qu'ecclésiastique (Waitz, II, 2, 44, note 6).

4. « Unde apud Hadingo vicedomino rationes exinde fecimus », etc. Le vidame, appelé aussi « œconomus », est encore à cette époque un ecclésiastique, administrateur des biens de l'évêché. Voy. F. Senn, *L'Institution des Vidames en France*, (1907), p. 14.

5. Cette attribution a été fortement combattue par Alfons Dopsch dans son ouvrage *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit* (1912-13, 2 vol.), qui le date de 794-795, l'attribue à Louis, roi d'Aquitaine, et en restreint la portée à ce dernier pays (I, 54). Les arguments botaniques et philologiques à l'appui de cette théorie appellent les plus sérieuses réserves. Voy. G. Baist, *Zur Interpretation der Brevium exempla und des Capitulaire de villis* (dans le *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, t. XII, 1914, p. 22-70).

6. *Cap. de villis*, c. 58 : « judex de suo eos nutriat aut junioribus suis, id est majoribus et decanis vel cellerariis » (Boretius, I, 88).

Le « Polyptique d'Irminon » nous montre également pour l'exploitation des domaines de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés des maires, doyens et celleriers (et aussi des forestiers et des meuniers), quelquefois sous l'autorité d'un *judex*. Quand un domaine est important (ainsi Villemeux ou Béconcelle), il est partagé en trois et même quatre doyennés (*decaniae*) ¹. Mais, comme au temps de Charlemagne, l'impôt public était devenu redevance coutumière ², on ne voit pas que l'ensemble des *juniores* du domaine formât une sorte de société responsable de la levée de l'impôt et en avançant le produit le cas échéant.

Il semble bien, au contraire, que ce soit le cas ici. Il n'était pas normal, en effet, que la levée de l'impôt se fît avant l'automne. Les rôles de l'impôt étaient publiés en mars et la perception, conformément à des usages remontant à l'époque romaine, se faisait en septembre ³. Quand l'impôt fut devenu un cens coutumier il se leva également à l'automne avec les taxes en nature, souvent à la Saint-Remy (1^{er} octobre) ⁴. Le versement dès la mi-juillet d'une grosse somme telle que 400 sous, implique qu'elle constitue une avance faite au seigneur par les fermiers-cautions de l'*inferenda* due par le domaine d'Ardin.

On vient de répéter que 400 sous représentent une grosse somme. Ce serait même toute une fortune s'il s'agissait de sous d'or ⁵. En principe tel devrait être le cas : les amendes judiciaires et l'impôt

1. Édition Longnon, I, 58-62.

2. Sur sa disparition, ou plutôt sa transformation, à l'époque carolingienne, voy. B. Guérard, *Prolégomènes au polyptique de l'abbé Irminon*, t. I, 2^e partie, p. 697 ; — G. Waitz, *op. cit.*, IV, 113-119.

3. Lehuërou, *op. cit.*, I, 312 ; — Digot, *Hist. d'Austrasie*, III, 24 ; — Waitz, *op. cit.*, II, 2, 267.

4. Les exemples en sont innombrables depuis le XI^e siècle, pour le moins.

5. Un exemple typique nous est fourni par un grand du nom d'Ibbon. Condamné à l'amende de 600 sous pour avoir refusé de prendre part à l'expédition de Thierry III en Austrasie, il dut pour s'acquitter se dessaisir de son domaine de Hodenc en Beauvaisis en faveur de l'abbaye de Saint-Denis qui paya à sa place. Voy. un diplôme de Childébert III du 23 décembre 695 dans Tardif, *Cartons des rois*, n° 35 ; Lauer et Samaran, pl. 25. Seuls les établissements ecclésiastiques les plus puissants pouvaient disposer de sommes aussi considérables.

Il semble résulter d'une lettre d'Abbon à Didier, évêque de Cahors, qu'une villa offerte par Dagobert I^{er} à l'église de Metz valait plus de 500 sous (*Mon. Germ., Epistolae Merovingici et Karolini aevi*, I (1892), p. 210.

étaient payables en or ¹; et même, comme à l'époque romaine ², les sous d'or, produit de l'impôt, étaient convertis sur place en lingots par les monétaires avant d'être envoyés au trésor royal ³. Mais faut-il admettre qu'au VIII^e siècle on frappât encore de la monnaie d'or ?

C'est bien difficile à croire. Drainée vers l'Orient, la monnaie d'or que les mines anciennes n'étaient plus capables d'alimenter se raréfiait ⁴ à un tel point qu'il est fort peu vraisemblable d'imaginer les

1. Voy. M. Prou, *Introduction au catalogue des monnaies Mérovingiennes de la Bibliothèque Nationale* (1892).

2. Voy. par exemple l'édit de Valentinien du 8 janvier 367 : « quotiescumque solidi ad largitionum subsidia perferendi sunt, non solidi pro quibus adulterini saepe subduntur, sed aut idem in massam reducti, sicut si aliunde qui solvit potest habere materiam auri obryza dirigatur, pro ea scilicet parte quam unusquisque dependit, ne diutius vel allecti vel prosecutores vel largitionales adulterinos solidos subrogando in compendium suum fiscalia emolumenta convertunt » (*Cod. Theodosien*, XII, 6, 13).

3. Un témoignage caractéristique nous est offert à ce sujet par la *Vie de saint Éloi*. Le saint vient d'obtenir du roi, le domaine de Solignac en Limousin au moment où se fait la levée de l'impôt : « Erat enim tempus quo census publicus ex eodem pago regis thesauro exigebatur inferendus. Sed, cum omni censu in unum collecto regi pararetur ferendum ac vellet domesticus simul et monetarius adhuc aurum ipsum fornacis coctionem purgare ut, *juxta ritum*, purissimus ac rutilus aulae regis praesentaretur metallus — nesciebant enim praedium esse Eligio concessum — toto nisu atque conatu per triduum sed et quadriduum laboris insistentes nulla, poterant, Deo id impediante, arte proficere, usquequo ab Eligio praeveniens nuntius opus coeptum interciperet idemque ejus dominio revocaret. Mox ergo ut hoc nuntiatum est cunctis loci illius accolabus exultantibus et opus perfectum est et ejus dicioni commissum » (*Vita Eligii*, I, 15, éd. Krusch dans *Scriptores rerum Merovingicarum*, IV, 681).

Ce renseignement vaut pour le VII^e plutôt que pour le VIII^e siècle (voy. note suiv.), bien que la rédaction de la *Vie de saint Eloi*, mise sous le nom de saint Ouen, ne soit pas antérieure à ce dernier siècle. Voy. l'introduction de Krusch à son édition, et aussi L. Van der Essen, *Etude critique et littéraire sur les Vitae des saints Mérovingiens de l'ancienne Belgique*, Louvain-Paris, 1907, p. 331 (*Recueil de travaux... d'histoire, Université de Louvain*, fasc. 17).

Remarquer à ce propos que dans les chartes franques les amendes sont évaluées au poids (*auri libras tot... argenti pondera tot*) ; on spécifie que le produit sera en or pur, éprouvé, cuit (*auri optimi, purissimi, auri probatissimi, ad purum excocti*). Voy. A. Giry, *Manuel de diplomatique*, p. 566.

4. M. Prou, *Catalogue des monnaies Carolingiennes de la Bibliothèque Nationale* (1896), p. xxx-xxxiii. On ne frappe plus de monnaie d'or à l'époque carolingienne. Voy. Blanchet et Dieudonné, *Manuel de numismatique française*, I (1912), 337, 359. — La loi des Bavares opère déjà la transformation des amendes d'or

paysans, ou même les fermiers de l'impôt, soldant les contributions en ce métal. L'expression *aurum pagense* ne doit pas nous faire illusion. Elle était traditionnelle et consacrée. On dut payer l'*aurum pagense* et l'*inferenda* (quand elle fut convertie en espèces) *en métal-argent*, suivant une proportion, malaisée à connaître, entre l'or et l'argent ¹.

Ferdinand Lot.

APPENDICE

Sequitur exemplar de censibus de pago Arduno, qualiter persoluti fuerunt in tempore Theoderici regis, Herlemundo episcopo ².

Domno et seniore nostro, viro apostolico Herlemundo, qui casam sancti Gervasii in regimen habere videtur, nos enim, in Dei nomine, Domolenus, Baudoharius, Rogobertus, Bosolenus, Gembertus, Audobertus, Gundwaldus, seu et Adobertus, junioris Vidranno, agente de villa vestra sancti Gervasii, nuncupante Arduno. Dum cognitum est qualiter et permisso ipsius Audranno, illas inferendas vel omnia exactum quod ex ipsa villa ad partem sancti Gervasii reddere debetur de pagensis nostris, unusquisque per manus nostras reciperemus vel adrecipere habemus. Unde apud Hadingo vicedomino rationes exinde fecimus, et nobis de annuntiata carta, quod fuit regnante Chilperico rege, de ipsa ferenda, in integrum nobis junxit, quod ipsi pagenses nostri hoc reddebant vel nos cum ipsis vel ipsos pagenses exinde convictus esse faciat. Propterea hanc epistolam caucionum nobis emitemus vel manu nostra affirmavimus ego Domolenus quod de ipsa annocia redebeo solidos septuaginta et II., et ego Bodoharius solidos septuaginta III., et ego Rigobertus solidos XXXIII., et ego Bosolenus solidos XL et tres, et ego Audobertus solidos XXXVIII.; similiter ego Gembertus solidos LXXXII. et denarios II.; ego Gundwaldus solidos XXXVI. et demedio; et ego Adobertus solidos XXI et tremisso, sicut diximus. Nos enim juniores Aldoranno hoc vobis per hanc epistolam caucionis pondemus ut medio julio ipsa inferenda, quod superius est intimatum, quod unus-

en monnaie d'argent et en bétail. Voy. Soetber dans les *Forschungen zur Deutschen Geschichte*, t. II (1862), p. 305, et M. Prou, *Catalogue des monnaies Mérovingiennes de la Bibliothèque Nationale* (1892), p. XIV.

1. Peut-être 10/1. Voy. Prou, *op. cit.*, XXXIII-IV.

2. *Actus pontif. Cenomann.*, p. 240.

quisque de sua parte reddere debet, sicut superius est insertum et apud nos cognitum est, quod exigere petimus, sicut diximus, medio mense julii, ipsa vobis in integrum transsolvere pondemus, ut gratiam vestram exinde adimplere debemus. Similiter et de illis fidefactis quod nostri pagenses qui hoc contempserunt et vobis de ipsis vicis hoc vobis spopondimus ut per unumquemque hominem de suo servicio, juxta quod vobis quidem fecerunt et vester brevis loquitur, ipso die in integrum exinde apud nos satisfacere debeamus. Quod si hoc non fecerimus et voluntatem vestram exinde non adimpleverimus, per hanc epistolam cautione vobis spopondimus ut inpostea post ipso placito totum in duplum vobis transsolvere spopondimus. Quam postea epistolam cautione cum astipulatione subnixam manus nostras subinfirnavimus et adfirmare rogavimus.

Actum Cenomannis civitatis, in mense junio, in anno I regnum domini nostri Theoderici regis.

Signum Domnoleno. — Signum Riguberto. — Signum Baudehario. — Signum Bausleno. — Signum Audobero. — Signum Genberto. — Signum Gundualdo, — qui hanc epistolam cautio affirmaverunt conscientes.

Bertrannus rogitus subscripsi. — Teodebaldus subscripsi. — Adebertus subscripsi. — Odilus scripsi et subscripsi.

CÚCHULAINN, BEOWULF

ET

HERCULE¹

I

Des légendes romanesques et merveilleuses se sont formées en Irlande autour du nom de Cúchulainn. Le fonds, sans doute, est de création indigène, mais ces récits contiennent aussi divers incidents ou traits qu'on peut considérer comme étrangers, c'est-à-dire venus du continent, et qui s'expliquent par la littérature comparée et le folklore. On pourra peut-être retrouver quelques traits de ces légendes dans l'antiquité classique. J'avais rêvé autrefois d'essayer l'histoire du cycle de Cúchulainn, mais ce projet a été au-dessus de mes forces. Je voudrais tout au moins proposer ici un rapprochement qui s'était présenté à mon esprit il y a longtemps déjà.

Le texte auquel nous allons emprunter un épisode fut publié pour la première fois en 1880 par feu Windisch dans le tome I de ces *Irische Texte* qui furent l'œuvre la plus importante de la philologie celtique depuis la *Grammatica Celtica* de Zeuss, en 1853, car ils ont révélé l'ancienne littérature irlandaise et l'ont rendue accessible à tous les travailleurs de bonne volonté.

Un des morceaux de cette chrestomathie était la *Fléd Bricrend* « Festin de Bricriu » publiée pour la première fois d'après le *Lebor na h-Uidhre*, manuscrit du XI^e siècle. Ce texte était accompagné par

1. On me permettra de rappeler que j'ai déjà donné trois études irlandaises aux publications de l'École :

1^o *Notice sur les inscriptions latines de l'Irlande*, dans le tome XXXV (1878) de la *Bibliothèque de l'École* (volume publié pour célébrer le 10^e anniversaire de sa fondation).

2^o *Les gâteaux alphabétiques*, publié dans le tome LXXIII de la *Bibliothèque de l'École*, 1886 (*Mélanges* L. Renier).

3^o *La réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme*, dans l'*Annuaire de l'École* pour 1902.

Windisch, sinon d'une traduction, au moins d'une longue analyse et d'un glossaire complet; d'après cette publication d'Arbois de Jubainville donna une traduction française du récit dans le tome V du *Cours de littérature celtique*, 1892¹. Un peu plus tard, en 1899, Henderson rééditait le texte irlandais, complété d'après divers manuscrits, l'accompagnant d'une traduction anglaise et de longues notes explicatives². Enfin, en 1901, M. Thurneysen donnait une traduction allemande du récit dans son anthologie légendaire, *Sagen aus dem alten Irland*, œuvre à la fois sobre et précise.

Le Festin de Bricriu est une de ces œuvres littéraires qui ont été présentées au public français par d'Arbois de Jubainville dans son livre intitulé *l'Épopée Celtique en Irlande*. Ce titre que l'érudit auteur a donné à son recueil d'anciens récits irlandais est grandiose et était propre à produire de l'effet, mais on peut lui reprocher d'être inexact et de deux façons : d'abord le terme épopée a toujours désigné une œuvre d'ensemble et en vers, tandis qu'il s'agit ici de récits isolés, traitant de différents sujets et tous en prose ; ensuite il ne s'agit pas de sujets d'épopée ayant existé chez d'autres Celtes, à commencer par ceux de l'antiquité ; il s'agit de récits purement irlandais et imaginés en Irlande. Lorsque Henderson publia le Festin de Bricriu il prit comme sous-titre *An early Gaelic Saga*, employant ce néologisme anglais, emprunté de l'ancien norrois pour désigner un récit en prose du moyen âge islandais ou norvégien. A son tour M. Thurneysen employa le titre *Sagen* « légendes », ce qui n'est pas exact, car ces récits ne sont pas arrivés par tradition orale, mais ce titre a au moins le mérite d'être modeste. Il convient de remarquer que le terme *epic* n'a jamais été employé par O'Curry dans son livre *Lectures on the manuscript materials of ancient Irish history*, Dublin, 1861, et il n'a jamais parlé que de *tales*, c'est-à-dire de « récits ». Le terme propre qui convient à ces compositions littéraires d'un autre âge est celui qu'employait un philologue, à la fois réaliste et modeste, P. W. Joyce, quand il disait *romantic tales*, c'est-à-dire « récits romanesques ».

Le Festin de Bricriu est un roman irlandais de la première partie du Moyen Âge, et cela d'après ses éléments intrinsèques. Ce récit,

1. Ce volume porte aussi le titre particulier de : *L'Épopée Celtique en Irlande*, tome I^{er} (seul paru) publié avec le concours de MM. G. Dottin, L. Duvau, M. Grammont et F. Lot.

2. Forme le tome II des publications de l'*Irish texts Society*.

un des plus originaux de l'ancienne littérature irlandaise, moitié réaliste, moitié fantastique, est bien irlandais par le cadre du récit, les mœurs qu'il décrit, et les sentiments qu'il reflète. On y voit la rivalité entre ces héros légendaires représentant la vaillance et surtout la force physique ; on y voit la préséance revenir au plus fort. Une série d'épisodes se succèdent où l'auditeur attend toujours le triomphe de son héros favori. Nous disons l'auditeur, car on sent bien qu'avant d'avoir été mis en écrit ces récits ont amusé et charmé bien des générations, comme chez nous ces contes que l'on traite dédaigneusement de populaires quand ils ne sont, en somme, que la forme primitive des romans. Plus d'un de ces contes est aussi long qu'une de nos nouvelles ; ce sont ceux où un conteur de talent et imaginaire a voulu se donner libre carrière, *rei tro*, comme disait mon ami Luzel.

Deux guerriers vaniteux, Loegaire et Conall, ne veulent pas reconnaître la supériorité de Cúchulainn. Alors commence une série d'épreuves où celui-ci triomphe toujours, mais que ses rivaux ne veulent pas accepter comme définitives... et cela pour que le conte se continue. Dans une de ces épreuves ils luttent contre le géant Ercoil¹. Les trois guerriers arrivent alors au château de Curoi qui est absent mais qui a chargé sa femme, Blathnat, de recevoir et d'héberger les trois guerriers. La nuit arrive, Blathnat dit aux guerriers qu'ils aient à monter la garde à tour de rôle sur le rempart du château. En quelque endroit du globe que Curoi se trouvât il disait le soir une formule magique et le château se mettait à tourner aussi rapidement qu'une meule de moulin de sorte que personne ne pût en trouver la porte. Loegaire le Victorieux était l'aîné des trois, ce fut donc à lui qu'échut la première nuit de garde. Vers la fin de la nuit il voit une ombre qui arrive sur la mer, à l'Ouest. Cette ombre était si grande qu'elle paraissait atteindre le ciel et qu'on pouvait apercevoir tout l'horizon de la mer entre ses jambes ; elle avait les mains pleines de lourdes tiges de chênes ; elle lance un de ces chênes sur Loegaire et le manque. Elle recommence deux ou trois fois sans plus de succès. Loegaire lui lance alors un javelot

1. Ce nom vient certainement de celui d'Hercule, connu des lettrés par la littérature latine, mais le géant Ercoil n'a rien de commun avec le héros de la mythologie classique, sinon d'avoir reçu son nom.

sans davantage l'atteindre. Mais l'ombre étend la main vers Loegaire, son bras était si long qu'il atteignait au-dessus des trois sillons qui séparaient les deux adversaires. L'ombre saisit Loegaire et, si gros et si majestueux que fût celui-ci, il ne comptait pas plus dans la main de l'ombre que n'eût fait un poupon d'un an ; elle le serra entre ses mains et le jeta par-dessus le château si bien qu'il tomba sur un tas de fumier. Comme ce n'était pas en face d'une entrée du château les gens à l'intérieur pensèrent que Loegaire avait fait ce saut par prouesse et pour défier les autres d'en faire autant. La nuit suivante Connall prit la garde à son tour et il lui arriva les mêmes aventures qu'à Loegaire.

A la troisième nuit ce fut enfin le tour de Cûchulainn de prendre la garde. Trois groupes comprenant chacun trois ennemis avaient comploté le pillage du château pour cette nuit même. Cette nuit-là aussi était celle où il était prédit que le monstre du lac voisin sortirait de l'eau pour avaler tout ce qu'il trouverait dans le château, hommes et bêtes. Cûchulainn lutte successivement contre ces trois groupes d'adversaires, leur coupe la tête et fait de ces têtes une pile. La nuit s'avance : Cûchulainn est très fatigué ; il entend le lac se soulever comme une mer en fureur ; malgré sa fatigue il veut se rendre compte de ce bruit. Il aperçoit alors le monstre, *beist*¹, qui se lève et qui est de stature immense, ouvrant une si large gueule qu'un château aurait pu y entrer. Cûchulainn dans un élan formidable, saute derrière le monstre, le saisit par le cou, lui entre la main dans la gorge, lui arrache le cœur, puis lui coupe la tête qu'il rapporte et ajoute à sa pile de têtes coupées. Alors arrive l'ombre, *scath*, qui avait attaqué les deux guerriers les nuits précédentes et qui attaque Cûchulainn de la même façon. Cûchulainn est encore vainqueur dans ce dernier combat.

Peu de temps après Curoi revient à son château et devant les trophées de Cûchulainn porte le jugement qu'on lui avait demandé ; il attribue à Cûchulainn le « morceau du héros » et la primauté parmi les guerriers d'Irlande.

On a depuis la publication du *Festin de Bricriu* par Windisch beaucoup écrit sur ce roman, mais toujours, si j'ai bien remarqué, au point de vue du texte et de la langue, sans toucher aux questions de littérature comparée ou de folklore.

1. Le terme irlandais pour monstre est *beist* (plus tard *biast*), emprunté du latin *bestia*, dont le premier sens est « animal sauvage ».

L'ancienne littérature irlandaise rapporte une autre histoire de héros combattant un monstre aquatique, et cette fois le monstre est attaqué par l'homme au fond de son repaire. Cette histoire est rapportée dans le *Senchus Mor* (*Ancient laws of Ireland*, t. I, p. 71-74). Dans ce récit assez compliqué Fergus plonge dans les eaux du Loch Rudraighe et va livrer combat au monstre dont il rapporte la tête¹.

C'est une croyance banale en Irlande, on peut dire dès les premiers temps de l'existence de l'homme, que la crainte de monstres ou de poissons gigantesques ennemis des humains et vivant dans ses lacs si nombreux et aussi dans ses rivières. Les vies les plus anciennes des saints irlandais, si curieuses pour l'histoire des mœurs et la psychologie, nous en fournissent des exemples.

A propos d'un épisode de la vie de saint Columba racontée par Adamnan, l'érudit Reeves, dans sa précieuse édition de ce texte² en a réuni plusieurs exemples. Et voici d'abord celui de saint Columba : un jour, dans le Nord de l'Irlande, le saint en faisant le signe de la croix, arrête une *aquatilis bestia* sur le point de dévorer un homme qui traversait la rivière, et ce miracle en présence de nombreux témoins a naturellement pour résultat que les *gentiles barbari* se convertissent au Christianisme. Dans la vie de saint Mochua de Balla il est raconté qu'au cours d'une chasse, un cerf s'étant réfugié dans une île où les chasseurs n'osent le poursuivre, *propter horrendam belluam quae lacum infestans natatores occidere solebat* ; sur l'insistance du roi un des chasseurs se jette à l'eau et est dévoré par la bête. Dans une autre vie on voit deux enfants se baignant dans un étang, échapper, grâce à l'intervention de saint Molua, à une *bestia terribilis valde cujus magnitudo erat quasi magna scapha*, et le saint lui défend, *in Christi nomine*, de faire désormais le moindre mal à personne ; enfin l'exploit de saint Colman est plus merveilleux encore : une jeune fille lave son linge sur le bord d'un lac ; une *aquatilis bestia* la surprend et l'avale, mais le saint, par ses prières, obtient qu'elle sorte saine et sauve du ventre du monstre.

La même croyance se retrouve encore de nos jours en Irlande, comme tant de croyances au monde surnaturel. Dans un article

1. L'introduction de cette légende dans le *Senchus Mor* a fait l'objet d'un article très étudié de d'Arbois de Jubainville dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, tome IV, p. 456-461.

2. Dublin, 1857, page 140.

intitulé *Monsters of the lake*, M. Maurice McCarthy O' Leary, parlant de lacs situés dans la région montagneuse de la partie ouest du comté de Cork, raconte que l'un de ceux-ci était habité par un animal ressemblant à un cheval ; cet animal sort du lac pendant la nuit pour aller brouter dans les prairies et si on essaie de le saisir il s'enfuit vers le lac en lançant des étincelles par sa crinière et par sa queue (*Journal of American Folklore*, tome XI, 1898, p. 234).

Cette croyance était devenue partie intégrante du folklore irlandais. Il n'est pas de héros auquel on n'ait attribué une victoire merveilleuse sur un monstre aquatique, de même que chez nous il n'est pas de vieux saint qui n'ait détruit un dragon ou ne l'ait expulsé du pays. Et comme on vient de voir, la légende a été fortifiée par l'histoire de Jonas qu'ont apportée en Irlande les missionnaires chrétiens et qu'a répandue la lecture de la Bible. On peut penser aussi que cette légende a été corroborée par les récits courant dans l'antiquité classique sur des hommes avalés par des sortes de baleines et continuant à vivre dans le ventre du monstre.

La légende est donc entrée dans ce qu'on appelle le « cycle ossianique » et c'est son principal héros, Finn mac Cumhail « le blond (ou le blanc) fils du fort », qui a été le grand destructeur des monstres aquatiques de tous les lacs et de tous les fleuves de la contrée. Un poétastre des temps modernes s'est amusé à lui faire faire le tour de l'Irlande pour en détruire les monstres d'eau, au point qu'on pourrait croire qu'après Finn il n'en est plus resté, pas plus que de serpents après saint Patrice. Chacun connaît en Irlande la chanson facétieuse sur le grand saint où

The beasts committed suicide
To save themselves from slaughter.

L'esprit humoristique de ce chansonnier était sans doute celui du poétastre.

Il s'agit ici d'un poème moderne, publié par Nich. O'Kearney dans sa préface au tome II des *Transactions of the Ossianic Society*, Dublin, 1855, pages 51 et suivantes. Finn et ses compagnons aperçoivent dans un lac un monstre¹ terrifiant. Sa tête était plus grande qu'une colline, il ouvrait largement ses mâchoires, cent

1. En Irlandais *piast*. Piast est une forme de biast qui vient du latin *bestia* avec *protectio media*, selon l'expression du grammairien Zeuss.

guerriers auraient pu tenir dans l'orbite de chaque œil, etc. Suit un long dialogue entre Finn et le monstre, lequel déclare être venu de Grèce pour détruire les Fenians. Après un dur combat le monstre avale les guerriers de Finn dans leurs cottes de mailles et tout armés ; Finn est lui-même avalé, mais Finn qui a conservé sa présence d'esprit s'ouvre un passage dans les flancs du monstre et par là lui et ses guerriers sortent des entrailles de la bête ¹. Alors commence l'énumération de tous les monstres que Finn a tués dans tous les lacs et rivières d'Irlande. C'est une sorte de revue géographique de l'île d'Irlande où le monstre est partout appelé *piast*, sauf dans un cas où il est appelé *fuath* ². O'Kearney fait suivre ce récit d'un autre poème ossianique sur le même thème, avec quelques différences de détail.

II

Le Beowulf est un pauvre poème, mal composé et ennuyeux, qui ne doit sa célébrité moderne qu'au fait d'avoir survécu de l'époque anglo-saxonne, et cela dans un manuscrit unique, ce qui n'indique pas une grande popularité.

Ce manuscrit unique date de la seconde moitié du x^e siècle, et d'après les personnages et les événements qui y figurent, on est certain que le poème a été écrit avant la fin du viii^e siècle ; ce qu'il contient d'histoire par les noms des personnages se place au vi^e siècle. Le récit est un peu incohérent et M. Bradley a émis l'idée ingénieuse que l'auteur, inconnu de nous, a voulu amalgamer trois récits divers, tous trois populaires et traitant de sujets distincts. Le poème semble être l'œuvre d'un clerc qui, en dehors même de sa connaissance de la Bible, était au courant de légendes proprement juives, comme celle qui fait descendre de Caïn tous les monstres et criminels de la terre. Le poème est considéré comme écrit dans le dialecte des Angles du Nord, mais comme la légende de Grendel est attestée en Angleterre par de nombreux noms de lieu, on pense généralement que c'est d'Angleterre que la légende

1. Le lecteur helléniste se rappellera ici les mésaventures du héros de l'*Histoire vraie* de Lucien, parodie des récits de voyages de son temps.

2. Le synonyme *fuath* employé dans une strophe signifie simplement « forme, image, apparition ». O'Kearney l'a rendu par *spectre*. Cela nous ramène au mot *scath* « ombre » du récit de Cûchulainn.

a dû passer en Islande et dans les autres pays scandinaves où on la retrouve, car on ne peut méconnaître la ressemblance de l'épisode de Grendel avec les aventures racontées par Ormr Storolfson au ^x^e siècle (*Flateyjarbok*), thème qu'on retrouve aussi dans les chansons populaires des îles Féroë et de la Suède.

Nous n'avons pas à entrer dans la question de l'origine de la légende de Beowulf. Que les Angles l'aient apportée de leur pays d'origine où ils vivaient près des Jutes et autres Germains, ou bien que cette légende soit née dans l'Angleterre historique, c'est une question que seuls les germanistes peuvent discuter utilement ¹.

Sans entrer dans l'analyse détaillée du poème, nous résumons ici l'épisode qui donne matière à comparaison avec le récit irlandais.

Hrotgar, Roi des Scyldings, avait construit un palais merveilleux, « les voûtes de la salle s'élevaient bien haut ainsi que les murailles de la forteresse sur lesquelles s'arrondissaient des tours prêtes à braver les flots ennemis d'un feu plein d'horreur ».

Mais bientôt le repos d'Hrotgar est troublé par les incursions d'un monstre, Grendel, « l'horrible monstre étrange s'appelait Grendel, qui hantait dans sa puissance, les marches des états, et qui tenait les marais sous sa domination ; l'être maudit gardait étroitement ces retraites de la race des monstres, depuis que le créateur les lui avait assignées, pour son châtimement. Sur la race de Caïn, le seigneur éternel a vengé le meurtre qui fit périr Abel »... « Grendel se mit en marche, quand la nuit fut venue, pour aller visiter la haute maison, et voir comment les Ring-Danes l'avaient adornée, après que la bière eût été servie. » Le monstre surprend dans leur sommeil trente des chefs, brise leurs membres, suce leur sang et emporte leurs cadavres. Ce fléau dura douze ans, aucun guerrier n'osait se mesurer avec le monstre qui se retirait dans les marais après chaque incursion. C'est alors qu'apparaît le héros Beowulf. « De son pays, le féal d'Hygelac l'apprit ; vaillant parmi les Geats,

1. Nous avons résumé l'histoire du poème d'après Hugo GERING, *Beowulf übersetzt und erläutert*, Heidelberg, 1906, en tenant compte de ce qu'ont écrit A. BRANDL, *Geschichte der altenglischen Literatur*, formant partie du tome II du *Grundriss der germanischen Philologie* de PAUL, 2^e édition et de l'article de M. H. BRADLEY dans l'*Encyclopædia Britannica*, 11^e édition, t. III (1910), p. 758-761, mais nous en citons le texte d'après le bel ouvrage de M. PIERQUIN qui donne une traduction française en regard du texte original (Paris, 1912).

il sut les forfaits de Grendel : pendant les jours de sa vie, il était le premier en force, de la race des hommes. »

Il s'embarque, accompagné d'une troupe de vaillants guerriers ; en présence du roi Hrotgar il lui demande, comme une faveur, de lutter seul contre le monstre. Il sait que celui-ci est invulnérable car « sa peau maudite émousse les traits des armes ». C'est donc dans un combat corps à corps qu'il aura raison du monstre Grendel. Un des guerriers présents, Hunferth, fils d'Eglaf, suscite « un propos querelleur » et traite dédaigneusement Beowulf, raille ses exploits antérieurs et lui prédit un échec dans sa lutte avec Grendel. Beowulf déclare alors qu'il a déjà vaincu des monstres marins et il ajoute : « Je te le dis en vérité, fils d'Eglaf, que Grendel, le monstre détestable, n'eût jamais accompli tant d'horreurs contre ton prince et n'eût jamais causé tant de honte dans Héorot si ton esprit et ton cœur avaient été aussi courageux à la guerre que tu le dis toi-même. » La nuit s'avançant, le roi quitte la salle pour aller rejoindre la reine, les guerriers s'endorment, Beowulf se dépouille de son armure et de ses armes et attend.

« Les guerriers, eux qui devaient garder la salle élevée, s'endormirent tous, sauf un ; les hommes apprirent que le maudit ne pourrait, cette nuit, les massacrer dans l'ombre puisqu'ainsi Dieu l'avait défendu, mais lui (Beowulf) entra en rage contre l'ennemi, et attendait, le cœur plein de colère, que la bataille se décidât. Alors sous les voiles du brouillard, Grendel vint des marais ; il apportait avec soi la colère de Dieu : le criminel avait le dessein de surprendre quelques-uns de la race des hommes, dans la haute demeure. Il marchait sous les cieus, quand il aperçut en toute clarté la salle des libations, la maison renfermant les trésors des hommes, et riche en vaisseaux : encore n'était-ce pas la première fois qu'il avait cherché la demeure d'Hrotgar. Jamais de toute sa vie, ni avant, ni depuis, il n'avait trouvé d'hommes plus braves gardant la salle. Le monstre vint alors vers le palais d'où la joie était bannie ; bientôt il se rua sur la porte, l'ébranlant avec des barres durcies au feu : puis il la toucha de ses mains ; il voulait le mal, et arracha, en l'ouvrant, animé de sa rage, la porte de la salle ; bientôt après, l'ennemi marchait sur les dalles variées d'ornements. Il allait, plein de fureur, et de ses yeux, semblable à la flamme, s'échappait une lueur hideuse. Il vit dans la maison maint guerrier endormi, une troupe entière et tranquille, une troupe d'hommes alliés : alors il rit de toute sa face : le maudit, l'infâme voulait avant la venue du jour, séparer la vie du corps de chacun, depuis qu'il nourrissait l'espoir d'un abondant festin : cependant ce n'était pas son destin de toucher à plus de membres de la race humaine ce soir-là. Le féal d'Hygelac, à l'âme courageuse, considérait comment le malin allait procéder dans sa soudaine attaque. Le misérable n'avait pas l'intention de la différer, mais aussitôt il saisit rapidement un guerrier endormi ; brusquement il le déchira, il lui mordit le corps, il but le sang de ses veines et

dévora sa chair en la lacérant sans cesse ; bientôt avait-il entièrement dévoré les pieds et les mains du cadavre : il se rapprocha, et saisit de sa main le guerrier à l'âme puissante, dans son repos. Lui (Beowulf) tendit la main, et subitement, agrippa l'ennemi, nourrissant des idées de combat, et se dressa sur le coude ; bientôt le berger des crimes vint à découvrir qu'il n'avait jamais rencontré par toute la terre, ni parmi les quartiers de l'univers ni parmi les étrangers, d'homme plus fort au serrement des mains. Rentrant en lui-même le monstre se sentit le cœur épouvanté ; il ne pouvait se sauver plus tôt pour cela ; ses desseins étaient dans une fuite prochaine ; il voulait voler vers ses cavernes, pour y retrouver les démons en tumulte ; l'accueil qui lui était fait en ces lieux était tel qu'il n'en avait jamais rencontré de sa vie auparavant. Alors, le bon féal d'Hygelac se rappela ses paroles du soir ; il se tint haut dressé, et serra fortement la main de Grendel ; ses doigts cédèrent : l'ogre était sorti ; le comte s'élança à sa suite : le monstre fameux voulait, s'il l'eût pu ainsi, s'échapper plus au large, et puis gagner dans sa fuite ses demeures des marais, il savait à présent quelle résistance avaient ses doigts dans le serrement de main du héros plein de colère et que Beowulf était le plus fort... La bière fut répandue pour les Comtes, pour tous les Danois, pour ceux qui vivaient dans la cité, pour chacun des vaillants : les deux champions forts et féroces étaient en rage ; la demeure résonnait, alors ce fut un grand étonnement que la salle des libations pût résister à ces géants de la guerre, et qu'il ne s'écroulât point sur le sol, le magnifique palais. Le protecteur des comtes ne voulait en aucune façon laisser partir vivant son hôte meurtrier ; car il ne jugeait point les jours d'une telle vie utiles à qui que ce fût. Alors soudain l'écuyer de Beowulf vint à brandir le glaive antique que lui avaient légué ses pères ; il voulait défendre la vie de son seigneur, du prince fameux, puisqu'en ces lieux et à ce moment, il était possible de le faire ainsi... Le monstre maudit attendait le coup mortel, une large blessure était béante sur son épaule, ses muscles séparés se rompirent ; les jointures de ses os éclatèrent, et le succès du combat fut donné à Beowulf. De là Grendel doit s'enfuir, frappé et triste jusqu'à la mort dans le refuge des démons pour y retrouver sa demeure sans joie. Il savait pleinement que la fin de sa vie était prochaine, que le nombre de ses jours était passé, et voici que les vœux de tous les Danois étaient accomplis, après les fureurs du combat. Lui qui, d'abord, était venu des pays lointains, l'âme prudente et courageuse, avait ainsi purifié la salle d'Hrotgar, et l'avait fortifiée contre les embûches. Il se réjouissait dans ses exploits de la nuit, dans le renom de sa valeur ; le chef des Geats avait accompli ce dont il s'était vanté aux Danois de l'Ouest. » Beowulf rapporte comme trophées « la main, le bras et l'épaule ; il y avait là tout ce qu'il avait arraché à Grendel ».

L'histoire de Beowulf ne s'arrête pas après cette victoire, comme il arrive pour l'exploit de Cûchulainn dont la lutte avec le monstre n'est qu'un épisode. Bientôt apparaît un second monstre : « la mère de Grendel, femme et monstre femelle, se rappelait sa douleur : elle dont le destin même était d'habiter et la terreur des eaux et les courants glacés, après que Caïn fut devenu le meurtrier de son

frère unique » Elle étouffe un des familiers d'Hrotgar et regagne ses marais. Le roi et ses guerriers accompagnant Beowulf la suivent à la trace et arrivent bientôt à la mer dans laquelle s'agitent des reptiles et dragons de mer. La mère de Grendel apparaît ; elle s'élance sur Beowulf qu'elle entraîne au fond des eaux. Ils se trouvent être dans la caverne de l'être monstrueux, le combat s'engage et Beowulf semble avoir d'abord le dessous mais bientôt « le héros pris d'une fureur nouvelle, ne perdit point courage : se souvenant de sa gloire, le féal d'Hygelac, le champion plein de rage. . . » reprend l'avantage et tue le monstre. Il aperçoit alors le cadavre de Grendel auquel il coupe la tête qu'il rapporte au palais d'Hrotgar. A la suite de ces exploits Beowulf devient roi à la place d'Hygelac, et règne heureusement pendant 50 ans. Son royaume est alors dévasté et incendié par un dragon qui vomit du feu et Beowulf périt dans un combat où ce dragon, gardien d'un trésor, périt lui-même.

Je ne m'arrête pas sur cette fin de Beowulf dans sa lutte avec un dragon parce qu'elle est étrangère à l'épisode que je traite ; je mentionne seulement que M. Brandl, dans les pages qu'il consacre à Beowulf (voir la note p. 138), donne d'assez nombreux rapprochements pour cette lutte avec un dragon et même ces rapprochements pourraient être de beaucoup complétés et élargis, car la lutte avec un dragon, sans doute souvenir de temps préhistoriques, est attribuée à nombre de dieux et de héros de l'antiquité, et plus tard à des saints, héritiers des dieux.

III

On a pu remarquer les ressemblances entre les deux récits, ressemblances qui indiquent, sinon une origine, au moins peut-être une influence irlandaise, à cela près que Beowulf est un poème de prétention épique et non pas un simple récit d'amusement. Remarquons aussi que le Beowulf est rédigé dans un esprit de piété et que le dieu des chrétiens « Dieu, la Gloire des Rois » est plusieurs fois invoqué et aussi que le monstre y est traité d'être démoniaque.

Nous trouvons plusieurs points de rapprochement :

1° La scène se passe dans un château hanté que son possesseur abandonne pendant la nuit.

2° Le monstre encore vaincu vient au milieu de la nuit chercher une proie.

3° Les vantards n'ont rien pu contre le monstre, seul le héros réussit à le tuer.

4° Cûchulainn et Beowulf viennent à bout du monstre non pas par les armes, mais par leur force physique dans une lutte corps à corps.

5° Accès de frénésie chez Beowulf au moment du combat, ce qu'on appelle *ciabrad* chez Cûchulainn.

6° Comme les héros de l'épopée irlandaise, Beowulf, bien que venant par mer, est accompagné d'un « écuyer » qui intervient dans le combat pour aider son seigneur ¹. Si ce n'était chercher un rapprochement trop loin nous pourrions rappeler ici qu'Heraklès est accompagné d'Iolaos dans une lutte citée dans un chapitre suivant. Descendons même jusqu'au delà du moyen âge : Le héros dont Cervantès a fait la parodie des chevaliers errants, Don Quichotte se donne selon la tradition un « écuyer » et il élève à cette dignité le bon paysan Sancho Pança qui devient ainsi son *Iolaos*.

Le lecteur vient de remarquer la similitude de l'épisode dans les deux récits, irlandais et anglo-saxon. Elle nous paraît si frappante que nous nous étonnons qu'elle n'ait pas encore été remarquée, mais cela s'explique sans doute par la « division du travail » qui règne dans la philologie comme dans l'industrie. Nous avons cru trouver cette étude dans un article de M. S. Cook, *An Irish parallel to the Beowulf story*, dans l'*Archiv f. das Studium der neueren Sprachen*, tome 103 (1899), mais le titre est peu exact ; il s'agit simplement d'un rapprochement avec un conte irlandais publié par P. Kennedy. Dans ce conte le bras d'une sorcière enlève un enfant pendant la nuit ; le héros du conte poursuit la sorcière et lui arrache le bras dans la lutte — le parallèle se borne donc au bras arraché de force.

1. Nous appliquons à l'Irlande le terme d'écuyer pour employer un mot noble, quoique ce soit transporter dans l'antiquité irlandaise un terme de notre moyen âge. Pour préciser on devrait employer la périphrase « conducteur du char du guerrier », en latin *auriga*. On pourrait peut-être dire simplement « valet d'armes ».

IV

Lorsque je lus les *Mélanges d'épigraphie* de M. Froehner (Paris, 1873) ma première pensée en voyant l'image de la lampe romaine



reproduite en tête de ce chapitre fut : ce sont les trois compagnons dont j'ai lu l'histoire dans le Festin de Bricriu. Voici la description que donne M. Froehner de cette lampe : « Une lampe romaine de la collection Oppermann ¹ nous fournit un sujet tout à fait nouveau et qui s'écarte du cercle, si vaste cependant, des scènes mythologiques que l'on a l'habitude de rencontrer sur ce genre de terres cuites.

« Sur le sommet d'une montagne ou d'un rocher à pente rapide, se dresse une forteresse romaine. La grande porte, à deux battants, est fermée. Trois légionnaires, casqués et armés de boucliers oblongs, en défendent l'entrée ; l'un d'eux brandit son glaive.

1. Depuis que M. Froehner écrivait ces lignes la collection Oppermann a été vendue et nous ignorons où se trouve actuellement cette curieuse lampe.

« Mais quel est l'ennemi qui menace la sécurité de ces braves soldats ? C'est un énorme dragon s'élançant avec impétuosité contre le mur d'enceinte du *castellum*, sur lequel il vomit des gerbes de feu. Le monstre a la tête et le buste d'une jeune fille ; les bras sont remplacés par des ailes ; au-dessus de l'ombilic s'adapte le tronçon d'un corps de serpent, couvert d'écailles. »

L'artiste aurait-il fait figurer les trois hommes sur le rempart parce qu'il ne pouvait représenter les trois scènes successives de notre histoire ; n'aurait-il pas fait alors ce que font tant d'artistes : il aurait réuni en un tableau d'ensemble une histoire ou légende qu'il savait être connue de son public.

La légende dont nous parlons était donc courante dans le monde ancien, puisqu'un fabricant de Rome en a fait le sujet d'un objet aussi répandu et aussi utile qu'une lampe de terre cuite. Rien ne se répandait aussi facilement qu'un objet de cette nature, surtout s'il représentait une scène amusante et connue. Ce type de lampe pouvait être en usage dans la Gaule romaine aussi bien qu'en Italie et qui sait même si un exemplaire de cette lampe ne s'est pas trouvé dans le bagage d'un de ces nombreux voyageurs qui allaient de Gaule en Irlande directement par la voie de mer, tels ces guerriers gaulois qui s'en allaient servir comme mercenaires auprès des petits rois ou caciques d'Irlande, car les Gaulois pratiquaient l'industrie militaire comme l'ont fait plus tard les Suisses aux temps modernes ; tels aussi ces marchands qui importaient en Irlande les produits de l'industrie du continent ou les raffinements de la table, comme le vin (*fin*) que l'Irlande recevait de Gaule¹ ; tels encore ces grammairiens gallo-romains qui, au cinquième siècle de notre ère, fuyant le beau pays de Gaule devant l'invasion des Barbares, allaient chercher un refuge dans cette Irlande, pays déjà connu et ami. Le prototype de l'histoire de Cûchullain sur le rempart pouvait aussi faire partie de leur bagage légendaire.

1. Ce vin était si apprécié que des anciens textes irlandais l'accompagnent parfois de l'épithète *aicneta* (*fin aicneta*, vin naturel) pour le distinguer des autres boissons enivrantes qu'on pouvait fabriquer dans le pays comme succédané.

Comme nous corrigeons cette épreuve nous recevons le n° 1 du tome XXXVIII de la *Revue Celtique*, où M. Vendryès étudie de la façon la plus complète l'histoire du vin *fin aicneta* et antre, dans l'ancienne littérature irlandaise et aussi en Gaule.

Je sais bien l'objection qu'on me fera : la lampe n'en dit pas tant. Je le reconnais, mais elle révèle ceci : dans l'antiquité classique c'est une histoire courante et connue que celle d'un fort maritime attaqué par un monstre sortant de la mer, une sorte de dragon ou par un triton femelle. La légende a donc voyagé jusqu'en Irlande et les romanciers du pays (*seanachies*) l'ont prise pour en faire un épisode de leurs récits imaginaires. Je parle ici de réminiscence. Pour qu'il y ait emprunt il n'est pas nécessaire qu'il y ait pure imitation ou décalque comme dans les imitations littéraires lorsqu'un lettré reprend une œuvre connue ou un sujet déjà mis en écrit, ou encore lorsqu'un conte, dit populaire, passe d'un pays dans un autre. Il n'y a pas seulement des emprunts, il y a aussi des réminiscences lorsqu'il s'agit de thèmes ou de légendes qui volent dans l'air comme un pollen ¹. Libre à tous de s'emparer d'un épisode et de le faire entrer dans une œuvre nouvelle. Ainsi ont procédé de tout temps les romanciers et dramaturges qui introduisent dans leur œuvre des thèmes ou des incidents que les critiques pourront retrouver sous une forme plus ancienne.

Quoique je ne pusse espérer ajouter beaucoup à ce que disait un maître de l'antiquité classique, comme l'est M. Froehner, j'ai essayé de trouver quelque chose d'analogue dans la mythologie des Néréides et dans les ouvrages grecs de poliorcétique, mais ce fut sans aucun succès. Pourtant une légende originale est attestée par ce monument. Cette légende est distincte de celle de monstres marins sortant de l'eau pour attaquer les hommes comme dans le récit de Thérémène. Ce récit qui termine la *Phèdre* de Racine est simplement imité d'une tragédie de Sénèque ². Quoique ce récit soit bien connu j'en cite ici les vers caractéristiques :

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

1. Tout récemment M. Pokorny dans la *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. XIII, n° 1, a cité un curieux exemple de la dissémination du pollen littéraire : il s'agit d'un épisode obscène dans un conte populaire que l'on a rencontré à la fois en Irlande et en Ukraine. Comment s'expliquer cette dissémination ? Dans le cas cité par M. Pokorny je serais tenté de voir un conte de marins ou un conte propagé par des marins ; ceux-ci, en effet, quand ils racontent des histoires pour amuser leurs soirées du bord ou leurs loisirs d'escales cherchent leur amusement sans la moindre pudibonderie.

2. *Hippolyte*, acte IV.

Cinquantenaire de l'École des Hautes-Études.

Son front large est armé de cornes menaçantes ;
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
 Indomptable taureau, dragon impétueux,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

.....
 Hippolyte, lui seul, digne fils d'un héros,
 Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
 Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.
 De rage et de douleur le monstre bondissant
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
 Se roule, et leur présente une gueule enflammée
 Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.

C'est encore par un acte de vengeance divine que deux serpents sortis de la mer viennent entourer et étouffer le prêtre troyen Laocoon et ses deux fils, sujet bien connu dans l'histoire de l'art.

V

L'épisode que nous avons étudié est l'attaque d'un fort par un monstre sorti de l'eau. Ce ne sera pas trop s'éloigner de notre sujet que de rattacher cet épisode à un thème plus général : la lutte d'un héros avec un monstre aquatique. Cet exploit figure, comme on sait, parmi les « travaux » d'Héraklès, ou Hercule pour l'appeler de son nom latin. En effet le cycle d'Hercule n'eût pas été complet s'il n'avait combattu et détruit les monstres de l'eau comme il avait fait de ceux de la terre et de l'air.

C'est d'abord sa lutte avec un triton, c'est-à-dire un être anthropomorphe, mais dont le corps se termine en poisson, transformation esthétique d'un monstre marin. En effet, chez un peuple artiste comme l'était le peuple grec, les images les plus fantastiques prenaient une forme, sinon toujours esthétique, au moins humaine ou animale, ou composée de l'une et de l'autre. Les figures de ce type ont été plusieurs fois étudiées par les archéologues qui ne se sont pas toujours entendus sur le nom à donner à cet adversaire d'Hercule, quoique tous s'accordent à y voir un être marin. En 1844 un archéologue belge, Roulez, l'étudiait sous ce titre : *Lutte d'Hercule et de Triton, peinture de vase expliquée*¹.

1. *Bulletin de l'Académie royale de Bruxelles*, t. XI, 1^{re} partie, 1844, pages 403-407, avec une planche.

Parlant des publications faites avant lui sur ce sujet, Roulez y ajoutait « une hydrie de la collection Pizzati » qu'il reproduisait dans une planche et qu'il décrivait ainsi : « Le fils d'Alcmène, couvert de la dépouille du lion et ayant son carquois sur l'épaule, est à cheval sur son adversaire qu'il étreint entre ses bras vigoureux. Celui-ci est figuré sous la forme d'un être humain dont le corps se termine par en bas, à partir de la poitrine, en une large queue de poisson, couverte de grandes écailles et se repliant sur elle-même. Son front est ceint d'une couronne, et une barbe très longue et touffue ombrage son menton. »

Ce que Roulez ne dit pas c'est que dans l'image publiée par lui le Triton a des seins très marqués, ce qui indiquerait que le monstre serait androgyne.

Le sujet Héraklès et le Triton a été repris de notre temps par M. Dürbach, lequel donne deux autres représentations de cette lutte ¹.

Furtwangler a voulu voir dans l'homme-poisson un type asiatique, mais cette hypothèse a été énergiquement repoussée par Thomas de Wahl, *Quomodo monstra marina artifices Graeci finxerint*, Bonn, 1896, page 8.

L'art grec a connu des Tritons femelles, mais on n'en cite pas qui combattent Hercule à moins qu'on n'en voie un, et androgyne, dans l'image donnée par Roulez ².

C'est le cas de rappeler que le nom de Triton s'explique par un radical qui existe aussi en ancien irlandais avec le sens de « mer » ; étymologiquement Triton signifie donc simplement « être marin ».

Dans notre opinion les tritons de la mythologie grecque ont pour prototype les phoques. Le phoque (notre xvi^e siècle disait correctement *la* phoque, puisque ce nom est pris du grec *φώκη*, en latin *phoca*), qui est, comme on sait, un mammifère amphibie, n'existait plus sur les côtes de Grèce à l'époque qui pour nous est

1. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (Darembert et Saglio), tome V, p. 95.

2. Le sujet a été traité d'une façon étendue, mais sans gravures, par J. Escher, *Triton und seine Bekämpfung durch Herakles*, Leipzig, 1890. On pourra voir aussi une ancienne étude de J. de Witte, *Le dieu marin Glaucus* dans la *Revue archéologique*, et F. Dressler, *Triton und Tritonen in Literatur und Kunst der Griechen und Römer*, Gymnas. Progr. Wurzen, 1892-1893.

historique ¹, mais il y avait existé et Homère lui donne l'épithète caractéristique de νέποδες « aux pieds nageoires ».

Le grand port de Phocée en Asie-Mineure, dont notre Marseille fut une colonie, tirait dit-on son nom des phoques qui abondaient sur ses rivages. En tout cas ses monnaies portaient des phoques comme « armes parlantes » ².

Au livre IV de l'Odyssée, Homère raconte les conseils que donne Idothea pour surprendre Protée afin de lui arracher un secret : « Lorsque le soleil est parvenu au milieu du ciel, ... sorti de la mer, il (Protée) dort sous une grotte profonde, autour de lui des phoques aux pieds nageoires de la belle Halosydine (synonyme d'Amphitrite) dorment nombreux, sortis de la mer blanche d'écume, exhalant l'odeur amère de l'eau profonde. ... Je te raconterai toutes les ruses de ce vieillard. Il commencera par compter les phoques et il les passera en revue : et après qu'il les aura tous comptés par cinq ³ et les aura examinés, il se couchera au milieu d'eux comme un berger dans son troupeau de moutons » (*Odyssée*, IV, 400-413 ⁴).

Les Tritons, et sans doute aussi les Néréides, sont pour moi des phoques idéalisés. Protée, appelé aussi le vieillard de la mer, ἄλιος γέρων, comme Glaucus, est en somme ce que dans les contes populaires on appelle roi de tels ou tels animaux, parce qu'ils règnent sur leurs congénères et leur donnent des ordres. Protée n'est donc, selon moi, rien d'autre que le « roi des phoques ».

La face bouffie du phoque, agrémentée de fortes moustaches,

1. D'après certains naturalistes, le phoque noir est la variété qui vivait dans la Méditerranée et qui existerait encore sur quelques points de l'Adriatique.

2. Nous avons tiré beaucoup de renseignements utiles du beau livre de M. O. Keller, *Die antike Tierwelt*, I, p. 407, Leipzig, 1909, ouvrage qui contient beaucoup de détails sur le phoque dans l'antiquité, mais la ressemblance du phoque avec le Triton lui a échappé. Pour le phoque sur les monnaies grecques, voir surtout E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*. Paris, 1901.

3. Compter par cinq. Homère attribue à Protée ce procédé tout primitif de numération. Ce passage a échappé à O. Schrader, *Reallexicon der Indogermanischen Altertumskunde*, Strasbourg, 1901, p. 968 et, plus récemment, à M. Pokorný, *Zeitsch. f. Celtische Philologie*, t. XII, p. 224. Dans ce très instructif article, où il remonte aux origines mêmes de la civilisation, M. Pokorný considère le système quinaire comme particulièrement boréal et celtique, mais il nous semble inspiré surtout par la nature et, aujourd'hui encore, nous civilisés, nous faisons du système quinaire en comptant sur nos doigts.

4. Ce passage a été traduit par Virgile, *Géorgiques*, IV, 429 et suiv.

l'a souvent fait prendre, vu de loin, pour un homme marin et des noms que cite le laborieux recueil d'Eug. Rolland en témoignent (*Faune populaire*, t. VIII, p. 165). Nous en donnons deux exemples : 1° *Homme marin*, Du Pinet, *Histoire du monde*, 1625, II, 463 ; 2° *Luton de mer*. Ce terme *luton* (en français moderne *lutin*) paraît bien ici s'appliquer au phoque, comme le pense Rolland ; *peaux de lutins* se rencontre dans Rabelais, *Pantagruel*, au sens de peaux de phoques. Ce nom de lutin semble avoir été pris heureusement pour désigner un être à demi-surnaturel et quasi humain, surtout quand on se rappelle que lutin est un dérivé du nom de *Neptunus*, dieu de la mer¹. Et cela nous ramène à la mythologie grecque et aux habitants anthropomorphes de la mer.

L'expression d'homme marin n'est pas particulière à Du Pinet et l'on peut voir dans le grand dictionnaire français du XVIII^e siècle, dit de Trévoux, un article *homme marin* qui commence ainsi : « Animal ou monstre ressemblant à l'homme, au moins par la partie supérieure, qu'on prétend qui se trouve en quelques endroits de la mer, et qui y vit. On ne peut douter qu'il y ait des hommes marins, c'est-à-dire des monstres semblables à nous, au moins depuis la tête jusqu'à la ceinture. » Le dictionnaire donne ensuite plusieurs exemples d'hommes marins capturés sur les côtes de Hollande et de Frise et maintenus quelque temps en captivité.

C'est intentionnellement que nous n'avons traité des phoques que du point de vue grec ; si nous avions traité la question d'une façon générale nous aurions mentionné les légendes et contes d'Irlande et d'Écosse et aussi de nos côtes d'Atlantique qui parlent de « femmes d'eau » sorties de la mer et qui sont évidemment inspirées par la vue ou la rencontre de phoques.

VI

Plus célèbre encore est la lutte d'Hercule avec l'hydre de Lerne. On a, il y a longtemps déjà, voulu l'expliquer par le symbolisme²

1. Voir *Dict. gén. de la langue française* de Hatzfeld, etc., s. v.

2. Pour montrer jusqu'où peut aller le goût du symbolisme nous citerons un article publié dans une revue que par son titre on pourrait croire d'un caractère purement réaliste, *l'Anthropologie*. Dans le tome XX (1909), page 148 et suivantes, on peut lire un article où le poulpe figuré sur des monuments antiques « aurait représenté pour les anciens le pouvoir générateur de la mer dont les eaux auraient donné la vie à tous les êtres ».

si cher aux mythologues : l'hydre ne serait que les vapeurs pestilentielles des marais de Lerne détruites par le soleil.

Cette théorie symboliste n'est pas l'invention de modernes ; elle provient probablement d'un écrivain ancien ; en tout cas on la trouve ainsi résumée dans le dictionnaire de Trévoux, s. v. Hyde : « Quand les poètes ont dit qu'Hercule avoit tué l'Hydre de Lerne, c'est-à-dire d'un marais de l'Argolide nommé Lerne, ils ont voulu marquer que le Soleil, qui est le même qu'Hercule, avoit desséché le marais. Voss, *de Idol.*, L. II, c. 15. Ou bien qu'Hercule avoit détruit les serpents qui infestoient ce marais, en mettant le feu aux roseaux qui leur servoient de retraite et qu'ensuite il avoit desséché les marais en facilitant l'écoulement des eaux par le moyen de canaux. »

Mais l'hydre, localisée à Lerne n'est en réalité, comme l'a su voir O'Keller, que le grand poulpe, ou la pieuvre, pour employer le terme du patois guerneusiais vulgarisé par Victor Hugo dans son roman *les Travailleurs de la Mer*. Nos naturalistes ont donné à cet être bizarre le nom d'octopus, c'est-à-dire qui a huit pieds, ou huit bras (ou tentacules).

L'octopus, dit M. Coupin ¹, « atteint souvent une taille considérable et jusqu'à deux mètres de longueur. Assez intelligent il habite le creux des rochers d'où il sort, pour chercher sa proie et lorsqu'un ennemi l'attaque il présente sa bouche avec son bec corné, entouré par la couronne étalée des tentacules couverts de ventouses, en même temps que sa peau devient très foncée et se couvre de papilles hérissées. Son aspect est alors véritablement terrifiant. » L'aspect est d'autant plus étrange que ses yeux sont proéminents et ressemblent à des yeux de chats, de là le nom de *chatrouy* et autres formes analogues dans les patois normands ². Il n'est pas extraordinaire que cet animal ait frappé l'imagination d'un peuple de marins comme l'était le peuple grec, car de nos temps encore, dit M. Coupin, « nos marins racontent le plus sérieusement du monde qu'ils ont vu des poulpes atteignant la grosseur d'un cuirassé et que d'autres ont avalé une barque devant eux ³ ».

1. *Animaux de nos pays*, Paris, 1909, p. 427.

2. Rolland, *Faune populaire*, tome XII, p. 8.

3. Sur les croyances des côtes bretonnes relatives au poulpe ou pieuvre, on peut voir quelques détails intéressants dans P. Sébillot, *Le Folklore de France*, t. II, p. 76, et t. III, p. 358-359.

M. Edmond Perrier a consacré un de ses intéressants feuillets du *Temps*¹ au poulpe dans l'histoire naturelle et la littérature. Il commence en rappelant la pieuvre de Victor Hugo : « Victor Hugo, dans *les Travailleurs de la mer*, a décrit en termes d'épouvante la lutte atroce du pêcheur Gilliat contre un monstre marin gigantesque, bloc colossal de chair dans lequel viennent se confondre, autour d'un énorme bec de perroquet, leur commune et redoutable mâchoire, huit serpents pareils à des boas, tout à la fois robustes et gélatineux, couverts d'une bave gluante et armés d'innombrables ventouses indécollables et tranchantes, pénétrant les chairs, les découpant comme à l'emporte-pièce, faisant d'un seul coup jaillir le sang de mille blessures, tandis que le bec de perroquet fouille les muscles, les lacère en lambeaux pantelants, et que d'une sorte d'égoût qu'il surmonte jaillit une encre épaisse et musquée qui enveloppe la malheureuse victime, l'enivre, la déconcerte, souille son visage, couvre ses yeux et ne lui permet même plus de distinguer l'ennemi qui l'étreint, laboure à la fois toutes les parties de son corps, les met en pièces et semble le humer vivant. » M. Perrier dit à cette occasion que si le poulpe de nos contrées est de proportions modestes il est beaucoup plus gros dans les mers chaudes ; il parle ensuite « des pieuvres de haute mer, connues sous le nom de calmars ou d'encornets, et il est à remarquer que chez celles-ci le corps, au lieu d'avoir une forme de bourse comme le poulpe ordinaire, s'allonge en un cornet pointu duquel semble se dégager la tête qui porte non plus huit mais dix bras dont deux extrêmement allongés ». Ces calmars dont rien ne vient gêner le développement, quand ils se trouvent hors de la route des vaisseaux, peuvent devenir énormes. Ils ont si bien effrayé les anciens navigateurs que, d'après leurs récits, le naturaliste Denys de Montfort, qui vivait au commencement du XIX^e siècle, raconte que « sur la côte d'Angola une pieuvre menaça d'entraîner dans l'abîme un bateau dont elle avait saisi les cordages avec ses bras, et qu'auprès de Sainte-Hélène le major Dens a vu un poulpe enlever à l'aide de ses bras, deux matelots qui se cramponnaient à une saillie du navire ». M. Perrier donne ensuite plusieurs exemples de poulpes énormes observés par des naturalistes contemporains. M. Charles Velain, en 1877, en a vu échouer un à l'île Saint-Paul qui mesurait 7 m. 50 de long.

1. 28 août 1913.

Le poulpe était un animal trop fréquent dans la mer pour n'avoir pas été connu des Grecs depuis la plus haute antiquité, il ne l'est pas moins aujourd'hui. Les modernes Hellènes en font un aliment habituel en temps de carême, surtout chez les rigoristes pour lesquels la chair des poissons est aussi *tabou* que celle des animaux. Son image sert encore d'amulette à Rhodes (*Folk-Lore*, t. XIX, 1908, p. 469) et en Roumanie elle figure dans l'ornementation des œufs de Pâques (*Ibid.*, t. XX, 1909, p. 302, avec planche). On le mange aussi chez nous en Provence et les Toulonnais ont reçu, à tort ou à raison, le sobriquet de manjo-pouppe « mangeurs de poulpe ¹ ». Avant de le manger on enlève les graviers qui se trouvent dans les ventouses de ses tentacules et souvent aussi dans son estomac.

Comme on peut le penser, les Grecs ont amplifié l'être étrange et hideux dont les navigateurs parlaient avec exagération dans leurs récits de voyages. C'est le poulpe évidemment qui a inspiré le mythe de Scylla dans le détroit de Sicile. Scylla habite une caverne sous la mer... douze pieds soutiennent son corps d'où s'allongent six cous et six têtes horribles... son corps est jusqu'à la ceinture au fond du gouffre, elle n'en fait sortir que ses têtes. Quels marins pourraient se vanter d'avoir passé à sa portée sains et saufs avec un vaisseau ? Chacune de ses têtes emporte et arrache un homme des bancs du navire. Quand le vaisseau d'Ulysse approche de Scylla, six de ses compagnons sont aussitôt saisis par le monstre. Scylla les dévore au seuil de sa caverne (*Odyssée*, XII, v. 73 et suiv.).

On peut assurer que c'est d'après la tradition populaire qu'Homère décrit Scylla, mais il connaissait lui-même le poulpe *de visu*. Il en parle de façon réaliste au cours de l'*Odyssée* (livre V, vers 432 et suiv.). Ulysse avant d'arriver chez les Phéaciens voit son navire brisé ; il se sauve à la nage, et pour ne pas être emporté par une vague, il s'agrippe à un rocher. Ulysse qui fait corps avec le rocher et dont les fortes mains se déchirent à ce contact est comparé au poulpe aux ventouses duquel adhèrent des débris pierreux quand on l'arrache de son gîte.

Ce n'est pas à tort que M. A. Kums dans son livre, *Les choses naturelles dans Homère*, Anvers, 1897, écrivait, page 94 : « Charybde est un gouffre, Scylla la pieuvre, un poulpe colossal dont la

1. Mistral, *Trésor dou Felibrige*, s. v. *pouppe*.

science moderne ne démentit pas les dimensions excessives et le danger pour les marins (le calmar). » Il venait de dire : « Ce sont évidemment des objets naturels grossis et déformés par une observation superficielle et faussée par la peur ou défigurés par des récits successifs ¹. »

Les plus anciens monuments figurés de l'art grec qui nous aient été conservés sont les vases peints qui ont survécu en très grand nombre et que les archéologues attribuent au VIII^e siècle. Le poulpe y figure sous une forme si exacte que les naturalistes, lorsqu'ils ont connu l'image, n'ont pas hésité à y reconnaître cet animal. En 1840,



Roulez, dont nous venons de parler, avait publié (*Bulletin de l'Acad. roy. de Bruxelles*, t. VII, 2^e partie, 1840) une étude intitulée : *Hercule tuant l'hydre de Lerne, vase peint expliqué*, travail accompagné d'une planche que nous reproduisons ici. Il s'agit d'un vase provenant de Vulci ; et, dit Roulez, « le monstre consiste en une réu-

1. M. Moulé a, de son côté, exprimé la même opinion dans son ouvrage : *La faune d'Homère*. Paris, 1910 (Extrait des *Mémoires de la Société Zoologique de France*).

nion de huit serpents qui se réunissent à un corps commun comme les branches de l'arbre au tronc ». On y voit un crabe entre les jambes d'Hercule et Roulez ajoute : « Suivant une tradition mise en vogue par Panyasis dans son Héraclée, pendant la lutte un crabe était venu au secours de l'hydre, et cherchait à mordre Hercule au talon ». Sans ce texte si ancien nous penserions que le crabe, ennemi naturel du poulpe qui le mange, viendrait avertir l'homme du danger qui le menace ; en tout cas sa présence dans le tableau montre bien que la scène se passe près de la mer et qu'il ne s'agit pas d'un marais dont l'exhalaison pestilentielle est devenue un monstre pour les symbolistes de l'archéologie.

Il convient aussi de remarquer la présence d'Iolaus et dans des variantes de cette scène conservées par d'autres peintures, on voit Iolaus descendant d'un char, ce qui montre bien dans le personnage, non pas seulement le compagnon d'Héraklès, mais aussi son écuyer ou valet d'armes. Si Iolaus paraît dans ces représentations du mythe, et souvent tenant une torche à la main, c'est parce que, Hercule ayant tranché une tête de serpent, Iolaus cautérise la section pour que la tête ne repousse pas. D'après la tradition grecque il repoussait plusieurs têtes à l'hydre pour une qu'on lui coupait et c'est surtout ce qui a fait à l'hydre sa terrible réputation. Ceci peut trouver son explication dans une croyance, vraie ou fausse, que nous trouvons encore dans le dictionnaire de Trévoux s. v. Polype : « Les bras du poulpe renaissent lorsqu'ils ont été mutilés ; on dit même que cet animal mange ses bras quand il n'a pas de quoi se nourrir et qu'il en renaît d'autres à la place des premiers. »

L'image donnée par Roulez a été reproduite, à notre connaissance : 1° dans l'article Hercule donné par M. Durbach au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fascicule 22, (1898), p. 88 ; 2° par M. S. Reinach, *Répertoire des vases peints*, t. I, 1899, p. 118 ; 3° par M. Otto Keller, *Die antike Tierwelt*, t. II, 1913, p. 509. M. Keller l'a fait figurer dans son chapitre sur l'octopus, c'est dire qu'il a parfaitement reconnu l'identité de l'hydre comme animal réel et non comme être imaginaire et mythologique.

Le caractère réel du poulpe est encore mieux indiqué sur un autre vase que reproduit M. Reinach dans le même recueil, au-dessous même de la figure de Roulez (p. 118). On y voit l'hydre, non plus dressée dans une attitude presque décorative, mais cou-

chée à terre, étendant ses tentacules, terminées par des têtes de serpents, pour étreindre ses adversaires Hercule et Iolaus.

Nous ne pouvons étudier ici plusieurs autres représentations de la même scène que M. Reinach donne dans le même ouvrage.

L'octopus ne pouvait manquer de se développer et de se transformer d'abord dans l'imagination puis dans l'art. Ses tentacules devinrent des serpents restant attachés à un tronc ; le nombre put s'en augmenter ou se réduire, puis ce devint la lutte d'Hercule avec des serpents ou même un serpent unique.

Il serait oiseux de citer dans l'art grec ou romain toutes les déformations du type ancien. Tous les archéologues les énumèrent en étudiant le combat d'Hercule avec l'hydre. Nous citerons seulement ici un bronze du Musée du Louvre ainsi décrit par M. de Ridder : « Bronze provenant de Doride, haut. 1 m. 55. Hercule couvert de la peau du lion, devant lui un serpent lové ¹. »

Nous citerons aussi une monnaie de l'empereur romain Maximien, sous-ordre de Dioclétien dans la seconde moitié du III^e siècle et surnommé Hercule ou, plus exactement, Herculius. Lactance a dit de lui : *Herculius propalam ferus, asperitatem suam vultu horrore significans*. Pour le flatter on représenta sur cette monnaie le combat d'Hercule et de l'hydre, figurée cette fois par un serpent à trois têtes ².

Cette étude a pour point de départ une statuette de bronze du musée de Poitiers représentant Hercule, comme on voit par la peau de lion, dans une attitude de combat. Hild la considérait comme une réplique d'une œuvre du sculpteur Polyclète qui, dit-on, a traité le sujet d'Hercule et de l'hydre.

Sous ces formes diverses la lutte d'Hercule et de l'hydre était certainement représentée aux yeux dans nombre de temples. On la cite au moins pour les métopes des grands temples de Delphes et d'Olympie ³. Nous n'avons pas, du reste, la prétention d'étudier ce

1. Notice sommaire des bronzes antiques du Louvre, Paris, 1913.

2. Nous connaissons cette monnaie par une mention et une gravure dans un mémoire de feu Hild, *Hercule combattant* (*Bulletin de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, 1891).

3. Voici en quels termes MM. Laloux et Monceaux, *Restauration d'Olympie*, Paris, 1889, p. 91, décrivent le bas-relief du temple de Zeus à Olympie, d'après les restes mutilés de ces métopes : « l'hydre de Lerne. D'un tronc massif et informe terminé par une queue de crocodile, sortent dans tous les sens des têtes de serpents qui menacent le héros et protègent le monstre d'un rempart mouvant d'écailles et de dards. »

type dans l'art ancien, sujet qui a été traité bien des fois depuis les études spéciales de E. A. Hagen, *De Herculis laboribus qua ratione in antiquis monumentis sint expressi*, Regimonti, 1827, et de C. Kohnitzer, *Herakles und die Hydra*, Breslau, 1861, jusqu'à M. A. C. Merriam, *Hercules, Hydra and Crab* dans *Classical Studies in honour of Henry Drisler*, New-York, 1894. Ce dernier travail est un très bon répertoire, mais l'auteur ne se doute pas que l'hydre est un poulpe et il tient à la théorie symboliste.

Nous avons fait un choix dans la figuration de la lutte d'Hercule avec l'hydre; les exemples sont si nombreux qu'il y aurait de quoi en remplir un volume, surtout en y ajoutant les textes des écrivains anciens. Nous avons seulement voulu montrer que ce thème était devenu une légende banale du folklore gréco-romain et nous en avons parlé à la suite des histoires de Cûchulainn et de Beowulf pour montrer que ces récits, si divers qu'ils soient dans leurs formes propres, sont le développement d'un thème très ancien et sans doute antérieur à l'histoire: la lutte d'un homme très fort, un surhomme, avec un monstre aquatique.

H. GAIDOZ.

LE TROUBADOUR PUJOL

Du troubadour Pujol, *poeta minor* ou peut-être *minimus*, il a été beaucoup parlé¹, à propos d'une pièce qui n'est sûrement pas son œuvre, alors qu'on n'a jamais réuni ni commenté les quelques vers dont il est l'auteur.

Commençons par la pièce en question. Cette chanson (*Sil mals d'amors m'auci*; Bartsch, 386, 4) lui est, à la vérité, attribuée par le manuscrit C, ainsi qu'une autre (*Dieus es amors e verais salvamens*; Bartsch, 386, 2) qui la suit immédiatement²; mais le ms. M, qui contient de cette pièce une version incomplète et passablement divergente, la met sous le nom de Blacasset³. On va voir que de ces deux attributions c'est la seconde qui est exacte.

La chanson *Sil mal d'amors* a pour sujet l'entrée en religion de deux jeunes filles, « les fleurs, les joyaux de la Provence »; leur retraite au couvent de Saint-Pons⁴ plonge dans le désespoir tous

1. Dans les ouvrages ou articles suivants, à la plupart desquels il sera de nouveau renvoyé ci-dessous : Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, t. V (1820), 367 ; Emeric David dans *Histoire littéraire de la France*, XVIII (1835), 643 ; Schultz [Gora] dans *Zeitschrift für rom. Philologie*, IX (1886), 116-8 et XXI (1898), 241 ; H. Springer, *Das altprovenzalische Klagelied* (1895), 12 et 81 ; De Lollis, *Vita e poesie di Sordello* (1896), 39 ; O. Soltan, *Blacatz, ein Dichter und Dichterfreund der Provence* (1898), 34 et 48 ; F. Torraca, *Sul « Pro Sordello » di Cesare De Lollis* (extrait du *Giornale dantesco* (1899), 103, note ; F. Bergert, *Die von den Trobadors genannten oder gefeierten Damen* (1913), 55.

2. Attributions confirmées par les deux tables qui ouvrent le manuscrit (f. 22 v^o et 30 r^o).

3. Ces deux versions ont été publiées *in extenso*, très exactement, par Appel, *Provenz. Chrestomathie*, n^o 84.

4. Il s'agit, non du célèbre couvent de Bénédictins de Saint-Pons de Thomières (Hérault), mais d'une abbaye de femmes dépendant de Cîteaux, fondée près de Géménos, à 15 klm. environ à l'est de Marseille, vers 1205 (voy. U. Chevalier. *Topo-Bibliographie*, s. v.) et à laquelle la famille de Baux fit de nombreuses largesses (De Lollis, *loc. cit.*).

les amis de la joie et de la beauté, et, plus que quiconque, l'auteur lui-même : « Nuit et jour, s'écrie-t-il dans un impétueux élan de révolte, la pensée me vient de monter à cheval, à la tête de mille de mes fidèles, et d'aller droit à Saint-Pons, pour brûler et le couvent et les nonnes qui l'habitent » (*C*, v. 9-12 ; *M*, 17-20).

La chanson *Dieus es amors* est évidemment une riposte à celle-là, car elle est composée, non seulement sur le même « compas », mais sur les mêmes rimes¹. L'auteur s'indigne de ce blasphème et il y répond par une banale homélie : « C'est Dieu qui est le salut et le véritable amour ; ce monde déloyal n'est que *désamour* ». Nul ne peut servir deux maîtres : ceux-là donc sont bien inspirés qui s'attachent à Jésus-Christ, comme les deux jeunes nonnes, qui, au jour du jugement, « monteront au ciel à grand honneur et porteront couronnes resplendissantes ». (Voy. ci-dessous, *Textes*, n° I.)

Il est évident que ces deux pièces, qui s'opposent si nettement, ne sauraient être du même auteur. Si le compilateur de *C* a attribué la première à Pujol, c'est qu'il a cru trouver sa signature dans le texte même :

Si las (*corr.* S'elas) chanton e dizon lurs lessos,
Plor' en Blacas, et yeu en Pujolos (v. 7-8).

Il a pris *en Pujolos* pour une apposition à *yeu*, ce qui n'est pas admissible, car on ne se qualifie pas soi-même de « sire » ; il faut évidemment entendre : « Blacas et moi et sire Pujol »². La leçon *en Pujolos* de *C* est au reste fort suspecte : elle est remplacée dans *M* par *en Bergoinhos* (v. 16) et c'est cette dernière leçon que nous devons adopter si le texte de *M* nous apparaît dans son ensemble comme supérieur à celui de *C*.

C'est en effet ce qui ressort d'une comparaison un peu attentive des deux versions : « Peu s'en faut, lisons-nous dans *C* (v. 5-12), que Saint-Pons ne me fasse blasphémer, car il nous a pris deux des joyaux de la Provence : si elles chantent, elles, et disent leurs leçons, nous pleurons, Blacas, moi et sire Pujol. Nuit et jour, la pensée me vient, etc. » (voy. ci-dessus.) C'est donc avant d'avoir

1. Elle nous a été conservée par le seul ms. *C*.

2. Selon M. Soltan (*op. cit.*, p. 49) le scribe de *C* aurait introduit le nom de *Pujolos* dans le texte parce qu'il venait de copier une pièce de Pujol et que l'identité du « compas » lui paraissait entraîner l'identité des auteurs. Mais l'ordre des deux pièces est précisément inverse.

mentionné cette intention sacrilège que l'auteur s'en accuse. Dans *M* les deux idées se présentent dans l'ordre logique.

« Puisque Huguette et sa sœur, poursuit le texte de *C* (v. 20-30), nous manquent, de quoi chanterons-nous, moi et le comte de Provence ? Celui-ci renoncera à valoir, et il serait mort, il y a un an ou deux, s'il n'eût trouvé en elles un beau réconfort.

« Si Blacas meurt, ce sera dommage, vraiment ; et il pourrait bien mourir, occis par les douces douleurs ; Sordel en sera dolent ; et moi-même, pauvre, où trouverai-je garantie ?... »

Ainsi donc c'est la mort du comte de Provence qu'on nous fait craindre et ce sont les funestes conséquences de celle de Blacas qui sont énumérées. Dans la version *M*, au contraire, c'est la mort de Blacas qui est envisagée comme probable ¹.

La supériorité de *M* étant démontrée, il est indiqué d'abord d'accepter son attribution et de restituer la pièce à Blacasset ² ; indiqué aussi de préférer ses leçons à celles de *C* et de n'utiliser les strophes propres à ce manuscrit qu'avec précaution : elles doivent au reste être authentiques, la riposte comptant cinq couplets (chiffre normal dans la chanson).

La version *M* nous fournit le nom des deux jeunes nonnes, Ugueta et Tefania (probablement Theofania), qui étaient « sœurs », en Dieu et non par le sang ³. La seconde était, nous l'apprenons par la réplique de Pujol (cf. ci-dessous, I, v. 13 et 34), de la maison de Baux, tandis qu'Huguette était d'une autre famille et d'un rang inférieur, puisque la jeune *Baussenco* est appelée sa « maîtresse » (*dona*) ⁴.

1. Les conséquences n'en sont pas déduites, car la strophe suivante manque dans *M* (M. Soltau, p. 49, a déjà fait valoir cet argument, avec quelques autres de moindre valeur). — Cette plaisanterie appliquée au comte, serait assez inconvenante ; il était naturel au contraire de railler doucement le vieux Blacas sur son éternelle jeunesse de cœur.

2. L'auteur de la pièce dit (*M*, v. 5 ; *C*, v. 21) que lui-même et le comte de Provence avaient chanté les deux jeunes filles, dont l'une, comme on va le voir, s'appelait Huguette. Or une pièce de Blacasset, récemment découverte (publiée par M. Bertoni dans *Studi di fil. rom.*, VIII, 450), est précisément adressée à une *Ugueta*. L'attribution à Blacasset est acceptée par De Lollis et Bergert (p. 55) ; Soltau et Appel hésitent.

3. C'est ce qu'avait bien compris Raynouard, dont l'opinion a été appuyée, indépendamment, semble-t-il, par Soltau et Torraca.

4. Remarquons que dans l'envoi mentionné ci-dessus (n. 2), Ugueta est sim-

Il était donc parfaitement chimérique de rechercher le nom de Huguette dans les documents généalogiques concernant la famille de Baux. Ce nom, s'appliquant évidemment à la personne qui nous intéresse, vient d'être découvert par M. Fernand Benoît dans un document du 21 mai 1241 (cf. ci-dessous la note additionnelle), d'où il résulte qu'à cette date il y avait bien, au couvent de Saint-Pons de Geménos, où elle avait pu entrer quelques années auparavant, une religieuse nommée Huguette, et appartenant à une famille de Fuveau, originaire de Trets. Cette découverte vient heureusement préciser les autres indications chronologiques fournies par la pièce même et qui permettent d'en placer la composition entre 1230, date approximative de l'arrivée de Sordel en Provence, et février 1238, époque à laquelle Blacatz n'était plus de ce monde ¹.

Pujol pouvait évidemment protester contre l'irrégulière fantaisie de Blacasset sans être avec lui en relations personnelles. Mais le contraire est infiniment probable ; la pièce II (v. 24) nous prouve qu'il était, comme Blacasset, en relations avec Bergonho de Trets, et qu'il fréquentait les cours de Roquefeuil et d'Aubagne (*ibid.*, v. 16-23) ². Notre pièce V, elle aussi, ne peut être que d'un familier de la cour de Provence ; mais on ne saurait la dater exactement et son attribution à Pujol est au reste fort incertaine.

Les autres pièces de Pujol ne fournissent aucune indication chronologique ; mais elles ont une autre sorte d'intérêt.

La pièce II, qui nous a été récemment révélée par le ms. Campori, sous une forme malheureusement très altérée, n'est pas seulement d'un style aisé et agréable ; quelques heureux traits de réalisme et d'humour en font une production vraiment originale et qui mérite d'être mise en lumière. Le poète, qui a dû prendre la mer, n'est pas, quoique peu éloigné de la côte, fort rassuré ; il songe, non sans émoi, à sa dame (que n'est-il auprès d'elle !) et il lui décrit les dangers et

plement désignée par son prénom. L'hypothèse de la parenté, admise par Schultz-Gora, De Lollis et autres, a été le point de départ de bien singulières fantaisies généalogiques (voy. De Lollis, p. 38).

1. Voy. S. Stronski dans *Revue des langues romanes*, L, p. 39. — La version C nomme (v. 41) une Amilheta, qui pourrait bien se confondre avec la personne nommée (sans doute par une altération de copiste) Noveleta dans une autre pièce de Blacasset (Rayn., *Choix*, IV, 215).

2. Aubagne est à 10 km. environ à l'est de Marseille, Trets près de Saint-Pons ; *Rocafoill* doit être le village de Roquefeuil, dans la partie du Var qui confine aux Bouches-du-Rhône (c. de Pourrières), à 25 km. environ au nord d'Aubagne.

les désagréments de la vie du bord : les vents contraires, les grains inopinés qui, la nuit, vous arrachent au sommeil, la nécessité de dormir tout habillé ou de partager la couche de gens fort mal-propres... Et pourtant les mariniers sont insoucians et gais. Vraiment ils ne volent pas l'argent qu'ils gagnent... Mais foin de leurs richesses, et vive la terre ferme !

La pièce III se compose de deux « coblas », dont la première est certainement de Pujol, qui est nommé par son interlocuteur ¹. Celui-ci est par lui qualifié « podestat » ², ce qui ne nous apprend pas grand'chose sur lui. Ce devait être un homme d'âge et qui avait renoncé aux prouesses amoureuses : il nous confie en effet que le *malastruc* resté à *quia* ne lui paraît point si coupable et que lui-même ne serait pas flatté d'être mis à pareille épreuve. Je n'insiste pas sur le sujet, assez scabreux : le texte ne présente du reste aucune difficulté.

Ces « coblas » sont suivies, dans le ms. (unique), sans aucun signe de séparation, d'un couplet et d'un envoi (n° IV) qui n'ont rien de commun avec elles, comme l'a remarqué M. R. Zenker ³. C'est une déclaration à rebours, fort nette et fort plate en sa grossièreté. On s'expliquerait malaisément qu'elle ait été accrochée par accident à une pièce de Pujol si elle n'avait pas fait partie d'un recueil mis sous son nom ; l'attribution à ce troubadour reste toutefois hypothétique.

La pièce V, dont le sujet eût été digne d'Armand Silvestre, roule sur une mésaventure advenue, dans une cour de Provence, à un chevalier du pays d'Apt, nommé Elias. Ce personnage, grand faiseur d'embarras ⁴ et bel esprit professionnel, se vantait, semble-t-il, de n'être jamais pris au dépourvu, parce qu'il portait toujours sur lui son *responsier* (proprement : livre de répons). Or un jour que, sanglé fort étroitement, il s'était incliné trop bas pour saluer une dame, en

1. Elle est anonyme dans le ms. (unique).

2. On sait que ce titre désignait le chef de la force publique dans les villes libres de la Provence comme dans celles de l'Italie du nord.

3. Ed. de Peire d'Auvergne, note à la pièce VIII (*Romanische Forschungen*, XII 837). M. Zenker a constaté que l'auteur de ces vers en avait emprunté le « compas » et les rimes à Peire Bremon (Bartsch, 330, 10 ; éd. dans Mahn, *Gedichte*, n° 674), contemporain et compatriote de Pujol.

4. C'est ce que signifiait sans doute son sobriquet de l'*Entremes* (voy. Levy, *Suppl. Wörterbuch*, à *entremetre*, n° 3).

présence même de « la sœur du roi », il lui échappa un bruit qui ne pouvait vraiment passer pour un heureux à-propos. L'auteur des « coblas » le plaisante sur le fâcheux usage qu'il a fait de son *responsier*, en donnant à ce mot un sens fort inattendu ; il lui conseille enfin, si on lui rappelle l'accident, de se plonger dévotement dans ce précieux livre (et le mot reprend ici, naturellement, son sens propre).

L'authenticité de ces couplets, anonymes dans le ms., est également douteuse : en sa faveur on peut alléguer le fait qu'ils ont été rapprochés de la tenson avec le podestat et qu'ils sont sur la même forme et (en ce qui concerne le premier) sur les mêmes rimes.

Il faut naturellement renoncer à identifier le malheureux chevalier dont l'escapade, si l'on peut parler ainsi, est ici rappelée. La « sœur du roi », qualifiée (v. 5) « reine » par courtoisie, pourrait être Isabelle, sœur de Louis IX et de Charles d'Anjou. La pièce serait, dans ce cas, postérieure à l'avènement de ce dernier (1245) ; nous ne savons malheureusement rien sur les séjours que cette princesse put faire en Provence, à la cour de son frère.

De ces bluettes, amusants spécimens de la poésie de salon et de circonstance au XIII^e siècle, nous n'avions que des éditions sans commentaire ou même purement diplomatiques¹. J'ai pensé qu'il y avait quelque intérêt à les réimprimer, avec les corrections et les éclaircissements nécessaires. Cette édition apporte même une part, bien modeste, d'inédit. La fin du premier couplet de la pièce I ainsi que le second presque entier ont disparu du manuscrit avec la vignette placée au verso du feuillet ; il en reste toutefois quelques débris, que Mahn (ou son copiste) a négligé de relever. On les trouvera ici², avec un essai de restitution qui ne me satisfait pas entièrement. Je souhaite à d'autres de réussir là où j'ai pu échouer.

A. JEANROY.

NOTE ADDITIONNELLE

Voici une brève analyse de l'acte mentionné ci-dessus (p. 160).
21 mai 1241. — Arles : « Raimond-Bérenger V, comte de Pro-

1. On en trouvera l'indication en tête des textes. — Raynouard avait donné (*Choix*, V, 366) une édition partielle de la pièce I (v. 17-20 ; 25-32, 33-7).

2. Pour la commodité du lecteur, j'imprime mes conjectures dans le texte même, entre crochets.

vence, confirme en faveur du couvent de Saint-Pons-de-Geménos la donation faite à dame Nichole, abbesse, par Guillaume de Châteauneuf et son frère Bertrand de Fuveau, des biens qu'ils avaient à Châteauneuf-le-Vermeil dans le village de Trets, et la dotation faite à HUGUETTE, religieuse audit couvent, par ses frères Bertrand et Raimond de Fuveau, le comte se réservant le mère-empire sur cette donation » (Archives des Bouches-du-Rhône. Copie contemporaine, B. 333).

Les frères de Huguette, Guillaume, Bertrand et Raimond ont des biens à Trets : or, Bergonho, qui paraît dans le ms. *M*, n'est autre que Burgondion de Trets, fils de Raimond-Geoffroi, vicomte de Marseille. Trets et l'abbaye sont dans un rayon de quelques kilomètres de Fuveau. Aussi conçoit-on aisément les relations qui purent s'établir entre le seigneur de Trets et Huguette de Fuveau, et l'entrée de celle-ci dans une abbaye toute proche de son domicile.

La date de notre acte est postérieure de trois ans au moins à la mort de Blacas, mais on peut admettre que l'entrée au couvent a précédé de quelques années la dotation ou sa confirmation par le comte.

Fernand BENOIT.

I

M. : C, fol. 355 r^o, col. 2. — *Rub.* : Poiols (Mahn, *Ged.*, n^o 53) ; à la table (f. 22 v^o) : Poiols.

I Dieus es amors e verais salvamens
E'l fals segles deslials dezamors,
On quascus a quec jorn sospirs e plors

4
E quascus a el segle *s'entendensa*,
E pus Dieus det a quascun conoissensa,
Ben parra doncx de sen paubr[*es e blos*]
8 *Qui falhira a*] Dieu qu'es s[*enher bos*].

II Ugueta sa[*up faire raxo e*] sens
Que r[*eneguet lo segle e sas*] errors
Per [querre Dieu e'l sieu] vrai secors ;
12 [E'l serviçi Dieu]li plac eyss[*amens*
A la dona del] Baus, flor [de Proensa] ;
A totz es b[ela e bona sa crezensa ;

Se] l'un requis [*lo senhor pïatos*,
16 Ab] lui sera el [*palaitz glorios*].

III Qui l segle ser a Dieu es dessirvens
Quar hom non pot ben servir dos senhors.
Mais a Sant Pos siervon gen las serors
20 Selh qui per nos fon *liuratx a turmens*,
E clavellatz ses tota defendensa,
E receup mort a tan gran viltenensa,
E fon batutz si que 'l sanc cazec jos,
24 E pe'l costat lo nafret us fellos.

IV Sellas qui son el segle benvolens
Podon saber res non es mas follors,
No 'l tenon pro vilas, ciutatz ni tors
28 Que par un gaug n'an ben cent marrimens,
E qui per pretz si treballa ni 's tensa
Ben deu suffrir pus aspra penedensa,
Quan Dieus dira, jutjan, sus en la cros :
32 « Ves mi tenetz, los dreyturiers e 'ls bos ! »

V Hugueta *er* regina veramens
E la dona del Baus, a grans honors,
E montaran ab los angels aussors
36 E portaran coronas resplandens
E chantaran un verset de plazensa :
« Dieus e vers hom e ma ferma crezensa,
En vos servir fuy yeu mot coratjos. »
40 Adoncx fara parer los [*mals e 'ls bos*].

4 Lacune non indiquée dans le ms. ; le sens de ce vers devait être : « et pourtant chacun néglige le service de Dieu ». — 5 ms. : segle entendu. — 7 Là commence la lacune causée par l'ablation de la vignette.

15-6 Le texte ainsi restitué n'est pas satisfaisant ; la restitution des deux derniers mots est sûre, la partie inférieure des lettres restant lisible.

20 f. pausatx en la çros (qui fausse la rime).

33 H. es — 39 suy ; mort est une fausse lecture de Mahn. Le masc. sing. coratjos est très surprenant, puisque ce sont deux femmes qui parlent ; mais ces deux vers, comme me le signale M. J. de Morawski, sont une traduction libre d'un passage de saint Paul : « Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo posita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex. » (*Ad Timoth.*, II, 1.)

II

Ms. : a, p. 417. — Rubr. : En Puiol (*Studj di fil. rom.*, VIII, 451).

I Cel qui salvet Daniel dels leos
E perdonet au lairo veramenz

- Si sal m'arma e mon cors gard e vos,
 4 E'm lais tornar e'l douz païs breumenz
 On vos estais, que ja bens no'm sofragna,
 Bona domna, car voletz zo q'ieu voil,
 Que pos m'agron fag li vostre bel oill
 8 Un douz esgart, pro'm donetz de qe'm plagna.
- II Si tot no'us vei, bona dompna e pros,
 Mos leials cors es ab vos e mos senz,
 Et estai lai tot jorn de genoillos
 12 On s'acordet nostre bos pensamenz.
 Ai ! Qi fetz mar, qe no fes bella *plagna*,
 Qe 'us anera vezer, pos tant mi doill,
 Q'el no cases en mi, si tot no voill,
 16 Q'eu seria tres legas prop d'Albaigna.
- III Qui totz afans [*los*] pogues mettre en dos,
 Marinier an aqest[*z*] dos greus turmenz :
 Qe'l jorn temon lo vent contrarios,
 20 E'ls fai levar, la nueg, la plug' e'l venz,
 E per la nau han gran breg' et estragna,
 Ni han cel port.....
 Meillor estar fai entorn Rocafoill,
 24 Ab Borgognon, qe tot bon pretz gazagna.
- IV Qan mi regard e vei als dos timos
 Trencar la mar, *et* vos una correns,
 Et a travers ven uns ventz enoios :
 28 S'eu anc fui gais, ar cambia mos talenz :
 Ja bagadels ni aurs vermels d'Espagna
 No'm faran mais enveja, si cum *soill*,
 Tant jaug vestitz e tant pauc *me* despoill,
 32 E vauc la noig de compagn nieir compagnia.
- V De totz anars es lo plus temeros
 Anar per mar et eu m'en sui guirens ;
 Mas alques son alegre e joios
 36 Li marin[*i*]er, e ses totz marrimenz.
 Ben ha de dreg totz hom zo q'en gazagna
 Qar sovenz taing *qe col e cara's moill* ;
 Per q'ieu d'anar de sobre mar mi toil ;
 40 Mais am q'avens en terra mi sofragna.
- VI Se Na Maudom saupes ab cui'm despueill,
 No m'ama tan no'm fezes car'estragna.

3 *Le second e manque.* — 5 nol.

11 jornz. — 12 am sac. — 13 nos f. b plaia.

15 *cases est d'une lecture douteuse (Bertoni). Le sens paraît être : « alors la mer ne tomberait pas sur moi, malgré moi ».*

18 *matinieï ; corr. de De Lollis.* — 21 *escragna ; corr. de D. L.* — 22 *me cui di ques deisoil, ce qui ne donne pas de sens ; corr. de cui di qe's destoill, « dont je dis qu'il s'éloigne [de nous] » (?)*.

26 eu. — 30 sol. — 31 *madespueill.*

34 *men] corr. be'n (?)*. — 38 *quel col lecares mol ; D. L. propose : quel col e car'esmol.*

41 *Le nom de la destinataire paraît altéré.*

III

Ms. : C, fol. 394 r^o, col. 1 (anonyme) (Mahn, *Ged.*, n^o 191).

I « Ad un nostre Genoes
Mandet l'autr'ier que veugues
Una dona, e'n prezes

4 So que tostemps avia ques ;
E quan l'ac en sa cambra mes
Pencha la gensors qu'anc vis res,
El demandet : « De tot quant es ? »
8 Et anc vas la dompna no's fes :
Poestat, jutjatz, qu'en fares ? »

II « Pujol, yeu dic, si'l plagues,
De la dona qu'autra ves
12 Que re'l malastruc fezes,
Que hom qu'ama[ben] manhtas ves
Es per fin' amor sobrepres ;
Si el s'esperdet, pogra bes
16 Esser per que sobramor fes,
Qu'ieu'm combatria enans ab tres
Que res a ma dompna quezes. »

9 faretz. — 10 *corr. pogues (?)*. — 13 uetz. — 15 silh s.

PIÈCES D'AUTHENTICITÉ DOUTEUSE

IV

Ms. : C, fol. 394 r^o, col. 2 (anonyme) (Mahn, *Ged.*, n^o 191).

Anc no'm moc de cor un dia
Vostr'amor ni no'y poyria

- Intrar, ni non deziríey
 4 De vos amar, ni faríey,
 Ni nom podetz abellir,
 Per que us dic, quar etz ses par,
 Qu'en vos no pot bes venir
 8 Ni mals no *s'en* pot ostar.

- Enans prec que Dieus m'azir
 Que m'avengu' a plaideyar
 Ab vos, quar no m pot venir
 12 Volontatz de vos amar.

8 ses.

V

M. : C, fol. 394^{ro}, col. 2 (anonyme) (Mahn, *Ged.*, nº 566).

- I En aquelst sonet cortes
 Vuelh far saber cossi pres
 Ad un cavalier d'Ates
 4 Qu'a nom N'Elyas l'Entremes ;
 E'l reyna sap be quals es,
 Quar, auzen de trenta e tres,
 L[i] escapet la mala res.
 8 Atretal volgra [que] fos pres
 A tot hom[e] *qu'en* s'amor es.
- II Aitant auja de mon dreg :
 Que non s'agenolh ni's pleg,
 12 Ni non dompney ni corteg,
 Si non l'avía mielhs estrech,
 Son folh respossier mal adreg,
 Que respon per caut e per freg ;
 16 Don non cuget aver naleg
 Quan dis a la seror del reg
 Que : « d'escapat no fa hom dreg »
- III N'Elyas, lo dompnevar
 20 E'l [bel] rire e'l gent parlar
 E tot quan soliatz far
 Avetz perdut per trop singlar.
 D'un ponch vos degratz alargar
 24 Quan vos clinetz per saludar
 La dona cuy Dieus sal e guar,

E'l responsier degratz preguar
Calaquan n'auziratz parlar.

8 « Qu'il écoute cette consultation » (que je consens à lui donner). — 12 ni non c.

15 per caute per freg, « à tort et à travers » (?).

18 C'est sans doute un dicton signifiant qu'on ne tient pas compte, en justice, d'un propos inconsideré.

Ces pages étaient déjà à l'impression quand j'ai eu connaissance d'un « Mélange » où M. G. Bertoni a publié, traduit et commenté la pièce III (*Archivum romanicum*, I, 1917, p. 519-21). Au v. 1 la correction de *nostre* en *vostre* me paraît inutile, le Génois en question pouvant être un ami des deux interlocuteurs et rien ne nous prouvant du reste que le podestat fût de Gênes. — M. B. propose de corriger, au v. 6, *pencha* « qui ne signifie rien », en *pensa* et voit dans les trois derniers mots un *vero scoglio*. Le vers me paraît très clair : *pencha* (*pincta*) est une simple épithète de remplissage (la locution *chambre peinte a fleurs* est courante); *la genser qu'anc vis res* = « la plus gracieuse que quiconque ait jamais vue ». — Je ne traduirais pas le v. 7 par : *gli domandò un' infinità di cose*, mais par : « Hé bien, qu'en est-il de tout cela, c'est-à-dire de toutes vos requêtes ? Quelle va en être la conclusion ? »

SUR
LES EFFETS DE L'HOMONYMIE
DANS LES
ANCIENNES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

Dans ses études sur le vocabulaire gallo-roman, M. Gilliéron a montré que les homonymes sont évités toutes les fois qu'ils risquent de produire des confusions gênantes : c'est l'une des conditions qui contribuent à déterminer des changements de vocabulaire. Ce fait linguistique est de ceux qui ont un caractère universel, et, compte tenu des particularités de chaque type de langues, on doit le retrouver sur d'autres domaines.

La variété des formations et des flexions suffisait, en bien des cas, à éviter aux anciennes langues indo-européennes l'homonymie. Les collisions homonymiques ne semblent pas par suite y avoir exercé sur le vocabulaire une action aussi grande que celle qu'on observe dans les parlers gallo-romans. Toutefois les effets en sont sensibles dans bien des cas. Tantôt l'homonymie a entraîné l'élimination de certains mots ou de certaines racines, tantôt elle a déterminé des différences de formations.

A n'envisager que le thème, le nom indo-européen du « genou » : **genu-*, et celui de la « mâchoire inférieure » : **genu-*, sont homonymes. Mais le nom du « genou » est neutre ; il comporte des élargissements et, par suite, des variations étendues de l'élément présuffixal : skr. *jānu* (gén. duel *jānunoḥ*), zd *žnūm*, pers. *zānū*, gr. γόνυ, γόν(Ϝ)ατος (avec élargissement *-n-* qui se retrouve en sanskrit, et, sans doute, aussi, en celtique et en albanais), arm. *cunr* (nominatif-accusatif) singulier, avec élargissement *r*, plur. *cungkh* (de **gōnwi*), lat. *genu*, got. *kniu* (dérivé thématique), etc. Au contraire le nom de la « mâchoire inférieure » est du féminin ; il ne comporte aucun élargissement, et, par suite, aucune alternance vocalique dans l'élément présuffixal : le vocalisme indo-européen *e* y est constant ; il n'en

faudrait pas plus pour distinguer presque partout ce mot du précédent. Néanmoins, là où des conflits risqueraient de se produire, il y a eu des différenciations.

En sanskrit, le nom de la mâchoire inférieure fait partie de ceux qui ont une gutturale sonore aspirée en regard d'une sonore simple des autres langues : skr. *hānuḥ*. A vrai dire, le cas semble unique en son genre, car, dans skr. *ahām* « moi » et *mah-* « grand », la gutturale est finale de racine, et le rapprochement de skr. *hāstah* « main » avec gr. ἄγροτος est peu vraisemblable et, en tout cas, mal établi. On peut donc se demander si le *h* du skr. *hānuḥ* ne tient pas à quelque influence particulière à ce mot ; quoi qu'il en soit, il n'y a aucun risque de confusion avec le type de *jānu*.

En iranien, où cette différence des initiales ne saurait se montrer, les deux mots se distinguent au moins par la quantité de la voyelle : pers. *zānū* « genou » ; mais *zanax* « menton », et de même dans les autres dialectes ; ainsi en sogdien (v. Gauthiot, *Grammaire sogdienne*, § 166, p. 160) ; le zd *zānu-* « menton », supposé par M. Bartholomae, sous *zānu-drājah-*, est donc peu vraisemblable.

En grec, le nom du « genou » a toujours le vocalisme radical *ε* dans le mot simple γόνυ, et le vocalisme zéro dans le dérivé γυνῆ ou dans le composé γυν-πετος, cf. skr. *jñu-bādh-* ; dès lors γένυς en est bien distinct.

Il y a une autre forme, avec un élargissement *ā* /*ɔ* et un suffixe dans gr. γνάθος, γνάθμος ; cette addition entraîne le vocalisme zéro : l'élargissement *ā*, avec un groupe de suffixes, sans doute **-k-ti-*, se retrouve dans arm. *cnawt* (avec vocalisme radical *ě*) et dans lit. *žándas* « mâchoire » (vocalisme radical *o* et **ɔ* de la seconde syllabe représenté par l'intonation rude) ; on opère donc avec i.-e. **genu-*, **genā-*, *gnadh-*, **gonadh-*.

L'arménien n'a, comme le grec, que le vocalisme *ō* dans le nom du « genou » : *cunr*, *cungkh*. Outre son vocalisme caractéristique, *ɛ*, qui devient *i* puis zéro, le nom de la mâchoire inférieure est caractérisé par un suffixe : *cnawt* (thème en *-i-*) « mâchoire, joue », cf. gr. γνάθος, γνάθμος, etc.

Le latin **genus*, qui se conserve dans le dérivé *genu-inus* (*dens*), aurait risqué de se confondre aux cas obliques avec *genu* : il y a eu passage au type en *-ā-*, d'où *gena*, qu'on explique depuis longtemps par l'influence de *māla* ; on aperçoit maintenant la condition qui a déterminé le succès de cette innovation.

En celtique, où le nom du « genou » est de forme tout autre (irl. *glún*, etc., avec la même dissimilation qu'en albanais, v. Morris Jones, *A Welsh Grammar*, p. 160), le nom **genu-* de la « mâchoire inférieure » a subsisté tel quel : irl. *gín* (gén. *geno* ; masc.) « bouche », gall. *geneu* et bret. *genou*.

En germanique, la forme got. *kinnus* « menton », etc., s'est aussi bien conservée, parce que le « genou » est indiqué par un dérivé de tout autre forme, got. *kniu* ; le -*nn-* montre que les cas obliques étaient de la forme gén.-abl. i.-e. **genwes*, c'est-à-dire du type de véd. *krátuh*, *krátvah*, ce qui concorde en effet avec la flexion de gr. γένυς, γένυος ; les formes attestées de véd. *hánuh* n'enseignent rien à cet égard.

En indo-iranien, le correspondant de v. sl. *vě* « nous deux (nom.) » et celui de v. sl. *va* « vous deux (acc.) » se confondaient, par suite de la confusion de *ē* et de *ō*, en indo-iran. *vā*. Les deux *vā* existent encore dans les gāthās de l'Avesta (v. *M.S.L.*, XXI, 208 et suiv.), et le Rgveda a un exemple du nominatif *vām* « nous deux » (le seul pronom duel de 1^{re} personne qui figure dans tout le Rgveda) en face du génitif-accusatif-datif *vā* « vous deux ». Cette confusion explique la préfixation singulière de *ā-* dans véd. *āvām*, *āvām*, gāth. *āvā* (mal vocalisé *āvā*). Brugmann, *Grundr.*, II², 2, p. 384, attribue cette addition de *ā-* au besoin qui aurait été éprouvé de donner au pronom duel de 1^{re} personne un corps comparable à celui qu'avaient les autres formes du pluriel et du duel ; et cette condition a sans doute contribué à l'innovation. Mais le besoin d'éviter une confusion entre « nous » et « vous » est chose plus importante. Il est vrai que le nominatif *vā* « nous deux » était tonique, et le génitif-accusatif-datif *vā* atone ; et c'est ce qui a permis le maintien du nominatif *vā(m)* jusque dans la langue des gāthās et du Rgveda ; mais le ton était en indo-européen et, à plus forte raison, en indo-iranien, chose trop accessoire pour suffire d'une manière durable à marquer une opposition aussi importante que l'est celle entre « nous » et « vous ». L'addition de *ā-* au nominatif et à l'accusatif tonique levait toute confusion.

Si l'on compare des racines, les choses sont plus nettes encore.

Soit **men-* ; il y avait en indo-européen plusieurs racines de cette forme, et notamment deux, l'une signifiant « avoir une agitation

mentale, penser », par exemple dans skr. *mānyate* « il pense », l'autre signifiant « rester ». Le grec a conservé l'une et l'autre. Mais il n'en résulte nulle part une confusion. Car de **men-* « avoir une agitation mentale », les formes verbales sont, d'une part *μαίνομαι*, *ἐμάνην*, de l'autre, *μυμνήσχομαι*, *ἐμνησάμην*, *μέμνημαι*, qui constituent deux groupes différenciés par le sens comme par la forme et entièrement séparés l'un de l'autre au point de vue grec. De **men-* « rester », on a *μένω*, *μένω*, *ἔμεινα*. Il n'y a entre ces formes aucun point de contact. — De même l'arménien distingue clairement, par le vocalisme radical, *mnam* (ancien **mēnā-* ou **mōnā-*) « je reste » de *i-ma-nam* « je comprends ».

Le parfait faisait difficulté; car il ne comporte, en principe, qu'un type en indo-européen, à la différence du présent, qui en comporte toute une variété. Ce type s'est maintenu dans la racine signifiant « penser » : hom. *μέμνηται*, *μέμνηται*. Mais, dès lors, *men-* « rester » n'avait pas de parfait. Or, de par son sens, cette racine se prêtait à recevoir l'élément suffixal **-ē-* qui exprime la durée, et qui se trouve en effet dans lat. *manēre* : l'attique a en fait *μεμνήνηται*, seule forme qui en grec conserve le type en **-ē-* dans cette racine; le vocalisme radical *-e-* devant le suffixe **-ē-* suffit à indiquer qu'il s'agit d'une forme secondaire et que l'*η* est emprunté à quelque thème non conservé; si le vocalisme radical à degré zéro n'apparaît pas dans *μεμνήνηται*, ainsi qu'on l'attend, c'est sans doute qu'il entraînerait rapprochement avec *μαίνομαι*, *ἐμάνην*.

De même en latin, l'ancien parfait *memini* a été affecté à la racine signifiant « penser ». Pour donner un perfectum au verbe dont *maneō* est l'infinitif, il a fallu créer une forme en *-s-*, *mansī*, qui, par tout son aspect, se dénonce comme secondaire.

Enfin, ce n'est sans doute pas un hasard que **men-* « rester », dont les collisions avec **men-* « penser » ont exigé en grec, en latin et en arménien tant d'adaptations singulières, ait disparu de plusieurs langues comme le slave, le balte, le germanique, où figure **men-* « penser ».

Le cas le plus frappant est celui de deux racines homonymes **genə-*, **gnē-* « naître » et **genə-*, **gnē-* « connaître ».

La multiplicité des formes des racines dissyllabiques a permis à plusieurs langues de différencier les deux racines originaires homonymes : l'indo-iranien, le grec, le latin ont affecté les formes

du type **genə-*, **gen-*, **gonə-*, **gon-* à « naître » et les formes du type **gnē-* et surtout **gnō-* à « connaître ». C'est ainsi que l'on a, d'une part, skr. *ājanata*, gr. ἐγένετο, lat. *genuī*; skr. *jānitā*, gr. γενέτωρ, lat. *genitor*; skr. *jānaḥ*, gr. γένος, lat. *genus*, mais skr. *ājñāsam*, gr. ἔγνω, lat. *(g)nōscō*; la langue a même distingué skr. *jātāḥ*, lat. *(g)nātus* de skr. *jñātāḥ*, gr. γνωτός, lat. *(g)nōtus*. Cette distinction est secondaire, comme on le voit par le germanique où se trouvent côte à côte got. *kunþs* « connu », v. isl. *kunnr*, v. h. a. *cund*, répondant à lit. *-žintas* « connu », et got. *-kunds* dans des mots comme *airþa-kunds* « d'origine terrestre », *gumakunds* « mâle », *himinakunds* « céleste », etc., cf. skr. *jātāḥ* « né », etc.; du reste *kunþs* et *-kunds* ne sont pas confondus par la forme, et *-kunds* ne figure pas dans des composés.

On s'explique la répartition : la racine **genə-*, **gnē-* « connaître » est de celles dont le thème verbal fourni par la racine sans suffixe a une valeur non durative et fournit un aoriste; or, ces aoristes sont normalement de la forme à seconde voyelle longue, soit ici **gnē-*, **gnō-* : gr. ἔγνω. Les présents, lat. *(g)nōscō*, gr. γνῶσκω, γιγνώσκω, etc. ont des formes manifestement secondaires et, en notable partie, variables d'une langue à l'autre. La racine **genə-* « engendrer », sans avoir une valeur particulièrement durative, peut fournir un présent radical; ce présent, peut-être par opposition à **genə-* « connaître », a passé souvent au type thématique, d'où skr. *jānate* en face de l'aoriste grec ἐγένετο.

En arménien, les deux racines ont été distinguées aussi par le vocalisme, mais autrement qu'en indo-iranien, en grec et en latin : « naître » a le vocalisme *e* représenté par *i* dans *cin* « naissance », *cnaɣ* (de **cinay*) « je suis né », etc.; « connaître » a le vocalisme zéro représenté par les formes : *caneay* « j'ai connu », *canawth* « connu », *čanačem* « je connais ». A sa manière le vieil-irlandais distingue aussi le type *-gainedar* « il naît » du type *-gnin* « il connaît ».

Le type **genə-* de la racine signifiant « connaître » n'apparaît que là où **genə-* « naître » est éliminé : lit. *žėnklas* « signe », v. pruss. *eb-sentliuns* « désigné », alors que **genə-* « naître » n'est représenté en baltique d'aucune manière et que cette racine a été remplacée par **g^wem-* « venir » : lit. *gėmù*, *gimti*, v. pruss. *gemton*, etc.; toute ambiguïté était éliminée par là; l'étymologie a été indiquée par F. de Saussure, *M.S.L.*, VIII, 440 n.; il ne manquait que de savoir pourquoi **genə-* a disparu en baltique; on le voit maintenant.

Ce n'est sans doute pas un hasard que **genə-* « naître » ait aussi disparu du slave qui a recouru au verbe dérivé *roditi* « engendrer », *roditi se* « naître ».

De même encore le germanique, pour éliminer **genə-* « naître », qui ne subsiste que dans des noms isolés ne prêtant à aucune confusion, a recouru à une racine de sens général, la racine **bher-* « porter », de sorte que got. *bairan*, *gabairan* signifient « engendrer », et *gabaurans* « né » ; **genə-* « connaître » subsiste dans le type got. *kann* « je connais », etc.

Au parfait, les racines dissyllabiques avaient en indo-européen la forme à seconde voyelle longue ; de la racine signifiant « emplir », à savoir **pelə-*, **plē-*, de même que l'aoriste est véd. *áprāt*, cf. hom. *πλητο*, le parfait est véd. *papraú*. Le parfait véd. *jajñā́*, gr. *ἐγγνω-α*, lat. (*g*)*nō-uī* représente donc le type ancien. Comme il n'y a en principe qu'un type de parfait pour chaque type de racines, le parfait de **genə-* « naître » devrait être de même forme. En fait, au moyen, véd. *jajñé*, dont la grande majorité des formes appartiennent à la racine signifiant « naître », sert aussi pour « connaître ». Et en vieil-irlandais, *gēnair* « il est né » ne se distingue que par la flexion déponente de *-gēuin* « il a connu ». Mais, à l'actif, on a trouvé moyen de distinguer les deux parfaits en constituant le parfait de « naître » sur le type des racines monosyllabiques : skr. *jajāna*, *jajñūh*, gr. *γέγονα*, *γέγαμεν*. La forme *γέγαμεν*, qui n'a pas trace du dissyllabisme de la racine, se dénonce immédiatement comme secondaire ; mais le type *jajāna*, *γέγονα* n'est pas moins secondaire, quoique cela n'apparaisse pas aussi évidemment du premier coup d'œil, et quoiqu'on donne souvent — bien à tort — *jajāna*, *γέγονα* pour un exemple normal pareil à *μέμυνα*. Du reste, le parfait transitif *jajāna* ne concorde avec grec *γέγονα* que pour la forme ; et, comme beaucoup de parfaits actifs de l'indo-iranien, il est sans doute secondaire. Le caractère secondaire des parfaits grecs transitifs avec valeur résultative a été bien montré par M. Wackernagel ; le développement indo-iranien est plus ancien, mais aussi secondaire. Le latin a simplement éliminé le parfait de la racine signifiant « naître » : la forme *genuī* repose sans doute sur un présent-aoriste athématique de caractère radical.

Le perse offre un fait curieux : dans la mesure où il a la consonne initiale devant voyelle, la racine signifiant « connaître » a la forme phonétique attendue à *d-* initial, soit v. p. *adānā* « il a connu », persan *dānad* (à côté de la forme inchoative, v. p. *xšnāsātiy*, persan

sināsad); au contraire la racine signifiant « engendrer » a l'initiale *z-* empruntée à des parlers non perses, ainsi perse *zāyad* « il naît » et déjà en vieux perse *paru-zana*, etc. (v. A. Meillet, *Grammaire du vieux perse*, p. 5).

M. Vendryes, qui a bien voulu lire le présent article, se demande si le principe invoqué ici ne fournirait pas l'explication d'une forme irlandaise énigmatique, le pluriel *rogénartar* « sont nés » Wb, 4, c, 12. Au pluriel, le prétérit a la flexion déponente; la distinction de *-gēuin* et de *gēnair* n'y existait donc pas. En faisant le pluriel sur le singulier, au lieu de la forme normale *-gēnatar*, qui servait pour « ils ont connu », ainsi *adgenammar* « nous avons connu » Wb, 14, d, 28, on distinguait les deux séries de formes.

En somme qu'il s'agisse de la disparition des formes verbales en slave, en baltique, en germanique ou des types souvent inattendus qu'elle offre en indo-iranien, en grec, en latin, en celtique, l'histoire de la racine **genə-*, **gnē-* « naître » s'explique par la nécessité où s'est trouvée la langue d'éviter la confusion avec **genə-*, **gnē-* « connaître ». Celle des deux racines qui s'est le plus universellement conservée, et qui, en cas de maintien des deux, a le mieux gardé les formes archaïques du type dissyllabique est celle signifiant « connaître ».

La racine **terə-*, **trē-* « user » (dans gr. *τέρω* *téretpon*, *τρῆμα*, *τρώσω*, etc.) ne se distinguait de **terə-* « passer, traverser » que dans les cas où la voyelle longue finale était au degré plein; car alors on a *-rā-*: lat. *in-trāre*, *ex-trāre*, *trans*. Aussi l'indo-iranien n'a-t-il gardé de formes verbales que de **terə-* « traverser », et les autres langues que de **terə-* « user », à ceci près que le latin a gardé *-trāre*, qui n'occasionne aucune confusion avec *tero*, *trītus*, etc.

Tous les cas ne sont pas aussi clairs que l'est celui de ces trois racines. Mais on en trouve ailleurs de curieux.

Ainsi l'iranien a conservé des formes de la racine signifiant « vivre », qui répondent au type gr. *ζη-*, *βιω-*, à savoir zd *jyātu-*, *-jyāti-* « vie ». Le sanskrit n'a rien de pareil : *jivātuh* y a été substitué à **jyātuh*. C'est sans doute parce qu'une racine originairement distincte de celle-là, celle signifiant « enlever par la violence, vaincre », et dont le présent est *jināti* (cf. zd *zināt*, v. p. *adinā*), a des formes en *jyā-*, parf.

jijyah, fut. *jyāsyati*, desid. *jījyāsati*, etc. La confusion de skr. *j* = iran. *ḡ* et de skr. *j* = zd *ṣ*, v. p. *d* est la condition qui a déterminé le remplacement de **jyātu-* par *jivātu-* en sanskrit.

La racine sanskrite *car-* « circuler, mouvoir » est distinguée de *kar-* « faire ». Le *c-* initial a été éliminé de *kar-* « faire » : là où les gāthās de l'Avesta ont *čōrəṭ*, le védique a *ákar* « il a fait ». Au contraire, *k* a été éliminé de *car-* « circuler » : le parfait est *cacāra*, bien que l'alternance *c... k...* au parfait soit de règle et que, en regard de *cinóti*, on trouve seulement *cikāya*, en regard de *cétati*, *cikéta*, etc. Le causatif-itératif est *cārayati* ; l'intensif est *carcarāti*, *carcūryāte*, tandis que le desidératif est *cikiṣate* en face de *cinóti*.

Il y a en sanskrit deux autres racines de la forme *kar-* ; elles ont été aussi différenciées de *kar-* et de *car-* d'une manière nette. La racine qui signifie « rappeler » n'a de présent que sous la forme intensive : véd. *carkarmi*, *carkṛtāt*, *carkirāma*, gāth. *čarəkərəmahī*, et ce type est si caractéristique de la racine qu'on a fait des formes nominales véd. *carkṛtīh*, *carkṛtyah* (*carkṛt(i)yah*), dans les gāthās de l'Avesta *čarəkərəθrā* (pluriel).

La racine qui signifie « disperser » est le doublet d'une racine *skar-* (cf. arm. *čir* « dispersé » de **skēr-*), et le sanskrit a conservé *apa-skiramāṇah*, *praticaskare* ; mais, même sans *s-*, il n'y a pas ambiguïté ; le présent *kirāti* « il disperse » n'a pas de parallèle dans les autres racines ; le passif correspondant est *kīryate*, tandis que de *kar-* « faire » on a *kriyāte* ; au parfait, *cakāra* et au futur, *kariṣyati*, dans le sens de « disperser », n'apparaissent qu'à l'époque classique. L'ambiguïté de *kārayeiti* de l'Avesta n'a pas d'équivalent en sanskrit.

Si, de même, on a le parfait skr. *cacarta*, en regard de *cṛtati* « il attache », c'est évidemment parce que *cakarta* est le parfait correspondant à *kṛntāti* « il coupe », cf. zd *kərəntaiti*. Du reste, le présent *cṛtati* est inexplicable si on le considère en lui-même. Il ne se comprend que si l'on y voit une forme secondaire, remplaçant un présent radical athématique : une 3^e pers. pluriel *cṛtānti*, attestée dans le Rgveda, s'explique seulement par un sg. **car(t)ti*, qu'il faut supposer ; on a, d'ailleurs, la forme athématique à nasale *kṛṇātti* « il tourne, il file » ; mais comme le type *kart-*, *kṛt-* est réservé à *kart-* « couper », ce présent est à peu près isolé ; et *c-* a été généralisé dans *cṛtāti*, *cṛttāh*, etc., en dépit de *ṛ* qui suit.

Le sanskrit a trois racines de la forme *gar-*, une monosyllabique, *gar-* « éveiller », et deux dissyllabiques, **gari-* « célébrer » et « avaler ».

Les trois sont très anciennes. Elles sont bien différenciées par la forme. De *gar-* « éveiller », il n'existe en sanskrit que des formes à redoublement, prés. *jāgati*, *jāgrati*, aor. *ājgar* ; l'Avesta a des formes plus variées, et notamment un présent *-γrisaite*. De *gari-* « avaler », le seul présent courant est *girāti*, cf. v. sl. *žirǫ* ; le présent à nasale *grṇāti* est exceptionnel. Au contraire, de *gari-* « célébrer », le présent normal est *grṇāti*, *grṇité*, qui est indo-iranien (cf. zd *garante*) ; et l'on a aussi *járate*. Le parfait *jagāra*, qui n'est du reste pas de type ancien (cf. gr. βέβρωκα, βέβρωμαι qui ont le vocalisme indo-européen normal dans le parfait des racines dissyllabiques), n'existe guère que pour *gari-* « avaler ».

Là où les anciennes sonores et sonores aspirées se sont confondues, des racines autrefois distinctes sont devenues homonymes. Il a été paré au mal par des distinctions de forme. Ainsi, en slave, l'ancienne racine **g^wher-* « chauffer » risquait de se confondre avec **g^werǝ-* « avaler ». Mais les thèmes verbaux au moins ont été empruntés à des formes très différentes de la racine, et l'on a eu, d'une part, *gorǫ* (puis *gorǫ*), *gorēti* « chauffer » et, de l'autre, *žirǫ*, **žerti* (v. sl. *žrēti*, *žrūti*) « avaler ». Des mots comme le nom du « gosier », v. sl. *grŭlo*, ou le nom de l'« incendie », v. sl. *po-žarŭ*, sont isolés des racines anciennes signifiant « avaler » ou « chauffer ».

Toute confusion possible tend ainsi à trouver son remède. Par exemple, la racine i.-e. **bhendh-* « lier », qui est représentée par got. *bindan* ou par skr. *badhnāti* par exemple, ne figure dans aucune forme verbale grecque ou latine. Cela tient sans doute en quelque mesure à ce que, faute d'ancien présent thématique, la formation du présent faisait des difficultés dont la création de skr. *badhnāti* donne une idée. Mais il est à noter qu'une racine πένθ- « lier » (représentée par les formes nominales gr. πείσμαι et πένθερός) trouvait dans πένθ- « souffrir » (πάζχω, πείσμαι, πέπονθα) une concurrence. En latin, l'ancien présent athématique correspondant à skr. *bānti* « il frappe » a été remplacé par une des formes à élargissement *-de/o-* dont l'usage a été grand, et ainsi a été créé *-fendō* (*offendō*, *dē-fendō*) ; la vieille racine **bhendh-* « lier » trouvait là une concurrence pareille à celle qui a été signalée en grec. La racine n'a pas conservé de formes verbales en lituanien et n'y est représentée que par le substantif *bėndras* « associé », bien que le lituanien n'offre pas d'autre racine *bend-* ; on notera seulement l'existence de lit. *bandaũ* « j'essaie », v. pruss. *per-bānda* « il essaie ».

L'η de grec γῆρας est énigmatique ; il ne concorde pas avec l'ε, sûrement ancien, du type κρέ(Ϝ)ας. L'hypothèse d'Osthoff qu'il serait dû au mot, de sens directement opposé, mais de forme tout autre, ῥβα (ion.-att. ῥβη) n'est pas vraisemblable. De quelque manière que s'explique l'η, il faut du moins retenir que cette longue sert à distinguer γῆρας de γέρας.

Le vocalisme *e* de gr. κελεύω (cf. κέλομαι, etc.) est surprenant en regard du type ὀρούω, κολούω dont le vocalisme *o* est manifestement ancien (v. *Mém. Soc. ling.*, XVI, p. 244 et suiv.); mais le vocalisme *o* aurait provoqué une confusion avec κολούω.

Tous les faits cités ne sont pas également probants ; mais à ceux qui ont été produits il serait facile d'ajouter beaucoup d'autres analogues. Il est curieux, par exemple, que le latin ait toujours *faciō*, *fēcī* et jamais *fē-* seul, pour « faire », en face de la racine *fē-* « allaiter, nourrir » et *fēmīna*, etc. On peut donc poser que, là où elle risque d'entraîner une ambiguïté dans le discours, l'homonymie a été évitée par les anciennes langues indo-européennes ; les procédés par lesquels elle est éliminée diffèrent d'un cas à l'autre, d'une langue à l'autre.

Là même où les racines ont l'air homonymes, elles ne le sont pas ou ne le restent pas.

Par exemple, il y a deux racines *drā-*, toutes deux élargissements d'un élément *dr-* qui se retrouve dans d'autres « racines » : **drā-* « courir » et **drā-* « dormir ».

L'une fournit des formes de présent : *drāti* « il dort », etc. ; elle ne se retrouve pas hors du sanskrit et, en sanskrit même, elle ne fournit guère que ce présent ; le parfait ne se lit qu'en sanskrit classique ; or, une forme de parfait en sanskrit ne prouve jamais que ce parfait soit ancien. Le grec en a un aoriste, avec un autre élargissement, ἔδραθον, ἔδραθον ; sur cet aoriste a été fait un présent secondaire en -άνω, δαρθάνω. Le latin *dormiō* et le v. sl. *drěmljō* offrent un autre élargissement.

L'autre racine, **drā-* « courir », ne fournissait qu'un aoriste : gr. ἔδραν (sur quoi a été fait secondairement διδράσκω), véd. *drāhi*, *drātu* (impératif). Pour avoir un présent, le sanskrit recourt à l'intensif *daridrāti* ; toute confusion avec **drā-* « dormir » est exclue par là. Le présent ordinaire du sanskrit. *drávati*, est obtenu au moyen d'un

autre élargissement. Enfin l'élargissement en *-m-* qui fournit au grec un aoriste et un parfait, ἔδραμον, ἐέδρομα, n'est positivement attesté en sanskrit que dans l'itératif *dandramyate* : ni le grec ni le sanskrit n'ont de formes en *-m-* correspondant à lat. *dormiō*, v. sl. *drēmļo*.

A lire une liste de racines sanskrites, on a l'impression que le sanskrit avait deux racines *naç-*, l'une signifiant « périr », l'autre signifiant « atteindre » ; l'Avesta a de même deux racines *nas-*. Mais il n'y a guère de cas où puisse se produire une confusion.

Dans la racine signifiant « périr », le présent est skr. *nāçyati*, zd *nasyeiti*. Quant à un présent *nāçati*, en ce sens, l'existence en est douteuse ; les trois exemples du Rgveda qu'on en cite sont obscurs et contestés ; on ne sait dans quelle mesure ils sont des subjonctifs, dans quelle mesure ils appartiennent à la racine signifiant « atteindre » ; le commentaire d'Oldenberg aux passages VI, 28, 3 et IX, 79, 1 (avec le renvoi à la discussion de Bergaigne) montre les difficultés. — Il y a aussi un parfait skr. *nanāça*, gāth. *nānāsā*, et un causatif skr. *nāçāyati*. L'adjectif en *-ta-* est skr. *naçtāh*, zd *naštō* (cf. lat. *ē-nec-tus*). Hors de l'indo-iranien, la racine ne fournit d'autres formes verbales qu'un correspondant approximatif de skr. *nāçāyati*, à savoir lat. *noceō*, alors que l'autre racine **nek-* est largement représentée dans plusieurs langues. — Il y a deux formes nominales caractéristiques, l'une à suffixe zéro, lat. *nex* (d'où le dénominatif *necāre*), gr. νέκεις· νεκροί Hes. (et sans doute νέκ-ταρ et le dérivé νόκ-αρ. Cf. ἄλκ-αρ, à côté du datif ἄλκ-ί), gāth. *nāšū* (locatif pluriel, ἄπαξ obscur), skr. *-naç-*, comme second terme de composé, — l'autre à suffixe *-u-* : gr. νέκυσ (à côté de νεκρός), zd *nasuš*, lat. *nequalia* et, avec un autre vocalisme, issu sans doute d'un dérivé que m. gall. *angheu*, corn. *ancow*, bret. *ankou* « mort » laissent entrevoir ; cf. irl. *ēc* « mort », gén. *ēca*, v. Thurneysen, *Hdb. d. Altirischen*, § 207, p. 124, et H. Pedersen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Spr.*, I, p. 46.

La racine **nek-* « atteindre » a des formes différentes : il y a un présent thématique skr. *nāçati* (avec quelques traces d'une forme pareille dans l'Avesta) ; ce présent a ses correspondants exacts dans v. sl. *neso*, lit. *neszti* « je porte » ; et il y a un aoriste athématique véd. *prā-ṇak*, *abhī-naṭ*, *ānaṭ*, au moyen *āṣṭa*, à l'optatif *açyām*, *açīya*, *açīmāhi*, etc. A première vue, le prétérito-présent germanique représenté notamment par got. *bi-nah* « ἔξεστι » (cf. *bi-nauht*), *ga-nah* « ἀρχεῖ, ἱκνόν », fait l'effet d'un ancien parfait ; mais en considération

de l'aoriste athématique du védique, on peut se demander si ce n'est pas un ancien aoriste radical, à vocalisme *o*, passé au type de prétérito-présent, tout comme *kann* est un ancien imparfait. L'aoriste arménien *hasi* « je suis arrivé » sur lequel repose le présent secondairement fait *hasanem* « j'arrive » repose sans doute sur **ḥk-* et répondrait par suite à skr. *aç-*. C'est aussi à cet aoriste que remonte le *eṇk-*, *enc-* « prendre » du koutchéen (*MSL.*, XVIII, 12, etc.). La forme indo-européenne du parfait de cette racine résulte de la comparaison de véd. *ānām̐ca*, *ānaçūḥ*, moy. *ānaçé* (l'actif *ānāça* est fait, secondairement, sur *ānaçūḥ*, *ānaçé*), gr. ἐνήνεχα (κατ-ήνεχα Hesych., cf. Brugmann, *Grundr.*, II², 3, § 379, 2, p. 461), ἐνήνεγμα, v. irl. *rānac*, *tānac*. L'aoriste attique ἐνήνεχα, qui est loin d'être général en grec, puisque chez Homère, en ionien, en éolien, etc., on trouve ἤνευχα, d'une tout autre racine, a peut-être été fait d'après ἐνήνεγμα; toutefois le védique a une fois *nām̐ci*. Le présent skr. *açnóti*, zd *ašnaoiti* est propre à l'indo-iranien. Quant au latin, tandis que *nactus* répond à got. *-nauhts*, le présent *nanciscor* résulte évidemment de combinaisons proprement latines, dont il serait malaisé de retrouver l'histoire par simple hypothèse.

Ainsi même dans les cas où les racines semblent pareilles, l'homonymie des mots — qui sont la seule réalité — ne se produit généralement pas. Ceci montre, une fois de plus, combien en matière d'étymologie indo-européenne, il convient de s'attacher à déterminer des mots, non des « racines ».

A. MEILLET.

LES DIASKEUASTES

DE

FR.. AUG. WOLF

De toutes les imaginations de Fr. Aug. Wolf, qui, aujourd'hui encore, pèsent sur les études homériques, il n'en est pas de plus fâcheuse, peut-être, que son invention des *diaskeuastes*. C'est au chapitre XXIV des *Prolégomènes* qu'apparurent pour la première fois ces « arrangeurs » qui, durant un siècle et quart (1795-1920), allaient jouer un si grand rôle dans la création de l'épopée grecque. Wolf les avait découverts, — disait-il, — dans le *Venetus A*, dans les scholies de ce manuscrit fameux que venait de publier Villoison, dix années auparavant. Sans se donner la peine de lire et de comparer entre elles toutes les scholies qui parlaient de ces personnages, Wolf avait traduit le mot grec διασκευασταί par *exactores*, *politores*, et, dans ces « acheveurs et fourbisseurs », il avait découvert les collaborateurs ou les continuateurs de Pisistrate, les collectionneurs de vers ou de chants homériques qui, ramassant et soudant entre eux ces morceaux épars, puis en polissant les soudures, avaient fait l'unité de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Dès 1807, Heinrich écrivait son opuscule *De Diaskeuastis homericis* pour combattre cette erreur de Wolf et démontrer que διασκευή et διασκευαστής n'ont jamais eu dans les scholies que le sens d'*interpolation* et d'*interpolateur*. Mais l'imagination de Wolf s'accrédita grâce à la fortune des *Prolégomènes*. Quand Dugas-Montbel, pour exposer l'évangile wolfien au public français, écrivit son *Histoire des Poésies homériques* (Paris, 1831), il ne manqua pas de préciser encore les idées du Maître : après les *aèdes* ou *chanteurs* qui avaient composé les chants séparés, après les *rhapsodes* ou *homérides*, qui les avaient répétés et « cousus », les *diaskeuastes* étaient venus pour les mettre en ordre et en composer nos poèmes actuels, dont les *diorthontes* s'étaient faits ensuite les correcteurs et les éditeurs et dont les *grammairiens*

d'Alexandrie et de Pergame avaient achevé la mise au net. Dugas-Montbel disait au début de cette *Histoire* (p. 6) :

Le fait important dans l'histoire qui nous occupe; celui qui domine toute la discussion, celui, cependant, sur lequel il ne s'élève aucun doute et sur lequel toute les voix de l'antiquité sont unanimes, c'est que ce fut du temps de Pisistrate, environ vers la cinquante-quatrième olympiade, quelques années après Solon, que les poésies d'Homère furent écrites pour la première fois et réunies en un corps d'ouvrage tel à peu près qu'il existe maintenant. Comme il est essentiel d'insister sur ce point fondamental, comme c'est le pivot autour duquel roule tout le système *historique*, je ne puis me dispenser de rapporter ici fort en détail les nombreuses autorités qui l'attestent. On conçoit bien qu'une fois ce fait invinciblement démontré, les conséquences sont faciles à déduire.

Dugas-Montbel continuait ainsi cette *Histoire* (pp. 61-63) :

On comprend bien que je n'ai pas la prétention d'expliquer précisément comment s'est opérée, au temps de Pisistrate, la réunion des diverses rhapsodies sous les noms génériques d'*Iliade* et d'*Odysée*... Cependant cette circonstance est trop importante dans l'histoire de la poésie homérique pour que je n'essaie pas de donner quelque idée de ce travail...

Avant que nous fussions en possession de la précieuse découverte faite par Villoison du fameux manuscrit de Saint-Marc, le nom de *diaskévaste* était à peine connu; il n'en était fait mention qu'une fois, par hasard, dans les petites scholies (λ, 583; la même phrase du scholiaste se retrouve à peu près textuellement dans Eustathe, 1701, 26). Pourtant cette dénomination mérite d'être remarquée, car il n'est pas douteux que les *diaskévastes* furent aux *homérides* ce que ceux-ci, longtemps avant, avaient été aux premiers *chanteurs*. Ce sont eux, vraisemblablement, qui choisirent dans le grand nombre les rhapsodies relatives au même événement pour les disposer de la manière la plus suivie et dans l'ordre le plus intéressant; ou du moins, comme on peut supposer que les *homérides* avaient déjà réuni entre elles plusieurs *rhapsodies*, ce furent les *diaskévastes* qui revirent ce premier travail, qui le corrigèrent et se chargèrent, par des vers intermédiaires, d'adoucir les transitions qui leur paraissaient trop brusques.

Ce n'était point là le sens que l'on donnait autrefois au mot *diaskévastes* et Méric Casaubon, le premier et le seul qui, je crois, ait cherché à interpréter cette expression à l'occasion du passage cité plus haut, dit que, par là, on doit entendre le poète lui-même. Cette explication n'est plus admissible aujourd'hui; dans une foule de passages des scholies de Venise, le *diaskévaste* est critiqué comme ayant interpolé des vers étrangers à la conception originale; sans cesse, on y relève ces malheureux *arrangeurs* pour avoir gâté le poème primitif... En général le fond de ces observations est vrai, et les *diaskévastes*, en arrangeant les poésies primitives, ont souvent plus consulté les mœurs et les traditions de leur temps que celles des siècles qui suivirent le siège d'Ilion.

Dugas-Montbel parlait le langage wolfien et traduisait fidèlement

la pensée de l'école, comme on peut le voir dans les opuscles et ouvrages de ses coreligionnaires d'outre-Rhin. En tête de l'édition Tauchnitz de l'*Odyssée* (1825), G. Hermann avait publié une *Praefatio* qui figure au tome III de ses *Opuscula*, p. 80-81. Il se réclamait hautement du chef et porte-drapeau, de l'homme de savoir et de génie qui avait nom F. A. Wolf, *in quo genere dux et signifer extitit F. A. Wolfius, vir ingenio doctrinaque eximius*. Il mettait en garde les lecteurs contre les difficultés des études homériques ; il leur recommandait surtout de bien distinguer les apports des poètes primitifs, ceux des diaskeuastes, enfin les interpolations à écarter, *denique, aliud non minus difficile negotium est quod in poetis eorumque carminibus, ex quibus Ilias et Odyssea compositae sunt, distinguendis, tum vero etiam in explicanda arte diasceuastarum eruendisque interpolationibus versatur*.

L'épopée grecque, comme l'épopée indienne, comme l'épopée occidentale, a longtemps vécu chez le peuple et pour lui ; elle a été développée et transmise par des écoles de poètes connus sous les noms divers et peut-être successifs d'*aèdes*, d'*homérides* et de *rhapsodes*... Quel beau spectacle que cette école de poètes d'où sortent tant d'œuvres admirables ! quel spectacle que ce libre jeu de l'imagination, sous un ciel privilégié, à travers de glorieux événements, au milieu des émotions de la guerre, des premiers progrès d'une civilisation déjà puissante ! combien cette parole volante, ἔπεα πτερόεντα, a quelque chose de plus poétique dans les caprices de sa transmission populaire que dans nos livres où elle est venue, pour ainsi dire, s'éteindre ! Je ne comprends pas qu'un grand poète de nos jours ait pu préférer l'Homère de la tradition classique à l'Homère multiple et vivant de Wolf et de Vico. Quand nous ne chercherions que le beau et non le vrai, le nouvel Homère des critiques nous charmerait encore plus que celui d'Aristote¹.

Ainsi parlait, vers 1845-1846, l'un des hellénistes français qui pensaient avoir trouvé « le vrai » dans l'évangile de Wolf et dont « les savantes leçons » servent encore d'évangile aux critiques d'aujourd'hui quand ils n'ont ni le temps ni l'habitude de juger par eux-mêmes. C'est par Egger surtout qu'aujourd'hui encore, Fr. Aug. Wolf et la naissance miraculeuse des poèmes homériques, et leur transmission populaire, et l'œuvre de Pisistrate, et le rôle des *diaskeuastes* sont connus en France : nos journalistes l'ont toujours en vénération.

C'est donc en vain que K. Lehrs, en ses *De Aristarchi Studiis home-*

1. E. Egger, *Mém. de Litt. anc.*, p. 107-108 ; conclusion du cours professé en 1845-1846.

ricis (1833), avait repris cette « foule de passages des scholies de Venise », dont parlait Dugas-Montbel, et démontré plus explicitement qu'Heinrich, mais trop brièvement encore (p. 348-354), que les mots *diaskeuè* et *diaskeuaste* n'avaient dans tous ces passages qu'un sens : *interpolation* et *interpolateur*. Et c'est en vain que, trente-six ans plus tard, Pierron, dans son *Introduction à l'Iliade* (p. xvi), résuma (1869) pour les lecteurs français l'argumentation de Lehrs :

Wolf s'est tout à fait mépris sur ces *διασκευασταί* qu'on mentionne partout comme ayant travaillé avec fruit au perfectionnement de l'œuvre attribuée à Pisistrate. Sa définition *exactores seu politores* est une absolue contre-vérité. Le verbe *διασκευάζω*, dans la langue ordinaire, s'entend, selon les occurrences, tantôt en bonne et tantôt en mauvaise part : c'est comme notre verbe *arranger* ; l'ensemble de la phrase détermine seul soit l'acception favorable, soit l'acception défavorable. Mais ce verbe *διασκευάζω*, dans la langue d'Aristarque et dans celle de tous les grammairiens de l'école d'Alexandrie, a toujours le sens de *désorganiser* ou d'*interpoler*. Il n'y a pas une exception. L'opinion vulgaire sur le rôle des *diascévastes* n'a d'autre autorité pour elle que la méprise de Wolf. Les *diascévastes* n'ont rien de commun ni avec Antimachus ni avec Aristote ni même avec ces honnêtes *diorthontes* des villes dont Aristarque estimait les travaux. Ce sont des présomptueux qui infligent à Homère ou des vers de leur propre fabrication ou des vers empruntés à d'autres poètes ou des vers en effet homériques, mais qu'Homère n'avait point mis là où ils se trouvent indûment répétés.

C'est encore en vain que le même A. Pierron revint à ce sujet (1875) dans son *Introduction à l'Odyssée* (p. ix) :

Le mot *diascévaste* est assez nouveau, et il ne figure point dans le dictionnaire de l'Académie. M. Littré admet ce mot et lui donne la définition que voici : « Critique qui arrange et corrige ; s'est dit des critiques grecs, particulièrement de ceux d'Alexandrie, qui se sont occupés des poèmes d'Homère, de l'arrangement des chants, de l'authenticité de certains vers et de la correction du texte. » Cette définition si l'on va au fond des choses, est de tout point erronée. Le terme grec *διασκευαστής*, dont *diascévaste* est la traduction littérale, n'était jamais employé en bonne part : il signifiait *interpolateur*. Les critiques d'Alexandrie se nommaient eux-mêmes *diorthontes*, c'est-à-dire correcteurs, et non *diascévastes*. Ils appliquaient uniquement cette qualification aux faux savants et aux maladroits qui avaient gâté le texte d'Homère par des remaniements ou de mauvaises leçons... M. Littré, en sa qualité de lexicographe, n'était tenu qu'à enregistrer l'usage français ; or sa définition est parfaitement conforme au sens qu'attribuent au mot *diascévaste* la plupart de nos littérateurs. C'est cet usage qui est en contradiction avec les faits. Il ne repose que sur une chimère imaginée par Frédéric-Auguste Wolf... dont le système s'écroulait tout entier, si le texte d'Homère avait une forme arrêtée dès avant le cinquième siècle ; c'est pour donner à ce système une apparence de vie qu'il a inventé, contre toute raison, ses *diascévastes* professionnels, perfectionnant *l'Iliade* et *l'Odyssée* depuis Pisistrate jusqu'aux Alexandrins.

A. Pierron eut le tort de s'en tenir à ces critiques, sans mettre sous les yeux du lecteur cette « foule de passages des scholies », comme Lehrs avait eu le tort de les alléguer, sans en mettre tous les termes en lumière par une étude du texte et du contexte. Or la nécessité du *diaskévaste* était devenue plus impérieuse dans le camp des Wolfiens du jour où Bekker avait porté leur offensive principale contre l'*Odyssée* (1850), où Kirchhoff et H. Köchly (1859-62) avaient poussé cette offensive, où Wilamowitz-Moellendorf et Seeck en avaient, disait-on, assuré le succès (1884-1887), où les historiens de la littérature grecque, surtout Th. Bergk en Allemagne (1872) et M. Maurice Croiset en France (1887-1889), en avaient popularisé les résultats.

Jusqu'à Bekker, Köchly et Kirchhoff, en effet, l'effort des Wolfiens s'était tourné surtout contre l'*Iliade*. Le Maître avait dit et les premiers disciples répétaient que l'*Odyssée* contenait sans doute des interpolations, mais faciles à reconnaître, et des ruptures, mais faciles à réparer, et des contradictions, mais plus apparentes que réelles : l'unité de ce poème, malgré tout, était si évidente, avait dit le Maître, que la question homérique ne se serait jamais posée, si la seule *Odyssée* eût été en cause.

On parvenait sans peine à dépecer l'*Iliade* en chants séparés : dans la trame actuelle, ils étaient plutôt juxtaposés qu'unis ; la composition de l'*Iliade* apparaissait donc comme le travail d'un collectionneur, qui avait rassemblé et donné au public cette série de chants disparates ; la première antiquité les avait seulement classés tant bien que mal, enfilés plutôt, comme les perles d'un collier, sans penser à les tailler sur un modèle unique ni à les souder les uns aux autres ; il suffisait de couper le fil : toutes ces perles s'égrenaient.

Du jour où l'on s'attaquait à l'*Odyssée*, le problème changeait de face. Il était impossible de décomposer le poème actuel en chants séparés. On ne pouvait y reconnaître que des « groupes de chants » ou, pour dire vrai, des poèmes qui, formés chacun de plusieurs chants, avaient été retravaillés, découpés, rajustés et mis en ordre, disait-on, pour former, à leur tour, une composition unitaire. Il fallait donc de toute nécessité qu'un arrangeur, *Ordner* ou *Bearbeiter*, disent les philologues d'outre-Rhin, eût pris la peine de cette mise en ordre, de cette refonte. C'est cet *Ordner* allemand qui devint le *diaskévaste* français, le διασκευαστής grec. Ce n'est pas que Kirchhoff, Köchly, ni tous les autres Wolfiens d'outre-Rhin ou de France aient, — à ma connaissance du moins, — posé formellement la syno-

nymie des deux termes, comme jadis Wolf et Dugas-Montbell l'avaient fait. Mais, dans le langage courant de l'école, cette équivalence s'établit peu à peu, et ce nom grec devint comme un certificat de civisme hellénique pour cet « ordonnateur », qui n'avait reçu le jour que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, en terres germaniques. Rien ne servit autant cet usurpateur pour gagner la faveur du grand public que cet état civil indûment usurpé.

A ma connaissance, ce fut en 1872, à Berlin, dans la *Griechische Literaturgeschichte* de Th. Bergk que ce *diaskeuaste* fut enfin proclamé grand chancelier de l'empire homérique : derrière lui, ne figurait plus désormais que de nom un Homère souverain ; à lui seul, revenait tout le mérite d'avoir unifié l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; il était le Bismarck qui, vingt-quatre siècles avant l'autre, avait fait pour l'unité de l'épopée troyenne ce que le chancelier de fer venait de faire pour l'unité de la terre allemande. Pareille méconnaissance ou falsification de la valeur des termes est de tous les temps et de tous les pays, quand les préjugés à la mode ou l'enthousiasme patriotique se mettent de la partie ; mais, depuis Herder et les gens du *Sturm und Drang*, ce fut l'un des propres de la manière germanique. C'est ainsi que Th. Bergk, — nous dit G. Finsler, *Homer*, p. 382, — atteignit des résultats tout nouveaux, surprenants :

Im umfassender Weise, behandelte die grunde Frage Theodor Bergk im ersten Bande seiner Griechischen Literatur in 1872... Lachmanns Liedertheorie weisst Bergk durchaus ab : die Ilias ist eine einheitliche Dichtung mit tragischer Grundidee : soweit stimmt er im ganzen mit Nitzsch überein. Er berührt sich aber mit G. Hermann wenn er nun die einheitliche Ilias in einer von kleinern Dichtung sucht, als die vorliegende ist. Das Resultat seiner Untersuchung ist überraschend : von unserer Ilias bleibt verhältnissmässig sehr wenig... Alles andere sind entweder Nachdichtungen oder, und das bildet die Hauptmasse unserer Ilias, wir finden die Thätigkeit eines nicht unbegabten Diaskeuasten, eines Bearbeiters dessen Bild Bergk mit erstaunlicher Lebenswahrheit zu zeichnen weiss. Dieser Bearbeiter ist geschickt, aber leichtfertig ; bald weiss er der hohen Ernst der alten Ilias wahrzunehmen, bald ist er frivol und verwegen... u. s. w.

Le contresens de Bergk passa rapidement dans la langue des dissertations. En 1891, K. Dyroff exposait le plan de son étude *Ueber einige Quellen der Iliasdiaskeuasten*, en tête de son Progr.-Würzburg :

Der Standpunkt, von welchem die folgenden Erörterungen über einige Partien der Ilias ausgehen, ist im allgemeinen derjenige, den einmal C. Rothe im XIII Jahrg. der *Jahr. Phil. Ver.* zu Berlin vertreten hat : dass die Ilias, wie wir sie jetzt

haben, zu irgend einer Zeit, ich denke um 700, von einem Dichter den wir im Folgenden öfters *Diaskeuasten* nennen, aus älteren Quellen zusammengeschweisst sei.

Nos Wolfiens de France suivirent avec leur docilité coutumière. A. Pierron était mort quand parut en 1885-6 la seconde édition de son *Odyssée* ; un *Bearbeiter* français, mais wolfien, fut chargé de la revoir ; il prit dans les notes le contrepied de son prédécesseur ; il eut donc grand soin de contredire (*Introd.*, IX, note 1) l'explication qu'avait donnée Pierron de διασκευαστής :

Cette interprétation du mot *diascévaste* semble un peu trop absolue. Les expressions διασκευάζειν, διασκευαστής, διασκευή, n'auraient pas eu, paraît-il, une signification ni aussi restreinte ni aussi exclusive que Pierron le laisse entendre ici. Voici l'explication qu'en donne K. Lehrs, à propos des interpolations attribuées à Pisisstrate ou à ses collaborateurs :

Quicumque hoc modo genuinam carminum homericorum formam corruperant, dicebant Alexandrini διασκευαστάς. Etenim quod nos solemus dicere *interpolare* vel quocumque modo genuinum textum scriptoris mutare, hoc a graecis grammaticis proprio vocabulo dicitur διασκευάζειν. Galenus, in Hippocratis *de Nat. Hom.*, *praefat.*, p. 9 (Kuhn) : « Sunt, inquit, qui Hippocratis librum pro spurio habeant, ἀπατηθέντες ἐκ τῶν ἐν αὐτῷ διασκευασμένων καὶ παρεγγεγραμμένων. Idem loquitur de characteribus Hippocratis libris postea ascriptis, sive dolo malo, sive non malo consilio ; utitur voce εἰ χαρακτηρισ διεσκευάσθησαν... »

Lehrs cite ici les passages des *Scholies A* de Venise, où ces mots sont employés, et il tire de ces rapprochements la conclusion suivante :

Ergo διασκευάζειν dicitur

1^o de libro vel loco qui primam et genuinam formam vel additamentis vel quibusdam mutationibus factis amisit, διεσκευάσται ;

2^o locus ipse qui additus est dicitur διεσκευασμένος i. q. ἐνδιεσκευασμένος.

Ceterum haec διασκευή potest ab ipso scriptore fieri, ut saepe dramatici faciebant cum fabulae primum non placuissent, quod Athenaeus egregie illustrat, IX, p. 374, in vocabulo μετασκευάζειν utens : πικρὸς δ' ὢν τὸ ἦθος (Anaxandrides) τι τοιοῦτον περὶ τὰς κωμῶδίας ὅτε γὰρ μὴ νικῶν, λαμβάνων ἔδωκεν εἰς τὸ λιβανωτὸν κατατεμεῖν καὶ οὐ μετασκευάζειν, ὥπερ οἱ πολλοί. Poterat διασκευάζειν, quod multo frequentius in hac re : e. g. *Schol. Nub.* 549, distinguuntur αἱ διδαγθεῖσαι et αἱ ὕστερον διασκευασθεῖσαι Νεφέλαι. V. *Athen.* VI, 247^c ; VIII, 358^d ; X, 429^e ; XI, 496^b ; XIV, 663^c. Non semper retractatae ut denuo in theatra redirent, sed ut emendatiores in manus legentium venirent... Non nunquam mutatae ab aliis sunt, ab ipsis etiam histriionibus... Sic, prouti res ceciderit, διασκευή et *correctio* esse potest et *corruptio*.

Un zèle trop wolfien semble avoir entraîné notre commentateur de Pierron à supprimer les passages où Lehrs démontrait que, dans les scholies homériques, διασκευή ne signifie jamais qu'*interpolation*.

Ce même zèle wolfien, continuant d'animer nos homérisants, a

fait passer jusque dans nos manuels scolaires le contresens sur *diascévaste*. Pour ne citer ici qu'un exemple typique, A. Bailly, dans son estimable *Dictionnaire grec-français* à l'usage des lycées et des collèges, dit aux jeunes générations : « διασκευαστής, arrangeur ou reviseur d'un ouvrage, en parlant des grammairiens qui, avant les Alexandrins, ont arrangé et remanié le texte d'Homère ». A. Bailly renvoie son lecteur à διασκευάζωμι, où, lui-même, il nous donne les deux exemples : διασκευασμένη ἐπιστολή, POL. (SUID.), lettre arrangée, c.-à.-d. mensongère ; δ. πρὸς τοὺς δικαστάς, XEN. Ath. 3,7, prendre ses dispositions auprès de ses juges, c.-à.-d. tâcher de les corrompre.

C'est tout pareillement qu'en son *Homers Odyssee* (1903), le vétéran des études odysseennes, Ch. Hennings, attribue la fin du chant α « dem Ordner oder Diaskeuasten » (p. 71).

C'est tout pareillement encore que J. van Leeuwen et M. Mendes da Costa ont popularisé cette erreur wolffienne dans leur pays et dans le reste du monde savant, par les notes dont ils commentaient l'*Odyssée* en 1890 :

α, 88 seqq. : ab antiquo carmine, quo *Ulixis Reditus* celebrabatur, aliena esse quae inde ab hoc versu usque ad ε 27 leguntur, luculenter demonstravit Kirchhoff; a diasceuasta insertum est aliud epos, id quoque antiquum, in quo describebatur *Telemachi patrem quaerentis Iter*; ipsi diasceuaistae, cui Cynaetho nomen fuisse Fickii est opinio, Kirchhoff tribuit versus α 88 sq. q. usque ad finem libri et δ 624-ε 27...

δ, 613 seqq. : quae inde ab hoc versu sequuntur usque ad ε 28 non debentur poetae qui *Telemachi Iter* cecinit, sed diasceuaistae qui illud carmen, in duas partes discissum, *Odysseae* inseruit. Versus 613-619 tamen, qui ex libro ο repetiti sunt, dubitari potest utrum ab ipso diasceuaista hoc loco iterati sint an postea demum inculcati...

Cf. de même ε, 1-27, θ, 83-96 et 266, etc. Le *diaskeuasta* de ces éditeurs hollandais est donc bien l'*Ordner* de Bergk, de Fick et de Kirchhoff. Ils le distinguent soigneusement de l'*interpolator* qui, en η 103-131, a introduit *les Jardins d'Alkinoos*, en τ 395-466 *la Chasse au Sanglier* ou, ailleurs, tel autre embellissement de date récente :

η, 103-131 : postea insertos esse vidit Friedlaender; assensi sunt Lehrs, Bergk, Kirchhoff, Hentze, Fick, Ludwich, alii. Ipse poeta tantum enarravit quae Ulixes, dum ad regiam accedit, contemplari potuit; interpolator subjunxit familiae hortorumque descriptionem, quam et res et ipsae vocabulorum formae sero confictam esse evincunt... non tamen ab interpolatore excogitatam sed ex alio fonte desumptam esse jure statuerunt Bergk, Kirchhoff...

τ 395-466: hos hinc alienos esse et postmodo igitur insertos quibus sentit ; diasceustae tribuit Kirchhoff ; nos vero libenter sequimur Thierschium, Nitzschium, Fickium, sero additos esse iudicantes...

Il est vrai qu'en sa dernière édition de l'*Odyssée* (1917), J. van Leeuwen a fait disparaître ce *diasceusta*, aux services duquel il renonce désormais ; mais s'il le congédie, c'est en même temps que les théories de Kirchhoff ; car on sait comment, fougueux révolutionnaire en 1890, J. van Leeuwen est devenu en 1917 le plus respectueux et le plus sage des conservateurs. Il ne croit plus à la « mise en ordre » de trois poèmes qu'un arrangeur aurait fondus en notre *Odyssée* : il ne parle donc plus de *diaskeuaste* ni de *diaskené*. Je doute que cette conversion l'ait conduit à la vérité. Mais, que l'on admette ou que l'on repousse les idées de Kirchhoff, il faudrait qu'une bonne fois la synonymie erronée entre *Ordner* et διασκευαστής fût démontrée au grand public et disparût enfin de notre langue scolaire et de l'esprit de nos homérisants. Voici donc tous les textes des *Scholies* où figure ce *diaskévaste*.

*
**

En B 807, les scholies (A) nous disent :

ἡγνοίησεν· ὅτι τοῦτό ἐστι τὸ πλανῆσαν τὸν τὰ ἐπάνω διασκευάσαντα· οὐ κεῖται δὲ συνήθως ἡμῖν τὸ ἡγνοίησεν, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ οὐκ ἀπίθησεν.

Il faut rétablir en tête de cette scholie : ἡγνοίησεν·[ἡ διπλῇ] ὅτι...La diplè est indiquée par le *Venetus A* devant ce vers 807 :

ὥς ἔφαθ'· Ἐκτωρ δ' οὐ τι θεᾶς ἔπος ἡγνοίησεν.

Il s'agit de la déesse Iris; envoyée par Zeus à l'assemblée des Troyens (v. 787-789), elle vient trouver Priam et Hector :

ἄγχοῦ δ' ἵσταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις· 790
εἷσατο δὲ φθογγὴν οὔϊ Πριάμοιο Πολίτη,
ὃς Τρώων σκοπὸς ἔζε, ποδωκείησι πεποιθώς,
τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ Αἰσυήταο γέροντος,
δέγμενος ὅποτε ναῦφιν ἀφορμηθεῖεν Ἀχαιοί·
τῷ μιν εἰσαμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις... 795.

Sur le *Venetus A*, les cinq vers 791-795 sont marqués de l'obel, et les scholies (A) nous disent : ἀπὸ τούτου [τοῦ στίχου = 791], ἕως τοῦ

τῷ μιν ἐεισχυμένη. . .

ἀθετοῦνται στίχοι πέντε. Elles donnent plusieurs raisons de cette athétèse, dont voici la meilleure : οἱ τε λόγοι οὐχ οὕτως εἰσὶν ἐσχηματισμένοι τοῦ Πολίτου ὥς πρὸς πατέρα, ἀλλ' εἰσὶν ἐπιτεταμένοι καὶ ἐπιπληκτικοί καὶ τὸ (802)

Ἐκτορ, σοὶ δὲ μάλιστα ἐπιτέλλομαι. . .

Πολίτη ἀνοίκειον· μᾶλλον δὲ Ἴριδι ἀρμόζει ἐπιτάσσειν.

Eustathe, à son ordinaire, ne nous mentionne pas cette athétèse : on sait qu'il tient pour l'école des « Jeunes », pour ces Νεώτεροι, qui ne voulaient rien retrancher du texte sacrosaint et qui laissaient τοῖς Παλαιοῖς, aux « Vieux », ces impiétés. Mais, à son ordinaire aussi, Eustathe nous confirme, sans le vouloir, la présence de l'obel devant ces vers, où il veut reconnaître un chef-d'œuvre homérique, ὅρα δὲ καὶ ἐν τούτῳ τὴν ὁμηρικὴν δεξιότητα καὶ ποιικιλίαν. Les « Jeunes », en effet, pour combattre les athétèses des « Vieux », recouraient le plus souvent à ces arguments esthétiques dont ils empruntaient les termes à la *Poétique* d'Aristote. Eustathe, d'ailleurs, combat dans les lignes suivantes les arguments des *Vieux*, mais sans nommer ceux-ci, ni formuler ceux-là : c'est encore l'une de ses habitudes à laquelle il faut se faire ; souvent, elle nous permet de compléter, comme ici, les arguments des scholiastes.

Eustathe nous dit donc : περίφρασις δὲ τοῦ ποδῶκης τὸ ποδωκείησι πεποιθώς, ὥς καὶ τοῦ ἄλκιμος τὸ ἀλκί πεποιθώς. Voilà qui légitime le *hapax* ποδωκείησι, que blâmaient sans doute les *Vieux*. Eustathe nous explique en outre qu'il faut admettre l'existence d'un vieil Aisuietés différent du héros, dont le fils Alkathoos, gendre de Priam, apparaît en N 427-428 : c'est que les *Vieux* avaient dû signaler cette étrange synonymie... Sans entrer plus avant dans la discussion, on peut noter que les vers 790-795 se présentent sous la forme de maintes interpolations, dont la double suture est faite du même vers répété, presque mot pour mot, en tête et en queue :

Αἴχοι' Δίς τ'

αμῆνη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις.

ΤΩΜΙΝΕΕΙΣ

Dans la scholie du vers 807, τὸν τὰ ἐπάνω διασκευάσαντα, « le diaskeuaste ci-dessus », désigne, à n'en pas douter, l'*interpolateur* qui introduisit dans le texte les cinq vers athétisés ci-dessus. Ni les

scholies ni Eustathe ne nous expliquent au juste comment ce mot ἡγνοίησεν du vers 807 induisit en tentation, τοῦτό ἐστι τὸ πλανήσαν, cet interpolateur. Peut-être au vers 791, faut-il reprendre un argument des scholies : ἔθός τέ ἐστι τοῖς μεταμορφουμένοις θεοῖς κατὰ τὴν ἄφοδον ἀπολιπεῖν τεκμήριον εἰς ἐπίγνωσιν. Iris, en s'en allant au vers 807, ne laisse aucun indice qui la fasse reconnaître ; Hector, seul, semble deviner que c'est bien la déesse qui vient de lui parler, à lui, et à Priam son père, devant l'assemblée des Troyens. Cette reconnaissance par le seul Hector a pu décider l'interpolateur à métamorphoser Iris en Politès... Néanmoins, est-ce bien au vers 807 et au mot ἡγνοίησεν que cette note se rapportait ? Quand on lit le vers 806,

τῶν δ' ἐξηγείσθω κοσμησάμενος πολιήτας,

et le commentaire d'Eustathe, πολιήτας ἦτοι τοὺς ἑαυτοῦ πολίτας πλεονασμῷ τοῦ ἦ, on se demande si les *Vieux* ne faisaient pas naître de ces πολιήτας la tentation qui fit créer Πολίτης par l'interpolateur... De toutes façons, il ne semble pas que « le diaskeuaste du passage ci-dessus » puisse être un autre personnage que ce créateur de Politès, ce fabricant des cinq vers athétisés 791-795, lequel est d'une époque inconnue, mais n'a rien à voir avec Pisistrate l'Athénien ou ses gens.

*
* *

On lit dans les scholies (A) de Γ 395 : ὅτι οὐ δεῖ ἀκούειν ἐκ τοῦ θυμὸν ὄρινεν ἐθύμωσεν, ἀλλὰ τὸ παρώρμησεν· δεξάμενος δέ τις τὸ πρότερον τοὺς ἐξῆς ἐνδιασκεύαζει· διὸ ἀτεθοῦνται ἀπὸ τοῦ (396).

καί ῥ' ὥς οὖν ἐνόησε

ἕως τοῦ (418)

ὥς ἔφατ'· ἔδδεισεν δ' Ἑλένη

στίχοι γ' . . .

Dans le *Venetus A*, le vers 395 est marqué de la *diplè* et les 23 vers suivants, de l'obélus. Il faut donc restituer dans cette scholie [ἡ διπλῇ] ὅτι δεῖ... et τοὺς ἐξῆς γ' διασκεύασε : on comprend à première vue comment dans notre texte d'aujourd'hui ΚΓ... est devenu ΕΝ... C'est fréquemment que l'on rencontre dans les *Scholies* de ces lettres-chiffres ainsi transcrites à faux et incorporées aux mots qui les suivent ou précèdent. Donc 23 vers sont ici athétisés comme l'œuvre d'un diaskeuaste.

La scholie (A) du vers 395 nous donne tout au long les raisons de cette athétèse : outre le contresens des mots θυμὸν ὄρινεν, pris ici pour ἐθύμωσεν, comment admettre qu'Hélène ait pu admirer (v. 396-397) le cou charmant, la poitrine délicieuse et les yeux resplendissants de la déesse qui, au vers 386, avait pris les traits d'une vieille du temps jadis ?

γρηὶ δέ μιν εἰκυῖα παλαιγενεὶ προσέειπεν.

La scholie ajoute d'autres raisons et propose en conséquence la suppression des vers 396-418 « pour avoir un texte ainsi continu », αἰρομένων δὲ αὐτῶν καὶ τῆς συνεπείας γινομένης οὕτως

ὥς φάτο· τῇ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ὄρινε 395

βῆ δὲ κατασχομένη ἐανῶ ἀργῆτι φαεινῶ 419

σιγῇ, πάσας δὲ Τρώας λάθην· ἤρχε δὲ δαίμων. 420

Les scholies (B) et (T) nous donnent la réponse des *Jeunes*, de Porphyre en particulier, à cette athétèse des *Vieux* :

Πορφυρίου. [Ἀπορία]· ἀδύνατόν φασι εἰς γραῦν μεταβαλεῖν τὴν ἰδέαν τὴν Ἀφροδίτην καὶ νοῆσαι τὴν Ἑλένην τὴν τῆς θεᾶς δειρὴν [περικαλλέα]. Λύσις· πολλαχρὸς ποιεῖται τοὺς ἡμιθέους τὰς τῶν θεῶν μορφάς. . . (397) οὐδὲν ἄτοπον γυμνὴν φαίνεσθαι τὴν θεόν· Ἑλένη γὰρ ἤθελε γνωρισθῆναι. κρύπτεται δὲ ταῖς Τρώασι.

Eustathe, à son ordinaire, passe l'athétèse sous silence.

Mais en ce second exemple, comme dans le premier, ni Pisistrate ni ses gens ne sont en cause : que l'on admette dans le texte ces 23 vers 396-418 ou qu'on les expulse, « celui qui les diaskeuasa » est évidemment l'interpolateur qui les introduisit en fraude, au jugement des *Vieux*.

La scholie Δ 208 confirme cette certitude : ἡ διπλῇ πρὸς τὸ ὄρινεν ἀντὶ τοῦ κατὰ ψυχὴν ἐκίνησεν· ἡ δὲ ἀναφορὰ πρὸς τὸ (ρ 150)

ὥς φάτο· τῇ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ὄρινεν

ὅτι οὐκ ἔστιν ἐθύμωσεν, ὡς ὁ διασκευάσας ἐκλαθὼν ἔταξε τοὺς ἐξῆς εἰκοσι στίχους, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ ἐκίνησε καὶ παρώρμησε κατὰ τὸ ἐρωτικόν. Cette scholie en son état actuel est incompréhensible, grâce aux compressions et suppressions dont elle a été victime, comme tant d'autres, en passant d'abréviateurs en copistes. Dindorf dit en note : « εἰκοσι τρεῖς, Lehrs, Arist., p. 100, ex scholio ad Γ 395, ad quem locum scholion quod hic legitur, referendum. » Lehrs a raison de rapporter la fin de cette

scholie à I' 395. La diplè indique qu'il ne saurait être question d'athétèse pour Δ 208 : c'est une simple explication de la formule θυμὸν ὀρίεν, employée dans son sens véritable ici, — de même qu'en ρ 150, — et non pas dans le sens inexact que lui a donné [en I' 395] l'interpolateur qui met à la suite les vingt[trois] vers de son cru, οὐκ ἔστιν ἐθύμωσεν ὡς [ἐν τῇ γ' τῆς Ἰλιάδος] ὁ διασκευάσας ἐκλαβὼν ἔταξε τοὺς ἐξῆς εἴκοσι [τρεις] στίχους.

*
* *

En Z 431-439, Andromaque parle à Hector :

ἀλλ' ἄγε νῦν ἐλέαιρε καὶ αὐτοῦ μίμν' ἐπὶ πύργῳ, 431
μὴ παῖδ' ὀρφανικὸν θήγης χήρην τε γυναῖκα·
λαὸν δὲ στήσον παρ' ἐρινεόν, ἔνθα μάλιστα
ἄμβρατός ἐστι πόλις καὶ ἐπιδρομον ἔπλετο τεῖχος.
τρὶς γὰρ τῇ γ' ἐλθόντες ἐπειρήσανθ' οἱ ἄριστοι 435
ἄμφ' Αἴαντε δῶω καὶ ἄγακλυτὸν Ἰδομενεῆα
ἡδ' ἄμφ' Ἀτρεΐδης καὶ Τυδέος ἄλκιμον υἱόν·
ἥ πού τις σφιν ἔνισπε θεοπροπίων ἔν εἰδῶς,
ἥ νυ καὶ αὐτῶν θυμὸς ἐποτρύνει καὶ ἀνώγει.

Les scholies (A) athétisent les sept vers 433-439 : ἀθετοῦνται στίχοι ἐπταῖ ἕως τοῦ

ἥ νυ καὶ αὐτῶν θυμὸς...

ὅτι ἀνοίκειοι οἱ λόγοι τῇ Ἀνδρομάχῃ· ἀντιστρατηγεῖ γὰρ τῷ Ἑκτορι· καὶ ψεῦδος παρέχουσιν· οὐ γὰρ παρέδωκεν εὐεπιδρομον τὸ τεῖχος κατὰ τοῦτο τὸ μέρος, οὐδ' οὕτως ἐστὶ πλησίον ἡ μάχη τοῦ τεύχους· καὶ ὁ Ἑκτωρ πρὸς τὰ πρότερα ἀπαντᾷ λέγων (441)

ἥ καὶ ἐμοὶ τάδε πάντα...

Sur le *Venetus A*, les sept vers 433-439 sont marqués de l'obel. A cette athétèse des *Vieux*, nous voyons par les scholies (B et T) les réponses que faisaient les *Jeunes* :

433 : οὐ πρόποντα μὲν τὰ τῆς ὑποθήκης γυναῖκί· ἀλλ' εἰ καὶ γυναῖκί μὴ πρόπει, ἀλλὰ γε τῇ Ἀνδρομάχῃ... κ.τ.λ.

434 : περίπλασμα τι τοῦτ' ἐστίν, ὅπως αὐτὸν ἀποστήσῃ τοῦ πεδίου· διὸ οὐδὲ ἀποκρίνεται περὶ τούτου [ὁ Ἑκτωρ].

436 : ἅμα δὲ θέλει ὁ Ποιητὴς δηλῶσαι τι τῶν μετὰ Γλαῦκον καὶ Διομή-
Cinquantenaire de l'École des Hautes Études.

δὴν γεγονότων. — διὰ τί δὲ, φασίν, οὐ συνείδε ταῦτα ὁ Ἑκτωρ; — φασίμεν δὲ ὅτι συνείδεν

..... ἐμοὶ (γάρ φησι) τάδε πάντα μέλει, γύναι...

438 : ὑποβάλλει ταῦτα [ὁ Ποιητής] προσικονομῶν ὡς κατὰ τοῦτο τὸ μέρος εἵμαρτο ἀλῶναι τὴν Ἰλιον.

441 : τάδε πάντα ἡ ὀρφανία καὶ ἡ χηρεία καὶ ἡ τῶν πολεμίων σκώπησις.

Ce sont, comme on voit, les mêmes arguments esthétiques que l'on retrouve toujours en pareille matière : « le Poète a voulu produire ou préparer tel ou tel effet », θέλει ὁ Ποιητής δηλῶσαι..., ὑποβάλλει ταῦτα προσικονομῶν. C'est par centaines que l'on pourrait tirer des scholies ou d'Eustathe ces formules des *Jeunes*, — négateurs d'athétèses, — où le seul Poète est toujours mis en cause ; jamais on n'y voit paraître cet arrangeur, ce διασκευαστής, qui, pourtant, serait de grande utilité en ces discussions. Si jamais les *Jeunes* en avaient supposé l'existence, quelle belle réponse à faire aux *Vieux* : « Vous athétisez ces vers qui peut-être ne sont pas du Poète, mais que le *Diaskenaste* eut raison d'introduire ici pour relier tels épisodes ou mettre une continuité plus intime entre tels et tels vers ! »

Eustathe, à son ordinaire, ne dit rien, lui non plus, de l'athétèse de ces vers 433-439 ; mais il plaide, lui aussi, les beautés du passage, σχῆμα ἐστὶν ἐπαναφορᾶς καλλωπίζον τὸν λόγον..., ἐπεὶ οὐδὲ ἔδει τὴν Ἀνδρομάχην παθητινομένην καλλωπίζειν ἐμφανῶς τὸν λόγον..., δαιδιάλλει τὴν φράσιν Ὁμηρος.

Donc ni Eustathe ni les scholies (B et T), qui rejettent l'athétèse, ne parlent ici de διασκευή. Par contre, les scholies (A), qui admettent l'athétèse nous disent au vers 441 (c'est le début de la réponse d'Hector) : ὅτι πρὸς τὴν λέγουσαν

ἀλλ' ἄγε νῦν ἐλέαιρε.....

καὶ

μὴ παῖδ' ὀρφανικὸν θείης...

οἰκείως ἀπήντηκεν· ὁ δὲ διασκευαστής ἐπλανήθη, « la réponse d'Hector est la bonne réplique aux deux vers d'Andromaque (431-432) ; mais l'interpolateur (des vers 433-439) s'est fourvoyé ». Le même scholiaste nous disait déjà plus haut : « Quand, au vers 441, Hector répond à sa femme *A moi aussi, femme, tout cela m'est à cœur*, il entendait par *tout cela* les malheurs prévus par Andromaque aux vers 431-432, l'enfant orphelin, la femme veuve... Donc cette réponse

doit suivre immédiatement les vers 431-442 et c'est une interpolation maladroite que l'on a dans l'intervalle (433-439), ὁ διασκευαστὴς ἐπ' ἀνήθης. » Et les *Jeunes* de répondre, comme nous l'avons vu plus haut : « *Tout cela* signifie non seulement l'enfant orphelin et la femme veuve, mais encore la surveillance des ennemis, ἡ ὀρφανία καὶ ἡ χηρεία καὶ ἡ τῶν πολεμίων σκόπησις, — donc la réponse d'Hector s'applique aussi bien à 433-439 qu'à 431-432 ; [les sept vers intermédiaires 433-439 sont donc bien l'œuvre du Poète, qui les a écrits dans telles et telles intentions, et non pas du diaskeuaste, c'est-à-dire de l'interpolateur que les *Vieux* invoquent]. » Les scholies (A) nous indiquent peut-être au vers 437 la source première de tout ce débat entre *Jeunes* et *Vieux*, c'est Démétrios Ixion en son livre *Contre les Athétèses*, ὁ Ἰξίων ἐν τῷ Πρὸς τοὺς Ἡθετημένους..

*
* *

En Θ 70-72, Zeus pèse dans sa balance les *deux* sorts des Troyens et des Achéens ; le jour fatal des Achéens l'emporte :

ἐν δ' ἐτίθει δύο κῆρε τανηλεγέος· θανάτοις 70

.....
..... ῥέπε δ' αἴσιμον ἦμαρ Ἀχαιῶν.

Les Anciens lisaient ensuite, dans leurs textes, comme nous dans les nôtres, les deux vers 73-74, qui sont parfaitement inutiles, pour ne pas dire emphatiquement puérils :

αἱ μὲν Ἀχαιῶν κῆρες ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ
ἐξέσθην, Τρώων δὲ πρὸς οὐρανὸν εὐρὺν ἄερθεν.

Les *Vieux* athétisaient ces deux vers, disent les scholies (A), en donnant pour raison qu'il n'y avait pas dans la balance plusieurs sorts pour les Achéens et plusieurs pour les Troyens, αἱ μὲν Ἀχαιῶν κῆρες..., Τρώων δὲ..., mais deux seulement, un pour chaque armée, comme en X il y en a un pour chaque héros, quand Zeus pèse les sorts d'Hector et d'Achille : ἀθετοῦνται [οἱ δύο στίχοι] ὅτι ὑπὲρ ἐκάστου στρατεύματος [μίαν] κῆρα ζυγοστατεῖ ὁ Ζεὺς, οὐ πλείους, ὡς ἐπὶ Ἀχιλλέως καὶ Ἑκτορος. En ce début de la phrase, je rétablis οἱ δύο στίχοι, — puisque le *Venetus A* marque l'obel devant les deux vers 73 et 74, — et μίαν κῆρα, puisque la scholie précédente nous dit : ἐν δ' ἐτίθη δύο κῆρε· μίαν ὑπὲρ ἑκατέρου στρατεύματος. C'est toujours le même oubli des lettres-chiffres, l'un des manques les

plus ordinaires de nos manuscrits. La scholie (A) poursuit : ἐ δὲ διασκευαστῆς ἐξέλαβε πολλὰς· εἰ δὲ τις δύο ὑπὲρ ἑκατέρου [στρατεύματος] ἴστασθαι φήσει, ρυόμενος τὴν σύγχυσιν τοῦ θυϊκοῦ σχήματος, ἄλογον· πρὸς τί γὰρ δύο, ἀλλ' οὐ μία; Donc « le Poète n'avait parlé que d'un sort pour chaque armée ; c'est l'interpolateur des vers 73-74, le *diaskeuaste*, qui a tiré plusieurs sorts du texte authentique, — ἐξέβαλε ici, comme plus haut ἐκβαλὼν, — on dira peut-être qu'il y avait deux sorts pour chaque armée ; [mais deux et deux font quatre ;] que devient alors le duel de 70 et pourquoi deux sorts au lieu d'un pour chaque camp ? »

Les scholies (B et T), ici encore, combattent l'athétèse des *Vieux* et nous donnent longuement les raisons de Porphyre qui conclut : ὅπερ ἀγνοήσαντές τινες ἠθέτησαν τὰ ἔπη ἐν οἷς φησὶν [ὁ Ποιητῆς]

αἱ μὲν Ἀχαιοῶν

ἐζέσθην, Τρώων δὲ

Ici encore, le diaskeuaste est passé sous silence par Porphyre puisque, à son avis, ces vers eux aussi, sont l'œuvre du Poète, et non d'un interpolateur.

Eustathe, à son tour, reprend ces arguments : il admet d'abord que le Poète a parlé de deux sorts, un pour chaque armée, ἐ Ποιητῆς πλάττει νῦν... μίαν ὑπὲρ ἑκατέρου στρατεύματος, mais il ajoute pour légitimer les deux vers 73-74 : « le Poète explique ensuite sa pensée », εἴτα ἐρμηνεύων ἐπάγει : il faut donc, ici comme ailleurs, admirer l'habileté d'Homère lui-même, πᾶν δὲ δεξιῶς... Ὅμηρος ἐνταῦθα τὴν φράσιν διεχειρίσατο [et non pas alléguer les fantaisies et maladresses d'un interpolateur].

*
* *

En Λ 10-14,

ἐνθα στᾶσ' ἤυσε θεὰ μέγα τε δεινόν τε 10
ἔρθη', Ἀχαιοῖσιν δὲ μέγα σθένος ἔμβαλ' ἐκάστω
καρδίῃ, ἄλληλκτον πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι·
τοῖσι δ' ἄφαρ πόλεμος γλυκίων γένετ' ἢ νέεσθαι
ἐν νηυσὶ γλαφυρῇσι φίλην ἐς πατρίδα γαίαν.

les vers 13 et 14 sont notés par le *Venetus A* de l'obel astérisqué, parce qu'ils sont indûment répétés ici de B 453-454 : en ce dernier passage, où ils sont à leur place, ils sont notés de l'astérisque seule-

ment. Les scholies (A) nous disent au sujet de notre vers 13 : οὗτος καὶ ὁ ἐξῆς ἀθετοῦνται· παρακεῖνται δὲ [τῷ ὁρέλῳ] ἀστερίσκοι· ὅτι κατὰ τὴν β' ῥαψωδίαν [τῆς Ἰλιάδος] ὀρθῶς κεῖνται. Nous avons donc ici l'une de ces répétitions indues, que nous connaissions déjà par nos manuscrits homériques, mais que les *papyri* nous ont rendues plus familières.

C'était l'une des ruses des copistes et libraires antiques : pour attirer l'acheteur, ils lui offraient des Homère « plus complets », en insérant dans chaque rhapsodie le plus grand nombre possible de vers, tous authentiquement homériques ; car, le nombre de vers étant soigneusement indiqué à la fin de chaque rhapsodie, ces éditions « revues et augmentées » ne pouvaient manquer d'allécher le client (je reviendrai quelque jour à ces « insertions » et à ces éditeurs πολύστιχοι). Les *papyri* nous donnent nombre de vers ainsi insérés qui, parfois, ne figurent dans aucun de nos manuscrits ou, parfois, ne figurent que dans un très petit nombre.

Aristophane de Byzance et Aristarque marquaient de l'obel astérisqué, « athétisaient » ces vers superflus, en surnombre, περιττοί, mais ils les conservaient dans leur texte et en expliquaient à l'occasion les difficultés dans leurs *Commentaires*. Zénodote, plus énergique, les expulsait de son texte et n'en tenait pas compte. Pour nos vers 13-14, les scholies (A) ajoutent : καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει δὲ ἡθετοῦντο, παρὰ Ζηνοδότῳ δὲ οὐδὲ ἦσαν. Ces mêmes scholies nous disent au sujet des vers 11-12 : [ἡ διπλῇ] ὅτι διὰ τὸ ἡλαττωθῆαι κατὰ τὴν Κόλον Μάχην νῦν μέγα σθένος ἐκάστω ἐντίθησι πρὸς τὸ πολεμεῖν οὐχ ἵνα μὴ εἰς οἶκον ἀνακομισθῶσιν, ὡς ὁ διασκευάσας τοὺς ἐξῆς [β']. Ceux donc qui athétisaient les [deux] vers 13 et 14, disaient que l'interpolateur, le diaskeuaste de ces deux vers avait mal compris les deux vers 11 et 12.

Les scholies (B et T), qui ne parlent pas du diaskeuaste, se taisent pareillement sur l'athétèse d'Aristarque, mais résument au vers 13 les arguments que l'on alléguait contre elle : les scholies (T) ajoutent néanmoins Ζηνοδοτος οὐκ οἶδε [τοὺς β' στίχους]· Ἀριστοφάνης [δὲ] ἀθετεῖ. Eustathe, ici encore, légitime les vers athétisés en invoquant les intentions esthétiques du Poète.

*
* *

En M 350 et 363, le même vers

καὶ οἱ Τεῦχος ἄμ' ἐσπέσθω τόξων εὐεῖδώς

est répété après un même vers qui le précède en 349 comme en 362.

ἀλλά περ οἷος ἔτω Τελαμώνιος ἄλκιμος Αἴας.

Le *Venetus A* note ces deux vers 350 et 363 de l'obel; les scholies (A) nous disent pour 350 : ἀθετεῖται· οὐ γὰρ πιθανὸν ὥσπερ ἐξ ἐπιτάγματος παρεῖναι τὸν Τεῦκρον· διὰ παντὸς γὰρ ὑπασπιστῆς Αἴαντος φαίνεται· καὶ Ἀριστοφάνης ἡθέτει, et elles nous disent pour 363 : ἀθετεῖται ὁ στίχος καὶ ὑπὸ τοῦ κήρυκος λεγόμενος διὰ τὰ αὐτά. En 350, le vers est dans la bouche de Ménestheus parlant à son héraut; en 363, le vers est répété par le héraut lui-même. Aristophane ou Aristarque l'athétisaient dans le second cas, pour les mêmes raisons que dans le premier. Les scholies (B) ne disent rien de cette double athétèse. Les scholies (T) ne la signalent en 350 que pour donner une raison de la rejeter : ἀθετεῖται· εἶπετο γὰρ πάντως διὰ τὴν σκέπην Αἴαντος, εἰ μὴ χωρὶς ὧν οὐκ ἤκουσε τῶν λεγομένων ὁ Τεῦκρος. Eustathe ne dit rien non plus de cette double athétèse. Conséquence ordinaire : ni les scholies (B et T) ni Eustathe ne parlent non plus au vers 371 d'une *diaskeuê* que nous signalent en trois mots les scholies (A) : εἴρηται ὅτι διεσκεύασται.

Cette scholie (A) est une note complémentaire, qui fut rajoutée après coup dans la marge, entre le texte homérique et les grandes scholies : Dindorf la marque donc d'une astérisque. Comme toutes les notes de ce genre, cette « petite scholié » est à l'état de triple et quintuple compression : elle semble à première lecture incompréhensible. A quel vers se rapporte-t-elle vraiment ? Les grandes scholies nous disent qu'Aristarque athétisait le vers 372 : est-ce une confirmation de cette athétèse et faut-il reporter notre note à ce vers 372 ? Friedländer proposait, au contraire, une belle et complète restitution, que Dindorf semble accepter : εἴρηται ὅτι [ἐκ τούτου τοῦ στίχου] διεσκεύασται [ὁ ἐπάνω δις κεῖμενος] : le double vers 350 et 363 aurait été fabriqué d'après ce vers 371. En faveur de cette hypothèse, on pourrait alléguer que 371 débute comme 350 et 363 et suit un vers qui se termine à peu près comme 349 et 362 :

ὧς ἄρα φωνήσας ἀπέβη Τελαμώνιος Αἴας 370
καὶ οἱ Τεῦκρος ἄμ' ἦε κασίγνητος καὶ ὄπατρος.

Mais cette restitution de Friedländer est bien belle... Les scholies (T) nous disent au sujet de ce vers 371 : οὐ νόθος οὖν καὶ Ὁμήρον ὁ Τεῦκρος... ἀθετεῖται οὖν τὸ (H 284)

καὶ σε, νόθον περ ἐόντα...

Considérons ce vers Θ 284 que le *Venetus A* notait de l'obel. Les scholies (A) nous disent : παρὰ Ζηνοδότῳ οὐδὲ ἦν ἡθέτητο δὲ καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει ὅτι ἄκαιρος ἢ γενεαλογία καὶ οὐκ ἔχουσα προτροπὴν, ἀλλὰ τῶναντίον ὀνειδισμὸν καὶ ἀποτροπὴν. Les scholies (T), qui signalent cette athétèse de Θ 284, et les scholies (B), qui l'omettent, la combattent toutes deux : οὐδὲ ὀνειδος ἦν ἢ νοθεία παρὰ τοῖς Παλαιοῖς... κ. τ. λ. Eustathe répète les mêmes arguments. En ces conditions, je doute fort que l'hypothèse de Friedländer en M 371 soit la plus vraisemblable. Notre εἴρηται ὅτι διεσκεύασται rajouté en marge des scholies (A), devait corriger l'omission que le scribe avait faite : le texte complet prévenait sans doute le lecteur que ce vers 371 était la preuve que Θ 284 était *interpolé, diaskeuasé*, comme on l'avait dit plus haut : εἴρηται ὅτι διεσκεύασται [τὸ

καὶ σε, νόθον περ ἑόντα.....]

Devant le vers 371, le *Venetus A* porte l'obel, signe de l'athétèse, alors qu'il ne devrait avoir que la *diplé*, tandis que les scholies (T) font porter l'athétèse sur le vers 372, lequel n'est marqué d'aucun signe par le *Venetus A* : les scholies (A) sont muettes sur cette athétèse de 372 ; il est visible qu'une distraction du scribe lui avait fait négliger les vers intermédiaires de 368 à 374 ; je crois que notre note εἴρηται... ayant réparé l'un de ces oublis, l'obel mis à la hâte devant 371 devait réparer l'autre. Mais si la note est incompréhensible en sa teneur présente, l'obel n'est pas moins fautif devant le vers 371 ; c'est peut-être le mot διεσκεύασται qui avait attiré un obel qui aurait dû figurer devant 372. De toutes façons, nous retrouvons ici comme ailleurs l'étroite union de l'athétèse et de la *diaskeué*.

*
* *

En O 414,

ἄλλοι δ' ἄμφ' ἄλλησι μάχην ἐμάχοντο νέεσσιν,

on lit dans les scholies (A) : [ὁ ἀστερίσκος, cf. *Venetus A*] ὅτι ἐκ τούτου διεσκεύασται ὁ τῆς Τειχομαχίας στίχος

ἄλλοι δ' ἄμφ' ἄλλησι μάχην ἐμάχοντο πύλῃσιν.

Les scholies (B) ne disent rien de ce vers ; mais les scholies (T) nous donnent un équivalent de διεσκεύασται : [ὁ ἀστερίσκος] ὅτι ἐνταῦθα μετεχ-

πεποιήται ὁ ἐν τῇ Τειχομαχίᾳ στίχος· ἀρέσκει γὰρ Ἀριστάρχῳ μίαν εἶναι πύλην. Eustathe nous donne un autre synonyme : [ὁ ἀστερίσκος] ὅτι παρῳδήσας ἀλλάγου ῥηθὲν τὸ

ἄλλοι δ' ἄμφ' ἄλλησι μάχην ἐμάχοντο πύλῃσιν.

Le vers de la *Teichomachia*, que l'on allègue ici comme « fabriqué » ou « copié », est M 175. Il faisait partie avec les cinq suivants d'une athétèse : ἀπο τούτου [τοῦ στίχου] ἕως τοῦ

πάντες ὅσοι Δαναοῖσιν.

ἄθετοῦνται στίχοι ζ' ὅτι παρῳδῇνται ἐκ τοῦ

ἄλλοι δ' ἄμφ' ἄλλησι μάχην ἐμάχοντο νέεσσιν.

ἤθετοῦντο δὲ καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει· παρὰ Ζηνοδότῳ δὲ οὐδὲ ἐγγράφοντο, disent les scholies (A), et le *Venetus A* note de l'obel ces six vers 175-180.

Les scholies (B), cette fois, mentionnent longuement l'athétèse : ἄθετεῖ Ἀρίσταρχος, πρῶτον μὲν διὰ τὸ πύλας ἄλλας ὀνομάζεσθαι· ἀρέσκει γὰρ αὐτῷ μίαν εἶναι, εἴτα δὲ... κ. τ. λ. Mais elles donnent plus longuement encore les raisons qu'invoquait, dans son traité *Contre les Athétèses*, Pios, un adversaire d'Aristarque, Πίος δὲ ἀπολογούμενος Πρὸς τὰς Ἀθετήσεις Ἀριστάρχου. Les scholies (T) mentionnent l'athétèse et les raisons contraires de Pios, en ajoutant l'argument esthétique ἄλλως τε καὶ ὁμηρικὴν ἐνέργειαν ἔχουσιν οἱ στίχοι.

Eustathe, ici encore, passe sous silence l'athétèse d'Aristarque, mais la combat par sa méthode ordinaire, ἀνάγκην ἔχων ὁ Ποιητῆς καταλέγειν..., ὅρα καὶ τὴν τοῦ Ποιητοῦ ποικιλίαν... προαναφωνῶν ἢ καὶ ἄλλως δεξιῶς προκατασκευάζων Ὅμηρος. Il emploie, mais tout autrement que les scholiastes, le mot διασκευή : ὅρα καὶ τὴν ἐν τούτοις τοῦ Ποιητοῦ ποικιλίαν· ἀλλαχοῦ μὲν γὰρ ἐπὶ δυσχερεῖα διασκευῆς τὰς Μούσας ἐπικαλούμενος ἐπιχειρεῖ τι λεγεῖν..., νῦν δ' ἀπαγορεύει δυνήθῃναι εἰπεῖν ἐνδιασκεύως αὐτὸς τὰ πάντα.

Dans la langue d'Eustathe, pas plus que dans celle des scholiastes, διασκευή et ἐνδιασκεύως ne signifient la *mise en ordre*, la *refonte* des chants séparés. Mais pour Eustathe, la *diaskeué* est une figure de style, qui consiste à détailler au maximum une description ou un récit : διασκευή ἢ κατὰ λεπτόν ἀφήγησις· ἀλλαχοῦ δὲ ὅτι διασκευῇ σχῆμα λόγου λεπτολογεῖν τὸν τρόπον ὃν γίνεται τι. Eustathe nous dit encore (p. 130, 18) : ἐνταῦθα δ' ἴστέον καὶ ὅτι ἔργον διασκευῆς τὸ ἐν τοῖς πράγμασι τὸν τρόπον λεπτολογεῖν. Il donne pour exemple de διασκευῇ

les vers de A 432-439, où le Poète nous décrit minutieusement le débarquement des Achéens à Chrysa, alors qu'il ne nous *diaskeuase* pas de même leur départ de Troade et leur retour, τὸν ἀνάπλουν... καὶ τὸν αὖθις κατάπλουν οὐ διεσκεύασεν ὁ Ποιητής. De même en B 42-47, le réveil d'Agamemnon est un σχῆμα καὶ ἐνταῦθα διασκευαστικὸν ἐν ᾧ ἐκτίθεται ὁ Ποιητής...πολλαχοῦ δὲ καὶ ἀλλαχοῦ τοιαῦται παρὰ τῷ Ποιητῇ εὐρεθήσονται διασκευαί. De même encore l'armement de Pâris, longuement décrit par le Poète en Γ 328-339 : χαίρων ὁ Ποιητής πραγμάτων διασκευῇ, ὡς μυριαχοῦ φαίνεται, ἤγουν τῇ κατὰ λεπτὸν ἀφηγήσει... καὶ οὕτω διασκευάσας εἰς λεπτὸν τὴν τοῦ Πάριδος ὀπλίσιν.

Les *diaskeuai* d'Eustathe ne sont donc pas celles des scholies : ni les unes ni les autres, néanmoins, n'ont rien à voir avec l'œuvre de Pisistrate et de ses collaborateurs. Les deux synonymes que nous venons de rencontrer à διεσκεύασται ne sauraient prêter à ambiguïté : *changer, fabriquer et copier*, μεταπεποιήται et παρωδήσας. Le second est suffisamment clair par lui-même. Quant au premier, nous en avons dans les scholies et dans Eustathe de nombreux exemples qui en établissent la valeur, comme celle de termes analogues μετατίθεναι, μεταγράφειν, μετακεῖται, μεταφέρειν, etc. Voici quelques-uns de ces exemples.

En α 424,

δὴ τότε κκκκείοντες ἔβαν οἰκόνδε ἕκαστος,

les scholies nous indiquent une variante : ἐνιοι

δὴ τότε κοιμήσαντο καὶ ὕπνου δῶρον ἔλοντο.

Elles ajoutent que ce vers était, disait-on, de la fabrique d'Aristophane : μεταποιηθῆναι δὲ φασιν ὑπὸ Ἀριστοφάνους τὸν στίχον. Elles ajoutent : ἐν δὲ τῇ Ἀργολικῇ προστίθεται. Dindorf demande en note : προστίθεται· *quid ? videtur aliquid excidisse*. Rien n'est tombé : les scholies sous-entendent ici, comme à l'ordinaire, ὁ στίχος, car ce vers était, dans l'édition d'Argos, non pas substitué, mais *ajouté* à notre vers 424, et Aristophane n'avait fait qu'introduire dans son texte cette leçon argienne, laquelle n'était qu'une répétition de π 427

δὴ τότε κοιμήσαντο καὶ ὕπνου δῶρον ἔλοντο.

En δ 158-160, les scholies nous disent : οὐκ ἐφέροντο ἐν τῇ Ῥιανοῦ

οἱ τρεῖς στίχοι, et elles ajoutent ἀθετοῦνται δὲ στίχοι γ' [παρὰ Ἀριστάρχῳ] ὡς περιττοὶ καὶ... ἀπρέπεις. Mais Zénodote, au lieu d'athétiser le vers 159 semble en avoir changé le texte : ὅθεν Ζηνόδοτος μεταποιεῖ. Zénodote, en effet, écrivait

..... ἐπιστομίας ἀναφαίνειν,

au lieu de ἐπεσβολίας. Eustathe nous dit : ἐπιστομίας ὁ Ζηνόδοτος γράφει, ὥς φασιν οἱ σχολιασταί.

En Σ 207,

ὥς δ' ὅτε καπνὸς ἰὼν ἐξ ἄστερος...

les scholies (A) nous disent : οἱ περὶ Διονύσιον τὸν θρᾶκᾶ φασιν Ἀρίσταρχον πρώτη ταύτῃ χρώμενον τῇ γραφῇ μεταθέσθαι καὶ γράψαι

ὥς δ' ὅτε πῦρ ἐπὶ πόντον ἀριπρεπές.....

ἐμφατικῶς τὸ ἐν πολέμῳ πῦρ ἐπιτεθὲν τῷ Ἀχιλλεὶ παρέβαλε τῷ ἐν πολεμουμένῃ ἀπτομένῳ. Les scholies (B et T) et Eustathe rejettent cette leçon d'Aristarque ; les scholies (A) semblent, elles aussi, la condamner.

En T 386 : πρότερον δὲ γράφων ὁ Ἀρίσταρχος τῷ δ' εὔτε... μετέγραψεν ὕστερον τῷ δ' αὖτε, ἐμφατικώτερον νομίσας εἶναι, disent les scholies (A) qui ajoutent en 387 : ἀθετοῦνται στίχοι πέντε ὅτι ἐκ τοῦ Πατρόκλου ὅπλισμοῦ μετὰ κείνται. Les scholies (B et T) nous disent seulement pour ces cinq vers οὗτοι καὶ ἐπὶ Πατρόκλου κείνται. Ces vers « sur l'armement de Patrocle » sont en Π 140 et suivants : en cet endroit les scholies (A) nous disent et les scholies (B et T) répètent à peu près que, si Patrocle ne prend pas la lance d'Achille, c'est par une précaution du Poète : προκατεσκεύαχε [ὁ Ποιητῆς] μόνον αὐτῷ τὸ δόρυ σῶζεσθαι διὰ τὸ ξύλα μὴ ἐργάζεσθαι τὸν Ἥφαιστον. Le sens du mot et la restitution ne sont pas douteux, car les scholies (A) ajoutent : Μεγακλείδης ἐν δευτέρῳ Ὀμήρον προσικονομεῖσθαι φησιν Ὀμήρον τὴν Ὀπλοποιίαν... κ. τ. λ. οὐκ ἂν ὁ Ἥφαιστος κατεσκεύασε πιθανῶς [τὸ δόρυ...].

En N 658-659, au sujet de Pylaiménès qui, tué en E 576-579, suit ici en pleurant le cadavre de son fils, les scholies (A) commentent l'obel indiqué par le *Venetus A* : ἀθετοῦνται ἀμφοτέρω ὅτι πλανηθεὶς τις ἐκ τοῦ (644)

..... ὅς ῥα πατρὶ φίλῳ ἔπετο

ἔταξεν αὐτοὺς ἵνα καὶ ὁ πατήρ τὸν υἱὸν ἐδύρηται. Mais elles ajoutent :

εἰ δὲ μένοισεν οἱ στίχοι οὗτοι, νοητέον ὁμωνυμίαν εἶναι et, développant cette réserve, elles estiment que le Poète a pu mentionner deux Pylaiménès, tous deux chefs des Paphlagoniens, comme il y a deux Ajax et deux Eurybates, ceux-ci hérauts tous deux, l'un d'Ulysse et l'autre d'Agamemnon : ἔστι δὲ λέγειν ὅτι δύο Πυλαιμένεις Παφλαγόνων ἡγεμόνας συνίστησιν ὁ Ποιητής... Néanmoins elles estiment qu'une correction ici est plus vraisemblable : ἔνιοι δὲ μεταγράφουσι

ἀχνύμεναι· μετὰ δ' [οὔ] σφι πάτηρ κίε

au lieu de μετὰ δέ σφι. Les scholies (A) nous résument l'opinion d'Aristarque, car les scholies (T) nous disent : ὁ δὲ Ἀριστοφάνης ἀθέτει, ὁ δὲ Ἀρίσταρχος ἢ ἀθετεῖν φησι δεῖν ἢ ὁμωνυμίαν νομίζειν, et elles ajoutent une autre hypothèse qu'Eustathe développe : c'est ici l'âme de Pylaiménès, et non le roi lui-même, qui suit le cadavre de son fils ; elles mentionnent aussi d'autres homonymies dans le poème et la correction de Zénodote : Ζηνόδοτος δὲ οὐ Πυλαιμένην, ἀλλὰ Κυλαιμένην. Silence complet des scholies(B).

En O 166-167, notés par le *Venetus A* de l'obel astérisqué, les scholies (A) nous disent : ἀθετοῦνται ἀμφότεροι καὶ ἀστερίσκοι παράκεινται [τῷ ὀβελῷ] ὅτι τοὺς ὕστερον λεγομένους ὑπὸ τῆς Ἰριδος δι' ἐπιείκειαν ἐνθάδε τις μετενέηνοχεν, et devant les vers 182-183 qui sont les mêmes que 166-167, le *Venetus A* porte l'astérisque et les scholies (A) nous disent : οἱ ἀστερίσκοι ὅτι ἐντεῦθεν μετὰκείνται ἄνω οὐκ ὕγιως. Silence des scholies (B). Les scholies (T), muettes en 182-183, nous donnent en 166-167 un texte si bien comprimé qu'il dit le contraire de (A) : τινὲς ἀστερίσκους αὐτοῖς παρατιθεῖσιν (il faut lire : ἀστερίσκους καὶ τοὺς ὀβελούς), ὥς μεταχθεῖσιν ἀπὸ τῶν Ἰριδος λόγων (il faut lire : METENEXΘΕΙΣΙ). Silence d'Eustathe.

En I 464 : Διονύσιος ὁ Θρᾷξ... φησι γεγραμμένου ἀντιόωντες μεταθεῖναι τὸν Ἀρίσταρχον ἀμφὶς ἐόντες, disent les scholies (A et T).

Des deux vers 219 et 220 de A, Zénodote ne faissait qu'un : [ἡ διπλῇ] ὅτι Ζηνόδοτος μεταγράφει

ὥς εἰπὼν πάλιν ὥσε μέγαξιφος οὐδ' ἀπίθησε,

καὶ τοὺς δύο ἓνα ἐποίησεν. Cf. B 681 et I 404. De même en Y 114, Ζηνόδοτος ὅλον τὸν στίχον μεταποιεῖ et Y 273.

En I 416, noté de l'obel par le *Venetus A*, les scholies (A) nous disent : ἀθετεῖται ὅτι νομίσας τις χρέμασθαι τὸν λόγον προσέθηκεν αὐτόν, et une petite scholie ajoute [καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει προηθέτειτο]

οὐδὲ παρὰ Ζηνοδότῳ ἐφέρετο. Silence des scholies (B) alors que les scholies (T) reproduisent seulement la petite scholie (A). Même silence d'Eustathe.

En B 668, noté de la *diplé* par le *Venetus A*, les scholies (A) nous disent : σεσημείωται πρὸς τὸ ἐξῆς ἀθετούμενον· οὐ γὰρ νοήσας τις ὅτι τὸ σημανιόμενον τοιοῦτόν ἐστι..., ἐξήτησεν ὑπὸ τίνος ἐφιλήθησαν· διὸ προσέθηκε τὸν

ἐκ Διὸς ὅστε θεοῖσι...

Ce vers B 669 est noté de l'obel par le *Venetus A* ; les scholies (A) nous disent : ἀθετεῖται· ἡ δὲ αἰτία προσέρηται. Pour défendre ce vers, les scholies (B), qui ne mentionnent pas l'athétèse, disent : τοῦτο πρὸς τὴν κοινὴν ὑπόνοιαν καὶ δόξαν... κ. τ. λ. Eustathe est du même avis et loue le Poète, ὁ μὲν Ποιητὴς ἀνθρωπίνως καὶ ἀσφαλῶς λέγει.

Que l'on examine ces divers synonymes de la *διασκευή* des scholiastes et que l'on cherche si dans aucun de ces cas, il a jamais été question de Pisistrate ou d'une « mise en ordre ».

*
* *

Le *Venetus A* note d'un obel les quatre vers 97-100 de II. Les scholies (A) nous disent : ἀθετοῦνται στίχοι τέσσαρες δίοτι κατὰ διασκευὴν ἐμφαίνουσι γεγράφθαι ὑπὸ τίνος τῶν νομιζόντων ἔρᾳ τὸν Ἀχιλλέα τοῦ Πατρόκλου. Les scholies (B) ne parlent ni d'athétèse ni de *diaskeuê*. Les scholies (T) sont plus développées et plus claires : elles athétisent ces quatre vers, παντελῶς ἐκδλητέον τοὺς δ'στίχους, et donnent trois raisons, puis concluent καλῶς οὖν φησὶν Ἀρίσταρχος Ζηνοδότον ὑποπτεικέναι ὡς εἶεν παρεντεθέντες οἱ στίχοι ὑπὸ τῶν ἄρσενικῶν ἔρωντας λεγόντων εἶναι παρ' Ὀμήρῳ. Notons encore cette synonymie παρεντεθέντες = κατὰ διασκευὴν γεγράφθαι, que confirme le texte d'Eustathe, τινὲς μὲντοι τῶν Παλαιῶν ἐκβάλλουσι τοὺς στίχους, car il nous montre que l'athétèse, synonyme de ἐκβολή, *expulsion*, est le contraire de la *diaskeuê* παρεμβολή, *insertion*, *intercalation*.

*
* *

La scholie (A) de II 666 est plus concluante encore. Ici encore, dit-elle, c'est Zénodote qui a *diaskeuasé* un vers : [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος καὶ ἐνταῦθα διεσκεύακε γράφων

καὶ τότε ἄρ' ἐξ Ἰδῆς προσέφη Ζεὺς ὃν φίλον υἷόν.

Le texte véritable portait :

καὶ τότε ᾽Απόλλωνα προσέφη νηφεληγερέτα Ζεὺς.

Or Zeus est au sommet de l'Ida, et fort loin d'Apollon, lequel est dans la plaine. Zénodote veut faire disparaître cette contradiction apparente, ἔν' ἐκ τῆς Ἰδῆς προσφώνῃ [Ζεὺς] τὸν ἐν τῷ πεδίῳ ᾽Απόλλωνα, — entreprise ridicule, ajoutent les scholies, γελοῖον δὲ τό κραυγάζειν ἀπὸ τῆς Ἰδῆς τὸν Δία.

Ici donc, sans conteste possible, le diaskeuaste est Zénodote. Et sa *diaskeuè* a consisté en une altération du texte, un changement interpolé. Et Zénodote n'a fait que répéter *ici encore*, καὶ ἐνταῦθα, une opération qui lui est familière, mais que les scholies désignent ailleurs d'un autre nom.

Un premier équivalent, μεταγράφειν, nous est fourni par la scholie (A) 219-220 de A : [ἡ διπλῇ] ὅτι Ζηνόδοτος μεταγράφει

ὥς εἰπὼν πάλιν ὥσε μέγα ξίφος οὐδ' ἀπίθησε

καὶ τοὺς δύο ἓνα ἐποίησεν. De même, en B 681 : [ἡ διπλῇ] ὅτι Ζηνόδοτος μετέγραψεν οὕτως.

οἱ δ' Ἄργος τ' εἶχον τὸ Πελασγικόν, οὗθαρ ἀρούρης.

De même encore Z112, Θ 501, I 88, et T 404 : [ἡ διπλῇ, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος οὕτως ἐνδέδεκται, T 405 [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος γράφει

νηοῦ ᾽Απόλλωνος...

La scholie de T 404 disait déjà : τὸν γὰρ ἐξῆς μετέγραφε

νηοῦ ᾽Απόλλωνος...

Un autre équivalent de διεσκεύασεν est μετεποίησεν ou ποίησεν. On lit en Y 273 : [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος μετεποίησεν οὕτως

δεύτερον αὖτ' ᾽Αχιλλεὺς μελήν ἰθυπτίωνα...

κ.τ.λ. En X 378 : [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος ἀντὶ τούτου πεποίηκεν

᾽Ατρεΐδῃ τε καὶ ἄλλοι ἀριστῆες Παναχαϊῶν.

Ici encore comme ailleurs, καὶ ἐνταῦθα, Zénodote a « fabriqué » à sa façon la formule initiale d'un discours. Cf. A 73 : [ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος γράφει.

ὅς μιν ἀμειδόμενος ἔπεια πτερόεντα προσήυδα.

Cf. M. 230 : [ή διπλή περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος γράφει

τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα μέγας κορυθαίολος Ἑκτωρ.

En ce dernier vers, il est vraisemblable que Zénodote (c'était l'une de ses manies) a voulu supprimer l'hiatus digammique du texte vrai :

τὸν δ' ἄρ' ὑπὸ δ' ἰδὼν προσέφη κορυθαίολος Ἑκτωρ.

Autre équivalent encore : μεταποιεῖ. En Υ' 114, Zénodote a introduit un même changement dans la formule initiale du discours, ἐν ἀρχῇ λόγου : [ή διπλή περιεστιγμένη, cf. *Venetus A*] ὅτι Ζηνόδοτος... ὅλον τὸν στίχον μεταποιεῖ

ἧ δ' ἄμυδις καλέσασα θεοὺς ῥεῖα ζῶντας.

ἡγνόησε δὲ ὡς ὁ Ποιητῆς οὐ χρῆται τῷ ἧ ῥήματι ἐν ἀρχῇ λόγου.

*
* *

En Σ 356, les scholies (A et T) ne nous disent presque rien ; ce sont les scholies (B) qui nous parlent d'une athétèse et d'une *diaskeuê*, et — chose rare — pour admettre l'une et l'autre : Ζηνοδώρῳ τῷ συγγράψαντι Περὶ τῆς Ὀμήρου Συνηθείας τὰ δεκά βιβλία συγγέγραπται καὶ περὶ τούτου τοῦ τόπου· ἐν ᾧ Συγγράμματι πειρᾶται ἀποδεικνύει διεσκευασμένον τοῦτον τὸν τόπον ἐπὶ ἑπὶ... Et cette scholie (B) (l'une des plus longues, des plus complètes et des plus claires que nous ayons) énumère la douzaine de raisons, par lesquelles Zénodore légitimait son athétèse. Elle conclut : ταῦτα ὡς ἐν κεφαλαίοις ὑπὸ Ζηνοδώρου συγγέγραπται· ἀφαιρουμένων δὲ τῶν ἐπὶ στίχων τὸ λοιπὸν ἀρμονίαν ἔχει.

Eustathe, sans mentionner l'opinion de Zénodore, la combat par ses moyens ordinaires, en invoquant les intentions du Poète. Nombre d'éditeurs modernes ont admis l'athétèse de cette *diaskeuê* : les treize vers 356-368 sont inutiles, en effet ; ils se détachent sans peine du contexte auquel ne les lie que la formule souvent employée en pareil cas par les interpolateurs :

ὡς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.

*
* *

En T 327, le *Venetus A* porte l'obel et les scholies (A) disent : [ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος] καὶ Ἀριστοφάνης προηθέτει τὸν στίχον, ὥς φησι Καλλίστρατος. Après les raisons invoquées par l'un ou l'autre des deux critiques, la scholie ajoute cette dernière marque d'interpolation, τεκμήριον δὲ τῆς διασκευῆς τὸ καὶ ἐτέρως φέρεσθαι τὸν στίχον

εἴ που ἔτι ζῶει Πυρῆς ἐμὸς ὃν κατέλειπον.

Les scholies (B et T) passent sous silence *diaskeuè* et athétèse. Eustathe, au contraire, se rallie pour une fois à la condamnation portée par les *Vieux* : τὸ δὲ

εἴ που ἔτι ζῶει Νεοπτόλεμος...

ἀσφαλῶς προσκεῖται, ὥς εἴ γε μὴ ζῇ, οὐδ' ἂν ἐν Σκύρῳ τρέφοιτο. Faut-il expliquer ce προσκεῖται pour mieux commenter notre διασκευή? Eustathe nous dit ailleurs (I 148,54) : προσκεῖσθαι λέγονται ὅτα ἀγγεῖω ἢ σκεύει τινὶ διὰ τὸ μὴ σύμφυτα ἀλλὰ πρόσθετα εἶναι. Le sens de ce mot n'est donc pas douteux dans sa bouche : il s'agit bien d'un vers étranger, « rajouté » de seconde main.

*
* *

En T 400, le *Venetus A* porte la *diple* et les scholies (A) nous disent : σημειοῦνται τινες ὅτι ἐντεῦθεν ἡ διασκευή τοῦ τεθρίππου πεποιήται

Ξάνθε τε καὶ σὺ, Πόδαργε, καὶ Αἴθων Λάμπέ τε δι᾽

Cette *diaskeuè* du *quadrige* est l'interpolation en Θ du vers 185 cité par notre scholie ; le *Venetus A* le note de l'obel et les scholies (A) nous en disent : ἀθετεῖται ὅτι οὐδαμοῦ Ὅμηρος τεθρίππου χρῆσιν παρεισάγει· μάχεται δὲ καὶ τὰ ἐπαγόμενα δύνει καὶ ἡ προσφώνησις εὐήθης. Si les scholies (B et T), qui ne nous parlent pas de διασκευή en T 400, ont exposé plus longuement que les scholies (A) les raisons de l'athétèse en Θ 185, c'est pour les combattre plus longuement encore et conclure que rien n'empêchait Hector d'avoir ses quatre chevaux : τρισὶ δὲ ἵπποις ἐχρῶντο οἱ ἥρωες... ὁ δὲ Ἑκτωρ ἐτόλμησε προσθεῖναι τὸν τέταρτον. Eustathe en use de même.

*
* *

Le *Venetus A* note de l'obel les quatre vers 269-272 de Υ. Les

scholies (A) nous disent : ἀθετοῦνται στίχοι δ' ὅτι διεσκευασμένοι εἰσὶν ὑπὸ τινος τῶν βουλομένων πρόβλημα ποιεῖν· μάχεται δὲ σαφῶς τοῖς γνησίοις· ἄτρωτα γὰρ τὰ ἡφαιστότευκτα συνίσταται· ἵνα δὲ μὴ δοκῇ λύσεως ἢ πορηχέναι καὶ διὰ τοῦτο ἡθετηχέναι, φησὶν ὅτι... κ. τ. λ.

Si l'auteur de cette *diaskeuē* ne nous est pas nommé, du moins voyons-nous à quelle époque et dans quelles intentions il opéra. Ce n'était pas un « ordonnateur du texte » ; ce fut un « chercheur de problèmes » homériques, l'un de ces solutionneurs de difficultés, comme en produisait, non pas l'Athènes de Pisistrate, mais celle de Socrate et des sophistes. Le *Commentaire* primitif, dont nos scholies ne sont que mauvais résumés, était peut-être (?) plus explicite là-dessus. Car les scholies (T) ajoutent : οὔτοι[οί β' στίχοι ἀθετοῦνται] καὶ προηθέτουντο παρ' ἐνίοις τῶν ΣΟΦΙΣΤΩΝ (faut-il corriger en ΠΑΛΑΙΩΝ), ἐν ἐνίοις δὲ [τῶν ἀντιγράφων] οὐδὲ ἐφέροντο. Les scholies (B) passent sous silence cette athétèse, mais consacrent trois et quatre pages denses et pleines au πρόβλημα et à la λύσις de l'ἀπορία qui avait créé cette interpolation : ἀπορία· πῶς, φασὶν, ἄτρωτον... κ. τ. λ. ; ῥητέον οὖν... κ. τ. λ. ἀπολυόμενοι οὖν τὴν ἀπορίαν οἱ πλείστοι... κ. τ. λ.

C'est tout pareillement qu'en Φ 130-135, le *Venetus A* porte l'obel et les scholies (A) nous disent : Ἀρίσταρχος διὰ τῶν Ὑπομνημάτων Ἀριστοφάνη φησὶ στίχους ἕξ ἡθετηχέναι ὥς παρεμβόληθ' ἔντας ὑπὸ τῶν ἀπορούντων... μήποτε μέντοι καὶ ὁ Ἀρίσταρχος συγκατέθετο τῇ ἀθετήσει, μηδὲν ἀντειπὼν τῷ Ἀριστοφάνει. Dans les scholies (T), le même texte nous montre la synonymie entre διασκευή et παρεμβολή.

Dans les deux cas, même silence des scholies (B) et d'Eustathe.

*
* *

Le *Venetus A* note de l'obel les trois vers 130-132 de Ω et les scholies (A) nous disent : ἀθετοῦνται στίχοι γ' ὅτι ἀπρεπὲς μητέρα υἱῷ λέγειν

... ἀγαθὸν δὲ γυναικί[περ ἐν φιλότῃ]
μίσγεσθ'...

καὶ τὸ λέγειν ὁ θάνατός σου ἐγγύς ἐστιν ἄκαιρον· διεσκευάσκει δὲ τις αὐτοὺς οἰηθεὶς ἀποκρέμασθαι οὐδὲ τι σίτου· πλῆρες δὲ ἐστὶ σὴν ἔδειαι κραδίην οὐδὲ τὸ τυχὸν σίτου μεμνημένος. [Aristarque] pensait donc qu'un interpolateur avait ajouté ces trois vers à la phrase de Thétis (128-129)

τέκνον ἐμόν, τέο μέχρις, ὀδυρόμενος καὶ ἀχεύων
σὴν ἔδδει κραδίην μεμνημένος οὔτε τι σίτου
οὔτ' εὐνῆς...

Le vers 130 de υ avait pu servir de modèle

μαῖα φίλη, πῶς ξείνον ἐτιμήσασθ' ἐνὶ οἴκῳ
εὐνῇ καὶ σίτῳ...

et εὐνῆς avait entraîné, derrière lui, comme d'habitude φιλότῃτι μίσ-
γεσθαι. L'athétèse d'Aristarque semble donc justifiée, pourvu qu'on
rétablisse en 129 οὐδέ τι σίτου, et les scholies (T), qui pourtant ne
mentionnent pas l'athétèse, notent que ces mots feraient allusion
au vers 304 de T : διὰ τὸ

λίσσόμενος δειπνήσαι· ὁ δ' ἤρνεϊτο στεναχίζων,

où il n'est nullement question de coucher, de femme ni d'amour ;
Achille répond à ses compagnons qui veulent le faire manger (v.
306-307) :

μή με πρὶν σίτοις κελεύετε μηδὲ ποτῆτος
ἄσασθαι φίλον ἦτορ, ἐπεὶ μ' ἄχος αἶνδ' ἰκάνει...

Eustathe nous signale en Ω 130-132 l'athétèse des *Vieux* :
ἀθετοῦσι τοὺς στίχους τούτους οἱ Παλαιοί, διὰ τε ἄλλα καὶ μάλιστα διὰ
τὴν εὐνῆν, ὅ ἐστι μίξις· τοῖς γὰρ πολεμοῦσιν οὐ τοιούτων ἀλλ' εὐτονίας
χρεῖα, φασί, καὶ πνεύματος...

*
**

Le vers 109 de Ω

κλέψαι δ' ὀτρύνουσιν εὐσκόπον Ἀργειφόντην

figurait ainsi dans les éditions de Chios et de Marseille : Aristarque
proposait ὀτρύνεσκον. Le *Venetus A* le note de la *diplé* simple, ainsi
que les deux vers 108 et 110. Les scholies (A) disent : [ἡ διπλή]
ὅτι ἐντεῦθεν γέγονεν ἡ προδιασκευή

ἀλλ' ἦτοι κλέψαι μὲν ἔασομεν...

C'est le vers 71 de Ω. Les trois vers 71-73 de Ω sont notés de
l'obel dans le *Venetus A*. Les scholies (A) nous en disent : ἀθετοῦνται
στίχοι γ' ὅτι ψευδὸς περιέχουσιν... Les scholies (B), qui ne men-

tionnent pas cette athétèse, tout en nous disant ψευδὲς τοῦτο, ne parlent pas non plus de διασκευή au vers 109. Les scholies (T), qui ne mentionnent pas l'athétèse de 71-73, nous disent pourtant en 109 : ἐντεῦθεν δὲ τὰ ἄνω διασκεύασται περὶ κλοπῆς. Je crois donc que dans les scholies (A), au lieu de ΗΠΡΟΔΙΑΣΚΕΥΗ, il faut lire ou comprendre ΗΑΝΩΔΙΑΣΚΕΥΗ, à moins que, nous souvenant d'une petite scholie que nous avons commentée : εἴρηται ὅτι διεσκευάσται, nous ne rétablissions ici ἡ προ[ειρημένη] διασκευή.

*
* *

En λ 584,

στεῦτο δὲ διψάων πιεῖν δ' οὐκ εἶχεν ἐλέσθαι,

Aristarque, nous disent les scholies de Pindare (*Ol.* I, 91), voyait une interpolation, — κατὰ τὸν Ἀρίσταρχον νόθα εἰς τὰ ἔπη ταῦτα —, et il notait, nous disent les scholies odysseennes (V), le mauvais emploi par le *diaskeuaste* de στεῦτο au lieu de ἴστατο : [στεῦτο] ἴστατο, νῦν ἐπὶ τῶν ποδῶν· κέχρηται δὲ τῇ λέξει ὁ διασκευαστής παρὰ τὴν τοῦ Ποιητοῦ συνήθειαν. Je croirais volontiers que cette scholie est de même source que celle de Σ 356 que nous venons de commenter [Ζηνόδωρος ἐν τῷ] Συγγράμματι [Περὶ τῆς Ὀμήρου Συνηθείας] πειρᾶται ἀποδεικνύναι διεσκευασμένον τὸν τρόπον ἐπὼν γ'. Les mêmes scholies odysseennes (V) nous disent qu'[Aristarque] athétisait les soixante vers 568-627 de λ (donc, parmi eux, notre vers 584) : νοθεύεται [ἕως τοῦ

ἐνθ' ἥ τοι Μίνωα ἴδον, Διδὸς ἀγλαὸν υἷον]

μέχρι τοῦ

ὥς εἰπὼν ὁ μὲν αὖθις ἔδου...

Eustathe, qui ne mentionne pas l'athétèse des soixante vers 568-627, nous dit en 583 : τὸ δὲ στεῦτο ἀντὶ τοῦ ἴστατο, χρησμένου φασὶ [ν οὐ Παλαιοὶ] τοῦ διασκευαστοῦ τῇ λέξει παρὰ τὴν συνήθειαν τοῦ Ποιητοῦ· ἐν Ἰλιάδι γὰρ

στεῦται γάρ τι ἔπος ἐρέειν κορυθαίολος Ἴκτωρ.

ἀντὶ τοῦ ὑπισχνεῖται, διαβεβαιοῦται ἢ φαίνεται. Mais aussitôt il combat cette critique des *Vieux* : ἔστι δὲ ὁμῶς καὶ τοῦτου θεραπεία ἐκ τοῦ Ποιητοῦ, παρ' ᾧ ἐν Ἰλιάδι κεῖται τὸ στέωμεν ἀντὶ τοῦ σταθμῶμεν, ἔθεν ὥς εἰκὸς στέετο καὶ πλεονασμῷ στεύετο καὶ συγχοπῇ στεῦτο.

Eustathe cite le vers de Γ 83, dont les scholies (A) nous disent :

[ή διπλή] ὅτι τὸ στεῦται ἀντὶ τοῦ κατὰ διάνοιαν ὀρίζεται. Eustathe ajoute : τὸ στεῦται δηλοῖ μὲν ὑπισχνεῖται, ὡς πολλαχοῦ φαίνεται, γίνεται δέ... κ. τ. λ. Mais Eustathe, ici encore, n'admettait pas que cette observation des *Vieux* fût valable pour tout le texte homérique. Il nous dit à propos de B 597 : τὸ δὲ στεῦτο ἐν μὲν τοῖς ἐξῆς ἐπὶ ὑποσχέσεως κεῖται ἐν τῷ

στεῦται γὰρ τοι ἔπος ἐρέειν... Ἐκτωρ

ἀντὶ γὰρ τοῦ ὑπισχνεῖσθαι δοκεῖ κεῖσθαι· ἐνταῦθα δὲ ἀπλῶς δηλοῖ τὸ ὑφίστατο ἢ ἐνίστατο. Au sujet de ce vers 597 de B, les scholies (A) nous disent : [ή διπλή] ὅτι τὸ στεῦτο κατὰ διάνοιαν ὀρίζετο, οὐκ ἐπὶ τῶν πόδων στάσεως ὡς ἐν τοῖς κατὰ τὴν Νεκυίαν ἡθετημένοις

στεῦτο δὲ διψάων...

De même, elles nous disent en Σ 191 : ή διπλή δὲ ὅτι [τὸ στεῦτο] κατὰ ΔΙΑΙΠΕΣΙΝ (= ΔΙΑΝΟΙΑΝ) ἀντὶ τοῦ διορίζετο· ἀναφέρεται δὲ πρὸς τὸ

στεῦτο δὲ διψάων...

ἐν τῇ Ὀδυσσεΐα : silence d'Eustathe en cet endroit. De même en Φ 455, on lit dans les scholies : [ή διπλή] ὅτι τὸ στεῦτο κατὰ διάνοιαν ὀρίζετο, διεδεδαιούτο πρὸς τὰ ἐν τῇ Νεκυίᾳ ἀθετούμενα : même silence d'Eustathe. Cf. de même E 832 et surtout I 241 : στεῦται· διορίζεται... ή δὲ ἐπαναφορὰ τῆς σημειώσεως πρὸς τὸ ἐν Ὀδυσσεΐᾳ

στεῦτο δὲ διψάων...

Je crois donc que la lecture, ou la correction ΔΙΑΝΟΙΑΝ au lieu de ΔΙΑΙΠΕΣΙΝ dans la scholie Σ 191 est certaine.

*
* *

Au vers 31 de χ

ἴσκειν ἕκαστος ἀνὴρ, ἐπεὶ ἦ φάσιν οὐκ ἐθέλοντα,

les scholies (V) nous disent : οὐδέποτε Ὅμηρος ἐπὶ τοῦ ἔλεγε τὸ ἴσκει, ἀλλ' ἐπὶ τοῦ ὠμοίου· ἡπάτηται οὖν ὁ διασκεύαστής ἐκ τοῦ (τ 203)

ἴσκει ψεύδεα πολλὰ λέγων ἐτύμοισιν ὅμοια.

Pourtant, ajoutent d'autres scholies ici comme en τ 203, ἄλλοι μὲν τὸ ἔλεγεν σημαίνειν βούλονται, ἄλλοι δὲ τὸ ἥϊσκει. Eustathe mentionne l'athétèse des *Vieux* en χ 31-34; il en résume les motifs : ἰστέον δὲ

ὅτι νοθεύεται ὑπὸ τῶν Παλαιῶν τὸ χωρίον τοῦτο. Mais il reste du parti contraire : ἴσκειν ἕκαστος ἀνὴρ, τουτέστιν, ὡς καὶ προεῖρήθη ἀλλαγῶ, ἔλεγεν ἢ ὑπενόει, ἢ ἴσκειν, ἐπειδὴ φάσαν οὐκ ἐθέλοντα ἄνδρα κατακτείνειν. Le même Eustathe, au sujet de τ 203, nous dit (1861, 50) : σημείωσαι δὲ καὶ ὅτι ἐν τῷ

ἴσκει ψεύδεα πολλὰ λέγων...

τὸ δὲ ἴσκειν οἱ μὲν γλωσσογράφοι ἀντὶ τοῦ ἔλεγεν ἐνδέχονται, οἱ δὲ ἀκριβέστεροι ἀντὶ τοῦ ἢ ἴσκειν.

*
**

De cette revue de tous les textes où les scholies homériques nous parlent de *diaskeuê*, de *diaskeuaser* et de *diaskeuastes*, quelques conclusions me paraissent ressortir avec une incontestable évidence :

1° Dans la langue des scholies homériques, *diaskeuê* et *athêtêse* vont toujours en couple : une *diaskeuê* est toujours matière à *athêtêse*, c'est-à-dire un corps étranger que l'on peut extraire du texte authentique sans nuire en quoi que ce soit à la suite logique du passage ni à la construction esthétique ou rationnelle de l'ensemble. La *diaskeuê* n'est jamais une refonte nécessaire, ni même une utile mise en ordre du poème ou des poèmes primitifs par un artisan ou un artiste d'une époque plus récente. Dans la langue des acteurs et auteurs des comédies antiques, dans la langue aussi des commentateurs et scholiastes de comédies, il est possible, il est même certain que *diaskeuê* signifie *retouche*, *refonte* de la pièce soit par la main, soit de l'auteur lui-même, soit d'un successeur, à l'occasion d'une reprise. Mais alors même qu'il s'agit de comédies ou de tragédies, les Alexandrins ont employé aussi *diaskeuê* pour le même usage que dans leur critique homérique. Cf. là-dessus W. G. Rutherford, *History of Annot.*, p. 64, et la scholie d'Aristophane, *Grenouilles* 1440 : ταῦτα δὲ ἡθετημένα μετρίως ἂν τις νομίσειεν ἐνδιασκευᾶσθαι.

2° Jamais *diaskeuê* ni *diaskeuaste* ne sont unis aux noms de Pisisstrate, de ses fils ou de ses fameux collaborateurs dont nous aurons à nous occuper quelque autre jour.

3° Jamais les scholies ne nous parlent d'un corps ni d'un temps de *diaskeuastes*. Les critiques et commentateurs de l'antiquité n'ont pas su, — n'ayant pas lu Fr. Aug. Wolf, — qu'une société de *politores*, d'*exactores* avait succédé aux compagnies de *rhapsodes*,

comme celles-ci avaient succédé aux confréries d'*aèdes*. Tout au contraire, ils ont cru que, durant toute son histoire, le texte homérique avait pu être, avait été dénaturé par les *diaskeués* d'éditeurs ignorants ou trop audacieux : Zénodote lui-même, à les entendre, aurait *diaskeuasé* à ses heures.

Bref, il faut revenir aux sages définitions de K. Lehrs et de Pieron que je citais en tête de cette étude.

Cicéron nous dit dans le *de Oratore*, III, 34, 137 : *Quis doctior eisdem temporibus aut cujus eloquentia litteris instructior fuisse traditur quam Pisistrati qui primus Homeri libros confusos antea sic disposuisse dicitur ut nunc habemus ?* Je crois que ce *disposuisse* de Cicéron n'a pas été sans influence sur la création wolfienne de la *διασκευή*. Mais ce n'est pas ce mot grec de *διασκευή* qu'emploient les Grecs qui nous ont parlé de Pisistrate, de son œuvre homérique et de ses collaborateurs. Mais quel a été le rôle véritable de Pisistrate en cette affaire ?... et son œuvre homérique ?... et son équipe de collaborateurs ou d'ouvriers ? Sur chacune de ces questions, les Wolfiens du XIX^e siècle avaient une opinion tranchante et des réponses, parfois contradictoires, mais toujours précises. Est-on bien sûr que, sur chacune, ils n'aient pas été victimes de leur docilité coutumière aux affirmations du Maître et que la simple revue des textes anciens ne ruinerait pas encore tout un autre pan des *Prolégomènes* ?...

Pour en finir avec la diaskeuè, resterait peut-être à chercher quelle parenté historique et étymologique peut unir ce mot grec *διασκευή* à son équivalent latin *inter-polatio*. A première rencontre, ces deux mots présentent comme une ressemblance de *facies* : cf. *διάνοια* et *inter-pretatio*. Mais l'histoire et l'origine du mot *inter-polatio* nous échappent entièrement. Nous savons seulement qu'il fut emprunté par les grammairiens à la langue des foulons, sans que nous puissions même voir à quelle opération de ce métier il se rapportait.

VICTOR BÉRARD.

PETIT SUPPLÉMENT
AUX
ARCHIVES DE ZÉNON

La provenance des documents sur papyrus, dont on lira plus loin le texte, ne m'a pas été donnée avec précision par le marchand qui me les a vendus, dans l'hiver de 1914; mais on ne peut guère douter qu'ils soient détachés de « l'énorme blocco di papiri » trouvé par les fouilleurs clandestins dans les ruines de Philadelphie, du nome Arsinoïte. On sait comment la plus grande partie de cette trouvaille, grâce au regretté Guido Gentili, fut acquise en 1915 par la *Società italiana*, tandis qu'un autre lot, par les soins de C. C. Edgar, allait enrichir le musée du Caire. Ce sont les déjà fameuses *Archives de Zénon*. On voit que, bien avant que la découverte ait été connue des archéologues, des fragments avaient pris le chemin du Caire et même des collections européennes; G. Vitelli¹ remarque que *P. Hambourg 27*² est une pièce de ces Archives; U. Wilcken signale aussi comme leur appartenant le *P. Fribourg 7*³ et le papyrus de Berlin P 13999, inédit, mais utilisé déjà par W. Schubart⁴ et par Schönbauer⁵; d'autres, plus nombreux, sont au Musée Britannique, et, en 1920, plusieurs ont été achetés pour l'Angleterre et pour l'Amérique.

1. Voir *Pubblicazione della Società italiana...*, *Papiri Greci e Latini* (P. S. I.), t. IV, p. 54, n. 1.

2. P. M. Meyer, *Griechische Papyrusurkunden der Hamburger Stadtbibliothek*, I, p. 115 et suivantes.

3. Wolf. Aly u. Matthias Gelzer, *Mitteilungen aus der Freiburger Papyrusammlung*, dans *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*, 1914. On trouvera une étude de Jean Lesquier sur ce texte dans le volume de *Mélanges* publié par l'*Association pour l'encouragement des Études grecques*, à l'occasion de son Cinquantenaire.

4. *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1913, p. 619.

5. *Zeitschrift der Savigny Stiftung*, 39, p. 241. Voir U. Wilcken, *Archiv für Papyrusforschung*, VI, p. 384.

Le très modeste lot qui nous est échu se compose de cinq ou six pièces. Nous en publions quatre. La cinquième est un fragment mutilé et insignifiant. La sixième serait un bail de *παράδεισος*, malheureusement incomplet, de la 28^e année de Philométor; cette date tardive me fait penser que ce bail n'appartient pas au même groupe, et, pour ne pas dépasser les limites qui me sont imposées ici, je me propose de l'éditer à part ¹. Est-il besoin d'insister sur les circonstances qui m'ont empêché de faire connaître ces documents plus tôt ?

1. — Lettre d'Euclès à Apollonios.

H. O. 215. — L. O. 115. — Lille, inv. 282. — An 4 (d'Évergète ?).

Cette lettre est au *recto* d'un feuillet de papyrus; l'écriture est dirigée en travers des fibres. Au bas de la page, la lettre n'était pas achevée; le feuillet a été retourné de bas en haut, et une ligne a été ajoutée au *verso*, derrière la dernière ligne du *recto*. Puis le feuillet a été de nouveau retourné de haut en bas pour reprendre sa position primitive. On l'a alors plié, en commençant par le bas — au moins sept fois, peut-être huit —. Les indications du *verso* (adresse, note indiquant le nom de l'expéditeur) sont entre l'avant-dernier pli et le précédent; la couleur plus sombre du papyrus en cet endroit montre que cette partie a été plus longtemps exposée à l'extérieur; à gauche, au-dessus du nom de l'expéditeur (Εὐκλέους), une tache brune révèle peut-être la place d'un cachet. A cinq centimètres du bord inférieur se trouve un *κόλλημα*, dont il n'a pas été tenu compte dans la disposition de l'écriture. Il est probable que le feuillet a été découpé dans un rouleau de papyrus, soit avant que la lettre fût rédigée, soit la lettre une fois écrite ².

Elle est datée du 10 Phamenoth de l'an 4; mais le roi régnant n'est pas nommé. L'écriture a tous les caractères des cursives anciennes et le document remonte certainement au III^e siècle avant J.-C. Les lettres présentent le tracé caractéristique de cette époque. A noter particulièrement l'*alpha*, tantôt à deux branches, sans trait médian ni panse, tantôt en forme d'angle aigu, le sommet à gauche ; le *bêta*, avec une seule panse flasque ouverte par le bas; l'*hêta*

1. Dans la *Revue Egyptologique*.

2. C. C. Edgar, *Annales du Service des Antiquités* (A. S. A.), t. XIX, p. 13.



cursif de la forme ∞ , le *thêta* et l'o *micron* tout petits, le *mu* large, tantôt en trois traits, le trait transversal très peu infléchi vers le bas, tantôt en un seul trait incurvé en arceau; le *nu* avec sa seconde haste presque horizontale et la troisième dépassant tout entière vers le haut l'alignement des autres lettres Γ , ou même dans sa forme très cursive et réduit à un trait oblique et légèrement fluctueux dirigé vers le haut (ζ); le *pi* très large, souvent représenté par un simple arceau comme le *mu*. L'o *méga* de forme presque archaïque (ω). Le type ancien du *xi* (Ξ) se rencontre à côté du type plus récent ξ ; l'u *psilon* en V, à côté de l'u *psilon* en Y; le *tau* rappelle souvent notre T, mais très souvent le trait vertical s'attache à l'extrémité droite du trait horizontal (τ), et on trouve la forme tout à fait cursive (1). Mais dans l'ensemble l'écriture, où se mêlent des formes très cursives et d'autres lettres plus posément dessinées, n'est pas aussi largement tracée que les belles cursives du temps de Philadelphie, ni aussi épaisse et pressée que dans les cursives rapides du même temps. Je ne pense pas qu'on puisse la faire remonter plus haut qu'Évergète; et j'avoue que je ne saurais décider, pour des raisons purement paléographiques, si elle est de l'an 4 de ce prince, ou de l'an 4 de Philopator¹. Mais comme on le verra, les noms propres qui figurent dans le document nous ramènent plutôt au temps d'Évergète.

Euclès, l'auteur de la lettre, est pour nous un personnage obscur; le style de l'écriture écarte toute identification avec Euclès de Rhodes qui négocia le mariage de Cléopâtre, fille d'Antiochus III, avec Ptolémée Épiphanes². Mais il y a bien quelque chance pour que ce soit le même Euclès qui a écrit, l'an 38 de Philadelphie, la lettre conservée à Florence et publiée dans *P. S. I.* 537 (adressée à un certain Agathoclès), cf. aussi 597; 622. D'autre part, un Εὐκλῆς Εὐεργέτης est prêtre du culte dynastique à Alexandrie la 12^e année d'Évergète, comme en font foi plusieurs Papyrus Petrie³. C'est une hypothèse toute naturelle de considérer notre Euclès, celui de Florence, celui des papyrus Petrie, comme un seul et même personnage.

1. Les éditeurs de Florence et du Caire pourront sans doute porter un jugement plus précis.

2. Hieronym. in *Dan.*, XI, 17; cf. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, I, p. 384.

3. *P. Petrie*, III, 10, 25; 11, 11, 38; 12, 2; 13, 22; 14, 13; 16, 19; I, 17 (2), 2, cf. III, 15.

Il nous paraît tout à fait difficile de dire quelles étaient les fonctions de notre Euclès. A sa manière de dater sa lettre, uniquement par le calendrier égyptien, on peut soupçonner qu'il n'écrit pas d'Alexandrie. Il a pu exercer une charge dans la *χώρα* — charge vraisemblablement importante, peut-être celle d'hypodiocète — en l'an 4, puis avoir revêtu en l'an 12 une fonction qui l'a rapproché de la Cour.

Quant à Apollonios, son correspondant, il ne me semble pas possible de reconnaître en lui le fameux diocète. Les ordres qu'il reçoit d'Euclès, les missions d'administration plutôt courante dont on le charge ne s'accordent guère avec le rang d'un ministre des finances. D'ailleurs Apollonios le diocète n'était peut-être plus en charge en l'an 4 du troisième Ptolémée. Il semble bien qu'il ait conservé ses fonctions encore après la mort de Philadelphie¹, et il est mentionné dans une inscription, qui est probablement des premières années d'Évergète². Mais dès l'an 5, le diocète était Théogénès³, remplacé lui-même assez vite par Eutychos qui a pu occuper la charge en l'an 10, — à moins qu'Eutychos⁴ n'ait été qu'un diocète provincial ou hypodiocète⁵.

Dans nos textes, à toutes les époques, les personnes du nom

1. G. Vitelli, ad *P. S. I.*, IV, 382, l. 12.

2. Dittenberger, *O. G. I. S.*, 53 : « Scripturam alterius partis saeculi a Ch. n. tertii iudicat Milne, sed mihi primis Ptolemæi III Euergetae annis vix multo recentior. » Si Théogénès (v. n. suivante) a été diocète en l'an 5, il faut probablement attribuer cette inscription aux premières années du règne d'Évergète.

3. *P. Petrie*, II, 38 (b), 1, 6 (cf. III, 53, (e)). Je remarque toutefois qu'il y a un Théogénès occupant un poste important en l'an 5 de Philopator *P. Lille*, 4.

4. *P. Petrie*, II, 15 (2); (cf. III, 43 (7) 4). Je ne vois pas pourquoi Grenfell et Hunt attribuent *P. Hibeh* 133, qui mentionnent Eutychos, aux environs de l'an 250, ni pourquoi Vitelli pense (*P. S. I.*, V, addenda et corrigenda ad 383, p. x) qu'il faut encore le faire remonter plus haut.

5. Vitelli a trouvé le titre hypodiocète, jusqu'ici connu seulement pour le II^e siècle, dès le III^e, dans les archives de Zénon, *P. S. I.*, IV, 415. Quelques savants admettaient l'existence de diocètes provinciaux. La découverte de Vitelli suggère à Edgar que le titre officiel de ces diocètes provinciaux était *ὑποδιοικητής*, et qu'on les appelait *διοικητής*, « for shortness or by courtesy » (*A. S. A.* XIX, p. 82; voir cependant Wilcken, *Archiv* VI, p. 452). Eutychos aurait pu être, à la rigueur, un de ces hypodiocètes. Pour Théogénès, il semble bien que c'était le diocète d'Alexandrie : cf. *P. Lille*, 3, l. 60 : ... παραδιδόναι αὐτοῦς (sc. les ἐλατοκᾶπηλοι qui vendent trop cher) τοῖς φυλακίταις ὥνα καταστέλλωνται εἰς Ἀλεξανδρείαν πρὸς Θεογένην τὸν διοικητήν, et l. 80-81.

d'Ἀπολλώνιος sont légion. Comment définir le nôtre? Est-ce un simple agent d'Euclês? Occupe-t-il un rang dans la hiérarchie? Il est bien difficile de décider entre ces deux hypothèses. Nous le voyons servir d'intermédiaire entre Euclês et les fonctionnaires occupés avec les redevances et les paiements soit en nature, comme l'archisitologue Orsicleidas, soit en argent, comme Chrysippe et le banquier (v. la note 8) Python. Il est chargé de saisir des gages sur des débiteurs qui peuvent être les débiteurs de l'État, et il a affaire avec certains fermiers d'impôt; il a même à mentionner dans ses livres le montant des sommes garanties par les cautions. Si Euclês est un hypodiœcète, Apollonios pourrait bien être un économiste. Il est question dans notre lettre d'autres personnes qui semblent avoir eu ce titre: Apollonios a pu être leur collègue ou même leur supérieur (v. n. 2-3 et n. 29). Mais, évidemment, on ne peut rien affirmer et d'autres hypothèses ne sont naturellement pas impossibles.

Quant au sujet de la lettre, on distingue qu'il est question de cinq affaires différentes qui peuvent d'ailleurs avoir un lien entre elles (v. n. 9): 1° d'abord un versement en nature (σιτομετρία), par les soins de l'archisitologue Orsicleidas (l. 2-5, 10, 13); 2° la levée d'une somme d'un talent, qui regarde un certain Chrysippe (l. 6-9); 3° une opération, probablement d'ordre financier, et qui doit permettre la continuation de certains travaux (l. 15-16); elle incombe encore à Chrysippe, à Python, et à un certain Scymnos; 4° une saisie sur des débiteurs (l. 18-23); 5° un prélèvement sur les revenus de la ferme d'un bain. Pour l'interprétation, on trouvera quelques hypothèses dans notre commentaire (v. particulièrement n. 9).

Εὐκλῆς Ἀπολλωνίῳ χαίρειν ἰ ἀπέσταλκά σοι τὰς

ἐπιστολάς τὰς γραφείσας πρὸς τε Ὀρσικλείδαν

τὸν ἀρχισιτολόγον περὶ τῆς σιτομετρίας ἧς δεῖ

χρηματίσαι αὐτὸν κατὰ τὴν παρ' Ἑρμαφίλου

πεμφθεῖ

[[γραφεῖ]]σιν αὐτῷ ἐπιστολὴν ἢ [[πε]]ι[[τη]] δὲ καὶ τὰς

5

πρὸς Χρύσιππον, τὴν τε περὶ τοῦ ταλάντου

ὅπως περιέληι ἐκ τοῦ προστάγματος τοῦ γραφέντος

καὶ διορθώσῃται ἀντὶ τοῦ πρὸς ἐμὲ

Πύθωνι, σύμβολον δὲ ποῆσαι [[μὴ πρὸς ἐμὲ ἀλλὰ]] πρὸς

τοὺς ἀνατρουμένους ἀποχῆς καὶ τὴν περὶ τῆς

σιτομετρίας ἵνα μνησθῇ τῷ Ὀρσικλείδῃ.

10

ἐπιμελῶς οὖν ἀποδοὺς αὐτοῖς σπούδασον

ἀγαγεῖν εἰς οἰκονομίαν περὶ ὧν γεγράφαμεν καὶ περὶ μὲν

Ὀρσικλείδου λαβεῖν ἐπιστολὴν πρὸς Νίκωνα καὶ παρὰ

Νίκωνος πρὸς Ἡρακλείδην καὶ πρὸς ἡμᾶς συντόμως

πέμψαι, Χρυσίππῳ δὲ μνησθῆναι ὅπως συντάξῃ.

15

Πύθωνι ἐπιστεῖλαι Σκύρῳ χρηματίζειν ἵνα μὴ

ἐν ἐπιστάσει ᾗ τὰ ἔργα· πρὸς δὲ ταῦτα παρὰ λαβεῖ

καὶ Λυκόφρονι· ἐντετάλμεθα δὲ καὶ Προίτῳ

συνλαβεῖν τινα τῶν ἐφελόντων καὶ τὰ ὑπάρχοντα

ἐνεχυράσαι· παρὰ λαβῶν οὖν Κτησικλῆν καὶ τῶν

20

παρὰ Λυκόφρονος μαχίμων τινὰ συνδielethe αὐτῷ

καὶ ὃν ἂν σοι παραδείξῃ, παράδος αὐτοῖς καὶ τὰ

ὑπάρχοντα παρὰ τοῦ Λυκόφρονος· γράψον δὲ καὶ

πρὸς ἡμᾶς, ὥς ἂν οἰκονομήσῃς. Καὶ περὶ τῶν ἰθὺ— δὲ

Ἐρρώσω L δὲ Φαμενώθ ι

25

ὧν γράφεις δεῖν με κομίσασθαι [[ἐκ παρὰ Παθώφιος τοῦ ἐξεῖλη-

φότος]] ἀπὸ τοῦ γενήματος τοῦ βαλανεῖου τῆς διὰ Παθώφιος

μισθώσεως, ἐπίστευλόν μοι πόθεν κομίσωμαι· τὸ μὲν γὰρ

(verso)

διεγγύημα διὰ τῶν λόγων ἀνενήνοχας

plus bas :

Εὐκλέους

ΑΠΟΛΛΩΝΙΩ

30

N. C. Copie revue par J. Lesquier et B. P. Grenfell. — 1. Avant la l. 1, traces de deux lignes très effacées. Lesquier. — 5. ε[πε]ι[τα] Grenfell. — [[μη προς εμε]] ma lecture, complétée par Lesquier et Grenfell. — 9. ανατρουμενους P, le dernier o fait avec un η. Cette correction a été faite vraisemblablement par l'auteur avant de tracer les deux dernières lettres du mot : υς. Ce qui semble devoir être lu τ est peut-être un ι lié à la lettre précédente et à la suivante, suivant une pratique, il est vrai, plus fréquente au II^e qu'au III^e siècle. — 24. ως αν οικονομησης terminait la rédaction primitive, et, ces mots écrits, la ligne 25 a été ajoutée immédiatement : καὶ περὶ τῶν ἰθὺ—δε à la l. 24 et les ll. 26-29 sont une addition postérieure, une sorte de post-scriptum, d'écriture plus cursive, mais non pas nécessairement d'une autre main.

Verso 30. — Εὐκλέους est probablement d'une autre main. Lesquier croit voir, contre le bord gauche, dans la tache brune qui serait, à mon avis, la trace d'un sceau, des restes de lettres : ce serait le résumé du document. Je ne les aperçois pas.

TRADUCTION

Euclès à Apollonios salut. Je t'envoie les lettres écrites à Orsicleidas, l'archisitologue, touchant le versement en grains auquel il doit procéder conformément à la lettre à lui expédiée par Hermaphilos, puis les lettres adressées à Chrysippe, l'une pour qu'il exige le talent selon l'ordonnance écrite à Python, qu'il règle cette somme et qu'il en donne au lieu d'un reçu pour moi, un reçu aux (?), l'autre pour qu'il rappelle à Orsicleidas le versement en grains. Aie donc soin de leur rendre ces lettres, et mets ton zèle à régler les affaires au sujet desquelles nous t'écrivons. Pour ce qui est d'Orsicleidas, reçois de lui une lettre pour Nicôn, et de Nicôn une lettre pour Héracléidès et envoie (les) nous rapidement. Quant à Chrysippe, rappelle-lui qu'il ordonne à Python d'écrire à Scymnos d'agir, afin que les travaux ne restent pas en suspens. Pour la même raison, prends aussi avec toi Lycophron. Nous avons ordonné à Proitos de se saisir d'un débiteur et de mettre ses biens en gage. Prends donc avec toi Ctesiclès et l'un des plantons de Lycophron puis vas avec lui (Ctesiclès?) et celui qu'il te désignera, livre-le-leur (à Ctesiclès et au planton) et les biens mets-les en gage auprès de Lycophron. Ecris-nous aussitôt que tu auras réglé ces affaires.

Porte-toi bien. An 4, Phaménouth 10.

Et de plus pour les 19 drachmes 4 oboles, que je dois, m'écrit-tu, toucher sur le produit du bain affermé par Pathiôphis, écris-moi où je pourrai les toucher; car tu as porté dans tes comptes le montant de la caution.

L. 1. 'Απολλώνιωι. — Parmi les nombreux personnages de ce nom mentionnés dans les documents contemporains de notre texte, relevons ceux dont le rôle se détache avec quelque netteté et qui pourraient être — d'ailleurs par simple hypothèse — identifiés au nôtre : 1° 'Απολλώνιος ὁ οἰκονομῶν τῇν κάτω τοπαρχίαν, *P. S. I.*, 510; mais ce titre ne paraît pas indiquer un fonctionnaire du Fayoum; cf. Medea Norsa et Vitelli *ad loc.* 2° 'Απολλώνιος à qui est adressé le devis de travaux de *P. Lille*, 1; 3° 'Απολλώνιος ἐργοδιώκτης, *P. Petrie*, II, 4 (cf. III, 42, C. 3), 4, 2 (III, 42, C. 4); 4° 'Απολλώνιος, sitologue, *P. Petrie* II, 20, III, 1. 3 (cf. III, 36, b, col. III), dans un dossier où il est aussi question de l'économe Héraclide (v. n. 14). Mais notre 'Απολλώνιος ne paraît pas être un sitologue. . .

— ἀπέσταλκα. — Parfait où nous mettrions le présent, selon les règles du style épistolaire grec. Cf. *P. Halle*, 7, p. 108.

L. 1-2 : ἐπιστολάς τὰς γραφείσας. — Le pluriel n'implique pas nécessairement qu'il y ait eu plusieurs lettres adressées à Orsicleidas. C'est cependant probable. Par qui ces lettres ont-elles été écrites ? vraisemblablement par Euclès.

L. 2-3 : Ὀρσικλείδαν τὸν ἀρχισιτολόγον. — Le personnage m'est inconnu. De même le titre ἀρχισιτολόγος. Il indique qu'il y avait une hiérarchie entre les sitologues. Il est naturel que le sitologue d'un bourg n'ait pas eu le même rang que celui du chef-lieu de la métropole. Il est probable aussi que les plus élevés avaient autorité sur les autres. C'est ce que laissent entendre des titres comme ἐν τῷ Βουσιρίτῃ σιτολογῶν τοπαρχίαν Θεόδωντίτῃ (*P. S. I.*, 412). Déjà Wilcken (*Grundzüge*, p. 153) s'était demandé s'il n'y avait pas des fonctionnaires de l'administration des greniers qui fussent supérieurs aux sitologues, et il renvoie à *P. Eleph.*, 10, 4 : παρὰ τῶν πρὸς [θ]η[σ]αυροῖς, et à *P. Hibeh*, 117, 2 : ὁ πρὸς τοῖς θη(σ)αυροῖς) τοῦ Κωίτου. Ce dernier titre est à rapprocher de σιτολογῶν τοπαρχίαν de *P. S. I.* 412. Un *archisitologue* est peut-être aussi un sitologue de toparchie ou de nome (voir note à la l. 14).

L. 3 : τῆς σιτομετρίας. Cf. *P. Halle*, p. 93.

L. 4 : Ἑρμαφίλου. — Ce nom revient cinq fois dans les archives de Zénon ; dans *P. S. I.* 386, l. 5, et 18, 417, l. 13, 598, l. 19, 659, l. 2 ; on ne voit pas quels pouvaient être son titre et sa fonction ; mais dans *P. S. I.* 399, l. 8, qui est une ἐντευξις, il a le rôle que joue le stratège dans les papyrus de Magdôla. Ἑρμαφίλος a donc pu être un stratège, et rien d'étonnant si un stratège donne à un archisitologue un ordre de versement. Ailleurs Ἑρμαφίλος est économe (*P. Petrie*, III, 43 (2) ; II, 8 ; III, 16 ; V, 8 ; V^o II, 7 ; IV, 20 ; *P. Petrie*, II, 9 (2), 5 (cf. III, 43 (3) 5) ; II, 9 (4), 1 (cf. III, 43 (5) 1), et nous verrons que Hermaphilos de *P. S. I.* 399 a pu agir comme économe (voir n. 29). Quel est son rôle ici ? Un économe, comme un stratège, peut donner un ordre de versement. Dans *P. Lille*, 16, où peut-être faut-il reconnaître le même Ἑρμαφίλος, on ne voit pas non plus quelles sont ses fonctions. Même nom : *P. Lille*, 20, l. 6 et 38 ; *P. Petrie*, III, 112 b. (ici c'est un λογιστής qui lève des taxes payées par les clérrouques).

L. 6 : Χρύσιππον. — Il y a un Chrysippe très connu, qui fut ἀρχισωματοφύλαξ et *diacète* en l'an 18 et en l'an 22 (*P. Petrie*, III, 53, l.

2; *P. Grenf.*, II, 14, *b*), probablement d'Évergète (voir G. J. Smyly ad *P. Petrie*, III, 53, *l*, 2) et non de Philadelphie, comme le pensait P. M. Meyer, d'après une inscription de Théra, qui mentionne un Diogènes dioécète dans la 18^e année, inscription que l'on plaçait sous Évergète (*O. G. I. S.* 59; c'est encore l'avis de Dittenberger) et que Mahaffy et Smyly mettent sous Sôter (Mahaffy, *The ptolemaic dynasty*, p. 60; Smyly, *l. c.*). Si le Chrysippe de notre texte est le même personnage, il est clair qu'il n'était pas encore dioécète en l'an 4; mais il appartenait à l'administration financière, où il occupe un rang assez élevé, supérieur à celui du banquier principal Python (*v. n.* 8), à qui il donne des ordres. *P. Lille*, 13 est une lettre d'Aristarchos à Chrysippe, et pourrait bien dater de la même année et du même mois que notre papyrus (an 4, Phaménouth 17). Il est donc tentant d'identifier le correspondant d'Aristarchos et notre Chrysippe. Dans *P. Lille*, 13, il s'agit de la rentrée des grains, et Chrysippe nous apparaît supérieur aux fonctionnaires des *θησαυροί* et à un certain Nicôn, que nous retrouvons peut-être ici (*l.* 14). Si ces rapprochements vraisemblables sont vrais, on attribuera volontiers à Chrysippe le titre d'épimélète, ou même d'hypodioécète, et rien n'empêche que ce fût là un des degrés de cette carrière qui devait le porter au poste de ministre des finances en l'an 18. — *Χρύσιππος πράκτωρ* de *P. Lille*, 28 doit être une autre personne; dans *P. Lille* 27, ce nom est celui d'un esclave.

L. 7 : *περιέληι*. — Le choix de ce terme semble indiquer que la matière impossible est dispersée.

— *ἐκ τοῦ προστάγματος*. — Le *πρόσταγμα* peut émaner du roi ou d'un fonctionnaire comme le dioécète.

L. 8 : *Πύθωνι*. — Cf. *P. S. I.* 512, 518, 530, où ce nom se rencontre, mais où il n'est guère pour nous qu'un nom. Dans *P. S. I.* 383, *l.* 7, 16, Python est sans doute un banquier. Or, un banquier ainsi appelé est bien connu au Fayoum, dans les dernières années de Philadelphie et dans les premières d'Évergète : *P. Petrie*, II, 26 (cf. III, 64, *a*); III, 53, *j*; 64, *b*, 5; *c*, 16 et *P. Halle*, 15. U. Wilcken a montré que c'était le banquier principal de Crocodiopolis, de qui dépendaient les banquiers des villages (ad *P. Halle*, 15, *Dikaionmata*, p. 221). On ne peut guère hésiter à le reconnaître dans notre papyrus.

— *σύμβολον δὲ ποῆσαι . . . ἀποχῆς*. — l'anacoluthe (on attendrait *ποῆσαι*) s'explique par l'obsession exercée sur l'esprit de l'écri-

vain par la formule σύμβολον ποῆσαι (ποῆσαισθαι), si fréquente dans le style administratif.

— ἀντὶ τοῦ πρὸς ἐμέ. — On voit mal la raison de la correction. Peut-être a-t-on voulu marquer que le reçu donné à Euclès était déjà rédigé.

L. 9 : ἀνατρουμένους. — v. N. C. Le sens aussi bien que la lecture est difficile à établir. Avec ἀναιρουμένους, on peut proposer plusieurs interprétations : 1° le verbe est au *moyen* : il peut désigner soit les agents chargés de la perception (mais ἀναιρεῖσθαι a-t-il ce sens? on s'explique mal aussi l'emploi du moyen), soit les personnes qui ont reçu le versement en grains, les bénéficiaires de la σιτομετρία, qui seraient en même temps les contribuables ; 2° le verbe est au *passif* : le sens serait : « ceux sur lesquels on lève la contribution. »

Aucune de ces explications n'est satisfaisante.

On remarquera que le texte donne plutôt ανατρουμένους. Paul Collart me propose de lire ἀνα<με>τρουμένους ; ἀναμετρεῖν peut signifier un versement en nature ; au passif, οἱ ἀναμετρούμενοι seraient les bénéficiaires de ce versement, de même que dans *P. Halle*, 15, l. 5 ; *P. Lille*, 14, 13, οἱ καταμεμετρημένοι... ἵπποις sont les cavaliers pour qui l'on a mesuré un κλῆρος. Mais ἀναμετρεῖν a aussi, et mieux, le sens de mesurer un terrain concédé pour l'exploitation, soit des champs (cf. F. Preisigke, *Fachwörter s. v. ἀναμέτρησης*), soit, par exemple, un espace dans des carrières (cf. *P. Petrie*, II 4 (9) ; 12, 4). Au passif, — et l'analogie avec καταμεμετρημένοι est plus complète avec ce sens que dans l'hypothèse précédente — οἱ ἀναμετρούμενοι seraient les personnes à qui l'on concède un espace mesuré de terrain pour l'exploiter. Remarquons que plus bas il est question de certains travaux ἔργα et de débiteurs de l'État, qui pourraient être des entrepreneurs défaillants. Le talent que Chrysippe doit lever représenterait le prix ou une partie du prix auquel l'État a consenti la concession (διάπρασις, cf. *P. Edgar*, dans *A. S. A.* XIX, p. 24-26) de certaines exploitations. La σιτομετρία pourrait être destinée aux ouvriers employés sur ces chantiers ; les opérations de saisie se rapporteraient à certains exploitants qui n'auraient pas rempli leurs engagements. Il y aurait ainsi une certaine unité dans notre texte, et la conjecture de P. Collart a au moins le mérite de nous suggérer des hypothèses assez consistantes pour l'interpréter.

L. 12 : περὶ ὧν γεγράφαμεν. — Cf. n. 1 à propos de ἀπέσταλκα.

L. 13 : Νίκωνα. — C'est un nom répandu. Un Nicôn dans *P. Edgar* 28, *A. S. A.* XIX, p. 22, probablement à identifier avec celui de *P. S. I.* 492 493 et 595. Un autre probablement dans *P. S. I.* 350; cf. aussi 638; il se plaint de retard dans le paiement de son ὀψώνιον; nous voyons qu'il est occupé à la chasse : ἔντι πρὸς τῇ θήρῃ. Faut-il identifier celui-ci avec Νίκων ἐπιστάτης φυλακῶν καὶ ἀρχι[φυλακίτης ? de *P. Petrie* III, p. 321, auteur d'une lettre adressée aux χερσεφ ?] ἵπποις θηροφύλαξιν. Vitelli (ad *P. S. I.* 350) hésite et, sans doute, a raison.

Je ne pense pas que ce soit parmi ces Nicôn qu'il faille chercher celui de notre texte, pas plus que je ne le rapprocherais de Νίκων Διονυσίου Ἰναχειῶς, plaideur devant les Dix (*P. Petrie*, III, 21, d, l. 6-15), ou d'autres Nicôn nommés çà et là (*P. Petrie*, III, 58, b, 3; 100, b, 2, 15, etc.). Il me rappelle bien plutôt le Nicôn de *P. Lille*, 13, qui est déjà en relation avec Chrysippe. C'est un fonctionnaire qui a autorité sur les sitologues (cf. n. 2-3) : ὁ παρὰ Νίκωνος σιτολόγος, dit le texte, et je ne crois plus que les éditeurs de Lille corrigent à bon droit σιτολόγος en σιτολόγου. Qui sait si « l'agent de Nicôn », τῷ παρὰ Νίκωνος, de *P. Magd.*, 26, avec lequel s'entend un marchand de vin malhonnête, n'est pas un de ses agents ? ὃ συνέχεται Πετενεντήρις... Lesquier fait ici de Nicôn l'associé de Πετενεντήρις, et prend συνέχεται comme synonyme de μετέχεται; mais je n'en vois pas la raison. Si le commerce et la production du vin n'étaient pas monopolisés (Wilcken, *Grundzüge*, p. 253, et *Archiv*, VI, p. 401), au moins pouvaient-ils être très surveillés, et l'intervention d'un agent fiscal dans l'affaire de Magdôla n'a rien de surprenant.

Quelles peuvent être les fonctions de notre Nicôn ? Il y avait au Fayoum une Νίκωνος νομαρχία (*P. Petrie* III, 37, 4). Notre Nicôn est-il ce nomarque ? La question peut au moins être posée.

L. 14 : Ἡρακλείδην. — Le nom est porté par tant de personnes qu'il est presque vain de faire des hypothèses. Dans les archives de Zénon, on trouve un Héraclide agent de Zénon (*P. S. I.* 333, 379, 381) qui est peut-être le même que celui qui est employé à l'administration de l'ὕλη (*P. S. I.* 384), un scribe (*P. S. I.* 425) et d'autres (*P. S. I.* 343, 353, 433, 434, 534). Il y a un économiste de ce nom au début du règne d'Évergète (*P. Petrie*, II, 20 (cf. III, 26 b), un autre à la fin de ce règne et au début de celui de Philopator (*P. Petrie*, III, 32 f. r^o et v^o; *P. Lille*, 4); un archiphylacite, au commencement du règne d'Évergète. L'an 7 de ce roi, un Héra-

clide est chargé d'arrêter des revendeurs d'huile (*P. Lille*, 3, l. 57). L'an 26, un naoclère a ce nom (*P. Lille*, 21), etc.

— καὶ πρὸς ἡμᾶς συντόμως πέμψαι. — Sont-ce les lettres d'Orsicleidas à Nicôn et de Nicôn à Héracleidès qu'Euclês se fait envoyer ? Pour quelles raisons ? Tout ce passage est des plus obscurs.

Σκύμωνι. — C'est un nom rare, qui figure dans *P. S. I.* 529. Là nous le voyons se saisir de la personne d'un certain Nomos (ἀπαρχοῦναι), débiteur de 62 drachmes. Le débiteur cherche à engager un petit esclave pour se libérer (à la l. 14 : α. [...] ζει<ν>, ἀν[ασώι]ζειν, Vitelli; ne peut-on vraiment pas lire ἐν[εχυρά]ζει<ν> qui donne un sens excellent ?). Scymnos pourrait donc bien être un agent d'exécution. La suite nous fait comprendre pourquoi Python doit lui écrire. Comme Apollonios le fera de son côté, l. 17-24, il devra saisir les entrepreneurs ou fournisseurs de l'État, dont la faillite compromet la poursuite des travaux.

L. 17 : πρὸς δὲ ταῦτα. — sc. ἵνα μὴ ἐν ἐπιστάσει ἦ τὰ ἔργα.

L. 18 : Λυκόφρονα. . . . Προίτωι. — Lycophron : cf. *P. S. I.* 321, l. 6 : ἑκατοντάρουρος τῶν Λυκό[φρονος ? Mais toute identification serait une pure hypothèse. Προίτος est un nom qui se rencontre en Égypte (*P. Eleph.*, 4, l. 1; *Theb. Akt.*, 8); mais celui-ci m'est inconnu.

L. 29 : Κτησικλήν. — C'est sans doute celui qui est mentionné dans l'έντευξις *P. S. I.* 399. Il porte le titre de οἰκονόμος ὁ ἐπὶ τῶν τόπων, peut-être économe de Philadelphie (Vitelli, *ad loc.*). Il y a une hiérarchie entre les économes (Preisigke, *Die Prinz Joachim Ostraka*, p. 52-53); Hermaphilos, qui lui donne des ordres, est peut-être, avons-nous dit, un stratège (v. n. 4); mais c'est peut-être aussi l'économe du nome (v. n. 4). Il est tout naturel que l'économe local intervienne avec notre Apollonios dans une affaire de saisie sur la personne et les biens des débiteurs de l'État.

L. 27 : βαλανείου. — Grenfell et Hunt pensent qu'à l'époque ptolémaïque les bains publics étaient exploités par l'État, auquel ils appartenaient, et entretenus avec le produit d'une taxe (ὑπὲρ) βαλανείου (paiements au titre βαλανείων, cf. e. g. *P. Petrie*, III, 37 v°, 7; *P. Rylands*, 70, l. 11; *P. Hibeh*, 108), taxe levée sur tout le monde, ou seulement sur la clientèle de ces établissements. Mais les particuliers auraient pu aussi posséder des bains publics, à charge de payer à l'État le tiers du produit, la τρίτη βαλανείων (*P. Hibeh*, 116; *P. Rylands*, 213, l. 474; analogie avec la τρίτη περιστερώνων).

Nous savons mal d'ailleurs comment les établissements de bains étaient exploités par l'État. Ici nous trouvons le système de la ferme. Pathiôphis me semble un fermier (μισθωτής, ἐξειληφώς), qui exploite un bain public, à charge de verser à Euclès, représentant de l'État, un loyer qui est une quote-part sur le revenu? Cette quote-part serait-elle la τρίτη βαλανείων? ou sont-ce les versements au titre βαλανείου, βαλανείων qui représentent les loyers? Mais alors, dans l'une ou l'autre hypothèse, comment s'appellerait le produit des établissements en régie, s'il y en avait, et l'impôt payé par les particuliers propriétaires de bains publics, s'il en existait.

La τρίτη βαλανείων est mentionnée dans un document en partie obscur, mais intéressant de la collection florentine, *P. S. I.* 377, l. 1-3 :

... πορεύομαι κέρδεϊ (?) καὶ τὸ βαλάνειόν σοι πῶσει

(Wilcken préfère ποεῖ, *Archiv*, VI, p. 391) σοῦ παρέχοντος

τὴν τρίτην εἰς τὸ βασιλικὸν τὸν ἐνιαυτὸν Ἑ.υ. . .

La pièce dont nous n'avons qu'un fragment contient, semble-t-il, les propositions d'une personne qui veut prendre à bail un ensemble de choses et aux ll. 5-8, on voit nettement se dessiner un cheptel de fer. Le bain doit faire partie de cet ensemble et les 400 drachmes en sont probablement le loyer offert. En concluons-nous que certains particuliers possédaient des bains publics? Pas nécessairement. Le bailleur peut avoir été ici un μισθωτής, comme Pathiômis, et qui voudrait sous-louer. Dans ce cas, la τρίτη représenterait le loyer payé par le fermier à l'État. Celui-ci aurait, il est vrai, fait un assez mauvais marché, puisque l'exploitation du bain produisait trois fois ce loyer. Aussi, préférons-nous revenir aux vues de Grenfell et de Hunt et admettre l'existence de bains publics possédés, peut-être d'ailleurs à titre de concession, par des particuliers, qui devaient la τρίτη βαλανείων et qui pouvaient les louer pour un φόρος, cf. *P. S. I.* 584. Les versements au titre βαλανείων représenteraient le produit de ceux qui étaient en régie, ou celui de la taxe d'entretien; quant au loyer des bains loués par l'État, son nom serait aussi φόρος βαλανείου, terme qui se rencontre dans *P. S. I.* 355 où le loyer est payé au τραπεζίτης; il est ici de 30 drachmes par mois (versées en monnaie de cuivre).

Nos 19 dr. 4 ob. sont sans doute aussi le loyer mensuel d'un établissement plus petit. Dans *P. S. I.* 377, que représentent les

400 drachmes? Est-ce le produit net, ou doit-on en défalquer le montant de la *τρίτη*? C'est, croyons-nous, cette dernière solution qui est la bonne, et *σοῦ παρέχοντος... βασιλικόν* signifie sans doute : « à charge pour toi de payer l'impôt du tiers ». On voit mal, en effet, le futur fermier indiquant au bailleur le revenu net du bain, une fois la taxe payée par ce bailleur lui-même, et non pas le montant du loyer que lui, fermier, aurait à verser pour permettre au bailleur d'en tirer ce revenu net. Dès lors, ce revenu s'élève à 266 dr.

4 oboles par an ($400 - \frac{400}{3}$) et, par mois, 22 drachmes, 1 obole, 2 chalques et une fraction.

L. 29. *διεγγύημα*. Comme tout fermier de l'État, Pathiôphis a dû fournir des cautions (*ἐγγύουσι*) (cf. *Rev. Laws*, col. 5 : *Διεγγύησις* et col. 56, l. 14, etc.); *διεγγύημα*, qui signifie caution, garantie (F. Preisigke, *Fachwörter*, s. v.) me paraît désigner ici la somme pour laquelle les répondants de Pathiôphis se sont portés garants.

2. — Lettre de Nicaeos à Euclès.

H. o.340; L. o.088. — Lille, inv. 283. — Philadelphie ou Évergète(?).

Deux fragments, dont le raccord me semble assuré. La lettre est au *recto*, l'écriture dans le sens des fibres. La pièce a été pliée d'abord trois fois de gauche à droite, puis une fois roulée ainsi, pliée en deux de bas en haut (cf. Edgar, *Annales du Service*, XIX, p. 13). Entre la fin de la lettre et la date, un blanc de 0,035 mm. Au-dessous de la date, une marge de 0,065 mm. L'indication du *verso* est en haut entre le second et le troisième pli, l'écriture dans le sens des fibres. Plus tard, la même feuille a été utilisée pour une petite note écrite au *verso*, qui semble n'avoir aucun lien avec la lettre du *recto*. Cette note occupe la partie opposée à la marge inférieure et à la formule de date de la pièce du *recto* : pour celui qui l'a écrite, en travers des fibres, le bas du papyrus est devenu le haut, et réciproquement.

Le nom de Nicaeos revient plusieurs fois dans les archives de Zénon (P. S. I. 343; 375; 377; 399). Théodore, dont il est question dans la lettre, est peut-être celui de P. Edgar, 26, A. S. A. XIX, p. 19. Quelle que soit la lecture du *verso*, elle nous indique qu'il s'agit de *ξέμα*. Ce sont les présents offerts, obligatoirement, aux fonctionnaires et aux hauts personnages, le plus souvent à l'oc-

casion de leurs tournées (παρουσίαι); Cf. *P. Petrie*, II, 10 (1); III, 53, m; *P. Hibeh*, 120, 1; *P. Grenf.*, II, 14 b; *P. Tebt.*, I, 5 et la n.; *P. Halle*, 7, et d'une manière générale U. Wilcken, *Grundzüge*, p. 356. Mais ce sont aussi des présents envoyés à Alexandrie par les villes et villages d'Égypte, à l'occasion de certaines fêtes, comme les στεφανηφόρια; voir *P. S. I.* 514, qui montre l'importance que Philadelphie attachait à ces envois. Le transport des ξένια exige une véritable flotte, comme il apparaît dans une lettre que notre Euclès adresse à un certain Agathoclès (*P. S. I.* 537; cf. aussi 594).

- a) Νίκαιος Εὐκλείῃ χαίρειν ·
 ἔχω παρὰ Θεοδώρου
 ἀνθ' ὧν ἔδωκα Φτηρεῖ
 τῶι Ἀραβί εἰς καρτάλλους
 χαλ. I β (effacé) 5

 κ.....
 Εὐστραν δὲ Νίκαιος ὁ γεωρ-
 γὸς οὐκ ἔδωκεν ·
 τό δὲ παράσιρον τὸ στυπ- 10
 πείνον ἐν ᾧ τὰ ^ς[[ε]] λ (ἀρτάβας)
 τῶν ἀλφίτων [κα]τήγα-
 γον αγω[.....]το ε^ς[[ς]]
 Ἀλεξανδρ[εῖαν] Ἐπί?]
 κουρος οὐκ[15
 τὰ ἄλφιτ[α
 ἐμ. Μέμφε[ι
 καὶ τὰς εἰς .[
 καὶ τὰς κρι[θ
 b) [σ]χυρίδ[ας] διαρτάβους . 20
 εἰς τὰ
 καὶ [[των]] κάρυα ἄλλας
 σφυρίδας γ καὶ εἰς τὰ
 σίσαρα α τὰς πάσας
 σφυρίδας διαρ(τάβους) κη ·
 διὸ ἀπεχρησάμεθα τῇ 25

[[ἀνακομισθῆναι αὐτὸν]]

δέρρει· τὰ δὲ γ καρ-
 τάλλια ἅ μοι συνέθηκας
 καταλέλοιπα Θεοδώρῳ
 καὶ τὰ ὀνικά μώστια δύο.

Ἑρρωτο Φαμενώθ ις.

30

Verso. 2^e Main.

παρὰ Νικαί
 ου ξενια-
 γοῦ

. N. C. Fin de la l. 5, l. 6 et 7, effacées à l'éponge (?). — 11. (τριάκοντα) (ἀρτάβας); le sigle de l'artabe fait probablement d'un A combiné avec ρ. — 13. Faut-il lire ἄγω[ν καὶ αὐ]τό? — ε[[ς]]. Dans la rature peut-être un ξ corrigé en σ. — 15. ουκ, le κ fait avec un χ. — 19. τας douteux, peut-être εις; εἰς κρι[θῆν]. — 20. Peut-être rien après διαρταβους. — 24. Pour — ἀρτάβους même sigle que l. 11; devant κη un espace vide assez étendu. — Verso, l. 3, γου me paraît clair; on hésite à transcrire ξενιαγοῦ. A la rigueur, on pourrait lire ΓqΥ, = 493, écrit à la syrienne. Mais que signifie ce chiffre? Je ne crois d'ailleurs pas cette lecture probable.

L. 1-5. « J'ai reçu de Théodore pour des corbeilles, en retour de ce que j'ai donné à Phtéreus l'Arabe, 2 drachmes en monnaie de cuivre » ou bien « j'ai reçu de Théodore, en échange des deux drachmes que j'ai données à Phtéreus pour des corbeilles ».

4. καρτάλλους. — Cf. Hesychius s. v. « τὸ πλεκτὸν ἄγγειον, ἐν τοῖς ὀψαρτυτικοῖς. Le mot est de la langue des Septantes et se retrouve dans l'hébreu, me dit M. Autran.

L. 10. παράσιρον. — Le mot m'est inconnu. Serait-ce une enveloppe d'étope servant à protéger les vases destinés au transport des grains (σιροί)? « Le παράσιρον dans lequel j'ai transporté 30 artabes de farine, en l'emportant lui aussi, à Alexandrie (ἄγω[ν καὶ αὐ]τό εἰς Ἀλεξανδρ[είαν]. » Peut-être faut-il lire παράσειρον, m'écrit Perdrizet, qui cite Lucien, *Navigium* 5; τοῦ ἱστίου τὸ παράσειρον παρυγές; et *Callixène* dans *Athénée* 105, 6 à propos de la dahabyeh de Philopator : βυσσινὸν ἔχων ἱστὶον ἀλουργεῖ τεχρατεῖρω κεκοσμημένον. Flamme au haut du mas ou encadrement de la voile, c'est toujours une pièce d'étoffe. Cette pièce d'étoffe aurait ici servi de sac.

L. 20. [σ]φυρίδ[ας] διαρτάβους. — corbeilles contenant deux artabes ?

L. 23-24. τὰς πάσας σφυρίδας διαρ(τάβους) κη. — « en tout 28 corbeilles de 2 artabes ».

L. 25-29. « C'est pourquoi nous avons usé de la couverture de peau ; pour les petites corbeilles (καρτάλλιον, diminutif de κάρταλος) que tu as réunies pour nous, je les ai laissées à Théodore, ainsi que les deux jarres à vendre. » τὰ ὀνικά μώστια. μώστια, comme me le fait remarquer Perdrizet, se retrouve dans *P. Grenfell*, I, 14 ; cf. *P. Hibeh*, 49, n. 8.

L. 32. ξενιαγοῦ, ξενιαγός = convoyeur de ξένια.

La note du verso est, pour moi, très obscure.

L β Φαρμουῦθι β

τοῖς ἐπὶ τοῦ φ(υλακείου ?) · ἀπεστάλκαμεν
 ἐγ Μέρφεως
 ἀπὸ λαῶν καὶ κα[τοίκ]ων τὰ
 Φιλοκράτου τ[. . . .] διδ[?]
 ἐξανδρίας δει ο[. . .]. φηναί 5
 καλῶς οὖν ποιήσετε
 ἀπογραψάμεν[σι] καὶ α.
 εντες αὐτόν.
 —
 Ἀσκληπιάδῃ

La fin des lignes est indécise, et l'on peut souvent se demander si quelques lettres n'ont pas disparu. Écriture très cursive.

N. C. 2. φ(υλακείου). Φ*. P. On pourrait aussi penser à φ(υλακτικῶ). — απεσταλκαμεν, lettres très évanides. Le μ est douteux. J'avais d'abord lu ξεν et le document précédent me suggérerait ξέν(ια), mais la ligne paraît complète. — 3. On peut se demander s'il manque quelques lettres après τα ; mais l'α, élargi, paraît bien être la lettre finale. — 4. L. φιλοκράτου<ς> ? — 5. Lectures très douteuses, peut-être ἐξ ὧν. ρι. . δει οἶν. On remarquera que le mot Ἄλ | ἐξανδρίας (généralement on trouve Ἀλεξανδρείας) serait mal coupé. — Fin : φηναί ou φειναί ? p. e. αφειναί. δει οἶν αὐτόν] ἀφειναί paraît long ; peut-être αὐτον était-il abrégé. — 6. P. e. ποιήσετε. — 7-8. ἀ[φ] | έντες. Mais le mot est mal coupé.

3. — Lettre de Maron à Phanésis.

H. 0.085; L. 0.190. — Lille, inv. 284. — Philadelphie ou Évergète.

Je transcris, pour le signaler, ce morceau de lettre administrative(?), dans l'espoir qu'un des fragments du Caire ou de Florence pourront le compléter. Belle cursive ancienne. A 12 centimètres du bord de gauche, deux trous ronds, d'1 centimètre de diamètre, l'un en haut dans la première ligne, l'autre au-dessous du texte, et à 5 centimètres l'une de l'autre. La pièce a été pliée trois fois de bas en haut, et quand on se la représente en cet état, on voit que le dommage a été causé par une échancrure dans le bord du rouleau, provoquée peut-être, au début, par un fil qui le liait. Texte au recto en travers des fibres.

Μάρων Φανήσει χαίρειν. Ἐάμπερ ὁρθ[ῶς?
 εὐθέως παρέσει· εἰ δὲ μὴ γίνωσκε διότι δύο[
 καταλιπὼν ἡμᾶς καὶ τὸν ἐγδανειζόμεν<ον> σῆτον ἀπ[
 ἡμῶν καὶ ὁ σῆτος κινδυνεύσει διὰ σὲ ἄπρατον γεν[έσθαι

*Verso, dans le sens des fibres**à gauche (2^e main) :**à droite :*

]χειριστῇ

ΦΑΝΗCEI

L. 1. Μάρων. Même nom dans *P. S. I.* 500, 501; 613.

Φανῆσις est un nom très répandu.

4. — Compte de sommes en argent.

H. 0.160; L. 0.300. — Lille, inv. 285. — Milieu du III^e siècle.

Les colonnes I et II se trouvent au *recto*, l'écriture, une cursive posée et claire, dans le sens des fibres; elles sont de la même main, sauf quelques additions intercalées, signalées dans les N. C., notamment les chiffres des totaux. Il manque à gauche quelques lettres de la colonne I et probablement une colonne précédente (voir

Commentaire). Par endroit, le texte semble avoir été écrit sur un texte plus ancien, effacé à l'éponge. Le papyrus a dû être roulé de droite à gauche, toute la surface en est froissée. La colonne III, en cursive petite et rapide, souvent difficile, est d'une troisième main. Elle se trouve au verso, l'écriture en travers des fibres, et contre le bord gauche. A droite de cette colonne, à la hauteur des ll. 10-11, traces d'une indication en lettres capitales, peut-être une adresse.

On peut se demander si le document est un compte de dépenses ou un compte de recettes. Les sommes payées sont minimales; elles ne dépassent jamais 5 drachmes et sont parfois réduites à 1 obole 1/2. Plusieurs mots restent, pour moi du moins, mystérieux. S'agit-il d'une taxe (peut-être sur les métiers) ou d'une cotisation, c'est ce que je ne saurais décider.

Col. I.

°					
]. ψα απεναντων καινων		ᾱ			
Αρσεμφθευς	Γ γ f				
Αρχωνς	Γ β				
[['Αρ]]κοννως	β				
Ωρος γραμματευς	Γ β f			5	
Περεθυμις	Γ ε η̄	Γ ε			
[.] θυθις		Γ β f			
ροντωτης		Γ α —			
'Απο] λλῶνιος χαλκ[εϋ]ς		f			
των καινων	ᾱ	Διονυσια			
...] λathiς	Γ γ	γ̄ Διονύσιος	Γ α	10	
Αμμωνία	Γ δ	ε̄ Σεμφθευς	Σώτας		
		ζ̄ Λαομέδων	Πασεις		
[.] θας	Γ γ	ευδοτε	δ		
[.] . . .	Γ ε				
.] μτίου Πετοσειρις		— c 'Αντίπατρος — c			
/ μδ f = c				15	
στο					
ωτων Κρ[[άτωνος]]		ᾱ Πασεις	Γ β f		
.ουθα.ς	Γ β =	Ταλειν	Γ ε		

Dans la ligne, le ψ seul est douteux. L'o au-dessus du ν (peut-être une simple tache) surmonté d'un trait léger, comme un accent. Au-dessus de l' ω , une tache, trace peut-être d'une lettre en surcharge. Toute cette ligne d'une écriture plus posée que le reste. — 4. Sur $\Lambda\rho$ deux traits. Mais je ne suis pas sûr que le scribe ait voulu effacer les deux lettres. — 5-6. Caractères plus appuyés sur une ligne effacée à l'éponge. — 8. Le nom peut être complet avec la lettre non lue, dont il reste la fin. — 9. $\text{Απολλωνιος χαλκ[ευς]}$ f, oublié puis ajouté en surcharge — $\tau\omega\nu\kappa\alpha\iota\nu\omega\nu$, écriture plus posée, comme l. 1. — 10. Pas de trace de chiffre après $\Delta\iota\omicron\nu\sigma\iota\alpha$. A cet endroit un trou; mais les traces du chiffre devraient apparaître sur les bords. — 11-12. Les lettres pointées et soulignées appartiennent peut-être au texte de dessous, imparfaitement effacé. — 13. $\epsilon\upsilon\delta\omicron\tau\epsilon$, 2^e main. — 14. Αντιπατρος — ϵ , 2^e main. — 15, 2^e main.

Col. II.

$\Sigma\epsilon\mu\phi\theta\epsilon\upsilon\varsigma$ F β $\Pi\acute{\alpha}\sigma\epsilon\iota\varsigma$ F β

$\Pi\epsilon\tau\eta\sigma\iota\varsigma$ F β Αυνιλίς F β

$\Pi\epsilon\tau\epsilon\alpha\rho\mu\tilde{\omega}\tau\nu\iota\varsigma$ f Νοφρεΐς f

—
 Ταοπισωτων Κρότου Αρμῶντος F $\alpha\varsigma$ —

Πετο.σις F $\alpha\varsigma$ — " Ἄλλλος Πετεαρ- 5

$\mu\tilde{\omega}\tau\nu\iota\varsigma$ F $\alpha\varsigma$ — " Ἀρχῆβις F $\alpha\varsigma$ —

Τατεΐς ἐταίρα F $\alpha\varsigma$ — $\acute{\omicron}$ ἐπὶ τῆς ἑκτῆς F β

Πετο[σ]εΐρις F $\alpha\varsigma$ —

$\tau\acute{\alpha}$ ἐν τοῖς . . μίοις Θατρῆς F α Ξερ[.].ις f

Ταῆσι F α Ταβάλις F α Νεχθῆσις F α 10

Πετοσῆρις F α Σαμῶς F α Ἀχομνήρις F α

Πασεΐς F α Ἀμῶς F α Σεῶς F α

Ἀμεννεὺς F α Ταμοῦνις F α Ἀρμάις f
/ $\mu\delta$ — c / $\epsilon\iota\varsigma$ $\tau\acute{\omicron}$ $\alpha\upsilon\tau\acute{\omicron}$ F $\rho\iota\zeta$ — c

N. C. I. Sur une ligne plus longue et qui paraît avoir été effacée à l'éponge. A la fin de cette ligne effacée; on déchiffre $\tau\rho\ldots\chi\omicron\upsilon$ — c. — 2. On voit aussi ici des traces de la ligne effacée, sur laquelle celle que nous transcrivons est écrite. A la fin de cette ligne effacée, on déchiffre : $\epsilon\pi\iota\ \tau\omicron\upsilon$ — 4. P. e. Ταοπιλωτων . — P. e. Αρμωτις ; à la fin, traces de lettres d'une ligne effacée. — 5. $\alpha\lambda\lambda\omicron\varsigma$, P. l. $\acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\varsigma$. — 8. A la fin, traces d'une ligne effacée; on déchiffre $\ldots\rho\rho\epsilon\iota\varsigma$. — 9. $\tau\alpha\ \epsilon\nu\ \tau\omicron\iota\varsigma\ \chi\omega\mu\iota\omicron\iota\varsigma$ possible; p. e. aussi $\epsilon\nu\ \tau\omicron\iota\varsigma\ [\acute{\rho}\upsilon]\mu\iota\omicron\iota\varsigma$. — 14. De la même main que celle de la ligne 15 de la col. I (2^e main?).

Col. III, *au verso* :

'Αγαθοκλῆς δὲ φέρει ριζ—c
 [[.]]
 και τοῦ ζυτοπωλίου μ/ρνζ—c
 Κτηλλεω φέρει ἄνοσις
 ου 'Απολλώνιος ὁ χαλκεὺς α =
 ου Βόηθος f— 5
 ου Διονύσιος ὁ τὰ ἀλικὰ α
 ου 'Αντίπατρο[ς] f
 ου Πετοσίρις ...ρεὺς — c
 Αρ... ὁ ζυτοπ... τοῦ πρὸς τῷ βαλα(νείω) f
 ου .τοθοῆθ τοῦ πρὸς τῷ βαλανείω f 10
 ου πα<v>τοπωλίου β
 ου {α} Κράτωνος ὑποζυτ () f-
 = c
 κτυνενίοις καινοῖς γ/[[if = c]]

/ρξζ [[.]] ∘ [[.]] f c

N. C. 1. δε. La lettre pointée, de forme ovale, toute petite, pourrait être lue σ ou θ. — 3. κτηλλεω pour κτησίλεω? — ανοσις semble sûr. — 4. ου paraît assuré ici. Ailleurs l'o réduit à un point comme souvent dans cette colonne. — 6, ο τα αλικα. P. e. ο τα λαικα. Cf. *P. Lille*, 10, 4-5. — 9. P. e. Αρϋωτης ζυτοπ... Je ne vois ni ζυτοποιος, ni une forme de ζυτοπωλιον. — 10. P. e. Στοθοηθ comme dans *P. Lille*, 1, 1. 2. Mais le Σ et l'η très douteux. — 11. Ma lecture hésite entre ..διοπωλιου ου πατοπωλιου, mais je ne lis pas παντοπωλιου. — 13. P. e. κτηνε- νιοις. Quid? — 14. ∘ = λ(οιπόν).

I. L. 15. / M δ f = c. Ce total est celui des sommes qui précèdent. Mais il est inexact. On trouve 44 dr. 4 oboles au lieu de 44 drachmes 5 oboles 1/2.

L. 16. Le scribe a peut-être voulu corriger Κρ[[άτωνος]] en Κρότου. Cf. col. II, l. 4. Un personnage de ce nom dans *P. S. I.*, 608; *P. Edgar*, 12; 14; le même nom propre dans P. Perdrizet et G. Lefebvre, *Graffites d'Abydos*, n° 363. Pour Κράτων, *P. S. I.*, 622; 659.

II. L. 7. ὁ ἐπὶ τῆς ἑκτης. — S'agit-il de l'ἀπόμοιρα?

L. 9. ἐν τοῖς [κω]μίαις. — Je n'ai pas rencontré le mot κώμιον dans

les papyrus. ἐν τοῖς [ἐν] μίσις. 'Εύμιον se trouve dans P. M. Meyer, *Griechische Texte aus Aegypten*, 20, verso, l. 5, texte, il est vrai, du III^e siècle après J.-C.

L. 14. μ δ — c. Total des chiffres des dernières lignes de la col. I et de ceux de la col. II.

Γ ριζ — c doit représenter le total des colonnes I et II, plus celui d'une colonne perdue à gauche.

III. L. 1. ριζ — c paraît bien être un report. Peut-être faut-il entendre que cette somme est l'apport (φέρει) d'Agathoclès, agissant comme percepteur.

L. 2. La somme de 40 drachmes, payée au titre d'une brasserie, s'ajoute à la précédente. Quel rapport ce paiement peut-il avoir avec la ζυτηρά? C'est une question qu'on ne peut que poser.

L. 3. Ici s'ouvre un chapitre nouveau; l'apport (φέρει) de Ctesileôs. Mais que signifie ἄνοσις? Le mot n'est pas inconnu. Van Herwerden, *Lexic. græc. supplet.* s. v. ἄνοσις et s. v. Βοώνητα, cite une glose chypriote, obscura admodum, ainsi conçue. τῆς βροῶν ἡγορασμένα παρὰ Κυπρίοις δὲ ἄνοσις. O. Hoffmann, *Dialektinschriften*, auquel Van Herwerden renvoie, donne βοονητα et ἀνόσιος. Ces textes n'éclairent guère notre passage.

L. 4. Le ου précède les articles suivants est énigmatique. Faut-il lire οὐ(τωξ)?

L. 5. Peut-être βοηθός.

L. 8. Peut-être χ[υ]ρ[ε]ύς.

L. 9-10. Sur les βαλανεία, cf. plus haut p. 226-228.

L. 12. Je suppose que le scribe a omis de biffer l'α. Pour Κράτωνος, cf. col. I, 16.

L. 13. Je ne m'explique ni κτυνενοίς (ou κτηνενοίς) (κτηνείας?) ni le datif.

[[ιf = c]] : 10 dr. 5 ob. 1/2 représente le total des chiffres des lignes 4-13; mais il est inexact : le total exact serait 10 drachmes 2 oboles 1/2. En surcharge = c soit : 2 oboles 1/2. C'est donc par erreur que le scribe a biffé le chiffre des drachmes, il n'aurait dû biffer que les chiffres d'oboles.

L. 14. ρ ξ ζ [[.]], total général. Mais encore inexact pour le chiffre d'oboles. On trouve 167, 4 oboles au lieu de 167, 1 obole.

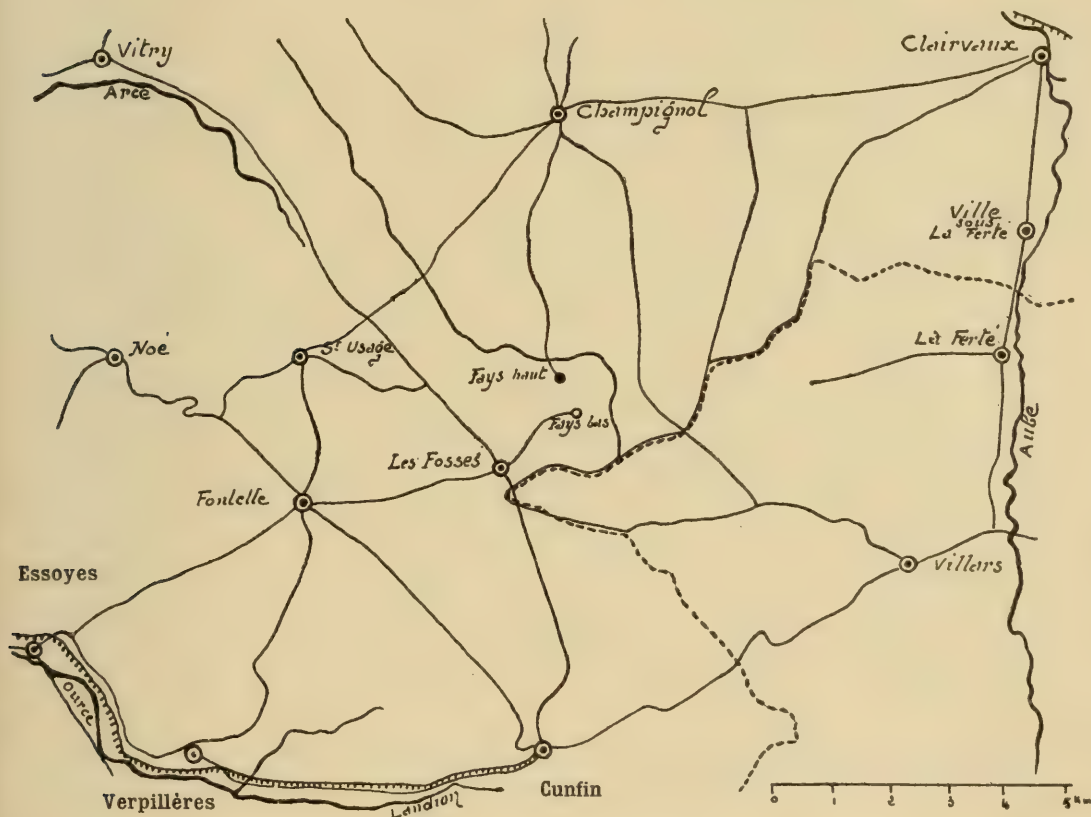
Ω [[.]] fc. Reste à verser 3 dr. 3 ob. 1/2.

Pierre JOUGUET.

LES RESTES D'UN PATOIS CHAMPENOIS

A
CUNFIN-EN-BASSIGNY
(AUBE)

1. — Cunfin est un gros village situé près de la source du Landion, affluent de l'Ource, dans le Bassigny (département de l'Aube, arrondissement de Bar-sur-Seine, canton d'Essoyes) ; aujourd'hui



tête de ligne du chemin de fer départemental qui va par Polisot jusqu'aus Riceys. Les habitants, au nombre de 400 environ, sont surtout bucherons, le pays voisin étant très boisé ; naturellement, il y a aussi des cultivateurs.

2. — Dans ce village come dans la plus grande partie de la Champagne, un observateur superficiel ne remarque rien qui ressemble à un patois véritable. Sans doute, il note quelques particularités, d'ailleurs communes à Cunfin et aus localités voisines : l'emploi exclusif de **r** lingual, le manque absolu de **h**, quelques mots locaux come **marja** *mare où les sangliers vont boire*, **buſ̃** *buisson*, **ge** *abreuvoir* ; et surtout la chute complète du **l** dans le pronom de la troisième personne *il*, même en liaison comme dans *il écoute*, *il entend* ; ce qui cause parfois des méprises aus étrangers, **i a æ ſã** *il a un champ*, étant perçu come **i j a æ ſã** *il y a un champ*. Mais tout ça ne constitue pas un patois.

Cependant, les vieux vous disent bien que dans leur jeunesse il y avait des patois, et que le parler se différenciait de village à village.

3. — Quand on demeure dans la région et qu'on cause familièrement avec les paysans, quand ceus-ci s'animent surtout, on est souvent surpris d'entendre surgir des formes tout-à-fait différentes du Français d'école ; en les rapprochant, on comence à entrevoir des restes de patois. Et parfois on rencontre des vieux dont le langage habituel est difficile à comprendre au premier abord, et qui, une fois compris, présente bien les caractères d'un patois. A Cunfin surtout, m'at-il semblé, du moins plus que dans les autres localités que j'ai fréquentées, Essoyes, Fontette, Saint-Usage, Champignol.

4. — J'ai pu observer de très près un de ces vieux : Ferdinand Van, maçon, bucheron et cultivateur, âgé aujourd'hui de 72 ans. Ce brave home est illettré, un peu sourd, doué d'une ecellente mémoire, par conséquent peu sensible aus influences du dehors. Cependant, il sait qu'il ne parle pas « correctement » : il lui arrive fort bien de dire une frase en patois, et si on ne le comprend pas, de la répéter en Français ; mais il n'a pas l'idée qu'il parle un vrai patois. Plus il s'anime, plus les formes locales abondent ; en tout état de cause il en emploie plus avec moi qui cherche à l'imiter, que par exemple avec ma fame. On ne peut guère l'interroger ; le meilleur moyen de l'observer, c'est de tâcher de parler come lui et de noter ensuite ce qu'on a remarqué.

On arrive ainsi facilement à recueillir un bon nombre de formes. Évidament l'ensemble n'en constitue pas un patois pur, même au sens le plus relatif du mot, encor moins un patois complet. Néan-

moins on a un tableau présentant un certain intérêt, surtout au point de vue de la géographie linguistique.

FONÉTIQUE

5. — Le système de sons du patois paraît à peu près le même que celui du Français. Come dans le Français régional, **r** est toujours lingual et franchement roulé; **h** n'existe nule part.

Le mode de groupement des sons, lui non plus, ne présente guère de particularités. De même encor les phénomènes d'accentuation, d'intonation, de durée. Je note que **e** (fermé) peut être long, come dans beaucoup de patois et de parlers régionaux; **vuz e:t** *vous avez*. Il y a aussi quelques voyelles brèves qui seraient longues par position chez nous : **kɛv** *cave*.

6. — Par contre, la distribution des sons considérés par rapport à leur origine, est souvent très différente de la nôtre. C'est dail-leurs là-dessus que porte la presque totalité de mes observations. Je vais énumérer les faits les plus intéressants.

CONSONES

7. — Le phénomène le plus frappant, c'est le passage de **l** à **j** après une autre consone : **pjœ:vr** *pleuvoir*, **bje** *blé*, **kjɛ:r** *clair*, **gjɛs** *glace*, **fje** *fléau*, **kupj** *couple*, **sɔ:bj** *sable*. Ce changement a lieu dans toutes les positions; seuls y échappent quelques mots évidemment empruntés, come **blaro** *blaireau*, dont la finale suffirait à déceler l'origine étrangère.

Un autre phénomène intéressant, c'est la chute de **r** partout devant une consone linguale : **pute** *porter*, **gade** *garder*, **bo:n** *borne*. La consone suivante n'est modifiée que si c'est **s**, le groupe **rs** passant à **ʃ** : **gaʃɔ̃** *garçon*.

ʃ se trouve aussi pour **s** palatalisé : **laʃe** *laisser* (vieux Français *laissier*), **i kɔnɛʃa** *il connaissait*. — De même **z** palatalisé aboutit à **ʒ** : **frɔ:ʒe** *fraisier*, **mɔ:ʒɔ̃** *maison*, **agyʒe** *aiguïser*.

Il y a métatèse de **r** dans **frɛme** *fermer*.

Epentèse de **r** dans **frɛ:t** *faîte*; de **l** dans **syʃlɔte** *chuchoter*.

Epentèse de **j** dans **tjo** *tôt*, **batjo** *bientôt*, **watjy:r** *voiture*, **mitjen** *mitaine*.

Epentèse de **w**, sous l'influence d'une labiale, dans **pwēn** *peine*, **bwāse** *bêcher*. Au contraire, chute de **w** du groupe **wa** dans **ta** *toi*, **da** *doigt*, **kan** *couenne*.

Dans le groupe **lj**, la première consone tombe : **jo** *l'eau* (come *eau*), **jø** *lieue*. De même sans doute **z** *nu* **frojē** *nous nous frôlions* doit être pour **froljē**.

VOYELLES

8. — **a** et **ε** s'emploient tout autrement que chez nous, parfois on dirait qu'on s'amuse à prendre le contrepied de l'usage commun : **zεma** *jamais*, **i fεja** *il falait*, **betr** *batre*, **yzεz** *usage*, **εvele** *avalier*, — **mjat** *miette*, **na:z** *neige*, **pja:r** *pierre*. — L'origine de ces divergences remonte évidemment à des questions d'accent, de position syllabique et surtout de durée ; mais je n'ai pas pu dégager de règles fixes.

On trouve aussi **α**, ordinairement long, pour notre **ε** : **i α** *il est*, **fα:n** *chêne*, **dα:re** *derrière*.

o remplace notre **ε** dans **pro** *prêt*, **so** *sec*, et aus première et deuxième personnes de l'imparfait et du conditionnel : **zeto** *j'étais*, **ty l krejo** *tu le croyais*, **zə gutro** *je goûterais*.

ø ou **œ** remplace souvent **u** : **dzø** *dessous*, **kø** *cou* et *coup*, **tœ(t)** *tout(e)*, **mœtō** *mouton*. — **ø** remplace **o** dans **rəpøze** *reposer*, **arøze** *arroser*.

On trouve **ɔ** pour **u** dans **kope** *couper*, **pɔli** *poulie* ; inversement **u** pour **ɔ** dans **kufō** *cochon*, **kute** *côté*.

ē pour **ā** dans **brē:j**, **lē:g**, **mē:ze**.

A quoi aboutit le **i**, **ē** Latin ? Je n'ai pu arriver à rien de clair. Dans la plupart des cas Ferdinand dit come nous. Les imparfaits et conditionnels en **-o** rapellent le Picard, et c'est la même évolution qu'on croit voir dans **zə vo** *je vois*, d'autant plus que le futur **zə vware** suppose un ancien infinitif **vwa:r**, devenu aujourd'hui **vo** ; de même encor dans **bo** *bois*, où le *oi* est d'origine différente. *Choir* se dit **fœ:r** (régulièrement employé pour *tomber*) ; futur **zə fɔ:re** ou **zə fœ:re**. Dans la première voyelle de **krejo** *croyais* on croit d'abord trouver une forme normande, mais cette forme est certainement dérivée par chute de **w** de **krwejo**, qui se dit à Vanvey et aus Riceys, au sud de Cunfin, d'après l'Atlas Gilliéron-Edmont. Ailleurs la même chute de **w** fait aboutir à **a** ou **α** : **kə se**

sa que ça soit, **drα** droit. Dans **pwɛn** peine le **w** dérive de la labiale. Notez encor **k i sɛ** qu'ils soient.

Au groupe Français **ui**, provenant de **ō** Latin palatalisé, correspond régulièrement **ø**, qui devient **œ** devant **r** : **nø** nuit, **trø** truie, **oɔdø** ou **odø** aujourd'hui, **sɛ m kəza** ça me cuisait, **kœ:r** cuire ; et aussi **ʒe sø** je suis ¹. Remarquez aussi **vøed** vide (vieux Français *vuide*).

La voyelle **i** est souvent nasalisée par une nasale précédente ou suivante ; elle aboutit alors à **ɛ̃** : **mɛ̃** mis, **nɛ̃** nid, **ʃemɛ̃ːz** chemise, **vənɛ̃** venir et venu ; **vɛ̃n** vigne, **matɛ̃ne** matinée. Noter aussi **prɛ̃** pris (vfr. *prins*).

En dehors de **i**, je n'ai remarqué la nasalisation que dans **i krɛ̃nɔ̃**, ils craignent.

ASSIMILATION

9. — En dehors de la nasalisation dont je viens de parler, je ne trouve à relever que l'assimilation progressive dans **dzy** dessus, **dzø** dessous.

SUFFIXES

10. — Notre suffixe **-eau**, du Latin **-ellum**, est ordinairement représenté par **-jo**, comme en Picard et en Normand : **bjo** beau, **vjo** veau, **gætjo** gâteau, **furnjo** fourneau ; de même encor **jo** eau et l'eau. Mais on trouve aussi des formes en **-e**, comme en Lorraine : **ʃape** chapeau, **ræte** râteau, **fje** fléau. Bien entendu, il y a des mots qui ont la terminaison française : **təno** toneau, **blaro** blaireau. Ferdinand dit aussi **kørbo** corbeau, mais j'ai entendu **kørbe** à Essoyes.

(La forme bizarre **tjo** tôt serait-elle due à une analogie inverse, come **sabjo** sabot qu'on entend parfois aus environs de Paris ?)

Le suffixe **-eur**, Latin **-ōrem**, se trouve sous la forme **-u** : **pu** peur, **vulu** voleur, **gadu** gardeur, **mənu** meneur, **kuvru** couvreur. Je n'ai pas de note sûre pour la forme du féminin. Pour *fleur* on attendrait ***fju**, mais Ferdinand dit **fjœ:r**. Il dit **lo** et **jo** pour *leur* ; à Essoyes j'ai entendu **lø** et **jø**.

1. Cette forme est remarquable ; comparez l'Espagnol *soy*. Peut-être pourrait elle aider à trouver l'explication, encore inconnue sauf erreur, de la forme Française *je suis*.

Pour notre suffixe *-ier* on emploie *-e* : *prāme premier*, *pōme pomier*, *epruve cormier*. De même *da:re dernier* et *derrière*.

MORFOLOGIE

11. — Il n'y a pas, je crois, de noms pour lesquels le pluriel se distingue du singulier ; mais à l'inverse de ce qui tend à se produire chez nous, c'est toujours le pluriel qui a envahi le singulier : *ā sʋo un cheval*, *mo mal*, *ā bə un bœuf*.

Dans les verbes, au contraire, la troisième personne du pluriel est toujours différente de celle du singulier. A l'indicatif présent, elle se termine en *ō*, est donc semblable à la première du pluriel : *i krēnō ils craignent*, *i s betō ils se balent*. A l'imparfait et au conditionnel, elle se termine en *-ē* : *i etē ils étaient*, *i rgetjē ils regardaient*, *i srē ils seraient*.

Ceci n'a rien de bien extraordinaire, ces formes se rencontrent un peu partout et jusqu'aux environs de Paris ¹. Mais ce qui est curieux, c'est que les formes en *-ē* ont envahi la deuxième personne du pluriel : *vu leplē vous l'apeliez*, *vu le vādrē vous les vendriez*. Parfois aussi, mais pas régulièrement, on les trouve à la première personne : *ʒ l ɔrē pɔ fē, nous ne l'aurions pas fait*. (Inversement on trouve parfois des troisièmes personnes en *-jā* ou *-jō* : *i l pørtjā ils le portaient*.)

L'imparfait a d'ailleurs usurpé la place du subjonctif présent et passé, au moins pour ces troisième et deuxième personnes du pluriel : *fo k el ā dōnē, il faut qu'elles en donent* ; *fo k vu fəzē komsē il faut que vous fassiez come ça* ; *fo k i le dekjətē, il faut qu'il les déclouent* ; *s α: pu k i restē le, c'est pour qu'ils restent là*.

Les terminaisons de l'imparfait et du conditionnel paraissent être *-o*, *-o*, *-a* ; *-jō*, *-ē*, *-ē*. Celles du futur, *-e*, *-e*, *-e* ; *-ō*, *-e*, *-ō*.

Remarquez *i α: il est*, *i ε il a*. Au pluriel *vuz e:t vous avez*, *vu se:t vous savez*. (Ferdinand nous dit un jour, *vuz e:t de sal be:t*. Ce n'était pas une injure come on pourrait le croire ; il s'agissait de nos chevaux.)

Notez encore l'absence du *d* dans *ʒə vjēre je viendrai*, *ʒə vure je voudrai*, *i fōrē il faudra*, etc. De même aussi, l'absence de *v* dans *i pjōrē il pleuvra*.

1. A Sainte-Jamme, comune de Feucherolles (S.et-O.), elles sont toutafait courantes, ou l'étaient du moins il y a vint ans.

Come en tant d'autres endroits, le pronom *ʒə* s'emploie souvent avec le verbe au pluriel : *ʒə vn̄*, *nous venons*. Mais Ferdinand dit aussi *nœ vn̄*.

SYNTAXE

12. — Ma seule observation intéressante porte sur la curieuse expression *tœ pa ta*, *toi tout seul* ; *tœ pa ly*, *lui seul* ; tournure comune dans l'Est, et qui rapelle d'une manière frappante l'Anglais *by yourself*, *by himself*.

Je peus encor mensioner l'emploi d'une tournure tombée en désuétude chez nous : *el tə vø pɔ mɔd*, *elle ne veut pas te mordre*.

VOCABULAIRE

13. — Je vais doner la liste des mots les plus intéressants que j'ai recœillis, rangés simplement par ordre alfabétique :

i α	<i>il est</i>
agyʒe	<i>aiguiser</i>
ak	<i>excl. de douleur (allem. ach)</i>
amnisti	<i>armistice</i>
arb	<i>herbe</i>
arē:ʒe	<i>arranger</i>
arl	<i>hâle ; vent desséchant</i>
atø	<i>aussi</i>
avø	<i>avec</i>
α:ʒe	<i>aisé, facile</i>
āfje	<i>enfler</i>
āpji	<i>emplir</i>
āpute	<i>emporter</i>
balivjo	<i>baliveau</i>
batjo	<i>bientôt</i>
beje	<i>bailler, doner</i>
bɛlɔ:je	<i>balayer</i>
bɛle	<i>balai</i>
bjā(:f)	<i>blanc(he)</i>
bje	<i>blé</i>

bjɛse	<i>bless</i>
bjo	<i>beau</i>
blaro	<i>blaireau</i>
bo	<i>bois ; bout</i>
bo:n	<i>borne</i>
brɛ	<i>berceau</i>
brɛ:ʃ	<i>branche</i>
broete	<i>brouter</i>
bruvat	<i>brouette</i>
bryje	<i>hurler</i>
bulɛ	<i>bouleau</i>
buʃɔ̃	<i>buisson</i>
by:v	<i>boivent</i>
bwafɛ	<i>bécher</i>
dære	<i>derrière ; dernier</i>
dekjote	<i>déclouer</i>
dəpø	<i>depuis</i>
dubj	<i>double ; boisseau de 20 litres</i>
dzø	<i>dessous</i>
ebjɔ̃de	<i>élaguer</i>
ekœle	<i>acculer ; baisser</i>
ekjɛ:r	<i>éclair</i>
epø	<i>et puis</i>
epru	<i>corme</i>
epruve	<i>cormier</i>
ɛʃɛ:ne	<i>échigner</i>
e:t : vuz e:t	<i>vous avez</i>
evwajo	<i>outil pour doner de la voie aus sies</i>
ɛ	<i>à, a</i>
ɛfrøme	<i>enfermer</i>
ɛle	<i>aler</i>
ɛpre	<i>après</i>
ɛrɛte	<i>arrêter</i>
ɛvɛle	<i>aval</i>
ʒ ɛvo, etc.	<i>j'avais, etc.</i>
fe:z	<i>fasse : fo k ɛl sə fe.z ɔ̃ po.</i>
i ɛʃja	<i>il fallait</i>
fɛrɛn	<i>farine</i>
fɛ:ʒ	<i>fasse. fo kə ʒ fɛ:ʒ sɛ</i>

fje	<i>fléau</i> (Talbot d'Essoyes dit œ flé).
fofu	<i>faucheur</i>
i fōra	<i>il faudra</i>
fræ:ze	<i>fraisier</i>
fre:t	<i>faîte</i>
frəme	<i>fermer</i>
frɔjē	<i>frôlions, frôlaint</i>
fwē (masc.)	<i>fouine</i>
furnjo	<i>fourneau</i>
gade	<i>garder</i>
gadu	<i>gardeur</i>
gaʃō	<i>garson</i>
ge	<i>abreuvoir</i>
gjā	<i>gland</i>
gjəs	<i>glace</i>
gœt	<i>goute</i>
grym	<i>grape. œn grym də ræ:zē.</i>
jo	<i>eau ; l'eau</i>
jo, jø	<i>leur</i>
jø	<i>lieue</i>
kan	<i>couenne</i>
kēʃe	<i>cachier</i>
kēv	<i>cave</i>
kjake	<i>claquer</i>
kje	<i>clé</i>
kjervo	<i>Clairvaux</i>
kjœ:te	<i>clouer</i>
kju	<i>clou</i>
kōn	<i>corne</i>
kōnɛʃa	<i>connaissait</i>
kōnø	<i>cornouille</i>
kōpe	<i>couper</i>
kōrbe	<i>corbeau</i>
kœr	<i>cuire. sɛ m kœ:za ʒa me cuisait.</i>
kribj	<i>crible</i>
krōʃo	<i>crochet</i>
kupj	<i>couple</i>
kuʃō	<i>cochon</i>

kutyre:r	<i>coulurière</i>
kute	<i>côté</i>
kuvri	<i>couvrir ; couvrir.</i>
kuvru	<i>couvreur</i>
kyrbyte	<i>culbuter</i>
laʃe	<i>laisser</i>
lɛ	<i>la, là</i>
lɛ:g	<i>langue</i>
matɛ:ne	<i>matinée</i>
mɑ:ʒõ	<i>maison</i>
mɛlɛd	<i>malade</i>
mɛriʃo	<i>maréchal</i>
mɛ	<i>mis : i l ɛ mɛ lɛ.</i>
mɛ:ʒe	<i>manger</i>
mənu	<i>meneur</i>
mitʃɛn	<i>mitaine</i>
mʃat	<i>miette</i>
mo	<i>mal. s ɑ: mo. i ɛvo mo o kœ:r.</i>
mo:kɔ:bre : ɑ:brə	<i>mo:kɔ:bre, nom d'un nuage. l ɑ:brə</i>
mo:kɔ:bre, s ɑ: ɔ̃ nʉɛ:ʒ	<i>ki fe vo kãt i vɛ pjœ:vr : kãt</i>
i ɛ l pje dā jo, s ɑ: k i pjø:rɛ.	
mɔkɛ:r	<i>fame (mot plaisant)</i>
mœ:r	<i>mûr(e) (maturus)</i>
mœtõ	<i>mouton</i>
mwɪ:r	<i>mûre (fruit de ronce)</i>
nɑ:ʒ	<i>neige. i ɛ ʃø d lɛ nɑ:ʒ</i>
nɛ	<i>nid</i>
nɛ	<i>non</i>
nœ	<i>nous</i>
nø:ri	<i>nourrir</i>
nø	<i>nuit</i>
nʉʒɛt	<i>noisette</i>
nʉɛ:ʒ	<i>nuage</i>
nwari	<i>noircir</i>
odø, oʒdø	<i>aujourd'hui</i>
ositjo	<i>aussitôt</i>
parʃ	<i>perche</i>
paʃɔn	<i>persone</i>
pɛt	<i>patte</i>

pəʃe	<i>perser</i>
pəʃu	<i>persoir</i> (tariète)
pɪʃe	<i>pisser</i> . s α kɔm si vo pɪʃrɛ dǎ œ vjɔlɔ̃.
pja:r	<i>pierre</i>
pjɑ:ʒe	<i>désordre</i> . s eta œ bjo pjɑ:ʒe.
pjɜ:je	<i>plier</i>
pjɑ:tr	<i>plâtre</i>
pjɛn, pjɛ	<i>plein(e)</i>
pjɛ:ʃ	<i>planche</i>
pjɛ:ʃe	<i>plancher</i>
pjœm	<i>plume</i>
pjœme	<i>éplucher</i> (pomes de terre, etc.).
pjœ:vr ¹	<i>pleuvoir</i> . Au futur i pjø:rɛ.
pjœ:ʒ ¹ , pjø	<i>pluie</i>
pɔme	<i>pomier</i>
pɔpije	<i>peuplier</i>
pɔt	<i>porte</i>
pœri	<i>pourrir</i>
pø(:t)	<i>laid(e), vilain(e)</i> . lə pøt ɔm, <i>Croquemitaine</i> .
prɔ:r	<i>prendre</i>
prɛ	<i>pris</i>
pro	<i>prêt</i>
prynjo	<i>pruneau</i>
pu	<i>peur</i> . vu n e:t pɜ pu de tavɛ.
puljɛ:r (fém.)	<i>poulailler</i>
pute	<i>porter</i> . ʒə puto je portais. i l putrɛ ǎ triɔ̃:f
py	<i>plus ; puits</i>
rɔte	<i>râteau</i>
regale	<i>étendre</i> (le foin)
rəɣɑ:tje, rəɣɛtje, rəvɑ:te	<i>regarder</i>
rəmɛ	<i>remis</i>
rəpike	<i>retourner</i> (le foin)
rəprɛ	<i>repris</i>
rətone	<i>retourner</i>

1. Cp. l'Italien *piovere, pioggia*. Mais je ne suis pas toutafait sûr de la forme pjœ:ʒ.

sa	soit. fo k sē sa mē lē.
sɑ:bj	sable
sɑ:re	serrer
sɛ	cela
sē	soient. fo k i sē sa:ʒ
sē:gje	sanglier
so	sec
sty	celui. stysi e style.
syʃlɔte	chuchoter
ta	toi
tavē	taon
tənē	tenir. ʒ l e tnœ.
tərtœ	tout (absolument)
tjo	tôt
tɔne	tourner
tœ(t)	tout(e)
tœpjē	tout plein, beaucoup
trø	truie
ʃape	chapeau
ʃɑ:n	chêne
ʃəmē:z	chemise
ʃœ:r	choir, tomber. i fe d jo. ʒ
ʃœ:rē (ou ʃy:rē) py stə	smən. i ʃœrrō dʒ jo. el a ʃø
	kəm œ muʃrō.
uvrē:ʒ	ouvrage
va	vers. va l gro ʃɑ:n.
vɛʃ	vache
vēn	vigne
vənē	venir. i ɑ: vnē s metē.
vjo	veau
vlē	voila
vo	voir. ʒə l vo. ʒ lə vwa:re.
vœd	vide
vɔlu, vulu	voleur
y	le (pronom), dans quelques tournures : kit y quite-le.
yzē:ʒ	usage
watjy:r	voilure
ʒəma	jamais
ʒœne	journée.

GÉOGRAPHIE DIALECTALE

14. — Si nous cherchons à situer notre patois par rapport aux parlers des provinces voisines, nous sommes frappés tout de suite par le nombre de traits rapelant la Lorraine et la Franche-Comté. Le passage de *l* à *j* après consone (par Δ) est universel dans les parlers Lorrains et Comtois, — il est vrai qu'il se trouve aussi dans l'Ouest, ainsi qu'en Italien. — La chute de *r* devant linguale *y* est constante : en Comté la linguale suivante est palatalisée dans tous les cas, tandis qu'en Lorraine, comme à Cunfin, *s* seule passe à $\int$, les autres linguales demeurent intactes ¹. — Les *s* ζ palatalisés aboutissent à $\int \zeta$. — $\emptyset$ pour *ui*, l'épenthèse de *w* après labiale, ϵ pour *a*, sont des formes bien connues ; de même la terminaison *-e* de *-ellum*, l'emploi de *choir* pour *tomber*, la tournure *tœ pa ly* (Val d'Ajol *to pwa ly*), *oʒdø* ou *ʒdø* *aujourd'hui*, etc.

D'autre part, certaines formes de Cunfin rappellent le Picard : ainsi *-jo* de *-ellum* (à côté de *-e*), les imparfaits et conditionnels en *-o*, le manque de *d* dans *præ:r*, *ifœra*, *ʒœ vure*.

Enfin il y a des points pour lesquels le patois, autant que son état de délabrement permet d'en juger, paraît avoir marché avec les parlers Franciens.

En somme, tout porte à croire que le parler de Cunfin, lorsqu'il était apeuprès pur, était intermédiaire entre les parlers de la Lorraine, de la Picardie et de l'Île de France, mais plus voisin de ceus de la Lorraine. (Je ne parle pas de ceus de la Bourgogne que j'ignore toutafait.) C'est ce que ferait attendre sa situation géographique, et il n'y a là rien que de normal.

15. — Les choses sont moins simples si nous comparons Cunfin, non plus aux provinces voisines de la Champagne, mais aux vilages les plus rapprochés. A vrai dire, il y a une ressemblance frappante

1. Ce changement caractéristique a dû se faire comme suit : *r* a d'abord imposé la modification cacuminale aux linguales : *rt*, *rd*, *rn*, *rs* ont passé à *t*, *d*, *n*, *s*, comme en Suédois et en Norvégien. Puis *s* a partout abouti à $\int$, tandis que *t* *d* revenaient à *t d* en Lorraine et en Champagne, et aboutissaient à *c j* en Comté. De ce dernier changement, il semble qu'il y ait une trace aux Riceys, au Sud-Ouest de Cunfin : *corde* s'y dit *kodj* d'après l'Atlas de Gilliéron. V. Jean Passy, *L'origine des Ossalois*, § 135.

entre les formes recueillies à Cunfin et celles des villages *situés plus au Sud* : les Riceys (Aube), Vanvey (Côte-d'Or), la Cour-l'Évêque (Haute-Marne). D'après l'Atlas, on trouve dans ces villages le changement de *l* en *j* après consone (*kje*, *gjes*, *bje*) ; *ʃ* *ʒ* pour *sʒ* palatalisés (*laʃe*, *mʌʒõ*) ; la chute de *r* devant linguale ; *ø* ou *œ* pour *ïi* ; le mélange de *-jo* et *-e* provenant de *-ellum* ; etc.

Ce dernier trait mérite de nous arrêter un instant. Come *-jo* et *-e* ne peuvent pas dériver l'un de l'autre, il faut admettre, ou bien que le parler de ces villages provenait de la fusion de deux patois différents, ou bien que le patois primitif avait subi l'influence d'un patois différent, avant l'époque où s'est exercée l'action du Français d'école.

En tout cas, le parler de Cunfin a dû former, avec les parlers de la région sise au Sud, au Sud-Est et au Sud-Ouest, une masse linguistique bien homogène, régulièrement nuancée de village en village.

16. — Il n'en va plus de même si on se tourne vers le Nord. Ici semblent manquer les formes les plus caractéristiques du parler de Cunfin, spécialement celles qui rappellent la Lorraine et la Comté. L'Atlas, il est vrai, ne fournit pas de renseignements sur les villages les plus voisins dans cette direction : les Fosses, Fontette, Saint-Usage, Champignol ; et mes propres observations sont peu concluantes, car je n'ai rencontré dans ces localités aucun patoisant comparable à Ferdinand. Pourtant les quelques mots que j'ai recueillis laissent l'impression qu'il a dû y avoir, de ce côté, une limite dialectale.

17. — En tout cas, il est certain qu'il y en a eu une quelque-part. Nous avons, en effet, un point de comparaison excellent dans le patois de Messon (près Troyes), étudié en détail par M. A. Guérinot dans la *Revue de Filologie*, 1909 et 1910. Ce parler, mieux conservé que celui de Cunfin, en est aussi différent que possible. On n'y trouve, en particulier, presque aucun des caractères qui rappellent la Lorraine ; par contre, on y trouve des faits dont je n'ai pas vu trace à Cunfin, par exemple le passage de *r* à *z* (*pez* père, *dyze* durer, etc.). Le suffixe *-ellum* y est toujours représenté par *-jo*, ce qui me semble être come à Saint-Usage, etc. ; le suffixe *-õrem* par *-ø* et non *-u*. De fait, il ne paraît guère y avoir de traits communs aus

deus parlers, en dehors de certains changements de **a** en **ε** qu'on trouve dans tout l'Est, des troisièmes personnes du pluriel en **-ē** (**i vnē ils venaint**) qui sont fréquentes un peu partout, et de la forme **zəs ø je suis**, qui semble isolée à Messon, tandis qu'à Cunfin elle se ratache à un ensemble.

Donc, il est hors de doute qu'il y a eu une limite dialectale entre Cunfin et Messon ; et il paraît probable que cette limite passait juste au Nord de Cunfin. Je conjecture qu'elle était marquée par les bois, se rattachant à la forêt de Clairvaux, qui séparent encor aujourd'hui Cunfin du hameau des Fosses, et Verpillères de Fontette.

18. — D'où peut bien provenir cette limite dialectale ? Faut-il supposer la rencontre de deus parlers en formation remplaçant des parlers plus anciens ; admettre par exemple que Cunfin et Messon ont dépendu de deus centres différents de romanisation ? Ou bien, serions nous ici sur la trace de mouvements de population, et faudrait il croire, soit que les habitants de Messon sont venus du Nord ou de l'Ouest, soit plutôt que ceus de Cunfin sont venus du Sud-Est ?

Il y a quarante ou cinquante ans, une étude comparative de tous les patois de la région aurait été facile à faire, et elle aurait sans doute permis de fixer avec certitude ce point d'histoire locale. Aujourd'hui, il est probablement trop tard. Nous ne pouvons que poser les questions, et, devant l'impossibilité de les résoudre, maudire une fois de plus la stupidité du nivellement officiel, qui, sous prétexte de progrès, s'applique à brutalement sacager le riche trésor de nos parlers populaires, et fait disparaître, come à plaisir, toute trace de vie propre et d'originalité dans nos campagnes.

Paul PASSY.

LE CONTE DE *RICHEUT*
SES RAPPORTS AVEC LA TRADITION LATINE
ET
QUELQUES TRAITS DE SON INFLUENCE

Le poème français de *Richeut*¹ est d'une franche grossièreté.

C'est l'histoire d'une ribaude, nommée Richeut, à qui portent ombrage les succès de son fils Samson, sorte de virtuose de la débauche, plus adroit encore à perdre les femmes qu'elle-même à perdre les hommes. Elle se pique d'honneur à faire triompher sa maîtrise. Le cours de nombreux exploits a ramené le héros auprès d'elle, à Beauvais : elle se promet d'en avoir raison. Réussissant à ne pas se faire reconnaître et se couvrant du nom de Florie, elle lui fait des avances et, tandis qu'elle l'emmène, elle s'arrange pour placer sur sa route Hersent (par diminutif Herselot),ourgandine décrépite, à qui ses artifices ont donné l'air d'une fraîche beauté. Samson s'échauffe pour ce nouveau gibier. « C'est une fille de chevalier », explique Richeut ; elle feint pourtant de la gagner au désir du galant. Un rendez-vous a lieu à la chandelle, et le fard d'Herselot fait son office : Samson en est dupe. Ce n'est qu'à l'épreuve finale qu'il découvre avec fureur les ravages du corps immonde ; et alors, pour achever sa honte, surviennent quelques robustes gaillards qui le rançonnent d'importance. Richeut, qui a mené toute l'affaire, est victorieuse.

Ce récit n'aurait peut-être trouvé personne pour le lire, ou du moins pour en parler, s'il ne datait du XII^e siècle et s'il ne représentait, à notre connaissance, le plus ancien des fabliaux. On en a assez souvent disserté parce que, se laissant précisément dater, sem-

1. Conservé dans le manuscrit de la Bibliothèque de Berne n° 354 ; édité pour la première fois par Méon dans son *Nouveau recueil de fabliaux*, t. I, p. 38, en dernier lieu par M. I. C. Lecompte (*Romanic Review*, t. IV, 1913, p. 261). Sur cette dernière édition, voir *Romania*, t. XLIII, 1914, p. 597.

blait-il, de l'année 1159, il intéresse les origines d'un genre qui a été prospère ; et il a aussi fallu en faire état à d'autres propos, parce que la mention trouvée ailleurs des noms portés par ses personnages fournit des éléments de discussion qui ne sont pas négligeables dans l'étude d'œuvres étrangères au genre fabliau.

*
* *

C'est ainsi que, dans le Roman de Renard, se rencontrent les noms de Richeut et d'Hersent. Est-ce l'effet du hasard ? Ou bien est-ce qu'un des deux contes a fait un emprunt à l'autre ? Il y a là un problème en lui-même assez menu. Mais il a son importance pour l'histoire des récits relatifs à Renard et la détermination de la date où le plus ancien d'entre eux a fait son entrée dans la littérature française ; et il présente en outre cet intérêt qu'en l'examinant on est conduit à des constatations assez curieuses touchant la composition et la nature du poème de *Richeut*.

Le nom de Richeut apparaît deux fois dans le *Renard*, dans la branche VII et dans la branche XXIV.

Dans la branche VII, Hubert le Milan, faisant le portrait d'Hersent la Louve, dit :

559 Onques Richel n'en sot neant
Ne nul barat envers Hersent.

Quelques-uns¹ ont cru que Richeut était ici la femme de Renard. MM. Ebeling² et Foulet³ interprètent qu'il s'agit, non de la femme de Renard, mais de Richeut, type de ribaude. C'est certainement la vérité. Par là se trouve éliminée la supposition qu'il aurait existé une branche, ou des branches perdues de *Renard*, où la femme de Renard se serait appelée Richeut ; éliminée aussi, par suite, la supposition que l'auteur de *Richeut* aurait pu trouver le nom de son héroïne dans une branche plus ancienne que la branche VII. Par contre, il paraît établi que Richeut était déjà connue pour une ribaude. La question est alors de savoir si elle l'était autrement que

1. Par exemple, M. Cornu, au glossaire de l'édition Martin. M. Martin, en sa note au passage, indique seulement, sans décider, la possibilité de l'interprétation.

2. Dans son édition d'*Auberée*.

3. *Le roman de Renard* (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 211), p. 94 s.

par le conte auquel elle a donné son nom et si, par conséquent, l'auteur de la branche VII a pu penser à autre chose qu'à ce conte. Mais cette question, il est vain de l'examiner, par la raison que, selon la juste remarque de M. Foulet, les vers en discussion ne sont fournis que par deux manuscrits sur dix, quatre ne donnant pas le passage, quatre y remplaçant le nom de Richeut par celui de Renard. En sorte que la conclusion, quelle qu'elle fût, ne vaudrait pas pour l'auteur de la branche VII, mais seulement pour le rédacteur, peut-être autre que l'auteur original, de la version fournie par deux manuscrits. Le problème perd, de ce fait, le principal de son intérêt.

Dans la branche XXIV, où est expliquée l'origine des sobriquets du goupil, du loup et de leurs femmes, on apprend qu'« Isengrin était un seigneur brigand et pillard ; sa femme Hersent partageait tous ses vices ; leur neveu Renard, qui avait les cheveux roux, était un trompeur sans pareil, et sa femme Richeut menait une conduite scandaleuse : ce quatuor a fourni des noms au loup et à la louve, au goupil et à la goupille » ¹. Et voici le passage qui concerne particulièrement Richeut :

- 113 La gorpille le senefie
 (Car mout set d'art et de mestrie :
 115 Se l'une iert mestre abaeresse,
 Et l'autre mestre lecharesse,
 Mout furent bien les deus d'un cuer,
 L'une fu l'autre, ce cuit, suer)
 Por Richout la fame Renart.
 120 Por le grant engin et por l'art
 Est la gorpille Richeut dite.
 Se l'une est chate, l'autre est mite.
 Mout a ci bone compaignie,
 Et l'une et l'autre senefie.
 125 Cist quatre sont bien asanblé,
 Einz ne furent mes tel trové.
 Se Ysengrin est mestre lerre,
 Ausi est li rous forz roberre :
 Si Richeuz est abaiarresse,
 130 La gorpille est fort lecharesse.

Que la goupille soit ici donnée comme ayant pris son nom de

1. Les termes de cette analyse sont empruntés à G. Paris, *Mélanges de littérature française*, p.p. Mario Roques, p. 371.

Richeut à un personnage connu par ailleurs, c'est clair. Que ce soit à la Richeut du fabliau, c'est probable. Mais la branche XXIV n'est, comme le rappelle M. Foulet¹, que l'œuvre d'un épigone du XIII^e siècle : si l'auteur a pris le nom de Richeut dans le fabliau ou si c'est ailleurs, c'est encore une question qui, étant donné la date de son poème, ne présente pas, elle non plus, d'intérêt.

Le nom d'Hersent est beaucoup plus fréquent, dans le Roman de Renard, que celui de Richeut. Il suffit d'ouvrir la table des noms propres de l'édition Martin pour voir qu'il figure, à de nombreuses reprises, dans les branches I, II, V, VI, VII, VIII, IX, XI, XIII, XVII, XXI, XXII, XXIV et XXVI. Il peut être tenu pour acquis, comme on l'a vu, que le nom de Richeut, dans le fabliau, n'est pas un emprunt à la fable animale. En est-il de même pour celui d'Hersent ? Je le pense ; et je tiens, par surcroît, qu'il y a eu ici emprunt des auteurs de *Renard* au fabliau. C'est ce que je voudrais rendre probable.

*
* *

Quelques remarques sont d'abord utiles sur la situation littéraire du poème de *Richeut*.

« Notons, dit G. Paris², que quelques fableaux . . . sont sortis de l'invention même des auteurs (tel paraît être le cas pour *Richeut* . . .). »
« . . . le fabliau de *Richeut*, dit M. Bédier³, ne se retrouve dans aucune littérature et nous n'avons à présenter à son sujet aucune remarque comparative. » Pourtant voici un certain nombre de rapprochements qui ne sont pas à négliger.

Dans le poème latin intitulé *Vetula*⁴, Ovide est censé raconter comment il a quitté le service de Vénus à la suite d'une mésaventure amoureuse. Il a rencontré une jeune fille de toute beauté ; et

1. *Ouvrage cité*, p. 98.

2. *Manuel*, paragraphe 73.

3. *Les fabliaux* (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 98), p. 269, note. Les pages de ce livre qui traitent de *Richeut* contiennent l'essentiel de l'étude que M. Bédier avait consacrée précédemment au même poème dans les *Études romanes dédiées à Gaston Paris*, p. 23.

4. Sur les éditions de ce poème, voir Fabricius, *Bibliotheca latina*, dont l'article a été reproduit au t. VIII des œuvres d'Ovide dans l'édition Lemaire.

M. Carlo Pascal, *Poesia latina medievale*, p. 144, indiquait en 1907 qu'une édition nouvelle était en préparation.

comme elle est étroitement gardée par ses parents, il sollicite le concours d'une vieille femme dont il vainc la résistance à la fois par ses promesses et par ses menaces. La vieille, en effet, commence par se défendre :

« Me miseram ! dicit. Rem si sciret pater ejus,
Quid factura fierem ?... » etc.¹.

Alors il multiplie les présents et lui en promet d'autres encore ² : il obtient enfin un rendez-vous, qui lui est assigné, dans une chambre retirée, la nuit. Brûlé d'impatience, il approche celle qui l'attend, étendue sur le lit. Mais subitement son sang se glace ; car l'objet qu'il a étreint, c'est la vieille en personne :

Accusant vetulam membrorum turba senilis,
Collum nervosum, scapulorum cuspis acuta,
Saxosum pectus, laxatum pelligibus uber,
Non uber, sed tam vacuum quam molle, velut sunt
Bursae pastorum, venter sulcatus aratro,
Arentes clunes macretudine, crudaque crura,
Inflatum genu, vincens adamanta rigore...³

La *Vetula*, que son auteur ne pouvait espérer bien sérieusement faire prendre pour de l'Ovide, se signale dès le premier coup d'œil comme d'une époque tardive : il est avéré qu'elle ne remonte pas au delà du XIII^e siècle et il est possible qu'elle ait été composée par Richard de Fournival ⁴.

1. Comparer *Richeut* :

1151 « Mais mout par sui herdie et ose
Que ç'ai enpris.
Par la foi que doi saint Denis,
Trestot l'avoir de cest païs
Ne me garroit,
Se li chevaliers (*père de la jeune fille*) lo savoit,
Que n'aüsse de mort destroit. »

2. Comparer *Richeut* :

1175 Sansons foloie :
.v. sous li done de monoie,
Et si li dit que plus acroie
S'an a mestier...

3. Comparer *Richeut*, v. 1275 ss.

4. Voir Cocheris, dans son édition de la traduction de la *Vetula* par Jean Lefèvre, p. XXII ss.

Mais un autre texte nous ramène en plein ^{xiii}^e siècle : c'est le poème latin de *Baucis* ¹. Cette pièce, qui appartient au genre qu'on appelle assez improprement la comédie élégiaque (il s'agit de poèmes narratifs), se trouve dans un manuscrit de Berne, où elle est copiée d'une écriture de la fin du ^{xiii}^e ou du commencement du ^{xiiii}^e siècle. Les critiques qui s'en sont occupés en placent la composition entre l'*Amphitryon* et l'*Aulularia* de Vital d'une part, et d'autre part l'*Alda* (avant 1170) de Guillaume de Blois. — La vieille Baucis a vendu cent et cent fois à de nouveaux amoureux la virginité de Glicerium, dont elle excelle à réparer les brèches. Elle rencontre Traso, une sorte de « miles gloriosus », et n'a pas de peine à l'enflammer pour la fleur de vertu qu'elle lui propose :

37 Virgo, sed virga, sed flos, sed fructus amoris,
Lumen virgineum, forma decore nitens... ².

Après avoir accumulé les cadeaux, après avoir été longuement berné, l'amant est admis dans la demeure de Glicerium. Celle-ci le supplie d'épargner sa virginité ³. Cependant rendez-vous est pris pour la nuit suivante. Baucis aura le temps d'apprêter la vierge, et il n'y aura pas trop de tout son art :

307 Baucis virgineum temptans revocare pudorem
Provida propositae colligit apta rei :
Herbas, unguenta, potus, medicamina, cantus,
Quae vobis breviter enumerare libet :
Corvi candorem, fumum, tria flamina venti,
Caeci cujusdam lumina, noctis avem,
A calvi fronte crines membrumque spadonis,
Auditum surdi, verba carentis eis,
Ignovomani glaciem defunctorumque calorem,
Insani sensum cum ratione bovis,

1. Publié par H. Hagen, dans les *Jahrbücher für classische Philologie*, t. 97, 1868, p. 711.

2. Comparer *Richeut* :

1150 « Vaincue l'ai, la fleur de rose... »

C'est *Richeut* qui s'exprime ainsi, quand elle feint d'avoir décidé Hersent.

3. Comparer *Richeut*. Au moment où Samson approche Hersent :

1226 La pute (*Hersent*) tremble dant a dant.

« Avoi ! Florie,

Avez me vos donques traïe ? »...

1238 Plore et sanglote mot a mot

Tot par faintié.

Duri mollitiem lapidis cum murmure stagni,
 Quercus pomiferas, vimina plena piris,
 Praeterea rugas pueri, barbas vetularum,
 Virus cerbereum quaerit, ut addat eis.
 His ibi confectis facit ex meretrice puellam ¹.

La nuit promise vient : Traso, dupe jusqu'au bout, s'en va satisfait.

Mais ce n'est pas encore là, dans le poème de *Baucis*, la plus ancienne apparition du thème. On le trouve aussi dans un ouvrage de l'antiquité classique, dont le sujet n'aurait pu être que grave si son auteur n'avait été lui-même rien moins que tel, je veux dire les *Fastes* d'Ovide ². Le poète expose les origines de la fête où les Latins célébraient la divinité Anna. Il rapporte longuement, à ce propos, les pérégrinations de la sœur de Didon après la mort de cette dernière, puis son arrivée dans l'Olympe. Elle venait d'être admise au nombre des immortels. Aussitôt Mars vient solliciter son concours pour une entreprise amoureuse. « Ta fête tombe, lui dit-il, au même mois que la mienne : rends-moi service. Depuis longtemps j'aime Minerve : fais en sorte que je puisse m'unir à elle :

684 Conveniunt partes hae tibi, comis anus ³.

Anna le berce de promesses et fait traîner ses sottes espérances. Il la presse. Alors : « J'ai fait ta commission, finit par répondre la vieille ; la déesse a cédé à mes prières. » Mars la croit ; il apprête la chambre de ses amours. Mais celle qu'il y conduit, il ne se doute pas que c'est Anna elle-même, cachant son visage de voiles, selon la coutume des nouvelles épousées. Au moment de l'embrasser, il la reconnaît, et sa fureur est immense ⁴.

1. Comparer *Richeut*, v. 1035 ss.

2. *Fastes*, livre III, v. 523-696.

3. Allusion au rôle traditionnel d'entremetteuse attribué aux vieilles femmes et, particulièrement, à celui d'Anna dans les amours d'Enée et de Didon.

4. Cette énumération des textes apparentés à *Richeut* n'est pas complète et ne vise pas à l'être.

D'autres œuvres anciennes ont des analogies avec le poème, mais beaucoup plus lâches que les précédentes. C'est pourquoi on n'a mentionné ici ni le *Miles Gloriosus*, où Pyrgopolynice est roué de coups au moment où il entre dans la chambre de la jeune femme qu'il convoite et auprès de laquelle on l'a attiré (rapprochement fait par Hagen entre le *Miles* et *Baucis*), ni la *Casina*, où le vieux Stalinon et son esclave Olympion trouvent dans le lit de Casina, non pas l'objet de leur espoir, mais leur propre rival, Chalinus (rapprochement fait par M. Bédier, *ouvrage cité*, p. 91).

Dire que *Richeut* a tout à fait même sujet que ces divers poèmes, ce serait faux. Mais du moins il a de commun avec eux la scène de la mystification ; et c'est un point important. Depuis que M. Bédier a exprimé l'avis que, dans ce conte, il fallait voir surtout un tableau de mœurs où l'intrigue n'est rien ¹, le jugement a eu de longs échos ² : il peut pourtant paraître trop absolu : il y a dans *Richeut* une intrigue, et dont une bonne partie est fournie par un thème qu'on retrouve ailleurs. Notez qu'à l'époque où fut composée la pièce, Ovide était en pleine vogue et qu'il n'y avait pas historiette de lui qui ne courût le monde. Les écrivains, à l'envi, reprenaient ses fantaisies à leur compte. Et pour ce qui est des *Fastes*, dont on pourrait penser qu'ils étaient moins connus, ils étaient pourtant pratiqués. On les lisait dans les écoles, à telles enseignes qu'à Orléans, maître Arnoul, le rival de Matthieu de Vendôme, en avait composé un commentaire ³ qui eut assez de réputation pour qu'Alexandre de Villedieu ait jugé à propos, comme il semble, de le prendre à partie ⁴. Or il n'est pas douteux que l'auteur de *Richeut* eût lu son Ovide. Richeut et Samson se sont formés à l'école du maître latin :

747 Mout set Richeut de l'Art d'aimer ⁵
 Qui Sansonet vialt dostriner ;
 Et mout cuide
 Sansonez savoir par Ovide.

Si donc, pour le dessin complet de l'action, le poème n'offre de ressemblance parfaite avec aucune autre œuvre, par une de ses parties du moins il se rapporte à une tradition que son auteur n'a pas créée. Et il est remarquable que cette tradition ne s'exprime pas principalement en des œuvres de langue vulgaire : le plus ancien

1. *Ouvrage cité*, p. 268, n. 1.

2. Voir, par exemple, L. Sudre, *Les sources du roman de Renart*, p. 153 ; Voretzsch, *Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur*, 2^e édit., p. 412 ; etc.

3. Il nous est parvenu. On le lit dans le manuscrit latin de la Bibliothèque nationale n° 8241, f°s 1-24. Ce qu'il dit à propos de l'histoire d'Anna est, du reste, sans intérêt particulier.

4. Dans son prologue de l'*Ecclesiiale* (*Notices et extraits des manuscrits*, t. XXII², p. 115) :

Sacrificare deis nos edocet Aurelianus,
 Indicens festum Fauni, Jovis atque Liei.
 Hec est pestifer, David testante, cathedra...

5. On imprime ordinairement en romains et sans capitale, comme si l'on n'avait pas reconnu là l'ouvrage d'Ovide.

des fabliaux français a, par son sujet, des attaches étroites avec des récits latins ¹ et il est évident que c'est une œuvre de clerc.

Œuvre de clerc aussi, à considérer la mise en forme. Si grossier qu'il soit quant aux mœurs, le poème n'est pas sans finesse littéraire ; son auteur ne manque pas d'esprit, et plusieurs traits indiquent qu'il est un lettré. Passons les détails, tels que, par exemple, le nom de *meretrix* qu'il donne deux fois à Richeut (v. 985 et 1207) ; et arrêtons-nous à son goût de la parodie, qui manifeste assez nettement l'état de sa culture. M. Bédier a remarqué ² que le récit des courses de Samson à travers le monde (v. 862-873) rappelle celui des « quêtes » des chevaliers de la Table ronde. Ce ne sont pas les mêmes comparaisons que me suggère le texte. D'abord, si *Richeut* est vraiment de l'année 1159 ou de peu postérieur, ce n'est pas aux romans bretons qu'il faudrait penser (existaient-ils déjà ?), mais plutôt aux exploits des héros de chansons de geste, à ceux des douze pairs. Mais ce ne sont pas non plus ces hommes de guerre que rappelle Samson : ils n'étaient pas les seuls à aller par les routes, il y avait aussi les gens de science. Il serait trop long de rapporter ici tout ce qu'on sait de ces voyages d'études, un des usages les plus notables du temps, qui conduisaient un Adelard de Bath (première moitié du XII^e siècle) d'Angleterre en France, puis en Italie, puis en Sicile, puis en Cilicie, puis en Syrie. C'est pour faire valoir ses connaissances que le charlatan de l'*Herberie* ³ composée par Rutebeuf se vante d'avoir visité le Caire, la « Morée », Salerne, la Pouille, la Calabre et jusqu'à l'Inde. Samson excelle par l'art. Il « sait » (le mot revient vingt fois), il est « sage ». Son succès sur la vaste terre, c'est la consécration des études soignées qu'il a faites à l'école. Il est le maître qui domine par son talent. Et la parodie, s'il y en a bien une, porte ici sur la vie des clercs.

Il n'est pas impossible qu'il y en ait une autre portant, celle-là, sur un objet littéraire. On considère couramment que *Richeut* a fait partie d'un ensemble de contes qui ne nous sont pas parvenus et

1. Voici encore une trace du thème en ce simple vers, inséré dans une diatribe contre les femmes (J. Werner, *Beiträge zur Kunde der lateinischen Literatur des Mittelalters*, p. 29, v. 14) :

Femina leena nubit quasi virgo serena.

2. *Ouvrage cité*, p. 268, n. 1.

3. Édition Jubinal, t. II, p. 51.

qui mettaient en scène la « jongleresse d'amour » ¹, que c'est « une branche d'un roman biographique d'un genre particulier » ². La preuve paraît en être fournie d'abord par les vers du début :

Or faites pais, si escotez
Qui de Richaut oïr volez ;
Soventes foiz oï avez
Conter sa vie.

Mais l'affirmation contenue dans cette strophe ne doit pas être prise au pied de la lettre : des formules de ce genre on sait ce que vaut l'aune. D'autre part, les vers 40-57, où il est question des triomphes remportés par Richeut sur un prêtre, sur un chevalier et sur un certain Guillaume Lerdefitier ³, ont l'air de renvoyer à des faits connus par ailleurs ⁴. Mais ce procédé littéraire n'implique pas plus l'existence d'autres contes que, dans *Courtois d'Arras* par exemple, les vers où le tavernier renseigne Courtois sur les mœurs de Porrette :

358 Plus set Porrete de Renart
Que vous ne savés d'Insangrin :
360 Ele cunchia Damagrin,
Entre li et Baudet d'Estruem,
Qu'il n'en porterent rien del suen,
Ains furent cunkié si andoi
Que l'uns laissa son palefroï.

En fait, que veut dire l'auteur de *Richeut* ? Simplement que son héroïne a fait des victimes dans tous les ordres :

59 Clerks et chevaliers et borjois
Et les vilains

Il n'y a pas à chercher plus loin. Et, si l'on revient aux premiers

1. J. Bédier, *ouvrage cité*, p. 266, n. 1, et aussi édition du *Roman de Tristan* de Thomas (*Société des anciens textes français*, t. II, p. 46).

2. G. Paris, *Mélanges de littérature française* p.p. Mario Roques, p. 55, n. 2.

3. Le nom reste encore à expliquer.

4. En effet, il ne s'agit pas ici (à moins d'une inconséquence dont les exemples ne sont pas rares chez d'autres conteurs) des personnages qui paraîtront ensuite dans le récit : le prêtre ne sera pas « démembré et ocis » ; le chevalier, qui n'est pas nommé ici, le sera plus loin ; et inversement il ne sera plus question du Guillaume ici nommé.

vers du poème, il n'y faut pas voir autre chose qu'une intention parodique : le fabliau commence comme une vie de saint. Qu'on ne tienne pas pour invraisemblable la hardiesse d'un pareil trait : on trouve expressément, nommée, dans le *Boucher d'Abbeville* ¹, « sainte Richeut » l'entremetteuse.

Cette interprétation n'est pas sans prendre un surcroît de force quand on considère la forme métrique du poème. Il est composé de petites strophes de deux ou trois vers octosyllabiques terminées par un vers plus court, ordinairement de quatre syllabes, qui amorce la rime de la strophe suivante. Cette forme est bien connue : Rutebeuf s'en est servi avec prédilection. Les exemples qu'en fournit la littérature française ont été catalogués par Naetebus, dont le relevé doit être complété par le dit de *Dan Denier*, la deuxième partie du *Privilège aux Bretons* et *Pyrame et Thisbé*. Ce dernier texte et celui de *Richeut* sont les plus anciens de la série. C'est en eux qu'il faut chercher à quelle pensée a répondu originairement l'emploi du mètre en question. Dans les pièces postérieures où il a été adopté, le sujet, à quelques exceptions près ², a un caractère moral ³ et quelquefois même religieux ⁴. Dans *Pyrame*, les passages où il est employé constituent des monologues du genre complainte ⁵. Dans *Richeut*, on peut se demander si l'auteur n'aurait pas recherché un effet plaisant en appliquant, contre toute attente, à l'histoire de ses singuliers personnages une forme qui appartenait traditionnellement à la complainte hagiographique. Il n'y en a pas de preuve formelle ; mais tels indices portent à le supposer. Cette forme est enregistrée dans les traités de versification latine de l'époque. C'est la strophe *couée* dont la *queue* est rattachée par la rime à la strophe suivante

1. A. de Montaiglon et G. Raynaud, *Recueil général des fabliaux*, t. III, p. 416. Tous les manuscrits, il est vrai, ne donnent pas cette leçon ; mais le fait n'en est pas moins significatif.

2. Le dit de l'*Herberie*, celui des *Choses qui faillent en ménage* et le *Privilège aux Bretons*. Peut-être y a-t-il, dans ces pièces aussi, recherche d'un contraste comique entre le sujet et la forme.

3. *Des Cornetes* (Jubinal, *Jongleurs et trouvères*, p. 87) ; le dit de *Vérité* (Jubinal, *Nouveau recueil*, t. II, p. 83) ; presque toutes les pièces de Rutebeuf ; l'*Hypocrisie des Jacobins* de Jean de Condé.

4. L'*Ave Maria* et le *Miracle de Théophile* de Rutebeuf.

5. Voir mes *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois*, p. 30, n. 1.

(*rythmi caudati continentes*¹). A quels sujets elle était spécialement réservée, les traités ne le disent pas. Mais les exemples qu'ils en

1. Voir G. Mari, *I trattati medievali di ritmica latina*, p. 15, 21, 26, 32, 88.

Quelques remarques complémentaires trouvent ici leur place. Elles ont trait aux rapports de la rythmique de *Richeut* avec la rythmique latine.

1° *Vers du corps de la strophe*. Tous les exemples donnés par les traités dans l'étude des *rythmi caudati* sont, selon l'appellation d'alors, des tétramètres « spondaïques », c'est-à-dire, plus exactement, des tétramètres trochaïques (étant entendu que la caractéristique du vers est dans le dernier mètre). Mais il résulte d'une observation de Jean de Garlande (Mari, *recueil cité*, p. 53) qu'aux rythmes trochaïques correspondent des formes iambiques analogues.

En français, la chute de l'atone en fin d'hémistiche ou en fin de vers fait que le seul rythme possible est l'iambique, sauf quand l'accompagnement musical rend leur valeur aux atones finales. Il en résulte que le rythme de *Richeut* est iambique, et il est notable qu'il est très fortement marqué par la mise presque régulière des toniques aux places fortes du mètre. Les exceptions se présentent. Pourtant, si l'on atteignait au texte original et authentique du poème, il serait possible que certaines irrégularités disparussent : ainsi, au vers 293

Soz l'obier frois,

M. Mario Roques (*Romania*, XLIII, 599) a proposé, pour des raisons de sens, la correction

Soz lo bierfroï,

qui rend au rythme sa pureté. En tout cas, il y a dans toute la pièce une cadence iambique très sensible, infiniment plus accusée que dans tous les poèmes postérieurs du même type métrique et surtout que dans les poèmes octosyllabiques. Il n'est pas téméraire d'y voir une influence de la rythmique latine du même temps, dont il s'avère ainsi qu'elle était familière à notre auteur.

2° *Nombre des vers de la strophe*. Dans les exemples des traités, le corps des strophes comprend deux, trois ou quatre vers, mais, quand plusieurs strophes sont consécutives, le nombre des vers y est le même. Il en va différemment pour *Richeut*, où les strophes ont un nombre de vers variable, sans toutefois dépasser quatre. C'est sans doute une licence. Rutebeuf ne se la permet pas.

3° *Cauda*. Dans les exemples latins, la *cauda* est un dimètre. C'est aussi le cas dans *Richeut*, et comme, selon l'usage français, la finale atone du vers ne compte pas, le rythme de la *cauda* y est iambique.

A ce propos, notons en passant qu'il y a telles productions françaises où la *cauda* (appelée aussi *differentia*) a, au contraire, un rythme trochaïque. C'est le cas du petit vers à terminaison féminine et hors rime qui clôt les laisses de certaines chansons de geste. Jean de Garlande (Mari, *recueil cité*, p. 44) explique (et ce qu'il dit de la strophe de deux, trois ou quatre vers tétramètres semble pouvoir s'étendre à une strophe de n'importe quelle longueur et faite de vers d'un nombre quelconque de syllabes) explique que le couplet trochaïque comporte une *differentia* iambique et que le couplet iambique comporte une *differentia* trochaïque (sauf naturellement, ce qu'il ne dit d'ailleurs pas, dans le cas des *caudati continentes*, où il faut bien que la *cauda* soit du même rythme que les autres vers, puisqu'elle rime avec le corps des

fournissent presque tous (et on observera qu'ils puissent habituellement dans la poésie de haute tenue) ont le caractère soit de panégyriques, comme ¹ :

Vale, doctor, flos doctorum,
 Gemma, decus clericorum;
 Cetum vincis nam proborum
 Rithmicando.
 Cunctos vincis componendo,
 Cunctis spes es in solvendo,
 Et de te nulla perpendo
 Nisi bona.

ou comme ² :

O Baudine, flos cantorum,
 Palma, decus, lux bonorum,
 Te conservet rex sanctorum
 Per millena.
 Tua vincis cantilena
 Pulchra cuncta vel amoena
 Plus quam... Filomena
 Cum decore. Etc.

soit de légende sacrée, comme l'exemple donné par le *Laborintus* et qui se rapporte à la conversion de saint Paul ³ :

III, 595 Persecutor Christiani
 Nominis Saulus ⁴, insani
 Lupi more,

strophes). Il écrit : « Nota quod spondaïca differentia (c'est le cas du petit vers des laisses) in iambico rithmo (c'est le cas, comme on l'a rappelé ci-dessus, de la poésie française en général et par conséquent du corps de toutes les laisses) incipit ab imo (« commence par une faible ») et tendit in altum (« et continue par une tonique ») in scansione, et additione unius sillabe (c'est la syllabe féminine qui termine le petit vers), ut similis sit spondaïco (un trochée). » Je ne dis pas qu'ainsi s'explique complètement l'emploi de ce petit vers à finale féminine des laisses épiques ; mais on voit du moins ce qu'il représentait pour les contemporains. Il ne faut plus l'appeler un « petit vers à finale féminine », mais une « *cauda* ou terminaison trochaïque ».

1. Mari, *recueil cité*, p. 15. C'est le même exemple que répètent les autres rédactions du traité, p. 20-21 et 26.

2. *Ibidem*, p. 32.

3. Leyser, *Historia poetarum et poematum medii aevi*, p. 851.

4. *Saulus*, au lieu du *salus* de l'édition Leyser, d'après le ms. de Vienne 883 (Wattenbach, dans l'*Anzeiger*, XVII, 36).

Vocis terrêtur clamore :
 « Prosequi me manu, ore
 Bonum reris ?
 Durum est, non potens eris,
 Contra stimulum si quaeris
 Calcitrare. »
 Confortatus praedicare
 Paulus coepit affirmare :
 « Hic est Christus. »

D'autre part, il faut remarquer le rapport de cette forme de strophe couée, sinon pour tous les détails, du moins pour la ligne générale, avec celle des hymnes rythmiques dont on peut faire une ample moisson dans le recueil de Dreves. C'est pourquoi, dans le choix même du rythme dont s'est servi l'auteur de *Richeut*, il ne paraît pas téméraire de voir une plaisanterie d'érudit.

Une dernière intention de parodie, enfin, se laisse découvrir dans le nom que le poète a donné à son vaurien de héros : il l'appelle Samson et ce n'est pas au hasard. La défaite de l'homme fort d'Israël par Dalila était un exemple célèbre de la malice des femmes :

Cur Samson ruerit, toto nil notius orbe ¹.

Le Samson de *Richeut* est bien l'homme fort, lui aussi, à sa façon, maître souverain de toutes les femmes, mais qui sera vaincu pourtant par une femme.

Ainsi, en bout de compte, on aperçoit assez clairement que c'est à l'eau des traditions d'école que notre auteur fait tourner son moulin. Il est beaucoup plus près du courant latin que ne le laisse soupçonner une lecture rapide. En quittant le langage des clercs pour celui du peuple et en apportant devant le grand public un récit d'un genre inédit, peut-être a-t-il usé d'une initiative qui a fait sensation. Ce serait l'explication du succès considérable qu'il semble avoir obtenu. M. Bédier ² a relevé les textes où son œuvre a laissé des traces : le *Roman de Tristan* par Thomas, le dit des *Deux bourdeurs ribauds*, le fabliau d'*Auberée*. Ajoutons-y que le sujet même s'en retrouve dans un autre fabliau : le *Prêtre et Alison* ³, de Guillaume Le Normand. Il s'agit d'un chapelain qui convoite la jeune Marion.

1. J. Werner, *Beiträge...*, p. 30, v. 21.

2. *Les fabliaux*, p. 266, n. 1.

3. A. de Montaiglon et G. Raynaud, *Recueil général des fabliaux*, t. II, p. 8.

La mère, résolue à le bafouer et feignant d'accéder à son désir, se met d'accord avec sa servante Herselot et le convoque, un soir. On fait faire joyeuse chère au galant et on lui soutire tout ce qu'on peut d'argent. Après quoi on le conduit dans la chambre de la jeune fille, où il n'y a « ni luminaire, ni chandelle ». Mais dans le lit, celle qui a pris place, c'est Alison, qui peut bien dire

« Ainsi sui pucele com Rome,
C'onques pelerins n'i entra. »

Alison joue la comédie de l'innocence et le prêtre en est dupe. Mais Herselot allume un tas de paille et crie au feu. Le chapelain reconnaît sa méprise, et, pour mettre le comble à sa confusion, le maître boucher du village, accouru avec quelques compères, le roue de coups. La trame du conte, le nom d'Herselot, plusieurs particularités, telles que le couplet ici bien mal amené d'Alison sur sa virginité, tout dénote une réplique de *Richent*.

*
* *

Cette dernière constatation nous ramène naturellement à notre question initiale : entre le Roman de Renard et *Richent*, quel rapport y a-t-il ? Aucun assurément, à considérer le fond des récits. Mais dans tous deux figure le nom d'Hersent : c'est un fait, il s'agit de l'expliquer.

L'attribuer au simple hasard, c'est une solution ; mais elle n'aurait de valeur qu'à condition que l'explication par un lien de causalité vînt à faire défaut. Ce n'est pas le cas.

D'un jeu de causes examinons les trois formes possibles.

La première possibilité est que l'auteur de *Richent* ait pris le nom d'Hersent au Roman de Renard. Mais rien par ailleurs ne fournit l'indice qu'il ait connu ce roman. M. Lecompte a observé que les vers 940-1, qui rappellent comment le renard prit la corneille « par engin », font allusion à une fable latine. Il n'y a rien non plus à tirer du terme d'« orse » pris comme injure aux vers 216 et 381.

L'auteur de *Richent* et celui ou plutôt ceux de *Renard* auraient-ils donc pris le nom d'Hersent à une source commune ? c'est la seconde possibilité. « Pas plus que ceux d'Isengrin et de Renart, écrit

M. Sudre ¹, les noms de Hersent et de Richeut ne sont de l'invention de nos trouveurs. Ils les ont trouvés existant avant eux et consacrés par un usage presque séculaire. Se rencontrant dans deux genres d'écrits distincts qui ne semblent pas avoir eu d'influence l'un sur l'autre, désignant ici et là des types identiques, il est à croire qu'ils avaient quelque chose d'universel et de populaire. »—Éliminons le nom de Richeut : nous avons dit comme il serait aventureux de fonder aucune conclusion sur les deux passages de *Renard* où il se trouve. Retenons celui d'Hersent. Dans les autres exemples qu'en offrent les textes littéraires il est habituellement porté par des femmes d'un type assez uniforme, vieux laiderons, repoussantes « pautonieres », usées sous le harnais, et qui, parfois, s'emploient au métier d'entremetteuses. Il n'est pas possible de dire, pour tous les cas, si c'est par un rappel du personnage de *Richeut*. Ainsi, dans *Aiol*, pour la femme du boucher Hagenel, « al ventre lé », qui « ot le panche grosse », et qui est affreusement embouchée. Ainsi encore pour la vieille entremetteuse du *Prêtre teint* ². Mais le plus souvent le rapport avec la goton de *Richeut* se laisse plus ou moins nettement apercevoir. Dans le *Fableau d'Aloul* ³ (p. 266), le portrait d'

Hersent, une vieille baiasse,
Qui mout estoit et mole et crasse

rappelle ce passage de *Richeut* :

1058 Une beasse
Avoit en la maison, mout grasse,
Qui de tripot sot une masse.

Dans le dit de *Folle largesse* ⁴ les noms d'Hersent et de Richeut sont associés par le même vers. Dans le *Prêtre et Alison*, qui est, comme on l'a vu, une nouvelle mouture de *Richeut*, il est clair que le nom d'Herselot est un emprunt à ce dernier poème. Bref, il est à peu près certain que, dans la plupart des textes littéraires, lorsqu'apparaît un personnage du nom d'Hersent, c'est l'effet non pas

1. *Les sources du roman de Renart*, p. 153.

2. *Recueil général des fabliaux*, t. VI, p. 11, 13, 14.

3. *Recueil cité*, t. I, p. 266 ss.

4. *Recueil cité*, t. VI, p. 57.

de je ne sais quel vague usage « populaire », mais bien d'un souvenir conscient du conte de *Richeut*.

Si le Roman du Renard nomme la louve Hersent, n'est-ce donc pas par un jeu analogue et par un emprunt à *Richeut*? C'est la troisième possibilité ; et elle prend figure de vérité pour peu qu'on observe qu'il y a, en effet, entre la femme d'Isengrin et le personnage du fabliau des analogies qui justifient l'emprunt du nom. W. Grimm ¹ a défendu l'idée que l'épisode de la louve adultère était, dans le Roman du Renard, le développement du double sens donné au mot *lupa* par le latin, qui entendait par là à la fois « louve » et « prostituée ». M. Sudre ² ne l'écarte pas. Et en effet, ce double sens s'est conservé pendant le moyen âge : il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir le *Corpus glossariorum* de Goetz, le *Glossaire* de Du Cange ou le *Dictionnaire* de Godefroy. Le traité des *Synonymes* qui va ordinairement sous le nom de Jean de Garlande, mais qui est plutôt de Matthieu de Vendôme (seconde moitié du xii^e siècle) ou de Geoffroi de Vinsauf (début du xiii^e siècle), donne pour *meretrix* les équivalents « scortum, Thaïs, lupa, capra, chimera ³ ». Un auteur écrivant en latin était donc naturellement amené à donner à une courtisane le nom propre de Thaïs : non moins naturellement un auteur écrivant en français pouvait la dénommer Hersent. Or le caractère attribué à la louve dans le roman de Renard appelait en quelque sorte le sobriquet. Dès son entrée en scène, dans la branche II, la plus ancienne du roman ⁴, la louve tombe, si l'on peut dire, dans les bras de Renard ; un peu plus tard, toujours dans la même branche, prise de nouveau (cette fois de force) par Renard, elle est traitée comme la dernière des ribaudes et le spectacle qu'elle offre, complaisamment décrit, est celui de la plus honnie des créatures : et pourtant elle n'en conservera pas mauvais souvenir ⁵. Sa lubricité s'étale crûment dans la branche I, v. 2691 ss. Ses débordements et les traces dont son corps est marqué fournissent une ample et horrible matière à la description qu'en fait Hubert dans la branche VII. A un pareil personnage quel nom pouvait bien convenir? Le fabliau de *Richeut* fournissait ceux de Richeut

1. *Reinhart Fuchs*, p. XXXVIII.

2. *Ouvrage cité*, p. 155.

3. Vers 482, dans l'édition Leyser, *Historia poetarum et poematum*, p. 312 ss.

4. Comme l'a montré M. Foulet.

5. Branche VI, v. 925 s.

et d'Hersent, débauchées fameuses. L'auteur de *Renard* y a puisé et le nom qu'il a choisi, ce n'est pas celui de Richeut, type de la ruse et de la malfaisance : c'est celui Hersent, la proie grossière des hommes, la femelle flétrie.

*
* *

Ainsi il paraît très vraisemblable qu'il y a eu un emprunt du Roman du Renard à *Richeut*.

Cet emprunt s'est fait dès le plus ancien des contes qui composent le cycle, c'est-à-dire la branche II, et la conclusion va dans le même sens que celle où en est venu M. Foulet quand il a placé la composition de ce premier conte entre les années 1174 et 1177¹, à cette réserve près que nous nous bornons ici à constater, sans fixer de date, que le *Renard*, dans sa totalité, est postérieur à *Richeut*. Par là se trouve confirmé un point de chronologie qui est de quelque conséquence.

D'autre part, l'étude que nous avons engagée sur cette question aboutit à un second résultat, qui concerne les origines du fabliau : à l'aurore de ce genre qui a souvent passé pour éminemment populaire, ce que nous trouvons représenté par *Richeut*, c'est un poème tout imbu de l'esprit latin et de la culture de l'école.

Edmond FARAL.

1. La date de 1159, habituellement admise pour *Richeut*, se concilie très bien avec ce résultat. Il peut être vrai, comme le soutient justement, je crois, M. Foulet (*Le Roman de Renard*, p. 90 ss. et *Romania*, t. XLIII, 1914, p. 597) qu'on ait interprété trop étroitement les vers du poème

991 Droit a Tolose

Que li rois Henris tant golose

comme une allusion au siège de Toulouse de 1159, et, si Henri a « golousé » Toulouse encore longtemps après, la composition de *Richeut* pourrait être reculée jusqu'à une quinzaine d'années plus tard. Toutefois il faut tenir compte de l'allusion à Richeut contenue dans le *Tristan* de Thomas que M. Bédier (t. II, p. 55 de l'édition) situe entre les années 1155 et 1170.

DIVINITÉS ÉGYPTIENNES

CHEZ LES GRECS ET LES SÉMITES

I. — Les Deux-Justices.

La déesse M't (Mêt¹) souvent dédoublée en un couple désigné par le duel M'tj, joue un rôle si capital dans le Jugement des Morts que jusque dans les étiquettes de momie² et les papyrus funéraires d'époque romaine³ le Tribunal des Morts est désigné sous le nom de « Salle des Deux-Mêt ». Les historiens de la religion égyptienne passent en général assez rapidement sur ces figures jumelles indistinctes, de bonne heure plus ou moins complètement confondues avec Isis et Nephthys⁴. Mais la large place qu'elles tenaient encore, vers le début de l'époque grecque, dans la croyance des fidèles du culte osirien ressort de l'abondance et de la variété des traces que les Deux-Mêt et Isis-Mêt en particulier ont laissées chez les Grecs et les Sémites d'Égypte.

1. Ἀληθεία, Δικαιοσύνη, Δίκη ἀκέφαλος.

Le mot *mêt* réunit les significations de *justice* — c'est l'acception primitive⁵ — et de *vérité*. Devant ce vocable ambigu, les Grecs, comme les égyptologues modernes, ont dû choisir entre les deux interprétations possibles et ont donné la préférence tantôt à l'une et tantôt à l'autre.

1. Le mot était vocalisé à peu près ainsi à la basse époque, autant qu'on peut en juger par les transcriptions coptes.

2. Spiegelberg, *Griech. und Aeg. Eigennamen*, p. 7.

3. *Papyrus de Pamonthes*, I, 16-24 (Lexa, *Das demotische Totenbuch*, p. 8).

4. Sur les Deux-Mêt, v. Lepsius, *Einleitung in das Totenbuch*, p. 13 ; Stern, *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1877, p. 78 et suiv. ; Erman, *Aeg. Religion*, 2^e éd., p. 26 ; Sethe, *Sarapis und die sogenannten κάτοχοι* (*Abh. Gesellsch. Wiss. Göttingen, Phil.-Hist. Klasse XIV*, 5), p. 68, n. 1 ; W.-Max Müller, *Egyptian Mythology* (*The Mythology of all Races XII*), p. 100-1.

5. Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums* (3^e éd.) I, 1, p. 141 ; II, p. 101.

Nous trouvons la traduction par *Vérité* dans deux documents, l'un du début du III^e siècle avant J.-C., l'autre de quatre siècles postérieur. Hécatee d'Abdère¹ appelle 'Αληθεία l'image de Mêt que porte au cou l'archidicaste². La *Litanie grecque d'Isis*³ veut qu'à Menouthis la déesse ait été nommée 'Αληθία, en d'autres termes que l'Isis Menouthias ait été expressément identifiée à Mêt ; il n'y a aucune raison de suspecter cette information.

Mêt peut s'écrire hiéroglyphiquement par la coudée. Or la coudée, insigne du stoliste, s'appelle chez Clément d'Alexandrie πῆχυς δικαιοσύνης⁴. D'autre part, c'est la pendeloque représentant Mêt coiffée de la plume qui est visée dans le *Gnomon de l'Idiologue* par l'expression τὸ τῆς δικαιοσύνης παράσημον⁵ qui désigne l'emblème du proèdre (l'archidicaste d'Hécatee). La traduction δικαιοσύνη (ou Δικαιοσύνη) étant ainsi assurée pour *mêt* (ou *Mêt*) il n'est pas douteux que l'Isis *Dikaiosyné* des inscriptions déliennes de la fin du second siècle et du début du premier⁶ est une Isis-Mêt.

Disposant avec *vérité* et *justice* de deux manières de rendre un mot égyptien au sens trouble et d'autre part tenant compte du fait que ce mot sert de nom à deux figures séparées, des égyptologues modernes ont imaginé de réserver à l'une des *Mêt* le nom de *Vérité*, à l'autre celui de *Justice*⁷. Montrons que les Grecs d'Égypte en ont usé de même avec 'Αληθεία et Δικαιοσύνη (ou Δίκη).

A l'appui d'une généalogie qui fait d'Isis la fille d'Hermès (Thot)

1. Diodore de Sicile, I, 48, 6 et 75, 5. Sur l'appartenance à Hécatee, v. Schwartz, *Rhein. Museum*, XL, p. 225 et Pauly-Wissowa, s. v. *Diodoros*, c. 670.

2. Sur les monuments égyptiens qui représentent cette figurine de Mêt, cf. Stern, *l. c.*, p. 80, et surtout G. Möller, *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1920, p. 87.

3. Grenfell-Hunt, *Oxyrh. Papyri*, t. XI, n° 1380, l. 63 ; Lafaye, *Revue de Philologie*, 1916, p. 60.

4. Clément, *Stromat.* VI, 4 (757 Potter).

5. Schubart, *Der Gnomon des Idios Logos*, p. 31, 81 et *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1920, p. 92. La certitude de la traduction de *mêt* ou *Mêt* par δικαιοσύνη ne serait naturellement pas ébranlée au cas où l'on préférerait voir dans le παράσημον du *Gnomon* la coudée assignée par Clément d'Alexandrie au stoliste. P. Roussel a suggéré cette hypothèse (*Revue d'hist. et litt. relig.*, 1920, p. 330) sans connaître la rectification apportée par Möller et Schubart (*Zeitschr. für äg. Spr.*, 1920, p. 67 et 92) à la première lecture de Schubart.

6. P. Roussel, *Les cultes égyptiens à Délos*, nos 117, 122, 181, cf. n° 162, dédicace à Isis Aphrodite Dikaia.

7. Cf. Maspero, *Guide au Musée de Boulaq*, 1883, p. 159 ; cette conception a déjà été ruinée par Lepsius, *Einleitung*, p. 13, n. 1.

Plutarque rapporte ¹ qu'à Hermopolis on donne à la première des Muses les noms d'Isis et de Dikaiosyné. Plutarque unit par un lien factice la tradition relative à l'Isis-Dikaiosyné à l'histoire de la naissance d'Isis que le *de Iside* raconte par ailleurs ², mais son assertion repose sur une tradition authentique. Le culte de Mêt à Hermopolis est déjà attesté par le *Livre des Morts* ³ et la déesse est étroitement unie à Hermès-Thot dont elle est l'épouse ⁴; la connexion établie entre cette Dikaiosyné, parèdre d'Hermès-Thot, et les Muses est elle-même basée sur une particularité de la religion hermopolitaine, car un papyrus sans doute hermopolitain associe Ἑρμῆϊ καὶ Μουσεῖα ⁵. Mais le rapport de Plutarque est incomplet et nous pouvons établir que le collège des (neuf?) Muses d'Hermopolis avait à sa tête, à côté de Dikaiosyné, une Alèthéia. Les Papyrus W ⁶ et V ⁷ de Leyde (du début du iv^e siècle de l'ère chrétienne) contiennent, sous une forme dégradée mais reconnaissable, un tableau du panthéon hermopolitain où sont groupées, autour du dieu à qui s'adresse l'invocation (dieu innomé mais en qui, d'après les doryphores qui lui font cortège, Maspero ⁸ a reconnu Hermès-Thot) la Justice, les Muses, et la Vérité : οὗ ἡ δικαιοσύνη οὐκ ἀποκινεῖται (V : οὗ ἡ δικαιοσύνη οὐκ ἀποκλείεται), οὗ αἱ Μοῦσαι (V : οἱ ἄγγελοι) ὑμνοῦσι τὸ ἐνδοξὸν ὄνομα ⁹, ὁ ἔχων τὴν ἀψευστον ἀληθείαν. Il est clair que le copiste de W (pour ne rien dire de celui de V qui sous une influence juive ou chrétienne remplace Μοῦσαι par ἄγγελοι) n'a plus aucun sentiment de la valeur propre de δικαιοσύνη et d'ἀληθεία, et fort vraisemblable que déjà le rédacteur du texte dont dérivent W et V

1. Plutarque, *De Iside*, 3.

2. Plutarque, *De Iside*, 12.

3. *Totenbuch*, ch. 114 ; cf. Wiedemann, *Oriental. Literaturzeit.*, t. IV, c. 382.

4. Cf. les textes réunis par Budge, *The Gods of Egyptians*, t. I, p. 416-21 et Moret, *Rituel du culte divin journalier*, p. 138 et suiv.

5. *Pubbl. Soc. Ital., papiri greci*, V, 528, cf. Wilcken, *Archiv. für Papyrusf.* VI, p. 400.

6. Leemans, *Papyri graeci Musei... Lugduni Bat.*, W 17, ll. 39-43 (p. 143) ; republié par Dieterich, *Abraxas*, p. 196. Le texte a été rapproché de celui de Plutarque par Wiedemann, *l. c.*, c. 381 et suiv.

7. Leemans, *l. c.* V, 8, l. 9-10 (p. 29) ; republié par Dieterich, *Neue Jahrb. für Phil. und Paed., Supplb.* XVI, p. 809.

8. *Recueil de Travaux*, XXIII, p. 60, approuvé par Wiedemann, *l. c.*

9. W intercale ici le membre de phrase relatif aux doryphores.

avait cessé de comprendre que *Δικαιοσύνη* et *Ἀληθεία* ont été des noms mythologiques au même titre que *Μοῦσαι*. Mais, Plutarque aidant, on rétablit sans peine l'intention de l'auteur indéterminable dont s'est inspiré le modèle commun à W et à V : *Δικαιοσύνη* et *Ἀληθεία*, auxquelles font cortège d'autres « Muses »¹, sont les déesses principales de la ville d'Hermès, les assistantes de Thot, les deux noms de l'antique Mêt dédoublée.

La tradition de provenance hermopolitaine que représentent, à des états de déformation différents, Plutarque et les deux papyrus de Leyde remonte sans doute à la période hellénistique et l'on réussira difficilement à fixer de manière précise la date où elle a été rédigée en langue grecque. Mais l'emploi simultané des traductions par *Justice* et *Vérité* est très ancien et Hécatee d'Abdère nous apprend qu'il était pratiqué dès la génération des fondateurs de l'Égypte grecque.

La Justice (ici *Δίκη*) apparaît en effet, à proximité d'*Ἀληθεία* dans l'originale démonstration par laquelle Hécatee d'Abdère² entend prouver l'origine égyptienne des doctrines orphiques. C'est le spectacle des choses vues en Égypte qui a inspiré aux théologiens grecs l'idée de Charon nautonier des morts, des portes infernales en airain, de Diké et d'Aléthéia — car, dans le sanctuaire memphite d'Hécate *σκοτία*, il y a les portes de la Vérité près desquelles se trouve une image de Diké représentée sans tête (*πύλας Ἀληθείας, καὶ πλησίον τούτων εἰδωλὸν ἀκέφαλον ἐστάναι Δίκης*) —, du mythe des Hydrophores et de celui d'Oknos.

On voit aussitôt en quoi le détail relatif à Diké et Aléthéia concorde avec les autres faits allégués, et en quoi il diffère de l'entourage. Le batelier qui perçoit l'obole du passage, les prêtres qui versent l'eau dans le vase sans fond, l'homme qui tresse la corde au fur et à mesure détruite sont les figures que réunissait déjà Polygnote dans

1. Wiedemann, *l.c.*, c. 384 songe aux sept Hathors. Il s'agit en tout cas d'un groupe de divinités féminines égyptiennes, et c'est à tort que Wilcken voit dans le *Museion* d'Hermopolis un institut purement grec (*Archiv für Papyrusf.* II, p. 126 et VI, p. 400; cf. Walter Otto, *Priester und Tempel*, t. I, p. 9, note).

2. Diodore de Sicile, I, 96. Sur l'appartenance à Hécatee et la tendance du morceau, cf. Schwartz, *Rhein. Museum*, t. XL, p. 227 et Pauly-Wissowa, *l.c.*, c. 671; L. Parmentier, *Recherches sur le traité d'Isis et Osiris*, p. 26-8. L'attribution à Hécatee a été contestée sans motif valable par G. Möller, ap. Gressmann, *Abb. Ak. Berlin*, 1918, 7, p. 32, n. 3.

le Hadès de la Leschè de Delphes ; les portes d'airain qui s'ouvrent en grinçant sinistrement aux obsèques du bœuf Apis ¹, ce sont les *portae sacrae* que Virgile, d'après un modèle apparenté à celui d'Hécatee, place à l'entrée du Tartare, *horrisono stridentes cardine* ². Hécatee, voulant retrouver « en Égypte les traits caractéristiques de l'enfer des Orphiques », se borne donc à transporter dans la région de Memphis, sans en altérer le caractère que par un vernis superficiel égyptien, les figures et les choses immédiatement reconnaissables des tableaux infernaux de l'orphisme. Plus complexe est le cas de Diké et Alètheia. Hécatee vise bien une tradition orphique, attestée d'une part par le célèbre fragment d'Épiménide qui dès la fin du VI^e siècle associe les deux divinités ³, d'autre part par le mythe plus tardif ⁴ qui fait de Diké une justicière infernale. Mais on chercherait en vain dans la mythologie orphique ou dans la mythologie grecque en général l'idée d'une Diké sans tête : Hécatee a donc contaminé l'idée orphique par un élément d'autre provenance dont on peut demander à la mythologie et l'art égyptiens de rendre compte.

La Δίκη ἀκέφαλος d'Hécatee, c'est Mêt décapitée ⁵. Cette image de la *Justice* sans tête, dont l'explication reste à trouver ⁶, ne peut être séparée du mythe de la décollation d'Isis par Horus connu par le récit du *Papyrus Sallier* ⁷, par l'allusion du *de Iside* 20 à l'Ἰσιδος ἀποκεφαλισμός (Plutarque n'a pu se résoudre à reproduire ce conte sauvage) et par la variante adoucie que Plutarque a transcrite de

1. La mention de l'ensevelissement de l'Apis manque chez Diodore I, 96, 9 et doit être rétablie d'après Plutarque, *de Iside* 29, cf. Schwartz, *Rhein. Museum*, t. XL, p. 231, n. 2 et Parmentier, *l.c.*

2. *Énéide*, VI, 573-4, cf. 552.

3. Épiménide, p. 1 (Diels, *Fragm. Vorsokr.* 494, 18); cf. Diels, *Lehrgedicht des Parmenides*, p. 15.

4. Plutarque, *De sera numinis vindicta*, 22, p. 564.

5. Lanzzone, *Dizionario*, pl. LIX ; cf. Wilkinson-Birch, *Manners and Customs*, t. III, p. 184 ; W.-Max Müller, *Egyptian Mythology*, p. 99. Wilkinson a reconnu, *l.c.*, p. 185, l'identité de la Mêt décapitée avec la Diké acéphale, mais son rapprochement, au demeurant compromis par le voisinage d'absurdes combinaisons, a passé inaperçu.

6. W.-Max Müller, *l.c.*, p. 100 a émis l'hypothèse que Mêt décapitée est la *Justice* morte, Mêt munie de sa tête la *Justice* vivante.

7. *Pap. Sallier* II, 6-III, 6, cf. Chabas, *Calendrier des jours fastes et néfastes*, dans *Œuvres complètes*, t. IV, p. 149-151 ; Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, t. I, p. 176 ; Ed. Meyer, *Lexikon de Roscher*, II c. 366 ; Reich, *Rec. Travaux*, t. XXX, p. 210 ; Chassinat, *ib.* XXXIX, p. 92.

Iside 19¹. Les πύλαι Ἀληθείας près desquelles Hécatee place sa Diké doivent répondre à la *Salle des Deux Vérités*.

Disjointes entre les épithètes d'Isis-Vérité que nous ne connaissons qu'à Menouthis², et d'Isis-Justice que nous ne connaissons qu'à Délos, les deux interprétations concurrentes du nom de Mēt sont donc coordonnées chez Hécatee ainsi que dans la tradition d'origine hermopolitaine que perpétuent Plutarque et les Papyrus de Leyde. La dualité de Mēt a fourni le moyen de donner emploi à la fois à Δικαιοσύνη ou Δίκη et à Ἀληθεία qui au demeurant correspondent à des notions si voisines qu'elles en arrivent parfois, dans la grécité d'Égypte, à se confondre³.

Nous voyons donc que les Mēt, dont l'une est presque partout indiscernable d'Isis, ont pénétré par la voie de la *traduction* dans le panthéon gréco-égyptien. Il reste à montrer que leur nom a d'autre part été directement emprunté et que nous le retrouvons *transcrit* chez les Araméens, *adapté* chez les Grecs.

1. A. Delatte, dans son instructive étude sur l'Ἀκέφαλος θεός du panthéon magique gréco-égyptien, a rappelé à propos du dieu sans tête, le mythe de l'Ἰσιδος ἀποκεφαλισμός (*Bull. Corr. Hell.* 1914, p. 233). Il me paraît probable qu'il y a eu une influence directe de la représentation de Mēt sur celle du dieu décapité : cf. Pap. 46 de British Museum, l. 148 = *Bull. Corr. Hell.* 1914, p. 197 (ἐγὼ εἰμι ὁ ἀκέφαλος δαίμων... ἐγὼ εἰμι ἡ ἀλήθεια, ὁ μισθὸν ἀδικήματα γίνεσθαι ἐν τῷ κόσμῳ) et Papyrus Mimaut, l. 155-6 = *Bull. Corr. Hell.* 1914, p. 228 (ἀληθείας ταμία, δ[ικαι]οσύνης κτίστα).

2. Un autre exemple de la traduction par *Vérité* est peut-être offert par l'*Axiochos* rédigé au I^{er} siècle av. l'ère chrétienne : le pseudo-Platon fait siéger les deux Juges d'Enfer dans le πεδῖον Ἀληθείας (371 b). L'expression est du véritable Platon, mais celui-ci lui donne un tout autre sens (*Phèdre*, 248 b). Je croirais volontiers que l'auteur de l'*Axiochos* est tributaire de quelque Alexandrin qui sachant que les Égyptiens plaçaient dans la *Salle des Deux Vérités* un tribunal infernal analogue à celui que la doctrine orphique faisait siéger dans le λειμῶν (*Gorgias*, 524) a détourné de sa signification le πεδῖον Ἀληθείας platonicien.

3. La quasi-synonymie à laquelle pouvaient atteindre en terrain grec ἀληθεία et δικαιοσύνη ressort des nombreux textes rassemblés par Rudolf Hirzel, *Themis, Dike und Verwandtes*, p. 113 et suiv. Mais un pur Hellène n'aurait peut-être pas écrit cette phrase qu'on lit dans l'édit rédigé en l'an 68 dans les bureaux alexandrins du préfet d'Égypte Tibère Alexandre : τῆς ἀληθείας αὐτῆς οὐδὲν δοκεῖ δικαιότερον εἶναι (*Dittenberger, Or. gr. inscr.* 669, l. 57).

2. NEM'ETI-NÉMESIS.

Parmi les formules par lesquelles l'inscription de Carpentras ¹ veut assurer le bienfait de l'immortalité osirienne à feu Taba, fille de Tahapi, figure, à la l. 4, celle-ci : *הוי פלהה נמעתי*, *puisses-tu servir Nm'ti*. A la suite de Gesenius, *נמעתי* étant inintelligible par l'araméen et les égyptologues refusant d'y reconnaître leur bien (« aegyptium non, teste Maspero »), les éditeurs du *Corpus* ont traduit visiblement à contre-cœur : *sis adorans, deliciae meae*(?). Mais *נמעתי*, qu'en désespoir de cause on suppose mis pour *נעמתי* au vocatif, ne saurait représenter que le régime direct de *הוי פלהה* : aussi Lidzbarski ² et à sa suite Cooke ³ (ce dernier sans se résigner à abandonner complètement l'interprétation traditionnelle) ont-ils conjecturé que le mot pourrait cacher la désignation d'une divinité égyptienne. Supposition pleinement confirmée par les textes d'Égypte qui montrent qu'à la basse époque le fidèle d'Osiris se représentait la vie bienheureuse d'outre-tombe sous la forme d'une existence consacrée au service des dieux de l'autre-monde : le démotique *son âme serve*⁴ *Osir-Sokar le dieu grand, seigneur d'Abydos* est traduit dans les bilingues gréco-égyptiennes par *εἰρή δ' αὐτῆς ὑπηρετεῖν τὸν θεῶν μέγιστον* "Οσιριν ⁵ *ou ἐξῆσται σοι ὑπηρετεῖν τὸν μέγαν θεῶν* "Οσιριν ⁶.

A la place d'Osir-Sokar, dieu unique nommé dans la majeure

1. CIS II 141; Lidzbarski, *Handbuch der nords. Epigraphik*, p. 448; Cooke, *North-semitic Inscriptions*, n° 75. On place d'ordinaire la stèle de Carpentras à la fin du ve ou au iv^e siècle; j'abaisserais volontiers la date d'un siècle.

2. Lidzbarski, *l.c.*, p. 323.

3. Cooke, *l.c.*, p. 206.

4. Démotique *šms* « suivre, servir ». Spiegelberg, *Aegyptische und griechische Eigennamen*, p. 4 traduisait par « suivre »; mais les formules publiées par Reich, *Demotische und griechische Texte auf Mumientäfelchen*, n° 1 et 2 montrent que ce sens ne convient en tout cas pas pour la variante « *šms* devant Osiris » et Möller, ap. Gressmann, *Abh. Ak. Berlin*, 1918, 7, p. 66, n. 17, a remarqué que le *ὑπηρετεῖν* des bilingues gréco-démotiques impose le sens de « servir »; il est à peine utile d'ajouter que le texte araméen de Carpentras concorde entièrement avec le grec et achève de fixer le sens du mot.

5. Etiquette de momie bilingue de Strasbourg, publiée par Spiegelberg, *Rec. Travaux*, t. XXVI, p. 57.

6. Etiquette de momie bilingue du Louvre, signalée par Möller, *Abh. Ak. Berlin*, *l.c.*

partie des textes funéraires où figure ce vœu ¹, d'autres divinités peuvent apparaître ². Les femmes n'acceptent pas toujours de servir un dieu masculin, et cherchent une patronne d'au-delà dans leur propre sexe : à la Thébaine contemporaine d'Auguste pour laquelle a été écrit le second *Papyrus Rhind* on souhaite qu'elle prenne place dans la troupe qui sert Isis et Nephthys ³.

Dès lors il est évident que נִמְעַתִי que doit servir dans l'éternité la défunte Taba n'est autre qu'une désignation des déesses sœurs d'Osiris : le mot transcrit le groupe archaïque n; M'.tj — duel de M'.t précédé de l'article pluriel — qui s'est maintenu avec ténacité depuis les Pyramides ⁴ jusque dans les textes démotiques de l'époque romaine ⁵. La formule de Carpentras doit donc se rendre : *Puisses-tu servir Neme'ti*, c'est-à-dire les *Deux-Mêt* et est l'équivalent du passage cité plus haut du *Papyrus Rhind*. On ne traduira pas cependant : *Puisses-tu servir les Deux-Mêt*, car rien ne permet de croire que les Araméens aient eu le sentiment de la valeur exacte du groupe transcrit, et le rédacteur de l'inscription devait considérer נִמְעַתִי comme un conglomerat inanalysable.

On peut prévoir que quelque étiquette de momie ou quelque papyrus funéraire démotique nous rendra un jour ou l'autre le prototype égyptien de נִמְעַתִי הוּי פִּרְהָה. Mais même si devaient se multiplier les exemples originaux de la formule dont par hasard seule une version araméenne subsiste, le *Neme'ti* de Carpentras garderait un intérêt singulier : il enseigne que vers le temps des premiers Ptolémées n; M'.tj n'est pas un archaïsme qui ne doit qu'au conservatisme sacerdotal de survivre artificiellement dans les phrases consacrées des textes religieux, mais une appellation encore populaire parmi les dévots osiriens et qui reste d'un usage assez vulgaire pour être empruntée par les étrangers qui la traitent en nom propre véritable.

Il y a de fortes raisons de penser que les Grecs ont connu, comme les Araméens de la stèle de Carpentras, le nom, prononcé à peu près *Neme'ti*, qui englobait les deux déesses jumelles du groupe osirien, et que c'est par la rencontre de *Neme'ti* avec *Némésis* que s'explique la dualité des Νεμῆσις hellénistiques.

1. Exemples nombreux ap. Spiegelberg et Reich.

2. Spiegelberg, *l. c.*, p. 6, i.

3. *II Pap. Rhind*, 18, 7 dém. = Möller, *Die beiden Totenpapyrus*, p. 69.

4. Sethe, *Pyramidentexte* 317 (= Unas 453, Maspero, *Recueil*, t. IV, p. 52).

5. *Papyrus de Pamonthes*, 20 (Lexa, 7).

Dans toute l'étendue du monde grec, où la Némésis unique a été si populaire, les Νεμέσεις ne sont attestées qu'en deux points : en Égypte et à Smyrne. En Égypte, par l'inscription d'Alexandrie où une Arsinoé morte prématurément est censée crier vengeance contre ses assassins : θεῶ ὑψίστω... καὶ Ἡλίῳ καὶ Νεμέσεσι αἶρει Ἀρσινούῃ ἄωρος τῆς χειρὸς ¹, et par la formule obscure qui revient par deux fois dans une invocation du Papyrus V de Leyde, où elles sont nommées incidemment : ὦ τῶν Νεμέσεων τῶν σὺν ὑμῖν διατριβουσῶν τὴν πᾶσαν ὥραν κυβερνήται ². A Smyrne (d'où le culte des Νεμέσεις a gagné Halicarnasse ³) par une abondante série de représentations numismatiques ⁴, par un petit groupe d'inscriptions dont la principale est celle de Papinios le philosophe ⁵ et par des témoignages littéraires dont le plus important est celui où Pausanias raconte la fondation du sanctuaire des deux divinités.

La scène se passe au moment où va renaître Smyrne, détruite au VI^e siècle par Alyatte, et qui pendant près de trois siècles n'a vécu que sous la forme d'une agglomération de κῶμαι sans centre urbain. Alexandre, s'étant égaré au cours d'une partie de chasse, s'endort sur l'emplacement de la vieille Smyrne et voit en rêve deux déesses qui lui prescrivent de rebâtir la cité sur l'emplacement, voisin du Pagus, qu'elle n'a cessé d'occuper depuis; de là vient que depuis cette époque les habitants de Smyrne ont admis l'existence de deux Némésis et non plus d'une seule (δύο Νεμέσεις νομίζουσιν ἀντιμῆς ⁶).

Fable qui contient peu de souvenirs de la véritable histoire. Alexandre n'est pas venu à Smyrne et la seconde fondation de la cité n'est pas son œuvre, mais celle d'Antigone et surtout de Lysimaque. Mais fable qui n'est pas à rejeter en son entier : elle montre qu'aux yeux de ceux qui l'ont imaginée l'antique Némésis de Smyrne était une déesse solitaire comme la Némésis de Rhamnonte et du

1. *Bulletin de l'Inst. Égypt.*, 1872-3, p. 116; Schürer, *Sitzungsber. Ak. Berlin*, 1897, p. 213; P. Perdrizet, *Bull. Corr. Hell.*, 1912, p. 254 et 1914, p. 93.

2. Leemans, *Papyri Graeci*, t. II, p. 25 (= Dieterich, *Neue Jahrb. für Philol. und Paedag., Supplb.* XVI, p. 811).

3. CIG. 2662.

4. Cf. Posnansky, *Nemesis und Adrasteia* (*Bresl. Philol. Abh.* V), p. 132 et suiv. et Rossbach, *Lexikon* de Roscher.

5. CIG. 3163; reproduction plus correcte Posnansky, *Nemesis und Adrasteia*, p. 67.

6. Pausanias, VII, 3, 2.

reste du monde grec et que le dédoublement par lequel le culte de la Smyrne nouvelle se distingue de celui de la Smyrne préhellénistique est un fait relativement récent. Il n'y a aucune raison pour révoquer en doute l'exactitude de la tradition, réduite à ces termes ¹.

Constater la provenance de l'inscription d'Arsinoé, du papyrus V et des monuments smyrniotes, c'est établir que les deux Némésis ne se rencontrent qu'en Égypte et dans une ville neuve hellénistique qui a subi de manière intense l'action de la religion gréco-égyptienne ² ; on est donc en droit de se demander si ce n'est pas l'intervention

1. On admet assez généralement (cette thèse est notamment soutenue par Rossbach, *Lexikon* de Roscher, III, 143-5) que la Némésis de Smyrne était double dès l'époque préhellénistique et que dès le temps de Bupalos ou même avant Bupalos il y avait au Néméséion primitif deux statues de Némésis. Rossbach invoque deux textes : Pausanias (IX, 35, 5) mettrait les images archaïques des deux Némésis en connexion avec Bupalos ; Pausanias (I, 33, 7) qualifie d'antiques les ἀγιώτατα ξόανα aptères par opposition aux représentations ailées de l'époque ultérieure. Mais Pausanias IX, 35 dit simplement que dans le sanctuaire des Néméséïs (de la nouvelle Smyrne) on voit au-dessus des images des déesses, un groupe des Charites dont Bupalos est l'auteur. Il s'agit évidemment des deux statues de l'époque hellénistique et romaine et il n'y a souvent toute apparence (en dépit de l'inscription d'Égypte publiée par Froehner, *Rhein. Museum*, 1892, p. 307 et rééditée par Paul Perdrizet, *Bull. Corr. Hell.* 1914, p. 100) qu'un rapport de proximité tout accidentel entre les deux Némésis et le groupe de Bupalos, dont nous ne savons comment il est arrivé à orner le Néméséion fondé dans les dernières années du IV^e siècle ou peut-être au cours du III^e (Bupalos qui a vécu au lendemain de l'anéantissement de la vieille Smyrne n'a guère pu travailler pour le Néméséion primitif). — L'assertion de I, 33 est suspecte. Pausanias invoque l'antiquité des vénérables xoana sans ailes au cours d'une discussion par où il entend prouver la modernité relative des images ailées de Némésis, et l'information n'est vraisemblablement pas empruntée à la source qui a fourni les matériaux du contexte : le compilateur cite de mémoire, et ses souvenirs ont pu n'être pas exempts de confusion. Il est clair que s'il avait existé au sanctuaire de Smyrne un groupe de deux Némésis archaïques, la légende locale du rêve d'Alexandre et de l'origine tardive des deux Némésis n'eût pu naître. — Rossbach croit (c. 143) que les deux xoana préhelléniques ont servi de modèles aux graveurs des monnaies de l'époque impériale, et que les copies numismatiques, malgré leur infidélité, gardent la trace de l'archaïsme des monuments originaux. Mais le seul indice, d'ailleurs bien contestable, d'ancien style qu'il trouve à signaler (*Catalogue of Greek Coins, Ionia*, p. 110 (pl. XXXVIII, 2) et p. 250 (pl. XXVI, 8), monnaies de l'époque de Domitien) concerne une seule des Némésis : c'est reconnaître implicitement que l'autre Némésis a tous les caractères de l'époque tardive et que le groupe des deux déesses, de toute manière, n'a été constitué que bien après Bupalos.

2. Cf. Drexler, *Numismatische Zeitschrift*, t. XXI, pp. 107-117, 390 ; Rusch, *De Serapide et Iside in Graecia cultis*, p. 71-2.

d'un élément égyptien qui a déterminé la substitution de deux Némésis à l'antique déesse solitaire.

Or la ressemblance du nom de *Neme'ti* appliqué au couple féminin égyptien et de Némésis est frappante ¹. Croira-t-on qu'elle est fortuite ? Et n'accordera-t-on pas d'importance au fait que les déesses smyrniotes seront représentées ailées, comme l'étaient les Deux-Justices, que l'une d'elles s'arme de la coudée, hiéroglyphe et symbole de Mêt ? L'histoire du Néméséion de Smyrne, que nous entrevoyons grâce à l'inscription de Papinios, enseigne qu'un lien réel a uni le sanctuaire des deux déesses à la religion égyptienne.

Le plus important des textes épigraphiques smyrniotes où soient nommées les deux déesses les associe à Sarapis. Le philosophe Papinios se déclare voué à Sarapis, en qualité de Reclus, près les Némésis (ἐγκλ-τοχήσας τῷ κυρίῳ Σαράπιδι παρὰ ταῖς Νεμέσεσιν) : situation complexe, mais dont les papyrus du Sérapéum offrent l'exact équivalent. Le philosophe, Reclus dans le Néméséion, fait pendant à Ptolémée fils de Glaucias, Reclus dans l'Astartiéion du grand Sérapéum de Memphis ; le Néméséion de Smyrne est donc, sinon le sanctuaire d'un culte égyptien, du moins un sanctuaire fortement marqué de l'influence égyptienne, et il abrite la plus caractéristique des institutions de la religion sérapiaste, la κλτοχή ².

Mais l'inscription de Papinios est du règne de Caracalla (211 après J.-C.). Trois ou quatre siècles, peut-être près de cinq, la séparent de l'époque à laquelle a dû s'établir le culte et se fixer le type des deux Némésis. Peut-on entreprendre de faire remonter jusque vers le III^e siècle avant l'ère chrétienne l'introduction à Smyrne de la κλτοχή, indice d'une emprise profonde de la religion gréco-égyptienne ? N'hésitons pas à répondre par l'affirmative. La κλτοχή de Smyrne, dont le cas de Papinios atteste la persistance, est sans doute aussi vieille que celle de Priène, sûrement attestée vers l'an 200 av. J.-

1. Elle a été remarquée et correctement interprétée par Sethe, *l.c.*

2. Sans entrer dans l'examen du difficile problème de la κλτοχή et des controverses récentes auxquelles il a donné lieu (Sethe, *l.c.* et Goett. *Gel. Anzeigen*, 1914, p. 385 ; Wilcken, *Archiv für Papyrusf.*, t. VI, p. 184, Walter Otto, *ib.* p. 303) je note ici que la traduction d'ἐγκλτοχος par Reclus, contestée par Wilcken et soutenue par Sethe, me paraît la seule correcte ; que d'autre part la thèse de Sethe, qui considère la *réclusion* comme un emprisonnement sans caractère religieux, est complètement erronée, et que son auteur n'a pu la soutenir qu'en interprétant de la manière la plus arbitraire ou la plus embarrassée les textes décisifs de Memphis (*Pap. Louv.* 44, li. 18), de Priène, dont il va être question, et de Smyrne.

C.¹, et rien n'empêche d'admettre que le couple Neme'ti-Néméseis a été connu à Smyrne d'aussi bonne heure que l'Anubis adoré par les Synanoubiastes contemporains de la reine Stratonice ². L'arrivée des Néméseis égyptiennes à Smyrne peut donc fort bien être un épisode de la conquête de l'Asie-Mineure sud-occidentale par les cultes égyptiens, de la rapide diffusion du culte de Sarapis et de ses associés, bien connue aujourd'hui par les inscriptions non seulement de Smyrne et de Priène, mais de Milet, d'Ephèse, de Magnésie du Méandre ³, de Bargylia ⁴, et par le papyrus de Zoilos d'Aspendos, publié d'hier, et qui nous a appris combien, dès le règne de Philadelphe (258-7), la propagande en faveur des dieux d'Égypte fut ardente et féconde devers Aspendos ou Cnide ⁵.

Il n'est aucunement vraisemblable que l'équation Neme'ti-Néméseis ait été réalisée à Smyrne même : c'est bien plutôt à Alexandrie que des Grecs, attentifs à la similitude de nom et sans doute aussi à la parité de fonctions qui unissait les divinités funéraires égyptiennes à la Némésis attique, déesse de la fête des morts (Νεμέσις) ont hellénisé Neme'ti en Νεμέσις. C'est aussi d'Alexandrie qu'est venu à Délos le culte d'Isis Némésis ⁶, dont le nom s'explique désormais sans effort : les deux Mêt, ou Isis et Nephthys, étant Νεμέσις, Isis est Némésis.

II. — Sasm.

Le nom du dieu Sasm (Sasom, Sesom ⁷) n'est guère connu que

1. *Inschriften von Priene*, 195, cf. p. 311. Le caractère égyptien et religieux de la *χατογή* de Priène ressort, comme je l'ai montré *Revue épigraphique*, t. I, p. 251 de la comparaison avec le papyrus démotique 30605 du Caire.

2. Foucart, *Assoc. religieuses*, p. 234, n° 58 = Michel, 1223.

3. Cf. *Revue épigraphique*, t. I, p. 252-3.

4. *Jahreshefte oesterr. Inst.* 1911, Beibl. 58.

5. Edgar, *Ann. Serv. Ant. Eg.* t. XVIII, p. 175 ; cf. Wilcken, *Archiv für Papyrüs.*, t. VI, p. 395 et Vincent, *Revue biblique*, 1920, p. 169.

6. Roussel, *Cultes égyptiens à Délos*, nos 138, 139, 140.

7. La vocalisation phénicienne reste incertaine en dépit des transcriptions fournies par les versions grecques des inscriptions bilingues de Chypre, celle de Tamassos qui rend le nom propre théophore *ססמסס* par *Apasasome* (interprété en *Ἀψασσος* par Euting, *Sitzungsber. Ak. Berlin*, 1888, p. 123 et en *Ἀψασσος* par Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.* t. I, p. 185, cf. *Rep. Epigr. Sémi.* t. III, pp. 26 et 172) et celle de Larnaca qui rend *ססמסס* par *Σεσμοσ*. La vocalisation *Sasom* paraît

par les noms propres d'homme עבדסם et ססמי¹. Le premier est porté par sept personnages nommés dans des inscriptions phéniciennes d'Égypte (Abydos) et de Chypre (Tamassos, Citium, Larnaca). Les graffiti d'Abydos commémorent la visite au Temple d'Osiris d'un 'Abdsasm fils d'Ezratiba'al² et d'un Šallum fils d'Abdsasm³ qui ont dû vivre vers le IV^e siècle. Contemporains approximatifs de ces pèlerins de l'Osirion sont leurs homonymes de Chypre : 'Abdsasm de Tamassos⁴, qui en 350 dédie à Apollon Alasiotas⁵ une statue avec inscription bilingue, a reçu son nom à la fin du V^e siècle ou au début du IV^e. 'Abdsasm de Citium est sans doute né dans la seconde moitié du IV^e siècle, étant grand-père d'une Amatosir, canéphore d'Arsinoé Philadelphie en l'an 254⁶. Les trois 'Abdsasm de Larnaca, l'un fils de Hor et père d'Abdosir⁷, l'autre fils de Kalbelim⁸, le dernier fils de 'Abdhor⁹, doivent également appartenir à la fin de la période perse ou au début de la période macédonienne.

De ססמי¹⁰ il n'est que deux exemples, l'un épigraphique, l'autre exécuté, mais il n'y a pas de raison décisive en faveur soit de Sasm recommandé par Clermont-Ganneau, soit de Sasom, Sesom proposé par Lidzbarski (*Ephemeris für semit. Epigr.* I, p. 106). — La transcription Σοσμαι de la Septante pour I Chron. II, 40 n'a pas plus de valeur que le ססמי massorétique.

1. Clermont-Ganneau, *Amulette au nom du dieu Sasm* (*Rec. d'arch. or.*, t. II, p. 60, cf. *Rép. Epigr. Sém.* t. III, 1505) retrouve encore le nom de Sasm sur un petit monument, pierre taillée en forme de pyramide qui porte réparties sur trois de ses quatre faces les caractères ססם.

2. CIS. I 103 a = *Rép. Epigr. Sém.* III, 1309.

3. *Rép. Epigr. Sém.* III, 1336, 1337.

4. Euting, *Sitzungsab. Ak. Berlin*, 1887, p. 121-3; Ph. Berger, *Comptes rendus Ac. Inscr.*, 1887, p. 187-198; *Rép. Epigr. Sém.* III, 1213.

5. Apollon Alasiotas (Rešep 'alahiotās dans la version phénicienne) est le dieu d'Alašia, nom de Chypre ou de la partie de la côte de Syrie sise en face Chypre (cf. Wainwright, *Klio*, 1914, p. 1 sqq.). Le *Rép. Epigr. Sém.*, III, p. 26 rejette le rapprochement d'Alasiotas avec Alašia auquel il ne connaît d'autre patron qu'Offord, *Proceed. Soc. Bibl. Archaeol.*, t. XXIII, 1901, p. 246; mais Offord l'a emprunté à Ohnefalsch-Richter, *Verhandl. Berl. Anthropol. Gesellsch.* 1899, p. 33, n. 1 qui lui-même le doit à Jensen, *Zeitschr. f. Assyriologie*, t. X, p. 379, et l'équation Alašia — Alasia n'est plus contestée (cf. Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums* (3^e éd.), I, II, p. 752; Hüsing, *Memnon* III, p. 90; Dussaud, *Civilisations préhelléniques* (2^e éd.), pp. 248 et 483, etc.).

6. CIS. I, 93.

7. *Ib.*, 46.

8. *Ib.*, 49.

9. *Ib.*, 53.

10. Suivant Lidzbarski, *Altsemitische Texte* I, p. 34, note, ססמי est l'hypoco-

biblique. C'est encore à Larnaca, la ville aux trois 'Abdsasm, qu'a été trouvée la bilingue ¹ qui mentionne Ba'alšillem, fils de [סם]באי dans le texte grec Πραξιδημος Σέσμωος. — Le Sismai des *Chroniques* ² est descendant à la huitième génération de l'esclave égyptien Iarḥa' époux d'une ierahmeélite, fille de Sešan. Iarḥa' est suivant toute apparence une figure de convention et un nom de fantaisie ³; mais Sismai a toute chance d'être un personnage réel, assez voisin dans le temps de son homonyme de Larnaca : l'invention de l'ancêtre Iarḥa' est motivée par le désir de faire remonter à un croisement ancien entre l'Égyptien et une descendante de Juda par Ierahmeel l'origine de la famille métisse, tardivement formée dans le Juda méridional, à laquelle appartenait Sismai qui, comme nous allons voir, porte un nom authentiquement dérivé de l'égyptien et qui devait être, sinon un Égyptien, du moins un Cananéen égyptianisé.

L'idée de l'origine égyptienne de Sasm s'impose sitôt que l'on considère les conditions ou l'entourage dans lesquels s'offrent à nous à première vue, la majeure partie des 'Abdsasm dénombrés plus haut : les deux premiers résident en Égypte et sont dévots à l'Osiris d'Abydos, celui de Citium a une petite-fille dénommée « servante d'Osiris », deux des trois 'Abdsasm de Larnaca appartiennent à des familles, où, comme le montrent les noms de Hor ⁴, d'Abdosir, et de 'Abdhor, Horus et Osiris sont révéérés. Dores et déjà cinq 'Abdsasm sur sept apparaissent placés en rapport direct avec l'Égypte et la religion égyptienne. Si nous ne pouvons rien dire de tel du dernier 'Abdsasm de Larnaca, le fils de Kalbelim, dont le père porte un nom purement phénicien, l'Abdsasm de Tamassos a lui aussi un patronymique qui nous ramène à la vallée du Nil.

La filiation de l'adorateur d'Apollon Alasiotas est indiquée dans le texte grec par ο Samavose (ὁ Σαμαφός) dans le phénicien par בן...ם.

ristique d'un nom composé סםס + x. On pourrait songer également à une formation analogue à שבתאי, בירדכי.

1. CIS. 95 ; Lidzbarski, *Alts. Texte* I, 35 ; *Rép. Epig. Sém.*, III, 1515.

2. I *Chron.*, II, 40.

3. W.-Max Müller (*Orient. Literaturzeitung*, 1900, c. 51) a ébauché une étymologie égyptienne du mot : la première syllabe יר répondrait à wr « grand », la seconde syllabe restant inexpliquée.

4. Il est tout à fait invraisemblable que, comme incline à croire Lidzbarski, *Alt. Texte*, p. 28 le nom חר qui désigne CIS. I. 46 le père d'Abdsasm et grand-père Abdosir soit le biblique חור.

qui doit être restitué [סמור] ou [צמור]¹. Ce nom (quelle que soit la sifflante initiale) n'étant manifestement ni grec, ni sémitique, on n'hésitera pas à y reconnaître l'égyptien Σαμαῦς bien connu par les papyrus S et surtout U de Leyde².

Six de nos 'Abdsasm sur sept, et un de nos deux Sesmai étant domiciliés personnellement en Égypte ou descendants de familles égyptianisées ou même peut-être égyptiennes, il n'est guère douteux que le dieu Sasm ne soit égyptien lui-même. Dès 1887 Clermont-Ganneau³ a été amené à cette conclusion et s'est demandé si ססם n'est pas l'équivalent de *sems* « l'aîné » parfois employé comme titre divin, ou ne reproduit pas le nom du décan *Si-smou*, *Sesmou* ou *Schesmou* (cette dernière explication était suggérée par Maspero).

Mais mal satisfait sans doute de ces deux hypothèses, Clermont-Ganneau n'y est pas revenu dans son étude ultérieure sur Sasm⁴ et le *Rép. d'Épigr. sémit.* ne fait mention ni de l'une ni de l'autre, et même ne fait aucune allusion à l'origine du nom ססם. L'hypothèse égyptienne n'a toutefois pas été perdue de vue : Lidzbarski⁵ et Cooke⁶ ont reconnu qu'elle est possible ou probable.

Pour qu'elle devienne certaine il faut établir l'existence en Égypte, à l'époque des 'Abdsasm et des Sesmai, d'un dieu dont le nom soit susceptible d'être transcrit ססם. Nous le retrouvons dans Sšm (sans doute prononcé Sešm). Sšm est la forme récente, qui apparaît encore dans les textes d'époque romaine, du vieux nom divin Sšmw qui remonte aux Pyramides. Sšmw est un dieu astral qui, dans un des mythes les plus barbares qu'ait conservés la littérature religieuse égypt-

1. Euting lisait סמור que le *Rép. Epigr. Sémit.* rejette avec raison. Mais le *Rép.* propose ססם rapproché de Σαμαῦς (Josèphe, *Ant. Jud.* VII, VIII, 3) qui est moins acceptable encore : car la restitution [סמור] ne répond pas à l'étendue de la lacune et ne fournit pas d'équivalent satisfaisant à Σαμαφός ; et le Σαμαῦς attribué à Josèphe ne peut avoir aucun rapport avec le ססם qu'il doit étayer, étant la transcription du nom de שביעה, le frère du roi David (au surplus le texte des *Ant. Jud.* ne porte pas Σαμαῦς, mais un Σαμά au génitif dont le nominatif est douteux).

2. Leemans, *Papyri Greci*, S 3, 11 et 6, 11 (p. 98, 101) ; U 3, 3 (p. 124). Le pap. V qui contient l'[*Apologie*] du sculpteur Pètèsis au Roi Nektonabo a été réédité par Wilcken, *Mélanges Nicolle*, p. 581 et suiv. (l'étymologie proposée p. 589 du nom Σαμαῦς est des plus contestable).

3. *Rec. arch. or.*, I, p. 183, n. 1.

4. *Ib.*, t. II, p. 60.

5. *Ephemeris*, t. I, p. 106.

6. Cooke, *North-semitic Inscriptions*, p. 62.

tienne, pourvoit dans le ciel à la cuisine du Pharaon défunt ¹, lui procure aussi le vin et l'eau ². Cette archaïque divinité, dont le nom ne prête qu'à des rapprochements incertains ³, a évolué en deux directions différentes. D'une part, il est devenu un des trente-six décans, celui dont les Grecs ont transcrit le nom Σεσμ⁴, à peu près complètement dénué, comme tel, de personnalité divine ; il n'est guère probable que ce soit de ce Ssm que, comme le voulait Maspero, les Phéniciens déclaraient leurs enfants « serviteurs ». D'autre part, dépouillé de son caractère stellaire il s'est agrégé au groupe osirien en passant par le groupe sokarien : à Medinet-Habou, il reçoit l'hommage de Ramsès III à la fête de Sokar en même temps que le dieu plus obscur Heri-remn-ef et il figure, accompagné du même Heri-remn-ef, dans une liste abydnienne de dieux memphites de l'époque de Sétî II ⁵.

L'époque où vivaient les 'Abdsasm paraît avoir marqué pour Sešm le début d'une ère de popularité relative : à aucune période de l'histoire égyptienne il n'est aussi fréquemment nommé qu'au cours des trois ou quatre siècles qui précèdent l'ère chrétienne.

Le souvenir ne s'est pas effacé de son rôle de pourvoyeur du vin et de l'eau ⁶ et des attributions de toute sorte lui sont venues par surcroît. Dans le sarcophage memphite de Panehmisi (fin de la période perse ou début de la période grecque) il est représenté, léontocéphale, tenant un serpent de chaque main ⁷, et la légende qui accompagne son image apprend qu'il a pour fonction de montrer la bonne route à l'âme qui veut remonter au jour ⁸. Ce Sešm, indicateur des voies de l'autre monde (cette fonction s'explique sans doute,

1. Sethe, *Pyramidentexte* 403 a d'après Unas 511 et Teti, 323 (voir sur ce texte Maspero, *Hist. Ancienne*, t. I, p. 97 et Erman, *Aeg. Rel.* 2^e éd., p. 107), le caractère astral de Šsmw apparaît encore nettement dans *Pyramidentexte* 545 b ; cf. Kees, *Rec. Travaux*, t. XXXVII, p. 67.

2. *Pyramidentexte*, 1552, a.

3. Il est difficile de se prononcer sur le rapport qui peut exister entre Šsmw et la déesse léontocéphale Ššmt et l'Horus Šsmj (cf. Lacau, *Rec. Travaux*, t. XXIV, p. 199, n. 3 ; Borchardt, *Grabdenkmal des Königs Sahure*, t. II, p. 82, n. 10).

4. Brugsch, *Thesaurus* I, p. 139 et suiv. *Aegyptologie*, p. 329.

5. Kees, *Rec. Travaux*, XXXVII, pp. 67, 71, 75-6.

6. Kees, *l.c.*, p. 67.

7. Lanzzone, *Dizionario*, p. 110.

8. E. von Beigmann, *Des Sarkophag des Panehmisis (Jahrbuch der kunsth. Sammlungen des allerhochsten Kaiserhauses*, t. I, p. 11).

au moins en partie, par un jeu de mot, *sšm* signifiant « conduire ») paraît au premier abord un personnage tout à fait subalterne, perdu dans une masse de soixante-huit génies funéraires dont la plupart sont sans notoriété, mais il fait partie avec ses deux voisins, dont Heri-remn-ef, d'un petit groupe à part qui paraît associé à Dendéra¹. D'autre part, dans les grandes fêtes d'Osiris (les soi-disant mystères) il est le gardien de la douzième heure de la nuit² et offre la myrrhe à Osiris à la première heure du jour³; dans les *Papyrus Rhind* (an 9 av. J.-C.) il est placé en rapport immédiat avec le cérémonial de la momification : tantôt, nommé à côté d'Anubis et d'Horus, dieux embaumeurs, il a pour office spécial de présider à la mise en place des bandelettes⁴; tantôt, substitut au moins partiel d'Anubis, il apprête les onguents de l'embaumement⁵. Quoiqu'il n'ait jamais atteint dans le panthéon égyptien à un rang très important, le Sešm de la basse époque n'est pas, comme on voit, une figure tout à fait insignifiante : dieu conducteur, dieu de la toilette funéraire, dieu de la grande veillée, dieu des prestations liquides, il a une diversité d'emplois qui indique un certain degré de diffusion ; la place qui lui est faite dans le *Papyrus Rhind*, si subalterne qu'elle soit, le met assez près d'Anubis et d'Horus. On peut donc admettre sans peine qu'à Mémphis, d'où il paraît originaire et où, comme le montre le sarcophage de Panehmisi il n'était pas oublié vers l'an 300 av. J.-C., il a pu être connu des Phéniciens entrés en contact avec le culte d'Osiris et d'Horus (Mémphis a été le grand centre des Cananéens d'E-

1. Mariette, *Dendéra*, t. IV, pl. 37, l. 76 (texte rapproché par Bergmann, *Jarhb. der kunsth. Samml.*, t. II, p. 20, de celui du sarcophage de Panehmisi).

2. Junker, *Die Stundenwachen in den Osirismysterien* (*Denkschriften A. W. Wien Phil. hist. Kl.*, t. LIV, p. 124).

3. Junker, *ib.*, p. 35. — Il y a peut-être un lien entre la fonction dévolue à Sešm auprès d'Osiris à la dernière heure de la nuit et la première du jour et celle de génie conducteur des âmes qui caractérise le dieu dans le sarcophage de Panehmisi, car le point du jour est l'instant où les morts désirent « remonter de l'Hadès pour voir le soleil à son levant » (Lepsius, *Denkmäler* III, 242 d).

4. I *Pap. Rhind* 3, l. 8 (hiér.) 7 (dém.) ; II *Pap. Rhind* 4, l. 5 (5) — Möller, *Die beiden Totenpapyrus Rhind*, pp. 21 et 59. L'office de dieu de l'embaumement funéraire n'a-t-il pas été attribué à Sešm sous l'influence d'une étymologie interprétant son nom par *sš* « tissus, bandelettes » ?

5. I *Pap. Rhind* 5, 12 (10) — Möller, p. 29. La fonction de dieu préparateur des huiles embaumantes est reconnue à Sešm dans divers sanctuaires de l'époque gréco-romaine (Möller, *l.c.*, p. 80 ; Kees, *l.c.*, p. 68).

gypte¹). Le groupe de ces prosélytes a pu n'être pas très important et du nombre relativement élevé de noms théophores composés avec *Sasm* (le dieu figure dans le nom de huit personnages différents, chiffre qui n'est guère dépassé dans l'épigraphie phénicienne que par Osiris et Apis) on ne saurait conclure que *Sasm* a été l'objet de la part des fidèles de langue sémitique d'un culte organisé et qui a passé en Chypre et en Palestine ; on sait que les noms propres se propagent pour des raisons en grande partie étrangères à l'étymologie. En somme l'examen des matériaux connus indique qu'adopté fortuitement par un groupe restreint de Cananéens (les Araméens sont restés à l'écart) *Sasm* a joui chez ces étrangers d'une vogue qui n'a pas eu de lendemain ; les noms propres où il figure n'ont pas tardé à tomber en désuétude.

Isidore LÉVY.

1. Lidzbarski (*Abh. Ak. Berlin*, 1912 *Anhang I*, p. 20 ; cf. Spiegelberg, *Orient. Literaturzeitung*, 1912, c. 2, n. 1) a montré que les Phéniciens nommés dans les ostraka d'Eléphantine sont en grande partie d'origine memphite.

SUR DEUX FRAGMENTS DE MANUSCRITS
DES
MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

Le texte des Métamorphoses d'Ovide repose surtout sur le Marcianus 225 de Florence, qui peut remonter à la fin du x^e siècle. Mais Ovide a été très répandu dans les écoles carolingiennes et il a dû en exister, aux ix^e et x^e siècles, d'innombrables copies. Les fragments d'exemplaires du ix^e siècle, que le hasard nous a conservés, peuvent quelquefois nous fournir les restes d'un texte moins éloigné de la source et préférable à celui du Marcianus.

Je me propose de revenir sur deux fragments très importants, le premier mal connu, le second trop vanté par les philologues qui en ont fait usage.

I. — LE FRAGMENT DU PARIS. 12246.

Deux anciens feuillets de garde, défigurés dans leur partie supérieure par un large trou qui marque la place de la chaîne rivée au plat de la reliure, se trouvent au commencement du manuscrit de notre Bibliothèque nationale *latin* 12246. Ce volume contenant, comme les précédents, les *Moralia in Job* de saint Grégoire, remonte au ix^e siècle et semble provenir de la célèbre abbaye bénédictine de Corbie.

L'écriture des fragments d'Ovide atteste le ix^e siècle. Non seulement la forme des lettres (par exemple *t*, *r*, surtout le dernier jambage de *m* et *n*) s'y applique parfaitement, mais l'emploi des notes tironiennes dans les gloses prouve que nous avons les restes d'un manuscrit antérieur aux nombreuses copies exécutées à l'époque carolingienne.

Robinson Ellis l'a fait connaître¹ en 1886; Paul Lejay ne l'a pas

1. *Journal of Philology*, XV, (1886), p. 242-246.
Cinquantenaire de l'École des Hautes Études.

négligé dans son édition scolaire¹ ; enfin M. Hugo Magnus, dans sa grande édition d'Ovide², cite les leçons relevées par Ellis, sans avoir eu le souci de voir le manuscrit ni même d'examiner le fac-similé d'une page³ qui lui aurait permis plusieurs rectifications. Il faut être bien naïf aujourd'hui pour penser qu'un manuscrit est connu, parce qu'il a été collationné une fois. Par exemple le manuscrit des Histoires de Tacite, examiné, revu, collationné et recollationné par une foule de latinistes, n'a été réellement connu que le jour où la publication de Scaton de Vries a permis à toutes les bibliothèques sérieuses d'en posséder une reproduction complète.

Robinson Ellis a publié, d'Oxford, les notes qu'il avait prises, durant un voyage à Paris, dans divers manuscrits de notre Bibliothèque nationale et il n'a pas eu le loisir, pour la correction de ses épreuves, de se reporter aux manuscrits. De là un certain nombre d'erreurs ou d'omissions.

On peut reprocher à R. Ellis de n'avoir pas tenu assez de compte des corrections. Or un correcteur qui n'était pas un ignorant a souvent ponctué de manière à rectifier la coupure des mots⁴, corrigé le texte, quelquefois en employant les notes tironiennes, rapporté des variantes tirées sans doute d'un autre manuscrit. C'est le même assurément qui s'est amusé à ajouter des gloses en notes tironiennes pour montrer qu'il était un des derniers connaisseurs du système tachygraphique attribué à l'affranchi de Cicéron.

Je vais revenir sur quelques passages, souvent discutés, pour lesquels le témoignage de notre fragment (π dans l'éd. Magnus) peut être très précieux.

I, 99. *Non galeae, non ensis erat.* — C'est la leçon de la plupart des bons manuscrits. Corroborée par notre vieux fragment, il y a chance que ce soit le texte d'Ovide. Le poète a bien écrit, dans un passage dont la métrique garantit l'authenticité (*Met.* V, 563) : *Virginei vultus et vox humana remansit.*

I, 117 et *inaequales autumnos*. Ici π est d'accord avec les bons

1. *Morceaux choisis des Métamorphoses d'Ovide*, avec une introduction et de notes. Paris, Armand Colin, 1894, p. 66.

2. *P. Ovidi Nasonis Metamorphoseon libri XV. Lactanti Placidi qui dicitur Narrationes fabularum Ovidianarum*. Recensuit, apparatu critico instruxit Hugo Magnus Berolini, ap. Weidmannos, 1914.

3. *Paléographie des classiques latins*, pl. XCIV.

4. Par exemple : *sui sacro* (II, 122).

mss. Magnus a préféré l'accusatif « inaequalis » attesté seulement par le fragment de Berne (dont nous verrons ci-dessous la valeur) et par le Neapolitanus.

I, 132 *neque* adhuc bene noverat illos. Les plus vieux mss. sont ici d'accord. D'autres ont *nec* ; on ne voit pas pourquoi abandonner la tradition la plus autorisée.

I, 134. *Fluctibus ignotis insultavere carinae*.—Influencé par le fragment α qu'il croit la plus ancienne source, M. Magnus a substitué *exsultavere* qu'il défend par de mauvaises raisons. Quand la vache « *exsultat in herba* » (Ov. *Art.* I, 315), elle bondit avec un sentiment de satisfaction que ne peuvent avoir les planches qui forment les carènes. Ailleurs *exsultare* exprime le bouillonnement dans la marmite (*Met.* VI, 645 ; VII, 263). *Insultare fluctibus* signifie simplement « descendre rapidement dans les flots ». Une glose en notes tironiennes « *descenderunt* » indique bien l'interprétation antique. Inutile de penser à une insulte faite à la mer, comme l'ont imaginé quelques critiques.

I, 167. *Animo et dignas Ioue*, tout comme α . Cette variante manque dans l'apparat Magnus.

I, 173 *hac fronte* potentes Caelicolae *clarique* suos posuere penates. — Cette leçon de π est corroborée par les meilleurs manuscrits. M. Magnus a préféré « *parte* » fourni par le fragment de Berne. *A priori*, un mot aussi plat que « *parte* » ne peut pas être la bonne leçon ; il est peu vraisemblable qu'un copiste lui ait substitué un synonyme dont l'emploi est beaucoup plus rare. Du reste *parte* est la glose perpétuelle qui figure devant les adverbes de lieu *hac*, *qua*, etc. Dans notre manuscrit même, en face de « *Hac sit iter* » on lit en caractères tironiens *parte*. Dans le manuscrit β (Mus. Br. 11967) au-dessus de « *Quaque via est... eadem* » (*Mét.* V, 290) on relève deux fois le mot *parte* ¹. A. Bernardini (*Stud. ital. di fil. class.*, XVII, p. 221) a défendu avec clairvoyance la leçon *fronte*.—Quant à l'épithète *clari* appliquée aux dieux déjà qualifiés de *potentes*, elle nous fait l'effet d'une cheville poétique, et la facilité d'Ovide n'en avait pas besoin. C'est pourquoi Fabri conjecturait : « *sibi quisque suos* », ce qui est un peu loin du texte des manuscrits. Ceux qui ont collationné π n'ont pas mentionné une variante qu'il porte : *vel circa* au-dessus de *clarique*. Plus d'une fois le bon texte a été conservé de cette façon.

1. Voir le fac-similé dans ma *Paléogr. des classiques latins*, pl. XCV.

I, 190. Cuncta prius temptanda, sed immedicabile *vulnus* Ense recidendum est, ne pars sincera trahatur. — M. Magnus a préféré « corpus » en alléguant l'autorité de plusieurs mss. parmi lesquels il cite π par erreur. La valeur de π suffirait à justifier la conservation de l'ancienne vulgate « vulnus ». Mais ici il ne s'agit plus de la qualité de tel ou tel manuscrit. C'est une question de latinité et de bon sens. Jupiter veut faire mourir le genre humain, il veut par une opération chirurgicale enlever la plaie qui ne peut être guérie, de peur que la partie saine ne soit atteinte à son tour. S'il enlevait le corps entier, c'est-à-dire toute la création, il n'aurait pas à se préoccuper d'un reste qui n'existerait plus.

Toute la question repose donc sur le sens du mot *recidere*. Ovide lui-même se conforme à l'usage général des classiques ; chez lui *recidere* signifie « ôter en coupant, enlever totalement ».

Par exemple, *Met.* XIII, 766 :

Iam libet hirsutam tibi falce recidere barbam.

Met. IX, 70 :

Nec ullum

De centum numero caput est impune recisum.

Art. am., III, 574.

Ut modo montanis silva recisa iugis.

Lucain dit de même

Pompeii diro sacrum caput ense recidis.

Quand le verbe est employé au figuré, il signifie encore « retrancher » de sorte qu'il ne reste rien de l'objet. Horace « *Ambitiosa recidet Ornamenta* ».

Jupiter, dit Ovide, ne veut pas sacrifier les demi-dieux, les faunes, les sylvains, etc. Il se décide à retrancher la plaie irrémédiable, mais à conserver la partie saine.

Dans les parties en prose, c'est-à-dire dans le résumé que nous avons sous le nom de Luctatius Placidus, π n'est pas moins précieux. La copie qu'en a publiée R. Ellis dans le *Journal of Philology* ne suffit pas à en donner une idée exacte.

P. 632, 11 (éd. Hugo Magnus). Il n'est pas juste d'attribuer *chos*

à π , il porte un *a* au-dessus, entre les lettres *h* et *o*, ce qui revient à *chaos*.

632, 12 *faciem hanc tam*, — admis avec raison par M. Magnus, quoique M omette le mot *hanc*.

632, 13. Il ne faut pas ajouter foi à l'apparat de Magnus qui attribue *mundi* à π , tandis qu'il porte correctement *mundus* (avec un *d* barré ayant le sens de *dus*).

Ibid. Deinceps *quasi in aetates* quasdam. — La lettre *i* n'est pas dans un trou, comme semble l'indiquer Magnus (*i perfossum*) ; omise par le copiste, elle a été restituée par le correcteur. En outre il ne faut pas attribuer à notre ms. la faute *aetate* qui n'y est point.

632, 15 *ferreum* est exprimé par *ferrum* avec un *e* suscrit entre *r* et *u*. Il n'est donc pas exact de prêter la faute *ferrum* à π . Du reste quelques lignes plus haut, *ferreum* est rendu de la même façon et M. Magnus (ou plutôt Ellis) ne l'a pas relevé.

633, 1-2. Tunc primum et aestus ardentior caeli et graviora frigora incubuere mortalibus. Tunc *aedificata* domorum tutiora secreta. — Les autres mss. ont *meditata*. L'idée de construction a pu germer inconsciemment dans l'esprit du copiste à cause du mot *domorum*, mais il n'en reste pas moins que le plus vieux fragment et le plus autorisé nous dit qu'on a alors « construit » et pas seulement « préparé » des maisons.

633, 3 incolebant *tecta* silvarum, — au lieu de *frutecta*, est un lapsus peu défendable du copiste.

633, 5 tertium saeculum *successit* aereum. — Les autres mss. n'ont pas *successit*, dont l'omission se comprend beaucoup mieux que l'intrusion. Dans les éditions de Thomas Muncker (1681) et d'Aug. van Staveren (1742), le mot « successit » ne manquait pas.

633, 7 perfidia] *fidia*, suivant Ellis et naturellement l'édition de M. Magnus, mais il faut s'entendre. Si le copiste a omis la syllabe *per*, le correcteur l'a rétablie au-dessus, au moyen d'une note tironienne.

633, 10-11. Quartum saeculum *ferri minaea frigore duratum est*. — M. Magnus imprime : « *ferreum a rigore dictum est*. » Heinsius avait donné : « *ferri nimio rigore duratum est* ». Raenerius (1568) avait corrigé *dictum*, que maintient M. Magnus. Il semble, *a priori*, invraisemblable qu'un mot répandu comme *dictum*, ait été changé par un scribe ; le contraire est beaucoup plus probable. L'auteur de ces sommaires avait présent à la mémoire le passage d'Horace, parlant de l'âge de fer en ces termes : *ferro duravit saecula* (Epod. 16, 65).

Ne pourrait-on pas tirer du texte altéré de notre ms. quelque chose comme : *ferri vi ac rigore duratum est*.

633, 12 ut omnia scelera cupiditatis *excederet* (le premier *e* au-dessus de *i*). — La plupart des mss. ont *excelleret*. Ehwald corrige *excellerent*; Raenerius donnait *exerceret*, mais Giselinus préférait *excederet*, leçon même de notre ms., qui semble à conserver.

633, 14 *rectore* n'est pas omis par π , comme on devrait le croire d'après la copie d'Ellis et l'apparat de M. Magnus.

633, 16 ver quod fuerat ante unum semper *ad serena* (avec un trait de seconde ou de troisième main sur l'*a* pour faire *serenam*) *tranquillitate* (avec un faible trait sur l'*e* ajouté postérieurement) *continuum*. — La faute me semble résider dans *ad*, un lecteur a voulu changer *serena* et *tranquillitate* pour faire l'accord, je serais tenté de lire : *ac serena tranquillitate continuum*. Et c'est à peu près ce que choisissait Micyllus, suivant Muncker. Le progrès consiste quelquefois à revenir en arrière.

633, 17 in *parte* anni *quarta* (*quartam* de première main, mais avec *m* exponctué par le haut et par le bas) et angustissimum *cogeret* tempus. — Il faut évidemment corriger *partem... quartam*, néanmoins *cogeret* pourrait être conservé. M. Magnus adopte *coierit*, leçon de M.

633, 21. Gigantes nomine inmensa molis (moles *man*, *pr.*) et *similis* (*similes* m. 2) matri filios parens terra progenuit¹. — Inutile de relever trois erreurs de l'apparat de Magnus pour ce passage. Il y a plusieurs remarques à faire. *Gigantes*, ici et ailleurs, est la forme latine de l'accusatif, conservée aussi dans N, tandis que la plupart des mss., entre autres M, qui est pourtant de la même source, préfèrent la forme grecque *Gigantas*. Ensuite l'accusatif *similis* fera plaisir à plusieurs.

634, 4 homines procreavit haut longe ab origine *discrepantis* (changé en *discrepantes*). — Encore un exemple de l'accusatif en *is*.

634, 6 *sacrilega mente*. — Il n'y avait rien à mentionner pour l'apparat de M. Magnus, π donnant ce texte, en abrégéant *men* par un *m* surmonté d'un trait, ce qui ne permet pas de lui attribuer la négligence *sacrilegam te*, que M. Magnus a puisée dans la copie d'Ellis.

634, 7. Qui tyrannus. — Inutile de prêter à π la faute *tyrannus*

1. Voir le fac-similé dans ma *Paléographie des classiques latins*, pl. XCIV.

que lui assigne l'apparat de Magnus. L'y ressemble absolument à l'r, mais est surmonté d'un point. Ellis a été induit en erreur, comme un simple copiste carolingien.

Ibid. et iratum π , suivant M. Magnus. La mutilation du parchemin produite par l'enchaînement du volume, à la place de *accendit*, ne laisse subsister que l'abréviation *et* traversée par un *i*, comme pour corriger *et* en *it*.

634, 11 *deuoranda* (et non *deoranda*, comme indique M. Magnus).

634, 13 *in lupi feram formam* — ce qui pourrait être la bonne leçon, suivant M. Magnus lui-même.

634, 14 *rabie*, avec une lettre grattée entre *i* et *e*. Magnus rapporte : *rabiee* (*e prius perfossum*). C'est presque sûrement la graphie *rabiae*, si fréquente, qui a été rectifiée.

634, 5. *Nec contentus fuit Iuppiter*, — ce qui semble à adopter.

634, 16. M. Magnus adopte *indidemque* d'après π , qui porte en réalité, comme les autres mss., *inde denique*.

Notes tironiennes. — Voici les notes tironiennes contenues dans les trois pages de notre fragment ¹.

I, 82 *Quam] tellurem* — 83 *moderantum] dominantium* — 98 *directi] subaudit² aeris* — 102 *omnia] bona* — 103 *contentique] subaudit erant homines* — *cogente] operante* (quoique la finale soit placée au-dessus alors qu'elle devait être au-dessous du radical) — 104 *fetus] fructus arborum* — 111 *lactis] ibant* — 117 *aestus] per* — *inaequales] per* — 121 *subiere] homines* — 124 *Obruta] composita* — 127 *ultima] subaudit proles scelerata*.

I, 128 *vaene] aetatis* — 134 *insultauere] descenderunt* — 137 *segetes] propter* — 138 *Poscebatur] aperiebatur* — 139 *recondiderat] homini* — 149 *inritamenta] quae fuerunt* — 151 *Prodierat] de illa terra* — *pugnat utroque] de ferro*, id est *pro argento et auro*, *subaudit metallo* — 143 *crepitantia] sonantia* — 144 *tutus] subaudit est* — 148 *inquiri] subaudit necem* — 151 *aether] filii terre* (cette note se rapporte à Gigantes, du vers suivant) — 154 *Olympum] montem* — 155 *subiecto] supposito* — 157 En marge, note mutilée en tête : *terra erant*

1. J'ai publié dans ma *Paléogr. des class. lat.*, t. II, p. 2, les notes de la seconde page. Quelques-unes sont à rectifier.

2. Le mot *subaudit* qui revient si souvent n'a pas de signe dans le lexique tironien. Notre scribe le forge avec *sub* et la finale *it* placée à gauche, comme dans *audit*.

et ideo filii terre exponuntur — 158 animasse] *terram* — 162 sanguine] *Gigantes* — natos] *et ferunt vel voluerunt* — 163 *Quae*] mala — 169 *Lactea*] *parisiaca strata hoc est lacteus ciriulus* (corr. *circulus*) — notabilis] *cognobilis* — 171 *Regalemque*] *subaudit ad* — 172 celebrantur]. En marge : *habitantur* — 173 fronte] *illius atrii* — 174 penates] En marge : *minores deos* — 178 *Celsior*] *sedit* (quoique la terminaison soit placée à droite, quand elle devrait être à gauche) — 181 inde] *non aliter* — solvit] *aperit* — 182 quisque] *aliquis* — *Gigans* id est *Gerion* — 187 *Nereus*] *mare* — 189 *Stygio*] *ab* — 190 *Cuncta*] *scilicet multa* — *vulnus*] *humani generis* — 191 *sincera*] id est *se-mi-de-i*¹ et *ceteri dii rustici* — En marge : *ab illo vulnere*.

II, 70. En marge : *subaudit ad tuum timorem* — 72 *cetera*] *subaudit sidera* — 81 En marge : *signum est* — *Haemonios*] *Sagittarii* — 83 *aliter*] *quam scorpio* — 87 *animi*] *illorum* — *velut pro animo* — 91 *do*] *ego* — *timendo*] *sed* — 92 *patrio*] *genetivo* — 93 *pectora*] *mea* — 94 *patrias*] *subaudit utinam* — 99 *unum*] *munus* — *poena*] *subaudit sed est* — 101 *Stygias*] *per* — 103 En marge : *hic dimisi* — *monitus*] *suos* — 107 *cunctatus*] *dubitavns* — 112 *nitido*] *aureo* (quoique la finale soit mal placée) — 124 *luctus*] *genitivus* — 128 *properant*] *currunt* — 130 *Sectus*] *diivsus* — 131 *contentus*] *scilicet ipse limes* — 132 *Effugit*] *ipse limes* (exprimé par un signe inconnu du lexique). 133 *Hac*] En marge : *parte* — 135 *preme*] *ad terram* — 137 *inferius*] *egressus* — 140 *Inter utrumque*] *inter caelum et terram* — 141 *consulat*] *sit propicia* — 143 *libera*] *subaudit ad loquendum* — 160 *de partibus*] *de parte*.

Dans la prose de Lactantius Placidus, p. 633, 19 ed. Magnus, au-dessus de *infida temperies*] *quia non est semper aequalis*.

II. — LE BERNENSIS 363.

Le Bernensis 363 a été reproduit en fac-similé dans la Collectio² de Scato de Vries. Depuis une cinquantaine d'années, les extraits des *Métamorphoses* ont été examinés par de nombreux philologues. M. Magnus juge ce fragment « longé antiquissimum » ; néanmoins

1. Le mot *semideus* ne se trouvant pas dans le lexique^o tironien, notre scribe l'a exprimé au moyen des quatre syllabes, surmontées d'un trait, procédé bien connu, surtout pour les noms propres à exprimer dans les diplômes.

2. *Codices graeci et latini photographice depicti*. Tomus II Lugduni Batav., 1897.

il n'a pas été copié avant la fin du ix^e siècle ; on y trouve, dans les dernières pages, des vers adressés à Tado, qui fut archevêque de Milan de 861 à 869. M. Antonio Bernardini, qui a fait une étude très remarquable du fragment d'Ovide¹ semble en fixer la transcription par un moine irlandais dans le Nord de l'Italie entre les années 856 et 869. Le manuscrit n'est donc pas plus ancien que π.

C'est une compilation de traités de grammaire (Servius, saint Augustin, Fortunatianus, etc.) suivi d'un choix de poésies d'Horace en 20 feuillets, des Métamorphoses d'Ovide (en 2 feuillets, ou plutôt 1 feuillet trois quarts), de l'Histoire ecclésiastique de Bède et de diverses pièces contemporaines de la copie. En somme nous avons là un recueil à l'usage de l'enseignement.

Le moine irlandais qui a écrit seul, ou avec l'aide de plusieurs confrères, ce volume de 197 feuillets, en employant l'écriture qu'on appelle aujourd'hui insulaire, n'était pas très soigneux. Dans la partie afférente à Horace, il se permet des négligences innombrables, commençant une ode par les mots : *Nonus ita ita* au lieu de *Non usitata*. Le célèbre vers : *Sumite materiam* devient sous sa plume *Sumite iam mater*, etc. Cela n'empêche que, s'il avait de bons modèles à sa disposition, il ait pu parfois conserver une leçon authentique.

Je vais reprendre les principales variantes des deux feuillets ovidiens.

I, 30 circumfluus] *circumpluus* « ut videtur », suivant Magnus. Cela n'apparaît pas du tout à quiconque sait lire. La panse du *p* n'a jamais de ligature avec la lettre suivante, ce qui est précisément la caractéristique de *f*.

I, 33 *coegit* admis par Ehwald et Magnus, au lieu de *redegit* de tous les autres mss. Si *redegit* n'était pas latin, si l'on établissait qu'Ovide n'a pas pu employer ce verbe, il faudrait accepter *coegit* qui serait latin, même s'il n'était fourni par aucun manuscrit. Mais ce qui a porté les deux critiques à adopter *coegit*, c'est la conviction que α est le plus vieux de tous les manuscrits. Quand on sait par de nombreux exemples avec quelle insouciance le moine irlandais a transcrit ses extraits, on est moins tenté d'adopter ses variantes.

I, 34 *orbes*, faute non relevée dans l'apparat de Magnus.

I, 34 ne non aequalis ab omni *Ab omni* parte foret. — Deux

1: *Studi italiani di filologia classica*, t. XVII, 1909, p. 203-230.

mots répétés à tort, sans que le copiste ait été le moins du monde ému par la métrique.

I, 36 tum freta *diffundit*, au lieu de *diffudit* que personne ne conteste, à cause du parfait *iussit* qui suit.

I, 43. Iussit et extendi *valles*, subsidere *campos*. — Les deux substantifs sont intervertis, nouvelle preuve de l'insouciance de notre copiste.

I, 56. Et cum fulminibus facientes *fulgora* ventos. — Tous les autres mss. ont *frigora*, adopté généralement, encore par M. Edwards dans le Corpus poetarum de Postgate. M. Magnus a défendu fort habilement la leçon de notre copiste, qui a été acceptée par Paul Lejay. Déjà un critique, Jacques de la Croix, avait conjecturé *fulgura*. En fait ces dactyles sont souvent substitués l'un à l'autre; toutes les fois qu'un poète emploie *flumina*, il se trouvera bien un copiste pour écrire *fulmina* et réciproquement. Si par hasard notre moine a conservé une bonne leçon, qui n'était probablement qu'une variante ou une conjecture insérée dans son modèle, il ne faut pas pour cela lui faire des éloges.

I, 59. Cum sua quisque *rotat* diverso *fulmina* tractu. — Les bons mss. portent *regant* ou *regat* et *flamina*.

I, 61. *Furus* (et en marge *vel Eurus*). — Nabateaqua regna.

I, 63. Vesper et (et au-dessus *vel vesperet verbum* primæ coniug[ationis]). La variante prouve à quel point d'inintelligence pouvait arriver le scribe.

I, 70. Cumque pressa diu *fuerant caligine caeca*, au lieu de « massa latuere sub illa ». Le Neapolitanus s'accorde avec α, sauf qu'il donne *multa* pour *caeca*. Ehwald adopte la leçon de α, mais lui seul. Cela semble bien une explication marginale ou interlinéaire passée dans le texte.

I, 79. Au-dessus de *Ille*, la glose *ds*, c'est-à-dire *deus* (et non pas *dominus* comme annote Magnus).

I, 81. Aethere cognati *retinebant* semina caeli. — C'est une faute évidente, causée par le voisinage du pluriel « semina ».

I, 82. Quam sat usia peto (= satus Iapeto) mixtam *pluvialibus* undis. — Les sommaires de Lactance portant : « terram imbre molivit », M. Magnus y voit la confirmation de la variante de α. Les autres mss. ont *fluvialibus*, généralement adopté. Les deux textes sont possibles et la confusion des deux épithètes est un fait commun pour les copistes.

I, 85. *Os* (surmonté d'un trait indiquant un monosyllabe) *hominis ubi me dedit*.

Les vers 91-93 sont omis par α comme par ε (Harleianus 2610), π (Parisinus 12246), N, s. XI (Neapolitanus IV. F. 3), *b* (Hauniensis, s. XII), *e* (Amplonianus, s. XII-XIII), quelques mss. vus par Heinsius, etc. Cette remarque peut avoir de l'importance pour la classification des copies, du moins pour indiquer une source commune.

I, 98. Nondum (*dum* gratté) *tuba directi non aeris carnua flexi*.

I, 99. Non *galeae, non ensis erant*. Voyez plus haut ce que j'en ai dit, à propos de π .

I, 105. Cornaque et in duris haerentia *poma rubetis* (et au-dessus : *id est rubus*). Le scribe a substitué ici une glose au mot *mora*.

I, 106. Ver erat aeternum placidique tepentibus *euris*, au lieu de *auris*. Encore une glose ou un manque d'attention.

I, 121 *fructices* pour *frutices*, faute d'orthographe très fréquente.

I, 128. Protinus irrupit *venae peroris* in aevum, — au lieu de *peioris*. Encore une faute inintelligente.

I, 129. Omne nefas, *fugitque pudor*, — adopté par Ehwald. Si tous les mss. portaient cette leçon, il serait légitime d'y reconnaître le texte d'Ovide, mais l'autorité du seul α , trop fantaisiste, ne peut guère nous servir à établir les éléments d'une grammaire ovidienne.

I, 130. In quorum subiere locum fraudesque *dolisque*, — au lieu de *dolique*.

I, 131. Insidiaequae *tuis*, — au lieu de *et uis*; un *e* omis après un autre est un des lapsus les plus fréquents.

I, 132. Vela *dabant* ventis (*neque* adhuc bene noverat illos) *Navita*. — La faute *dabant* est grossière; quant à *neque*, leçon commune avec de bons mss., elle peut se défendre.

I, 134. Fluctibus ignotis *exultavere* carinae. — Voy. plus haut, p. 291, à propos de π .

I, 142. *Prodiderat, prodiit* bellum, — au lieu de *Prodierat, prodit*.

I, 147 *terribilis*, — au lieu de *terribiles*, nominatif pluriel.

I, 155. Fulmine et excussit *subiectae* Pelion Ossae. — Voy. plus haut, p. 291.

I, 167. Ingentes *animo et dignas* Iove concipit iras.

I, 173. Plebs habitat *diversa locis* : hac *parte* potentes. — Voy. plus haut, p. 291.

I, 181. Talibus inde modis indignantia solvit. — L'omission de *ora* après *modis* n'a rien d'étonnant; cela arrive pour les mots courts,

sans aucune raison paléographique. Du reste le scribe semble avoir laissé un petit espace blanc pour le mot omis.

I, 183. Non ego... illa Tempestate *fuit*, — au lieu de *fui*. La troisième personne, la plus usitée, se substitue très souvent à la première sous la plume des scribes.

I, 192. Au-dessus de *Silvani* une glose : « u hic soluitur in uocalem ut sit dactylus » nous apprend qu'à cette époque on ne reconnaissait pas le vers spondaïque, mais qu'on admettait Ovide donnant à *Silvani* la quantité adoptée par Horace dans : *Nunc mare nunc silvae*.

I, 199. Contremuere] *non fremuere*, simple bourde, dont l'origine provient peut-être de l'absence de l'initiale dans l'original.

I, 304-306. Voici le passage qui prouve suivant M. Magnus la supériorité de α et son indépendance de l'archétype de M. On y trouve le vers :

Unda uehit tigris fuluos trahit unda leonis

rétablissant assez mal la fin du vers 304 et le commencement du vers 305 qui manque de première main dans les mss. de la classe O, mais existe comme correction dans M et d'autres copies. M. Bernardini a vu plus juste que M. Magnus. Le scribe de α , ayant à copier un ms. portant la correction, l'a simplement insérée de travers.

II, 18 signaque sex foribus]. D'après l'édition Magnus, α porterait *se āforibus*, c'est-à-dire *amforibus*. Or, le signe qui surmonte la lettre *a* est un accent employé fréquemment, et surtout dans ce manuscrit, pour indiquer un monosyllabe, afin que le lecteur n'ait pas la tentation de souder la lettre au mot suivant. La faute *sea* est une mauvaise lecture de *sex* qui n'a pu se produire que dans la transcription d'un manuscrit en capitales.

II, 22 ferebat] *videbat* α , faute grossière, plus mentale que paléographique, à cause des mots propiora lumina. — C'est du reste là que finit l'extrait du livre II. Le compilateur a voulu résumer par *videbat* l'expression « ferebat lumina ». M. Bernardini a pris la peine de défendre la leçon *ferebat*.

III, 6 deprendere]. L'apparat de Magnus est inexact en attribuant à α la faute *dependere*. Il y a sur le *p* le trait habituel pour donner la signification *prae*, c'est donc *depraeendere* qu'il faut lire, confusion très fréquente. Le ms. ne contredit donc en rien la vulgate *deprendere*.

III, 8. Ce vers est omis dans α , sans aucun souci du sens.

III, 17 gressu] *passu*, de α , serait aussi latin que *gressu*. Un éditeur d'Ovide l'a adopté. Mais c'est dans des cas semblables que l'autorité des mss. doit nous aider à trouver la leçon authentique. Or α est trop coutumier des distractions pour faire abandonner la leçon des bons mss. qui donnent *gressu*.

III, 22. Atque ita respiciens comites sua terga *sequentis*. — Tous les autres mss. ont *sequentes*. Alors que la confusion de *e* et *i* est si fréquente, peut-on, comme M. Magnus, croire que α tout seul nous a conservé la forme choisie par Ovide ?

III, 23. Procubuit teneraque latus *summisit* in herba. — Ici, M. Magnus ne suit pas α et garde la vulgate *submisit*.

III, 28. Silva vetus stabat nulla violata *secure*. — Personne ici ne renonce à la vulgate *securi*, sottement altérée par notre scribe.

III, 29. Et specus in *media* virgis *ac vimine* densus. — Ici α est d'accord avec la plupart des mss. M, par suite d'une confusion facile, donne *aculmine*, avec la variante *a vimine*.

III, 33. Igne micant oculi, corpus tumet omne *venenis*. — Les vers 32 et 33 sont copiés deux fois à la suite, sans variantes ; en revanche le vers 34 est omis.

III, 36. Infausto tetigere *dea usaque* in undas. — Le mot *gradu* a été omis après *tetigere*, et le mot DEMISSAQVE, probablement écrit en capitales, est devenu *dea usaque*.

III, 46. Nec mora, Phoenicas *si velli* tela parabant, — au lieu de *sive illi*.

III, 47. Sive fugam *sine timor ipse* prohibebat utrumque. — La faute *sine* (*sn* surmontés d'un trait) est sans importance. Quant à la transposition de *ipse timor*, elle nous autorise à changer l'ordre des mots pour rétablir un vers. Heureusement du reste qu'Ovide a écrit en vers, s'il s'agissait d'une œuvre en prose, on trouverait des critiques pour suivre la leçon de α , à cause de l'antiquité du manuscrit.

III, 52. Tegumen *derepta* leoni Pellis erat. — La plupart des mss. offrent *direpta*. Les manuscrits, dans une pareille question, n'ont aucune autorité. Il y a longtemps que Louis Quicherat en a fait la remarque : « Male confunduntur *deripio* et *diripio* ¹. » Chaque copiste ayant employé un *e* ou un *i* suivant sa fantaisie, la connaissance de la langue latine doit être le seul guide pour choisir entre les deux leçons.

1. *Thesaurus poeticus*, s. v. *deripio*.

III, 53. Pellis erat, telum splendenti lancea *telo* (et *ferro* au-dessus). — Le mot *telum* a amené naturellement *telo* sous la plume du scribe, qui a réparé ici sa bévue, ce qu'il n'a pas fait partout.

En résumé le ms. 363 de Berne nous offre une copie d'une importance extrême pour les conférences de paléographie et de critique des textes latins. Mais pour les extraits d'Horace ou d'Ovide qu'il nous a conservés, il ne faut en accepter les variantes qu'après un examen approfondi. En cherchant tous les arguments possibles pour défendre *à priori* les leçons nouvelles qu'il contient, plusieurs savants ont fait fausse route.

Émile CHATELAIN.

LA CHÈVRE

CHEZ HOMÈRE, CHEZ LES ATTIQUES

ET

CHEZ LES GRECS MODERNES

"Αγριος, au féminin, dans ἄγριον ἄτην d'Homère ¹, n'a rien qui doive nous surprendre. Au cours d'une étude minutieuse, destinée à la *Revue de philologie*, je crois établir définitivement que les adjectifs en -ος, chez Homère et chez les Attiques, sont presque aussi fréquemment employés au féminin qu'au masculin. J'en donne les raisons et signale un phénomène linguistique classé, là où l'on s'obstine à flétrir un solécisme — puisque les philologues, décidément, ne veulent rien entendre à la linguistique, pas plus, sans doute, que les linguistes à la philologie. A propos de cette même ἄγριον ἄτην, en effet, Leeuwen et M. da Costa, dans leur *Iliade* ², font la remarque suivante : « Etiam adi. [ça signifie *adjectivum*] suspectum (cf. § 53 [qui ne nous apprend rien]); Sittl coniecit [beaucoup plus latin, évidemment, que le juste *conjecit*] ἄάτην φρεσὶν ἔμβλον αἰνήν. » !! Cela est purement délicieux. Refondons Homère, chaque fois où les faits, reposant sur la tradition et garantis par le mètre, ne cadrent pas avec nos petites conceptions grammaticales.

En réalité, les anciens Grecs, qui n'avaient pas à se mettre sous les yeux, comme MM. Leeuwen et da Costa, les différents tableaux des déclinaisons de la *Schulgrammatik* de Curtius ou de Koch, les Grecs, tout aux mouvements de leur âme et aux inspirations de l'heure, flottaient entre les adjectifs à trois et ceux à deux dési-

1. T 88 (nous affectons les majuscules aux rhapsodies de l'Iliade, les minuscules à celles de l'Odyssée); cf. ἄγριον ξώμην Pl. *Leg.* 824 A; épigraphiquement : ἡμέραι λοιποὶ CIA. IV, 1, c, 179, a-d, 32 (411 av. J.-C.) — à côté de ἡμέραι λοιπαί, I, 187, 6 (424 av. J.-C.), ap. Meisterhans-Schwyzler, *Gramm. d. att. Inschr.*, 80, 1900, p. 148, note 1280.

2. *Homeri Iliadis carmina*, 2^e vol., éd. II, 1895-6, 80, Leide.

nences; voilà comment les adjectifs en -ος faisaient leur féminin et leur masculin, tantôt comme εὐδάμιμων, εὐνοους, ἀληθής, ἱλεως, πέπων, ἄρσην, ἀθανάτος — avec des féminins du type ἀθανάτη, un peu partout ¹ — tantôt comme ἡδύς, χαρίεις, μέλας, πᾶς, τέρην, πρᾶος, πολύς, μέγας et les participes présents ou passés, actifs, passifs ou moyens. Les preuves abondent que nous avons affaire à un simple phénomène d'analogie. Elle s'exerce aussi bien dans d'autres substantifs à trois désinences, tels que Ἥρη ὀψίλος ² ou encore τάλαν, féminin dans Aristophane ³, ou le caractéristique κεφαλαί... λελεικμότες d'Hésiode ⁴, le ἀνεμρόντων αἰγίδων d'Eschyle ⁵, le ἰδέα ἄρχοντες de Platon ⁶ et bien d'autres ⁷. Enfin, la marque certaine de l'analogie, phénomène éminemment psychique, est que les deux dési-

1. Entre autres, K. 404; μ 302, etc. etc.; cf. Prendergast, *A compl. Conc. to the Il. of Hom.*, 1875 et H. Dunbar, *A compl. Conc. to the Od. a. Hymns*, Oxford, 1880; ἀθανάταν φλόγα, Ar. *Thesm.* 1052 etc., cf. H. Dunbar, *A compl. Conc. to the Com. a. Fr. of Ar.*, Oxford, 1883. V. Kühner-Blass ³, *Gr. ausf. Gr.*, I, 1, 538-9. Ils se trompent en qualifiant cette forme de poétique; on a, épigraphiquement, θριπῆδεται (326 av. J.-C.) et ἀδόκιμαι (même date) CIA. II, 808, b (v. p. 228 et 234), l. 35 et 59-60, v. Meisterhans-Schwyzler, *op. cit.*, p. 148, 3, n. 1284.

2. T 97; cf. ζ 122.

3. Ar. *R.* 559; *Lys.* 102; *Eccl.* 124. Ce n'est nullement un vocatif figé, devenu simple interjection, comme καλέ, moderne, *mon bon*, employé tout aussi bien en parlant à une femme qu'en s'adressant à plusieurs. On avait bien le sentiment du vocatif, puisqu'Aristophane lui-même immédiatement après τάλαν *R* 559, dit ἄλαιναι, *ib.* 565.

4. Hes. *Th.* 825-6. Pas la moindre comparaison, du reste, avec le fameux αἵτινες... καταλαβόντες du linguiste contemporain Hadjidakis, 'Αναγνώσματα... ὑπὸ Whitney καὶ Jolly, trad. Hadj., Athènes, 80, 1898 (Bibl. Marasly, IV, 18-23), p. 470; cf. mes 'Ρόδα καὶ Μῆλα, 80, t. III (1906), p. 340 s.; H. ignore les passages en question; en revanche, pour sa justification, il invoque un texte tronqué, donc falsifié, de Xénophon, 'P. z. M., *op. cit.*, 343. Le masculin d'Hésiode et de ceux qui suivent constituent des phénomènes vivants d'analogie; le καταλαβόντες de Hadj. est un pur macaronisme, logique, d'ailleurs, dans une langue artificielle.

5. *Choeph.* 584 (590); ci-dessous, p. 334, n. 3.

6. *Phaedr.* 237 D.

7. Θ 455 πληγέντε κεραυνῷ pour πληγείσᾱ; Hes. *Op.* 199 προλιπόντ' ἀνθρώπους (Αἰδώς καὶ Νέμεσις 200); *Jahresb. d. österr. arch. Inst. in W.*, VIII, 2, 1905, 160 Λαῖς, Εὐφράνορος προϋτανεύσας [Δ]ιονύσωι. Au cours d'une lecture à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, j'avais cité ce dernier texte et quelques autres, dont M. P. Foucart, fut fort ému. Les faits n'en sont pas moins archisûrs. — Par imitation, plus tard, on a ψολόεντος ἐχίδνης Nic. *Ther.* 129, O. Schneider, 1856, 14, 25.

nences coexistent pour le même mot : Ἡρῆ θῆλυς ¹ et θήλεια θεός ², τάλαν et τάλαινα ³, θριπῆδεται et θριπῆδεστοι, ἀδόκιμαι et ἀδόκιμοι ⁴. Chez Platon, cela devient frappant, puisque, à une ἐπιθυμία ἀναγκαῖος de la question répond une ἐπ. ἀναγκαία de la réplique ⁵.

Si donc la catégorie des trois désinences l'a finalement emporté — aujourd'hui sur toute la ligne — c'est que cette catégorie était la plus nombreuse.

Ainsi, ce n'est point l'adjectif qui fait difficulté, -ος s'employant au féminin aussi bien qu'au masculin. C'est le substantif, au contraire, dont le genre n'est pas toujours apparent. Par exemple, dans ἄγριον αἶγα ⁶ ou ἀγρίου αἰγός ⁷, il convient, tout d'abord, de tirer au clair le genre de αἶξ lui-même.

En ce qui touche ce terme, il est de toute importance de se rendre un compte exact de la situation chez Homère.

Nous traiterons tout à l'heure du singulier qui est d'un manie-
ment délicat. Nous pouvons dès à présent déclarer que le pluriel αἶγες est toujours du féminin et qu'il désigne le troupeau globalement, bouc compris.

Ces deux dernières conditions inhèrent tellement à l'idée de pluriel, qu'elles se trouvent remplies jusque dans des productions de pure littérature, comme dans ce vers de Virgile :

Ite meae, felix quondam pecus, ite capellae ⁸.

Il va de soi qu'il s'agit là d'un troupeau et que le bouc n'en saurait être exclu, puisqu'il vit au milieu des chèvres ⁹. Cependant,

1. Ci-dessus, p. 304, n. 2.

2. Θ 7.

3. Ci-dessus, p. 304, n. 3.

4. Ci-dessus, p. 304, n. 1 ; v. CIA., l. c., l. 35 θριπῆδεται καὶ ἀδόκιμοι ; 43-44 θριπῆδεστοι καὶ ἀδόκιμοι ; 51-2 ἀδόκιμοι καὶ θριπῆδεστοι ; 59-60 θριπῆδεται καὶ ἀδόκιμαι, etc.

5. Pl. Resp. 559 B, v. ib. 559 C ; ἀναγκαῖαι (ἡδοναί), ἀναγκαίους ἐπιθυμίας, puis ἀναγκαῖαι, ib. 558 D.

6. Γ 24 ; O 271.

7. ξ 50. Ainsi ça se décline ! Rapp. ξ 530 αἰγός ἐντροφέος μεγάλῳ et Δ 105 ἱξάλου αἰγός. Ἱξάλος n'a pas de féminin ; cela signifie simplement qu'il s'est fixé dans la catégorie des adjectifs à deux désinences. Sur l'origine sémitique (très probable) de ἱξάλος, v. H. Lewy, *Die sem. Fremdw. im gr.*, 80, 1895, p. 2.

8. Ecl. I, 74.

9. Columelle, 7, 6, 3.

capella, presque totalement absent chez les prosateurs ¹, sauf chez Columelle ², nourri de Virgile ³, appartient à la poésie ⁴, s'incorpore à la pastorale savante ⁵, foisonne précisément dans ces *Églogues* ⁶, dont le mérite inimitable provient de ce je ne sais quel artifice naturel dont le poète s'enchanté lui-même. Ce n'est pas assez de dire que Virgile, dans les *Églogues*, ne connaît encore les chèvres que de nom ; il ne les connaît même pas sous leur nom véritable. Il n'y figure pas une seule *capra* — *capra*, ce vocable national usité même des étrangers ⁷, le vocable roman ⁸, celui dont la poésie et la prose italiennes aussitôt s'emparent ⁹, celui qui rayonne jusque sur la toponymie avec *Capraja*, *Caprera*, *Capri* ¹⁰, sans parler du célèbre *capriccio* ¹¹.

Non moins littéraire est le pluriel chez E. Augier :

O mes chèvres ! pour vous je jouais de la flûte ¹².

Encore plus factice est l'apparition des *brebis* dans l'élégie célèbre de 1693 :

*Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis* ¹³.

1. *Grand Dict. de la l. lat.*, Freund-Theil, 1855, s. v. *capella* ; *Thes. L. L.*, fo, III, p. 2 (1907) : vox a scriptoribus perraro usurpata ; apud poetas, inde a Pompon., saepe legitur [sans ponctuation dans le texte].

2. Colum., 7, 6, 4.

3. Teuffel-Schwabe, *Gesch. d. röm. Liter.*, 1890, p. 713-4.

4. Freund-Theil, *op. cit.*, s. v. *capella* et s. v. *capra* ; *Thes. L. L.*, s. v. *capella* et *caper*.

5. Remarque lumineuse de Fr. Plessis dans le *Virgile* de chez Hachette, 1919, à propos de *cujum*, *Ecl.* III, 1.

6. V. H. Merguet, *Lex. z. Verg.*, 1909 suiv., s. v. *capella* et s. v. *capra*.

7. Τῇν γὰρ αἶγα κάπραν ὀνομάζουσιν, *Plut.*, *Romulus*, XXIIX, 4.

8. G. Körting, *Lat.-roman. Wort. b.*, 1901, N. 1888.

9. Dante, *Purg.*, XXVII, 86 ; M. Francesco Alunno, *Le Ricchezze della lingua volgare*, Venise, fo, 1543, s. v. *capra* ; Tommaseo-Bellini, *Dir. della l. ital.*, 4^o, s. d., s. v.

10. Egli, *Nomina geographica*, 8^o, 1893, s. v. *Capra*.

11. *Le Ricchezze*, *op. cit.*, s. v. *capriccio* ; Tommaseo-Bellini, *op. cit.*, s. v. *capriccio* (I, 1), etc.

12. *Théâtre complet*, I, 1894, *Le Joueur de flûte*, sc. IX, v. 55.

13. *Œuvres de Madame et de Mademoiselle Desboulrières*, 1819, t. II, p. 24.

Le masculin a prévalu pour cette espèce. Il n'en est pas moins vrai que l'appellation globale de *brebis* implique les moutons, aussi bien que les *chèvres* d'Augier admettent des boucs.

Si donc, à lui seul, chez des littérateurs, le pluriel signifie troupeau, mâles et femelles, et même berger — *cherchez qui vous mène* — a fortiori, chez Homère, les αἶγες auront-elles un sens identique.

Cela ne prouve pas encore néanmoins que ces αἶγες soient au féminin pluriel.

Nous pouvons l'établir par trois arguments.

Tout d'abord, αἶγες est féminin, quand il est accompagné d'un adjectif ou d'un pronom au féminin ¹.

Les exemples donnés en note nous montrent déjà des pluriels αἶγες sûrement envisagés comme féminins. C'est une base. Voici la seconde. Les chèvres sont des animaux grégaires qui ne se composent, pendant presque toute l'année, que des femelles, de leurs petits et des mâles âgés de moins de six ans ; les mâles qui ont dépassé cet âge vivent solitaires. Il n'y a donc pas de troupeaux de boucs ². Ainsi, pluriel et féminin sont synonymes, aussitôt que des αἶγες entrent en scène.

Ce point de vue acquis nous aide à mieux comprendre Homère et nous fournit notre troisième argument, celui de l'épithète ou du contexte.

Μηκάδες, par exemple, ne peut absolument désigner que la femelle. L'Odyssée les range parmi celles qu'elle vient de qualifier de ἄγριαι ³ et ailleurs les fait traire ⁴. Nous savons, d'autre part, grâce à une remarque d'Aristote, que les femelles sont plus bélantes que les mâles ⁵. Par conséquent, les autres μηκάδες d'Homère sont également féminines ⁶.

On croirait que l'homérique πίων, *gras* et, aussi, *fertile* — πίωνες

1. Liste complète : αἶγες ἀπειρέσιαι : 118 ; αἶγες : 160, αἶγας : 124, 155, les mêmes qui sont qualifiées de ἄγριαι : 119 ; αἶγας... αἱ ρ 213, υ 174, φ 266 ; ἄγροτέρως ρ 295.

2. Ch. d'Orbigny, *Dict. univ. d'hist. naturelle*, t. III, 1849, s. v. *chèvre*, p. 526b et t. IV, s. v. *daim*, p. 582b. — Il n'existe pas de dictionnaire général plus récent ni plus détaillé. Celui-ci est toujours considéré.

3. : 124, cf. 119.

4. ἡμέλγεν : 244, 341. Aristote, *Hist. Anim.*, III, 20, 4, signale comme un fait des plus exceptionnels un bouc lactifère à Lemnos ; v. Orbigny, *op. cit.*, IV, s. v. *daim*, p. 586 bis b, n. 3. Il y a bien γάλα ἡμέλγετο.

5. Arstt., *Probl. ined.* II, 163** αἰγῶν τὰ θήλεα μᾶλλον βληγᾶται.

6. Λ 383, Ψ 31.

ἀγροί¹ — est une épithète banale. Elle s'applique au taureau², à cause de la graisse, cela s'entend, mais beaucoup mieux à la chèvre qu'au bouc. Aristote nous apprend encore que, dans la grossesse, les chèvres sont plus grasses, parce qu'elles mangent davantage³. Les boucs gras — πίονες ὄντες — ne sont pas estimés; ils ne sont productifs que quand ils sont plus graciles, *graciliores*, περισχυανόμενοι⁴. Force nous est donc de reconnaître des femelles dans les quelques πίονες de l'Odyssée⁵. Ce sont les mamelles de l'animal, les *adulta lacte ubera*⁶, les *distenta ubera*⁷, qui donnent cette idée de plénitude.

Les troupeaux, par définition, sont du féminin⁸, a fortiori lorsqu'ils sont spécialement désignés comme tels par l'adjonction de ἀπίλια, qui intervient toujours pour des raisons précises, lorsqu'on veut distinguer un troupeau d'un autre⁹, énumérer un butin ληΐδα¹⁰ ou des biens propres¹¹.

Le sacrifice comporte des femelles, dès qu'elles sont au pluriel¹². On n'a jamais sacrifié des boucs en masse; on sacrifie des individus isolés à Dionysos ou à Bacchus¹³.

Au temps d'Homère, on se nourrissait volontiers de la viande de chèvre¹⁴, comme de nos jours l'usage semble vouloir s'en installer dans l'Isère¹⁵. L'aliment est grossier¹⁶. Mais il ne saurait en aucune

1. Ψ 23 etc. Voir la *Concordance* de Prendergast, *op. cit.*

2. A 40-41 πίονα μηρί' ἔκηα | τάρων ἦδ' αἰγῶν.

3. *Hist. An.*, VI, 17 (18), 11 πρόβατα καὶ αἴγες πίοτερα γίνονται.

4. *Ibid.*, V, 14.

5. β 56, ρ 180, 535, υ 186, 250; A 40-41 πίονα μηρία... αἰγῶν.

6. Catulle, XX, 11.

7. Virg., *Ecl.* IV, 21.

8. Δ 245 αἴγας... ποιμαίνοντο; ι 184 -ες ἱάβεσσον, *stabulabantur*; ι 167; ἀπόλλος ou -ον αἰγῶν ρ 247 (= γ 135), υ 173, φ 175, γ 142, 161, 182.

9. B 474.

10. Δ 679, cf. 677.

11. ξ 101, 103 (dans la bouche d'Eumée).

12. A 41, 66, 316, Ω 34 (αἰγῶν τε τελεσίον).

13. Thes. L. L., III, p. 306b, b, l. 27 suiv. D'après Longus, *Pastor.*, IV, 14, il y a deux boucs pour cinquante chèvres et, comme maximum, 10 sur 100. O. Keller, *Die ant. Tierw.*, *op. cit.*, I, 308, cite Longus inexactement.

14. Ψ 31, cf. 29; β 56, cf. 55 et 57 (= ρ 535, cf. 534, 536); β 300 : ι 155; ι 160, cf. 162; ρ 180, cf. 182; σ 44; υ 186, cf. 175; υ 250, cf. 256; γ 199.

15. J. Crépin, *La Chèvre*, Hachette, 1918, p. 120; dans les montagnes boscniennes, la chèvre est devenue viande de boucherie, *ib.*, 167. Il y a quelques années, on mangeait de la chèvre salée d'Auvergne, 89, rue de Seine, VI, *Aux Trois Marches*. Nous ne parlons pas du *chevreau* qui est commun.

16. Orbigny, *op. cit.*, t. IV, s. v. *daim*, p. 585 *bis*, n. 1.

façon être question du bouc dont l'odeur proverbiale n'a pas changé depuis l'antiquité ¹. Au surplus, les αἶγες qu'Odysseus charge sur son navire ² appartiennent aux bêtes qualifiées précédemment de ἄγριαι ³. Ainsi Homère lui-même nous informe du genre féminin de ces victuailles.

A cause de cet odorat caractéristique, il est à présumer que les αἰγῶν δέρματα, *mis* ⁴ par Eumée sur la couche d'Odysseus ⁵, sont bien des peaux de chèvres. Enfin, le lion de l'Iliade se jette certainement sur un troupeau de chèvres, αἶγεσιν ⁶. Xénophon nous dira plus loin que le lion est précisément friand de la chèvre ⁷.

Nous pensons avoir démontré avec une certaine rigueur ce qui paraissait indémontrable, le genre féminin du pluriel αἶγες.

Un seul vers résiste. Nous ne l'assassinerons pas. La résistance est de surface. Il ne demande qu'à se rendre.

Eumée raconte à Odysseus qu'un des gardiens des troupeaux de chèvres — αἰπόλια πλατέ' αἰγῶν ⁸ — conduit chaque jour — ἐπ' ἡματι ⁹! — aux prétendants *celui des chèvres* qui peut lui paraître le meilleur :

ζατρεφέων αἰγῶν, ὅστις φαίνεται ἄριστος ¹⁰.

D'après ὅστις, nous aurions affaire à un *bouc* détaché du troupeau des αἶγες — femelles. Ce serait purement absurde, le cadeau serait des plus étranges, si l'on réfléchit à nos constatations précédentes, surtout à cette circonstance invraisemblable d'un bouc quotidien!

Voici ce qui a dû se passer.

Une clausule homérique courante est celle de ὅστις ἄριστος ¹¹, au

1. Arstt., *Hist. An.*, VI, 29, 4-5; cf. t. IV, 190, 14 (éd. Didot) = *Probl. sect.*, XIII, 9, mentionné comme vérité courante.

2. ι 160.

3. ι 119.

4. Eumée ne les *jette* certainement pas, il les *place*, il les *pose* — ἐβαλλεν — dans le sens moderne (βάζω, ἐβαλε), *je mets*, cf. *mitto*, *mettre*. Les tentes des Bédouins sont tissées de poil de chèvre, v. Volney, *Voy. en Ég. et en Syrie*, I, 1825, 80, P. IV, ch. II, § 3, p. 347.

5. ξ 519 (εὐνήν).

6. K 486.

7. V. ci-dessous, p. 324, n. 3.

8. ξ 103; αἰπόλιον peut aussi bien signifier *troupeau* que *pâturage* ou *étable*.

9. ξ 105.

10. ξ 106.

11. λ 179; π 76; σ 289; τ 528; ω 215; *Batr.* 284; H 50 — ἀπαξ dans l'Il.

féminin ἥτις ἀρίστη ¹. Dans notre vers, elle se trouve dérangée par l'intercalation de φαίνεται. On a cherché à la rétablir, on s'est arrêté à ce qui a semblé être la *lectio correctior*, alors que certainement à l'origine il y avait ἥτις φαίνεται ἄριστος — celui-ci au féminin ²!

Nous abordons avec cet exemple le singulier αἶξ; il est des plus curieux. Au singulier donc, αἶξ est surtout du masculin, ce qui ne veut pas du tout dire qu'on ne le rencontre pas au féminin.

Ce sont les cas les plus fréquents. Seul le contexte nous fixe sur le genre. L'épithète ici ne nous apprend rien. Ainsi, l'Iliade nous présente une ἄγριον αἶγα sûrement féminine ³. Ἀγριος n'est nullement réservé au mâle. Nous avons vu Homère lui-même se servir du pluriel féminin ἄγριαi en parlant des αἶγες ⁴. Aristote connaît τὰς αἶγας τὰς ἀγρίας de Crète ⁵. Dans notre vers elle est associée à une ἑλαφον κεράον ⁶; ce κεράον est un féminin comme ἄγριον et l'ἑλαφος est du même genre dans nombre d'exemples ⁷. Remarquons d'autre part qu'il s'agit ici d'un lion et nous savons qu'il aime la chèvre ⁸. Enfin, Eustathe nous appuie en prenant notre ἄγριον pour τὴν ἄγριον ⁹. Il a tort, il est vrai, de déclarer qu'un Ἀττικὸς ἀνὴρ dit τὸν αἶγα ¹⁰; aucun *homme attique*, nous le verrons plus loin, ne s'est exprimé de la sorte; preuve de plus qu'Eustathe confond ἄττικὸς avec ὀμηρικὸς.

1. α 280; β 294; θ 424; κ 522; λ 30; π 348; *H. Merc.* 166; *Batr.* 51; P 62 — encore un ἀπαξ de l'Iliade!

2. Aucun éditeur n'a soupçonné là une difficulté, sauf peut-être A. Pierron, *L'Odyssée d'Homère*, éd. II, Hachette, 1888. Mais c'est un soupçon seulement.

3. Γ 24.

4. ι 119.

5. *Hist. An.*, IX, 6, 1.

6. Γ 24.

7. (†) 248 ἐλάφοιο ταχείης, aussi Λ 113; κταμένης ἐλάφοιο Π 757; ἐλάφοισιν... αἶτε Ν 102; ἄγροτέρας τ' ἐλάφους Φ 486; ἑλαφον κεράον Λ 475, Ο 271 et Π 158, ἑλ. κ. μέγαν — ce dernier au féminin!

8. Γ 23 ὥστε λέων ἐχάρη, v. p. 309, 7, et Arstt., *Eth. Nic.*, III, 10, 7, qui confirme justement le fait, en citant ce vers d'Homère, v. plus loin, p. 324, 3.

9. Eust., 376, 23 ἔστι καὶ θηλυκῶς λαβεῖν τὴν ἄγριον, ἣ καὶ, ὡς ἐξῆς φανήσεται, ἀρσενικῶς.

10. Ἀττικὸς γὰρ ἀνὴρ τὸν αἶγα λέγει, ὥσπερ καὶ τὸν ἀηδόνα, même endroit. Voir Ἀττικὸς, à l'Index. Silence sur la confusion indiquée ici, dans La Roche, *Homer. Textkr. im Alterth.*, 80, 1866. p. 164. Rapp. seulement A. Ludwig, *Arist. homer. Textkr.*, II, 80 (1885), p. 404 s.

Le dos d'une *πίονος αἰγός*¹, destinée à la nourriture², ne peut être que le dos d'une chèvre. C'est une chèvre aussi que deux lions arrachent à des chiens³. Sur la couche d'Odysseus, Eumée ne peut étendre que la peau velue d'une femelle⁴, il ne peut s'envelopper lui-même que de cette peau⁵; la fétidité du bouc ne disparaît jamais⁶.

Il est, au contraire, évident que l'arc de Pandaros⁷ doit être fait des cornes d'un bouc⁸. Il est notoire que les boucs « ont les cornes plus longues que les chèvres »⁹. Celles de notre vers mesurent douze palmes¹⁰. Au surplus, cet αἴξ régit des pronoms masculins¹¹. Eustathe nous le marque comme appartenant à ce dernier genre¹².

Ce même pronom démonstratif τὸν¹³ se rapporte à un autre ἄγριον αἶγα de l'Iliade¹⁴, également ratifié par Eustathe¹⁵.

C'est tout pour Homère. Et il n'y a pas un effet du hasard dans cette distribution des genres. La statistique d'Hésiode nous révèle des faits identiques; les pluriels, tels que *πιόταταί τ' αἰγες*¹⁶, *αἰγῶν σθεννυμέναων*¹⁷, *αἰπόλια πλχτέ' αἰγῶν*¹⁸ sont féminins; il ne peut y avoir de doute que pour le singulier *αἰγὸς ὀρεσσινόμου ἢ ἄγροτέρης ἐλάφου*¹⁹.

1. I 207.

2. *Ib.* 215. Cf. Stuck, *Antiquitatum convivialium*. L. III, fo, Zürich, 1682, p. 161 A.

3. N 198.

4. ξ 50.

5. ξ 530 : *αἰγὸς εὐτρεφέας μεγέλοιο*, celui-ci servant de féminin.

6. Orbigny, *op. cit.*, s. v. *chèvre*, III, 509a.

7. Δ 88.

8. Δ 105-6 *ἱξάλου αἰγὸς | ἄγριου*.

9. Buffon, *Œuvres compl.*, éd. Flourens, Garnier, *Hist. nat. des an.*, La Chèvre, t. II, p. 460; v. *ibid.*, planche 21, et Orbigny, *op. cit.*, Atlas, t. I, *Mammifères*, pl. XIII.

10. A. Pierron, *Il. d'Hom.*, 1883, note à Δ 109.

11. Δ 105 ὅν, 108 ὁ.

12. Eust. 450, 35 *Τὸ δὲ ἄρρενικῶς λεγθὲν, ὅν ποτε βεβλήκει, οὐκ ἐξ ἐπίκοινων εἶναι τὸ αἴξ. ἰδοὺ γὰρ ὁ αἴξ· οὔ θηλυκὸν πάντως ἢ αἴξ.*

13. O 273 τόν.

14. O 271.

15. Eust. 1015, 54, ad O 272 καὶ ὅτι ἄρρενικῶς ὁ αἴξ παρ' Ἀττικοῖς. Voir ci-dessus, p. 310, n. 10.

16. Hes., *Op.* 585,

17. *Op.* 590.

18. *Theog.* 445; cf. ξ 101 et ci-dessus, p. 308, n. 9-11.

19. *Scutum H.* 407. Voir J. Paulson, *Index Hesiodeus*, Lundae, 1890. Les faits sont présentés chez nous autrement, d'après un dépouillement personnel.

Achevons ce tableau par un coup de pinceau caractéristique. Homère nous donne τράγος une fois unique ¹. Τράγος est totalement absent chez Hésiode.

L'examen, nécessairement minutieux, qui précède, nous découvre, je crois, le fond agreste de la mentalité homérique. Les populations primitives et nullement littéraires, dont l'Iliade et l'Odyssée nous apportent l'image, ont des visions simples, même simplistes, imprécises et globales. Le troupeau seul les intéresse, c'est à savoir les femelles qu'on sacrifie, qu'on mange, dont on boit le lait et utilise la peau. Le mâle, auquel le troupeau est dû, n'a pas de nom qui lui soit propre ! Ces braves gens avaient autant de peine que nous à le distinguer de la chèvre au singulier, puisque la désinence n'impliquait pas de genre, puisqu'ils ne possédaient pas d'article et que, souvent, le contexte était fugace : ἔπεα πτερόεντα. Jusqu'aux épithètes qui ne disaient rien ! Bien mieux : la chèvre ne représentait pas à leurs yeux un individu isolé, du moins une personnalité agissante. Un fait curieux nous confirme ce point de vue. Le chien, κύων, se montre maintes fois au nominatif singulier dans l'Iliade comme dans l'Odyssée ². Notons-en autant du lion ³, du cheval ⁴, du bœuf ⁵, de l'âne ⁶, du porc ou du sanglier ⁷. Nous avons, à ce cas, une seule brebis, animal familier ⁸. Nous n'avons pas une seule ἐλαφος et pas une seule αἴξ ⁹, au nominatif singulier !

Nous sommes donc placés, avec ce vocable à surprises, non pas en présence d'un fait grammatical comme le croit l'*Etymologicon Ma-*

1. ι 239, avec le sens de mâle bien marqué (v. 238), joint à ἀρνεῖός (v. 239), *bélier*, qui s'oppose à μῆλα... ὅσσ' ἤμελγε (v. 237-8). Sur μῆλα plus loin, p. 323.

2. ω 338 ; O 579 ; X 189 ; ρ 248, 291, 300, 306, 312 ; τ 228 ; υ 14.

3. δ 456, 791 ; ζ 130 ; ι 292 ; H. VII, 44, 47 ; 21 fois dans l'Iliade, v. Prendergast, *op. cit.*

4. Dans l'Il., 8 fois (Prendergast) ; néant dans l'Odyssée.

5. B 480 ; N 571 ; γ 430.

6. A 557 ; Od., néant.

7. N 471 ; δ 457 ; τ 393 (= ψ 74), τ 439, 449, 465 ; φ 219 ; ω 332.

8. Ω 125. Pas de λύκος ; λύκοι x 212 et 5 autres dans l'Il. (Prendergast).

9. Bien qu'Hérodote soit en dehors de notre rayon visuel du moment, citons en un passage amusant : τὰς δὲ δὴ αἴγας καὶ τοὺς τράγους... puis, plus loin : σέβοντα δὲ πάντας τοὺς αἴγας οἱ Μενδησίοι, καὶ μᾶλλον τοὺς ἔρσενας τῶν θηλέων (pour -ῶν, entraîné par ἔρσενας, cf. Kühner-Blass, I, 1, p. 523, Anm. 2), Herodot. II, 46. Buchholz, *Die homerischen Realien*, I, 2 (1873), § 13, p. 161 ¼ αἴξ, nous collige un amas de faits sans discernement.

gnum, au mot Γυναικός¹ : Τὰ γὰρ εἰς ΑΙΞ κοινά εἰσι τῷ γένει· οἶον, ὁ αἰξ καὶ ἡ αἰξ, ὁ Γραιξ καὶ ἡ Γραιξ, ὁ Θραξ καὶ ἡ Θραξ. Nous sommes, bel et bien, en présence d'un fait pastoral.

De ce biais, il est utile et frappant de voir la façon dont se comporte le grec moderne pour les genres et pour les nombres. En un sens, le grec moderne — le grec normal, le grec populaire — ce grec non encore écrit, du moins non encore adopté nationalement, officiellement, est dans la situation du grec homérique, aux yeux de l'observateur, et son vocabulaire jaillit du contact immédiat de l'homme avec les choses.

Donc, le grec moderne désigne le troupeau de chèvres par le pluriel neutre γίδια, c'est à savoir exactement par le terme homérique, puisque γίδι dérive régulièrement de αἰξ, en parcourant les intermédiaires αἰγίδιον², αἰγίδιν³, γίδιν⁴, γίδι⁵; seulement, le pluriel

1. Et. M. (éd. Th. Gaisford, Oxford, 1848, fo) 243, 29. La raison qu'il en donne est divertissante : Τοῦτο δὲ, ἐπειδὴ τὸ σημαινόμενον κωλύει εἶναι ἀρσενικόν (οὐ γὰρ λέγεται ὁ γύναιξ), ἀπέλειψεν ἔστι δὲ ἡ γενική, γυναικός, ὡς ἀπὸ τῆς γύναιξ εὐθείας. V. aussi s. v. αἰξ, même ouvrage, 31, 51, où le genre du singulier est spécifié expressément : ὄνομα ἀρσενικόν.

2. Phérécrate (ve s. av. J.-C.) dans Meineke, *Fragmenta Comicorum graecorum*, 5 vol. 8°, 1839-41, t. II, p. 264 (7) ὥσπερ τῶν αἰγιδίων ὄζειν ἐκ τοῦ στόματος μελικήρας; chez Antiphane, *ib.*, III, 9, I 4 αἰγιδίων est une restitution. Chez Euboulos, III, 252, III-IV, 1, Αἰγίδιον est un sobriquet de courtisane. V. p. 323, n. 6.

3. V. mes *Et. de phil. néo-gr.*, 1892 (= BEHE, fasc. 92), p. 225, 238; ce phénomène est très ancien (cf. Λορηλīs, *ib.*, p. 233) et certainement antérieur à l'aphérèse — dont pas d'exemple avant le III^e s. A. D., v. K. Dieterich, *Unters. z. Gesch. d. gr. Spr.*, 8° 1898, p. 30 s.

4. Sur l'aphérèse elle-même, v. mes *Essais de gr. hist. néo-gr.*, II, 1889, p. LXIII s., Philintas, Γραμματική τῆς ρωμαϊκής γλώσσας, I, 1907, p. 140 s. (présenté différemment, comme phénomène psychologique). La forme en -ιν, périmée dans la langue commune de nos jours, n'en subsiste pas moins dialectalement partout un peu (Syrā, Chio, Chypre, etc.), dans les combinaisons παιδίμου — par assimilation de παιδίν μου — παιδίν του (pron. πεδίνdu) et même παιδί du. Spaneas I donne toujours des -ιν et pratique à peine l'aphérèse, d'où l'on peut conclure que celle-ci a du mal à s'établir, v. J. P., *Le Poème à Spaneas*, Mélanges Renier, 1887, p. 283, n. 1, et *Essais, op. cit.*, I, p. 214. Donc, plus tard, lorsque, comme à l'heure actuelle, l'aphérèse est un fait accompli, le ν final persévère.

5. La double consonne dans γίδιμου a dû d'abord se réduire à une consonne simple, γίδιμου, d'où l'on détache γίδι sans ν (v. Τὸ ταξίδι μου, éd. II, 1905, p. 160). Dans les régions où le final atone s'amuit, dans le Nord comme dans le Midi — Thessalie, Andros (Corthi), Paros — on obtient γίδ; comme, d'autre part, le grec moderne n'aime pas terminer ses mots par une consonne, nous arriverons sans doute à γί = yi, même i, là où y intervocalique disparaît; cet i ne garde plus qu'à peine un son de αἰξ et, pourtant, il est αἰξ lui-même.

neutre est à la fois plus large et plus précis, plus collectif que le féminin pluriel, puisque le neutre, à ce nombre, embrasse aussi bien les mâles que les femelles ; les γίδια sont les ζῶα de l'espèce chèvre considérés dans leur ensemble ¹. Un Grec de Smyrne, M. Sp. Condoléon, me disait que les γίδια sont : ἀνακατεμένα τάρσενικὰ καὶ τὰ θηλυκὰ.

Lorsque l'on vient de parler des γίδια, lorsqu'on les a sous les yeux, on peut fort bien en détacher un individu au singulier, le nommer γίδι, aller jusqu'à traiter ce neutre en féminin, s'il est jamais question du γάλα τοῦ γιδιοῦ. Mais le mot consacré pour la femelle est le singulier ἡ κατσίκα ². Ainsi, un berger fera paître ses

1. On se demande si, décidément, αἰγίδιον ne s'entendrait pas aussi bien du mâle, au singulier même, et si le ὄζειν de Phérécrate (p. 313, n. 2) ne vise pas la mauvaise odeur du bouc, quoi qu'en aient dit Meineke, *l. c.*, et Kock, *Com. attic. fr.*, I, 1880, p. 152, N. 25.

2. V. Du Cange, *Gloss. ad scr. med. et inf. Graec.*, 1688, fo. t. I, col. 619, s. v. κατζίη. Koray, Ἀτακτα (= choses désordonnées), IV, 1 (1832), s. v. κατσίκα, rapproche [de lui-même ?] le hongrois *ketschke* (lisez : *kecske*, Bellagi, *Neues vollst. d.-u.-ung. Wört. b.* [1881], s. v. Ziege ; le *Lex. l. hungaricae aevi antiquioris*, t. II, 1891, col. 143, donne la forme *ketske*, tout à fait intéressante pour nous. Koray, l'esprit toujours obnubilé par la théorie désastreuse des mots étrangers corrupteurs de langage péricléen — lequel abondait en mots extra-helléniques — est incapable de distinguer les bonnes étymologies. L'albanais offre *θια* (*Dict. lat. epiroticum*, Rome, 1635, s. v. *capra*, cf. p. [x]) et *δii* (*Vocabolario della l. epir.-ital.*, 1875, p. 1362^a ; v. p. 1x). L'origine de ce mot, si grec aujourd'hui, demeure donc jusqu'ici obscure ; G. Meyer, *Et. Wört. b. d. alb. Spr.*, 80, 1891, s. v. *kets, kats*, auxquels, p. 185, il rattache κατσίκι, *chevreau*, n'arrive pas à des conclusions entraînantes ; C. Christophoridis, Λεξ. τ. ἁλθ. γλ., 80, 1904 (l'auteur est mort en 1895), s. v. κάτσι, p. 146, d'où il fait tout dériver, n'est pas à prendre en considération. Les choses se comportent autrement. Je lis en turc كيتشى *ketchi* (Bianchi, *Dict. fr.-t.*, I

(1843), s. v. *chèvre* ; qui sait si le nom de la constellation αἰίου, كيوق, *ib.* [arabe], n'a pas de rapport avec αἶξ, αἶ Γόξ ?) ; or, Barbier de Meynard, *Dict. t.-fr.*, II (1866), p. 616^a, nous apprend que *kitchi* est une ancienne forme pour كيتچوك, *kutchuk, petit*. On serait donc d'abord tenté par Vambéry, *Et. Wört. b. d. turko-tatar. Spr.*, 80, 1878, p. 100, N. 107, p. 99, N. 106 II c, où *küçük, jeune*, désigne le petit des chiens — comme, par une métaphore plus hardie, Eschyle, *Ag.* 141, appelle les lionceaux des *rosées* — δρόσοι, v. *Et. M.*, p. 377, 37 ; Ar. Byz., éd. A. Nauck, 80, 1848, p. 10^b. Mais je penserais de préférence à *kač, keč, se hâter, courir, s'enfuir*, v. Vambéry, *op. cit.*, p. 71, N. 74, II ; ce serait un pendant de ἀτσω, ci-dessous, p. 335, n. 3. L'origine ainsi serait tatar, au tatar semble aussi appartenir le moyen haut et le vieux haut allemand *kitz, kitzi* (v. Jelinek, *Mittelh. d. Wört. b.*, 120, 1911 ; Kluge, *Et. Wrt. b. d. d. Spr.*, 80, 1910, s. v. *kitze*. En tout cas, le mot hongrois vient du turc, cf. Zoltar Gombocz, *Die bulg.-türk. Lehnw. in der ung.*

γίδια, βόσκει τὰ γίδια, plutôt que βόσκει τις κατσίκες. En revanche, il trait — ἀρμέγει ¹ — une κατσικά, même des κατσίκες. Le pâtre montagnard ou campagnard, le chevrier qui vend son lait, le matin, dans les rues grecques où il promène quatre à cinq chèvres, les connaît, ainsi que sa clientèle, sous l'appellation de κατσίκες, chacun de ces animaux, fût-ce au pluriel, étant conçu comme lactifère. Le troupeau donc et les individus jouissent de désignations qui leur sont propres. En grec moderne, les nominatifs singuliers des trois genres — car le neutre vit encore — sont nettement distincts entre eux, si bien que les confusions homériques sont impossibles aujourd'hui; des phénomènes comme ὁ, ἡ αἰξ ne sauraient plus se produire. Enfin, pour le bouc, le vieux τράγος s'emploie couramment, à côté du diminutif neutre τραγί ².

Dans les nuances que je viens d'établir entre κατσικά, κατσίκες, γίδια et γίδι, j'ai eu pour guides uniques ma connaissance, mes études et le sentiment de ma langue maternelle. Le sujet est assez fécond, assez important, pour que d'autres s'en occupent, contrôlent, vérifient, sans parti pris aucun, en toute liberté d'esprit. Présentement, je ne puis, hélas! appuyer mes observations sur d'autres textes que les miens. J'ai marqué, par la pratique, les dis-

Spr., 80, 1912, p. 90, N. 112 (où échelons étymologiques) et p. 189 (où raisons culturelles et climatériques de cet emprunt). Le grec n'a aucun rapport direct avec le hongrois. Il vient du turc. V. d'autre part, É. Boisacq, *Dict. ét. de l. l. gr.*, 1916, s. v. αἰξ et *ibid.*, Hübschmann, *Arm. Gramm.*, I, 417. — Au κατζίτη [= κατσί] de D.C. (ci-dessus) se rattachent κατσίβελος, *tsigane*, κατσιποδιά, *guigne*, κατσάβραχα, *roccarapé*, etc., etc., peut-être κατσαρός, *bouclé*, *frisé*.

1. De ἀμέλγω par *ἀμέργω, v. *Essai de gr. hist. sur le chang. de λ en ρ dev. cons.*, Mém. Or., 1905, p. 312-13; mais le phénomène appartient plutôt à la catégorie C, p. 306-7; ἀμέργω a dû précéder ἀρμέγω. Rien de plus usuel que ces *métathèses*. Pour *capra* même, cf. piémontais *crava* (G. Pasquali, *Nuovo Diz. piem.-it.*, 120, 1870, s. v.), napolitain *crapa* (Ambra, *Vocab. napol.-tosc.*, 80, 1873, s. v.), déjà dans *Lo Tasso Napolitano*, Naples, fo, 15 Abrile, 1689, *Gierusalemme liberata*, ch. VII, oct. 11, v. 6 (*crapie*). Donc, ancien.

2. Le besoin de précision est tel sur ce domaine que là où κατσικά manque au vocabulaire indigène, comme à Smyrne, on a créé sur γίδι un fém. γίδα, intervenant dès qu'il s'agit de traire. Κατσικά désigne à Smyrne spécialement la chèvre de Malte, ce qui ne signifie nullement que ce terme en provienne (ci-dessus, p. 314, n. 2). Au contraire, c'est le gr. mod. γίδι qui aurait plutôt donné *gidi* maltais, ce mot dans Falzon, *Diz. malt.-ital.-ingl.*, 80, 1845, s. v. et p. 66^a. — Comme, toutefois, les explosives *g* et *d* à la place des *γ* (γ) et *δ*, font quelque difficulté, peut-être est-il plus juste de voir dans le maltais des formes sémitiques, hébreu יָדָא, ar.

جَدَى, v. Rosenmüller, *Bibl. Naturgeschichte*, 1831, p. 84.

criminations lexicologiques relevées ci-dessus, dans mon roman intitulé *Ζωή κι ἀγάπη στὴ μοναξιά* ¹ et qui doit paraître prochainement dans le *Mercure de France*, adapté par moi-même sous le titre : *Le Solitaire du Pacifique*. Seulement, ici les conditions sont des plus particulières. *Le Solitaire du Pacifique* conte l'histoire d'un individu arraché au milieu social ², d'un Robinson abandonné dans une île déserte, aux prises avec la solitude — sans phrases, sans sauvages, sans Vendredi.

Au bout de trois ans de ce régime, sur le point de devenir fou, il découvre une autre île, peuplée de quelques bêtes. Il y aborde et le premier être animé qu'il aperçoit après ce long séjour dans une région dépourvue même d'insectes, est une chèvre, donc une *κατσίκα* ³ ! Dès lors, toutes les autres chèvres qui se présentent à lui répètent à ses yeux cette chère apparition, si bien qu'il en arrive à mettre *κατσίκες* au pluriel ⁴, le troupeau n'étant plus pour lui un troupeau quelconque, un troupeau de *γίδια*. Plus tard, quand il s'est habitué à ses nouveaux hôtes, à ses nouveaux amis, interviennent les variétés, des *ἀγριόγιδια* ⁵, un *ἀγριόγιδι* ⁶ ; ce sont des individus qui lui sont étrangers, des chèvres sauvages — des *γίδια* — non plus des *κατσίκες*. Parmi ces bêtes, cependant, qui lui sont devenues maintenant familières, il distingue un *γίδι* ⁷, un *γιδόπουλο* ⁸. Le troupeau cependant est toujours demeuré un troupeau, non de *γίδια*, mais un troupeau de *κατσίκες*, à cause des circonstances morales initiales que nous venons de noter.

Il est possible que *αἶξ* ancien subsiste encore de nos jours sous la forme normale du nominatif parisyllabique *αἶγα* ou *αἶα*, sans γ intervocalique. Nous avons même *αἶα*, pron. *éya*, celui-ci formé sur le

1. Paris, 120, 335 p., 1904.

2. E. P[ottier], *Vie et amour dans la solitude*, *Le Temps*, mardi 27 déc. 1904, p. 4 ; Marino Sicuro, *Vita e amore in solitudine*, *Cronache della Civiltà Ellenica-Latina*, Roma, 30 janvier-20 février 1905, p. 461 s. ; P. E. Pavrolini, *Il romanzo della solitudine*, dans le *Marzocco*, Firenze, 5 mars 1905, p. 3 s. Il observe que Sophocle, dans son *Philoctète*, est le premier *robinsonista* littéraire.

3. P. 146.

4. P. 149, 155, 157, 177, etc.

5. P. 283.

6. P. 277.

7. P. 242.

8. P. 246. *Γιδόπουλο* et *κατσίκι*, *chevreaux*, se valent, sauf que le dernier a peut-être plus de personnalité, plus d'individualité.

pluriel αἶγες, prononcé αἷες, c'est à savoir *éyes*. C'est, du moins, ce que l'on conclut d'un renseignement pas très clairement donné par A. A. Sakellaropoulos ¹. Toujours est-il que les puristes grecs de nos jours continuent d'employer — sur le papier — αἶξ, αἰγός, sans le moindre souci de la nature, de l'histoire, surtout de l'antiquité. Ils ne se rendent aucun compte des richesses et de l'invention du grec moderne ².

La Grèce, en matière de chèvres, fut toujours un pays riche. C'est pourquoi on ne s'y est jamais contenté d'un terme unique pour qualifier notre animal; on a tenu à caractériser son âge et sa qualité, comme nous l'apprend Aristophane de Byzance ³, dans un passage quelque peu embrouillé, que nous retrouverons plus loin.

La vénération superstitieuse que nous aimons à professer pour les scolastes, amène d'ordinaire chez tout bon philologue, dès qu'il traite de ἡ, ὁ αἶξ, la citation du scoliaste de Théocrite : οἱ δὲ ποιηταὶ καὶ ἐπὶ τοῦ ἄρρενος τὸν αἶγα λέγουσι καὶ ἔστιν αὐτοῖς κοινὸν ὄνομα τὸ αἶξ ὡς ἑλαφος ἄνθρωπος ἵππος ⁴.

Comme exactitude, ce témoignage vaut celui d'Eustathe sur *l'homme attique* ⁵. C'est donc le moment, avant de passer plus outre, de vider cette petite question du masculin αἶξ, poétique, suivant l'un, attique, suivant l'autre.

1. Τὰ Κυπριακά, t. II, 80, 1891, p. 435. — Au moyen âge, ἡ αἶγα joue un rôle encore considérable dans le *Quadripes* — texte précieux à reprendre et publier avec commentaire — écrit en 1365 (ms. du xvi^e, v. mes *Essais*, I, *op. cit.*, p. 20); consulter les v. 53, 434, 453, 457, 463, 522, 547, 578, 598, 820, 1045, 1066; τράγος 434, 453, 522, 578, 1067, 459 (λωλότραγον); 53 (πρόβατον), 190 (ἐρίφια, ἀρνιά), 479, 1067 (κρίος), 545 et 579 (ἡ προβάτα). — Rien dans la Byzantine de Bonn, du moins dans l'état actuel de ses Index.

2. Un exemple entre mille. Le grec médiéval avait créé les charmantes expressions δαμῖν et δαμάκιν (qu'on fait dériver de οὐδαμινόν, mais la formation est encore obscure); cet adverbe marque la nuance *pas un grain, pas un tantinet*. Koray, "Ατ. I, *op. cit.*, 179-80, rejette cette innovation sur la πάντα τολμῶσα βαρβαρότης. Ces théories mènent, simplement, un pays à sa mort littéraire.

3. Ar. Byz., éd. Nauck, 1848, p. 104-107.

4. *Bucolicorum graecorum reliquiae*, ed. H. L. Ahrens, t. II, 1859, 37, 12-13 (aussi 7 s. et p. 36, 7 s.), ad Theocr. I, 5. — Il est remarquable que ἄθρωπος s'applique encore aujourd'hui aux deux sexes. Τί καλὸς ἄθρωπος! se dit d'une femme, couramment. — Pour ce qui est de l'observation du scoliaste sur αἶγα masc., elle ne s'applique même pas à Théocrite qui fait fort bien la distinction : αἶκα τῆνος ἔλη κεραὸν τράγον, αἶγα τυ λαψῆ. Théocrite n'est plus dans la tradition pastorale; il est de son temps.

5. V. plus haut, p. 310, n. 70.

Nous n'insistons pas sur l'emploi poétique. Homère nous a révélé dans ce αἴξ un trait propre à son époque.

Pour l'attique, voici ce qui en est.

Les deux ἄγριον αἴγᾱ de l'*Ethique à Nicomaque*, qui sont discutés plus loin ¹, sont de simples allusions à des vers homériques. Restent deux autres exemples, d'abord, un αἰγὶ φουσῶντι πῦρ — *au chèvre* (ou *au bouc*) *soufflant du feu* — dans la liste des monstres de la *Génération des animaux* ². Qui n'y voit aussitôt une citation ? Il y a là quelque réminiscence poétique ou purement populaire, un fragment d'auteur passé inaperçu jusqu'ici. J'ai vainement essayé de l'identifier ³. Ce n'est pas une raison pour attribuer cette étrange association de mots à Aristote. Aristote connaît parfaitement τράγος ⁴. Il n'a pas le moindre besoin de δ αἴξ.

Ce masculin cependant se lit ou se suppose dans le passage mentionné plus haut, où Aristote nous signale un bouc qui donne du lait : αἴξ ἐκ τῶν μαστῶν, οὓς ἔχει δύο ὁ ἄρρην παρὰ τὸ αἰδοῖον, γάλα ἡμέλγετο, etc. ⁵. Mais Aristote a moins l'air de parler en son nom que de rapporter un *prodige* : τὰ μὲν τοιαῦτα ὡς σημεῖα ὑπολαμβάνουσιν ⁶. Le cas serait donc analogue au précédent. Τράγος, abondant chez Aristote, rend tout δ αἴξ suspect.

Quant aux autres attiques, ils seraient bien embarrassés de ce masculin ! J'ai dû constater, en effet, à ma grande stupeur, que ce terme de αἴξ n'apparaît presque pas à l'époque classique. On ne l'y dépiste qu'à grand'peine au féminin et encore dans des contextes déterminés. Du masculin, pas de trace.

Eschyle, Thucydide ⁷ et Euripide ignorent αἴξ totalement. Le fait,

1. Ci-dessous, p. 319, n. 6.

2. Arstt., *De anim. gener.*, IV, 4 (éd. Didot, III, 1854, p. 401, 25).

3. J'ai cherché, sans fruit, dans Nauck, *Trag. dict. Ind.*, Petrop., 1892 ; Rumpel, *Lex. Pind.*, 1883 ; Athénée, éd. I. Schweighaüser, Strasbourg, 1801-1807, 14 vol. 8°, t. IX, Ind., s. v. *caprae* ; *Comm. in Arstt. gr.*, XIV, 3 (1903), 80, I. *Philoponi in libros de G. A.* ; Barthélemy St-Hilaire, *Traité de la G. d. A.*, II, 1887, IV, 3, 23 (d'après lui), p. 274 ; Engelmann-Preuss, *Bibl. scr. cl.*, I, 1880 ni Klusmann, *Bibl. scr. cl.*, I, 1909, n'indiquent aucune édition spéciale importante de ce traité d'Aristote.

4. V. plus loin, p. 330, n. 6.

5. H. A., III, 20, 4 (= Didot, III, 53, 41).

6. *Ib.* Le passage commence ainsi : Τῶν δ' ἄρρένων ἔντε τοῖς ἄλλοις ζῴοις καὶ ἐν ἀνθρώπῳ ἐν οὐδενὶ μὲν, ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, γίνεται γάλα, ὅμως δὲ γίνεται ἐν τισιν, ἐπεὶ καὶ ἐν Λήμνῳ αἴξ etc.

7. Chez Hérodote, outre II, 46 (ci-dessus, p. 312, n. 9) et III, 112, on voit des

pour ce dernier, est d'autant plus frappant qu'il affectionne les comparaisons avec les animaux — τόνδε μόσχον νεαγενῆ, dit-il du petit Oreste ¹ — et que la consommation chez lui du μόσχος est à peine imaginable ². On ne sait à quel fait social ou économique attribuer la prédilection d'Euripide pour le veau. Il n'y a peut-être là qu'un goût purement sentimental, littéraire ou rythmique, à cause de la joliesse du vocable. La sensibilité du poète eût pourtant trouvé à se satisfaire avec la chèvre, au sujet de laquelle couraient par toute l'Hellade tant d'histoires gracieuses, comme celle de ce sacrifice à Dionysos qui, de son plein gré, substitua une chèvre à l'enfant — παῖδα ὥραιον — qui lui était dû ³, ou comme la légende de cette jeune fille dont les vêtements dissimulaient une chèvre que l'on immolait ainsi à la place de la vierge ⁴.

Sophocle ne présente αἶγες — un pluriel ! — qu'une seule fois dans un fragment auquel actuellement on ne comprend pas grand chose ⁵.

Parmi les Attiques, il faut mettre à part Aristote qui est naturaliste et parle surtout de la chèvre, en savant, dans ses traités spéciaux ⁶. Il la mentionne aussi, mais en des contextes particuliers, dans l'*Ethique à Nicomaque*, par deux fois, dont l'une a échappé aussi bien à l'Index de Bonitz ⁷ qu'au bon travail de Ph.-E. Legrand, dans notre *Dictionnaire des Antiquités* ⁸. Le ἄγριον αἶγας de ce pas-

αἶγας II, 42, à propos de sacrifices chez les Égyptiens, comme à II, 46. Cf. Pausanias IV, 20, 1 (éd. Hitzig-Blümmer, II, 1, 1901); il nous apprend que les oracles interprétaient τοὺς αἶγας τοὺς ἄρσενας par τράγος.

1. Eur. *I. A.*, 1623; on met quelquefois entre crochets les v. 1509 à 1629, v. *Eur. fab.*, edd. Prinz-Wecklein, vol. II, p. vi, *I. A.*, 1899, p. 615 s.; sur μόσχος, Ar. Byz., *op. cit.*, p. 110.

2. Consulter l'*Ind. Graecit. Euripideae* de Beck, Cambridge, 1829 : 21 exemples; néant dans Eschyle (Dindorf, *Lex. Aesch.*, 1876) et dans Sophocle (Ellendt-Genthe, *Lex. Soph.*, 1872).

3. Paus., IX, 8, 2 (éd. citée).

4. Leutsch-Schneidewin, *Paroemiographi graeci*, I, 1839, p. 402, 8-17.

5. Nauck, *Tragic. graec. fragm.*, ed. 2, 1879, Soph. fr. 725, v. 2 ψακαλοῦχοι | μητέρες αἶγες τ' ἐπιμαστίδιον | γόνον ὀρταλίχων ἀναφαίνοντες. Il s'agit bien en tous cas de femelles — au pluriel, indistinctement.

6. Relevé des passages dans *Aristoteles graece*, rec. I. Bekker, 1831, t. V (1870), *Index Aristotelicus*, au mot αἶξ. L'Index analytique, en latin, des *Arstt. op. omnia*, Didot, t. V (1874), entre beaucoup plus et mieux dans le détail.

7. Pour la façon dont cet Index fut confectionné, v. t. V, pp. III-VI.

8. Fasc. 41 (1908), s. v. *sacrificium*, p. 956-973. P. 980, *Bibliographie*, où je n'aperçois pas Protz, *Fasti Graecorum sacri*, 1893, cité pourtant en cours de route.

sage ¹ est une pure allusion à un vers d'Homère ², comme le second, cité toujours ³, en est une à un renseignement donné par Héro-dote ⁴.

Platon et Aristophane, les deux écrivains les plus proches du langage courant, ne sont guère prodigues de ce terme. Ast signale en tout quatre exemples chez Platon ⁵; il n'y en a que deux chez Aristophane ⁶.

Fait des plus significatifs, les orateurs attiques connaissent *αἶξ* aussi peu que *αἶγες*. Ainsi donc, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Démosthène, Lycurgue, Eschine, Hypéride ⁷, Dinarque, Démade n'ont pas la moindre chèvre à nous offrir ⁸. Seul, Isée héberge ces animaux par deux fois, l'une dans le corps de la plaidoirie, l'autre dans les *μαρτυρίαι* ou *témoignages*. Les conditions sont des plus instructives. Dans l'un des deux endroits — *Περὶ τοῦ Ἀγνίου κλήρου* — il est question d'un certain Théophon qui a fait cadeau à une fille adoptive d'un champ et de cent chèvres : *ἔδωκεν ἄγρον Ἐλευσίνι (locatif) δυοῖν ταλάντοις, πρόβατα ἐξήκοντα, αἶγας ἑκατὸν* etc. ⁹. Dans les *Μαρτυρίαι* du *Περὶ τοῦ Φιλοκτήμονος κλήρου*,

1. *Eth. Nic.*, III, 10, 7.

2. Γ 24 (pas 23, comme veut Grant, ci-dessous, n. 4).

3. *Eth. Nic.*, VII, 7, 1.

4. Herdt. II, 42 (sur ce passage, Sayce, *The anc. emp. of the East*, Herdt. I-III, London, 1883, et surtout, Rawlinson, *Hist. of Herdt.*, II, 1862). Pour l'*Eth.*, v. *The Eth. of Arstt.*, éd. A. Grant, t. II, 1885.

5. *Plat. op.*, ed. Ast, 11 vol., 1819-32, *Lex. Platon.*, 3 vol., 1835-38, s. v. Tous les exemples sont au pl. et tous dans les *Lois*. Mais il ne cite certainement pas tout; car, il marque « ὁ ἐτ' ἡ », en tête de l'article, sans donner un seul emploi du masc. Nous sommes encore fort mal outillés pour les classiques (v. mes *Études de philologie néo-gr.*, 80, 1892, XCIX s.).

6. *Ar. Pl.* 294 (chœur); *Nub.* 71; les deux au pluriel, le premier au masculin.

7. *Hyperidis orationes sex*, ed. Fr. Blass³, 1894, *Ind.* de Reinhold, p. 141-176.

8. V. les *Ind.* des *Or. attici* de Dobson, Londres, 16 vol., 80, 1828; l'éd. de Reiske, sur laquelle Dobson repose, *Orat. graeci*, 12 vol., 80, 1770-75 — introuvable! — est encore bonne. Index spéciaux : S. Preuss, *Index Aesch.*, 80, 1896; L. L. Forman, *Ind. Andocideus, Lycurgeus, Dinarcheus*, Ox., 1897; *Antiphontis Or.* XV, éd. E. Maetzner, 1838, p. 277-280; Fr. L. v. Cleef, *Ind. Antiphonteus* (Cornell St., V), New York, 1895, 80; S. Preuss, *Ind. Demosthenicus*, 80, 1892; Westermann, *Indicis Graecitatis Hyperideae* pars I, 1860; II, 1861; III, 1861; IV, 1862; V, 1862; VI, 1863; VII, 1863; VIII, 1864, série de petites dissertations 40; S. Preuss, *Ind. Isocrateus*, 80, 1904; S. Kondratiew, *Ind. ad Or. Lyc.*, Moscou, 1897; D. H. Holmes, *Ind. Lysiacus*, 80, 1895. Il faut se garder de dédaigner les *Or. attici*, 2 vol. 40, Didot, 1887-8, avec *Index*.

9. Isée, 292 in f. (= Didot, I, p. 316, 17).

Euktémon a vendu des chèvres avec leur berger : αἶγας ἀπέδοτο σὺν τῷ ἀιπόλῳ ¹.

Relevons sans tarder ce détail : le premier passage mentionne le ἀγρός, *ager*, à propos des chèvres ; le second oppose aux chèvres et à leur berger une maison de ville : οἰκίαν δ' ἐν ἄστει.

Ainsi, nous voici bien à la campagne avec les chèvres ; nous parlons un langage campagnard ; αἶγες, au pluriel, signifie tout simplement troupeau et dans ce troupeau il y a sûrement des boucs. On dirait véritablement qu'il ne passe jamais ni boucs ni chèvres dans les rues d'Athènes. Ce bétail reste confiné aux champs.

Le silence des orateurs surprend d'autant plus que l'éloquence judiciaire devait avoir des contacts directs avec la vie, soit que l'on plaidât pour soi-même, soit que l'on composât des plaidoyers pour autrui ². Enfin, les chèvres comme les boucs n'étaient pas des animaux quelconques ; c'étaient des animaux de sacrifice, avec des affectations, il est vrai, spéciales à des divinités déterminées, mais qui ne devaient pas en faire des victimes trop rares ³. Nous verrons plus loin que le sacrifice n'influaient pas beaucoup sur la littérature.

Les Comiques grecs nous conduisent à des résultats analogues ⁴. Ils sont même plus curieux encore.

Dans un vers de Cratinus, dans un autre d'Antiphane, dans un troisième anonyme, αἶξ a perdu tout sens propre ; αἶξ οὐρανία chez les deux premiers ⁵, αἶξ οὐράνιος chez le troisième ⁶ — οὐράνιος est bien au féminin cette fois-ci ! — désignent Amalthée, autant dire la corne d'abondance ⁷. Et ne négligeons pas de rappeler qu'avec

1. Isée, 140, 9 (= Didot, I, 278, 33). — W. Wyse a donné d'Isée une bonne édition avec commentaire : *The speeches of Isaeus*, Cambr., 80, 1904. Αἶξ manque à l'*Ind.* comme au commentaire, l'auteur n'en ayant pas senti l'intérêt.

2. V. A. Croiset, *Hist. de la Littér. gr.*, t. IV, 1895, p. 420.

3. V. P. Stengel, *Die griechischen Kultusaltertümer*², 1898, p. 107 suiv., Ph. E. Legrand, art. *Sacrificium*, cité plus haut, p. 959^a.

4. A. Meineke, *Fragmenta comicorum graecorum*, 5 vol. 80, 1839-1841 ; Index en deux volumes, 1857, la seule publication complète actuellement, avec des Index que celle de Kock (ci-dessus, p. 314, n. 1) ne nous donne pas aussi soigneusement. — Kaibel, *Com. gr. fr.*, I, 1, 1899, commence à peine.

5. Meineke, *op. cit.*, t. II, p. 161 (XXI), Cratinus ; III, 73 (II, 4), Antiphane.

6. Voir IV, 667 (281, 2).

7. Meineke, t. II, 160, cite Zenobius [= *Paroem. gr.*, *op. cit.*, t. I, p. 8, Zen. I, 26] καθάπερ Διὸς αἶγα Ἀμαλθείαν, οὕτω καὶ τῶν θεωροδοκούντων αἶγα οὐρανίαν. Οἱ δὲ εἰς τοὺς ἀργυρίζεσθαι τισιν ἀφθόνως ἀφορμὰς παρέχοντας οὕτως εἰώθασι λέγειν

Antiphane nous sommes à la campagne, puisque la pièce s'intitule Κύκλωψ et que c'est le Cyclope qui parle ¹.

Dans un autre fragment de ce même auteur, αἰξ ne lui vient à l'esprit qu'à propos d'une question de pure grammaire, de propriété de termes et de rébus de style ².

Anaxandride, dans une description célèbre de dons fastueux et de ripailles monstres, où l'effet comique est obtenu par des nomenclatures accumulées ³, fait intervenir des ἑπιπών ἀγέλας, αἰγῶν τ' ἀγέλην ⁴, ne se doutant pas que l'idée de *troupeau* est impliquée dans le pluriel αἰγες, comme nous l'avons vu chez Homère, de même qu'un pâtre grec de nos jours ne songerait nullement à spécifier, κοπάδι γίδια ou ἀπὸ γίδια lui paraissant d'une précision inutile; γίδια suffit; ce sont là choses qui s'entendent toutes seules ⁵.

Alexis est plus intéressant avec ses têtes de chèvres — ou de boucs — αἰγῶν κρανία, dont les bouchers tiennent les lèvres écartées à l'aide d'un bâtonnet; telle la courtisane s'entraîne au sourire de ses trente-deux dents avec une petite branche de myrte entre les arcades dentaires ⁶. Nous reprenons ce vers plus loin.

Mnésimaque, dans un morceau de 65 vers où il énumère comiquement toute espèce de bêtes, suivant le procédé d'Antiphane, met pêle-mêle le sanglier, la chèvre, le coq et le canard: κάπρου, αἰγός, ἀλεκτρούνος, νήπτης ⁷. C'est un πλῆθος ἀμύθητον ⁸.

κωμικοὶ οὖν τε, ἐπεὶ καὶ ὁ τῆς Ἀμαλθείας κέρας ἔχων πᾶν ὃ ἐβούλετο εἶχεν. Cf. aussi Suidas, ed. Bernhardt, t. II, 1 (1853), p. 1221, s. v. οὐρ. αἰξ. La chèvre n'est plus que matière à proverbe.

1. Meineke, *op. cit.*, III, 73; cf. 72.

2. Meineke, *op. cit.*, III, 27 (I, 8); cf. *ib.*, p. 291.

3. C'est la façon constante chez Rabelais: L. I, ch. XI, XXV; II, ch. VII, IX, XXVI, XXX, XXXIII; III, ch. X, XXVI, XXVII, XXVIII; sur les *Jeux* (I, ch. XXII), v. mon fils Michel, *Rev. Et. Rab.*, t. VI-VII, 1908-9. Si cela peut avoir quelque intérêt, dans mon *Ταξίδι*, éd. II, Paris, 1905, p. 78-9, l'énumération des plats accumulés s'inspire d'Anaxandride autant que de Rabelais. Celui-ci a connu peut-être Anaxandride qui se lit dans Athénée, IV, c. VII, p. 131 A-F, éd. Schweighäuser, *op. cit.*, t. II, p. 14.

4. Mein., *op. cit.*, III, 183 (I, 24).

5. A moins qu'il n'y ait dans l'énumération un intérêt spécial, ci-dessus, p. 308, n. 11.

6. Meineke, *op. cit.*, III, 423 (I, 24); v., *ibid.*, la note p. 425 et aussi Athénée, éd. I. Schweighäuser, *op. cit.*, t. VII des *Animadversiones* (1805), p. 67, commentaire au livre XIII, ch. XXIII ou XIII, p. 568a.

7. Meineke, *op. cit.*, III, 570 (v. 48).

8. *Ibid.*, v. 46.

Eupolis est le plus suggestif. Plutarque nous a conservé de lui cinq vers délicieux, d'un sentiment pastoral frais et pur. Les chèvres elles-mêmes viennent sur la scène nous dire leur nourriture coutumière ¹. Eupolis applique à ces bêtes errantes le terme pittoresque de σφυράδες ², dont l'explication par un des scolastes d'Aristophane est si évocatrice : σφυράδες εἰσὶ τὰ τῶν αἰγῶν καὶ προβάτων ἀποπατήματα ³. Αἰγιάζεις ⁴ ἀντὶ τοῦ περὶ αἰγῶν λαλεῖς, *deviser sur les chèvres*, est aussi charmant. Mais voici de l'inattendu. La pièce s'appelle Αἶγες. Le chœur est donc un chœur de Αἶγες. Or, ce chœur, Eupolis lui-même le désigne sous le nom de προβατικὸς χορὸς, προβατικός, c'est à savoir l'adjectif le plus flou qu'on puisse imaginer en matière de bétail. Tel est aussi le témoignage d'Eustathe : οἱ δὲ παλαιοὶ πάντα μῆλα καλοῦσι τὰ θρέμματα, εἰ καὶ διὰ τὸν μᾶλλον κυριολεκτεῖσθαι τὴν λέξιν φασὶν ἐπὶ προβάτων, ἐξ ὧν ὁ ποιητὴς καὶ πρόβατον αὐτὰ που φησί· καὶ Εὐπολὶς δὲ προβατικόν φασὶ χορὸν λέγει τὸν ἐξ αἰγῶν ⁵.

Voici le dernier coup. Chez Euboulos, une courtisane est baptisée du sobriquet de Αἰγίδιον, pour avoir dévoré — καταφαγεῖν — le cabaretier Thallos, donc, θαλλός, donc branche d'olivier que broutent les chèvres ⁶. Nous sommes de plus en plus dans l'abstraction et la littérature.

En d'autres termes, le trait commun à tous nos Attiques est qu'ils parlent de la chèvre — quand ils en parlent ! — sans l'avoir dans l'œil. Ils en discourent, ils devisent — αἰγιάζουσιν — ils ne la réalisent pas ⁷.

Xénophon qui a beaucoup voyagé, beaucoup observé, n'a de vision nette de la chèvre que dans l'*Anabase*, nous voulons dire en Asie Mineure où il aperçoit des troupeaux — il les met toujours au pluriel — soit dans la plaine, soit dans la montagne, soit dans des

1. Meineke, *op. cit.*, II, 1, p. 426.

2. *Ibid.*, 433 (XVI) σφυράδων πολλῶν ἀναμέσση — lequel, au surplus, est à comparer avec ἀθανάτη, ci-dessus, p. 304, n. 1.

3. Meineke, *op. cit.*, II, 1, 433 (XVI) ; W. Rutherford, *Sch. Ar.*, Londres, 80 ; 1896, ad *Pacis* 790.

4. Meineke, *op. cit.*, II, 1, 430 (IX,2) ; I. Bekker, *An. gr.*, 80, 1814, p. 363, 28 (= t. I).

5. Eust. Comm. ad Il., III, 1829, p. 327, 3 à II 353.

6. Meineke, *op. cit.*, III, 252, III-IV, 1 ; v. *ibid.* le commentaire.

7. Rien non plus dans Ménandre, v. J. v. Leeuwen, *Menandri fabularum reliquiae*, 120, 1919, *Ind.* p. 251-256.

villages, soit encore dans les étables de maisons pratiquées sous terre. Nous rejetons en note ces différents passages ¹. Techniquement, froidement, dans son traité sur l'*Équitation*, Xénophon nous apprend que la corne du cheval ne doit pas être droite comme celle de la chèvre ². Dans son traité de la *Chasse*, il sait que la chèvre est un bon appât pour lions, léopards, lynx, panthères et ours ³. Il fait place aux chèvres, parmi d'autres animaux, à un sacrifice ⁴.

Nous sommes ici en Thessalie et les chèvres sont par-dessus le marché ⁵. Dès que nous sommes à Athènes, la chèvre devient un exemple philosophique, une abstraction pure. Il vaut bien mieux, dit Socrate, avoir un troupeau d'amis que des brebis, des bœufs et des chèvres ⁶. Quel autre animal que l'homme, s'écrie ce même Socrate, tire une utilité plus grande des chèvres, des porcs, des chevaux, des bœufs, des ânes et des autres animaux ⁷ ?

Pour Xénophon, la chèvre n'est point un être familier. Ses préoccupations sont ailleurs. Je me suis amusé à dépouiller pour mon propre usage l'*Économique* ou, comme nous disions jadis, le *Mesnagier* ⁸ ;

1. Le seul Index complet est encore celui de l'éd. de Wells et Thieme, *Xen. opera*, 4 vol., 1801-1804, et 4 vol., 1801-1804, pour l'*Index*, sous le titre : *Lexicon Xenophonticum*. Les Ind. spéciaux, consultés ici, sont : *Historia graeca*, ed. O. Keller, 1890 ; *De re equestri*, ed. Vinc. Tommasini, 1902 ; *Cynegeticus*, ed. G. Pierleoni, 1902 ; le *Lexikon zu Xen. Anab.* de K. W. Krüger, 1851, est un vulgaire vocabulaire sans références. Pour nous justifier d'avoir rejeté Xénophon à la fin de tous les Attiques, nous renvoyons au bon livre de M. Léopold Gautier, *La langue de Xénophon*, Genève, 1911 ; voir surtout le ch. V : *Éléments hellénistiques du vocabulaire xénophontien*. Utiles index. Voici les passages de l'*Anabase*, III, 5, 6 πρόβατα, καὶ αἰγας, καὶ βόας, καὶ ὄνους ; IV, 5, 19 ἐν δὲ ταῖς οἰκίαις ἦσαν αἰγες, οἶες, βόες, ὄρνιθες, καὶ τὰ ἐκγονα τούτων ; IV, 6, 13 οὐκ ἄβατόν ἐστι τὸ ὄρος, ἀλλὰ νέμεται καὶ αἰεὶ καὶ βοσύν, éd. Thieme ; le renvoi du Lex. de Thieme, IV, 4, 1, est inexact ; rien, ni au livre IV ni au livre III.

2. *Eq.* I, 4 τὰ ἀνώτερα τῶν ὀπλῶν ὅστ' ἄγαν ὀρθὰ, ὥσπερ αἰγός. Ce mot manque au lexique de L. Dindorf, *Xen. opuscula*, Oxford, 1866.

3. *Cynegeticus*, XI, 4 (= Pierleoni, p. 40, 4).

4. *Hist. gr.*, VI, 4, 29 παρήγγειλε μὲν ταῖς πόλεσι βοῦς καὶ οἶς καὶ αἰγας καὶ ὅς παρασκευάζεσθαι ὥς εἰς τὴν θυσίαν. Il s'agit de Jason et d'un sacrifice commandé à l'approche des jeux pythiques. Il obtint, ajoute Xénophon, mille bœufs et plus de deux mille pièces d'autre bétail, τὰ δ' ἄλλα βοσκήματα, *ib.*

5. Voir note précédente.

6. *Mem.* III, 11, 5.

7. *Ib.* IV, 3, 10.

8. *Le Mesnagier de Xénophon*, 1562 (paraphrase plutôt que traduction, de F. de Ferris, v. Brunet, *Manuel*, V (1864), col. 1500). La Boétie (v. *Œuvres complètes*, 4^e, 1892, p. 59) dira plus tard *Mesnagerie* (1571).

on y trouve des πρόβατα en masses abondantes ¹, surtout des ἵπποι, ceux-ci presque à chaque instant, des βοῦς ², des chiennes ³, même des κυνίδια ⁴, des ὑποζύγια — *bêtes de somme* — et des ἡμιόβους ⁵, un ὄνος ⁶, des κτήνη ⁷, des θηρία ⁸ — et c'est tout, malgré cette déclaration que ἡ προβατευτικὴ τέχνη συνῆπται τῇ γεωργίᾳ ⁹. Pas une chèvre ! Pas une goutte de son lait ! Ce que Xénophon voit dans un ἀγρός, c'est toujours un cheval ¹⁰.

Pour terminer cette revue des Attiques et demi-Attiques, notons que Théophraste n'a de chèvre qu'à un endroit ¹¹.

Nous arrivons avec τράγος à des résultats analogues, peut-être plus épatants encore. Qu'Homère ait recours à τράγος une fois seulement ¹², il n'y a rien d'étrange à cela, puisqu'Homère, pour désigner le mâle, n'a qu'à concevoir αἴξ au masculin, tout en risquant l'obscurité ¹³. La situation, en effet, était peu nette, Homère n'ayant à sa disposition ni la ressource de l'article ni des adjectifs à trois désinences pour les trois genres ¹⁴. Enfin, il se privait de la commodité éventuelle d'envisager une pluralité de boucs, si réduite fût-elle. Ici encore, le grec moderne rien qu'avec ses γίδια, sa κατσίκα et son τράγος, est mille fois mieux servi.

Mais les Attiques, qui déjà ne nous révèlent aucun αἴξ masculin, comment font-ils donc pour se passer de τράγος ? Il n'en est pas

1. I, 9 ; II, 11 ; III, 11 ; V, 6, 19, 20 ; X, 7, etc.

2. I, 14 ; V, 20, etc.

3. V, 6, etc.

4. XIII, 8.

5. XVIII, 4.

6. VIII, 4.

7. VII, 19.

8. V, 5, etc.

9. V, 3.

10. XI, 15. Il convient, en revanche, de noter la tendresse véritable manifestée par Xénophon pour le cheval ; il sait exactement la façon dont il faut s'y prendre pour le caresser et le moment où il a besoin d'une caresse, cf. Eq. 10, 13 (ἀλλὰ θωπεύειν).

11. I. G. Schneider, *Theophr. Eresii quae supersunt*, 5 vol., 1818-1821 ; Index, t. V, 295-549. Fr. XV, 3 [pas 2] : ἡ αἴξ, ὅταν λάβῃ τὸ ἡρύγγιον εἰς τὸ στόμα, μένει, καὶ τὰς ἄλλας ἵστασθαι ποιεῖ. Voir l'excellent art. du Thes. d'H. E., s. v. ἡρύγγιον, sur cette plante et sur tout ce passage qui est un *lieu commun*.

12. Ci-dessus, p. 312, n. 1.

13. V. ci-dessus, p. 310, n. 3, le relevé et la discussion des passages.

14. Se rappeler ἄγριος, fém. ci-dessus, p. 303, n. 1, 3.

moins constant que cet animal se montre à peine chez eux. Il accuse une carence totale chez Thucydide ¹, Platon ², Ménandre ³, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Dinarque, Lycurgue, Démade, Démosthène, Eschine ⁴, Hypéride ⁵ et Xénophon ⁶. On ne conçoit pas rupture plus complète avec la vie rurale. Le cas est d'autant plus stupéfiant que, chez les Anciens, la limite de démarcation entre la ville et la campagne est beaucoup moins rigoureuse que de nos jours. Une ville homérique, par exemple, ne ressemble en rien à ce que nous entendons sous ce vocable. Les villes étaient ouvertes ⁷, de sorte qu'elles se confondaient avec la campagne d'alentour. La χώρα avait autant d'importance que la ville proprement dite et Strabon nous en fait la remarque expresse pour Pylos : "Ὀμηρος δὲ ταύτην ἄπασαν τὴν χώραν μέχρι Μεσσήνης καλεῖ Πύλον ὁμωνύμῳς τῇ πόλει ⁸ ; il nous dévoile en même temps par là quel chemin χώρα a dû suivre pour signifier aujourd'hui *ville*. Dans la vieille Athènes, les choses semblent être demeurées en l'état, comme en témoigne le fameux passage de Thucydide : τὸ δὲ πρὸ τούτου [Thésée] ἡ ἀκρόπολις ἡ νῦν οὔσα πόλις ἔν ⁹. La ville tenait dans

1. Pour Herodt., ci-dessus, p. 318, n. 7. Pas d'index satisfaisant de cet important écrivain. Ni P. Wesseling, *Herod. Hist.*, Amsterdam, fo, 1763 — splendide édition — Ind. de 23 p. à 2 col., ni Baehr, *Herod. Musae*, 4 vol., 1830-1835, Ind. gr. 579-651 (t. IV), *Ind. rerum* en latin *ib.* 439-578 (H. Stein, *Her. hist.*, 2 vol., 8°, 1869-71, ne présente qu'un *Ind. nom.*, 485-538), ni *Herodotos*, Sayce-Macan, London, 1883-1908, 8°, 6 vol., Ind. t. II (1895), 317-325, t. II (1908), 418-435, ne donnent *τράχος*. C'est encore le vieux strasbourgeois Jean Schweighäuser, auquel nous devons l'Ind. le meilleur : *Lex. Herod.*, London, 1830, 8°, 404 p. Baehr, dans l'Ind. latin, compte quatre *hircos* ; à nos trois de la p. 318, n. 7, il convient donc d'ajouter IV, 187, 4.

2. Signalons-y toutefois un *τράχοιδής*, *Crat.*, 408 D, appliqué à Pan ; c'est de la littérature et de la mythologie.

3. Ed. J. v. Leeuwen, *op. cit.*

4. Ed. Dobson, *op. cit.*

5. Ed. Blass, *op. cit.*

6. Ed. Thieme, *op. cit.*

7. V. Helbig, *L'épopée homér.*, trad. fr., 1894, p. 120 ; sur les *murailles* de Troie et les *fortifications*, en général, *ib.*, p. 117 s. Th. Homolle me signale toutefois — dans un autre sens qu'Helbig — Dörpfeld, *Troja u. Ilion*, I, 1902, pl. de la p. 64 et 192.

8. Strabon, VIII, 3, 3.

9. Thuc. II, 15, 3. Cf. A. F. Didot, *Hist. de la guerre du Pél.*, I^{er}, 1868-72 : « l'Acropolis d'aujourd'hui et la partie inférieure tournés le plus vers le sud formaient la ville. » Consulter J. E. Harrison, *Primitive Athens as described by Thucydides*, 8°, Cambr., 1906, ch. I, p. 5.

la citadelle. Il est juste de reconnaître qu'avec l'Athènes classique, avec Thémistocle et les longs murs ¹, la situation paraît changée. C'est peut-être la nouvelle enceinte qui a déterminé cette scission avec la vie des champs, cette ignorance des ἀγροί.

On est aussi quelque peu étonné que τραγωδία, terme chez tous si courant, n'ait pas étayé τράγος, auquel l'antiquité ne cessait de la rattacher :

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,

nous dit encore Horace ². Les τραγωδοί, nous répète-t-on de nos jours même, ne sont-ils pas « des chanteurs costumés en boucs » ³ ? Les Grecs n'étaient pas obligés de connaître Jane Ellen Harrison et son explication lumineuse ⁴.

Eschyle ⁵, Sophocle ⁶ et Théophraste ⁷ ne nous offrent chacun qu'un τράγος ; Euripide en compte deux ⁸ ; Aristophane nous en

1. Judeich, *Topogr. v. Athen*, 1905, 67 s. ; Fougères, *Grèce*, 1911, 24 s.

2. Hor. *Ad Pis.*, 220. Réunion des passages principaux, grecs et latins, dans le *Thes.* d'H. Est., s. v. τραγωδός.

3. *Dict. des Ant.*, op. cit., fasc. 48 (1913), p. 386^b. — Sur τραγωδός, τραγωδοποιός et ποιητής (*compositeur*), v. H. Weil, *Ét. sur l'Ant. gr.*, 120, 1900, p. 237 s. : *L'origine du mot poète*.

4. Ignorée tout autant du *Dict. des Ant.*, art. cité, v. *Bibliogr.*, p. 400-401. Jane Ellen Harrison, *Proleg. to the st. of gr. Rel.*, 1903 (je n'ai pas, pour le moment, sous la main, la seconde édition), p. 421. Selon elle, τραγωδία est pour τραγωδία et signifierait donc *le chant des moissons* « harvest song » ; la confusion se produisit, quand le dieu des céréales devint le dieu du vin. Ça, c'est l'explication matérielle, et on n'en voit point d'autre, tant τράγος est impossible. L'explication des origines intellectuelles de la tragédie est dans la μίμησις d'Aristote, qui ne s'arrête point à tout cela, *Poet.*, IV, 1-8 (v. éd. Butcher⁴, London, 80, 1907.)

5. Nauck, *Tr. gr. fr.*, op. cit., N. 207 τράγος γένειον ἄρα πενθήσεις σύ γε. V. *ibid.* ; c'est un emploi proverbial. V. ci-dessous, p. 333, n. 2.

6. Nauck, op. cit., Soph., p. 497 Καρικοὶ τράγοι, v. *ib.* et ci-dessous, p. 330, n. 5 ; peut-être des Κιλίκιοι.

7. Theophr., fr. IV, 59 οἱ τράγοι καὶ οἱ ἔλαφοι καὶ λαγοὶ καὶ τᾶλλα τότε μάλιστα (περὶ τὰς ὀχρείας) ὄζει, v. *Th. Er. q. s. op.*, ed. I. G. Schneider, t. I, p. 753, 5 vol. 1818-21 ; copieux Ind. au t. V, p. 295-549, à deux col. Th, nous donne donc une notion courante d'histoire naturelle, dans un traité spécial Περὶ ὀσμῶν, *ib.*, p. 732 s. Sur τραγοπόγων, v. *Ind.*, s. v. et t. III (*Annotationes*), p. 596. C'est une plante. Ajouter : J. E. Harrison, op. cit., p. 421. Manque dans J. E. Smith, *Florae gr. Prodromus*, 2 vol. 80, Londres, 1806-1813 et dans Hehn, ci-dessous.

8. Eur. *Cycl.* 80 τὸν τᾶδε τράγου χλαῖνι μελέμ comme vêtement, v. ci-dessus, p. 309, n. 6. Euripide n'y regarde pas de si près. Le chœur est charmant et tout

aligne six, dont un de gros intérêt, dont les cinq qui restent, indifférents. Dans un vers du *Plutus* ¹ et dans un vers des *Oiseaux* ², le bouc figure comme animal de sacrifice ; ailleurs — dans le *Plutus* toujours — le poète fait une allusion, peu détournée, à la lascivité du mâle ³ ; dans la *Paix* ⁴ et, de nouveau, dans le *Plutus*, l'odeur connue du bouc entre en scène ⁵. On voit que nous ne sortons pas du lieu commun.

Avec les *Nuées*, nous rebondissons.

Socrate somme Strepsiade de lui nomenclaturer ceux des quadrupèdes qui reviennent *correctement* au genre masculin :

τῶν τετραπόδων ἅττ' ἐστὶν ὀρθῶς ἄρρενα ⁶.

Strepsiade énumère :

κρίως, τράγος, ταῦρος, κύων, ἀλεκτρυών ⁷ :

le bélier, le bouc, le taureau, le chien, le coq ⁸.

Socrate se fâche. Comment ? Strepsiade ne sait donc pas distinguer entre la poule et le coq — ἀλεκτρυάιννα et ἀλέκτωρ ⁹ — puisqu'il emploie ἀλεκτρυών qui couvre les deux genres. Et la discussion continue.

rustique ; *Bacch.* 139 ἀγρεύων | αἶμα τραγοτόνον, ὠμοφάγον χάριν, dans un chœur ; il s'agit du rite de l'*omophagie*, v. la note excellente de G. Dalmeyda, *Les Bacchantes*, Hachette, 1908 ; αἶμα τραγοτόνον, c'est le sang du bouc, *ib.*

1. *Ar. Pl.* 820 ὢν καὶ τράγον καὶ κρίον.

2. *Av.* 959 Μὴ κατάρξῃ τοῦ τράγου.

3. *Pl.* 295 τράγοι δ' ἀκρατεῖσθε, *instar hircorum lascivite* (*Ar. com.*, Didot, 1877).

4. *P.* 814 τραγομάσχαλοι, *olentes hircum*. Ἀντὶ τοῦ δούσομοι· οἱ γὰρ ἄρρενες τῶν αἰγῶν τοιοῦτοι, *scol. ap. Blaydes, Ar. Pax*, 80, 1883, p. 244.

5. *Pl.* 313 μινθώσωμεν θ' ὥσπερ τράγου | τὴν βῆνα, v. *Scol. dans Blaydes, Pl.*, 1886, p. 201.

6. *Ar. N.* 662.

7. *Ib.* 664.

8. Et pas : pigeon (Poyard, *Aristophane*, trad. nouv., 1860, p. 118) ; v. A. de Gubernatis, *Die Thiere in der i. g. Mythologie*, 80, 1874, p. 553 ; Th. de Heldreich, *La Faune de la Grèce*, 80, 1878, p. 51 ; O. Keller, *Thiere d. cl. Alterth.*, 80, 1887, p. 184 ; Thompson, *A Glossary of gr. Birds*, 80, 1895, p. 21 ; Hehn-Schrader, *Kulturpflanzen u. Haustiere*, 80, 1902, p. 325 ; O. Keller, *Die ant. Tierw.*, t. II (1913), 80, p. 143. La terminologie grecque moderne est somptueuse en comparaison : κόκκορας et πατεινός — coq — ὄρνιθα et κόττα — poule — κοττοπούλο et ὀρνίθι — poulet — suivant les régions, parfois dans la même. V. p. 329, n. 3.

9. *Ibid.*, 666.

Voilà donc qui singulièrement confirme ce que nous avons noté de la confusion des mâles et des femelles chez Homère ¹. Nous assistons avec Aristophane aux préoccupations lexicologiques de cette époque de logiciens. Socrate, esprit essentiellement discriminateur, ne paraît plus vouloir s'accommoder de pareilles imprécisions dans les termes. J'entends bien que dans toutes les langues — en grec ancien même ! — les bêtes n'ont pas toujours le privilège d'une désinence spéciale affectée au mâle et à la femelle ; tels ἔλαφος, ἵππος ², βοῦς ³ etc. Ce sont là des animaux pour lesquels le vocabulaire refuse le choix. La chèvre et le bouc avaient leurs noms. Socrate trouvait logique que l'usage les consacrat.

Aristophane ne se soucie guère de ces détails. Il va jusqu'à faire du pluriel αἰγῶν — αἰγῶν τε κιναβρώντων μέλη ⁴ — un masculin que nous avons reconnu contraire à tous ces pluriels ⁵. Il faut ne point s'en étonner. Ce n'est pas la première fois que les Attiques se voient dépaysés devant le parler d'Homère ⁶. Et puis, nous voyons toujours le théâtre antique dans l'indigence des pièces conservées. Nous ne le réalisons pas dans l'opulence créatrice de ces génies luxuriants. Eschyle fait 90 tragédies ⁷, Sophocle 123 ⁸, Euripide 92 ou 23 tétralogies ⁹ ; Aristophane fait 44 comédies ¹⁰. Un jour, Paul

1. Ci-dessus, p. 310 suiv.

2. Ci-dessus, p. 317, n. 4.

3. En latin, *agnus femina* (Neue-Wagener, *Formenl. d. lat. Spr.*, I (1902), 80, p. 925) ou *agnum marem* (*ibid.*). Sur *lupus*, v. Wölfflin. *Arch. f. lat. Lex.*, III (1886), 562, VII (1892), 280. En anglais, *he-goat* et *she-goat*, Murray, *A new engl. dict.*, IV (1901), mais antérieur à ce qu'il croit (p. 236a, OE), puisque déjà dans Fleming-Tibbins, *Roy. dict. engl. a. fr.*, 1844, s. v. — Les termes modernes correspondants sont : λάφι, λάφινα, ἄλογο, φοράδα, πουλάρι, βόδι, ἀγελᾶδα, βιδέλλο, veau (de *vitellus*, par le vén. qui remplace *d* intervocalique par *δ*). V., en général, Heldreich, *op. cit.* ; D. Bikélas, *Sur la nomenclature de la Faune gr.* (*Ann. de l'Assoc.*, etc., XII (1878), 80, 208-237), est insuffisant et troublé par des préoccupations puristes. Ajouter τὸν πρόδιο, κατσίκησιο — ou γιδήσιο (de γίδι), γάλα (gén. γαλάτου) πρόδιο, ἀγελᾶδινο — mais je ne crois pas : τοῦ γιδιοῦ.

4. Ar. *Pl.* 294 ; κιναβρώω, *je sens le bouc*. Au surplus, κιναβρώντων peut être excellemment un féminin, v. ci-dessus, p. 304, n. 4 et 5.

5. V. notre analyse, ci-dessus, p. 309.

6. V. *Rev. d. ét. gr.*, XXI (1908), p. 98b. Ils ne comprennent plus le λέχος homérique. Le sujet n'est qu'indiqué dans cette courte note ; il mériterait, je crois, quelques développements. Il y a là une piste à suivre.

7. M. Croiset, *Hist. de la litt. gr.*, III (1899), 171, 1.

8. *Ib.*, p. 237.

9. *Ib.*, p. 296, n. 1.

10. *Ib.*, p. 532.

Bourget, devant moi, observait avec beaucoup de justesse que, dans ces conditions, forcément, ils écrivaient vite. Forcément, donc, ils commettaient des négligences ¹.

Pas toujours où l'on croit. D'honnêtes philologues, scoliastes en tête, se demandent pourquoi Aristophane, dans les vers ci-dessus, range le coq parmi les quadrupèdes ². O scoliaste, figure-toi, figurez-vous, ô philologues, qu'Aristophane a dit exprès une ânerie, pour vous faire rire !

Ce dialogue important des *Nuées* nous montre à quel point le bétail champêtre avait déménagé à l'arrière-plan des abstractions philosophiques. On se préoccupait du genre grammatical ; on perdait de vue l'individu aussi bien que le ménage.

Chez les Comiques, le τράγος devient un être de raison. Dans Antiphane, on ne sait même pas si τράγος ἡλιβάτας signifie *bouc* ou *sanglier* ³ ; Ménandre enregistre pêle-mêle le τράγος avec le chien, le bétail, l'homme et le cheval ⁴ ; les Κιλίκιοι τράγοι d'un Anonyme sont des boucs de provenance étrangère, cités d'ouï-dire ⁵.

Pour ce qui est d'Aristote, il s'attache plus en naturaliste au bouc qu'à la chèvre ; pour le bouc nous n'avons pas l'équivalent des mentions littéraires de la femelle ⁶.

Je n'insiste pas sur ἀπὸλος. Malgré l'usage plus ou moins métaphorique de tous les mots signifiant βόσκω ou ποιμήν, il est assez curieux de constater que βοσκήs, νομεύs, ποιμήν, manquent totalement, non seulement dans Thucydide, mais encore dans Aristophane et presque chez les Comiques ⁷. Platon est intéressant ; il n'a pas un βοσκήs ; en revanche, il a bon nombre de νομεῖs et de ποιμένεs philosophiques ⁸. On sait, d'autre part, que deux pâtres,

1. Molière en a bien, qui n'a composé que 33 ou 35 comédies. Scribe en avait 170 à son actif rien qu'en 1841 (il est mort en 1861), v. *Œuvres complètes de M. Eug. Scribe*, 4 vol., 1840-41.

2. Ar. N., 662, 664. — V. Ar., trad. Willems, III, 1919, 401 s.

3. Meineke, *op. cit.*, III, 73 (23), dans le Κύκλωψ, où il est mentionné avec βοῦs ἀγελαῖος, αἰῖ οὐρανία, κριὸs τομίας ; v. *ibid.*, p. 74.

4. *Ib.* IV, 135 (II, v. 3) ἔσει δ' ὅ τι ἂν βουλεῖ, κύων, πρόβατον, τράγος | ἄνθρωπος, ἵππος : δις βιῶναι γὰρ σε δεῖ.

5. *Ib.* IV, 657 (215) : Κιλ. τρ. ἀντὶ τοῦ δασεῖs ; ci-dessus, p. 327, n. 6.

6. V. ci-dessus, p. 318-319 ; v. dans l'Aristt. de Bekker-Bonitz, *op. cit.*, l'Ind. s. v. τράγος ; Aristt. Didot, *op. cit.*, t. V, s, v. *Hircus*.

7. Quelques ποιμήν insignifiants : pas de βοσκήs ni de νομεύs, v. Meineke, t. V Ind., à ces mots.

8. V. le *Lex.* de Ast, *op. cit.*, à ces deux articles.

ποιμένες, jouent dans la trame d'*Œdipe-Roi* un rôle prépondérant ¹. Toutefois, cette *pâtrerie* se passe dans une atmosphère de légende, sans que l'auteur se soucie des personnages eux-mêmes. Eschyle y va, lui, franchement, audacieusement; il crée des *pasteurs de navires* ²; il songe à des nefs disparues dans *le tourbillon d'un berger méchant* ³ — le berger, cela est clair, de ces chèvres, de ces αἴγες, qui sont aussi de *grosses vagues*. L'identification n'est, il est vrai, mentionnée que dans Artémidore, du II^e s. de notre ère ⁴; une glose d'Hésychius paraît, cependant, remonter plus haut, puisqu'il attribue la locution aux Doriens ⁵. En tout cas, plus ancien qu'Artémidore et qu'Hésychius, est le témoignage de la *mer Égée*, de ce Αἰγαῖον πέλαγος ainsi nommé parce que ses flots ont des *bonds de chèvres* ⁶. Dès le V^e s., plus tôt peut-être, nous constatons un Ποσειδῶν Αἰγαῖος chez le tragique Aristias ⁷. D'où la propension, comme on le voit par Eschyle, aux comparaisons marines ⁸. Au surplus, αἴξ, *chèvre*, et αἶξ, *tourbillon*, semblent bien des doublets du même *étymon* αἶσσω, *bondir* ⁹. Toutes les langues assimilent les vagues à des animaux. Nous disons des *moutons*. Le grec moderne a pour la tempête une image énorme : σηκωθήκανε πάλε τὰ βουβύλια,

1. Désignés comme tels aux v. 1029 et 1040.

2. *Suppl.* 746 ναῶν ποιμένες; sur ναῶν, pour νεῶν, νηῶν, v. Dindorf, *Lex. Aesch.*, 1876, s. v. ναῶς. *Les guides d'une flotte*, dans l'Eschyle, d'ailleurs excellent, de P. Mazon, *Soc. G. Budé*, I (1920), v, 767, corrige Eschyle; ποιμένες ναῶν n'est pas plus grec que *pasteurs de navires* ne serait français.

3. Ag. 662 ὄχοντ' ἄφραντοι, ποιμένος κακοῦ στρόφω, V. *Grec de la Sept.*, 204.

4. *Onirocriticon*, l. V, éd. R. Hercher, 1864, 80, II, 12 = p. 100, 20 καὶ γὰρ τὰ μεγάλα κύματα αἴγας ἐν τῇ συνηθείᾳ λέγομεν.

5. Hes., éd. M. Schmidt, 80, I (1858), 1700, p. 68 αἴγες τὰ κύματα. Δωριεῖς.

6. *Lycophronis Alexandra*, rec. E. Scheer, II (1908), note à 135 : ὅτι δίχην αἰγὸς ἀλμάτων κυματοῦται; Artémidore lui-même, une ligne plus loin, ajoute au passage mentionné : τὸ φοβερώτατον πέλαγος, Αἰγαῖον λέγεται (p. 100, 22). Il y a là une tradition.

7. Nauck, *Fr., op. cit.*, Aristias, I Αἰγαίου Ποσειδῶ, je comprends : *capricantis, id est fluctuantis*.

8. Exemples d'Euripide dans Tucker, *The « Supplices » of Aesch.*, London, 80, 1889, à la note 746.

9. Opinion de Bailly, *Diet. gr.-fr.*, 1899, s. v. αἶξ; cf. L. Meyer, *Handb. d. gr. Etym.*, II (1901), p. 81 (ouvrage disposé de façon inconsultable). Sur ce terme, v. *Thes.* d'H. Est., t. I, col. 1011. — Pour moi, le στρόφος d'Ag. 662 est le succédané de αἶξ, *tourbillon*. Il n'a pas su aller jusqu'à ἀπὸλος. L'expression, malgré tout, reste un peu gauche dans sa hardiesse.

disait une bonne femme sur le rivage de Smyrne : *les buffles se sont levés de nouveau*. C'est proprement eschyléen.

Αἰπόλος n'a aucun de ces honneurs poétiques. Absent chez Eschyle — comme chez Pindare — absent chez Thucydide, chez Sophocle, chez Euripide, dans les Fragments des Tragiques grecs, dans Aristophane, chez les Orateurs attiques, dans Aristote, dans Xénophon et dans Théophraste, il manifeste deux présences incolores chez Platon ¹, trois chez les Comiques ². Sophocle a un maigre ἀπολίοις ³, souvenir sans doute intentionnel du style épique à cet endroit ⁴. Hérodote accueille des αἰπόλοι ἐgyptiens ⁵ — alors que le brave chevrier grec ne se dissimule derrière aucune abstraction chez Homère ⁶.

Ainsi donc, rien, auprès des Attiques, n'a pu sauver le pauvre animal — pas même Zeus nourri par notre αἶξ οὐράνιος de tout à l'heure ⁷, par l'antique Amalthée ⁸, pas même la célèbre *égide*, fabriquée avec la peau de la bête ⁹ et pas davantage le surnom d'αἰγίοχος donné au dieu suprême à cause de cette même *égide* ¹⁰. Rien de ce qui se rattachait ou paraissait se rattacher à la chèvre, n'entretenait plus en eux sa mémoire — ni la Constellation

1. Pl. *Crat.* 408 C Πάν αἰπόλος; *Leg.* I, 639a αἶγας χωρὶς νεμομένας αἰπόλου ἐν ἐργασίμοις χωρίοις.

2. Mein., *op. cit.*, II, 1, 182 (20), Cratinus ποιμὴν καθέστηκ' αἰπόλος καὶ βουκόλος; II, 1, 428 (II, 3), Eupolis; IV, 614 (42, 2), Anon. Βασιλεῖς ἐγένοντο γοῖ πριν ὄντες αἰπόλοι, *les bergers qui deviennent rois*.

3. S. *Aj.* 375.

4. *Les tragédies de S.*, Tournier-Desrousseaux, 1886, note au vers 375.

5. Μενδήσιοι, II, 46; v. *Le grand vocabulaire françois*, Panckoucke, V (1778), p. 507b.

6. V. Prendergast et Dunbar, *Concordances* citées; βοσκός manque à l'Iliade comme à l'Odyssée; αἰπόλος et νομεύς y sont toujours au propre : la seule métaphore que se permette Homère est la métaphore facile de ποιμένα ou ποιμένι (jamais à un autre cas) λαῶν, *pasteur de peuples*. Pas de ποιμένε.

7. Ci-dessus, p. 321, n. 5 s.

8. Rapprochée, pour la première fois, de son radical sémitique *mālath* מָלַח, *sauver*, par O. Keller, *Lat. Volksetym. u. Verw.*, 80, 1891, p. 225, a échappé à Muss-Arnolt, *Sem. W. in Gr. a L.*, Trans. of the am. phil. Assoc., XXIII (1892), p. 35-156.

9. *Dict. de Trévoux*, III (1771), s. v. *égide*; O. Keller, *op. cit.*, p. 226; *Sch. in Hom. Il.*, rec. I. Bekker, 40, 1825, à Δ 167 (du Ven. A) ὅτι καταγίδων καὶ ζοφώδους καταστάσεως παρασκευαστική ἐστιν. V. ci-dessous, p. 334, n. 3.

10. B 375; Preller, *op. cit.*, p. 120; Roscher, *Ausf. Lex. d. gr. u. röm. Mythol.*, I (1884-1890), col. 149. V. aussi Bréal, *ap. Gubernatis, op. cit.*, 313, I.

qu'elle patronait ¹, ni Pan, l'Aegipan ², Pan Aegélate, Pan Aegipode ou Pan Aegocère ³, ni les Tityres ni les Satyres ⁴, ni Égée ⁵, ni Egisthe ⁶, ni les Αἰγιοκορεῖς, une des plus vieilles tribus d'Athènes ⁷, ni les grands toponymes comme Αἴγινα ⁸ ou Αἰγὸς ποταμός ⁹, ni les îlots de chèvres qui sont légion ¹⁰, ni encore tant de lieux pleins d'αἶξ et qu'on lit dans tous les dictionnaires de géo-

1. Trévoux, *op. cit.*, t. II, 528a, s. v. *Chèvre*; Roscher, *op. cit.*, I, col. 263.

2. Herdt. II, 46 τοῦ Πανὸς τῶγαλμα, κατὰπερ Ἑλλήνες, αἰγοπρόσωπον καὶ τραγοσκελέα; dans Esch. (ci-dessus, p. 327, n. 5), τράγος est pour σάτυρος, Nauck, *Fr.*, *op. cit.*, fr. 207, v. *ibid.*; W. Froehner, *Terres cuites d'Asie Mineure*, fo, 1881, pl. 39 et p. 57 τὸν τραγόπουν ἐμὲ Πᾶνα, Platon, ci-dessus, p. 332, n. 1; B. de Montfaucon, Bénédictin, *L'antiquité expliquée et représentée en figures*, 15 vol. (avec les 5 du Suppl.), 1722-24, fo — un des monuments de la philologie française — *Suppl.* I, 2, 273 : « Egipan... veut dire Pan-chèvre. » C'est net et précis.

3. Bruchmann, *Epitheta deorum*, 80, 1893 : αἰγελάτης, αἰγεδάτας et -ης, αἰγίδοτος, αἰγίναμος, Αἰγίοκος, αἰγομελής, αἰγινόδης, αἰγόκερος, Αἰγόκορος, αἰγόνυξ, αἰγῶνυξ, χμαιροδάτας, quelques-unes de ces épithètes, postérieures aux Attiques d'or.

4. Clarac, *Musée de sculpture*, 3 vol., 80, 1841, 5 de planches, 80 long, 1826-41, t. II, 1, 391 s., où distinction entre pans, tityres (p. 393) et satyres (p. 392); Hesychius, éd. M. Schmidt, IV (1862), 1225, 37 τράγους σατύρους, διὰ τὸ τράγων ὄτα ἔχειν, ci-dessus, n. 2. — Choix somptueux de figures dans Montfaucon, *op. cit.*, I, 2, p. 161 s., *Suppl.* I, 165; *Delle Antichità d'Ercolano*, fo, t. VII (1771), p. 203, 280, etc.; *Descr. des princip. pierres gravées du cabinet de S. A. S. Mgr le duc d'Orléans*, I (1780), Pl. 69, p. 247 s.; *Musée royal de Naples*, Cabinet secret, 80, 1836, *passim*; Clarac, *op. cit.*, Pl. 128, N. 175 (t. II), Pl. 719, N. 1720 (t. IV), Pl. 725, N. 1737 s. (t. IV), Pl. 726 A-727, Pl. 734 B, N. 1746 [?] (t. IV); W. Froehner, *op. cit.*, Pl. 39 et p. 57. — Il est remarquable que, par une sorte de contagion, des divinités bachiques, distinctes des Satyres, tel Silène, soient associées à un bouc; v. Clarac, Pl. 731, N. 1759 (IV) et Pl. 733, N. 1768, Silène sur un bouc; cf. Lucien, LXXIV (*Deorum conc.*), 4 Πᾶνα καὶ τὸν Σειληνόν, celui-ci dépeint comme σιμὸς τὴν ῥῖνα, au nez *camus* (v. tout le passage); pour les Faunes romains, c'est plus attendu, v. Clarac, II, 1, 394; Pl. 709, N. 1670 A (t. IV).

5. Αἰγεὺς et Αἰγαῖον πέλ. (ci-dessus, p. 331, n. 6) découlent du même principe. V. aussi Roscher, *op. cit.*, I, c. 146.

6. Moréri, *Le grand Dict.*, 10 vol. fo, 1759, s. v. *Egisthe* (t. III, 2, 42b); Gubernatis, *op. cit.*, 335; Roscher, *op. cit.*, I, c. 151.

7. Hehn, *op. cit.*, 134; mais *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, Fasc. 18 (1906), s. v. *Phyle*, p. 451b.

8. B 562; aujourd'hui Αἴγινα, par assimilation progressive, αἰ ayant cessé d'être diphtongue et prononcé é.

9. Herdt. IX, 119; Xen. *Hellen.* II, 1, 21.

10. Αἰγιαλία, Αἴγυλα, Αἰγίλεια, Αἰγίλιψ, Αἰγίμορος, Αἴγουσσα, Πολύαιγος, Roscher, *op. cit.*, III, 2 (1901), c. 1385.

graphie, à commencer par l'admirable Bruzen de La Martinière ¹. Les Athéniens ne se laissaient pas davantage impressionner par αἰγιαλὸς ² ou par καταιγίς ³ ou par d'autres noms communs encore ⁴. Ils allaient jusqu'à oublier, tant ils s'étaient faits à ce don, le fromage fourni par l'animal ⁵ et, d'ailleurs, toujours estimé ⁶. Les

1. *Le grand dict. géogr.*, 6 vol. fo, 1739, I, c. 70b-74. C'est le premier dictionnaire universel de géographie après celui, très suffisant déjà, de [Th.] Corneille, *Dict. un. géo. et hist.*, 3 vol. fo., 1708, paru un an avant la mort de l'auteur.

2. Δ 422; Bailly, *op. cit.*, s. v.; Preller, *op. cit.*, 569; Dittenberger, *Syll. Inscr. gr.*, Suppl., I (1903), N. 199, 21, Nubie, vi^e s. a. D. τοὺς αἰγιαλοὺς τῆς θαλάσσης, d'où, actuellement, τὸ γιᾶλό, *rivage et mer*. Boisacq, *op. cit.*, s. v. αἰγιαλός.

3. Κατά, renforcement prépositionnel (procédé constant en grec) de αἰγίς, même sens, ci-dessus, p. 331, n. 9; cf. Esch. *Choeph.* 584 (590) ἀνεμοέντων αἰγίδων (ἀν. est un féminin, aussitôt suspect à nos philologues, v. Verrall, *The Choeph.*, 80, 1893, v. 590, et corrigé coûte que coûte, ci-dessus, p. 303, n. 2; Hesy., *op. cit.*, I (1858), 1700, 22 αἰγίς · ὅξεϊα πινύ; *ib.* 9 αἰγίζειν · διασπᾶν [= éclater, sens absent des dict., cf. de nos jours ξεσπᾶνει, dit de l'orage qui éclate] ἐκ μεταφορᾶς. παρ' ὃ τι καὶ τὸ αἰγίζεσθαι, ἀπὸ τῶν καταιγίδων; discussion dans Preller, *op. cit.*, 119, 4. — La marche est donc aisée à suivre; αἶψα marque d'abord le flot agité, d'où l'idée d'orage, d'où l'idée de malfaisance; identification de cette nocivité avec la structure de la bête à laquelle s'attache un caractère satanique (sur lequel Gubernatis, *op. cit.*, est intéressant, p. 329 (chèvre); 325, 2; 329; 331; 333; 336-7 (bouc); v. aussi Preller, *op. cit.*, 120, 3). Songeons maintenant que le Diable a le ou les pieds fourchus et des cornes, cf. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, II, 2 (1912), s. v. *Démon*, 1373. S. Reinach me fait observer qu'il y a aussi la queue du diable, identifié avec le Serpent. Ce personnage réunit ainsi en lui les deux antiquités, sémitique et classique. Il est vrai que la queue est tout aussi bien un des attributs de αἶψα ou de τράγος.

4. Il faut se garder de mettre sur le même pied αἶψα ἄγριος et αἶψα γαρός, comme fait O. Keller, *Th. d. cl. Alt.*, *op. cit.*, 38; αἶψα est de beaucoup postérieur; cela ressort de ses propres citations, p. 340, n. 100 — quelque laborieux que soit le raccord des notes avec le texte. P. 333, n. 6, ἀγριοκάτσικο est le chamois plus que la chèvre; ἀγρίμι désigne toute bête sauvage, voyez Hépitès, *Dict. gr.-fr.*, I (1908), s. v.

5. Α 639 αἶψιον κυῆ τυρόν; Arstt., *H. A.* III, 20, 5 χρήσιμον εἰς τυρέυσιν... τὸ αἶψιον (lire tout ce chapitre et le chapitre XXI). Rien de pareil chez Aristophane! Il parle très souvent du fromage (v. Dunbar, *op. cit.*, s. v. τυρός, et s. v. τυροκνήστις) — comme nous disons entre la poire et le fromage — sans spécifier, sauf pour la σικελικὴν τροφαλίδα v. 838, 910; Arstt., *l. cit.*: γλωρόν τυρόν, Lysias, *in Pangl.*, p. 167, 6; etc., etc. Il y en avait cependant bien des variétés, v. *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, s. v. *Casus*, I (1887), c. 933, et il était certainement très répandu, O. Keller, *op. cit.*, I, 303. — V. le précieux Stuch, 1682, *op. cit.*, p. 56 A, etc.

6. Chomel-Danjou, Prêtres, *Dict. économique contenant divers moyens d'augmenter son bien et de conserver sa santé*, 2 vol., 1740, et 2 de Suppl., 1743, fo. I, c. 603; *Le gr. vocab. fr.*, *op. cit.*, V, 506b. — Passages instructifs dans S. Bochart, *Hierozoicon*, 1712, fo, p. 628, 58 s.

sacrifices dont la chèvre était la victime fréquente ne les attendrissaient pas ¹; elle n'en obtenait pas plus d'accès dans leur littérature ². Enfin, ils ne se préoccupaient guère de l'étymologie de αἶξ, ils ne s'arrêtaient pas même à tout ce que ce nom sentait d'hellénique ³.

1. Plus haut, p. 308, n. 12; ajouter Dittenberger, *Syll. inscr. gr.*, II (1900), 80, 553, 50 (Magnésie du Méandre) Ἀρτέμιδι αἶγα; 587 (marmoris Pentelici), 290 τοῦ προβάτου καὶ τῆς αἰγῆς (compte des Epistates); 621 (Cos), 2 αἶγα τᾶι Ἀφροδίται; 624 (Thasos), 4 Χάρισιν αἶγας οὐ θέμις οὐδὲ χοῖρον; 628 (Eleusis), 8 Ἀπολλωνι Πυθίωι αἶξ; 629 (Olbia), 14; 641 (Halicarnasse), 38 θεῶν Μητρὶ αἶγα; 734 (Cos), 27 Διονύσωι αἶγα; 588 (Délös), 46 ἀπὸ τῶν αἰγῶν καὶ τῶν ἀρνῶν, v. note, *ibid.*; 49 ἀπὸ τῶν αἰγῶν καὶ τῶν τράγων; *Supplem., op. cit.*, I (1903), 345 (Delphes), 16 ποτὶ τὰς αἶγας τὰς ἱεράς. — Un dépouillement des inscriptions attiques donnerait des résultats intéressants; mais on sait que le C. I. A. n'a pas d'*Index verborum* sérieux. Il convient de se dire, au surplus, que, dans un pays de communications maritimes constantes comme la Grèce, les nouvelles de Délös et de Cos atteignaient vite Athènes. On bavardait beaucoup à travers toute l'Hellade et toutes ses mers.

2. Ci-dessus, p. 321, n. 3 et *ibid.*

3. L'animal est, en tous cas, fort anciennement connu de toutes nos races, v. A. Pictet, *Les Origines indo-européennes*, éd. 2, Paris, 3 vol. 80, 1877 (éd. 1 de 1859-63), I, 453-4; O. Schrader, *Reallexikon d. i. g. Altertums.*, 80, 1901, s. v. Ziege. — L'étymologie sémitique זֶה — en réalité : 'ז — avancée par S. Bochart, *Hieroç.*, Lyon, 1712, p. 621, l. 21, soutenue par Gesenius, *Thes. l. hebr.*, etc., 40, 1835, p. 1009b, s. v. זֶה, reprise avec développement par Movers, *Die Phönizier*, 3 vol. 80, 1841-56, II, 2, p. 366, n. 7, ne saurait se soutenir ni historiquement ni phonétiquement. Par ailleurs, pas d'étymologie entièrement satisfaisante. Court de Gebelin, *Monde primitif* (9 vol.), *Dict. étym. de la l. gr.* — ouvrage génial, mais, malheureusement, écrit... en français et du XVIII^e ! — 1782, p. 14, rattache αἶξ à ἄγω — comme le fit plus tard A. Pictet, *op. cit.*, I, 453 : « l'animal agile, de la racine de mouvement *ag*, ire, ἄγω, *ago*, etc. » — comme devait le faire également G. Curtius, *Principles of gr. Et.* (trad. angl.), London, 80, 1886, I, p. 199, N. 120 et II, p. 327. Bréal indique ἀίσσω, s'élancer (ap. Gubernatis, *op. cit.*, 313, n. 1). L. Meyer, *op. cit.* (II, 81), sépare insensément αἶξ, chèvre, de αἶξ, flot (ci-dessus, p. 331, n. 3 s.); il ne conclut pas. O. Schrader, *l. c.*, compare skr. *aja*, arm. *ayts*; Hehn, *op. cit.*, p. 581, de même. Prellwitz, *Et. Wört. b. d. gr. Spr.*, 1905, s. v. αἶξ, n'a que des suggestions. E. Boisacq, *Dict. ét. de la l. gr.*, Fasc. 1, 1907, ne se prononce pas. O. Keller, *op. cit.*, I (1913), 302, est pour ἀίσσω. En somme, ἀίσσω paraît le plus probable; le groupe σσ n'est pas primitif dans ce mot qu'il faut ramener à *σaisiχjw (Prellwitz, *op. cit.*, s. v.), donc, à un certain moment, à αἶixjw, ce qui explique la diphtongue et le x de αἶξ, αἶχος. Évidemment, le γ de αἶγ-ς reste toujours en l'air, et peut-être nous faudrait-il ici revenir à Court de Gebelin. — Pour la chèvre monétaire, très fréquente, v. E. Babelon, *Traité des monn. gr. et rom.*, III. Planches, 40, 1907, les Pl. VII, XXXII, XXXVII, XLVIII, etc. Le manque de temps nous empêche de pousser plus loin ces recherches.

A recueillir les faits épars, à les serrer en faisceau, on en arrive donc à cette conclusion que l'Athénien du ^v^e siècle

Marchait et respirait dans un peuple... d'αἰγες.

Rien n'y fait. Le mot favori des prosateurs — absent chez les trois tragiques — c'est le mot vague, général de πρόβατον ¹, abondant chez Aristophane ² et signifiant toute sorte de bétail ³, jusqu'à un troupeau de chevaux ⁴, quelquefois mouton ⁵. Les moutons et les chèvres trouvaient plutôt leur compte dans l'expression assez molle, τὰ λεπτὰ τῶν προβάτων ⁶. Homère, au contraire, n'a que deux fois ⁷ πρόβατα, terme confus et global, en regard d'un emploi considérable de αἰ-

1. Très fréquent chez Platon, v. Ast, *op. cit.*, s. v.; chez Thuc., avec le sens de *pecus*, πρόβατα καὶ ὑποζύγια, II, 14, 1; VII, 27, 5; II, 51, 4 ὥσπερ τὰ πρόβατα ἔθνησκον rappelle la locution moderne πεθαίνουνε — ou πέφτουνε σὰν τὰ πρόβατα (= les moutons). Chez Herdt., *pecus*, II, 41 et, semble-t-il, toujours ainsi, I, 207; VI, 56; VII, 171. Nullement rare chez les Comiques, Mein., *op. cit.*, V, 2 (1857), s. v., et chez Xén., consulter l'*Index*, *op. cit.* Parmi les orateurs, seul, Démosthène a quatre πρόβατα, v. Dobson, *op. cit.*

2. *P.* 937, 949, 1022 (nom. s.); *N.* 1203, *V.* 32 (nom. pl.); *N.* 45, *V.* 34 (d. pl.); *Av.* 1625 (-οῖν); *Av.* 583, 714 (gén. pl.); *Av.* 857 (προβατίον); *Pl.* 923 (gén. s.); *Pl.* 293, *P.* 535 (gén. pl.); *Pl.* 299, *V.* 955 (dat. pl.); cf. *Eq.* 138 : προβατοπόλην et, 132, -ης.

3. *Ar. Byz.*, *op. cit.*, 197 et *ibid.*, mention de Simonide qui appelle πρόβατον — donc, au sing. — un βοῦν ἄρρενα; Phot. Lex., éd. Naber, 80, II (1865), s. v. πρόβατα : πάντα τὰ τετράποδα; Eust. 1063, 44 (ad II 353); ci-dessus, p. 323, n. 5; *Thes.* d'H. Est., s. v.

4. *Ar. Byz.*, *op. cit.*, Πίνδαρος που τὰς τοῦ Διομήδους ἵππους πρόβατα καλεῖ, etc. — absent aujourd'hui dans Pindare, cf. Rumpel, *Lex. Pind.*, 80, 1883, s. v.

5. Probablement quand il est au singulier, p. e., chez *Ar.* *P.* 949, 1022; *N.* 45, *V.* 32, donnés avec ce sens au *Thes.*, ne prouvent rien, v. aussi Platon, *Pol.*, 397A; plus clair dans *Pol.*, IX, 17, 6, surtout V, 35, 13. Comme animal de sacrifice, il a sûrement ce sens, p. e., Dittenberger, *op. cit.*, II (1900), N. 587 (p. 291 s.), l. 289 τοῦ προβάτου καὶ τῆς αἰγός, les comptes des *épistates* (cf. p. 291, l. 1) aimant peu à s'exprimer par à peu près; remarquer que nous sommes à *Eleüsis* et qu'il s'agit de sacrifices à Déméter et Perséphone (τοῖν θεοῖν, *ibid.*), c.-à-d. à deux divinités agricoles. Dans le même recueil, l'animal en ses rapports avec le βοῦμός ou le τέμενος, revient N. 560, 32 (s. et pl.), Délos; 566, 27 (s.), Pergame; 462, 41, 46 (pl.), Crète; 531, 35, 37 (pl.), Amorgos; 927, 19 (pl.), Magnésie. Dans *Arstt. H. A.* III, XXI, 7, le pluriel signifie bétail, le sing. (III, XXI, 9), ovīs. Il est vrai que le fameux βῆβῆ de Cratinus (Mein., *op. cit.*, II, 1, 40, 5) est aussi émis par un πρόβατον, au singulier.

6. Herdt. I, 133; VIII, 137.

7. *Ξ* 124, *Ψ* 550, intentionnel aux deux, dans des énumérations de richesses.

γες ¹. Il est curieux de constater que du détail, du raffinement dans des termes tels que πρόγονοι ², μέτασσαι ³, ἔρσαι ⁴, il n'existe plus dans l'Athènes du v^e siècle aucun vestige ⁵.

Plus que les bêtes qui précèdent, les bêtes qui suivent : ἄμνος ⁶, ἔριφος ⁷, κριός ⁸, οἷς ⁹, χίμαρος ¹⁰, toutes si familières à Homère, n'en

1. V. ci-dessus, p. 317, n. 3.

2. ι 221.

3. *Ibid.*

4. ι 222 ; dans l'*Od.* seulement et partout ailleurs qu'au vers cité, rosée ; Λ 53, Ξ 351, Ψ 598 ; ε 467 ; ν 245 ; de même ἔρση chez Chaeremon, *Trag. gr. fr.*, éd. Nauck, *op. cit.*, p. 786 (14, 16 ; v. *ibid.*).

5. Ἀττηγός (Ar. Byz., *op. cit.*, 104), absent dans Homère, apparaît, comme animal de sacrifice, dans Dittenb., *op. cit.*, 553, 50, à Magnésie sur le Méandre. Pour le mot, v. A. Thumb, *Prinz. d. Koine-Forsch., N. Jahrb. f. d. Klass. Alt.*, Abt. I, H. 4, B. XVII (1906), p. 255.

6. Fréquent chez Homère (v. Prendergast et Dunbar, *op. cit.*) ; Soph. *Aj.* 309 ἀρνείου φόνου ; fr. 685, Nauck, *Tr. gr. fr., op. cit.*, ἀμνοὺς θεοῖς ; Achaeus, Nauck, *op. cit.*, 749, 14 ; Eur., *ibid.*, 467, 3 (ἀρνεία τε δαίς) ; Ar. *Av.* 1559 ; P. 935 ; R. 847 (*bis*) ; N. 730 (ἀρναιίδων) ; Mein., *op. cit.*, II, 2, 892 ἄμνοι δὲ βληγάζουσιν, Autocratès ; *ibid.*, III, 177 (II, 10) ἄρνα, Anaxandride ; Platon a deux exemples caractéristiques (dans Ast, *op. cit.*, s. v.), l'un (*Politic.* 263 E) à propos de la toison d'or, l'autre (*Phaedr.* 241 D) dans un vers. Sacrifices : Dittenb., *op. cit.*, 618, 9 (ἀ[ρ]ήν, restitué par Paton, seul nom. s. connu de ce mot), Cos ; 615, 9, 30, 32, 34, 35, Myconos ; 653, 67, 68, Andania ; 588, 46, Délos. Absent dans Esch., Thuc., Herdt., Pind., Eur., Or. att., Xén.

7. Π 352 ; Ω 262 ; ι 220, 226 ; ρ 224, 242 ; τ 398 ; absent chez les Trag. — fragments compris — chez Thuc., Herdt., Ar., Pl., les Or. att. ; présent chez Pindare, d'après l'*Et. M.*, v. Rumpel, *op. cit.*, s. v. ; pour les Com. gr. et Xén., plus loin, p. 339, n. 6. Victime dans Dittenb., *op. cit.*, 616, 46, 59 et 621, 11, Cos ; 623, 3, Rhodes.

8. ι 461, 447 (κριὲ πέπον, épisode du Cyclope) ; Pind. P. IV, 68, 161 (Phrixos) ; Herdt. II, 42 (*bis* ; Égypte) ; VI, 50 (jeu de mot sur Κριός) ; Soph. *Aj.* 237 ἀργίποδας κρ. (les deux Atrides) ; Ar. *Av.* 568, 971, Pl. 820 (sacrifices) ; N. 661, 135 (nom propre) ; Xen. *Anab.* II, 2, 4 (sacr.) ; *Cyrop.* VII, 4, 1, bélier de guerre ; corriger d'après cela *Dict. des Ant.*, I (1877), p. 422a, 10, où il est cru que κριός, dans ce sens, n'était pas entré dans la terminologie militaire du v^e s., à cause de Thuc. II, 76, 4 ἐμβολῆς ; ce doublet a persisté, v. Aristophon (com. moy., cf. Mein., *op. cit.*, I, 410) προσβολὴν πρὸς οἰκίαν... κριός, Mein., *op. cit.*, III, 357 (1, 5) ; nous avons donc bien ici le sens obsidional de ce mot, il paraît même consacré ; consulter C. Wescher, *Poliorc. d. Gr.*, 40, 1867, p. 11, etc. Dittenb., *op. cit.*, 553, 50, 56, Magnésie sur le Méandre ; 653, 67, 69, Andania. Absent chez Esch., Th., Eur., Pl., Or. att. Pour les Com. gr., plus loin. Voir dans Witkowski, *Les lic. de l'art chrétien*, 1920, *La Chute d'Hellé dans l'Hellespont*, p. 158.

9. Fréquent chez Homère (v. Prendergast et Dunbar, *op. cit.*, οἷς, etc., οἰοπό-

La note 10 est à la page 338.

jouissent pas moins, pour des raisons pratiques, d'une certaine considération auprès de nos auteurs ¹. Du menu bétail homérique surnage *μηλον* ², qui déjà chez Homère a un sens plutôt flottant ³. Ajoutons, en revanche, que le *βοῦς*, le *bœuf*, chez les Attiques, était fort à la mode ⁴; le *χοῖρος*, le *cochon*, pareillement ⁵.

λος, etc.); Soph. *OC.* 475, fr. 110, p. 154, et 366, 1, p. 218, Nauck, *op. cit.*; pour *Trach.* 695-6, v. éd. Tournier-Desr., *op. cit.*, et O. Keller, *op. cit.*, I, 329; Eur. *El.* 513; Ar. *P.* 1112; Mnesimaque, Mein., *op. cit.*, III, 507 (v. 47); Pl. *Pol.* II, 363 B = Hes. *Op.* 234; Xen. *Cyrop.* I, 4, 7; IV, 4, 1; V, 2, 2; *Anab.* IV, 5, 19; V, 3, 12; VI, 2, 2; *Hell.* VI, 4, 29; *Memor.* II, 7, 13; III, 2, 1; 11, 5 (la plupart du temps, confondus avec d'autres bestiaux). Absent dans Esch., Thuc., Herdt., Pind., Or. att.

10. Celui-ci absent dans Hom.; dans Ar. seulement, *Eq.* 661 (sacr.); manque dans Esch., Thuc., Herdt., Pind., Eur., Soph., Com. gr., Or. att., Pl., Xen.; *χίμαιρα*, *chèvre* (pour la différence avec *αἴξ*, v. Arstt., *H. A.*, XXI, 8), dans Esch. *Ag.* 232; Soph., *Past.*, Nauck, *op. cit.*, Fr. 445, 2; Xen. *Lac.* XIII, 8; *Hellen.* IV, 2, 12; *An.* III, 2, 7 (toujours pour sacrifice); le monstre, dans Hom. *Z* 179-181; II 328; cf. Hes. *Th.* 322; Pind. *O.* XIII, 90; Mein., *op. cit.*, III, 347 (I, 3 et 9); IV, 506 (10) et, probablement aussi, II, 296 (21). — V. Dittenb., *op. cit.*, 438, 203, Delphes.

1. A remarquer l'absence chez Aristt. de *πρόγονοι* (dans ce sens), *μέτασσαι*, *ἔρσαι* et *χίμαρος*. Pour *ἀνός*, *ἔριφος*, *κρίος*, *ὄις* (et *φάγελος*), *χίμαιρα*, v. *Ind. Arstt.*, *op. cit.* Sur *χίμ.*, scol. Théocr., Ahrens, *Bac. gr.*, *op. cit.*, II, 36, 8; 37, 5.

2. Dans Hom. 77 fois; Esch. *Ag.* 1416; *Eum.* 944; *Sept.* 275; fr. 44, 5; 158, 4; Pind. *P.* IV, 148, *O.* VII, 63, 80; Herdt. I, 119 *μηλείων κρεῶν*; Soph. *Aj.* 601 (mais v. Tournier, *op. cit.*, à ce vers), [1061]; fr. 178, 966; *El.* 280 (*μηλοσφαγῶ*); Eur. *An.* 1100; *Ph.* 1255; *Sup.* 1201; *Cy.* 28, 35, 122, 162; *Ion* 228-9, 377; fr. 630; Ar. *Av.* 1232; *Lys.* 189, 196; Straton, Mein. *op. cit.*, IV, 545, 21 et 24; Lycurgue, 238, 12 (cf. note *ibid.*, éd. Dobson) *μηλόβοτον*. Absent dans Thuc., Platon, Xen. (!) et les Or. att. — sauf Lycurgue.

3. Cf. Ar. Byz., *op. cit.*, 199 *de caprinis quoque gregibus*; cf. 198 et 197 *καὶ τὰς αἴγας οὕτω καλεῖ*; Eust., *op. cit.*, *Ind.*, s. v., *αἴτε αἴγες καὶ αἱ ὄιες παρ' Ὀμήρῳ καὶ οἱ βόες*, avec références; Ebeling, *Lex. homer.*, 3 vol. 80, 1880 s., s. v. *μ.* Les Attiques se donnent plus de champ : *Σοφοκλῆς... δόξειεν ἄν που καὶ τὰ θηρία πάντα μῆλα καλεῖν*, Ar. Byz., *op. cit.*, 197; cf. Phryn. dans I. Bekker, *An. gr.*, 3 vol. 80, 1814-21, p. 17, 8 (t. I) *ἅπαντα τὰ τετράποδα*; v. *Thes.*, Bailly, Liddell a. Scott, etc.

4. Pour Hom., conspectus dans A. Behring, *Ind. hom.*, 80, 1891 : 173 *βοῦς*; Esch., 12; Herdt., 7; Pind., 8; Soph., 9; Eur., 11; Ar., 15; Com. gr., 27; Mén. 1002 K., ap. Durham, *The Vocab. of M.*, 80, 1913, *βοιόδης*, s. v.; Pl., 20 fois; Xén., 35; Dém., p. 426, 2 (*De male gesta Leg.*, 75) *βοῦς ἔτρεφε πολλὰς*. Absent dans Thucydide. — Cf. Stuck, *op. cit.*, 49 B et son Index.

5. § 73, cf. 81; Esch., 3 fois; Soph. fr. 217, v. Ellendt-G., *op. cit.*, s. v.; *δὲ λ-φαξ*, fr. 596, v. *ibid.*; Ar., 16 fois; v. dans Dunbar, *op. cit.*, *χοιρίον*, *χοιρινῶν*, et 4 *δελφαια*; Com. gr., 6 *χ.*, 16 *δελφ.*; Pl. *Pol.* II, 378 A; Dem. 1269. 10 (= *In*

Par ce dernier exposé, nous nous sommes mis à même de saisir dans leur ensemble le sens des observations qui sont le fond de cette étude. Pourquoi, chez Homère, cette richesse de bétail et pourquoi, notamment, cette pénurie caprine chez les Attiques? Les chèvres existaient toujours. Leur nom n'avait point péri. Le témoignage d'Aristote est sans doute insuffisant à le prouver; on pourra toujours arguer qu'il dissertait, en naturaliste, froidement, sur un terme oublié de ses concitoyens. Mais ceux-ci l'emploient çà et là et les échelons admirablement normaux entre αἶξ, αἰγίδιον et le grec moderne γίδι ¹ attestent irréfutablement qu'ils employaient un mot vivant et qui ne cesse point de l'être. Pour nous, deux conclusions se dégagent avec évidence des faits réunis jusqu'à présent.

La première est que le succès de μόσχος ², de βοῦς, de χοῖρος, de πρόβατα et de μῆλα, comme celui de ἀμνός, ἔριφος etc., s'explique par cette circonstance que les vocables susdits représentaient, avec plus ou moins de précision, les principales viandes de boucherie, celles que, quotidiennement, les Athéniens voyaient à l'étal de leurs bouchers ou *créopoles* ³.

Il ne faut certainement plus compter la chèvre, au v^e s., parmi les chairs comestibles, du moins chez les gens de quelque avoir ⁴ ou de quelque éducation. Xénophon, affamé avec ses hommes, dans un pays où, nous l'avons vu ⁵, les chèvres ne manquent guère, énumère des κρέα ἄρνεια, ἐρίφεια, χοίρεια, μόσχεια, ὀρνίθεια, qu'il a pu se procurer et qui ornent sa table — παρετίθεσαν ἐπὶ τὴν αὐτὴν τράπεζαν ⁶; il n'a pas de κρέα αἰγία. De même, le comique Euboulos donne un menu appétissant et détaillé où les αἶγες n'ont pas la moindre

Con. XIV) τοὺς ὄρχεις τοὺς ἐκ τῶν χοίρων (v. la note *ib.*, Dobson, t. VIII, 271 et ci-dessous); Xen. An. VII, 8, 3; *Æc.* 17, 10; *Lac.* XV, 5 (ἀπὸ τόκου χοῖρον). Abs. dans Th., Pind., Herdt., Or. att. — sauf Dém. La rareté relative des mentions vient sans doute de ce que l'animal est peu plaisant; mais on voit qu'il est partout un peu. Sa chair était des plus recommandées, v. Hippocr., *Œuvres compl.*, Littré, 10 vol. 80, 1839-1861 (t. X, Ind.), *Du Rég. dans les mal. aiguës*, *ib.*, t. II, p. 492 : *La viande de porc (ῥεῖα) est la meilleure de toutes*; *Du Rég.*, 46, t. VI, 546-7.

1. V. ci-dessus, p. 313, n. 2-5.

2. Ci-dessus, p. 319, n. 1-2.

3. Ou *epithopoles* (ἐφθοπώλης), *Dict. des Ant.*, I, 2 (1887), s. v. *Cibaria*, 1158b; *κρεωπώλης*, *ib.*, III, 2 (1904), s. v. *lanio*, p. 922a et 922b.

4. O. Keller, *op. cit.*, I, 304, compte le bouc parmi les mets du pauvre.

5. Ci-dessus, p. 324, n. 1.

6. *Anab.*, IV, 5, 21.

place ¹. Enfin, Hippocrate déclare cette dernière viande peu recommandable ². Je crois donc que, d'après ces trois textes, non utilisés dans l'article *Cibaria* du *Dictionnaire des Antiquités* ³, il conviendrait de remettre au point ce qu'il y a d'un peu flou et de contradictoire dans cet article au sujet de la chèvre qui se mange ou ne se mange pas. Cela devait varier suivant les époques et suivant les lieux. Le régime de la ville d'Athènes différait, cela va de soi, de celui de la campagne ou de la province.

Par contre, il faudra résolument ranger le bélier parmi les viandes de table ! D'abord, le bélier se mange encore de nos jours, d'après mes informations personnelles, en Normandie et à Paris même. En ce qui concerne le v^e s. d'Athènes, les Comiques sont particulièrement instructifs. Mais il faut ici distinguer soigneusement. Le bélier est une bête légendaire et doit nombre de ses présences chez nos auteurs à la mythologie ⁴. Il est aussi un animal de sacrifice ⁵. Son ingratitude est proverbiale ⁶. Il donne par ses cornes classiques un singulier montant à une locution ancienne dont nous retrouvons la trace chez Hésychius ⁷. Il désigne aussi une plante ⁸. Voici cependant qui est inattendu : il signifie parfois le mouton ! Certains comiques nous parlent d'un bélier *τομίας* — c'est Antiphane ⁹ — ou encore de *κριοῦς ἐκτομίας* — c'est un Anonyme ¹⁰. Ces *τομιαί* ou

1. Mein., *op. cit.*, III, 234 (I) θύνονος τέμυχρος, κρέα δελεακίων, | χορδαί· (bougaux) τ' ἐρίφων, ἥπαρ τε κάπρου, | κριοῦ τ' ὄρχεις (ci-dessous, p. 341, n. 3), γόλικές τε βοός (tripes), | κρανία τ' ἀρνῶν, νῆστις τ' ἐρίφου (le *jejunum*?), | γαστήρ τε λαγώ, εὔσκη (boudin), χορδή (andouille), πνεύμων, ἀλλᾶς τε (saucisson).

2. Hipp., *op. cit.* (Littre), II, 491, parle de cette viande comme étant de digestion difficile ; cf. VI, 357.

3. Ci-dessus, l. cit.

4. *Dict. d. Ant.*, *op. cit.*, I, 1 (1877), s. v. ; O. Keller, *op. cit.*, I, 319-24 ; Fr. Cumont, *Textes et monuments*, I, 1899, fo, p. 212, n. 5 ; p. 144, n. 9 ; cf. p. 187, fig. 12. — Mein., *op. cit.*, III, 177 (II, 11), Φριξός.

5. Mein., *op. cit.*, II, 1, 502 (VII, 2), Eupolis, θῦσαι | κριὸν Χλόη Δήμητρι ; IV, 701 (385).

6. Mein., *op. cit.*, II, 1, 463 (X, 1) ; III, 177 (II, 11) ; IV, 304 (333), Mén.

7. Mein., *op. cit.*, II, 1, 688 (24) κριὸς ἀσελγόκερος, d'un grand bélier en bronze ; ἀσελγ., pour Hésychius, équivaut à μέγας ἢ σποδρός, et il s'appuie sur l'expression ἀνεῖλον ἀσελγῇ — comme on dit encore ἄνεμος ἀνεῖλος, un grand vent ; cf. *un sale coup*, etc. Quelquefois, à Paris, *salement* = *beaucoup*.

8. Mein., *op. cit.*, III, 583 (I, 2), le pois chiche.

9. Mein., *op. cit.*, III, 73 (2).

10. *Ibid.*, IV, 701 (385).

ἐκτομίσαι ne sont pas autre chose que des béliers arrachés aux fins de la remonte, lâchons le mot, des moutons en personne; car, un mouton, c'est précisément un bélier qui ne peut plus en être un.

Et pourquoi leur faire subir cette opération? Est-ce uniquement pour les rendre stériles? Non pas. Euboulos assaisonne un dîner de κριοῦ τ' ἔρχεαι¹. Les Grecs, en effet, étaient friands de ces raffinements gastronomiques, de ces *délicatesses* culinaires, comme dit l'*Avare*². Ils en usaient de même avec d'autres animaux³. Peu leur importait, au surplus, de continuer à nommer κριὸς celui qui avait cessé de l'être. Les citoyens, de tous les temps, n'approfondissent pas leur nourriture. Qui de nous, quand il mange du roquefort, voit le lait de brebis auquel il le doit⁴?

Les Attiques ne s'intéressaient plus à leur faune pour elle-même. Ils se mouvaient au milieu de désignations incolores et creuses. Et c'est la seconde conclusion qui s'impose à nous dans cette étude. C'est un fait indubitable et troublant que le petit bétail leur échappe; ils connaissent surtout celui qui leur crève les yeux, le bœuf, la vache, le porc, le cochon, le veau. Je n'irai pas dire certainement que les Attiques n'avaient pas le sentiment de la nature. Cette hérésie serait aussitôt détruite par ce seul vers de Sophocle où la lumière du jour

ἔφα κινεῖ φθέγματ' ὀρνίθων σαφῇ⁵.

Celui qui a pu surprendre à l'aube le pépiement des oiseaux avait le sens précis des choses, même s'il s'est contenté du terme vague de ὀρνίθες, sans oser nommer le moineau, στρουθός, et même s'il attribue au plein éclat du soleil — λαμπρὸν ἡλίου σέλας — un éveil musical produit déjà par les premières striures de l'aube⁶.

1. *Ibid.*, III, 234 (1).

2. *L'Avare*, II, 5, *Grands écrivains*, VII (1882), 112; ce sont les Allemands qui ont appliqué le terme à la charcuterie.

3. Ci-dessus, p. 38, n. 5; 40, n. 1; Athénée, IX, p. 396, éd. Schweigh., *op. cit.*, III, p. 462; *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, s. v. *Cibaria*, 1159b, 1160a. M. Escoffier, très versé dans nos traditions culinaires, m'apprend que les *animelles* du bélier et du cerf jouissaient dans l'ancienne cuisine d'une réputation méritée qu'elles gardent toujours. Cf. A. Escoffier, *Le guide culinaire*, [1921], 80, p. 504.

4. On interdisait à Athènes, à cause de cela sans doute, d'immoler la jeune brebis, *Dict. des Ant.*, art. *Cibaria*, déjà cité, p. 1158a.

5. *El.* 18; sur σαφῇ, v. Tournier à ce vers; il supplée ὥστε σαφῇ γίνεσθαι.

6. Il y a du flottement dans la vision du grand poète; il semble croire que la

Ce que les Attiques n'avaient plus, c'était le sentiment des animaux. Ils avaient perdu les habitudes de la vie pastorale, ils s'en étaient éloignés, ils ne vivaient plus dans la communion des bêtes — comme Homère.

Et voici donc qui, pour finir, nous amène à prendre la question homérique par un nouveau biais. Elle est toute différente de la question de Shakespeare, dans laquelle il y a toujours un auteur, quel que soit son nom, quel que puisse être aussi le déchet de certaines attributions ¹. Le débat est plus haut ; nous voulons savoir si l'Iliade et l'Odyssée sont l'œuvre d'un homme ou d'un peuple. Et il n'y a vraiment pas lieu de pleurer l'existence d'un Homère, du moment que nous rendons à une nation entière la poésie incomparable que nous nous obstinons à concentrer dans la cervelle d'un unique individu.

L'essentiel est de voir nettement le fond du litige. La reconnaissance d'Eumée, cela est bien entendu, a fondé une fois pour toutes la littérature mondiale ; la présentation et l'émotion, tout y est. Il ne s'ensuit pourtant pas de là qu'Homère soit un littérateur.

M. Michel Bréal, on ne l'ignore point, a soutenu cette thèse peu croyable, dans un livre célèbre : *Pour mieux connaître Homère* ². J'ai beaucoup connu, beaucoup pratiqué M. Bréal. Il fut mon maître à l'École. Il m'appuya, jusqu'à un certain moment, à l'Académie des Inscriptions. Enfin, il me parla souvent de l'ouvrage cité. Je l'ai toujours trouvé fort préoccupé d'un mot que lui aurait dit M. Renan, et que celui-ci devait sans doute entendre à sa façon. « Il ne faut pas laisser de l'inconnu », répétait-il d'après Renan. Il s'était donc attaqué à l'inconnu que renferme Homère. Ce souci perce dans son volume ; l'Iliade doit cesser « de paraître une production incompréhensible » ³ ; il ne veut pas que la critique laisse « s'introduire le mystère dans ce pays grec où l'on a toujours adoré la lumière et la

lumière du soleil — v. 17 — succède immédiatement à la nuit *noire d'étoiles* — *γελαινά τ' ἄστρον ἐκλέλοιπεν εὐφρόνη*, v. 19. Nous sommes à Mycènes — v. 9 — c'est-à-dire dans une ville ; on s'attendrait donc à des chants de moineaux. Le *στρουθός* est connu d'Homère, des tragiques et des comiques du ^{ve} s., v. l'excellentissime article de Thompson, *A Gloss. of gr. birds, op. cit.*, s. v. *στρουθός*.

1. Abel Lefranc, *Sous le masque de « W. Shakspeare »*, William Stanley, VI^e comte de Derby, 2 vol. 120, 1918.

2. Paris, Hachette, 120, s. d. ; la question homérique est traitée en 131 p. (avec peu de références) ; un *Levilogus* court de la p. 134 à la p. 309.

3. P. 38.

raison » ¹; aussi convient-il de faire rentrer l'épopée hellénique « dans l'ordre normal des productions humaines » ², « en écartant le merveilleux » ³.

Je ne suis pas sûr que M. Bréal n'ait, au fond, établi quelque rapprochement entre deux *inconnus* dissemblables et ne se soit complu à caresser dans son Homère une sorte de réplique de la *Vie de Jésus*.

Mais de ce que l'on exprime une opinion sur tel ou tel phénomène historique, il ne s'ensuit pas de nécessité que l'*inconnu* se soit évanoui devant l'interprétation qu'il nous plaît d'en proposer.

Celle de M. Bréal, si je la saisis bien, se réduit aux traits suivants :

L'épopée homérique n'est nullement une « épopée spontanée et populaire » ⁴; « l'instinct créateur des foules » ⁵ n'a rien à y démêler. C'est une « élaboration savante » ⁶, accusant un « degré avancé de civilisation » ⁷. Elle est plus que cela, elle est une œuvre factice, artificielle, archaïsante, puisqu'on y constate « la systématique prétérition » ⁸ de la monnaie, « comme si nous avions affaire à un peuple de pasteurs » ⁹, le « parti pris » « d'éluder le mot propre » ¹⁰, quand il s'agit d'écriture, alors que les aèdes « ne pouvaient en ignorer l'existence » ¹¹. Voilà ce que commandait « une loi du genre » ¹², grâce à laquelle on reculait dans le passé la scène de l'action; « l'amour de l'églogue est un produit de l'excès de civilisation » ¹³, d'où l'apparente simplicité de « l'épisode de Nausicaa » ¹⁴, digne de l'*Astrée* ou de *Trianon* ¹⁵.

Ainsi, lorsque dans le folklore moderne de tous les pays, celui de la

1. P. 65: Au surplus, le critique aurait fort à faire.

2. P. v.

3. P. 64.

4. P. 124.

5. P. 123.

6. P. 109.

7. P. 81.

8. P. 9.

9. *Ibid.*

10. P. 7.

11. *Ibid.*

12. P. 5. Toutes ces pages, 5 s., sont à méditer en entier.

13. P. 75.

14. P. 75.

15. *Ibid.*

Grèce, notamment, nous rencontrons des princesses aux mœurs antiques, c'est que les conteurs ou les poètes sont dégoûtés des raffinements de leurs patelins ; pour ce qui est du fameux message en « caractères funestes » ¹ confié à Bellérophon ², les aèdes fuyaient avec horreur « le mot propre », parce que, ayant lu *L'histoire de l'écriture dans l'Antiquité* de Philippe Berger, ils savaient qu'une des marques des époques primitives et, sans doute, des poésies populaires est l'absence de l'écriture ³. Pourquoi au moins ne s'en servaient-ils pas pour leur compte ?

Maintenant, cette préméditation littéraire, si attentive sur tous les points, si avertie, est-elle du fait d'un Homère, d'un auteur unique ? M. Bréal ne va point jusque là. L'épopée homérique est une « œuvre collective » ⁴ ; il y a « des poèmes d'aventures qui ont précédé l'Iliade » ⁵ ; puis est venu un « atelier où l'Iliade a été mise en ordre et fixée » ⁶. Et voici la conclusion nettement formulée : « L'auteur de toute cette ample littérature épique ne peut être un individu : l'œuvre est trop grande ; en ceci Wolf a raison. Mais l'auteur ne peut être non plus une foule : sur ce point la vraisemblance a toujours protesté. Mais l'auteur peut fort bien être un groupe organisé, une confrérie ayant ses règles, ses traditions » ⁷ — dont, toutefois, me semble-t-il, les membres n'avaient pas l'air d'être d'accord entre eux. Ils avaient pensé à tout, sauf à s'expliquer les uns aux autres comment il se faisait que la formule des *pièdes légers* — *πρόδας ὠκὺς* — fût constamment appliquée à un héros dont l'immobilité par dépit — *μῆνις* — sous une tente constituait la base et le pivot du poème.

Cette association homérique tenait son siège en Lydie. Je n'insiste pas sur ce point. M. Bréal lui-même mentionne dans une note ⁸

1. P. 7.

2. Z. 168-9.

3. V., précisément, dans Ph. Berger, *op. cit.*, 80, 1892, éd. II, p. 12, de quelle manière on peut signifier un arrêt de mort, sans écriture ; M. Bréal a lui-même démontré que *γράφω* veut dire « gratter, égratigner », *inciser*, *op. cit.*, p. 6, et *Mém. Soc. Ling.*, VI (1882), 396 ; Bréal et Bailly, *Dict. ét. lat.*, 80, 1885, s. v. *scribo* (p. 330a) ; non cité dans Prellwitz, *op. cit.*, s. v. *γράφω*. Boisacq, s. v.

4. Pour mieux conn. *Hom.*, *op. cit.*, p. 46.

5. P. 55.

6. P. 126.

7. P. 113.

8. P. 73.

l'ouvrage classique de Radet ¹. Ce livre lui est tombé sous les yeux au moment où il composait le sien et ce livre lui offrait une localisation séduisante. Il lui a peut-être inspiré la date à laquelle il s'arrête ; il admet le commencement du VII^e s. comme limite extrême de l'épopée d'Homère. Il part des années 561-528 où, sous Pisisstrate, les deux épopées furent, d'après une tradition, recueillies à Athènes et fixées par écrit ². Puis il concède un maximum de cent cinquante ans de transmission orale ³. Pourquoi est-ce « le plus » ⁴ qu'on puisse supposer ? Pour altérer ce qui se transmet oralement d'un homme à l'autre, il suffit quelquefois d'une seconde.

En tout cas, si nous ajoutons 150 à 561, nous obtenons 711, c'est à savoir le commencement du VIII^e s. et non du VII^e. Peu importe, croyons-nous, d'ailleurs, cette différence dans de pareils espaces chronologiques.

De toutes façons, la date et le lieu choisis par M. Bréal estampillent pour lui l'épopée homérique. Elle n'est pas due à « un peuple de pasteurs » ⁵ ; il faut nous « ôter de l'esprit l'idée d'une société primitive » ⁶ ; l'antiquité de l'Iliade et de l'Odyssée est « antiquité de convention et d'imagination » ⁷. Cela revient à chaque page du volume. « La vie agreste, les occupations champêtres sont bien loin ⁸. »

Nous avons pu voir, tout au contraire, par l'histoire de la chèvre et de quelques autres animaux, à quel point, avec Homère, nous sommes en présence d'une mentalité rurale, avec les Attiques, d'une mentalité citadine. Nos témoignages sont d'autant plus valables que nos témoins sont inconscients.

A coup sûr, il faut s'entendre sur ce que peut être un poète populaire. On en fait une mécanique à poèmes. Dès l'instant où l'on fait des vers qui se tiennent, on pratique un art dont il faut bien que l'on soit conscient. Les poètes populaires sont la plupart du temps

1. G. Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Merminades* (687-546), 80, 1893 (*Bibl. d. éc. fr. d'Ath. et de R.*, fasc. 73).

2. P. 36. Précisions et discussions dans A. Pierron, *L'Iliade d'Hom.*, éd. II, 80, I (1883), p. 1 s.

3. *Op. cit.*, p. 36.

4. *Ibid.*

5. P. 9.

6. P. 73 ; sur la civilisation lydienne, Radet, *op. cit.*, 260 s.

7. P. 12.

8. P. 158.

des professionnels ; seulement, ce sont des professionnels de village. Les rhapsodes étaient des villageois. Leurs descendants vivent encore dans les patelins grecs, où je les ai souvent rencontrés, entre autres dans l'immortel Pyrgui de Chio, lorsque j'y tressaillis à mes premières révélations homériques et linguistiques ¹. C'est une profonde erreur de croire qu'« un art parvenu à son point de perfection » ² est un art de savants. Le *Vampire* est une pure merveille, le chef-d'œuvre de la Grèce moderne ³. Il est pourtant bien un produit du peuple grec. La grosse différence avec les gens de lettres, c'est que les *aèdes* n'écrivent pas, même en un siècle d'imprimerie. D'autant plus faut-il réfléchir aux années qui peuvent séparer l'invention de l'écriture de son usage administratif et celui-ci de son utilisation littéraire courante.

Au *Vampire* se rattache notre réflexion dernière. Ce poème ferait partie du *Cycle acritique*. Le *Cycle acritique* se compose de plusieurs morceaux se rapportant chacun à un épisode de la vie de Digénis Acritas ⁴. Ces morceaux existent encore aujourd'hui, éparpillés. Mais, au moyen âge, sous la main d'un ou de plusieurs *assembleurs*, ils ont été réunis en un tout, en un récit suivi ⁵. Hélas ! c'est encore un des travaux que je n'aurai pas eu le temps d'entreprendre. Dans une étude poussée, on dépisterait là des analogies singulières et profondes avec le grand problème d'Homère.

Mercredi, 1^{er} décembre 1920-vendredi, 4 février 1921.

Jean PSICHARI.

1. V. mon Ταξίδι, éd. II, *op. cit.*, p. 123 s. Dans les *Essais de gr. hist. néo-gr.*, t. II (1889), p. CXLV-CLIX, j'ai essayé de montrer comment, dans deux contes recueillis par moi-même, les formes voyagent avec les conteurs, exactement comme chez Homère. Je m'imagine toujours que dans ces quelques pages il y a pour la question homérique les indications les plus utiles. Dans le livre si suggestif de M. Bréal, la partie linguistique serait, je crois, tout entière à reprendre.

2. Bréal, *op. cit.*, p. 92.

3. *La Ballade de Lénore en Grèce*, 80, 1884, p. 7 (*Rev. de l'hist. des religions*, IX (1884), 27-64).

4. N. G. Politis, 'Εκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγῳδία τοῦ ἐλληνικοῦ λαοῦ, 2 vol. 80, I (1914), p. 79 s. V. *La Ballade de Lén.*, *op. cit.*, p. 12 (= 36) n. 1.

5. Liste dans mes *Essais*, *op. cit.*, I (1886), p. 8-9.

L'ORIGINE D'ARIEL

L'origine véritable du délicieux génie de *La Tempête*, Ariel, cette création unique du théâtre shakespearien, est restée inconnue jusqu'à l'heure présente aux éditeurs de Shakespeare. Certes, on s'est aperçu depuis longtemps que le nom qui est, on le sait, de provenance hébraïque, se trouvait dans l'Ancien Testament. Je l'y ai même rencontré, au cours de recherches récentes, au moins cinq fois¹. Mais cette constatation ne nous apprenait rien sur les raisons qui ont pu amener le poète à donner une telle appellation à son personnage, exécuteur des volontés du prince et magicien Prospero. J'ai étudié, en effet, avec attention tous les passages de la Bible où se rencontre le nom d'Ariel² ; il est impossible d'y découvrir le moindre rapport avec l'Ariel de *La Tempête*. En particulier, les rapprochements qui ont été faits avec le texte d'Isaïe ne comportent aucune vraisemblance³. Fait essentiel, le nom d'Ariel n'est donné nulle part, dans la Bible, à un ange ni à un démon³. On ne l'a

1. Voy. mon ouvrage : *Sous le masque de William Shakespeare : William Stanley, VI^e comte de Derby* (Paris, Payot, 1919, 2 vol. in-16), tome II, p. 234 et suiv. Les commentateurs de Shakespeare que j'ai consultés ne citent presque tous qu'une seule mention. Furness, *The Tempest*, p. 6-7, en cite deux, d'après deux éditeurs différents. Il y en a en réalité cinq que voici : *Nombres*, xxvi, 17 ; *I Paral.*, xi, 22 ; *I Esd.*, viii, 16 ; *Isaïe*, xxix, 1-7 ; *Ezech.*, xliii, 15-16.

2. Le rapprochement fait par Malone et d'autres avec le texte d'Isaïe est inadmissible ; il comporte une erreur de traduction. Il n'a jamais été question d'un esprit familier dans le texte d'Isaïe (verset 4) ; Ariel est un nom qui désigne Jérusalem dans ce passage, d'une façon d'ailleurs obscure. Voir la trad. de la Bible d'Ed. Reuss.

3. Par contre, il peut y avoir quelque intérêt à signaler ici, sans y insister, que le nom d'Uriel, l'ange du magicien de l'époque élisabéthaine, John Dee, ami du comte de Derby, est appliqué à un ange dans le IV^e livre d'Esdras. C'est là probablement que Dee l'a pris. Or, cet ange, qui tient une place essentielle dans la première vision apocalyptique dont ce livre nous apporte le récit, remplit précisément le rôle

jamais signalé, antérieurement à *La Tempête*, comme ayant été attribué à un esprit ou à un génie quelconque. Après la comédie shakespearienne, le premier texte qui ait fait de ce nom un usage analogue est postérieur de vingt-cinq ans à l'apparition sur la scène du messager de Prospero. C'est dans *The hierarchy of the blessed Angels* de Thomas Heywood, ouvrage publié en 1635 par un ancien membre de la compagnie des comédiens du sixième comte de Derby, que se rencontre le nom d'Ariel appliqué à un ange : l'un des sept princes d'anges ou esprits qui président aux eaux sous Michel l'archi-prince. Les éditions de Shakespeare les plus récentes ne signalent pas autre chose. On peut donc dire que, dans l'état actuel des recherches, le poète de *La Tempête* reste le premier auteur qui ait employé le nom d'Ariel pour désigner un esprit ou génie mis au service d'une puissance magique.

Tel était le résultat auquel nous étions arrivé, il y a deux ans, au moment de la publication de *Sous le Masque de William Shakespeare*.

Nous avons exposé alors, — ce que toute la critique savante des cinquante dernières années semble avoir méconnu totalement, — que le cadre de la pièce shakespearienne est fourni d'un bout à l'autre par les arts magiques. « C'est une série d'enchantements produits par Prospero, à l'aide des pouvoirs magiques dont il dispose, qui forment la trame de la pièce. Aucun doute à cet égard. De cette constatation découlent, on le verra, d'importantes conséquences. En effet, d'une part, c'est la magie qui sert de ressort à cette pièce, et, de l'autre, cette même magie nous est présentée sous l'aspect le plus favorable et d'une manière qui implique, si j'ose dire, l'entière sympathie de l'auteur. Ce sont là deux faits essentiels qui, par une omission inexplicable, ne semblent pas avoir attiré l'attention des nombreux auteurs qui se sont occupés de *La Tempête*¹. » Chose à peine croyable, dans la nouvelle édition

d'intermédiaire entre la Divinité (Altissimus) et Esdras. Il lui révèle les secrets du Très-Haut. Uriel répond, en somme, à l'appel d'Esdras, comme l'ange qui porte le même nom répond aux évocations ou incantations magiques de John Dee, et Ariel à celles de Prospero. Voy. IV^e livre, chap. iv à x ; Uriel est nommé spécialement dans iv, 1 ; v, 20 ; x, 28, mais l'ange qui apparaît et qui parle dans les chapitres iv à x est toujours Uriel. Remarquons qu'on rencontre aussi, dans la *Steganographia*, un esprit de ce nom.

1. Cf. *Sous le Masque*, t. II, p. 212. Sauf un traducteur français, François-Victor Hugo.

des *Œuvres de Shakespeare* que viennent d'entreprendre sir Arthur Quiller-Couch et John Dover Wilson, à l'University Press de Cambridge, le volume consacré à *La Tempête*, qui est le premier de la série et qui a été publié ces jours-ci (mars 1921), ne contient pas la plus petite explication touchant l'existence de ce cadre, le rôle joué par Prospero en tant que magicien, ni celui du fidèle Ariel qui remplit auprès de lui les « fonctions d'esprit »¹.

Depuis longtemps, confiant dans les données qui viennent d'être sommairement évoquées, d'après *Sous le Masque*, j'avais l'intime conviction que le nom de *my dainty Ariel* se retrouverait, quelque jour, dans un livre de science magique, antérieur à notre poète, comme étant celui d'un « esprit » analogue à celui de la pièce shakespearienne. Je cherchais toujours, lorsqu'une circonstance fortuite² me mit en mesure de découvrir le texte tant souhaité. Il s'agissait bien d'un véritable livre de magie, comprenant des procédés et formules de conjuration, bref l'ouvrage technique que les constatations faites au tome II de *Sous le Masque* semblaient désigner par avance. C'est là, évidemment, que l'auteur du théâtre shakespearien a pris à la fois le nom et le rôle de l'« esprit » qu'il met au service de Prospero.

Cet ouvrage n'est autre que la *Steganographia* du célèbre Jean Trithème, abbé du monastère bénédictin de Spanheim (1462-1516), traité considéré, au XVI^e et au XVII^e siècle, comme un livre magique dangereux, et même souvent proscrit comme tel. L'édition qu'il m'a été donné de consulter, à notre Bibliothèque nationale, est celle-ci :

1. Tout ce que je puis relever dans l'Introduction, c'est cette affirmation extraordinaire, formulée en passant (page LIV), à propos d'une comparaison faite entre le *Songe d'une nuit d'été* et *La Tempête* : « ... But whereas in *A Midsummer-Night's Dream* the fairies were Warwickshire elves (!) playing their pranks anarchically, at their own sweet fancy, to befool mortals, the more rarefied spirits of *The Tempest* obey, under threat, a mortal's compulsion. » MM. Quiller-Couch et Wilson semblent ignorer soigneusement tout ce que j'ai écrit sur *La Tempête* et plus récemment encore sur *Le Songe d'une nuit d'été* (voy. *La réalité dans Le Songe d'une nuit d'été* dans les *Mélanges Bernard Bouvier*, éd. Sonor, Genève, 1920 ; l'*Opinion* des 16 et 23 octobre 1920, l'*Illustration* et *The Illustrated London News* du 30 oct. 1920). Tout cela n'aura qu'un temps. De tels procédés se retourneront un jour contre ceux qui les auront employés.

2. Un indice venu d'Amérique, par l'intermédiaire d'un lecteur de *Sous le Masque*.

Steganographia hoc est Ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi certa, authore reverendissimo et clarissimo viro Joanne Trithemio abbate Spanhaimensi et magiae Naturalis Magistro perfectissimo. Præfixa est huic operi sua clavis seu vera introductio ab ipso Authore concinnata ; hactenus quidem a multis multum desiderata, sed a paucissimis visa : nunc vero in gratiam secretioris Philosophiæ studiosorum publici juris facta. Francofurti, 1606.

Il semble bien que ce volume, comme le porte son titre, soit la plus ancienne édition connue de la *Steganographia*. Cet ouvrage étant regardé comme un manuel de sorcellerie n'avait dû circuler jusque là qu'en manuscrit. Sa publication était donc évidemment toute récente, quand le poète, alors épris d'une vive curiosité à l'égard des sciences occultes, sur les suggestions probables de John Dee, fut amené à le consulter. On verra plus loin par suite de quelle circonstance historique notre dramaturge put songer à lui emprunter une donnée précise. Ouvrons donc ce livre, et cherchons, à travers ses pages mystérieuses, la mention d'Ariel en même temps que l'explication du rôle qui lui est dévolu en matière de conjurations astrologiques. Le nom de l'« esprit » de Prospero se rencontre au début du livre III, au cours d'un tableau astrologique qui nous est annoncé dans les termes suivants : « Dixit autem Menastor : septem sunt Planetæ quibus præsunt angeli et illis sunt 21 spiritus subjecti per quos nunciantur arcana. Horum nomina per tabulam exponamus : Mansiones spirituum cum planetis. »

Ici s'offre à nous le tableau des sept planètes de l'Astrologie, placées dans leur ordre habituel, avec les noms de l'ange qui préside à chacune d'elles et des trois esprits qui lui sont soumis et ont la mission d'annoncer les « arcanes » : « spiritus subjecti per quos nunciantur arcana ». Après Saturne, dont l'ange s'appelle Oriffiel, vient, à son rang, Jupiter, avec le signe qui caractérise cette planète. L'ange qui la régit s'appelle Zachariel, et les trois esprits qui lui sont soumis s'appellent Ariel, Raphael et Amael. On sait que, dans *La Tempête*, Ariel est toujours taxé de *spirit*, esprit (*my spirit, my brave spirit, my spiriting gently*), expression qui correspond exactement à celle de Trithème. Il est, d'autre part, absolument subordonné, *subjectus*, à Prospero. Comme nous l'avons démontré dans *Sous le Masque*, Ariel n'est nullement un « esprit de l'air », ainsi qu'on l'a toujours cru, mais un esprit qui agit à travers les quatre éléments.

Trithème, après avoir présenté son tableau des planètes, avec les noms des anges et esprits qui sont assignés à chacune d'elles, fournit ces curieuses indications complémentaires (f° 163) :

« Isti sunt septem Angeli planetarum secundum traditionem antiquorum sapientum, quorum quilibet ducit Mundum annis trecentis quinquaginta quatuor mensibus bis binis in ordine suo.

« Orifiel est Angelus Saturni, qui a principiocreationis gubernavit mundum annis 354, mensibus 4, etc.

« Nos autem ea, quæ nostro conducunt proposito, prosequentes, septem Angelis planetarum prædictis 21 subjectos alios spiritus, hoc est, unicuique tres non ambigimus secundum hujus modi artis nostræ institutionem : *per quos intentionis nostræ operamur effectum.* Ordinem planetarum consuetum observabimus, a supremo omnium Saturno incipientes usque ad Lunam : primo cujuslibet principalis angeli operationem conscribentes, ac deinde subservientium et capitula per ordinem conjungentes. »

Il serait curieux, pareillement, de suivre l'auteur à travers ses formules de conjurations et les descriptions des caractères propres aux autres esprits qui se trouvent énumérés dans les deux premiers livres de son ouvrage. Les uns ne peuvent agir que le jour, d'autres sont réservés à la nuit, d'autres encore ne connaissent pas d'interruption dans leur action. Certains d'entre eux sont préposés à des régions particulières de la terre et à un élément en particulier. Ainsi Buriel est qualifié de « nocturnus, lucifugus, et habitans in lacubus et foraminibus terræ, et non sit operatio per eum, nisi in nocte ». Tel esprit est préposé à l'Orient, tel autre à l'Afrique, et ainsi de suite. Il y a, dans la première catégorie, trente et un esprits supérieurs qui sont étudiés en autant de chapitres et qui ont chacun, sous son commandement, vingt princes ou ducs, cent comtes et un nombre indéterminé de serviteurs, « qui habent officium generale super omnia ». Pour accomplir les conjurations, il est indispensable de connaître les lieux où se tiennent les esprits, leurs noms et leurs caractéristiques, les heures propices, etc. Cet exposé d'ordre cabalistique offre assurément un grand intérêt, mais nous n'avons pas à y insister ici. Ariel seul doit nous retenir.

La déclaration du maître magicien est formelle : ce sont les trois « esprits subordonnés » qui exécutent les volontés et intentions du conjurateur. Le rapport qui existe entre l'Ariel de la *Steganographia* et celui de *La Tempête* est donc aussi clair que possible : l'un et

l'autre accomplissent les volontés de l'être supérieur qui les tient sous son commandement. L'origine de l'inoubliable « esprit » de Prospero est désormais connue. Elle nous est fournie par un ouvrage d'occultisme, et ce nouvel élément vient encore confirmer les données déjà si saisissantes que nous avions groupées, il y a deux ans. L'auteur de la pièce shakespearienne a puisé les éléments de son cadre magique aux sources d'informations magiques qui lui étaient familières. Nous avons démontré dans *Sous le Masque*¹ que William Stanley, VI^e comte de Derby, était lié spécialement avec le célèbre John Dee, mathématicien de rare valeur, astronome, hydrographe, et en même temps magicien, astrologue et alchimiste, qui vécut de 1527 à 1608. William Stanley le protégea, lui fit obtenir la place de directeur du collège de Manchester, et le fréquenta assidûment durant un certain temps.

Mais il est un autre rapprochement, non moins frappant, qui s'impose à notre attention à propos du comte de Derby. Ariel est le premier des trois « esprits » préposés, sous les ordres de Zachariel, à la conduite de la planète Jupiter. Or, parmi les sept planètes, c'est incontestablement celle-ci qui devait avoir les préférences d'un Derby, amateur de sciences secrètes. Nous renvoyons, sur ce point, au chapitre qui traite de l'énigme d'Aetion dans le premier volume de *Sous le Masque*. La célèbre légende de l'Aigle et de l'Enfant, associée étroitement à l'histoire de l'origine des Derby, rattachait, en effet, ces derniers, au point de vue de la fiction mythologique, à Jupiter enlevant Ganymède. L'explication de l'allusion faite par Spenser, sous le voile d'Aetion, à William Stanley, nous a conduit déjà à constater ce curieux rapport. S'adressant à Ferdinand Stanley, V^e comte de Derby et frère aîné de William, Thomas Nashe l'appelle *Jove's Eagle-born Ganimed*. On sait le rôle du nom Ganymède dans *As you Like It*, où le poète a développé avec complaisance une donnée fournie par la *Rosalynde* de Thomas Lodge, un des écrivains protégés par la famille de Derby, et qui vécut dans son intimité. Que d'autres indices apparaissent çà et là, à travers le théâtre shakespearien, pour nous montrer des allusions à Jupiter : c'est ce dont on ne saurait douter, pour peu qu'on examine, par exemple, *Cymbeline*, où Jupiter et son aigle remplissent, au V^e acte, un rôle si caractéristique. Il s'agit de cet étrange rêve

1. Tome II, p. 227 et suiv.

de Posthumus, demeuré totalement inexpliqué jusqu'à l'heure présente, et dans lequel paraissent les père, mère et frères de Posthumus en même temps que Jupiter et son aigle. Nous avons affaire, selon toute évidence, au cours de cette scène curieuse, à une évocation de souvenirs et de traditions familiales. Or, depuis longtemps, on a reconnu, parmi les critiques et les commentateurs qui se sont occupés de *Cymbeline*, que ce drame singulier offrait un sens très particulier entre toutes les pièces de Shakespeare. Émile Montégut le notait avec insistance, en comparant *La Tempête* avec *Cymbeline* : « . . . Ne pourrait-on pas en dire autant de *Cymbeline*, et la scène des visions de Posthumus dans la prison ne donne-t-elle pas à ce drame le même caractère ? Seulement ici la fête dramatique, au lieu de célébrer un mariage, aurait eu pour but de célébrer une réconciliation à laquelle s'intéressait la haute société anglaise, et mille détails qui nous charment par leur seule délicatesse, comme des festons et des arabesques auxquels nous ne voyons d'autre but que celui de nous amuser, auront été saisis comme de subtiles allusions par un public choisi et initié qui applaudissait dans les vers du poète les fantômes de sentiments qui devaient rester muets en lui. » Il serait aisé de citer ici d'autres jugements analogues émis tant par les critiques anglais¹ que par ceux de notre pays. Cepen-

1. Voy. l'édition de *La Tempête* de Quiller-Couch et Wilson, signalée plus haut, p. L, LV, etc. : « No one can react Shakespeare's later plays in a block without recognising that the subject which constantly engaged his mind towards the close of life was *Reconciliation*, with pardon and atonement for the sins or mistakes of one generation in the young love of the children and in their promise. This is the true theme of *Pericles*, *Cymbeline*, *The Winter's Tale*, *The Tempest* successively. But the process of reconciliation — especially when effected through the appeal of sons and daughters — is naturally a slow one, and therefore extremely difficult to translate into drama, which handles « the two hours' traffic of our stage » and therefore must almost necessarily rely on the piling of circumstance and character upon one crisis and its swiftest possible resolution. In attempting to condense such « romantic » stories of reconciliation as he had in his mind, Shakespeare was in fact taking up the glove thrown down by Sir Philip Sidney in his pretty mockery of bad playwrights », et plus loin : « But still this play abides, after three hundred years, eloquent of Shakespeare's slow sunseting through dream after dream of reconciliation ; forcing tears, not by « pity and terror », but by sheer beauty ; with a royal sense of the world, how it passes away, with a catch at the heart surmising hope in what is to come. And still the sense is royal. . . » Quel extraordinaire témoignage, encore qu'involontaire, en faveur de l'attribution du théâtre shakespearien au VI^e comte de Derby !

dant, rien, absolument rien n'évoque ni ne justifie, dans la carrière de Shakespeare, cette idée de réconciliation familiale qui s'affirme d'une manière si nette dans *Cymbeline*, et que l'on retrouve, également traitée avec une sorte de prédilection, dans les pièces de la dernière période du poète : *Périclès*, le *Conte d'Hiver*, *La Tempête*. Par contre, la situation du VI^e comte de Derby, au moment même où ont été élaborés *Cymbeline* et *La Tempête* s'accorde, de la façon la plus certaine, avec la conception morale qu'expriment ces deux drames. Le thème du pardon s'imposait à lui, pour ainsi dire, après une pénible période d'épreuves. C'est le moment où la paix et la sérénité, après de longs orages, rentrent dans l'âme du comte de Derby. L'immense procès qui lui a valu tant d'agitations et de craintes s'est terminé, vers 1607, par une décision du Parlement ; les rivalités de famille, si accentuées pendant treize ou quatorze ans, s'atténuent définitivement pour faire place à un arrangement général¹. Une harmonie relative succède aux inimitiés créées par les ardentes compétitions et les vastes procédures commencées, au lendemain de la mort du cinquième comte, entre William Stanley, d'une part, et sa belle-sœur et ses nièces de l'autre. Ainsi les concordances les plus manifestes ne cessent de se révéler entre la vie de Lord Derby et le théâtre shakespearien. Le choix même d'Ariel nous apporte aujourd'hui une donnée nouvelle qui se rattache sans effort à toutes celles qui ont été déjà signalées.

Ajoutons encore que son nom, choisi par une eurythmie si heureuse, se retrouve dans un autre ouvrage de Trithème, publié peu après la mort de l'auteur et souvent réédité depuis. Il s'agit de sa *Polygraphia cum clave seu enucleatorio*², qui fut aussi très répandue en France, spécialement sous la forme d'une traduction donnée en 1561 : *Polygraphie et universelle écriture cabalistique de M. I. Tritheme Abbé, traduite par Gabriel de Collange, natif de Tours en Auvergne, à Paris, pour Jacques Kerver*³. On y rencontre, au folio 141 v^o,

1. Prospero déclare à Ariel au début de l'acte V : « . . . Quoique je sois blessé au vif par l'énormité de leurs offenses, cependant je prends parti contre ma colère avec ma raison plus noble. Il est plus beau d'agir par vertu que par vengeance ; du moment qu'ils se repentent, l'unique but de mon projet est atteint et ne réclame pas de moi un froncement de sourcil de plus. »

2. Éd. 1518, 1550, 1564, 1571, 1600, 1613, 1621. Traductions nombreuses et rééditions données, en outre, sous d'autres noms par des plagiaires.

3. Publiée également sous cet autre titre : *Clavicule et interprétation sur le contenu és cinq livres de Polygraphie et universelle écriture cabalistique*. Kerver, 1561. La traduction de G. de Collange contient 13 figures de planisphère.

col. 12, ligne 17, le nom d'*Ariel* parmi les mots ou noms employés dans l'écriture cabalistique ¹.

Une dernière remarque, que nous croyons offrir une portée singulière en ce qui touche la question si controversée de la date et de l'origine véritable de *La Tempête*, terminera notre exposé. L'abbé Jean Trithème avait été étroitement lié avec son souverain, l'Électeur palatin Philippe. Il lui dédia sa *Steganographia* par une série d'épîtres réparties à travers cet ouvrage et qui semblent associer le prince d'une manière continue à l'exposé des doctrines cabalistiques du mystérieux abbé, si souvent accusé de sorcellerie. Le *Magiæ naturalis Magister perfectissimus* s'adresse donc, avec une insistance remarquable, au cours de son ouvrage « ad Comitem Palatinum Rheni, Ducem Baviariæ, Sacrique Imperii Principem Electorem ». Les deux pages qui précèdent la mention de l'esprit Ariel (au folio 162) sont remplies par une de ces lettres dédicatoires, celle qui ouvre la 3^e partie du livre. Or, cet Électeur Philippe, dont le nom est évoqué si fréquemment dans la *Steganographie*, est l'ancêtre direct de l'Électeur palatin Frédéric V, roi de Bohême, qui épousa, au mois de février 1613, la princesse Élisabeth, fille du roi Jacques I^{er} d'Angleterre. *La Tempête* fut représentée au cours des fêtes de ce mariage et l'on s'est souvent demandé si cette représentation ne devait pas être considérée comme la première de la pièce. On ne connaît, avant la date du mariage princier, qu'une autre représentation, souvent contestée, qui aurait eu lieu, à la cour, au printemps de 1611. Mais le document qui nous fournit ce dernier fait a été longtemps argué de faux et, après de longues polémiques, son authenticité demeure encore fort suspecte auprès de certains érudits de l'époque présente ². Mon sentiment particulier a toujours été que l'œuvre exquise qui nous fait entendre l'adieu du poète au théâtre, avait dû être représentée pour la première fois à l'occasion des noces de l'Électeur palatin. Il suffit de lire la comédie avec quelque attention pour apercevoir qu'elle a dû être jouée à l'occasion d'un mariage princier. Les divertissements, l'amour et l'union

1. Le même emploi peut être signalé dans l'ouvrage de G. Selenus (pseudonyme d'Auguste, duc de Brunswick et de Lunebourg) : *Gustavi Seleni Cryptomenytices et cryptographiæ libri IX, in quibus plenissima Stenographiæ a Joh. Trithemio olim conscriptæ enodatio traditur*. Luneburg, 1624, p. 119.

2. Le *Supplément littéraire* du *Times* est actuellement rempli de polémiques relatives à ce sujet (mars 1921).

de Ferdinand et de Miranda, avec l'allusion possible que plusieurs critiques ont signalée, dans l'épisode de la mort supposée du fils du roi de Naples, à la perte toute récente du fils et héritier présumé de Jacques I^{er}, Henri, prince de Galles : tout cela indique, selon les vraisemblances, une cérémonie analogue à celle qui se déroula en février 1613.

Nous avons fait observer jadis ¹ que l'auteur de *La Tempête* avait sûrement fait preuve d'une grande audace en employant, d'un bout à l'autre de sa pièce, un cadre magique, et en traitant les enchantements avec la plus sérieuse sympathie. C'est là une exception unique en son temps, alors surtout que le roi Jacques professait les sentiments les plus violents à l'égard des magiciens et sorciers contre lesquels il écrivit tout un livre et qu'il fit poursuivre avec la dernière rigueur. Le fait que le livre magique qui a fourni au poète le nom et le rôle de transmission et d'exécution de l'esprit Ariel, venait de paraître en 1606, après avoir attendu sa publication un siècle entier, et qu'il évoquait en même temps des souvenirs et des traditions de famille chers au jeune marié, Frédéric V, dont l'ancêtre avait favorisé les sciences occultes, ce fait, dis-je, ignoré jusqu'à ce jour, explique maintenant bien des choses. Le voile qui nous cachait les origines véritables de *La Tempête* se soulève peu à peu. Là où il n'y avait que mystère et incertitude, des faits précis se dégagent. La fin du secret est proche.

Mars 1921.

ABEL LEFRANC.

1. *Sous le Masque*, II, p. 212 et suiv.

ADDITION

A LA PAGE 125.

Les *juniores* de l'acte de 721 doivent être rapprochés des *conductores* du Registre du pape Grégoire le Grand. Voy. l'étude de Paul Fabre, *Les colons de l'Église romaine au VI^e siècle* (*Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. I, 1896, p. 74-91).

F. LOT.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
BÉRARD (Victor). Les diaskeuastes de Fr. Aug. Wolf.....	181
CHATELAIN (Émile). Sur deux fragments de manuscrits des Métamorphoses d'Ovide.....	289
FARAL (Edmond). Le conte de <i>Richeut</i> : ses rapports avec la tradition latine et quelques traits de son influence.....	253
GAIDOZ (Henri). Cûchulainn, Béowulf et Hercule.....	131
GILLIÉRON (Jules). Les conséquences d'une collision lexicale et la latinisation des mots français.....	55
HAUSSOULLIER (Bernard). La voie sacrée de Milet à Didymes.....	85
HAVET (Louis). La nuit de l'enlèvement dans l'original grec des <i>Adelphes</i>	1
JEANROY (Arthur). Le troubadour Pujol.....	157
JOUGUET (Pierre). Petit supplément aux Archives de Zénon.....	215
<i>Avec 1 planche.</i>	
LEFRANC (Abel). L'origine d'Ariel.....	347
LÉVY (Isidore). Divinités égyptiennes chez les Grecs et les Sémites.....	271
LOT (Ferdinand). Un grand domaine à l'époque franque : Ardin en Poitou. Contribution à l'étude de l'impôt.....	109
<i>Addition</i>	357
MAROUZEAU (Jules). Synonymes latins.....	13
MEILLET (Antoine). Sur les effets de l'homonymie dans les anciennes langues indo-européennes.....	169
NOLHAC (Pierre de). Un éloge latin de Mellin de Saint- Gelais.....	23
PASSY (Paul). Les restes d'un patois champenois à Cunfin-en- Bassigny (Aube).....	237

PRINET (Max). Armoiries combinées d'évêques et d'évêchés français.....	75
<i>Avec 1 planche.</i>	
PSICHARI (Jean). La chèvre chez Homère, chez les Attiques et chez les Grecs modernes.....	303
REUSS (Rodolphe). Jean-Frédéric Simon.....	29
ZEILLER (Jacques). Sur un point de géographie ecclésiastique ancienne : le prétendu évêché danubien de Comea.....	103

33. Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècle, par Gustave Fagniez. 12 fr.
34. Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde, par P. Regnaud, 2^e partie. 10 fr.
35. Mélanges publiés par la section historique et philologique de l'Ecole des Hautes Etudes pour le dixième anniversaire de sa fondation. Avec 10 planches gravées. 15 fr.
36. La religion védique d'après les hymnes du Rig-Véda, par Abel Bergaigne. Tome I^{er}. (Epuisé.)
37. Histoire critique des règnes de Childéric et Chlodevé, par W. Junghans, traduite par Gabriel Monod, et augmentée d'une introduction et de notes nouvelles. 6 fr.
38. Les monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale (cabinet des médailles et antiques), par E. Ledrain, in-4^e, 1^{re} liv. (Epuisé.)
39. L'inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices et un glossaire, par H. Pognon, 1^{re} partie. 6 fr.
40. Patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais), par J. Gilliéron. Avec une carte. 7 fr. 50
41. Le Querolus, comédie latine anonyme. Texte en vers restitué d'après un principe nouveau et traduit pour la première fois en français. Précédé d'un examen littéraire de la pièce par L. Havel. 12 fr.
42. L'inscription de Bavian, par H. Pognon. 2^e partie. 6 fr.
43. De Saturnio Latinorum versu. Scripsit L. Havel. 15 fr.
44. Etudes d'archéologie orientale, par Ch. Clermont-Ganneau, tome I^{er} en 3 parties in-4^e avec planches. 25 fr.
45. Histoire des institutions municipales de Sens, par Jules Flammermont. 8 fr.
46. Essai sur les origines du fonds grec de l'Escorial. Episode de l'histoire de la renaissance des lettres en Espagne, par C. Graux. 15 fr.
47. Les monuments égyptiens de la Bibliothèque nationale, par E. Ledrain, 2^e et 3^e liv. in-4. (Epuisé.)
48. Etude critique sur le texte de la vie latine de sainte Geneviève de Paris, avec deux textes de cette vie, par Charles Kohler. 6 fr.
49. Deux versions hébraïques du Livre de Katalah et Dimnah. La première accompagnée d'une traduction française publiée d'après les manuscrits de Paris et d'Oxford, par Joseph Derenbourg. 20 fr.
50. Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne, de 1292 à 1378, par Alfred Leroux. 8 fr. 50
51. Principaux monuments du Musée égyptien de Florence, par William-B. Berend, 1^{re} partie. Stèles, bas-reliefs et fresques. In-4^e avec 19 planches photographées. 30 fr.
52. Les lapidaires français du moyen-âge des ^{xii}^e, ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, réunis, classés et publiés accompagnés de préfaces, de tables et d'un glossaire, par Léopold Pannier. Avec une notice préliminaire par Gaston Paris. 10 fr.
53. La religion védique d'après les hymnes du Rig-Véda, par Abel Bergaigne. Tome II. (Epuisé.)
54. La religion védique d'après les hymnes du Rig-Véda, par Abel Bergaigne. Tome III. (Epuisé.) 25 fr.
55. Les Etablissements de Rouen. Etude sur l'histoire des institutions municipales de Rouen, Falaise, Pont-Audemer, Verneuil, La Rochelle, Saintes, Oléron, Bayonne, Tours, Niort, Cognac, Saint-Jean-d'Angély, Angoulême, Poitiers, etc., par A. Giry. Tome I^{er}. 15 fr.
56. La métrique naturelle du langage, par Paul Pierson, avec une notice préliminaire de Gaston Paris. 10 fr.
57. Vocabulaire vieux-breton avec commentaire, contenant toutes les gloses en vieux-breton, gallois, cornique, armoricain connues, précédée d'une introduction sur la phonétique du vieux-breton et sur l'âge et la provenance des gloses, par J. Loth. 10 fr.
58. Hincmar De ordine palatii epistola. Texte latin traduit et annoté par Maurice Prou. 4 fr.
59. Les Etablissements de Rouen, etc., par A. Giry. Tome II. 4 fr.
60. Essai sur les formes et les effets de l'affranchissement dans le droit gallo-franc, par Marcel Fournier. 5 fr.
- 61 et 62. Li Romans de Carité et Misericorde du Renclus de Moiliens. Poème de la fin du ^{xiii}^e siècle. Edition critique accompagnée d'une introduction, de notes, d'un glossaire et d'une liste de rimes, par A.-G. van Hamel, 2 vol. 20 fr.
63. Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne, 2^e partie. Compilation dite de « Frédégaire », par Gabriel Monod. 6 fr.
64. Etudes sur le règne de Robert le Pieux (996-1031), par Ch. Pfister. 15 fr.
65. Nonius Marcellus. Collation de plusieurs manuscrits de Paris, de Genève et de Berne, par H. Meylan, suivi d'une notice sur les principaux manuscrits de Nonius pour les livres I, II, et III, par Louis Havel. 5 fr.
66. Le livre des parterres fleuris. Grammaire hébraïque en arabe d'Abou'l-Walid Merwan Ibn Djanah de Cordoue, publiée par Joseph Derenbourg. 25 fr.
67. Du parfait en grec et en latin, par Emile Ernault. 6 fr.
68. Stèles de la ^{xii}^e dynastie au Musée égyptien du Louvre, publiées par E. Gayet. Avec 60 planches. Vol. in-4^e. 17 fr.
69. Gujastak Abalish. Relation d'une conférence théologique présidée par le Calife Mâmour. Texte pehlvi publié pour la première fois avec traduction, commentaire et lexique, par A. Barthélemy. 3 fr. 50
70. Etudes sur le papyrus Prisse. — Le livre de Kaqimna et les leçons de Ptah-Hotep, par Philippe Virey. 8 fr.
71. Les inscriptions babyloniennes du Wadi Erissa, par H. Pognon, avec 14 pl. 10 fr.
72. Johannis de Capua Directorium vite humane, aias parabola antiquorum sapientum. Version latine du livre de Khalilâh et Dimnah, publiée et annotée par Joseph Derenbourg, membre de l'Institut, 2 fascicules. 16 fr.
73. Mélanges Renier. Recueil de travaux publiés par l'Ecole (Section des sciences historiques et philologiques) en mémoire de son président Léon Renier. Avec portrait. 15 fr.
74. La Bibliothèque de Fulvio Orsini. Contribution à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance, par Pierre de Nolhac, avec 1 pl. en photogr. 15 fr.
75. Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle, par Abel Lefranc. 6 fr.
76. Etude sur les relations politiques du pape Urbain V avec les rois de France Jean II et Charles V (1362-1370), d'après les registres de la chancellerie d'Urbain V, conservés aux archives du Vatican, par Maurice Prou. 6 fr.
77. Lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières. Texte, notes et introduction par G. Desvignes du Dezert. 5 fr.
78. Simon Portius. — Grammatica linguæ græcæ vulgaris. Reproduction de l'édition de 1638, suivie d'un commentaire grammatical et historique par Wilhelm Meyer, avec une introduction de Jean Psichari. 12 fr. 50

79. La légende syriaque de saint Alexis, l'homme de Dieu, par Arthur Amiaud, 7 fr.
80. Les inscriptions antiques de la Côte-d'Or, par Paul Lejay, 9 fr.
81. Le livre des parterres fleuris d'Abou'l-Walid Merwan Ibn Djanah. Traduit en français sur les manuscrits arabes, par Moïse Metzger, 15 fr.
82. Le roman en prose de Tristan, le roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise. Analyse critique d'après les manuscrits de Paris, par E. Löseth, 18 fr.
83. Le théâtre indien, par Sylvain Lévi. (Épuisé.)
84. Documents des archives de la Chambre des comptes de Navarre (1196-1384), publiés par Jean-Auguste Brutsis, 6 fr.
85. Commentaire sur le Séfer Yesira ou Livre de la création par le Gaon Saadya de Fayyoun, publié et traduit par Meyer Lambert, 10 fr.
86. Etude sur Geoffroi de Vendôme, par L. Compain, 7 fr. 50
87. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Les derniers Carolingiens, Lothaire. Louis V, Charles de Lorraine (954-991), par Ferdinand Lot, 13 fr.
88. La politique extérieure de Louise de Savoie. Relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre pendant la captivité de François I^{er} (1525-1526), par G. Jacqueton, 13 fr. 50
89. Aristote, Constitution d'Athènes. Traduite par B. Haussoullier avec la collaboration de E. Bournet, Jean Brulnes et L. Eisenmann, 5 fr.
90. Le poème de Gudrun, ses origines, sa formation et son histoire, par Albert Fécamp. (Épuisé.) 3 fr.
91. Pétrarque et l'humanisme, d'après un essai de restitution de sa bibliothèque, par Pierre de Nolhac. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée. 2 volumes avec un portrait inédit de Pétrarque et des fac-similés de ses manuscrits.
92. Etudes de philologie néo-grecque. Recherches sur le développement historique du grec, publiées par Jean Psichari, 22 fr. 50
- Les chroniques de Za'ia Yâ 'eqôb et de Ba'eda Maryâm, rois d'Ethiopie de 1434 à 1478 (Texte éthiopien et traduction), précédées d'une introduction par Jules Perruchon, 13 fr.
94. La prose métrique de Synnaque et les origines métriques du Cursus, par Louis Havet, 4 fr.
95. Les lamentations de Matheolus et le livre de Leëse de Jehan le Fèvre, de Resson... (poèmes français du xiv^e siècle). Edition critique accompagnée de l'original latin des *Lamentations* d'après l'unique manuscrit d'Utrecht, d'une introduction, de notes et de deux glossaires, par A.-G. van Hamel. T. I^{er}. Textes fr. et lat. des Lamentations.
96. Le même ouvrage. T. II. Texte du livre de Leëse; introduction et notes, 10 fr.
97. Le livre de ce qu'il y a dans l'Hadès. Version abrégée publiée d'après les papyrus de Berlin et de Leyde avec variantes et traduction, et suivie d'un index des mots contenus au papyrus de Berlin n° 3001, par Gustave Jéquier, 10 fr.
98. Les fabliaux. Etudes de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge, par Joseph Bédier. Seconde édition, 12 fr. 50
99. Les annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Enlès, comte de Paris et roi de France (852-898), par Edouard Favre, 8 fr.
100. L'Ecole pratique des Hautes Etudes (1868-1893). Documents pour servir à l'histoire de la section des sciences historiques et philologiques. (Sous presse.)
101. Etude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187-1226), par Ch. Petit-Dutaillis, 16 fr.
102. *Platy Amphitryo*. Edidit L. Havet cum discipulis Belleville, Biais, Fourrel, Gohin, Philippot, Romain, Rey, Roersch, Segrestaa, Tailliant, Vitry, 5 fr.
103. Saint Césaire, évêque d'Arles (503-543), par A. Malnoré. (Épuisé.)
104. Chronique de Galâwdéwos (Claudius), roi d'Ethiopie. Texte éthiopien, traduit, annoté et précédé d'une introduction historique, par William-El. Gonzelman, 10 fr.
105. Al Fakhri. Histoire du Khalifat et du Vizirat depuis leurs origines jusqu'à la chute du Khalifat abbasside de Bagdâdh (11-656 de l'hégire = 632-1258 de notre ère). Avec des prolégomènes sur les principes du gouvernement, par Ibn-Al-Tiktakâ. Nouvelle édition du texte arabe, par Hartwig Derenbourg. (Épuisé.)
106. Jean Balue, Cardinal d'Angers (1421-1491), par Henri Forgeot, 7 fr.
107. Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse buddhique Tara, par Godefroy de Blonay, 2 fr. 50
108. Essai sur l'histoire de l'Augustalité dans l'empire romain, par Félix Mourlot. Avec 2 cartes, 5 fr.
109. Titus-Live. Etude et collation du ms. 5726 de la Bibliothèque Nationale, par Jean Diana, 2 fr. 75
110. Philippe de Mézières (1327-1406) et la croisade du xiv^e siècle, par N. Jorga, 18 fr.
111. Les lapidaires indiens, par Louis Finot, 10 fr.
112. Chronique de Denys de Tell-Mahré (4^e partie). Texte syriaque, avec une traduction française, une introduction et des notes, par J.-B. Chabot, 25 fr.
113. Etudes d'archéologie orientale, par Ch. Clermont-Ganneau. Tome II. in-4^e, 25 fr.
114. Etude sur le grec du Nouveau Testament comparé avec celui des Septante. Sujet, complément et attribut, par l'abbé Joseph Viteau, 12 fr.
115. Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux-slave, par A. Meillet, 6 fr.
116. L'Alsace au xv^e siècle, par Rodolphe Reuss. Tome I^{er}, 18 fr.
117. La religion védique, d'après les hymnes du Rig-Véda, par E. Bergaigne. Tome IV : Index par M. Bloomfield, 5 fr.
118. Etude sur l'alliance de la France et de la Castille au xiv^e et au xv^e siècle, par Georges Daumet, 6 fr.
119. Etudes critiques sur les sources de l'histoire carolingienne. 1^{re} partie. Introduction. Les Annales carolingiennes. Premier livre : Des origines à 829, par Gabriel Monod, 6 fr.
120. L'Alsace au xv^e siècle, par Rodolphe Reuss. T. II., 20 fr.
121. Le livre de l'ascension de l'esprit sur la forme du ciel et de la terre. Cours d'astronomie, rédigé en 1279, par Grégoire Abou'l-farag, dit Bar Hebraeus, publié pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, d'Oxford et de Cambridge, par F. Nau. 1^{re} partie. Texte syriaque. 2^e partie. Traduction française, 21 fr.
122. Introduction à la chronologie du latin vulgaire, par George Mohl, 10 fr.
123. Essai de dialectologie normande. La palatalisation des groupes initiaux gl, kl, fl, pl, bl, étudiée dans les parlers de 300 communes du département du Calvados, par Ch. Guérin de Guer, avec tableaux et 8 cartes, 10 fr.
124. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Charles le Simple, par Auguste Eckel, 5 fr.
125. Etude sur le traité de Paris de 1259 entre Louis IX, roi de France, et Henri III, roi d'Angleterre, par M. Gavrilovitch, 5 fr.
126. Etudes linguistiques sur la Basse-Auvergne. Morphologie du patois de Vinzelles, par Albert Dauzat. Avec 1 carte, 10 fr.
127. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le règne de Louis IV d'Outre-Mer, par Philippe Lauer, 12 fr.
128. *Diwan* de Taraf Ibn-'Abd al-Bakri, accompagné du Commentaire de Yousouf al-'Alam de Santa Maria, d'après les manuscrits de Paris et de Londres. Suivi d'un appendice renfer-

- mant de nombreuses poésies inédites tirées des manuscrits d'Alger, de Berlin, de Londres et de Vienne, publié, traduit et annoté par M. Seligsohn. 16 fr.
129. Histoire des religions des Nosairis, par René Dussaud. 7 fr.
130. Textes religieux assyriens et babyloniens. Transcription, traduction et commentaire par Fr. Martin. 6 fr.
131. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le royaume de Provence sous les Carolingiens (855-933 ?), par R. Poupardin. 15 fr.
132. Notices bibliographiques sur les archives des églises et des monastères de l'époque carolingienne, par Arthur Giry. 3 fr. 50
133. Hermiae Alexandrini in Platonis Phaedrum scholia ad fidem codicis parisini 1810 denuo collati, edidit et apparatu critico ornavit P. Couvreur. 12 fr.
134. Les marchands de l'eau, hanse parisienne et compagnie française, par Émile Picarda. 3 fr.
135. La diplomatie carolingienne, du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve (843-877), par Joseph Calmette. 7 fr.
136. Le parler populaire dans la commune de Thaon (Calvados) (Phonétique, morphologie, syntaxe, folklore) suivi d'un lexique alphabétique de tous les mots étudiés, par Ch. Guérin de Guer. 16 fr.
137. Têezâza Sanbat (commandements du Sabbat). Accompagné de six autres écrits pseudo-épigraphiques admis par les falachas ou Juifs d'Abyssinie. Texte éthiopien publié et traduit par J. Halévy. 13 fr. 50
138. Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion, par B. Haussoullier. 13 fr.
139. Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave, par A. Meillet, 1^{re} partie. 7 fr.
— 2^e partie. 12 fr. 50
140. Étude sur les sources principales des Mémoires de Xénophon, par A. Chavanon. 5 fr.
141. Histoire de saint Azazil. Texte syriaque inédit avec introduction et trad. française, précédée des actes grecs de saint Pancrace, publiés pour la première fois par F. Macler, avec 2 pl. 5 fr.
142. Histoire de la conquête romaine de la Dacie et des corps d'armée qui y ont pris part, par M^{me} Victoria Vaschide, avec une carte. 7 fr.
143. Le cautionnement dans l'ancien droit grec, par T.-W. Beasley. 3 fr. 50
144. Le Nil à l'époque pharaonique, son rôle et son culte en Égypte, par Charles Palanque. 6 fr. 50
145. Les officiers royaux des Bailliages et Sénéchaussées et les institutions monastiques locales en France, à la fin du moyen âge, par Gustave Dupont-Ferrier, Avec 2 cartes. 30 fr.
146. Le parler de Buividze. Essai de description d'un dialecte lituanien oriental, par R. Gauthiot. 5 fr.
147. Études sur le règne de Hugues Capet et la fin du x^e siècle, par F. Loth, Avec une pl. 20 fr.
148. L'introduction topographique à l'histoire de Bagdâdh d'Abou Bakr Ahmad ibn Thâbit al-Khatib al-Bagdâdhî (392-463 H. = 1002-1071 J.-C.). Texte arabe et trad. franç. par G. Salmon. 12 fr.
149. La villa de Santo Domingo de Silos, par G. de Berceus, pub. par J. D. Fitz-Gerald, avec 2 pl. 8 fr.
150. La province romaine proconsulaire d'Asie, depuis ses origines jusqu'à la fin du haut-empire par Victor Chapot. 15 fr.
151. Vie d'Al-Hadjdjâdj ibn Yousof, 41-95 de l'Hégire = 661-714 de J.-C. d'après les sources arabes, par Jean Périer. 13 fr.
152. L'origine des Ossalois, par Jean Passy, ouvrage revu et complété par Paul Passy. Avec 6 cartes. 10 fr.
153. La bibliothèque du marquis de Santillane, par Mario Schiff. 15 fr.
154. Les assemblées du clergé de France. Origines, organisation, (1561-1615), par Louis Serbat. 12 fr.
155. Les origines chrétiennes dans la province romaine de Dalmatie, par Jacques Zeiller. 6 fr.
156. Les Lombards dans les Deux-Bourgognes, par Léon Gauthier. 12 fr.
157. Habitants gaulois et villas latines dans la cité des Mediomatrices. Étude sur le développement de la civilisation gallo-romaine dans une province gauloise, par Albert Grenier. 6 fr.
158. Place du pronom personnel sujet en latin, par J. Marouzeau. 2 fr. 50
159. Asanga. Mahayana-Sutralankara. Exposé de la doctrine du grand véhicule selon le système Yogacara. Edité et traduit d'après un manuscrit rapporté du Népal, par Sylvain Lévi. 15 fr.
160. La translation des saints Marcellin et Pierre (Étude sur Einhard et sa vie politique de 827 à 831), par M^{lle} Marguerite Bondonio. 4 fr.
161. Catalogue des actes de Henri 1^{er}, roi de France (1031-1060), par Frédéric Sœhnée. 6 fr.
162. Études sur l'humanisme français. Guillaume Budé (1468-1540). — Les origines, les débuts, les idées maîtresses, par Louis Delaruelle, avec 2 fac-similés. 7 fr. 50
163. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le royaume de Bourgogne (888-1388). Étude sur les origines du royaume d'Arles, par René Poupardin, 1 fac-similé. 18 fr.
164. Essai sur les rapports de Pascal II avec Philippe 1^{er} (1099-1108), par Bernard Monod. 6 fr.
165. Études tironiennes. Commentaire sur la 6^e églogue de Virgile tiré d'un manuscrit de Chartres avec divers appendices, par Paul Legendre, Avec un fac-similé. 5 fr.
166. Étude sur l'administration de Rome au moyen âge (631-1252), par Louis Halphen. 7 fr.
167. La commune de Soissons, par G. Bourgin. 18 fr.
168. Morphologie des aspects du verbe russe, par André Mazon. 6 fr.
169. Priscillien et le Priscillianisme, par E.-Ch. Babat. 8 fr.
170. Les monuments romains d'Orange, par Louis Chatelain, avec planches et figures. 12 fr.
171. La presqu'île du Sinai. Étude de géographie et d'histoire, par Raymond Weill, avec cartes. 15 fr.
172. Oppiden d'Apamée. La chasse. Édition critique, par Pierre Boudreaux. 7 fr.
173. Classification des dialectes arméniens, par H. Adjarian. Avec une carte. 5 fr.
174. Le comté de la Marche et le parlement de Poitiers (1418-1436). Recueil de documents inédits précédé d'une étude sur la géographie historique de la Marche aux xiv^e et xv^e siècles, par Antoine Thomas, membre de l'Institut. Avec une carte en couleurs. 12 fr.
175. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Le règne de Charles le Chauve (840-877), 1^{re} partie (840-851), par Ferdinand Lot et Louis Halphen. 1 plan dans le texte. 8 fr. 50
- 176-177. Jean Calvin. Institution de la religion chrétienne, texte de la 1^{re} édition française (1541), réimprimé sous la direction d'Abel Lefranc, par H. Chatelain et J. Pannier, 1 tome en 2 fasc. de 37* 9 p. de fac-similés, xlii-432; 433 à 841. 25 fr.
178. Annales de Tukulti Ninip II, roi d'Assyrie (889-884), par V. Scheil, de l'Institut, avec collaboration de J. Et. Gauthier. 2 héliogravures, 8 planches. 7 fr. 50
179. Lettres néo-babyloniennes. Introduction, transcription et traduction, par François Martin. 7 fr. 50
180. Hyginus astronomica. Texte du manuscrit tironien de Milan, publié par Emile Chatelain, de l'Institut, et Paul Legendre, avec 8 héliogravures. 8 fr.
181. La Chronographie d'Elie Bar Sinaya, métropolitain de Nisibe, trad. pour la première fois d'après le manuscrit ADD. 7197 du Musée britannique, par L. Delaporte. 13 fr.
182. D'Ansse de Villoison et l'Hellénisme en France pendant le dernier tiers du xviii^e siècle, par Ch. Joret, de l'Institut. Avec portrait et fac-similé. 18 fr.
183. Histoire du Comté du Maine pendant le x^e et le xi^e siècle, par R. Latouche, avec un plan. 6 fr.

184. Le budget communal de Besançon au début du XVIII^e siècle, par Marius Pouchenot. Avec un plan, une vue et une carte. 4 fr. 50
185. Essai économique sur les mutations des monnaies dans l'ancienne France, de Philippe le Bel à Charles VII, par Adolphe Landry. 7 fr.
186. Etudes de diplomatique sur les actes des notaires du Châtelet de Paris, par A. de Boiard. 7 fr. 50
187. Les jongleurs en France au moyen-âge, par Edmond Faral. 7 fr. 50
188. Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne. Robert I^{er} et Raoul de Bourgogne, rois de France (923-936), par Ph. Lauer. 4 fr.
189. Les comtes de Savoie et les rois de France pendant la guerre de Cent Ans (1329-1391), par J. Cordey, avec deux planches. 10 fr.
190. Asanga. Mahayana-Sutralamkara, etc. T. II. Edité et traduit par Sylvain Lévi. 12 fr.
191. Les Secrétaires athéniens, par Maurice Brillant. 4 fr.
192. Mélanges d'histoire de Cornouaille (V-XI^e siècle), par Robert Latouche, avec 2 planches. 5 fr.
193. Le rôle politique du cardinal de Bourbon (Charles X), 1523-1590, par Eugène Saulnier, avec 2 planches. 7 fr. 50
194. Auzias March et ses prédécesseurs. Essai sur la poésie amoureuse et philosophique en Catalogne aux XIV^e et XV^e siècles, par Amédée Pagès, avec 1 pl. col. 10 fr. 50
195. Essai sur la chaîne de l'Octateuque avec une édition des Commentaires de Diodore de Tarse, par Joseph Deconinck. 6 fr.
196. La France et le Saint Empire romain germanique depuis la paix de Westphalie jusqu'à la Révolution française, par Auerbach, avec 8 planches. 15 fr.
197. La Vie de saint Sanson. Essai de critique hagiographique, par Robert Fawtier. 4 fr.
198. La Congrégation de Montaigu (1490-1580), par Marcel Godet, avec planches. 6 fr.
199. Le temps des rois d'Ur. Recherches sur la société antique d'après des textes nouveaux, par L. Legrain, album de 57 planches et 1 carte, 30 fr. L'album seul. 25 fr.
200. Catalogue de la Bibliothèque Gaston Paris, par L. Barrau-Dihigo. Fasc. 1. 3 fr.
201. Organisation militaire de l'Egypte byzantine, par Jean Maspero. 4 fr.
202. Historiographie de Charles-Quint. 1^{re} partie, suivie des Mémoires de Charles-Quint. Texte portugais et traduit. Française, par Alfred Morel-Fatio, de l'Institut. 10 fr.
203. Jean de l'Espine, moraliste et théologien (1505-1597). Sa vie, son œuvre, ses idées, par Louis Illegu, avec un portrait. 4 fr. 50
204. Etude critique sur l'abbaye de Saint-Wandrille, par F. Lot, avec 9 pl. en phototypie. 15 fr.
205. La préservation de la propriété funéraire dans l'ancienne Egypte, avec le recueil des formules d'imprécation, par Henri Sottas. 7 fr. 50
206. L'Inquisition en Dauphiné. Etude sur le développement et la répression de l'hérésie et de la sorcellerie, du XIV^e siècle au début du règne de François I^{er}, par Jean Marx. 7 fr.
207. Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne, par Charles Bruneau. T. I. A-L. 15 fr.
208. Le prisme S d'Assaraddon, roi d'Assyrie (681-668), avec 7 pl., par le P. Scheil. 5 fr.
209. Etude sur la phonétique historique du Bantou, par L. Homburger. 15 fr.
210. Etude sur Mazarin et ses démêlés avec le Pape Innocent X (1664-1648), par Coville, avec 1 pl. 5 fr.
211. Le roman de Renard, par Lucien Foulet. 13 fr.
212. Les aires morphologiques dans les parlers populaires du Nord-Ouest de l'Angoumois, par A.-L. Terracher. 60 fr.
213. Le bailliage de Vermandois aux XIII^e et XIV^e siècles, par Waquet. 15 fr. 60
214. Notes critiques sur Festus, par L. Havet. 3 fr. 75
215. La formation de la langue marathe, par Jules Bloch. 25 fr.
216. Aristote, Constitution d'Athènes. Essai sur la méthode suivie par Aristote dans la discussion des textes, par G. Mathieu. 9 fr.
217. Etudes sur la littérature pythagoricienne, par A. Delatte. 18 fr.
218. Histoire du texte de Platon, par H. Alline. 18 fr. 75
219. Contribution à l'histoire économique d'Umma, par G. Contenau. 15 fr.
220. Notes critiques sur Properce, par Louis Havet. 7 fr. 50
221. Le premier Divorce de Henri VIII et le Schisme d'Angleterre, par Ch. Bémont. 8 fr. 25
222. Traité entre Delphes et Pellana, par Bernard Haussoullier. 15 fr.
223. Les Argots de métiers Franco-Provençaux, par Albert Dauzat. 15 fr. 60
224. Les jeux partis d'Adam de la Halle, par L. Nicod. 9 fr.
225. Généalogie des mots qui ont désigné l'abeille, par J. Gillieron. 25 fr.
226. Etude sur le Lancelot en prose, par F. Lot. 35 fr. 40
227. Ronsard et l'humanisme, par P. de Nolhac. Portrait et autographe de Ronsard.
228. La table hypothécaire de Velleia. Etude sur la propriété foncière dans l'Apennin de Plaisance, par F. G. de Pachtère. 15 fr.
229. Recherches sur l'Epébie attique et en particulier sur la date de l'institution, par Alice Brenot. 9 fr. 50

ANNUAIRES

1893. G. Paris : L'altération romane du C latin. — 1894. Ed. Tournier : Notes sur Démosthène. — 1895. G. Boissier : Satura tota nostra est. — Bréal : James Darmesteter. — 1896. Gabriel Monod : Du rôle de l'opposition des races et des nationalités dans la dissolution de l'empire carolingien. — 1897. G. Maspero : Comment Alexandre devint dieu en Égypte. — A. Carrière : Joseph Derenbourg. — 1898. A. Carrière : Sur un chapitre de Grégoire de Tours relatif à l'histoire d'Orient. — 1899. Thévenin : Sur l'histoire des origines de l'institution monarchique française. — 1900. J. Roy : Corrections à l'histoire de Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis. — 1901. L. Havet : Un Canticum de Cecilius. — F. Lot : Arthur Giry. — 1902. H. Gaidoz : La réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme. — 1903. C. Clermont-Ganneau : Où était l'embouchure du Jourdain à l'époque de Josué. — A. Meillet : Auguste Carrière. — 1904. Emile Chatelain : Les Palimpsestes latins. — 1905. Joseph Halevy : La légende de la reine de Saba. — 1906. Alfred Jacob : Le tracé de la plus ancienne écriture onciale. — 1907. J. Soury : Nature des fonctions psychiques chez l'auteur du traité *De la Maladie sacrée*. — 1908. A. Héron de Villefosse : Lycurgue et Ambrosie. — 1908-1909. J. Gillieron : Les noms gallo-romains des jours de la semaine. — 1909-1910. P. Guieysse : Glanures égyptiennes. — 1910-1911. J. Psichari : Cassia et la pomme d'or. — 1911-1912. Bernard Haussoullier : Miroir corinthien inédit. — 1912-1913. Charles Bémont : Gabriel Monod. — 1913-1914. Sylvain Lévi : Autour du « *Bavaru Jataka* ». — A. Meillet : Ferdinand de Saussure. — 1914-1915. A. Morel-Fatio : Quelques remarques sur la Guerre de Grenade de H. de Mendoza. — 1915-1916. A. Meillet : Le renouvellement des conjonctions. — 1917-1918. H. Leblégue : Glanures paléographiques. — 1918-1919. V. Scheil : Le poème d'Agusaya. — 1919-1920. A. Thomas : Le jeu de la « Sente ».

Bibliothèque de l'Institut français de Pétersbourg. In-8 raisin.

- T. I. Le théâtre de mœurs russes des origines à Ostrovski (1672-1850), par J. Patouillet. 1912..... 5 fr. 25
- T. II. L'architecture classique à Saint-Petersbourg à la fin du XVIII^e siècle, par L. Hauteceur. 1912, 14 planches hors texte..... 6 fr. 75
- T. III. Un maître du roman russe : Ivan Gontcharov (1812-1891), par A. Mazon. 1914, avec portrait et fac-similé..... 15 fr.
- T. IV. Emploi des aspects du verbe russe, par A. Mazon. 1914..... *Épuisé.*
- T. V. Le Stoglav ou les cent chapitres. Recueil des décisions de l'Assemblée ecclésiastique de Moscou, 1551. Traduction, avec introduction et commentaire, par E. Duchesne. XLVI-292 p..... 18 fr.
- T. VI. Lexique de la guerre et de la Révolution en Russie, par A. Mazon. 1914-1919. 1920..... 7 fr.
- T. VII. Correspondance de Falconet et de Catherine II, par L. Réau. 1921. (*Sous presse*).

Bibliothèque Littéraire de la Renaissance, dirigée par P. DE NOLHAC et L. DOREZ. Série petit in-8, 1-11, par COCHIN, H. LONGNON, STUREL, THUASNE, VILLEY, etc... 2^e série grand in-8, 1-5, par P. DE NOLHAC, COURTEAULT, GUY, ZANTA (*en partie épuisée*). Collection complète..... 300 fr.

Bibliothèque du Quinzième siècle, par P. CHAMPION, G. DOUTREPONT, E. LANGLOIS, MIROT, PETIT-DUTAILLIS, Ch. OULMONT, etc... 1-26, in-8 (*en partie épuisée*). Collection complète..... 1200 fr.

CLARK (C. U.), ancien directeur de l'Ecole des Etudes classiques de l'Académie Américaine de Rouen. **Collectanea Hispanica** [suivi d'une étude sur l'écriture wisigothique, transcription des fac-similés et 70 planches en photogravure reproduisant les plus beaux manuscrits]. Un vol. in-8, 244 p., 70 planches..... 100 fr.

Collection linguistique, publiée par la Société de linguistique de Paris. In-8.

- I. A. MEILLET. **Les dialectes indo-européens**. 1907..... *Épuisé.*
 - II. **Mélanges linguistiques offerts à M. F. de Saussure**. 1908.... 15 fr. 75
 - III. A. ERNOUT. **Les éléments dialectaux du vocabulaire latin**. 1909. 11 fr. 25
 - IV. G. COHEN. **Le parler arabe des Juifs d'Alger**. 1912..... 37 fr. 50
 - V. M. GRAMMONT. **Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie**. 2^e édit. augm. 1913..... *Épuisé.*
 - VI. DRZEWIECKI. **Le genre personnel dans la déclinaison polonaise**.. 12 fr.
 - VII. SETALA. **La lutte des langues en Finlande**..... 4 fr.
 - VIII. A. MEILLET. **Linguistique générale et linguistique historique**. 1921. 40 fr.
 - IX. M. CAHEN. **Le vocabulaire religieux du vieux Scandinave. La Libation**. 1921..... 30 fr.
 - X. — **Le mot « dieu » en vieux scandinave**. 1921..... 12 fr.
 - XI. J. GILLIÉRON. **Pathologie et thérapeutique verbales. IV**. 1921... 25 fr.
- MATHOREZ (J.). **Histoire de la formation de la population française**. Les Etrangers en France sous l'Ancien Régime. Tome premier : Les Orientaux et les Extra-Européens. Grecs, Turcs, Maures, Polonais, Russes, Hongrois, Arméniens, Bohémiens, Indiens et Nègres. Tome I^{er}. 1919, gr. in-8 de 400 pages 35 fr. Tome II (*Sous presse*).

Classiques français du Moyen Age (Les). Collection de Textes français et provençaux antérieurs à 1500, publiée sous la direction de Mario Roques, directeur de l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Vol. in-8. 24 volumes parus..... 85 fr.

LEFRANC (Abel). **Les Lettres et les Idées depuis la Renaissance**. In-8^o écu.

- T. I. **Maurice de Guérin**, d'après des documents inédits. 1910... 7 fr. 50
- T. II. **Grands écrivains français de la Renaissance**..... 11 fr. 25
- T. III. A. CHENIER. **Œuvres inédites** publiées d'après les manuscrits originaux..... 10 fr. 25

RABELAIS. **Œuvres**. Édition critique publiée par ABEL LEFRANC, professeur au Collège de France, J. Boulenger, H. Clouzot, P. Dorveaux, J. Plattard et L. Sainéan. Tome III (*sous presse*).

Déjà parus : T. I. In-4 de 41v-214 p. T. II. In-4 de 215-558 p. Ensemble... 37 fr. 50
Formera environ 7 volumes auxquels on souscrit.

PARIS (Gaston). *Mélanges linguistiques*. Fort vol. in-8. 37 fr. 50— *Mélanges de littérature française du Moyen Age*. 2 gr. fasc. in-8. 37 fr. 50

Mélanges offerts à M. Émile Chatelain, membre de l'Institut, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris, par ses élèves et ses amis, 1910, fort volume in-4 de xvi-668 pages et 36 planches en phototypié. 50 fr.

Aug. AUDOLLENT. Bandeau de plomb avec inscription trouvé, à Haïdra (Tunisie) *avec planche*. — Henry MARIOTT-BANNISTER. Signs in Kalendarial Tables. — L. BARRAU-DIHIGO. A propos d'un manuscrit hispanique de Leyde (xiii^e siècle). — Ch. BEAULIEUX. Manuscrits et imprimés en France xv^e et xvi^e siècles, *avec planche*. — Elie BERGER. Bulle de Clément V en faveur de Guillaume de Nogaret. — Giuseppe BONELLI. Una sottoscrizione in metro. — Jean BONNEROT. En marge du manuscrit français 147 de la B. N., *avec planches*. — Michel BRÉAL. Fortu, gratu. — John M. BURNAM. Un fragment en écriture onciale. — Dom Paul CAGIN. L'observation paléographique dans l'étude du « Sacramentarium triplex » de Saint-Crall. — A. CARTAULT. Encore les causes de la relégation d'Ovide. — Albert C. CLARCK. A Bodleian fragment of Cicero Tux-quaest, *avec planche*. — D. COMPARETTI. La bibliothèque de Philodème. — Edmond COURBAUD. Sur l'épître I, 1 d'Horace. — Comte François DELABORDE. Note sur le Carolinus de Gilles de Paris, *avec planche*. — Léopold DELISLE. Cujas déchiffreur de papyrus. — Léon DOREZ. Evangélaire exécuté à l'abbaye de Schuttern (viii^e-ix^e siècle), *avec planche*. — René DURAND. L'élection de C. Scribonius Curio au tribunat de la Plèbe en 51. — Comte Paul DURRIEU. Ingobert : un grand calligraphe du ix^e siècle, *avec planche*. — F. EHRLÉ S. J. Die Frangipani und der Untergang des Archivs und der Bibliothek der Paepste am Anfang des 13. Jahrhunderts, *avec planche*. — A. ERNOUT. Codex Trecensis, n° 504. — V. GARDTHAUSEN. Amtliche citate in den Beschlüssen des roemischen Senates. — GOELZER. Ovide et Saint Avit. — A. GRENIER. Quelques fautes des manuscrits et des textes latins touchant les mots composés. — Edmond HAULER. Fronto über klassische Ausgaben lateinischer Schriftsteller. — B. HAUS-SOULLIER. Lettre de Ptolémée à Diodora, *avec planche*. — Louis HAVET. La lacune des « Captifs ». — Alfred HOLDER. Der Isidorius-Codex Augiensis LVII des ger. Hof. und Landesbibliothek in Karlsruhe, *avec planche*. — Charles HOLZINGER. Sur la date de quelques manuscrits d'Aristophane. — Alfred JACOB. La minuscule grecque penchée et l'âge du *Parisinus* grec 1741, *avec planches*. — N. R. JAMES. A græco-latin lexicon of the thirteenth century, *avec planche*. — Maurice JUSSELIN. La garde et l'usage du sceau dans les chancelleries carolingiennes d'après les notes tironiennes, *avec planche*. — Otto KELLER. Ueber einem verbrannten Codex des Horaz. — Bruno KRUSCH. Das älteste fraenkische Lehrbuch der Dionysianischen Zeitrechnung. — LAFAYE. Lucilius. *Iter Sculum* (Sat. III. vers 98-109; [MORX]). — Henri LEBÈGUE. Le Waltharius du *Parisinus* 8488^a. — Marcel LECOURT. Antoine de La Sale et Simon de Hesdin. Une restitution littéraire, *avec planche*. — Paul LEGENDRE. Notes tironiennes du Vatic. Lat. Reg. 846, *avec planche*. — Paul LEJAY. Les recensions antiques d'Horace. — Nicolas LIKHATSCHEFF. Une lettre de Nicolas Eymerici, *avec planches*. — W. M. LINDSAY. The Notae Iuris of Vat. Reg. 885. — Alcide MACÉ. Le Basiliensis FIII 15^a (viii^e siècle). — J. MAROUZEAU. Lagraphie ei = i dans le palimpseste de Plaute. — MARTHA. Sur un passage de la *Consolatio ad Marciam* de Sénèque. — Henry MARTIN. Notes sur les écrivains au travail, *avec planche*. — Antoine MEILLET. Le groupe — VV —. — Arthur MENTZ. Die Anfügung in den Tironischen Noten. — Giovanni MERCATI. Un'oscura nota del Codice Alessandrino. — Dom A. MOCQUEREAU. De la Clivis épigrammatique dans les manuscrits de Saint-Gall, *avec planche*. — Ernesto MONACI. Un rotolo miniato d'art francese a Velletri, *avec planche*. — Victor MORTET. La mesure de la figure humaine et le canon des proportions d'après les dessins de Villard de Honnecourt, d'Albert Durer et de Léonard de Vinci, *avec planches*. — Pierre de NOLHAC. Une lettre inédite de Mabillon à Ciampini. — F. NOUGARET. Juvénal, omission du fragment Windstedt. — Francesco NOVATI. Dagoberto I re d'Austrasia e la Val Bregaglia, per la storia d'una falsificazione, *avec planche*. — Léon-J. PÉLISSIER. Un collaborateur provençal de Montfaucon. — René PICHON. Observations sur le texte de la *Consolatio ad Marciam* de Sénèque. — Paul PRÉER. Superstitiones et paganiae E insidienses. — Frédéric PLESSIS. Horace, *Odes*, I, 5, 1 ; — 7, 17 ss. : — 12, 19 ss. — René POUPARDIN. Un fragment en écriture onciale de Julianus Antecessor, *avec planche*. — Maurice PROU. Supplique et bulle du xiii^e siècle. — Jean PSICHARI. L'arbre chantant. — A. RATTI. Manoscritti di provenienza francese nella bibliotheca Ambrosiana di Milano. — Eugène RÉVILLIOUT. Une thèse en théologie du xv^e siècle. — Franz RUHL. Sur un manuscrit négligé de Justin. — Daniel SERRUYS. Contribution à l'étude des « Canons » de l'onciale grecque, *avec planches*. — Seymour DE RICCI. Un fragment en onciale du « Pro Plancio » de Cicéron. — D. Antonio SPAGOLOLO. Une leggina di Giustiniano in un miscellaneo Veronese del secolo xii. — Franz STEFFENS. Ueber die Abkürzungsmethoden der Schreibschule von Bobbio, *avec planche*. — René STUREL. A propos d'un manuscrit du Musée Condé, *avec planche*. — Paul THOMAS. Sur quelques passages de Lucain. — J. VAN DEN GHEY. S. J. Rectifications paléographiques. — G. VITELY. Un papiro del Museo græco-romano di Alessandria. — † Henri WEIL. Horatiana. — Charles WESSELY. Un nouveau fragment de la Version grecque du Vieux Testament par Aquila. — ZERITELLI. Zwei unedierte griechische Schultafel.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

DEC 06 2001

CE



a39003



007085243b

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	06	02	01	22	01	8